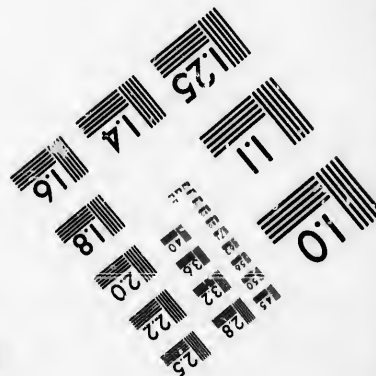
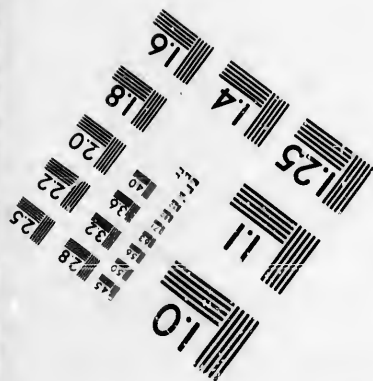
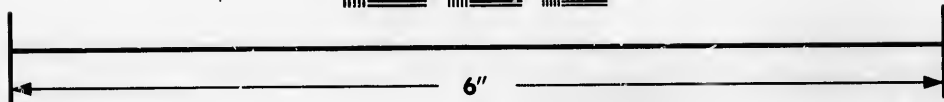
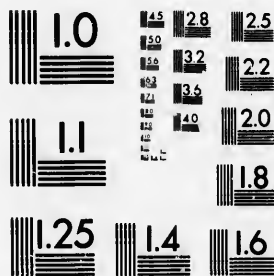


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1986

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Pagination irrégulière : [4], [1]- 240, 231-304, [32], [1]- 116 p. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

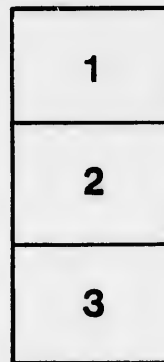
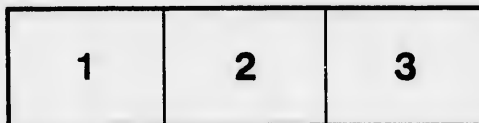
Seminary of Quebec
Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche sheet contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Séminaire de Québec
Bibliothèque

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

tails
du
odifier
une
image

rrata
to

pelure,
n à



32X

131

2

B

X

Me

Ave

—

—

&

268

RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES

SUR

LES AMERICAINS,

OU

Mémoires intéressants pour servir
l'Histoire de l'Espece Humaine.

PAR M. DE P***.

Avec une Dissertation sur l'Amérique
Américains, par DOM PERNETY.

Studio dispositi fideli.

LUCRECE.

TOME SECOND.

Séminaire de Québec



A LONDRES.

M. D. C. C. LXXI.



Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

Q. V.

Des

De

Des

De

C. I.

Du g

De q
deu

De l'
peu

T A B L E
G É N É R A L E

Du Tome second.

QUATRIÈME PARTIE.

SECTION I.

Des Blafards & des Negres blancs. p. 13.

SECTION II.

De l'Orang-Outang. p. 38.

SECTION III.

Des Hermaphrodites de la Floride. p. 70.

SECTION IV.

De la Circoncision & de l'infibulation. p. 99.

CINQUIÈME PARTIE.

SECTION I.

Du génie abruti des Américains. p. 129.

SECTION II.

*De quelques usages bizarres, communs aux
deux continents. p. 178.*

SECTION III.

*De l'usage des fleches empoisonnées chez les
peuples des deux Continents. p. 202.*

SIXIEME PARTIE.

Avertissement de l'Auteur. p. 231.

LETTRE I.

Sur la Religion des Américains. p. 233.

LETTRE II.

Sur le grand Lama. p. 241.

LETTRE III.

Sur les vicissitudes de notre globe. p. 270.

LETTRE IV.

Sur le Paragui. p. 292.

Table des matieres.

RECHERCHES

ce
au l
Qui
d'ex
Z



RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR
LES AMÉRICAINS.


QUATRIÈME PARTIE.

SECTION PREMIÈRE.

Des Blafards & des Nègres blancs.

..... *Color deterrimus albo.*

Virgil. Geor.

 Les hommes les plus remarquables qu'on ait vus en Amérique sont sans doute, les Blafards de l'isthme Darien. Les Naturalistes n'ont commencé à les connoître que vers l'an 1680, quoique plus d'un siècle avant cette époque, Fernand Cortez en eût parlé fort au long dans ses lettres à l'Empereur Charles-Quint; mais Cortez fut traité, de son temps, d'exagérateur & d'insensé; & tous les Scholaf-

Tom. II.

A

tiques d'Espagne rejetterent alors un fait exactement vrai , avec cette aveugle opiniâreté qui leur fait défendre aujourd'hui des faits exactement faux.

Nous allons , à cette occasion , entrer dans une discussion très-importante , où nous rapprocherons les différents objets qui intéressent cette partie de l'Histoire de l'homme. Une étude réfléchie de toutes les relations qui méritent d'être étudiées , nous a procuré sur cette matière des éclaircissements qui ont manqué aux Auteurs qui nous ont devancés dans cette carrière : quelques-uns n'ont qu'effleuré la difficulté : d'autres ont bâti des systèmes plus élevés que la difficulté même. En profitant de leurs fautes & de leurs lumières , nous leur rendons la justice qui leur est due.

Les Blafards du Darien ont tant de ressemblance , tant d'analogie , avec les Nègres blancs de l'Afrique , & de l'Asie , qu'on est obligé de les réunir , d'expliquer les phénomènes des uns par ceux des autres , & de leur assigner à tous une cause générale , commune & constante.

Les Nègres sont sujets à de certaines indispositions qui leur font perdre en partie leur noirceur naturelle , & cette métamorphose est accompagnée de symptômes hideux : il leur reste encore quelques traces d'un noir jauni à la naissance des ongles , leur corps se gonfle , & l'on distingue des tâches livides sur leur peau lavée : leur iris devient brouillé & nébuleux , & tous les objets leur apparoissent ternes , comme ils semblent jaunes aux Européens atteints de l'ictère. Ces noirs ainsi dénaturés ont , pour l'ordinaire , un dérangement dans les suc nerveux , qui est plus ou moins mêlé d'hydropisie : quand ce mal n'est pas invétére , ils en guérissent souvent en mangeant des serpents & des couleuvres , dont la chair recèle abondamment du sel alkali , qui a la propriété singulière de dissoudre le sang grumelé , & d'atténuer les fluides épaissis : alors

Leur corps se repeint en noir : sinon la violence du mal les emporte vers la trentième année : & l'on a observé plus d'une fois que leur teint devient plus foncé après leur mort, qu'il ne l'étoit pendant le cours de leur maladie.

Ces Africains décolorés & languissans, sont très-différens des vrais Blafards, qui n'ont jamais été noirs, quoiqu'ils soient nés de parents Nègres ou basanés : on les rencontre principalement vers le centre de l'Afrique & à l'extrémité de l'Asie méridionale. Les Portugais établis sur les rives du Zaire leur ont donné le nom d'*Albinos*, quoiqu'il eût mieux valu de conserver le nom Africain de *Dondos* : dans les Indes orientales on les appelle *Kackerlaxes*, cette dénomination tirée de l'idiome Malay a paru si expressive, si énergique aux voyageurs Hollandais, qu'ils l'ont consacrée dans le style de leurs Mémoires & de leurs relations : peut-être aussi leur a-t-il semblé contradictoire de nommer, comme nous *Nègres blancs* des hommes dont le teint n'a rien de commun ni avec notre blancheur, ni avec la couleur des Noirs.

Les *Dondos* de l'Afrique & les *Kackerlaxes* de l'Asie sont premièrement remarquables par leur taille qui excède rarement quatre pieds cinq pouces : leur teint est d'un blanc fade, comme celui du papier ou de la mousseline, sans la moindre nuance d'incarnat ou de rouge ; mais on y distingue quelquefois de petites taches lenticulaires grises. Leur épiderme n'est point oléagineux ; & quand on le considère avec une loupe, on n'y apperçoit pas cette poussière dont est parsemée la peau des Nègres, en qui ce sédiment grenu est de temps en temps si sensible qu'on le voit à l'œil nu. Ces blafards n'ont pas le moindre vestige de noir sur toute la surface du corps : ils naissent blancs, & ne noircissent, ne changent en aucun âge : ils manquent de barbe & de poils sur les parties naturelles ; leurs che-

Recherches Philosophiques

4
veux sont laineux & frisés en Afrique, longs & trainants en Asie, ou d'une blancheur de neige, ou d'un roux tirant sur le jaune: leurs cils & leurs sourcils ressembloient aux plumes de l'édredon, ou au plus fin duvet qui revêt la gorge des cignes. Leur iris est quelquefois d'un bleu mourant & singulièrement pâle: d'autres fois, & dans d'autre individus de même espèce, cet iris est d'un jaune vif, rougeâtre & comme sanguinolent; ce qui a fait soupçonner à quelques observateurs, qu'ils n'avoient point, comme les autres hommes, la prunelle percée; mais en cela on s'est trompé, & cette erreur vient de l'épaisseur de la cornée & de la contraction que la lumière directe & vive occasionne sur leur prunelle, qui se ferme presque entièrement pendant le jour, mais au crépuscule elle s'ouvre; & quand on examine alors ces monstres du genre-humain, on découvre qu'ils ont une très-grande ouverture à l'iris, & que c'est par ce moyen qu'ils rassemblent beaucoup de rayons ou de lumière; d'où il résulte qu'ils voient moins bien que les autres hommes en plein jour, & beaucoup mieux que nous dans les endroits sombres: je tiens cette observation de Mr. B... qui a bien voulu me communiquer le résultat des expériences qu'il a faites sur un Kacker-lake, ou un blafard Asiatique, en 1762, à Batavia, qui paroïssoit avoir, pendant le jour, des yeux postiches. Comme ces créatures dégénérées n'ont que peu d'idées & de conceptions, on n'a jamais pu les faire expliquer sur la couleur dont les objets leur semblent peints, lorsqu'ils les voient le mieux; mais on presume, & avec raison, qu'ils les apperçoivent tous indistinctement de la même nuance terne: leur vue est si débile que le moindre éclat leur tire des larmes de l'œil, & la moindre lumière les fait clignoter: ils serrent alors tellement leur prunelle: pour intercepter le rayon, qu'ils semblent, comme on

l'a
au
Ce
de
hib
s'a
voi
les
effe
c'e
une
la v
ren
me
ché
& c
ce d
sect
pas
clin
visu
T
déra
vicié
devr
parle
font
est-i
mâch
diffic
peine
fort
confi
minc
de ca
Qu
semb
recon
& au
rigna

Sur les Américains.

I'a dit, n'avoir pas de passage sous la cornée, aussi ne disent-ils presque rien en plein jour. Cette habitude de cligner fait qu'ils regardent de travers, & touchent comme les chats ou les hiboux; mais on n'a pu, par aucun moyen, s'assurer s'ils ont deux axes de vision, ou s'ils ne voient qu'un seul point à la fois, en simplifiant les objets par la force du jugement. Une erreur essentielle, & qu'il est nécessaire de détruire, c'est qu'on a prétendu que ces Albinos avoient une *membrane clignotante* comme les animaux: la vérité est, qu'ils n'ont pas la moindre apparence de cette membrane; mais que le diaphragme des paupieres est dans la plupart fort épanché, qu'il couvre sans cesse une partie de l'iris, & qu'on le croit destitué du muscle élévateur, ce qui ne leur laisse appercevoir qu'une petite section de l'horizon; & ils ne distingueroient pas un arbre planté à trente pas d'eux, s'ils n'inclinoient la tête en arriere pour agrandir l'angle visuel.

Tout leur maintien annonce la foiblesse & le dérangement de leur constitution extrêmement viciee: leurs mains sont si mal dessinées qu'on devoit les nommer des pattes, si l'on vouloit parler proprement: les articulations des doigts sont comme nouées, au moins le mouvement en est-il lent & pénible. Le jeu des muscles de la mâchoire inférieure ne s'exécute aussi qu'avec difficulté; d'où il arrive qu'ils ont beaucoup de peine à mâcher, & qu'ils mangent d'une façon fort dégoûtante. Leurs oreilles sont autrement configurées que les nôtres: le tissu en est plus mince & plus membraneux: la conque manque de capacité, & le lobe est allongé & pendant.

Quoique la physionomie des Dondos ne ressemble pas exactement à celle des Nègres, on reconnoit néanmoins à leurs traits à demi effacés, & aux linéaments de leur visage, qu'ils sont d'origine Africaine: ils ont de grands restes de l'air

6 *Recherches Philosophiques*
national. On distingue également , dans les Kackérlakes , le sang Asiatique.

Leur extérieur révoite , & effraye même ceux qui les voient pour la première fois , car leur teint est encore plus blanc & plus blême que celui des personnes les plus pâles d'entre les Européens , en qui le sang des grandes veines & des capillaires transparoit toujours plus ou moins , & diminue le blanc insipide de l'épiderme , en y mêlant une teinte de bleu ou de pourpre. Ces individus singuliers ne vivent exactement que la moitié de ce que vivent les autres Nègres ; c'est-à-dire , qu'ils ne passent jamais la trentième année , & les Nègres n'atteignent gueres à la soixantième , quand ils ne s'expatrient pas.

Tels sont les blafards de l'ancien continent : ceux qu'on a trouvés au nouveau monde , en différent à de certains égards. Ils ont la taille un peu plus haute , quoique leurs membres soient également frêles & délicats : leur tête n'est pas garnie de laine ; mais de cheveux longs de sept à huit ponces , peu frisés & d'une blancheur éblouissante : au lieu d'avoir l'épiderme uni & ras , comme les Albinos d'Afrique , ils l'ont tout chargé de poils solets , depuis les pieds jusqu'à la naissance des cheveux : ce poil n'est pas si touffu qu'on ne puisse voir au travers la superficie de leur peau. Leur visage est velu , & Waffer (*) croit qu'ils auroient même de la barbe , s'ils ne se l'arrachotent ; mais ce duvet court qui leur croît aux lèvres & au menton est fort différent de la barbe des hommes blancs. Ils ont les yeux si mauvais qu'ils ne voient presque pas en plein jour , & que l'eau en découle aussi-tôt que le

(*) *Lionel Waffers New Voyage and description of the Isthmus of America. London 1704.* On a une traduction française fort foible , & assez incorrecte de l'ouvrage de Waffer , qui se trouve insérée dans le Tome IV. des *voyages du Cap. Dampierre.*

soleil vient à les frapper : ils n'aiment pas à sortir, hormis que le ciel ne soit voilé par des nuages noirs, car la lumière est pour eux douloureuse : elle leur occasionne des vertiges & des éblouissements, parce que leurs organes optiques ne sauroient soutenir le choc des rayons directs, à cause de leur relâchement & de leur désordre.

On n'a rencontré de ces monstres qu'à l'Isthme de Panama, & à la cote riche, où on les nomme les yeux de lune, soit parce qu'ils voient mieux à la lune qu'au soleil, soit à cause de la forme de leurs paupieres, qui étant retirées par les côtés, & allongées par le milieu, contrefont un croissant. Leur peau est d'un blanc de linge lavé; leurs sourcils, leurs cils, & leurs oreilles ressemblent à la description qu'on a faite de ces parties en parlant des Nègres blancs: le mécanisme de la vision est aussi le même dans les uns & les autres.

Ces Blafards Américains se tiennent, autant qu'ils peuvent, coi pendant le jour, & ne sortent qu'au crépuscule ou au clair de la lune: alors ils parcourent les forêts les plus épaisses & les plus entrelacées avec beaucoup de vivacité, & y chassent même le gros gibier. Ils meurent tous jeunes, & ordinairement entre la vingtcinquième & la trentième année.

Ces hommes couleur de craie, avec des yeux de chat ou de hibou, n'existent que dans la Zone Torride jusqu'au dixième degré de chaque côté de l'Equateur, ou à peu près; à Loango, à Congo, à Angola en Afrique, à Ceylon, à Borneo, à Java en Asie; à la nouvelle Guinée dans les terres Australes, & au Darien en Amérique. Il est vrai qu'on pourroit encore prendre pour des blafards ces hommes que Plin & Solin placent entre le 45^e. & le 50^e. degré de latitude Nord, dans l'ancienne Albanie, & qu'ils nous disent avoir eu les sourcils & les cheveux blancs, & les yeux remarquables par la couleur glauque, qui est un

S *Recherches Philosophiques.*

vert mélangé d'un bleu foible : ces Albanois voyoient, au témoignage de ces deux Auteurs, mieux dans le crépuscule qu'au soleil ; & leurs inclinations avoient beaucoup de rapport avec celles des blafards connus de nos jours : (*) ils étoient peut-être atteints de la même maladie, ce qui me paroît d'autant plus probable, que Charadin, ce voyageur philosophe, assure que les peuples qui occupent maintenant l'ancienne Albanie, à l'Ouest de la Mer Caspienne, sont naturellement basanés ; mais très-sujets à une certaine maladie des yeux, & à la jaunisse, ou au débordement de la bile. C'est donc le climat qui a produit, du temps de Pline, comme aujourd'hui, par une immutabilité étonnante, cette défaillance dans le sang & dans les humeurs des indigènes.

Quelques Savans ont pensé que plusieurs cantons de l'ancienne Europe ont aussi contenu de ces Troglodytes & de ces Noctambules à face blême, & qu'ils ont donné lieu aux fables populaires sur l'existence des *Gobelins* & des *Drustions* en France, des *Gobalis* en Italie, des *Keilkraefs* en Allemagne, des *Trools* en Suede, & des *Klabauters* en Hollande ; mais est-il permis d'ignorer que tous ces farfadets risibles sont nés, comme les

(*) Saumaïse, dans ses *Exercitations sur Solin*, prouve que cet auteur s'est trompé lorsqu'il assure que tous les habitants de l'ancienne Albanie étoient blafards : la vérité est qu'on en trouvoit seulement quelques-uns, parmi les autres, atteints de cette maladie, comme Pline le dit.

Saumaïse ne paroît pas également heureux dans ses raisonnemens, lorsqu'il ne veut point admettre qu'on avoit donné le nom d'*Albanie* à cette Province, à cause de ces hommes blancs qu'on y rencontroit. Que ce pays ait eu un autre nom, cela est possible ; mais celui que les Romains lui ont donné, a indubitablement du rapport aux Blafards, comme Solin nous l'apprend.

Dém
foibl
les v
tent
danc
qu'o
lever
reux
ne n
long
Ce
appr
des
une
de,
par
noirs
en c
rique
tiels
insti
des r
qui l
prise
qui s
l'avil
qu'on
leurs
habie
mém
Ce
phes
des f
bles,
tout
moin
de le
gnés
crire
Natu

sur les Américains.

Démons métalliques, de l'effet que font sur la foible imagination du vulgaire les feux follets, les vapeurs & les exhalaisons sensibles qui sortent des bouches des mines & des cavernes pendant la nuit? D'ailleurs la terreur qui regne, ou qu'on suppose régner dans les souterrains, bouleverse l'esprit des enfans & des hommes peureux, & les joue par de semblables illusions, qui ne méritent pas qu'on en parle, ou qu'on en parle long-temps.

Ceux d'entre les Naturalistes qui ont le moins approfondi le phénomène des Nègres blancs & des Blafards, ont soutenu qu'ils constituoient une espece distincte, aussi ancienne que le monde, permanente, immuable, & non dégénérée, par des causes fortuites, de la race des hommes noirs ou bruns: on a ajouté qu'ils vivoient réunis en corps de nation tant en Afrique qu'en Amérique, qu'ils se gouvernoient par des loix particulières, & bizarres, que leurs mœurs & leur instinct étoient en sens contraire de l'instinct & des mœurs des autres hommes, que les peuples qui les environnent, les maltraitent & les méprisent; mais qu'eux se flattoient que la fortune, qui s'est pluë à les tenir dans l'obscurité & dans l'avilissement, leur rendroit un jour justice, & qu'on les verroit alors sortir triomphants de leurs tanieres & de leurs forêts, exterminer les habitans des deux continents & se mettre eux-mêmes en possession de tout le globe.

Ce conte a été accueilli par quelques philosophes, à qui on ne reprocheroit pas d'avoir fondé des systèmes absurdes sur des fables si incroyables, s'ils avoient pris la peine de s'affurer avant tout de la vérité de faits qui auroient dû au moins leur paroître suspects, à cause de l'excès de leur merveilleux. Nous sommes bien éloignés, & aussi éloignés qu'on peut l'être, de prescrire, ou de fixer des bornes au pouvoir de la Nature créatrice: nous ne disons pas qu'il a été

au-dessus de ses forces de former une sorte d'hommes différente de la nôtre, destinée à vivre dans des cavernes, & à subjuguier un jour la terre; mais il ne s'agit point d'exercer nos stériles spéculations sur ce que la Nature auroit pu faire si elle avoit voulu: il ne nous convient que de considérer ce qu'elle a fait en effet; & si l'on ne trouve nulle part, dans l'univers entier, ce peuple extraordinaire, il faut convenir que les Blafards ne sont ni une race, ni une espèce, mais de simples individus, nés de parents bruns ou noirs, par des causes accidentelles, qui ont pour un instant dérogé au plan primitif, & à la loi commune.

Aucun voyageur n'a jamais rencontré dix Nègres blancs rassemblés, & Battel n'en a vu que quatre à Loongo, qui est cependant l'endroit où ils sont moins rares qu'ailleurs: ces naissances monstrueuses sont aussi extraordinaires en Amérique que dans notre hémisphère, puisqu'on a compté que sur trois cents Dariens bronzés on ne voit pas un blafard. Mr. l'Abbé de Manet, qui a fait depuis peu en Afrique toutes les recherches imaginables, pour savoir s'il y existoit, entre les Tropiques, une peuplade d'Albinos, s'est convaincu, ainsi que tous ceux qui l'ont précédé dans cet examen, qu'il n'en a jamais été question, & que tous les blafards qu'on y connoît, sont issus de parents Nègres ou olivâtres, qu'ils ne constituent point & n'ont jamais constitué une espèce particulière. On les regarde, dans leur pays, comme des animaux sacrés & rares, & les souverains de l'Afrique & des Indes croient qu'il y a de la magnificence & du mérite à nourrir quelques-uns de ces avortons dans l'enceinte de leurs palais: les Rois de Congo & de Loango en ont toujours quatre à cinq à leur cour, où ils sont sans comparaison plus respectés que les nains dans le sérail de Constantinople; trop foibles pour qu'on les redoute, assez malheureux

pour
reche
leur
a réd

Ri
mes
de Fe
la mé
que t
noie
trois
que
les av
les l'

En
une
qui l'
Est d
que
fa M
le pl
qu'el
le vi
distin
fém
land
gular

(*)
Marq
perad
On
Espag
de F.
lum
(**
1714
trom
fard
Baote
que c
d'Éra

pour qu'on les plaigne, assez rares pour qu'on les recherche; ils ont plus à se louer du traitement que leur font les hommes, que de l'état où la nature les a réduits.

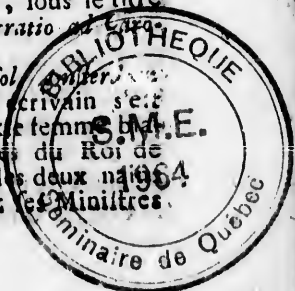
Rien ne m'a plus surpris, pendant le cours de mes recherches, que de trouver dans les lettres de Fernand Cortez, (*) qu'on avoit précisément la même idée de ces Blafards en Amérique, & que tous les Empereurs du Mexique en entretenoient quelques-uns: aussi Montezuma avoit-il trois ou quatre de ces créatures à sa cour, lorsque les Espagnols y arriverent; & Cortez, qui les avoit vues, les décrit aussi exactement qu'elles l'ont été ensuite par Waffer.

En 1603, on montra au voyageur de Bruin une Kackerlake dans le palais du Roi de Bantam, qui l'avoit fait venir exprès d'une isle située au Sud-Est de Ternate, où ces personnes sont moins rares que dans les autres Moluques: de Bruin dit que sa Majesté Bantamiëne prenoit de temps en temps le plaisir de coucher avec cette Kackerlake; quoiqu'elle eût des yeux louches, à demi fermés, & le visage si gonflé qu'on avoit de la difficulté à en distinguer les traits. (**) Ce Prince fit asseoir cette femme à sa table, & ordonna au voyageur Hollandais de la bien considérer, à cause de sa singularité; & il est surprenant qu'il ne nous en ait

(*) Voyez *Las Casas de Dom Hernando Cortés, Marques del Valle; de la Conquista de Mexico al Emperador.*

On trouvera une traduction latine de cet ouvrage Espagnol dans la Collection de Hervagio, sous le titre de *F. Cortesii de insulis nuper repertis narratio ad Carolum V.*

(**) De Bruins *Reizem*, pag. 380 in-fol. 1714. Il y a toute apparence que cet écrivain s'est trompé, lorsqu'il s'est imaginé que cette femme s'apprêtoit à se faire étoir au nombre des concubines du Roi de Bantam: c'est comme s'il eût dit que les deux naïfs que ce Prince avoit à sa Cour, étoient les Ministres d'Etat.



pas conservé un portrait, lui qui a dessiné, avec tant d'élégance & de vérité, des objets d'une bien moindre importance.

L'Empereur de Java, que les Hollandais tiennent en tutelle à Jucatra, où ils le laissent jouir de toutes les décorations d'un pouvoir qu'ils lui ont ôté, possédoit en 1761 trois blafards; mais il fit tant d'instances auprès de son maître, le Gouverneur de Batavia, pour en avoir encore quelques-uns, qu'on les lui acheta à tout prix dans les isles voisines; & en 1763 on en avoit déjà fournis quatre autres, qui ne s'occupent qu'à bourrer le tabac dans la pipe de ce prince, à y mettre le feu, à porter des jattes de pilau, à reciter des oraisons, & à rendre tous les petits services qui ne sont pas au-dessus de leurs forces: mais leurs fonctions se bornent à bien peu de chose, ou plutôt à rien; car leur débilité est telle qu'ils sont impropres à tout travail. Rien n'est plus ridicule que d'entendre dire à de certains écrivains de voyage, que ces Nègres blancs font la garde au palais des souverains de Loango, qui seroient bien mal défendus s'ils n'avoient d'autres satellites que de tels monstres, incapables de commander & d'obéir, incapables de se battre, incapables enfin de discerner en plein midi les objets qui les environnent à la distance de dix pas. Il est également faux que les Portugais aient acheté de ces Albinos en Afrique, afin de les employer aux plantations & aux mines du Brésil: ils se connoissent trop bien en esclaves pour faire de tels marchés. La vérité est que les vaisseaux Nègriers en ont transporté quelques-uns, par curiosité, & qu'on les a montrés pour de l'argent dans les colonies Portugaises, comme on les montre en Europe. Le blafard qui a paru en France en 1747, étoit si défait, si petit, si délicat, si myope, qu'il lui eût été impossible de soulever le moindre fardeau ou de marcher en plein jour sans guide.

Quand on a interrogé l'Empereur de Java sur

Les r
voir
répo
que
les
leur
qui
de c
me c
& le
dém
a po
jusq

O
quan
leur
nom
capi
pres
tres
cein
quoi
ser:
pou
aux
con
bita
Ang
ceux
pare
Ciel
gne
ser,
les e
mén

(*
sires
à a

Les motifs qui lui faisoient désirer si ardemment de voir à sa cour des Kackerlakes, ce jeune Prince a répondu que c'étoit une étiquette immémoriale, que ses prédécesseurs en avoient eus, que tous les souverains des isles en possédoient, & que leur religion promettoit une récompense à ceux qui se chargeoient de l'entretien de quelques-uns de ces malheureux. Le peuple les regarde du même œil, & les traite de la même façon que les Turcs & les Orientaux traitent les personnes tombées en démence, ou nées imbécilles, c'est à-dire, qu'on a pour elles les plus grands égards; on va même jusqu'à les canoniser de leur vivant.

On ne sauroit mieux comparer les Blafards, quant à leurs facultés, à leur dégénération, & à leur état, qu'aux *Cretins* qu'on voit en assez grand nombre dans le Valois, & principalement à Sion capitale de ce pays, ils sont sourds, muets, idiots, presque insensibles aux coups, & portent des goûtres prodigieux qui leur descendent jusqu'à la ceinture: ils ne sont ni furieux ni malfaisants, quoiqu'absolument ineptes & incapables de penser: ils n'ont qu'une sorte d'attrait assez violent pour leurs besoins physiques, & s'abandonnent aux plaisirs des sens de toute espèce, sans y soupçonner aucun crime, aucune indécence. Les habitants du Valois regardent ces *Cretins* comme les Angestutelaires des familles, comme des Saints; & ceux qui ont le malheur de n'en avoir pas dans leur parenté, se croient sérieusement brouillés avec le Ciel: (*) on ne les contrarie jamais, on les soigne avec assiduité, on n'oublie rien pour les amuser, & pour satisfaire leurs goûts & leurs appétits: les enfants n'osent les insulter, & les vieillards mêmes les respectent. Ils ont la peau très-livide, &

(*) La plupart de ces détails sur les *Cretins* sont tirés d'un Mémoire de Mr. le Comte de M. ugiron, lu à la Société Royale de Lyon.

naissent *Cretins*, c'est-à-dire aussi stupides, aussi simples qu'il est possible de l'être: les années n'apportent aucun changement à leur état d'abrutissement; ils y persistent jusqu'à la mort, & on ne connoît point de remede capable de les tirer de cet assoupissement de la raison, & de cette défaillance du corps, & de l'esprit: il y en a des deux sexes, & on les honore également, soit qu'ils soient hommes ou femmes. Le respect qu'on porte à ces personnes atteintes du *Cretinage*, est fondé sur leur innocence & leur foiblesse: ils ne sauroient pécher, parce qu'ils ne distinguent pas le vice de la vertu: ils ne sauroient nuire, parce qu'ils manquent de force, de vaillance, ou d'envie, & c'est justement le cas des blafards, dont la stupidité est aussi grande que celle des *Cretins*; & si la violence de leur altération ne les a pas entièrement privés du don de la parole, ils ont d'autant plus souffert dans le sens de la vue, & peut-être autant dans celui de l'ouïe; car tous les Nègres blancs ont l'oreille dure, & la surdité les surprend quelque temps avant leur mort. Batteidit qu'à Loango ces Albinos font la priere devant le Roi: on les place immédiatement autour de son dais, où ils se tiennent accroupis sur des nattes ou des tapis. Cette mode, si choquante à nos yeux, de faire réciter les prieres par des imbécilles, vient de l'opinion qu'on a de leur sainteté: les Valaisains feroient sans doute aussi prier Dieu pour eux par leurs *Cretins*, s'ils n'étoient muets. Ce préjugé n'est pas moderne: on en rencontre des traces très-marquées dans la plus haute antiquité, où l'on croyoit que le Ciel inspiroit souvent les fous par préférence aux dévots: tous les prophètes avoient la réputation de n'être pas sages, & cependant on les écouloit & on les croyoit, ou dans leur pays ou ailleurs: les prêtresses d'Apollon, en distribuant les oracles, imitoient, par leurs gestes violents, les personnes frénétiques, & elles n'avoient jamais plus de crédit que quand elles paroissoient

avo
tien
cha
de
aise
rapp
mar
extr
imm
II
Am
de c
con
vain
nom
ent
vien
conf
hun
form
Cret
diffic
Quo
n'ap
pre
ne s
testa
Co
plus
par l
tres
natur
posi
Aeth
Aeth
nale
semb
maie
lait:
roug

avoir perdu le sens commun. Quoique les Chrétiens n'ayent pas, comme les Mahométans, la charité de bien traiter les imbécilles dans ce monde, ils ne doutent pas qu'ils ne seront très à leur aise dans l'autre. Tous ces différents préjugés se rapprochent donc, & se tiennent comme par la main, parce que le peuple est le même d'une extrémité de la terre à l'autre: ses opinions sont immuables.

Il étoit nécessaire de rendre compte de ce que les Américains, les Africains, & les Indiens pensent de ceux qui naissent blasards parmi eux; & cette connoissance, qui a manqué à la plupart des écrivains, servira à développer les causes de ce phénomène. S'il est avéré qu'il n'y a pas de peuple entier de Nègres blancs; s'il est avéré qu'ils proviennent tous de parents noirs ou basanés, sans constituer une race ou une variété dans le genre humain, non plus que ceux qui ont la jaunisse ne forment une variété parmi les Européans, ou les *Cretins* & les goitreux parmi les Suisses; il sera moins difficile de découvrir la source de cette singularité. Quoique l'explication que nous allons en donner, n'appartienne à aucun des Naturalistes qui nous ont précédé, les principes sur lesquels elle est fondée, ne sauroient être ni plus clairs, ni plus incontestables.

Comme le sperme des Nègres & des basanés est plus ou moins teint, plus ou moins noirâtre; il est par là même plus sujet à s'altérer que celui des autres hommes, en perdant sa couleur propre & naturelle, ou en prenant une autre par la décomposition de la substance colorante qu'on nomme *Aethiops animal*, ou par la dissipation totale de cet *Aethiops*. Cet accident survenu à la liqueur séminale produit un enfant dont le teint ne peut ressembler à celui de ses parents: cet enfant, soit mâle, soit femelle, est ordinairement d'un blanc de lait: il peut aussi être couleur de garance, d'un rouge sombre, & orné de cheveux qui tirent sur le

jaune. Margrave dit avoir vu une Africaine rouge, qu'on avoit amenée par curiosité au Brésil : (*) on ne put lui apprendre de quel canton cette femme extraordinaire avoit été tirée; mais il est probable qu'elle étoit originaire d'une province du Royaume de Congo, où l'on rencontre plus qu'ailleurs des individus à crinière rousse, & dont la peau est bronzée, au lieu d'être couleur de suie.

Le même pere & la même mere qui ont eu un tel enfant rougeâtre, en engendrent quelquefois après lui un tout blanc, de la stature d'un nain, avec des yeux de perdrix : ces deux altérations semblent donc se rapprocher : la dernière n'est que la conséquence ou la suite de l'autre. Elles pourroient se combiner dans le même sujet, & produire un Nègre blanc à cheveux rouges : voilà exactement ce qui arrive de temps en temps parmi les Kackerlakes de l'Asie, & les Dondos d'Afrique, entre lesquels on en a vu dont l'épiderme étoit d'un blanc de neige, & la chevelure couleur aurore, ou de garance, ou de safran; & ce phénomène est si peu nouveau que Plin, en parlant des Maures blancs, ajoute qu'il s'y en trouvoit à cheveux roux.

En 1738, une Nègresse mit au monde, à Carthagene dans les Indes, à différentes couches, quatre enfants b'atards, qui avoient tous quatre les cheveux d'un jaune d'orange vif, & la peau d'un blanc de papier fin, sans le moindre mélange d'incarnat ou de pourpre; un de ces Albinos a été montré à Madrid, où le Marquis de Villa Hermosa, ex-gouverneur de Carthagene, l'avoit conduit : un second a passé au service de Dom Dionisio de Alcedo y Herrera, & ils sont

morts

(*) Voyez les commentaires de Margrave sur l'histoire Naturelle du Brésil, imprimée à la suite des Œuvres de Pilon, Amsterdam 1658.

mort
autre

Q
la g
nom
prop
rienc
par
étoier
voir ;
semer
vrage
portio
l'anal
liquen
comm
qui po
l'autre
bande
est fai
ques
Ce pro
doit n
Gumi
velle C
vigour
avoit
fouette
ment
robe d
deux c
put on
d'une
reste d
noir o
créatur

[*] D
de Mort
Tom

mort tous deux jeunes ; on ignore le destin de
autres.

Quelque multipliés que soient les systèmes sur
la génération , quelque prodigieux que soit le
nombre des hypothèses , des rêves , des paradoxes
proposés à ce sujet ; il résulte de toutes les expé-
riences faites sans partialité , sans prévention ,
par des observateurs dont l'esprit & les yeux
étoient encore libres de préjugés , & capables de
voir ; il résulte , dis-je , de ces expériences que la
semence des deux sexes concourt également à l'ou-
vrage de la génération , quoique dans une pro-
portion peut-être inégale il résulte encore de
l'analogie , & de la couleur des métifs , que la
liqueur prolifique est noirâtre dans la Nègresse
comme dans le Nègre , & que la décomposition
qui pourroit survenir plus dans un sexe que dans
l'autre , produiroit un enfant pie ou tacheté de
bandes blanches & noires , comme celui dont il
est fait mention dans les *Transactions philosophi-
ques* de la Société de Londres à l'an 1766. [*]
Ce prodige , observé par un physicien très-éclairé ,
doit nous rendre moins suspecte la peinture que
Gumilla fait d'une fille qu'il avoit vue à la nou-
velle Grenade en 1738. Née d'un pere noir , sain ,
vigoureux , & d'une Nègresse infirme , elle
avoit la peau , depuis les pieds jusqu'à la tête ,
fouettée & mouchetée de grandes taches parfaite-
ment noires & parfaitement blanches comme la
robe du Zèbre : ses cheveux étoient aussi de ces
deux couleurs : vers la partie supérieure de l'occi-
put on remarquoit un bouquet de poils crépus
d'une blancheur éblouissante , pendant que le
reste de la chevelure étoit simplement frisé & d'un
noir obscur : on n'admira pas long-temps cette
créature si remarquable : la dépravation des hu-

[*] Dans une Lettre de Mr. Parson à Mr. le Comte
de Morton , Président de la Société Royale.

meurs, qui avoit produit en elle tant de singularités, l'emporta, & elle mourut encore à la mamelle.

On voit en Sibérie, dit Strahlenberg & particulièrement près de Crasnoyard sur le fleuve Jenesci, quelques hommes restés d'une horde ancienne de Tartares, jadis fort nombreuse : on l'appelloit *Piegaga* ou *Piesra Horda* qui veut dire la horde bigarrée ou tigrée : aujourd'hui elle est éteinte, & on n'en voit plus que quelques hommes dispersés de côté & d'autre sans demeure fixe. J'ai vû, continue-t-il, un de ces Tartares bigarrés à Tobolsk, qui auroit fait fortune à se montrer dans les grandes villes de l'Europe, ses cheveux étoient coupés à un doigt près de la tête, qui étoit marquée de taches parfaitement blanches de la largeur d'une petite piece de monnoie : il étoit tacheré de même sur le corps ; mais les taches y étoient d'un brun noirâtre & moins régulières que sur la tête. En avançant dans la Sibérie, cet officier trouva plusieurs autres hommes bigarrés, mais différemment du premier, en ce que leur tête n'étoit pas marquée comme la peau des tigres (il vouloit dire apparemment comme celle des léopards ou des pantheres) les taches formoient des marques irrégulières, comme on-en voit aux chiens & aux chevaux : il s'en rencontra un qui avoit la moitié de la tête blanche, & l'autre moitié noire. Quand on a demandé à ces Tartares, si ces taches leur venoient de naissance, ils ont répondu qu'il y en avoit qui les apportoient en venant au monde, & que chez d'autres c'étoient des suites de maladies.

Ce n'est point dans les faits attestés par Strahlenberg qu'il y a de l'exagération ou de l'erreur ; mais la tradition sur l'existence de la horde bigarrée est indubitablement fautive : l'auteur très-exact & très-instruit des *Notes sur l'Histoire généalogique des Tartares*, dit que le résultat des informations qu'il

a fa
te
en
M
in
exi
des
foi
de
vra
été
réd
sépa
Co

nou
l'Ac
Hor
Ce n
Riss
la p
pris
est
pu
que
gén
page
conc
tache
Pier
nas
eux
PHI
ne c
Sibér
Suéd
reçu
ce va
qu'on
peur
Suéd
bolk

a faites dans le pays, & qu'il y a fait faire par d'autres, est que cette tribu n'a jamais existé, & qu'on en a, à cet égard, imposé au prisonnier Suedois. Mr. Gmelin qui a parcouru la Sibérie avec de bons interprètes, & tous les secours qu'un savant peut exiger pour voyager utilement, a aussi entrepris des recherches sur la *Piestra Horda*; & quoiqu'il soit constaté qu'il y a eu une nation vagabonde de Sibérie qui a porté ce nom; (*) il n'est point vrai que les hommes qui la composoient; ayent été tous tachetés de noir & de blanc. Il faut donc réduire ce phénomène à ses justes bornes; & en séparer le faux qui y est confondu avec la vérité. Comme les Tunguses & les habitants des envi-

(*) Dans la plus ancienne carte de la Sibérie que nous ayons pu découvrir; & qui se trouve dans l'Atlas de Hondius & de Mercator, la *Piestra Orda* ou *Horda* est déjà indiquée & placée au-delà de l'Oby. Ce n'est donc pas dans la *Description de l'Empire de Russie* par Strahleberg; qu'il est fait mention pour la première fois de cette Horde; Mr. Gmelin, qui a pris à tâche de contredire Strahleberg à chaque page, est contraint néanmoins d'avouer que cet Officier a pu voir des hommes bigarrés par les suites de quelque maladie. Quant à l'auteur des notes sur l'Histoire généalogique des Tartares ou des Tatars, il emploie, page 494; un argument qui ne paroît pas absolument concluant: s'il y avoit, dit-il, des hommes pies ou tachetés de blanc ou de noir en Sibérie; le Czar Pierre I n'auroit pas manqué d'en avoir quelques-uns à sa Cour, puisque c'étoit le Prince le plus curieux de son siècle; & qui avoit un goût décidé pour l'Histoire naturelle; mais du temps de Pierre I on ne connoissoit pas encore toutes les singularités de la Sibérie; & ce n'a été que par le moyen des Officiers Suedois qui y ont été envoyés prisonniers, qu'on a reçu les premiers éclaircissements sur l'intérieur de ce vaste pays: c'est aussi à eux; & sur-tout à Mr. P. D. qu'on est redevable de l'histoire d'Abulgazi, qui seroit peut être restée à jamais inconnue, si un Officier Suedois n'en avoit acheté une copie manuscrite à Tobolsk d'un marchand Bukarois.

rons de Crasnoyar sont naturellement basanés, ainsi que les Kamicharkadales, il n'est pas impossible qu'ils soient sujets à la même indisposition qui trouble les sources de la génération, & décolore la liqueur fécondante parmi les Africains; de sorte qu'il pourroit leur naître des enfants qui porteroient l'empreinte de cette altération. Quant à ceux qui deviennent bigarrés par la suite d'une maladie, cela n'est pas plus surprenant que de voir des Nègres blanchir pendant une fièvre chaude.

Si l'on vouloit révoquer en doute que la substance qui sert à la reproduction, puisse ou se charger, ou entraîner avec elle un levain venimeux qui agiroit sur le fœtus dans le moment même qu'il se forme, & que son corps & son ame commencent, pour ainsi dire, à se réunir; on n'auroit qu'à citer cette longue & affligeante liste de maladies héréditaires qui se perpétuent plus opiniâtrément dans les familles, qu'il ne seroit à souhaiter pour le bien de l'humanité: les vertus sont passageres, le mérite est personnel; mais les vices, les excès, les débauches qui ont détruit le tempérament des parents, produisent des individus dégradés, pusillanimes, & d'autant plus à plaindre que la Nature, toujours inexorable, les châtie pour les fautes d'autrui, qu'eux-mêmes ne sauroient commettre. Enfin, on ne niera point que des germes corrompus ou corrupteurs ne pénétrant quelquefois l'essence de la liqueur proliifique, si l'on se rappelle qu'on voit des enfants qui, au sortir du sein de la mere, sont atteints & tourmentés du mal vénérien venu du pere.

La couleur de la matiere féminale dans les Nègres n'est pas une hypothèse susceptible de doutes ou de contradictions; c'est une vérité de fait, que les anciens connoissoient, & que les modernes se seroient peut-être obstinés à méconnoître, si les dernières expériences de Mr. le Cat de Rouen n'auroient démontré que cette liqueur est noirâtre,

dés-
(*)
& i
me
leur
d'un
vien
blan
cas
Je m
rive
suiv
nées
cette
gre v
dans
mais
ces a
& da
conf
me t
nuan
métie
une
dans
me te

[*]
S'il
observ
n'y au
Genitu
admod
poris ;
N. 10
Arist
fait, p
pas pa
être a
expéri
[**]

dès qu'on la compare à celle des hommes blancs. (*) Si la nuance du teint n'étoit point préexistante & inhérente dans la substance spermatique, comment expliqueroit-on l'affoiblissement de la couleur dans les métifs ? comment concevroit-on que d'un Européen & d'une femme du Congo il provient un mulâtre, qui en se mariant avec une fille blanche, engendre un Quarteron-basané ? En ces cas, la matière colorante se délaye & se perd par le mélange continuel des spermes : le contraire arrive lorsqu'on admet, pendant quatre générations suivies, quatre peres noirs avec trois meres basanées & une mere blanche ; le dernier produit de cette filiation est, comme on l'a fait voir, un Nègre véritable. On peut contempler ce même effet dans les animaux de différents poils qu'on croise ; mais ce qu'il y a de bien surprenant, c'est que dans ces animaux le noir & le blanc forment sur la peau & dans le poil des taches décidées, & comme circonscrites par un contour ; au lieu que dans l'homme tout le corps se peint exactement de la même nuance, sans distinction de clair & d'obscur ; le métif issu de l'Africain & de l'Européenne n'a pas une seule tache sur tout son épiderme qui est dans un endroit comme dans un autre, de la même teinte. (**) Le poulain de la jument blanche &

[*] Voyez son *Traité sur la couleur de la peau.*

S'il falloit prouver que les anciens avoient fait cette observation sur la couleur du sperme des Nègres, il n'y auroit qu'à citer le passage suivant Hérodote : *Genitura, quam in mulieres emittunt, non alba, quemadmodum ceterorum hominum, sed atra, ut color corporis ; quale virus Aethiopes quoque emittunt.* *Thal.* N. 101. in-fol. *Amstel.* 1763.

Aristote, qui avoit lu ce passage, nie la vérité du fait, parce que cette noirceur ne lui avoit peut-être pas paru aussi sensible qu'Hérodote l'insinue ; peut-être aussi avoit-il manqué d'occasions pour faire des expériences.

[**] Les Nègres & les Mulâtres ont la peau de

de l'étafon noir, bai, ou alezan, n'est pas une mulâtre, comme font les mulâtres de l'efpece humaine; mais elle est pie, ou fa robe est bigarrée de marques qui trauchent les unes fur les autres. J'ignore les caufes de cette différence; car fi l'on vouloit l'attribuer au poil qui est fort touffu, fort épais dans les bêtes, & infiniment plus rare dans l'homme; il faudroit avoir oublié qu'il naît aufi des enfans pies ou tachetés, fans qu'ils ayent le poil plus denfe que les mulâtres parfaits.

Si la couleur naturelle du fperme fe perd par des vices de la complexion, on conçoit aifément que l'enfant procréé pendant cette defaillance doit s'en ressentir, & paroître d'un autre teint, & être d'un tempérament inférieur à celui des enfans nés de parents fains & vigoureux. Sans infister plus longtemps fur des contequences fi fenfibles, il fuffit de dire que cette façon d'expliquer l'origine des blafards l'emporte fur l'explication propofée par Mr. le Cat de Rouen, qui admet la force active de l'imagination, par laquelle il prétend qu'une Nègreffe peut changer le teint du fœtus végétant dans fon fein, & accoucher, par caprice, d'un de ces animaux Albinos.

Quel que foit le refpect que nous ayons pour les vafes connoiffances de ce favant, nous ofons dire qu'il est impoffible que les yeux de Lina du Darien, les *Dondos* & les *Karckerlaxes* de notre continent tiennent leur dégénération des fan aïfies de leurs meres, où de leurs nourrices. Qui auroit cru que l'envie peu louable de reflufciter d'anciens paradoxes, ou d'en foutenir de nouveaux, eût renouvelé, dans ce fiécle, la puiffance de l'imagination des meres fur l'exiftence de l'embryon? Qui au-

l'intérieur des mains, & la plante des pieds, moins foncée que le refte du corps; mais on ne peut nommer cela des taches, puifque la couleur va toujours en s'éclairciffant depuis les coudes jufqu'aux paumes, & ne forme pas des marques ou des bigarrures.

roit
voit
l'au
ne
er à
qu'il
bien
de l'
païfo
bles
accio
es h
pare
de le
total
ment
ouie,
tié d
mes c
ces h
form
paren
yeux
veux
une e
voit
de ce
blanc
plum
à pro
dont

[*]

1679
de la
blafar
ralem
qu'ele
il est
fi mau

mes
n'est pas un
de l'espèce hu-
est bigarrée de
les autres. J'i-
car si l'on vou-
touffu, fort
plus rare dans
qu'il naît aussi
qu'ils ayent le
faits.

se perd par des-
aisément que
ance doit s'en-
, & être d'un
enfants nés de
ter plus long-
bles, il suffit
l'origine des
proposée par
orce active de
d qu'une Né-
végérant dans
d'un de ces

ons pour les
us ofons dire
e du Darien,
tre continent
ies de leurs
roit cru que
nciens para-
, eût renou-
imagination
on? Qui au-

pieds, moins
ne peut nom-
r va toujours
aux paumes,
igarrures.

roit cru que des Anatomistes, si accoutumés à ne voir par tout que des ressorts qui en font mouvoir d'autres, eussent embrassé opiniâtrément un système contraire à leurs principes? Il ne faut pas s'arrêter à démontrer l'absurdité de ce pouvoir des meres, puisque Mr. de Buffon a détruit jusqu'aux fondemens de ce préjugé populaire, digne des sauvages de l'Amérique. (*) On demande s'il n'est pas plus raisonnable d'affirmer que les blafards sont redevables de leur abâtardissement à des causes réelles, à des accidens physiques qui ont dérangé & corrompu les humeurs, le sang & la liqueur séminale de leurs parents? La débilité de leur organisation, la petitesse de leur taille dégradée de sept à huit pouces, la perte totale de leurs facultés intellectuelles, le relâchement de leurs nerfs optiques, l'obstruction de leur veuve, la brièveté de leur vie qui n'atteint pas à la moitié du terme commun, le concours de ces symptômes dénote assez que le fluide nerveux a défaut dans ces hommes manqués. Or c'est de ce fluide que se forme le corps muqueux, d'où résulte la teinte apparente de l'épiderme & du poil: la couleur des yeux est pour l'ordinaire analogue à celle des cheveux, les yeux rouges des Nègres blancs feroient une exception difficile à expliquer, si l'on n'observoit la même chose dans de certains oiseaux & de certains quadrupèdes: plus les lapins sont blancs dans leur fourrure, & les poulets dans leur plumage, & plus leurs yeux sont rouges & foibles à proportion. D'ailleurs il y a aussi des Albinois dont l'iris & la chevelure sont également rouges;

[*] Waffer rapporte que se trouvant au Darien en 1679, il demanda aux Sauvages ce qu'ils pensoient de la cause qui faisoit naître parmi eux des enfants blafards: ils lui répondirent qu'ils attribuoient généralement cet effet à l'imagination de la mere, lorsqu'elle regardoit la pleine lune pendant sa grossesse. Il est surprenant que Waffer se soit contenté d'une si mauvaise raison.

de sorte qu'ils se rapprochent par là de la règle générale: cette singulière nuance des yeux est le caractère le plus infallible d'une vue lâche & peu propre à résister au grand éclat. Les sucs nerveux, essentiellement viciés dans ces avortons, ont entraîné, par une conséquence nécessaire, le défaut des organes optiques, qui ne sont que des névées. Quant à leur chevelure rousse, elle ne paroît être qu'une suite de leur altération; on peut même soupçonner que cette couleur de poil est une sorte de maladie dans les blancs, qui ne sont point roux sans être pâles; & sans répandre une odeur désagréable: on leur remarque, entre l'épiderme & la peau, des souillures & des taches lenticulaires, occasionnées par des matières crasses & impures qui se déposent & s'accumulent à l'orifice des vaisseaux exhalants, d'où le teint contracte une bigarrure qui se manifeste davantage en été, lorsque la transpiration est sensible.

L'allongement des paupières, qui caractérise également les Nègres blancs de l'ancien continent, & les Dariens de l'Amérique, provient d'un dérangement dans le corps muqueux: la membrane des paupières est un tissu de la même substance que la pellicule du prépuce, & Malpighi avoit déjà découvert de son temps, que l'épaisseur du corps muqueux produisoit la longueur du prépuce; d'où l'on infère qu'elle cause aussi l'excroissance du diaphragme des paupières. Malpighi avoit, à la vérité, une notion fautive de cette viscosité p'acée entre la peau & l'épiderme, qu'il prenoit pour un réseau organisé; mais son erreur à cet égard ne nuit point à la justesse de l'observation.

Je viens maintenant à la plus intéressante question qu'on forme sur les Albinos: on demande s'ils engendrent, ou s'ils sont impuissants dans l'un & l'autre sexe.

La force de la maladie nerveuse dont ces hommes sont atteints, est susceptible de différents degrés:.

Degrés: les uns sont plus dangereusement altérés que les autres : & de là sont venues les incertitudes & les rapports contradictoires des voyageurs sur la propagation des individus. A l'Isthme de Panama, un blafard & une blafarde peuvent engendrer ; mais leur progéniture est, au témoignage de Lionel Waffer, basanée ; couleur de cuivre jaune, ainsi que le reste de la nation ; de sorte que la cause qui avoit corrompu le sang & le sperme des parents, disparoit à la seconde ou à la troisième génération : il faut avouer cependant que cela n'arrive qu'aux blafards dont la constitution n'a pas tant souffert que celle des autres ; car ceux qui ont éprouvé une forte métamorphose, une défaillance essentielle, sont à jamais condamnés à l'infécondité.

Ogilby dit, dans sa description de l'Afrique, qu'il est très-certain que les Nègres blancs des deux sexes ne peuvent y procréer entr'eux, & qu'ils sont respectivement stériles à tout âge, & il insiste tant de fois là-dessus, qu'on ne sauroit se dispenser de croire qu'il étoit bien instruit, lorsqu'il a fait cette déposition, qui se trouve conforme avec celle de Merola & de Battel.

Mr. de Maupertuis cite, dans sa *Vénus Physique*, Mr. du Mas, qui lui avoit conté qu'ayant été aux Indes orientales ils'y étoit informé si les Albinos propageoient entr'eux, qu'on lui avoit répondu qu'ils multiplioient extrêmement, & se transmettoient de père en fils leur blancheur fade, leurs yeux rouges, leur imbécilité & toutes les singularités monstrueuses de leur tempérament ; mais le témoignage de ce voyageur, qui n'étoit qu'un négociant riche, & non un Naturaliste éclairé, n'est pas d'un grand poids dans une discussion sérieuse, où il ne s'agit pas de rassembler ce que les gens du peuple disent des Nègres blancs dans les Caffés de Pondichery ou de Madras. Ces contradictions perpétuelles m'ayant engagé à faire de plus en plus des recherches exactes, j'ai appris

qu'on n'a jamais voulu permettre aux chirurgiens Européans d'ouvrir quelques-uns de ces blafards, ni en Afrique ni à Java; non plus que les habitants du Valaisne voulurent permettre à Mr. le Comte de Maugiron de faire anatomiser un de leurs *Cretins*, mort à Sion, il y a quelques années. (*) On ignore par-là si ces créatures sont viciées dans l'intérieur des vaisseaux spermatiques; car il est sur qu'au dehors leurs parties générales ne présentent rien d'extraordinaire, & l'organisation en semble fort correcte. Nous aurions de grandes obligations à Guillaume Pison, qui a disséqué un Nègre blanc au Brésil, s'il avoit entrepris la description de son corps interne; mais s'étant uniquement borné à approfondir les causes de sa blancheur dans le tissu de la peau, son travail est devenu inutile relativement à la difficulté qui nous occupe.

Il y a de grandes lacunes, de grands vuides dans toutes les parties de l'Histoire Naturelle, qu'il n'est point permis de franchir par des conjectures téméraires; on manquera encore long-temps de connoissances anatomiques sur cette sorte d'hommes si remarquables à mille égards. Ce que l'on peut savoir de leur propagation se réduit à ceci: en Afrique, un Nègre blanc & une Nègresse blanche ne produisent jamais ensemble; mais il est arrivé dans l'isle de Bissao, à onze degrés de l'Equateur, qu'un homme noir ayant eu à faire avec une blafarde, elle accoucha, en 1700, d'un enfant semblable à son pere, c'est-à-dire, d'un

(*) M. de Maugiron attribue les causes du *Cretinage* des Valaisains à la malpropreté, à l'éducation, aux chaleurs excessives des vallées, aux eaux & aux goitres qui sont communs à tous les enfans de ce pays; mais il y existe probablement une autre cause plus spécifique; que l'on sera plus à portée de connoître quand on sera parvenu à obtenir la permission de disséquer un de ces *Cretins*.

ux chirurgiens
 e ces blafards,
 e les habitants
 Mr. le Comte de
 leurs *Cretins*,
 (*) On ignore
 ns l'intérieur
 est sur qu'au
 présentent rien
 en semble fort
 s obligations à
 a Nègre blanc
 ription de son
 ement borné à
 ur dans le tissu
 inutile relative.

grands vuides
 re Naturelle,
 par des con-
 solument, &
 e connoissan-
 ommes si re-
 on peut savoir
 ceci: en Afri-
 gresse blanche
 ais il est arrivé
 és de l'Équa-
 à faire avec
 1700, d'un
 à-dire, d'un

es du *Cretinaga*
 ducation, aux
 ux & aux rois-
 ts de ce pays;
 tre cause plus
 e de conn être
 permission de

Sur les Américains.

Négrillon achevé. (*) Entre les Kackerlakes de l'Asie, on en trouve quelques-uns moins blancs, moins défaits que les autres; & ceux-là passent pour être féconds. Au reste on n'a jamais vu d'Albinos qui n'eussent eu des Nègres ou des basanés pour peres: s'ils procréaient entr'eux, s'ils formoient des filiations régulières & suivies, ils ne seroient ni si chers, ni rares au point que les souverains mêmes ne peuvent en acquérir autant qu'ils en souhaitent. Battel, qui avoit long-temps résidé à la cour du Roi de Loango, ne cesse de répéter que rien n'est moins commun que de voir naître des Dondos; & qu'on est obligé de les offrir tous indistinctement au Prince, qui les retient dans son palais & à son service.

On comprend que les vrais Nègres doivent éprouver une plus violente révolution d'humeurs pour blanchir que les basanés; & de-là il s'ensuit que leurs blafards sont plus impuissans & d'une complexion plus lâche que ceux qui ont été engendrés par des olivâtres: il ne faut donc pas s'étonner s'ils sont constamment stériles en Afrique, quoiqu'ils ne le soient pas toujours ailleurs. En vain tenteroit-on de décrire la nature de la maladie qui décolore la substance prolifique: on n'a pas formé un assez grand recueil d'observations faites de suite & sur un même plan, pour déterminer la cause première de ce phénomène: toutes les maladies dangereuses font blanchir les Nègres; mais cette lividité est passagère, & se dissipe par la convalescence, ou finit par la mort; mais les Nègres des deux sexes à qui il est arrivé de procréer des Albinos, n'ont pas paru plus blêmes, ni plus pâles que les autres Africains. Quoi qu'il en soit, on ne sauroit

(*) *Relation du Sieur André de Brue. Hist. des Voyages, Tome III, p. 380, in-4^o.*

révoquer en doute que les aliments , les eaux , le terroir & le climat de certains cantons ne contribuent beaucoup à cette incommodité , pourquoi ne naît-il des blafards parmi les Américains qu'à Panama & à la côte riche , & jamais dans la Guiane , où les habitants sont aussi bronzés que les Dariens ? L'air est très-pernicieux dans toute l'étendue de l'Isthme du nouveau monde ; & ce qui prouve que cette insalubrité a quelque influence sur le changement du teint , c'est qu'on a remarqué que les Nègresses d'Afrique qu'on transporte à Carthagène & à Panama , y accouchent plus souvent qu'ailleurs d'enfants blafards : le territoire de ces deux villes passe pour être le lieu le plus mal-sain des Indes occidentales ; la lepre , le mal vénérien , le *Pasme* , la *Culebrilla* , le *Vomito prieto* , ou la chapetonnade , y sont endémiques : la transpiration des corps y est très-considérable , jusques-là que les habitants y ont tous une couleur plombée : leurs actions répondent à leur physiologie ; leurs mouvements sont mous & paresseux ; cela passe jusqu'à leur ton de voix ; ils parlent lentement & bas , & leurs paroles sont entrecoupées. Ceux qui y arrivent d'Europe , ne conservent leur coloris & leur vigueur que pendant trois mois ; au bout de ce temps leur teint se flétrit , l'incarnat de leurs joues disparaît à jamais , leurs forces se perdent , & ils n'ont plus rien qui les distingue extérieurement d'avec les indigènes. On peut juger qu'elle doit être la malignité de l'atmosphère dans ce déplorable séjour , par les symptômes qui s'y manifestent dans les habitants , que l'avarice seule peut soutenir contre la fureur de tant de fléaux combinés.

D'un autre côté , on a observé en Asie que de certaines petites îles , situées autour de Java , fournissent plus souvent des Kackerlakes que Java même ; les Dondos sont moins rares à Con-

ge
Be
qu
qu
ve
de
l'E
na
les
bo
po
de
pr
&
l'al
gén
pér
err
&
Alb
con
que
de r
rag
dése
les
tem
leur
ture
préd
plica
titio
term
peup
sonn
Il
que
les é
tifs,

go, à Angola, à Loango, que dans les états de Benin & de Muyac, placés de ce côté-ci de l'Equateur. Ces faits rapprochés forment une preuve qui deviendra plus convaincante encore, si l'on veut se ressouvenir de ce que l'on a dit du climat de l'Albanie, & du Valais, le seul canton de l'Europe où l'on connoisse les *Cretins*, qui ne naissent ni dans les montagnes du Tirol, ni dans les autres endroits de la Suisse, quoiqu'on y boive également des eaux de neige. Il faut supposer que ces causes générales n'agissent que sur de certaines personnes, déjà disposées & comme préparées par le vice secret de leurs humeurs, & dont le tempérament recèle le principe de l'altération qui attaque de plus en plus leur progéniture.

Ce seroit s'imposer à soi-même une tâche trop pénible, que de réfuter toutes les hypothèses erronnées, & tous les raisonnements sublimes & faux de tant de savants qui ont écrit sur les Albinos, qu'ils n'ont su définir, faute de les connoître; parce qu'ils ont pressenti l'ennui que leur seroit essuyer la lecture d'un infinité de relations de voyages, ils n'ont pas eu le courage de puiser dans ces sources si éloignées qu'on desespere d'y parvenir quand on commence à les chercher. Un écrivain célèbre avoit de son temps traité ce sujet: il supposoit que la couleur blanche étoit la couleur favorite de la Nature, & qu'elle y revenoit quelquefois, par prédilection, au milieu de l'Afrique: cette explication peu fondée renfermoit encore une pétition de principe; car c'étoit dire, en d'autres termes, qu'il naît de temps en temps chez les peuples noirs, des enfants blancs; ce que personne ne conteste.

Il est dit dans le Dictionnaire Encyclopédique, à l'article *Nègres*, qu'on a soupçonné que les Albinos étoient des animaux mulêts ou métis, issus d'une femme & d'un Pongo, ou d'un

Orang-Outang ; mais ce n'est pas à des personnes instruites, sans doute, que ce soupçon est venu ; & si l'on vouloit, en un seul mot, démontrer que ce sentiment est destitué même de vraisemblance, l'on n'auroit qu'à répéter qu'il y a des blafards à l'Isthme Darien, quoiqu'il n'y ait ni Pongo, ni Orang-Outang, ni Jocko, ni Barris, ni enfin aucun singe de la taille de dix-sept pouces, sur toute cette langue de terre qui réunit les deux portions du nouveau continent : il est donc bien avéré que tous les Albinos nés en Amérique sous l'Equateur n'ont pas eu des magots pour peres. Quant aux Dondos & aux Kackerlakes de notre hémisphere, ils sont également engendrés par des hommes, & il n'y a jamais eu le moindre doute sur leur origine dans leur pays natal. On verra, dans la Section suivante, que le métif de l'Orang & de la femelle humaine n'a jamais été observé, & que l'on n'a que des conjectures très-vagues, très-éloignées, sur la possibilité de son existence : & quand il existeroit en effet, la difficulté reparoitroit sous la même forme ; puisqu'il faudroit encore expliquer pourquoi cette créature seroit blafardée avec des yeux de hibou.

En résumant tous les faits dont on vient de rendre compte, on peut établir les points suivans, comme autant de notions acquises, ou comme autant de conséquences qui découlent d'un principe connu.

Les Albinos n'ont pas, comme l'a cru Vossius le jeune, une maladie cutanée, mais leur système nerveux, & toute leur constitution ont ressenti une défaillance si essentielle, si efficace, qu'il n'est pas possible qu'ils puissent jamais en guérir, ni redevenir noirs.

Ils ne forment, dans la totalité du genre humain, ni une espèce, ni une race, ni une variété, parce que ce sont des individus isolés, absolument privés de la puissance génératrice, ou qui n'en-

ger
est
just
con
lad
dur
fin
dun
jou
sup
l'A
pré
che
piq
I
lor
les
d'un
bea
réal
mau
ces
para
ne p
agit
jam
depr
ped
sans
bust
riole
résif
né b
en e
trav
leur
les e

gendrent pas des enfants qui leur ressemblent.

Mr. le Cat de Rouen soutient que le lapin blanc est le Nègre blanc de son espèce: il n'y a aucune justesse, ni même aucun sens dans cette fautive comparaison; puisque ces lapins ne sont ni malades; ni aveugles, ni stériles: au contraire ils produisent avec des femelles de leur couleur une infinité de petits du même poil, & ces petits reproduisent à leur tour des générations suivies & toujours semblables à elles-mêmes. Si Mr. le Cat a supposé qu'il en étoit ainsi parmi les Dondos de l'Afrique, il se dépouillera certainement de ce préjugé, en lisant les observations & les recherches que Mr. de Manet a faites entre les Tropiques.

Les petites gelées, dit Mr. de Buffon, décolorent quelquefois, en automne, les giroflées & les roses rouges; & leurs pétales deviennent alors d'un blanc fade; il auroit pu ajouter que les gelées beaucoup plus âpres font, dans les régions boréales, un effet encore plus surprenant sur les animaux fauves, qui y acquièrent un poil blanc; mais ces deux faits ne peuvent servir de termes de comparaison respectivement aux Nègres blancs, qui ne perdent pas leur teint naturel par des causes qui agissent immédiatement sur eux, puisqu'ils n'ont jamais été noirs. Il est bien vrai qu'on a observé, depuis plus de dix-huit cents ans, que les quadrupèdes dont la robe est blanche, sans bigarrure & sans mélange, sont moins vigoureux, moins robustes que leurs analogues d'un poil peint ou bariolé; il n'y a pas tant de force vive, ni tant de résistance dans les muscles & les nerfs d'un cheval né blanc, que dans ceux d'un cheval noir ou bai. Il en est de même du reste des animaux soumis aux travaux, ou à la domesticité, que leurs talents & leur utilité ont fait étudier avec soin par ceux qui les employent ou qui les achètent. (*)

(*) En Hollande on a reconnu, par une longue suite

La surdité ou du moins l'affoiblissement de l'ouïe n'est dans les blafards & les Albinos, qu'une suite de leur maladie, ou plutôt de leur couleur; car on a encore remarqué que les chiens blancs sans taches, sont ordinairement si sourds qu'il faut les appeler par un son beaucoup plus aigu que les autres; indépendamment de plusieurs animaux sur lesquels nous avons fait des expériences, nous avons trouvé que la plupart de ces chats blancs si recherchés, qu'on nous amène d'Angola en Syrie, n'entendent presque point; aussi ne leur distingue-t-on pas un seul poil noir ou coloré dans toute leur fourrure, qui est soyeuse & d'une blancheur éclatante. Il est probable que les Naturalistes du Nord s'apercevront un jour que l'ouïe diminue dans les animaux de leurs climats; pendant la métamorphose de leur couleur au fort de l'hiver; & peut-être cet effet s'étend-il jusqu'aux hommes, qui par des causes fortuites, grisonnent à la fleur de leur âge.

La cause de la dégénération des Blafards, des Kackerlakes, & des Dondos, réside dans la liqueur spermatique de leur parents, en qui elle s'est corrompue, & a perdu, par une décomposition quelconque, cette substance noirâtre qu'on a nommé *Æthiops animal*, faute de pouvoir lui assigner un terme plus propre, ou un nom plus clair: on ne connoît pas l'essence de cet *Æthiops*; on sait seulement qu'il est le même dans la moelle, dans le cerveau, & dans la semence des Nègres; & que plus on l'examine au microscope, plus il semble composé de globules ou de petits grains noirs qui sont distincts de la matière qui les tient comme en infusion, ces globules étant plutôt mêlés que con-

d'observations, que les vaches rouges sont d'un tempérament inférieur, & moins fécondes que les vaches noires ou tachetées de noir & de blanc: aussi l'espèce rouge a-t-elle été entièrement bannie des pâturages de ce pays.

fondus dans les humeurs & les liquides où on les découvre. L'entiere dissipation de cette substance colorante ne peut être occasionnée que par un dérangement universel de toutes les parties animales: cependant plusieurs raisons, qu'il seroit trop long de déduire, me font croire que la défaillance provient bien plus souvent de la mere que du pere, & qu'elle peut même provenir de la mere seule.

Cette maladie est plus commune autour de l'Equateur que par-tout ailleurs, puisque les endroits où on voit le plus d'Albinos sont ou directement sous cette ligne, ou seulement, à quelques degrés de distance: elle n'est néanmoins pas tellement renfermée entre ces limites qu'elle ne se manifeste, de temps en temps, dans des lieux voisins des Tropiques. Non seulement les véritables Nègres fins, coiffés de laine, mais les Maures à cheveux flottants, & les basanés couleur de cuivre, produisent quelquefois des blafards.

La nuance des cheveux ou de la laine marque le degré de l'altération que ces créatures ont souffertes, ceux qui ont des cheveux orangins ou roux sont moins viciés que les autres, dont la criniere est blanche sans mélange: Dapper rapporte qu'on rencontre des Dondos Africains qui sont blonds, & qui semblent intermédiaires entre les blafards & les roux. On peut encore juger du plus ou moins d'affoiblissement de leurs organes par leur taille, par leurs facultés morales, par la forme de leurs mains, par les bornes de leur vue & la sagacité de leur ouïe.

Ceux qui pensent qu'il est permis d'interroger la Nature sur ce qu'elle n'a point fait, demandent pourquoi elle n'a pas compensé les phénomènes, en faisant, par un prodige contraire, naître des enfants noirs de parents blancs. Pour répondre à cette question en peu de mots, il suffit de dire que cet *Ethiops*, cette substance colorante, nécessaire à la formation des Négrillons, ne sauroit ou s'introduire, ou croître subitement dans la liqueur séminale des blancs: il ne peut

ques
ement de l'ouïe
s, qu'une suite
ouleur; car on
blancs sans ta-
s qu'il faut les
s aigu que les
s animaux sur
ciences, nous
s chats blancs
Angola en Sy-
ti ne leur dis-
ou coloré dans
& d'une blan-
es Naturalistes
e l'ouïe dimi-
is; pendant la
ort de l'hyver;
qu'aux hom-
risonnent à la

Blafards, des
ans la liqueur
elle s'est cor-
position quel-
on a nommé
i assigner un
clair: on ne
on fait seu-
elle; dans le
gres; & que
us il semble
ins noirs qui
nt comme en-
étés que con-

ont d'un rem-
s que les va-
blanc: aussi
bannie des

donc pas naître un enfant olivâtre ou Nègre d'une mere & d'un pere parfaitement blancs: une femme qui met un tel individu au monde, a eu quelque foiblesse pour des amants venus de la côte de Mélinde ou de Sierra Leona; elle a donné un héritier à son époux que son époux ne devoit jamais voir en plein jour, *decolor hæres, numquam tibi mane videndus*. Mais, dira-t-on, faudroit-il soupçonner la fidélité d'une femme à qui un tel accident arriveroit, quoiqu'on fût d'ailleurs suffisamment convaincu de la régularité, de la sainteté de ses mœurs? Il n'y a point de milieu, si elle accouche d'un mulâtre, elle a aimé un Nègre: en vain allégueroit-on le pouvoir de son imagination, & les suites de la frayeur qu'ont produit sur son esprit des Maures qu'elles avus de loin; ces excuses seroient rejetées par des Physiciens éclairés; quoiqu'un juge indulgent fit bien de s'en contenter.

Il y a une maladie rare, singuliere, longtemps inconnue, & qui commence à devenir plus fréquente dans ce siècle: les Médecins la nomment tantôt l'*Ictere atre* & tantôt l'*Hydropisie noire*, parce qu'elle tient à la fois de la jaunisse & de l'eau intercutanée: cette incommodité peut dans son plus haut période, colorer la peau jusqu'au point de la faire paroître d'un noir de suie. On a vu des hommes affligés de ce mal, engendrer des enfants qui n'en portoient aucune marque; & tous les journaux de l'Europe ont parlé de Madame la Comtesse de *** qui est devenue deux fois, avant ses couches, aussi noire qu'une Mulâtresse, sans qu'on ait observé dans les enfants dont elle s'est délivrée, un changement notable de couleur.

S'il y a une indisposition capable d'altérer dans les hommes blancs, la matiere spermatique, & de lui donner une nuance, en y mêlant des atomes hétérogenes, noirs, ou noirâtres; c'est indubitablement cette sorte d'ictère; mais s'il provenoit de l'union de deux personnes ainsi

vic
ou
né
av
leu
en
roi
lifi
pos
pro
tem
C
en
de
en
mo
me
nai
farc
ting
pell
tacé
la v
exc
mal

(*
Amé
sym
»
» dit
» de
» lon
» un
» le
» fic
» pa
» po
» pa
» g.

viciées un enfant dont l'épiderme seroit plus ou moins obscur, on ne sauroit dire qu'il est né de parents parfaitement blancs, puisqu'ils avoient avant l'instant de la conception, perdu leur teint naturel par des causes réelles. Au reste, en accordant que cette jaunisse renforcée pourroit avoir quelque influence sur la liqueur prolifique, il ne faut pas se hâter de conclure de la possibilité à l'effet; tous les faits connus, loin de prouver cette influence, semblent indiquer exactement le contraire.

On dit que la lepre, ce fleau amené d'Afrique en Europe par ces scélérats qui prirent le nom de Croisés, s'étoit dans nos climats subdivisée en différentes branches, & que celle qu'on nommoit la *Ladrière blanche*, *Lepra alba*, se transformoit aux enfans dans le sein de la mere: ils naissoient livides, blêmes; quoique moins blafards que le Kackerlakes Asiatiques, on leur distinguoit sur le corps de certaines taches dont la pellicule étoit comme poudrée d'une matiere crétacée; mais loin d'être énervés dans les organes de la vue & de la génération, leur lubricité étoit excessive, & même plus dangereuse que leur mal. (*).

(*) La lépre que les Européens ont transportée en Amérique, y produit les mêmes effets, & les mêmes symptômes qu'on lui a reconnus dans nos climats.

» Quoique les lépreux des environs de Carthagene » dit Ulloa, souffrent les incommodités inséparables » de cette maladie, ils ne laissent pas que de vivre » long-temps, de sorte qu'on en voit qui meurent dans » un âge avancé. Il est étonnant combien ce mal excite » le feu de la concupiscence, & combien il est difficile à ceux qui en sont atteints, de réprimer cette » passion déréglée: aussi leur permet-on de se marier » pour prévenir les désordres qui ne manqueroient » pas d'en résulter. » *Voyage au Pérou*, T. I., liv. 5.
 pag. 42.

Ainsi cette lepre épidémique qui survient aux hommes blancs, n'a pas le moindre rapport avec la défaillance des Dariens, des Kackerlakes, & des Dondos, dont la maladie n'est point contagieuse, sans quoi les Rois des Indes & de l'Afrique ne les admettroient pas autour de leurs personnes, & ne les toléreroient certainement point dans leurs appartements à coucher; car ce seroit un goût étrange que de choisir des pestiférés pour pages, ou pour aumoniers.

Comme dans une matiere si intéressante & si difficile que celle qu'on vient de traiter, il étoit possible, après tout, d'abonder en son sens, de se complaire en ses idées, de voir les objets sous un faux jour, & d'imaginer des rapports chimériques pour ramener tous les effets à une seule cause; j'ai consulté en 1767, sur ce fragment de mes écrits & de mes recherches, M. Meckel, un des plus habiles Anatomistes de l'Europe, & le seul qui ait disséqué avec les yeux d'un physicien plusieurs cadâvres de Nègres, pour reconnoître la source de leur noirceur: les grandes découvertes qu'il a faites dans cette partie de l'Histoire Naturelle, le mettoient en état de juger de la solidité de mes observations sur les Albinos.

Il me répondit qu'il avoit vu avec plaisir que ses deux Mémoires, publiés en 1753 & en 1757, avoient un rapport décidé avec le mien, qu'ils se prêtoient une lumière mutuelle & acquéroient une force nouvelle. Vous observez, dit-il, la couleur du sperme des Nègres différente de celui des hommes blancs: vous attribuez au changement de ce sperme leur métamorphose de noir en blanc; si l'on ajoute à cela la couleur également différente de leur cerveau, de leur sang, & de la liqueur qui forme leur épiderme, l'on verra que l'effet qui blanchit les Nègres est, ainsi que vous le dites, fondé dans un changement des humeurs les plus essentielles du corps: les cause

que
che.

Il
les
jou
leur
dist
d'au
rite
des
s'in
faci
suj
par
tion
livr
l'au
pro
fair
l'em
volu
un
des
vati
don
raiso
plur
son
instr
les p
tru

(*
Berli

que vous assignez, sont donc vraies & vos recherches exactes. ()*

Il seroit à souhaiter que tous ceux qui écrivent sur les différentes parties de la Physique, eussent toujours eu l'occasion ou la modestie de consulter sur leurs écrits les grands maîtres & les savans les plus distingués, leurs ouvrages acquereroient par là plus d'autorité, sans risquer de rien perdre de leur mérite; mais la précipitation avec laquelle la plupart des auteurs composent, ne leur laisse pas le temps de s'instruire: ils abusent étrangement de leur propre facilité: en vain protestent-ils qu'ils ont épuisé leur sujet, qu'ils se sont préparés, avant que d'écrire, par de longues lectures & de longues méditations, qu'ils ont pensé & réfléchi en écrivant leurs livres, qui se multiplient à l'infini d'un jour à l'autre, sans que nos connoissances fassent un progrès sensible, prouvent assez quel cas l'on doit faire de ces promesses si solennelles & si vaines: l'empressement à publier rapidement plusieurs volumes sous des titres fastueux, les oblige à faire un usage outré de leur imagination: on voudroit des recherches, des faits, des autorités, des observations; mais le temps leur a manqué: ils ne nous donnent que des peintures infidèles, froides & des raisonnemens vagues, qui s'étendent sous leur plume. Cependant ce n'est rien dire que de raisonner beaucoup dans des matières où il faut instruire par des faits ceux qu'on croit assez habiles pour pouvoir se passer des syllogismes d'autrui.

(*) Extrait de la Lettre de M. Meckel, datée de Berlin, du 10 Juillet 1767.

SECTION II.

DE l'Orang-Outang.

Plusieurs raisons m'ont déterminé à donner, dans cet article, une description exacte de l'Orang-Outang, ou du Pongo.

On a soutenu long-temps, dans les Universités de l'Europe, que les habitants de l'Amérique n'étoient pas de véritables hommes; mais de véritables Orang-Outangs, & comme on leur refusoit une ame immortelle, il fallut une Bulle comminatoire de Romé pour arrêter les progrès de cette opinion parmi les Théologiens, & peut-être aussi parmi les Philosophes du quinzieme siecle, qui ne savoient guères que de la Théologie: on verra ici la peinture de cet animal assez peu connu, avec lequel on confondit les Américains, qu'on ne connoissoit pas beaucoup mieux. Si l'on prenoit à tâche d'excuser cette méprise, quelque énorme qu'elle paroisse, je ne fais si l'on ne pourroit y réussir: quand on vit un très-petit nombre de zèlés Chrétiens assassiner de sang froid, sans motif, sans besoin, treize à quatorze millions d'Indiens qui ne se défendirent pas; quand on vit que l'on chassoit ces Indiens avec des dogues Alains, (*) comme l'on chasse des ours & des loups; quand on vit enfin qu'on découpoit ces Indiens en morceaux,

[*] Pierre d'Angleria, en parlant des chiens employés par les Espagnols à la destruction des Indiens Occidentaux, nomme toujours ces animaux *canes alanos*; parce qu'ils étoient d'une race particulière, amenée en Europe par les Alains, qui s'en servirent aussi à la guerre, & peut-être même contre les anciens habitants de l'Espagne, dont les descendants se font revanchés sur les Américains. Il n'y a donc point de crime unique dans l'Histoire.

pour repaître les chiens qui les avoient saisis, il y eut, sans doute, quelque docteur qui s'imagina qu'il étoit moralement impossible que des hommes pouvoient traiter ainsi d'autres hommes, dans un autre hémisphère : il crut donc que ces êtres détruits par les Espagnols ne constituoient qu'une espèce mitoyenne, intermédiaire, qui n'avoit d'autre rapport avec nous que la faculté de marcher sur deux pieds, & d'articuler des sons qui ressembloient à des paroles.

Cette première erreur en a entraîné une autre de la part des Naturalistes, qui ont à leur tour confondu le *Nègre blanc* qu'on vient de décrire, avec l'Orang-Outang, qu'on s'est proposé de faire connoître : quelques auteurs qui ont su distinguer des individus si différents, ont soupçonné néanmoins que l'Albino pourroit bien être un métif provenu d'un Pongo & d'une Nègresse violée ou libertine. Ces deux sentiments, également opposés à la vérité, ne prouvent, dans ceux qui les ont avancés, qu'une connoissance très-superficielle & presque nulle de l'histoire des animaux de l'Amérique, où l'Orang-Outang n'existe pas de nos jours, & il n'y a pas de moyen pour savoir s'il y a jamais existé. Le singe du nouveau monde qui a la figure la plus humaine, est un petit Quadrumane qu'on voit courir dans les forêts du Brésil, & que les nomenclateurs Anglais appellent le *Mans-tegre* (*). Les Relations du Paragwai qui disent que cette province nourrit des singes de la taille de l'homme, ne méritent aucune confiance (**), les Naturalistes n'ayant jamais pû se procurer des sujets de cette espèce, ni vivants ni empaillés.

Le véritable Orang-Outang appartient unique-

[*] *Homme-Tigre*. Voyez le *Supplément aux trois cents animaux*. Londres 1736.

[**] *Relation des Missions du Paragwai*, p. 152

ment à la Zone torride de notre Hémisphère; & encore y est-il très-peu nombreux, malgré sa posture droite, malgré la dextérité de ses mains, & les facultés intellectuelles d'un ordre supérieur, dont il est doué. Il paroît au premier coup d'œil, qu'il auroit dû envahir toutes les habitations les plus fertiles de l'Afrique, occupées par les petits singes, ou du moins se rendre dominant parmi eux; mais au contraire, les singes nains ont prévalu sur lui, & se sont multipliés au-delà de toute imagination, en sorte qu'on les voit marcher en troupes de quatre à cinq mille, qui maraudent dans les plantations, pillent les cafes des Nègres, & incommodent toute une contrée par leur nombre, leur voracité, & leur pétulance; (*) tandis qu'on ne voit

[*] Pour se former une idée de la police que les singes observent entr'eux, il suffit de citer un passage fort curieux tiré des Mémoires du Comte de Forbin, pendant son séjour à Siam.

« Je vis dans ce voyage, dit-il, un prodigieuse quantité de singes de différentes especes : le pays en est tout peuplé. Ils se tiennent assez volontiers aux environs de la riviere, & vont ordinairement en troupes; chaque troupe a son chef, qui est beaucoup plus grand que les autres. Quand la marée est basse, ils mangent de petits poissons que l'eau a laissés sur le rivage. Lorsque deux différentes troupes se rencontrent, i's se rapprochent les uns des autres, jusques à une certaine distance, où ils paroissent faire halte; ensuite les gros *Macons* ou chefs des deux bandes, s'avancent jusqu'à trois ou quatre pas, se font des mines & des grimaces, comme s'ils s'entrepalloient; ensuite, faisant tout-à-coup volte face, ils vont rejoindre chacun la troupe dont ils sont chefs, & prennent des routes toutes différentes. Au retour de la marée, ils se perchent sur des arbres, jusqu'à ce que le pays soit à sec. Je prenois souvent plaisir à observer tout leur manège: j'en vis un jour une douzaine qui s'épluchoient au soleil: une femelle qui étoit en rut, s'écarta de la troupe; on se fit suivre par un mâle; le gros *Macon* qui s'en aperçut un moment après, y courut: il ne put rattraper le mâle qui

a répondu que des observateurs microscopiques ont fait, en Italie, des essais & plus inutiles & plus indécents, sans qu'on leur ait imputé à crime des recherches philosophiques qui n'ont ni bouleversé l'ordre de la société, ni troublé le repos public, comme tant de vaines opinions, soutenues & attaquées par des Théologiens atrabillaires & implacables.

L'Orang-Outang, dont Bontius a le premier donné une figure assez exacte, quoique gravée en bois, à la suite des Œuvres de Pison, (*) a les os du *femur* & du *tibia* allongés, & ceux du tarse & du métatarse raccourcis précisément comme nous; & c'est par cette raison qu'il se tient droit & érigé sur les pieds. En examinant la structure des jambes postérieures des singes, on aperçoit par quel mécanisme merveilleux la nature a passé insensiblement de l'espèce quadrupède à l'espèce réellement bipède: ce secret a consisté à raccourcir & à prolonger les os qu'on vient de nommer. (**) Les singes ont encore le tarse & le métatarse trop longs, la cuisse & le *tibia* trop courtes, pour pouvoir se tenir sur les pieds de derrière pendant un temps considérable: quand ils sont dans cette attitude, elle n'est jamais ni ferme ni assurée, mais forcée & violente; parce que, pour

(*) Amsterdam, chez Elsevier 1658. in-fol. Bontius dit que les Insulaires de Java, entre les mains desquels il vit un Orang-Outang, lui dirent que cet animal étoit le produit d'une Nègresse & d'un Singe de la grande forte; ce qui est si faux, que les Nègres eux-mêmes le nient, & on peut les en croire.

(**) Dans le genre volatille, la Nature a employé un autre mécanisme, parce que le corps des oiseaux est soutenu parallèlement à l'horison; aucun ne l'a perpendiculaire, & pas même le *Pinguin des Terres Magellaniques*, qui s'écarte le plus de la forme ordinaire: les oiseaux ne sont donc pas des bipèdes droits; aussi ont-ils l'inflexion des genoux tournés par derrière, & la plante ou le soutien du pied, sans comparaison, plus ample que l'homme.

roidir le genou, ils sont nécessités à marcher sur la pointe des pieds : alors l'angle du talon étant trop suspendu & sans appui, tout leur arriere-corps oscille & balance par un mouvement perpendiculaire qui les fatigue extrêmement, & occasionne aux nerfs trop tendus une espèce de spasme. On ne peut donc compter pour de vrais bipedes que l'Homme & l'Orang-Outang; aussi celui-ci marche-t-il continuellement debout, sans gêne, sans contorsion, sans balancement: il est vrai que son équilibre seroit encore plus exact, & son port plus sûr, si l'on lui donnoit une chaussure platte & des talons artificiels, comme ceux que les hommes ont eu l'industrie de s'appliquer, afin d'égaliser le plan de leur sole, & de la faire porter également par tous les points de sa surface. De deux lutteurs d'une même force, d'une même adresse, dont l'un seroit chaussé à notre façon, & l'autre à pieds nuds, l'avantage seroit du côté du premier, parce que sa démarche étant plus parfaite, sa résistance seroit plus grande contre le choc qui tendroit à détruire son équilibre.

Tous les Orangs qu'on a jusqu'à présent offerts à des Physiciens & à des Anatomistes d'Europe, n'avoient pas encore atteints leur dernière croissance, en sorte qu'on n'a pu rien décider sur leur grandeur respective: ceux que MM. Tyson, Cowper, Tulpe, Edward, & de Buffon ont décrits ou dessinés, n'étoient que des adolescents à peine pourvus de toutes leurs dents, composées, à l'instar des nôtres, de trente-deux pièces, dont il y en a vingt molaires, huit incisives, & quatre canines; mais il n'y a point de doute que ces animaux ne parviennent, en Afrique, à la taille de l'homme: Bâttel prétend même qu'ils sont aussi puissants, aussi grands, aussi robustes que les Nègres; & en général, tous les voyageurs s'accordent à nous représenter l'Orang vivant dans sa terre natale, dans

son état de liberté, de la hauteur de cinq à six pieds.

Né dans un climat ardent, il semble que le changement d'air, l'impropriété de nourriture, & la privation de ses semblables l'affectent au point de le précipiter dans une espèce de Phthisie ou de consommation : ceux qu'on a conduits en Europe, n'y ont guères vécu, & aucun n'a pu résister pendant trois ans. On remarque dans leur physionomie un air fort sauvage, qui est sur-tout relevé par la nuance de leur teint obscurément basané; ils ont le nez plus écrasé que les Ethiopiens, les yeux ronds & hagards, le corps plus velu que celui de l'Homme, sans avoir cependant du poil dans la face, sinon au menton : leur chevelure, suivant Bontius, devient longue & flottante; au moins dans l'Isle de Java; ceux des côtes occidentales de l'Afrique ont les cheveux plus courts, & on ne les distingue presque pas du poil fauve qui couvre la peau du dos. Leur poitrine n'est pas faite en carène, comme celle des quadrupèdes, mais de forme plate & large.

Les femelles ont le ventre rond, le nombril enfoncé, les mamelles circulaires, gonflées, l'aréole protubérante; elles essuient l'écoulement périodique; (*) & quoique M. Linneus semble douter qu'elles ayent un clitoris, on sait que leurs parties génitales sont configurées comme dans l'espèce humaine.

Outre les réservoirs de la bouche que les Zoographes nomment indifféremment salles & abajoues, & qui manquent à l'Orang-Outang, on compte encore quarante-neuf différences,

(*) Parmi les Singes, il y a aussi quelques races dont les guenons éprouvent l'écoulement menstruel; & ces espèces paroissent être toutes celles qui ont l'arrière-corps naturellement dépilé, & qui sont continuellement en chaleur.

pal
inte
plu
men
avec
de c
leur
Enfi
qu'i
trois
écon
lès d
titua
parti
de n
form
de fo

(*)
j'ai fig
on po
r. M
ce. vis
dans l
pour l
comme
sacrum
& dan
4. Les
ont da
singes
de l'Or
confor
structu
font de
contrai
est un v
noisse d
que M.
leurs qu
il tâche
lès Pyg
des anc
Gutang

ues
de cinq à six

semble que le
nourriture,
l'affectent au
ce de Phthisie
conduits en
ucun n'a pu
marque dans
age, qui est
ur teint obs-
us écrasé que
hagards, le
omme, sans
ce, sinon au
Montius, de-
s dans l'isle
es de l'Afri-

on ne les dis-
ui couvre la
faite en ca-
s, mais de

le nombril
onflées, l'a-
écoulement
neus semble
on fait que
rées comme

que les Zoo-
nt sales &
ng-Outang,
différences,

quelques races
t menstruel ;
s qui ont l'ar-
i sont conti-

sur les Américains.

43

palpables, & décidées, entre son organisation interne & externe, & celles des singes (*) les plus Anthropomorphes ; de façon qu'on peut mettre en fait qu'il ne sauroit, en s'accouplant avec une guenon, produire un mériç, vu le peu de correspondance & de relation qui existe entre leur structure ; & leur anatomie respective. Enfin, il differe aussi essentiellement du singe qu'il ressemble parfaitement à l'homme : les trois points dans lesquels il s'écarte de notre économique, ne sont pas de la dernière importance ; les deux côtes qu'il a de plus que nous, ne constituant pas un caractère effectif, puisque ces parties varient très-souvent dans les individus de notre espèce, sans qu'il en résulte une difformité apparente, & les Anatomistes ont tant de fois disséqué des corps humains dans lesquels

(*) Pour ne pas entrer dans un détail trop prolix, j'assignerai seulement six de ces différences palpables : on pourra par cet exposé juger des autres.

1. Les singes ont le foie divisé par lobes ; tandis que ce viscere, dans l'Orang-Outang, est entier comme dans l'homme. 2. Les singes ont les vertèbres percées pour le passage des nerfs ; l'Orang a ces vertèbres comme l'homme, solides & sans ouverture. 3. L'os sacrum est composé, dans les singes, de trois pièces, & dans l'Orang de cinq pièces, comme dans l'homme. 4. Les Orangs ont quatre os au Coccx ; les singes en ont davantage. 5. Le crâne, le cerveau, les tempes des singes diffèrent des tempes, du crâne & du cerveau de l'Orang, qui a ces parties essentielles parfaitement conformes à celles de l'homme. 6. Il résulte de la structure & de la position des os dans les singes, qu'ils sont destinés à marcher à quatre pattes ; il résulte au contraire de la structure du squelette de l'Orang, qu'il est un vrai bipède, & le seul de cette espèce qu'on connoisse dans la nature, après l'homme : c'est un aveu que M. Tyson a fait lui-même, quoiqu'il pensât d'ailleurs que l'Orang n'étoit qu'un Singe ordinaire, comme il tâche de le prouver dans son *Essai philosophique sur les Pygmées, les Cynocephales, les Satyres & les Sphynx des anciens*. Voyez la suite de son Anatomie de l'Orang-Outang, ouvrage bien supérieur à son *Essai*.

ils ont découvert onze côtes d'un côté, & douze de l'autre, que la fantaisie leur est venue de nommer ces personnes défectueuses des *Adamites*. L'excès n'est pas moins commun à cet égard que le défaut, car Fallope & Riolan conviennent qu'il leur est arrivé plusieurs fois d'ouvrir des cadavres pourvus d'une vertebre surnuméraire, & conséquemment de vingt-six côtes, c'est-à-dire d'autant qu'en a l'Orang-Outang.

La seconde différence qu'on lui observe, est d'avoir le prépuce naturellement débridé, par l'absence du ligament qu'on nomme le frein: cette configuration est encore plus légère que la surabondance des côtes; le même ligament manquant souvent aussi dans les hommes, en qui il n'y a point de partie sur laquelle la Nature ait plus exercé ses caprices que sur le prépuce.

L'Orang se distingue encore par la longueur des phalanges des doigts du pied, & sur tout par l'écart que fait le pouce, qui au lieu de se joindre au second orteil, est dégagé comme le pouce de la main; ce qui lui donne plus de facilité qu'à nous pour gravir, & principalement pour grimper sur les arbres, parce qu'il saisit avec son pied, comme nous saisissons de la main. Quoique je regarde cette propriété comme un caractère plus marqué que les précédents, je n'ignore point qu'il y a aux Indes, & sur-tout dans le Royaume d'Ava, quelques races d'hommes en qui les pouces du pied sont également désunis d'avec le second orteil, & font le même écartement que celui dont on vient de parler.

Le Docteur Tyson, qui a disséqué un jeune Orang à Londres en 1668, a voulu établir encore d'autres différences que celles dont on a fait mention; mais elles sont si imperceptibles qu'il ne vaut pas la peine de s'y arrêter, car on pourroit à la rigueur discerner de semblables variétés d'un homme à un autre homme, soit dans l'appareil extérieur des membres, soit dans

la forme & la disposition des intestins : j'obtiens donc l'examen de ces infiniment-petits qui ne changent rien au plan principal.

Les différents noms qu'on a donnés à ces animaux, & dont on voit de longues listes dans les nomenclatures du regne animal, ne doivent pas non plus nous arrêter : ce que les Nègres nomment *Barris* ou *Pongos*, ce que les Hollandais appellent *Mandril*, les Anglais *Champanzée*, les Portugais *el Selvago*, les Français *homme des bois*, ne sont que des appellations synonymes, qui désignent le même être, le même *Orang-Outang* (*) qu'on trouve dans les forêts de l'Afrique & de l'Asie méridionale, où il se nourrit de feuilles, de racines, & de fruits sauvages : il marche toujours armé d'un bâton, & fait en cas de besoin faire pleuvoir une grêle de pierres sur ceux qui l'attaquent ; mais il n'inquiete jamais quiconque ne l'offense point.

Ces animaux aiment autant les femmes que leurs propres femelles ; & M. de la Brosse (**) assure qu'il a connu à Lowango une Nègresse qui avoit demeuré trois ans parmi eux dans les bois, où ils l'avoient logée dans une case de feuillages, car ils cabanent aussi proprement que les Nègres. Il est surprenant que ce voyageur, qui convient que les Orangs avoient joui de cette Africaine, n'ait fait aucune recherche ultérieure pour savoir si elle avoit conçu des suites de sa débauche : la passion ardente qu'ont ces êtres ambigus pour les femmes, embarrasseroit davantage celui qui en contemplant cet instinct, ou cet égarement de l'instinct, s'opiniâtreroit à vouloir l'approfondir, si l'on ne connoissoit le même penchant aux sin-

[*] *Orang-Outang* signifie, en langue Malaïe, homme sauvage, libre, indépendant ; ce que les Portugais ont bien rendu par leur *El Selvago*.

(**) Cité par M. de Buffon, dans son *Histoire des animaux*, tome XIV.

ges Pitheques & Cercopitheques. Ce n'est donc pas ici un résultat de la réflexion que l'Orang seul pourroit faire sur l'imitation & l'analogie de sa race avec la nôtre ; puisque le plus vil babouin, & le moindre magot, élevé de 17 à 18 pouces, caressent les femmes avec tendresse, les poursuivent, les persécutent & repoussent les hommes d'un geste acariâtre, & avec tous les symptômes de la jalousie ; tandis que les guenuches ont les femmes en aversion, & briguent les caresses des hommes.

Cette inclination se manifeste en général dans toute la famille des singes Knodalomorphes, ou Anthropomorphes ; sans qu'on en apperçoive la moindre apparence, la moindre trace, le moindre indice dans les autres animaux connus, dont aucun ne témoigne quelque affection physique pour les mâles ou femelles du genre-humain. Ces considérations me portent de plus en plus à croire que la ressemblance est la seule cause qui abuse les singes, & l'on peut inferer de-là que cette similitude est infiniment plus frappante encore pour eux que pour nous ; & il n'y a peut-être que cet unique moyen pour saisir une partie des perceptions de leur ame, s'il est permis de s'exprimer de la sorte ; car il est certain que ces singes, en considérant des femmes, jugent du degré de conformité qu'elles peuvent avoir avec leurs propres femelles : & cela suppose en eux des idées de comparaison & un raisonnement supérieur à l'instinct machinal qu'on leur accorde : cela suppose qu'ils ont des notions de la beauté, & que l'élégance qui résulte d'un contour tracé sans rudesse, & avec régularité, fait en eux une impression très-sensible, jusqu'au point que des Naturalistes, dont nous ne voulons ni condamner ni adopter les opinions, soutiennent que ces animaux abandonneroient, même pendant le temps de leur effervescence, leurs propres femelles pour les vôtres, si malheureusement le choix en étoit à leur

leur
la s
que
qu'
fem
me
guir
l'ex
croi
qu'i
n'es
car i
ce q
ne n
les si
qui
trop
de lo
bran
de ce
Q
son e
parm
de l'é
des p
des tr
pouri
sent c
telots
lui or
lui im
les im
de qu
sont t
moins
pas à
tionsi
me les
tant de
frémir
To

leur disposition. Il est certain encore qu'ils ont la sagacité singulière de distinguer le sexe, de quelque façon qu'il se travestisse, quelque soit qu'il apporte à voiler son caractère; & une femme qui se présente devant eux en habits d'homme, en est sur le champ reconnue malgré son déguisement; ce qu'on attribue communément à l'extraordinaire subtilité de leur odorat, dont on croit que le sens est d'autant plus perfectionné qu'ils ont les organes du goût plus fins; mais ce n'est qu'une conjecture & une simple probabilité; car il est possible enfin qu'ils distinguent par la vue ce qu'ils paroissent discerner par l'odorat, qui ne me semble point devoir être aussi parfait dans les singes qu'on le pense, & sur-tout dans l'espèce qui n'est pas cynocéphale, puisque leur nez est trop écrasé pour que le cornet en ait beaucoup de longueur, & soit tapissé d'une grande membrane; d'où dépend, comme on fait, la justesse de ce sens.

Quant aux inclinations de l'Orang-Outang dans son état de domesticité, ou plutôt d'esclavage, parmi les hommes, elles dépendent beaucoup plus de l'éducation; & si des personnes intelligentes, si des philosophes prenoient à cœur de la diriger par des traitements doux & des manières affables, on pourroit la pousser très-loin; mais jusqu'à présent cette éducation n'a été confiée qu'à des matelots, ou à des saltimbanques Moresques, qui ne lui ont enseigné que peu de chose, ou ce qu'il ne lui importoit point de savoir. Quelles que soient les impressions qu'on lui donne dans son enfance, de quelque façon qu'on l'endoctrine, ses actions sont toujours plus réfléchies que celles des singes, moins nièvre, moins pantomime, il ne s'abandonne pas à des transports brusques, ni à des gesticulations impertinentes, ni au ton de la dérision, comme les magots: il n'exprime pas ses affections avec tant de vivacité, ne trépigne pas dans la joie, ne frémit pas dans la colère: plus triste que grave,

plus mélancolique que sérieux, il semble regretter sa liberté & sa patrie. Je sais qu'on a révoqué en doute ce que Bontius & le Guat disent de la pudeur des Orangs femelles qu'ils avoient vues aux Indes, mais au moins les observateurs conviennent-ils que ces animaux, amenés en Europe, savent se contenir, & ne copient jamais la détestable lubricité du Papion.

« J'ai vu, dit Mr. de Buffon, l'Orang présenter sa main pour reconduire les gens qui venoient le visiter, se promener gravement avec eux, comme de compagnie: je l'ai vu s'asseoir à table, déployer sa serviette, s'en essuyer les levres, se servir de la cuiller & de la fourchette pour porter à sa bouche, verser lui-même sa boisson dans un verre, le choquer lorsqu'il en étoit invité, aller prendre une tasse, une soucoupe, l'apporter sur la table, y mettre du sucre, y verser du thé, le laisser refroidir pour le boire, & tout cela sans autre instigation que les signes ou la parole de son maître, & souvent de lui-même. Il ne faisoit du mal à personne, s'approchoit même avec circonspection & comme pour demander des caresses. » (*)

Il est plus facile de décrire cette singulière créature que de la définir: sa structure interne & externe, ses habitudes, son génie prouvent sans réplique que ce n'est pas un singe. Est-ce donc un homme moins parfait, moins achevé, d'un ordre secondaire & placé au deuxième rang dans l'universalité des êtres vivifiés? Voilà de quoi les Naturalistes ont disputé avec aigreur, & sans succès; mais ils différeroient moins dans leurs jugemens, s'ils s'accordoient davantage sur les faits contestés, que les uns rejettent & que les autres adoptent, selon qu'ils se plient & s'adaptent à leurs systèmes, ou à leurs préjugés, aussi dangereux que des systèmes.

(*) Histoire naturelle, Tome XIV, pag. 53 in-4°. au
Louvres 1766.

Il Te
Buffon
Linner
le rang
mais p
n'a rée
tout au
se cond
Nature
brusqu
étroites
une sér
n'auroi
genre d
déraiso
vuide,
distanc
mence,
deux gr
deux re
Cet a
gue con
nôtre;
l'interva
immens
conform
nature h
nature des
son mas
Quic
nu, s'il
trouver
il cessero
sa qual
& l'on p
son hum

(**) Th
in-4°. Lip

sur les Américains.

Il semble que M. Tyson, Klein (*), & de Buffon ont trop reculé cet animal, & que Mr. Linneus l'a trop rapproché de l'homme, non par le rang qu'il lui assigne dans son enclassement, mais par les propriétés qu'il lui attribue, & qu'il n'a réellement pas. Si c'est un intermède, il falloit tout au moins lui conserver sa place, & ne point se conduire à une extrémité ou à une autre. Si la Nature ne fait point de sauts, si elle ne coupe point brusquement la trame de ses ouvrages, si elle lie étroitement les productions de tous les regnes par une série & un enchaînement sensible; pourquoi n'auroit-elle pas gardé cette marche en allant du genre des singes au genre-humain? Est-il donc si déraisonnable de supposer que pour remplir ce vuide, elle y a confiné l'Orang-Outang à une distance égale, de sorte qu'en lui l'homme commence, & le singe finit? Il fait la nuance entre deux grandes familles, comme le Zoophyte entre deux regnes.

Cet animal dit le Plin de la France, a une langue comme nous, un cerveau organisé comme le nôtre; mais il ne parle pas, ne pense pas: ainsi l'intervalle qui le sépare de notre race, est total, immense, aussi grand; aussi réel qu'il peut être: la conformité de sa figure ne le rapproche ni de la nature humaine, ni ne l'éleve au-dessus de la nature des bêtes. En un mot, si l'on le dépouille de son masque, il ne reste de lui qu'un singe.

Quiconque liroit cette définition sans être prévenu, s'il est possible qu'on puisse ne point l'être, la trouveroit outrée; car si l'Orang-Outang parloit, il cesseroit d'être au-dessous de nous, abdiqueroit sa qualité intermédiaire, deviendroit notre égal; & l'on perdrait ses peines à lui disputer davantage son humanité, hormis qu'on ne veuille la disputer

(**) Theodori Klein Quadrupedum dispositio, pag. 86 in. 4°. Lipsiæ. 1751.

aussi aux Nègres blancs & noirs ; parce qu'ils ont peu de mémoire, peu de jugement, moins d'esprit, & que des scélérats les achettent en Afrique pour les revendre à d'autres scélérats en Amérique, en vertu des loix équitables dictées par Sa Majesté Catholique Charles V, & Sa Majesté Très-Chrétienne Louis XIII, surnommé le *Juste*. [*]

Mr. Rousseau soutient que si les Orangs ne parlent pas, c'est qu'ils ont négligé leur organe vocal, & que la parole n'est pas même naturelle à l'homme ; puisqu'on a tiré des bois de Hanovre, & des solitudes de la Lithuanie & des Pyrenées, des Sauvages muets. [**] Mr. Rousseau auroit dû faire attention que ces sauvages étoient solitaires, & que la parole exigeant nécessairement une relation avec d'autres individus, elle leur étoit à la fois impossible & inutile : il auroit dû, pour prouver son paradoxe, nous marquer sur la circonférence du globe un endroit où l'on ait découvert des hommes assemblés au nombre de dix à douze, & destitués en même-temps du don de se faire comprendre, de peindre leurs idées, & d'exprimer leurs besoins par l'articulation des sons de la langue. Comme on n'a jamais surpris, ni dans l'ancien monde, ni au nouveau continent, ni aux terres Australes, un troupeau de Sauvages dégradés & abrutis jusqu'au point d'avoir perdu la parole, lorsqu'ils avoient perdu presque toutes leurs autres facultés morales, il s'en suit que le talent de

(*) On dit que Louis XIII. eut d'abord quelque répugnance à permettre le commerce des Nègres à ses sujets ; mais cela n'est gueres croyable, si l'on compte le grand nombre d'ordonnances & de réglemens faits sous son regne, pour assurer aux acheteurs la propriété lég. time & légale de leurs esclaves. Louis XIV. fit rédiger ces différents édits, & l'on en compila ce qu'on ose nommer *Code noir*, où l'on donne toujours le tort aux Africains.

(**) Voyez les notes sur le Discours sur l'inégalité des conditions, p. 227. Amsterdam 1755.

parler
semble
nature
sa jeu
car no
de Ro
laissé
mer d
huit a

Ce
que d'
la facu
posséd
puissan
l'ame,
qu'ils
semble

C'est
cerveau
pas, ai
qu'en l
conven
de la m
d'idées
tes mus
une anc
plus de
soutint
bêtes.

Si l'on
sans per
un juste
difficile
accorder
ce qu'à
on ayou
par un c
maine ;
son que
avec nob

parler est aussi naturel à l'homme réuni avec ses semblables; que le talent de voir & d'entendre est naturel à l'homme isolé, & abandonné, soit dans sa jeunesse soit dans l'âge viril, parmi les bêtes; car nous avons déjà remarqué à l'article du voyage de Roggers, qu'un Professeur d'Eloquence, délaissé dans l'isle inhabitée de Juan Fernandéz à la mer du Sud, oublieroit de parler pendant sept à huit ans d'exil & de solitude.

Ce n'est donc pas raisonner conséquemment que d'objecter que les Orangs n'ont point cultivé la faculté de s'exprimer, car s'ils avoient jamais possédé cette faculté, qui dépend bien moins de la puissance de l'organe vocal que de la puissance de l'ame, il leur eût été impossible de l'oblitérer, dès qu'ils vivent en troupes de vingt à trente ensemble.

C'est une autre question de savoir, si avec un cerveau organisé comme le nôtre, ils ne pensent pas, ainsi que le veut Mr. de Buffon: il semble qu'en les rangeant parmi les singes, il auroit dû convenir qu'ils pensent autant que les autres êtres de la même classe. Refuser aux singes toute espèce d'idées & de conceptions, pour en faire des automates mus par un ressort grossier, c'est renouveler une ancienne prétention qui manifestoit peut-être plus de stupidité dans le premier Stoicien qui la soutint, qu'on n'en observa jamais dans l'ame des bêtes.

Si l'on pouvoit traverser le centre des préjugés sans pencher d'aucun côté; si l'on pouvoit garder un juste milieu, ce qui doit être infiniment plus difficile en philosophie que par-tout ailleurs, on accorderoit à l'Orang-Outang moins d'intelligence qu'à l'homme & plus qu'aux autres animaux: on avoueroit que sa perfectibilité a été circonscrite par un cercle plus étroit que la perfectibilité humaine; & cet aveu seroit moins rougir notre raison que la folle présomption qui, en contrastant avec notre foiblesse, nous élève à un degré d'où le

créateur n'a pu descendre jusqu'aux animaux ; qu'en franchissant un vuide immense ; comme si l'on devoit compter pour infini l'espace qui sépare deux êtres plus ou moins bornés, plus ou moins imparfaits, persécutés par l'infortune & le besoin depuis l'instant de leur naissance jusqu'au bord du tombeau. Un Anglais reprochoit à Mr. Brookes, d'avoir, dans son *Système d'Histoire naturelle*, mis l'homme dans l'ordre des singes : je me rends, répondit-il, à la force de vos objections : je changerai en votre faveur mon arrangement, & placerai le singe dans l'ordre des hommes.

En faisant passer les animaux en revue, on a, suivant ses caprices ou ses intérêts, donné la primauté tantôt à une espèce & tantôt à une autre : les quadrupèdes qu'on détruit, & qu'on gouverne le plus absolument, sans qu'ils se révoltent, ceux dont on fait les meilleurs esclaves, tels que les chevaux, les bœufs, les chameaux, les brebis, les chiens, ont quelquefois obtenu le premier rang : on a jugé de leur valeur & de leur mérite par leur utilité & par leur obéissance. Les anciens, au contraire, ont cru que cette soumission & ce goût pour la servitude, loin d'annoncer la noblesse de l'instinct, ne déceloit que de la pusillanimité : ils ont donc pris le lion pour le chef & le Roi des animaux ; parce qu'il est brave, destructeur, pourvu d'une force démesurée, & d'une férocité indomptable, qu'on a comparée apparemment à celle des despotes Asiatiques ; mais comme le grand tigre a le double de la férocité du lion, & des muscles également robustes, des dents également tranchantes, il paroît qu'il auroit dû avoir la préférence, dès qu'on l'assignoit à un penchant invincible pour le carnage, à une soif insatiable du sang, & à une antipathie contre tout ce qui respire.

Enchantés de la docilité de l'éléphant, quelques nations des indes orientales ne connoissent point d'animal supérieur à celui-là, exagèrent ses vertus, le regardent comme un chef-d'œuvre d'intel-

liger
mém
des p
la va
Ce
me t
peuv
avec
anim
systé
conn
n'est
génie
espèc
des ca
fixes :
nifati
lès, &
son ra
dans l
au sec
nature
humai
y a pl
cité da
ressen
exact.
un qu
celui
d'une
assure
ils défo
roit-on
à leur r
ne for
en Eur
pouvoir
de tous
jusqu'à
animal

ligence, & lui attribuent plus d'esprit qu'à eux-mêmes : tandis que d'autres Indous, placés à côté des premiers, n'ont de véritable respect que pour la vache dont ils ont sanctifié la race.

Ces opinions populaires, dont chacune renferme une absurdité particulière, ne doivent ni ne peuvent guider un Naturaliste qui veut enclasser avec quelque méthode les productions du regne animal, non dans la vue d'ériger cette méthode en système, mais afin de mettre de l'ordre dans nos connoissances, qui en ont un si grand besoin. Ce n'est ni l'utilité respective de chaque genre, ni le génie plus ou moins indisciplinable de chaque espèce qui doivent le décider : il faut qu'il choisisse des caractères plus exprimés, plus palpables, plus fixes : il faut qu'il compare les affinités de l'organisation interne & externe pour réunir les familles, & pour marquer à chacune de leurs branches son rang & ses limites. En introduisant l'homme dans la première classe, il faut qu'il mette l'Orang au second degré, parce qu'il ne voit rien, dans la nature animée, de plus approchant de la figure humaine; & quand même on lui prouveroit qu'il y a plus d'industrie dans le Castor, plus de sagacité dans l'éléphant; cet enclassement, fondé sur la ressemblance & l'analogie, n'en seroit pas moins exact. Mais on peut douter qu'il y ait réellement un quadrupède pourvu d'un instinct supérieur à celui de l'Orang, puisqu'aucun n'a des organes d'une si grande subtilité : aussi plusieurs voyageurs assurent-ils que quand ces animaux s'assemblent, ils défont aisément un éléphant. En vain objecteroit-on qu'éternellement enchaînés par la Nature à leur terre natale, ils ne peuvent s'expatrier, & ne forment qu'une race obscure, à peine connue en Europe, & dans une grande partie de l'Asie. Le pouvoir de résister indifféremment aux influences de tous les climats, & de propager depuis les Poles jusqu'à la Ligne, n'a été accordé à aucune espèce animale ni végétale : c'est la prérogative de l'homme.

me, c'est le privilège attaché à sa primauté; encore ne peut-il en jouir qu'en souffrant une dégénération, une défaillance, & une sorte de métamorphose, tant dans ses facultés physiques que morales. Le véritable pays où son espèce a toujours réussi & prospéré, est la Zone tempérée septentrionale de notre hémisphère: c'est le siège de sa puissance, de sa grandeur, & de sa gloire. En avançant vers le Nord, ses sens s'engourdissent & s'émoussent: plus ses fibres & ses nerfs gagnent de solidité & de force, par l'action du froid qui les resserre; & plus ses organes perdent de leur finesse; la flamme du génie paroît s'éteindre dans des corps trop robustes, où tous les esprits vitaux sont occupés à mouvoir les ressorts de la structure & de l'économie animale.

Au-delà du Cercle Polaire, sa taille se concentre, la belle proportion de ses membres se perd, son visage se ternit, il devient un avorton abruti, & d'autant plus chétif, qu'il est incapable d'instruction. Sous l'Equateur son teint se hâle, se noircit; les traits de sa physionomie défigurée révoltent par leur rudesse: le feu du climat abrège le terme de ses jours, & en augmentant la fougue de ses passions, il rétrécit la sphere de son ame: il cesse de pouvoir se gouverner lui-même, & ne sort pas de l'enfance. En un mot, il devient un Nègre, & ce Nègre devient l'esclave des esclaves.

Si l'on excepte donc les habitants de l'Europe, si l'on excepte quatre à cinq peuples de l'Asie; & quelques petits cantons de l'Afrique, le surplus du genre-humain n'est composé que d'individus qui ressemblent moins à des hommes qu'à des animaux sauvages: cependant ils occupent sept à huit fois plus de place sur le globe que toutes les nations policées ensemble, & ne s'expatrient presque jamais. Si l'on n'avoit transporté en Amérique des Africains malgré eux, ils n'y feroient jamais allés: les Hottentots ne voyagent pas plus que les Orangs; mais ce qui est dans

ceux-ci n'est de chalance, mettant l'envie de l'homme au climat.

Après son, il partialité admetta ption de bien diff

» Le
» de deu
» sage &
» sauvag
» de Bor
» petit q
» & frist
» & son
» paupie
» membra
» che dr
» ses ma

(*) *Hottentot*
Africanus
Homo n
Bontii. C
minus. Pa
rupillaqu
branâ ni
digiti in
Die cacu
sibilo; co
tellurem
à Linne
duodecim
Cete f
ya. retran
à l'homme

ceux-ci une impuissance de leur constitution , n'est dans les autres qu'un effet de leur nonchalance : aussi ne prétendons-nous point qu'en mettant cet animal au second rang , on doive l'envisager comme un être doué des facultés de l'homme le plus dégénéré par l'inclémence du climat.

Après avoir indiqué la définition de M. de Buffon , il convient d'examiner , avec la même impartialité , la décision que M. Linneus , qui en admettant d'autres faits , & une autre description de l'Orang-Outang , en a jugé d'une façon bien différente.

« Le genre humain est composé , dit-il (*),
 » de deux sortes d'hommes ; celui du jour qui est
 » sage & prudent , & celui de la nuit qui est fou ,
 » sauvage , & troglodyte ; c'est l'Orang-Outang
 » de Bontius. Il a le corps blafard , une fois plus
 » petit que le nôtre : il est couvert d'un poil blanc
 » & frisé ; ses yeux sont ronds ; sa prunelle
 » & son iris sont couleur aurore : il porte ses
 » paupières rabattues par devant , ainsi que sa
 » membrane clignotante , regarde de travers , mar-
 » che droit , & quand il est debout , les doigts de
 » ses mains arrivent à ses genoux. Il vit vingt-

(*) *Homo diurnus , sapiens. Europæus , Asiaticus , Africanus , & Americanus.*

Homo nocturnus , troglodites , sylvestris , Orang-Outang Bontii. Corpus album , incessu erectum , nostro dimidio minus. Pili albi , contortuplicati. Oculi orbiculi , iride pupillaque aurea. Palpebræ anticæ incumbentes cum membrana nictitante. Visus lateralis , nocturnus. Manuum digiti in erecto attingentes genua. Ætas XXV annorum. Die cacuit , latet ; nocte videt , exit , furatur. Loquitur sibilò ; cogitat , ratiocinatur , credit sui causâ factam tellurem , se aliquando iterùm fore imperantem. Caroli à Linne Systema Naturæ. Tom. I , p. 33. in-8°. Editio duodecima , reformata. Holmiæ 1766.

Cette Edition diffère des précédentes , en ce qu'on y a retranché l'épithète de *Stultus* , qu'on avoit donnée à l'homme nocturne dans les autres Editions.

» cinq ans , est aveugle de jour , se tient alors
 » coi , & caché dans un antre : pendant la nuit il
 » voit , sort , maraude , parle en sifflant , pen-
 » raisonne , & s'imagine que la terre a été créée
 » pour lui : il croit qu'il en a été jadis le maître ,
 » & qu'il l'envahira une seconde fois , quand le
 » moment de cette étonnante révolution sera ar-
 » rivé.

Si un si étrange animal existoit dans l'Univers ,
 il faudroit sans doute le rapporter , non à une
 espèce du genre-humain , mais au genre même ;
 car ce ne seroit pas une pellicule [*] de plus ou
 de moins , placée sous la paupiere , qui pour-
 roit l'éloigner de la premiere famille du regne
 animal. Mais Linneus a décrit un être de raison :
 en confondant le Nègre blanc avec l'Orang-
 Outang , en empruntant des traits particuliers
 à l'un pour les appliquer à l'autre , en pervertis-
 sant les dénominations reçues , & les termes
 appellatifs consacrés dans le langage de la Phy-
 sique & de la Physiologie , il a formé & dépeint une
 chimere risible. Et sur quoi fondé ? sur l'autorité
 presque nulle d'un voyageur presque inconnu ,
 nommé Kjoep , qui a évidemment pris le Nègre
 blanc , l'Albino de Java , pour l'Orang-Outang ,
 puisqu'il nomme ce dernier animal *Kaxerlak* ,
 qui est la véritable épithete qu'on donne , dans
 les Indes orientales , aux hommes nés blafards.

(*) Mr. Linneus prétend que cette pellicule ; que les
 Anatomistes nomment *Membrana nictitans* , & qui a
 de nos jours excité une dispute immodérée entre
 MM. Albinus & Haller , est dans l'Orang-Outang re-
 tirée ou repliée sous les paupieres , comme dans la
 plupart des animaux qui naissent aveugles , pendant
 que dans les enfants cette même membrane se réunit à
 l'iris ; & il tire de cette différence un caractère de
 disparité entre l'homme & l'Orang ; mais le Docteur
 Tyson , qui a anatomisé un de ces animaux , ne lui a
 pas trouvé cette pellicule ; elle n'existe donc pas , on
 ne peut donc pas la citer comme un caractère.

Il ne f
 style d
 inexcu
 ruralis
 long-te
 axiome
 à des
 ou l'au
 tout l'
 dément
 vérité r
 dans le
 Les
 pour f
 font ce
 Bontiu
 les Gl
 Edward
 deux a
 avec la
 dre res

Dire
 prouve
 idée si
 ber da
 qui vo
 la Sued
 On a
 dam , d
 dant le
 ils n'éte
 l'iris d
 bouclé
 ne raiso
 qui les
 moins.

(*) Je
 in-fol. a

Il ne faut qu'être superficiellement versé dans le style des relations, pour discerner cette méprise inexcusable, qui n'a pas laissé de séduire le Naturaliste Suédois, à qui on a reproché depuis si long-temps que sa méthode, qui substitue les axiomes aux discussions, ne peut que conduire à des erreurs incommensurables, dès que l'un ou l'autre de ces prétendus axiomes, sur lesquels tout l'édifice se repose, vient à être détruit ou démenti par une nouvelle découverte, par une vérité nouvelle; & c'est précisément ce qui arrive dans le cas donné.

Les deux desseins produits par M. Linneus (*) pour former une idée de son monstre nocturne, sont ceux de l'Orang femelle qu'on voit dans Bontius, & du Champanzée qui se trouve dans les Glanures à estampes enluminées, de M. Edward, de la Société Royale de Londres. Or ces deux animaux n'ont absolument rien de commun avec la chimere qu'il décrit: il n'y a pas la moindre ressemblance, ni la moindre conformité.

Dire que l'Orang-Outang est fou, & vouloir prouver par là que c'est un homme, c'est une idée si singulière, si originale qu'elle n'a pu tomber dans l'esprit que d'un professeur d'Upsal, qui voit toute la Nature dans une petite ville de la Suede.

On a montré à Paris, à Londres, à Amsterdam, des Orangs qui n'étoient ni aveugles pendant le jour, ni clair-voyants pendant la nuit: ils n'étoient ni fous, ni blafards; ils n'avoient ni l'iris doré, ni les paupieres rabaisées, ni le poil bouclé: ils ne sifflaient pas, ne parloient pas, ne raisonnoient pas: Tulpe, Cowper, & Tyson, qui les ont examinés vivants, sont d'autres témoins que des marchands de Nègres & des écri-

(*) Je parle ici de l'Edition du *Système de la Nature* in-fol. avec fig. à la Haye, chez Stadman 1765.

vains de vaisseaux, qui se sont permis de publier les journaux de leurs voyages, sans être instruits, & sans avoir montré la moindre envie de le devenir.

Les Nègres qui sont voisins des Orangs, conviennent eux-mêmes que ces animaux ne parlent jamais, qu'ils ne logent pas dans des cavernes ou des souterrains, mais à l'ombre des arbres, sans faire la moindre disposition guerrière pour conquérir le globe, puisqu'ils n'ont point conquis un seul coin de l'Afrique, où ils menent une vie vagabonde & précaire. Il est vrai qu'Alexandre, qui en rencontra une grosse troupe dans les Indes, fit à la hâte marcher contre elle sa phalange rangée en bataille, croyant que c'étoit une armée ennemie; disposée à l'attaquer: les Macédoniens auroient donné le spectacle d'un combat dont on ne trouve qu'un seul exemple dans l'Histoire, si le Roi de Taxile n'eût tiré le prédateur de l'Asie de son erreur, (*) en lui faisant comprendre que ces créatures, quoique semblables à l'homme, étoient infiniment moins insensées, moins sanguinaires, & que si l'on les voyoit asssemblées sur des collines, c'étoit plutôt pour admirer la fureur de l'homme que pour l'imiter.

Trois cents & trente-six ans avant notre ère

[*] *Dicunt esse in eâ silvâ maximam ingenium cercopitherum multitudinem, adeo ut, cum Macedones aliquando multos in collibus quibusdam apertis viderent ordinibus stare instructis (nam id animal ad humanum accedit caprum, non minus quam Elephanes) exercitum putaverint esse, & in eos tanquam in hostes contenderint: à Taxillo autem, qui cum Alexandro erat, re cognita cessasse.* Strabo Lib. XV, tom. II, pag. 1023. Strabon, qui nomme ces animaux des cercopithecques, s'est vraisemblablement trompé, puisqu'il n'y a pas de cercopithecques si grands, & les plus grands mêmes marchent à quatre pattes; de sorte qu'on ne se seroit pas mépris si grossièrement à leur égard, que de les prendre pour des hommes.

vulgaire, les Carthaginois, sous la conduite d'Hannon, avoient réellement attaqué les Orangs dans une isle de l'Afrique Occidentale : on observa dès-lors que ces animaux ne tinrent point en rase campagne contre leurs agresseurs, mais qu'ils se sauverent avec beaucoup de précipitation sur des rochers, d'où ils se défendirent si vaillamment à coups de pierres, que les Carthaginois ne purent prendre que trois femelles, qui se débattirent avec tant d'acharnement contre leurs vainqueurs, qu'il fut impossible de les garder en vie. Hannon, qui les prit pour des femmes sauvages & velues, les fit écorcher, (*) & rapporta leurs peaux à Carthage, où on les déposa dans le temple de Junon : on conserva ces dépouilles avec tant de soin pendant deux siècles, qu'on les trouva encore en entier lors de la prise de cette ville par les Romains.

Si M. Linneus avoit donc interrogé des relations plus véridiques ; s'il avoit puisé dans des sources moins altérées, & distingué ce qu'il ne falloit pas confondre, il eût mieux jugé des Orangs, sans leur attribuer l'incompréhensible emploi d'*Hommes nocturnes*. Il est contradictoire de vou-

(*) » Erant autem multo plures viris mulieres, corporibus hirsutæ, quas interpretes nostri Gorillas vocabant. Nos persequendo virum capere illum nequivimus ; omnes enim per præcipitia, quæ facile scandebant, & lapides in nos conjiciebant, evaserunt. » Fæminas tamen cepimus tres, quas, cum mordendo » & lacerando ab ductoris reniterentur, occidimus, » & pelles eis detractas in Carthaginem retulimus. » *Hannonis Periplus* : pag. 77. Haga 1674, traduction de Van Berkel. Voyez aussi le *Commentaire de Mr. Bougainville sur le Periplus d'Hannon* dans le Tome XXV. des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*.

Ce passage, à tous égards très-remarquable, paroît prouver que dans ce temps l'espèce humaine, étoit moins répandue dans l'Occident de l'Afrique qu'aujourd'hui, & que celle des Orangs y étoit plus nombreuse.

loir réformer toutes les branches de la Physique, & d'introduire en même-temps dans le regne animal des espèces imaginaires, qu'on devra réformer à leur tour.

Au reste, il résulte de l'examen de ces sentiments opposés, & de nos propres observations, que les Pongos ou les Orangs, foncièrement différents des singes, sont les premiers des animaux après l'homme, & que s'ils produisoient avec lui, le métif issu de cette race croisée seroit à tous égards ce que des yeux philosophiques pourroient contempler de plus remarquable dans l'univers; mais on n'a que des conjectures très-éloignées sur la possibilité de cette génération: car ce qu'on rapporte de quelques femmes exposées ou délaissées dans des isles désertes de l'Archipelague Indien, où elles conçurent de leur commerce avec les Pongos qui les recueillirent, n'est qu'un bruit vague dont on fait mention dans des Relations sans nom & sans autorité. Si l'on connoissoit le temps de la gestation des Orangs femelles, fécondées par des mâles de leur espèce, l'on seroit déjà fort avancé; mais, quoiqu'on n'ait que des notions incertaines sur cet article, l'on peut soupçonner que le terme de leur portée, en égard à leur taille, excède de beaucoup celui des guenons qui est connu.

Les observateurs qui parcourront dans la suite les rivages de l'Afrique, devroient rendre ce service à l'Histoire Naturelle, d'étudier le temps de la gestation, l'éducation individuelle & les habitudes des ces animaux, qui ne sont assurément point ennemis de l'homme. Outre l'aventure de l'Africaine de Lowango, qu'ils avoient retenue si long-temps dans leurs habitations, Bartel nous apprend encore qu'un Négrillon de sa suite ayant été également emmené par les Orangs, vécut douze à treize mois parmi eux, & revint très-content, en se louant du traitement de ses ravisseurs. Ces deux faits, parvenus à notre con-

noissance
vent être
que l'Or
de liber
tenir con
uniquem
même de
élever. (*
geurs qu
les maîs
aussi que
duisent à
de soin &
C'est à
voulu ra
ges, qua
trouvés c
sans savo
qu'aucun
reçu le m
ni de la p
maux que
ces enfant
les a per
paroît, c
alors la se
voir vivre
que, par
nassière n
premieres
sans quoi
pour sup
bitableme
mier loup
ans, ils
& défend

[*] Voyez
aux Terres

noissance, prouvent que ces enlevements doivent être fort fréquents en Afrique : ils prouvent que l'Orang est le seul animal qui dans son état de liberté, oblige quelquefois l'homme à lui tenir compagnie ; ce que l'on ne sauroit attribuer uniquement à son incontinence ; puisqu'il dérobe même de petits enfants, & les emporte pour les élever. (*) Il est vrai qu'on lit dans quelques voyageurs que les ours du Nord, en furetant dans les maisons des paysans mal gardées, saisissent aussi quelquefois les enfants au berceau, les conduisent à leurs loges & les allaitent avec autant de soin & de sollicitude que leurs propres oursins. C'est à des aventures aussi incroyables qu'on a voulu rapporter l'origine de ces hommes sauvages, quadrupedes, muets, & solitaires qu'on a trouvés dans les plus vastes forêts de l'Europe, sans savoir comment ils y étoient venus. Je doute qu'aucune de ces créatures humaines ait jamais reçu le moindre secours, le moindre soulagement ni de la part des ours, ni de la part d'autres animaux quelconques : il semble au contraire, que ces enfants n'étoient plus à la mamelle, lorsqu'on les a perdus ou exposés dans des bois épais : il paroît, dis-je, qu'ils avoient au moins atteint alors la septieme ou la huitime année, pour pouvoir vivre d'abord de feuilles & d'herbes : il faut que, par un hazard singulier, aucune bête carnassiere ne les ait rencontrés, pendant les deux premieres années de leur déplorable situation ; dans quoi, foibles de corps & destitués de génie pour suppléer à la force, ils auroient été indubitablement mis en pièces & dévorés par le premier loup affamé. Parvenus à l'âge de dix à onze ans, ils ont pu déjà disputer leur nourriture & défendre leur existence contre les assauts des

[*] Voyez la *Relation du voyage de Mr. de Gennez aux Terres Magellaniques par Froger, pag. 43.*

bêtes féroces, comme on en a eu un exemple de la petite fille sauvage de Champagne, qui assomma un gros dogue qu'on avoit lâché pour la surprendre. Les faits allegués par Struys, & adoptés par M. Linneus, [*] pour prouver que les ours de

[*] M. Linneus donne la liste suivante des Sauvages de l'un & de l'autre sexe, trouvés en différens temps dans les déserts & les bois de l'Europe.

Juvenis Ursinus, *Lithuanus*, 1661.

Juvenis Lupinus, *Hessensis*, 1544.

Juvenis Ovinus, *Hibernus*. *Tulp. Obs. IV.*

Juvenis Bovinus, *Bambergensis*, *Camerar.*

Juvenis Hannoveranus, 1724.

Pueri duo Pyrenaici, 1719.

Puella Campanica, 1731.

Joannes Leodicensis, *Boerh. xv.*

En donnant aux deux premiers sauvages les épithetes d'*Ursinus* & de *Lupinus*, ce Naturaliste paroît convaincu que ces deux jeunes gens avoient été allaités & élevés par des ours & par des louves. En supposant même que ces Sauvages savoient contrefaire le groindement de l'ours & le hurlement du loup, s'ensuivroit-il de là qu'ils avoient reçu leur éducation parmi ces animaux ? Non sans doute, puisqu'il est fort naturel, qu'ils aient copié les sons qu'ils étoient accoutumés d'entendre dans les bois, sans avoir la moindre communication avec les bêtes féroces. Il est bien plus difficile d'expliquer comment quelques-uns de ces solitaires étoient devenus quadrupedes, comme celui trouvé dans le Hanovre en 1724.

Quant à ce jeune homme bêlant, montré à Amsterdam vers l'an 1647, Tulpe dit qu'il avoit été élevé en Irlande par des brebis sauvages, quoiqu'il n'y ait jamais eu de brebis sauvages en Irlande. Il étoit âgé de seize ans, & avoit été pris dans des fondrières plantées de ronces où il s'étoit précipité pour éviter les chasseurs qui le poursuivoient. Sa voix n'avoit rien d'humain, & son cri imitoit exactement le bêlement des moutons; aussi Tulpe le nomme-t il *juvenis balans*. Sa langue paroissoit comme collée au palais; il ne mangeoit que du foin & de l'herbe, & ne buvoit que de l'eau & du lait, & jouissoit de la meilleure santé. Son teint étoit hâlé, son front aplati, & son occiput pointu; il avoit la poitrine déprimée, & aucune pro-

de la Mo
ment des
tion, so
instruites

On a d
jourd'hui
l'espèce d
fécondité
ont jadis
nier senti
paroissent
antiquité
à la super
vains, le
Tityres,
Orangs,
idées des
teurs, &
dele imag
represent
cornus, c
pour leur
grosses ve
pieds de
rare, av
courte,
d'autres,
beaucoup

tubérance
quatre pat
qu'à un a
semerarius
N. T. Ob

Quoique
sauvage,
qui attribu
enfant enc
à saisir
mettant tr
son voisin

Tom.

temple de
qui affom-
sur la sur-
& adoptés
ne les ours
de

les Sauvages
dans temps

bs. IV.
merar.

les épithetes
paroit con-
t-été allaités
En supposant
faire le gron-
s'ensuivroit
ion parmi ces
fort naturel,
t accoutumés
moindre com-
bien plus diffi-
e ces solitaires
ui trouvé dans

montré à Amf-
avoit été élevé
quoiqu'il n'y
lande. Il étoit
des fondrières
té pour éviter
ix n'avoit rien
nt le bélement
juvenis balani-
palais ; il ne
ne buvoit que
meilleure santé,
& son occiput
& aucune pro-
tubérance

de la Moscovie & de la Lithuanie enlèvent réelle-
ment des enfants, auxquels ils donnent l'éduca-
tion, sont, au rapport de toutes les personnes
instruites, des fables grossières & révoltantes.

On a déjà fait observer que les Orangs sont au-
jourd'hui peu nombreux, & que cette disette de
l'espèce doit être une conséquence ou de leur in-
fécondité naturelle, ou de la destruction qu'ils
ont jadis essuyée de la part de l'homme: ce der-
nier sentiment est d'autant plus probable, qu'ils
paroissent avoir été plus répandus dans la haute
antiquité, où ils ont indubitablement donné lieu
à la superstition d'imaginer les Satyres; les Sil-
vains, les Pans, les Egipans, les Faunes, les
Tityres, & les Silenes, qui ne sont que des
Orangs, tantôt embellis, tantôt défigurés par les
idées des Mythologues, des poètes, des sculp-
teurs, & des peintres, qui n'ayant eu qu'un mo-
dele imaginaire, ont varié à l'infini dans leurs
representations: quelquefois ils font ces animaux
cornus, quelquefois ils retranchent ce caractère,
pour leur incruster dans le front & les joues de
grosses verrues: on en voit de dessinés avec des
pieds de chevres, une peau couverte d'un poil
rare, avec des oreilles longues, une queue
courte, & les parties génitales du bouc: dans
d'autres, l'entrelas de ces traits monstrueux est
beaucoup adouci, au point qu'on rencontre des

tubérance au ventre, à cause de la façon de marcher à
quatre pattes. Enfin, il ressembloit moins à un homme,
qu'à un animal sauvage: il étoit, dit Tupe, *rudis,*
semerarius, imperterritus, & exors omnis humanitatis.
N. T. Ob. Med. L. IV. pag. 313. Amsterdam 1652.

Quoique nous ne doutions ni de l'existence de ce
sauvage, ni d'aucun des caractères que l'observateur
lui attribue, il nous semble peu vraisemblable qu'un
enfant encore à la mamelle, perdu dans un bois, ait
pu saisir des brebis sauvages pour les tetter, en ad-
mettant même qu'il y eût eu des brebis sauvages dans
son voisinage.

Faunes & des Satyres antiques qui ne sont pas chèvre-pieds , mais parfaitement taillés comme des hommes , hormis que l'oreille , au lieu d'avoir un ourlet rond , se termine un peu en pointe , sans former cependant une conque allongée & tubiforme. On en voit aussi qui n'ont ni la queue , ni la barbe entortillée , ni les verrues dans la face ; mais l'applatissement du nez est un caractèreistique immuable , que tous les statuaires ont respecté.

L'invention de donner à ces animaux des pieds de chevre n'est pas de la plus haute antiquité ; puisque sur des vases Etrusques , peut-être antérieurs à la fondation de Rome , on voit des Satyres très-remarquables , qui n'ont rien qui les distingue de la figure humaine , qu'une très-longue queue , fort velue (*) je doute qu'on les retrouve dans des monuments postérieurs , représentés sous cette forme : aussi la Mythologie fait-elle mention de ce changement , & l'attribue à la colère de Junon qui donna aux Satyres des pieds fourchus , & des cornes recourbées , pour les châtier d'avoir mal gardé Bacchus. Le premier animal qui avoit servi de prototype à toutes ces copies si variées , ne portoit donc aucun des attributs dont on l'a paré dans la suite des temps : ce n'étoit donc qu'un Orang-Outang ; & si la superstition n'avoit jamais fait d'autre mal que de sanctifier un tel animal , la terre n'auroit pas été tant de fois teinte du sang des sectaires.

Le culte des Faunes & des Satyres (**), dans

(*) Voyez *Recueil d'Antiquités Etrusques*, tome II, planche XXIII & suivantes, in-4°. A Paris 1756.

(**) Le mot *Satyre* vient, selon quelques Etymologistes, de *Sathur*, qui signifie *se cacher*, *être honteux*; ce qui ne renferme aucun sens raisonnable : il est plus naturel de dériver ce mot du Syrien *Saguir*, qui signifie *Orang-Outang*. Isaïe dit que quand les ruines de Babylone seront remplies de dragons, les *Saguir*

la Grèce
l'Egypte
(*) C
étoit, a
cis ou
puce,
ment pa
d'autres
dans ses
vins ef
tituoit l
encore
grosfier
même o
frappe v
que la m
Au rest
lé vin,
réels, l
véhém
préfere
& sans

viendron
rend ce
même I
jetteront
semblero

[*] E

D

A

Il y a
le cerco
favoriser
en exam
figures l
m'a paru
caractèr
cynocéph
proubér
qui ont v
aisement

la Grèce & l'Italie, avoit tiré son origine de l'Egypte où l'on adoroit de temps immémorial le (*) Cynocéphale, dont le principal mérite étoit, au rapport des Chinois, de naître circoncis ou plutôt de n'avoir point de frein au prépuce, comme l'Orang-Outang n'en a effectivement pas; mais cette raison pitoyable & tant d'autres dont parle fort au long Orus Apollon dans ses *Hiéroglyphes déchiffrés*, n'étoient que de vains efforts pour pallier le Fétichisme, qui constituoit la religion Egyptienne; & qui constitue encore aujourd'hui le culte de tous les peuples grossiers & sauvages; où chacun déifie, par lui-même ou par ses prêtres, le premier objet qui frappe vivement son imagination; & c'est ainsi que la nature entière a été transformée en idole. Au reste la lubricité des Satyres, leur goût pour le vin, & l'indépendance sont des caracteres réels, pris de l'Orang, qui outre son appétit véhément pour les femelles de l'espèce humaine, préfère les raisins mûrs, & les vins sans acide & sans verdeur, à toute autre boisson. Dès que

viendront y exécuter une danse en rond; Mr. de Sacy rend ce Saguir par le mot François de Satyre. Le même Isaïe dit dans un autre endroit, que ces Saguirs jeteront des cris les uns aux autres en un lieu où s'assembleront les Sirenes, les Onocentaures, & les Démons.

[*] *Effigies sacri nitet aurea Cercopitheci,
Dimidio magica resonant ubi Memnone chorda,
Atque vetus Thebe centum jacet obruta poris.*

Il y a beaucoup d'apparence que Juvénal a substitué le cercopitheque au cynocéphale, uniquement pour favoriser le mètre de son vers hexamètre; cependant en examinant dans différents cabinets d'antiquités, les figures Egyptiennes qui représentent le singe sacré, il m'a paru que les artistes ont quelquefois employé les caracteres du cercopitheque, & quelquefois ceux du cynocéphale; c'est-à-dire, du Babouin qui a deux protuberances cannelées aux deux côtés du nez. Ceux qui ont vu ce vilain animal vivant, le reconnoîtront aisément dans plusieurs antiques Egyptiennes.

les anciens introduisirent dans leur religion des demi-dieux si libertins, & si luxurieux, il dut s'y trouver des hommes & des femmes d'un tempérament mélancolique, qui, opprésés durant la nuit par le poids d'un sang épais ou d'une indigestion, rêverent que les Faunes & les Satyres les violoit pendant leur sommeil; & ce sont ces songes, que les Latins nommoient *faunorum ludibria*, contre lesquels Pline conseille sagement la racine de la grande Péoine. Telle est l'origine des Incubes & des Succubés dont parlent les Démonographes modernes, qui rapportent aux génies immondes ce que les anciens attribuoient à leurs Satyres, & ce que les Physiciens n'attribuent ni aux uns ni aux autres.

Ces solitaires misanthropes & ignorants qui se cachèrent dans les rochers de l'Egypte pendant les premiers siècles du Christianisme, furent apparemment aussi tourmentés de ces visions paniques, puisqu'on trouve dans St. Jérôme un dialogue entre un Hermite de la Thébaidé & un Satyre. Je ne suis pas surpris qu'un Pere de l'Eglise qui s'étoit fait limer ses dents pour prononcer l'Hébreu, ait pu croire que les Satyres parloient, & qu'ils avoient des pieds de bouc & des cornes au front; mais je m'étonne que St. Jérôme fasse dire de si grandes sottises à son Satyre, pour séduire un Saint qui se piquoit d'être plus spirituel que le Démon même.

Les habitants d'Apollonie montrèrent aussi à Sylla un Orang-Outang, & voulurent lui persuader que cet animal savoit parler; mais qu'on ne le comprenoit pas, faute de savoir de quel idiome il se servoit: Sylla employa un grand nombre d'interprètes; & l'Orang, long-temps questionné, répondit ce qu'on vouloit lui faire dire. Ce général Romain ne veilla pas de plus près sur le manège de ces interprètes que le Comte Maurice de Nassau, qui se laissa tromper au Brésil, à peu près de la même façon, par des

gens qui
doit en-
faisoit su-
adroits
de cet oi-
ne s'appe-
perroque
il s'y tro-
sâstique-
de la me-
Comm
l'Orang-
multipli-
dépeint
bien vou-
essentiell
les *Glan*
XIV de
suffira de
leur indi-
vent rejet
le Satyre
gravé en
tout pas
vaut mieu-
& le des-
avoit be-
par Tulp
mais qui
le plus e-
fallonger
de toute
a fait son
animal n
go vu à l-
reco pié c
gure qu'
nérale des
4°. Enfin
verou &
sême de.

gens qui lui amenèrent un perroquet qui répon-
doit en Brésilien à toutes les questions qu'on lui
faisoit sur toutes sortes de matieres : les fourbes
adroits qui traduisirent les prétendues réponses
de cet oiseau , répondirent pour lui , & le Comte
ne s'appercut pas de cette tromperie : il atheta le
perroquet fort cher , le ramena en Hollande , &
il s'y trouva , dit le Chevalier Temple , un Eccle-
siastique très-éclairé qui soutint , jusqu'à l'article
de la mort , que cet animal étoit possédé .

Comme on a déjà publié plusieurs figures de
l'Orang-Outang , on n'a pas jugé à propos de
multiplier ici les copies d'un original tant de fois
dépeint : d'ailleurs les desseins coloriés qu'on a
bien voulu nous communiquer ne diffèrent pas
essentiellelement d'avec les estampes qu'on voit dans
les *Glanures* de M. Edward , & dans le Tome
XIV de M. de Buffon , de l'édition in-4^o. Il
suffira donc pour l'instruction des Lecteurs de
leur indiquer les figures infideles , & qu'ils doi-
vent rejeter comme des croquis estropiés ; telle est
le Satyre de l'*Historia Animalium* de Gesner ,
gravé en bois , qui ne ressemble à rien , & sur-
tout pas à un Orang-Outang ; Celui de Bontius
vaut mieux ; mais on y a oublié les proportions ,
& le dessein original , en venant de Batavia ,
avoit beaucoup souffert. L'orang femelle publié
par Tulpe , a été gravé par un habile homme ,
mais qui n'avoit jamais vu l'original : le défaut
le plus essentiel qu'il y ait dans cette figure , est
l'allongement excessif de la levre supérieure , &
de toute la partie inférieure de la face ; ce qui
a fait soupçonner à bien des personnes que cet
animal n'étoit pas un véritable Orang. Le Pon-
go vu à Londres en 1784 a été gravé , copié &
recopié différentes fois , mais la plus mauvaise fi-
gure qu'on en ait , se trouve dans l'*Histoire gé-
nérale des Voyages* de l'Édition Hollandaise in-
4^o. Enfin il faut rejeter les desseins du Quojou
verou & de l'Orang qu'on a insérés dans le *Sy-
stème de la Nature* de M. Linnæus in-folio .

SECTION III.

Des Hermaphrodites de la Floride.

TOÛTES les anciennes relations de la Floride disent que cette province de l'Amérique septentrionale abondoit; au temps de la découverte, en Hermaphrodites, qu'on y condamnoit à la servitude chez un peuple libre & ambulante. Ce fait, supposé comme vrai, seroit d'autant plus remarquable; d'autant plus surprenant, qu'on a observé la même singularité dans le Mogolistan, cette partie de l'ancien continent qui par sa position correspond à-peu-près à la Floride sous les mêmes parallèles. Comme aux Indes orientales le plus horrible despotisme a flétri la Nature entière, & que tous les êtres y naissent esclaves, on ne sauroit affirmer que la condition des Androgynes y soit pire que celle des autres hommes; on fait seulement qu'on y a pour eux de l'aversion, & qu'à cause de leur grand nombre on les a contraints à se servir de marques distinctives; comme de porter un turban, ou une autre coiffure d'homme sur des habits de femme, l'expérience ayant appris aux peuples les plus grossiers que le sexe féminin prédomine presque toujours dans les Hermaphrodites les moins manqués; ou les plus achevés en apparence.

En supposant encore une fois, que les premiers Historiens de l'Amérique ne se sont pas trompés, il est certain que l'on ne sauroit accuser le hazard seul d'avoir multiplié ces créatures défectueuses dans les parties respectives du nouveau & de l'ancien continent: il en faudroit donc chercher la raison dans le climat, où doivent exister les causes des vices & des perfections de tous les au-

maux en
fournisse
lès régio
en un an
li Suede
beaucoup
qu'en. E
à la véri
pérature
australe,
leur com
automne
causes ad
Au reste
mosphère
nous con
organiqu
grande m
ont aussi
ble; &
nourricie
à son rou
de son e
l'arrosen
des végé
en chyle
gradation
liste tâch
hommas
dont il
ressorts c
Pour c
maphroc
par des o
que dans
tième de
parties se
ris & les
les autre
cours à l'

maux en général. Il est sûr que les pays chauds fournissent plus souvent des Hermaphrodites que les régions froides; & il en naît peut-être plus, en un an, aux environs de Surate, que dans toute la Suede en un demi-siècle: il s'en faut déjà de beaucoup qu'ils soient aussi fréquents en France qu'en Espagne, ou au Sud de l'Italie. Il y a, à la vérité, une différence notable entre la température du Mogolistan & celle de la Floride australe, où l'on ne ressent pas, en été, une chaleur comparable à celle qu'on éprouve à Dely en automne; mais les climats contiennent d'autres causes actives que celles que nous y appercevons. Au reste, la sécheresse, ou l'humidité de l'atmosphère & du sol, le froid ou le chaud, dont nous connoissons mieux les effets sur les corps organiques, peuvent suffire pour expliquer une grande multiplicité de phénomènes: les aliments ont aussi sur ces corps une influence très-sensible; & l'on conçoit aisément que la substance nourricière plus ou moins perfectionnée dépend, à son tour, de la qualité du terrain, de ses sels, de son exposition, de sa latitude, des eaux qui l'arrosent, de sa culture qui en purifiant les suc des végétaux les rend plus propres à être convertis en chyle. Enfin, il y a à cet égard une infinité de gradations & de nuances qu'un habile Naturaliste tâche de saisir; pendant que le commun des hommes n'éprouve que les effets de ces causes dont il ignore l'action; & obéit toujours à des ressorts dont il ne soupçonne point la possibilité.

Pour ce qui concerne la multiplication des Hermaphrodites, il suffit de dire qu'on a reconnu, par des observations très-anciennes & très-sûres, que dans quelques contrées, situées entre le trentième degré de latitude Nord & l'Equateur, les parties sexuelles des femmes, telles que le *Clitoris* & les *Nymphes*, sont plus épanchées que dans les autres pays du monde; aussi y a-t-on eu recours à l'*Excision*, qui, si l'on vouloit la pratiquer

en Europe, seroit une opération souvent mortelle & toujours périlleuse; vu que la Circoncision des hommes n'est pas exempte de dangers dans les régions les plus septentrionales. Cet épanchement défordonné des parties naturelles, occasionné par la chaleur du climat qui relâche toutes les fibres, peut facilement entraîner des configurations bizarres qui semblent annoncer réellement une confusion de sexes, & de doubles organes; mais ce n'est que le dehors qui fait illusion, & ce qu'on nomme un *Androgyne* n'est à la rigueur qu'un sujet qui a quelque signe, quelque apparence d'Hermaphroditisme, sans en avoir les facultés; & qui est ordinairement infécond, & souvent même incapable d'user d'un sexe ou de l'autre, de sorte qu'il lui est également interdit de fertiliser comme mâle, & de concevoir comme femelle: plus les deux sexes sont apparents, plus la monstruosité est radicale, & la stérilité certaine.

Il ne faut néanmoins pas présumer qu'il ait été au-dessus des forces de la Nature de former des Hermaphrodites accomplis & réels; qui peuvent par un double emploi engendrer & concevoir, & concevoir même sans aucune copulation préalable; mais elle a réservé ces merveilles pour le règne végétal; où les fleurs auxquelles les deux sexes ont été refusés sont sans comparaison plus rares que les fleurs douées d'étamines & de pistils dans une même corolle (*). La Nature a encore accordé

[*] En faisant quelques recherches sur le sexe des plantes; il m'a paru que sur 1134 especes génériques à fleurs Hermaphrodites, on ne trouve que 123 especes dont les fleurs soient mâtes ou femelles sur une même tige; & seulement 48 especes génériques dont les fleurs féminines soient supportées sur une tige particulière; & les fleurs masculines sur une autre tige particulière. Il y a donc, suivant ce calcul, dans le règne végétal, entre le nombre des Hermaphrodites

de ce p
tes, à
dont l'é
teurs c
qui y i
organe
décrit c
sorte d
maphro
loin qu
sans ac
duisent
ou si l'e
que dar
mene
les espè
ce génè

& celui
comme
constitu
rapproc
Hermaph
qu'elles
Zoophy
entre les
donnera
lement p

Il rést
maphro
être exc
grand d
que dan
des plan

Si les
dit qu'ils
cette mé
détruisa
les sentie
besoins
éloigné
ni les bi

Qu
Tam

de ce prétendu avantage à quelques classe d'insectes, à des vers renfermés dans des coquillages, dont l'émail diapré n'étonne pas tant les observateurs que les singulieres propriétés des animaux qui y habitent : les limaçons ont aussi de doubles organes, & l'usage qu'ils en font, est amplement décrit dans les Conchyliologies. On connoît une sorte de moucheron en qui les degrés de l'Hermaphroditisme paroissent être poussés presqu'aussi loin que dans les végétaux, puisqu'ils produisent, sans acco plement, des générations qui en reproduisent d'autres qui n'ont eu ni peres ni ayeux, ou si l'on veut, ni meres ni anêtres. Mais ce n'est que dans les Ovipares qu'on rencontre ce phénomène, car dans le genre-humain & dans toutes les espèces vivipares sans exception, où la puissance génératrice a été primitivement divisée, répar-

& celui des fleurs à sexe simple ; une proportion comme de 100 à 1000 ; & peut-être le petit nombre constitue-t-il les végétaux les plus parfaits, puisqu'ils se rapprochent davantage du regne animal, où les especes Hermaphrodites sont aussi les plus imparfaites, parce qu'elles se rapprochent davantage des végétaux, ou des Zoophytes ; aussi Mr. Linneus compte-t il les limaçons entre les véritables Zoophytes, & l'on ne peut gueres donner d'autre nom à ces vers à coquillage qui sont également pourvus des deux sexes.

Il résulte de ces observations combinées, que l'Hermaphroditisme, loin d'être une faculté supérieure d'un être excellemment organisé, est au contraire un très-grand degré d'imperfection, puisqu'il ne se rencontre que dans les plantes & dans les insectes les plus voisins des plantes.

Si les hommes devenoient tout-à-coup ce que Platon dit qu'ils ont été ; s'ils devenoient de vrais Androgynes, cette métamorphose seroit une dégénération qui, en détruisant les rapports & les passions, éteindroit tous les sentimens dans tous les cœurs. Sans desirs, sans besoins, ils seroient des végétaux : ils seroient bien éloignés d'être ce qu'ils sont, s'ils ne connoissoient plus ni les biens, ni les maux de l'amour ;

Quod procul à nobis flectas Fortuna gubernans.

tie, & confiée a deux sujets, il ne peut jamais arriver qu'elle se simplifie & se combine en un seul; & c'est peut-être là l'unique loi que la Nature n'a pas transgressée depuis que les Physiciens observent sa marche.

Enfin, presque tous les Hermaphrodites ne sont que des filles en qui les organes du sexe, en excédant les bornes ordinaires, se sont trop développés; & cette extension, qui se manifeste dès la naissance, loin de disparaître ou de diminuer, croît & augmente avec l'âge; pendant que le contraire arrive souvent dans les garçons dont les marques viriles sont restées cachées jusqu'à l'adolescence: ce défaut se corrige ordinairement; parce que la force du tempérament expulse les parties qui doivent naturellement faillir: mais elle ne peut comprimer celles qui saillent contre l'ordre habituel. Pour comprendre comment cet excès des organes féminins peut occasionner des configurations si trompeuses qu'elles copient, pour ainsi dire, les qualités du mâle, il faut observer que malgré la distance très-réelle des sexes, la construction des parties sexuelles ne diffère pas tant qu'on se l'imagine communément; ce qui est très-frappant dans les fœtus femelles, dont la plupart portent jusqu'à l'âge de trois mois des signes de masculinité si peu équivoques qu'on ne peut que très-difficilement les reconnoître (*): les Ana-

(*) Ruifch décrit aussi un fœtus femelle, dont il dit, *fœtum sequioris sexus, trium circiter mensium cum dimidio, membrana amnio inclusum, in quo observandum, Clitoridem tantæ esse magnitudinis ut penem exilem inter pedes representet. Thesaur. R. VI. p. 38.*

Ces faits seroient soupçonner que ce n'est que vers le quatrième mois, que la Nature décide du sort & du sexe du fœtus, & qu'elle en fait alors, à son gré, un mâle ou une femelle; si l'on n'étoit contraint d'ajouter que la matrice étoit déjà ébauchée dans le sein de l'embryon féminin: son sexe est, par conséquent, déterminé long temps avant le troisième mois. Au reste,

romistes
rien, si c'
ses qu'o
enfant a
me étran
dividu o
sort de s
sion pate
Ce n'
peut nor
sexe, en
présenté
reste de
étant pa
sexe.

L'enor
tellemen
mâle, q
deux Tr
Hermaph
à Paris,
leurs An
aussi que
un exem
sonne de
tifié à Gr
berry cor
me à Par
Plus le

la grande
nous nor
venir exce
ganisation
ont l'œstr
paraison p
posoient q
moient Fr
plus singu
celui qu'on
cap. XXX

atomistes mêmes s'y laissent tromper, dit Mr. Ferri-rien, si célèbre par les connoissances qu'il a acquises qu'on l'a consulté sur le sexe ambigu d'un enfant aîné d'une illustre famille, dans un Royaume étranger : la fortune & les destins de cet individu ont dépendu de cette décision, ainsi que le sort de son frere puîné, relativement à la succession paternelle.

Ce n'est proprement que la matrice qu'on peut nommer le véritable caractère distinctif du sexe, encore présume-t-on que ce viscere est représenté, dans l'homme, par le scrotum, tout le reste de l'appareil des vaisseaux spermaticques étant parfaitement semblable dans l'un & l'autre sexe.

L'énormité du Clitoris trop allongé peut donc tellement contrefaire les parties génitales du mâle, qu'il ne faut pas tant s'étonner si l'on a vu deux Tribunaux de France déclarer un même Hermaphrodite homme à Toulouse, & femme à Paris, où l'on a, pour l'ordinaire, de meilleurs Anatomistes que dans les provinces, & aussi quelquefois des juges plus éclairés, on a eu un exemple encore plus singulier dans la personne de *Grand-Jean*, qui, après avoir été baptisé à Grenoble comme fille, s'est marié à Chamberry comme garçon, & qui a été reconnu femme à Paris, où son mariage a été déclaré nul.

Plus le Clitoris est prolongé dans les femmes.

la grandeur du Clitoris ne constitue pas seule ce que nous nommons un Androgyne : cette partie peut devenir excessive, sans qu'il en résulte un défaut d'organisation. Les anciens croyoient que les femmes qui ont l'*Œstrum Veneris* démesurée, étoient sans comparaison plus voluptueuses que les autres ; & ils supposoient qu'il étoit toujours tel dans celles qu'ils nommoient *Fricatrices* & *Tribades* : on ne connoît pas de fait plus singulier par rapport à cette espece de femmes que celui qu'on trouve dans les *Observations de Talpe*. L. II. cap. XXXV. p. 253. *Amstelredami*, 1652. Ed. nov.

& plus leur naît de poil follet au menton & à la levre supérieure ; & voilà pourquoi les Hermaphrodites , quoiqu'essentiellement femelles , ont tous de la barbe tant en Europe qu'en Asie ; mais dans la Floride ils n'en avoient point , dit-on , parce que les hommes eux-mêmes en manquoient. Il seroit difficile de découvrir quel rapport il peut y avoir entre l'épanchement de l'*astrium veneris* , & la végétation de la barbe , puisqu'aucun Naturaliste , que je sache , n'a jamais fait cette observation : on a été , par conséquent , bien éloigné d'expliquer un fait dont on ne s'étoit ni aperçu ni douté. Cependant le duvet du menton s'épaissit même dans les femmes âgées , à mesure que le Clitoris croît & se roidit avec les années ; aussi quelques matrones font-elles disparaître cette difformité de la vieillesse par les artifices de la toilette.

On sait que les enfants qu'on châtre , soit qu'on leur retranche les testicules , soit qu'on les écrase avec un bâton fendu , sans ouvrir le scrotum , n'acquierent jamais de la barbe en aucun âge ; & cette seconde observation peut réfléchir quelque jour sur le rapport dont on vient de parler ; car on n'éclaircira peut-être jamais entièrement les causes de la correspondance qu'entretiennent les organes de la génération avec les organes de la voix & les autres parties de la tête ; pendant que ces causes agissent avec tant de force que les chevreuils & les cerfs qu'on coupe avant la première pousse des cornes , n'en gagnent pas : & si l'on exécute la castration au moment même que les cornes ont déjà commencé à végéter , la croissance du bois s'arrête tout-à-coup , ne se ramifie point , & l'on voit souvent venir en sa place deux houppes de cheveux , ou de poils durs , rigides , entortillés , & qui ressemblent à un entrelas de fibres corneuses. [*]

[*] Ce phénomène n'a pas lieu dans les animaux

Il faut
eunuque
perd , fa
lance ,
féminal
devenu p
tion , in
l'élasticité
glotte , &
comme l'
considéra
tièrement

Les H
même qu
la plus ab
figuration
pales ; &
les écrouf
Romulus
on ajoute
Italiques
massacroi

à cornes
ber dans
dans les
nourriture
qui ne ser
la substanc

Quant
nous obser
où il soit
très-sujets
bondance
qu'on no
parties gén
sont fort
cas de leu

Parmi le
le clitoris
que tous l
accomplis

Il faut donc supposer que dans ces animaux eunuques tout le système nerveux se relâche, perd, sa cohésion, & tombe comme en défaillance, faute d'être nourri & arrosé par le suc seminal suffisamment élaboré. Le ton de la voix, devenu plus aigu par la violence de cette opération, indique encore qu'elle diminue le jeu & l'élasticité du poulmon, affoiblit les rubans de la glotte, & rétrécit la circonférence du Larinx: & comme l'ouverture de ce conduit est très-peu considérable dans les coqs, ils perdent presque entièrement la voix lorsqu'on les chaponne.

Les Hermaphodites sont des monstres, lors même que l'on donne à ce terme la signification la plus absolue, parce qu'ils s'écartent de la configuration de leur espèce dans des parties principales; & l'on dit que c'est sous ce prétexte qu'on les étouffoit à Rome, selon un ancien édit de Romulus qui ordonnoit la mort des monstres: on ajoute que cette loi, ainü que toutes les loix Italiques, étoit originaire de la Grèce, où l'on massacroit non-seulement les Androgynes, mais

à cornes créuses, permanentes; puisque loin de tomber dans les jeunes bœufs, elles croissent plus que dans les taureaux, parce qu'elles ne tirent pas leur nourriture de la même façon que les bois du cerf, qui ne sont pas emboîtés dans l'os du crâne, & dont la substance est toute autre.

Quant à l'Hermaphroditisme dans les animaux, nous observerons, en passant, qu'il n'y a aucune espèce où il soit plus fréquent que dans les vaches, qui sont très-sujettes à engendrer des monstres, ou par surabondance, ou par défaut, ou par cohésion. Les vaches qu'on nomme Hermaphrodites, ou celles dont les parties génitales mal constituées entraînent la stérilité, sont fort communes en Hollande, où l'on fait grand cas de leur chair.

Parmi les lapines & les hases, on en trouve qui ont le clitoris si énorme que l'on a long-temps soupçonné que tous les lapins étoient de vrais Hermaphrodites accomplis; mais c'est une erreur.

aussi les enfants nés contrefaits, par une égale injustice à l'égard des uns & des autres. On ne sauroit découvrir les sources de l'affreux préjugé qui a pu inspirer à un homme d'égorger son semblable, parce qu'il avoit la colonne vertébrale faite en angle obtus. ou le clitoris irrégulier, si l'on ne concevoit que la nécessité a pu dicter de pareils décrets à des peuples sauvages qui, sans agricultures comme sans industrie, avoient peine à subsister sur un terrain ingrat, & qui se débarrassoient de ceux à qui le défaut de leurs membres ôtoit la ressource de pouvoir se nourrir: ces pratiques de la vie agreste & de la vieille nature auront été transplantées & consacrées dans les premières sociétés, avec les autres erreurs politiques;

En faisant des recherches plus précises, je n'ai pu trouver aucune loi expresse qui condamnât, chez les Romains, les Hermaphrodites à la mort. Pendant les guerres Punique, temps auxquels la plus grande crainte alluma la plus grande superstition dans les esprits consternés, il nâquit en Italie trois Androgynes, qu'on dénonça comme des prodiges au college des Pontifes: Tite-Live ne dit rien du sort des deux premiers; mais il s'étend fort au long sur le troisieme, dénoncé sous le Consulat de C. Claudius Néron, & de Marcus-Livius: on fit venir des Aruspices Etrusques pour les consulter sur les signes de cette naissance. Ces charlatans répondirent que c'étoit un prodige immonde & funeste, & conclurent que pour l'expier il falloit d'abord exiler cet Hermaphrodite de la Campagne de Rome, & ensuite le noyer à une grande distance de la côte. (*) Ce

[*] *Sinuessa natum ambiguo inter marem & feminam sexu infanem, quos vulgus (ut plerisque faciliore ad duplicanda verba græco sermone) Androgynos appellat. . . . Liberatas superstitione mentes turbavit rursus nunciatum, Furione infanem natum esse quadrimo parem, nec magnitudine tam mirandum, quam quod is quoque, ut*

décret a
renferm
qua, &
avanc
avait a
féviss
venir d
qui n'e
lateur
préten
pontific
des Co

Je ne
ples d'
Romain
ont été
par la
condam
périr,
d'où l'o
bizarres
un che

Sinuessa
erat. Id
pro ligi
contattu
provelt
p. 483 &
(*) Op
pitole,
étoient
& ce fo
vingt,
Décalog
partus q
loi qu'il
effet les
Deorum p
grinus p
lanctio
tout ce p
lythéisme

décret atroce & insensé fut mis en exécution : on renferma l'enfant dans un coffre, qu'on embarqua, & qu'on jeta à la mer quand le vaisseau fut avancé. Cet événement semble prouver qu'il n'y avoit alors à Rome aucune loi particulière qui s'élevât contre les Androgynes, puisqu'on fit venir des étrangers pour les consulter sur un cas qui n'eût exigé aucun éclaircissement, si le Législateur eût prononcé préalablement ; & alors ce prétendu délit n'eût pas été du ressort du college pontifical, mais de la compétence du Préteur, ou des Consuls.

Je ne fais si l'on peut citer encore d'autres exemples d'Androgynes mis à mort par les anciens Romains ; mais je suis très-porté à croire qu'ils ont été plutôt exterminés par le fanatisme que par la loi : car l'édit attribué à Romulus, & qui condamnoit indistinctement tous les monstres à périr, manque d'authenticité, vu que le code d'où l'on l'a extrait, contient des réglemens trop bizarres, trop singuliers pour avoir été dictés par un chef de brigands attroupés. (*)

Sinuisse biennio ante, incertus mas an fœmina esset, natus erat. Id verò Aruspices ex Etruria acciti fœdum ac turpe pro ligium dixere: extorem agro Romano procul terra contactu alto mergendum, vivum in arcam condidere, provelitumque in mare projecerunt. Tite-Live, Lib. XXI, p. 453 & 492. Tom. II. Elzevir 1634.

(*) Opmeier dit qu'en creusant aux environs du Capitole, on a déterré une table de bronze sur laquelle étoient écrites vingt-deux loix attribuées à Romulus : & ce sont ces préceptes qui peuvent se combiner en vingt, que quelques Ecrivains nomment le double Décalogue de Romulus. L'article XV dit, *Monstruosos partus quisque, sine fraude, castro* : & c'est de cette loi qu'il est question, & qui semble condamner en effet les Androgynes à la mort. L'article IX dit, *Deorum sibilus ne credunt*, & l'article X, *Deos peregrinos præter FAVNUM ne colunt*. Ces deux dernières sanctions suffissent, me paroît-il, pour démontrer que tout ce prétendu code est apocryphe, puisque le Polythéisme étoit établi avant le règne de Numa, &

une égale
es. On ne
aux préjugé
orger son
ne verté-
itoris irré-
essité a pu
s sauvages
industrie,
in ingrat,
i. le défaut
de pouvoir
reste & de
es & con-
c les autres

es, je n'ai
condâmnât,
à la mort.
s auxquels
grande su-
il nâquit
onça com-
ifes : Tite-
niers ; mais
e, dénoncé
on, & de
ices Etrus-
es de cette
que c'étoit
conclurent
er-cet Her-
& ensuite
ote. (*) Ce

*Et fœminam
faciliore ad
os appella-
arsus nuncia-
o parem, nec
quoque, ut*

Dans les siècles d'ignorance qui ont suivi la décadence de l'Empire Romain, la Religion Chrétienne a quelquefois employé, contre les Hermaphrodites, l'Anathème & quelquefois l'Exorcisme, avec autant de raison que de succès: il est vrai que la primitive Eglise n'a guères mieux traité les eunuques, à qui on défendoit l'entrée des temples, où ils sont aujourd'hui employés pour la musique; mais elle a eu raison de s'opposer de tout son pouvoir aux progrès d'une certaine engeance d'hérétiques qui, en interprétant à la lettre quelques passages obscurs de l'Evangile, ne se contentoient pas de se châtrer eux-mêmes, mais qui, par une fureur très-dangereuse au repos public, prétendoient châtrer tous ceux qui leur tomboient entre les mains: ce sont ces scélérats mélancoliques à qui l'Histoire Ecclésiastique donne le nom d'*Origénistes*.

Il semble que presque tous les peuples du monde ont eu de l'aversion pour les Hermaphrodites, sans qu'on puisse en alléguer le motif: en supposant que ces créatures, prétendues doubles, fussent en état de jouir d'elles-mêmes, selon la vaine opinion du vulgaire, cela suffiroit-il pour les haïr? ou les haïroit-on par envie? Il faut plutôt croire que l'antipathie vient des traits de la physionomie, qui est ordinairement peu gracieuse dans ces êtres mal constitués: on sait jusqu'à quel point la configuration des parties génitales se retrace sur le visage, & influe, comme on l'a dit, sur le reste de l'économie animale.

On conserve à Rome une figure de marbre antique, représentant un Hermaphrodite couché, qui, quoique restauré par le Chevalier Bernin, d'une façon louche & absolument contraire au

Faune ne semble jamais avoir été adoré par les Romains comme une grande Divinité, il étoit entre le vulgaire des Dieux.

costume
les ruines
qu'elle ait
qu'il y
réussi, si
voulant p
peut parl
tion, en
pruntés d
l'âge & d
plus anim
goût, au
hardi, n
qui malg
n'en son

Je n'ig
phrodite
chés, &
derniers
D'où l'o
ches les p
Tibere &
fant les d
parce qu
& l'escla

(*) Le
plinthe fo
passer un
figure, p
droit, et
sexuelles
& son att
de Caylu
reprene
celebre q
(**) Gig
vocamus
blos munc

costume des Romains (*), laisse encore entrevoir les ruines d'une belle statue; mais on peut douter qu'elle ait été copiée sur un sujet vivant, & qu'il y ait jamais eu un Androgyne si bien réussi, si parfait dans la Nature. Le statuaire, en voulant produire un composé voluptueux, si l'on peut parler de la sorte, aura travaillé d'imagination, en réunissant sous son ciseau des traits empruntés de ce que les deux sexes, dans la fleur de l'âge & dans la vigueur des passions, offrent de plus animé & de plus séduisant; quoique le bon goût, aussi sévère que le génie des Artistes est hardi, n'autorise pas ces productions combinées, qui malgré leur degré de perfection apparente, n'en sont pas moins des beautés monstrueuses.

Je n'ignore point que Pline dit que les Hermaphrodites étoient, de son temps, très-recherchés, & qu'on les comptoit entre les délices & les derniers raffinemens du luxe (*).

D'où l'on peut juger jusqu'à quel point les débauches les plus effrénées avoient, après les régnes des Tibere & des Néron, perverti les mœurs, en étouffant les derniers germes de la liberté & de la pudeur, parce que le Despotisme est ennemi de toute vertu, & l'esclavage incapable de tout sentiment honnête.

..... O pater urbis!

*Unde ne fas tantum Latibus pastoribus? unde
Hæc tetigit, Gradive, tuos urtica nepotes?*

(*) Le Chevalier Bernin a couché cette statue sur une plinthe formée en matelas piqué en carreaux, & a fait passer un pan de draperie sur l'une des jambes de la figure, pour couvrir la restauration faite dans cet endroit, où il a ajouté un nouveau pied. Les parties sexuelles de cet Hermaphrodite sont peu exprimées, & son attitude les cache encore davantage. Le Comte de Caylus fait mention d'une autre statue antique qui représente aussi un Androgyne: mais elle n'est pas si célèbre que celle de Rome.

(**) *Gignuntur & viriusque sexus, quos Hermaphroditos vocamus, olim Androgynos vocatos, & in prodigiis habitos nunc vero in deliciis. Hist. Nat. Lib. VII. cap. II.*

Que des hommes livrés à des vices presque incroyables ayent carressé des monstres pour satisfaire des goûts bizarres, cela est possible; mais il ne s'en suit nullement que du temps de Pline les prétendus Hermaphrodites étoient plus accomplis & plus gracieux que ceux que les Anatomistes ont successivement décrits de nos jours, & qu'ils nous dépeignent comme des sujets d'un extérieur révoltant. Celui qu'on montra à Paris en 1751, avoit la voix grave, la physionomie effrontée & impudente, la démarche d'un homme; il avoit beaucoup de barbe, beaucoup de poil sur tout le corps, qui étoit décharné ainsi que la poitrine, où rien n'annonçoit une gorge naissante; il n'éprouvoit aucun écoulement périodique. Enfin, c'étoit une fille âgée de seize ans, & très-hideuse; soit qu'elle prit les vêtements de l'un ou de l'autre sexe qu'elle s'arroyoit tous deux, quoiqu'elle n'en eût aucun en état de concevoir, ou de procréer, & elle étoit, malgré la surabondance supposée de ses organes générateurs, condamnée à la stérilité, ne pouvant faire aucun usage des parties viriles dont elle paroissoit pourvue, à cause d'un double ligament qui les empêchoit de se relever, quoiqu'elles fussent d'ailleurs susceptibles d'érection. L'Hermaphrodite Nègre qu'on a fait voir à Londres, il y a quelques années, ne différoit point de celui dont on vient de parler, sinon que la nuance de son teint couleur de suie ajoutoit beaucoup à sa laideur; Plus l'Hermaphroditisme paroît donc décidé, & plus l'individu en qui il se rencontre, doit-il sembler monstrueux, & par conséquent défiguré.

Après cet exposé, qui peut donner une notion satisfaisante de la nature des Androgynes & de leurs qualités, il faut reprendre l'article de la Floride où les premières relations disent que ces personnes étoient fort fréquentes: ces relations assurant qu'on les y contraignoit à porter des habits de femmes, qu'on ne leur permettoit point de se

couper
les bag
course
boucan
du Ma
faisoit
mêlée
le joug
me on
pour l
soins (

Nou
nomen
observ
moder
ser les
sans r
au mil
dont l
les cor
notre
Reche
cains,
auroit
vance
cussion
faits e
avoir
plus g
Les

(*)
operâ n
Hist. In
passage
l'Abbe
parle c
comme
la révé
la Des

couper les cheveux, qu'on les forçoit à voiturer les bagages & les vivres lorsque la horde alloit en course, ou à la guerre; qu'on les chargeoit de boucaner la chair du gibier, & d'exprimer le suc du Mays pour la boisson des guerriers; qu'on leur faisoit soigner les blessés, & tirer les morts de la mêlée; en un mot, qu'on avoit tellement aggravé le joug de leur esclavage qu'on s'en servoit, comme on se sert ailleurs de bœufs & de chevaux, pour les plus durs travaux & les plus vils besoins (*).

Nous n'avons jusqu'à présent parlé de ce phénomène que dans la supposition qu'il a été bien observé; car si l'on consulte les voyageurs plus modernes on les voit rejeter tous ces faits, & accuser les écrivains du seizième siècle de s'être trompés sans réserve. Il n'est pas facile de démêler la vérité au milieu de ces contestations de différents témoins dont les rapports varient du tout au tout, & dont les continuelles contradictions auroient pu pousser notre patience à bout, si, en entreprenant ces Recherches sur l'Histoire naturelle des Américains, nous n'avions prévu les difficultés qu'on auroit à y essayer, & si l'on ne s'étoit résigné d'avance à entrer dans tous les détails & toutes les discussions que des sentimens si opposés sur de mêmes faits exigent nécessairement de celui qui, après avoir désespéré de découvrir la vérité, cherche le plus grand degré de probabilité possible.

Les relateurs modernes conviennent qu'on a

(*) *Abundant Florida Hermaphroditis, quorum servili operâ municipiorum jumentorumque loco utuntur incolæ. Hist. India Occid. Lib. 2. p. 163. Aut. jasp. d'Ens.* Ce passage a été copié par un grand nombre d'Ecrivains: l'Abbe Lambert, dans son *Histoire de tous les peuples*, parle de l'existence des Hermaphrodites de la Floride comme d'un fait indubitable: le Geographe Robbe ne la révoque point en doute, non plus que Dapper dans sa *Description du nouveau Monde*.

trouvé; & qu'on trouve encore dans la Floride, dans la Louisiane qui y est limitrophe, chez les Illinois & les Sioux, un grand nombre d'hommes habillés en femmes: ils conviennent que ces personnes travesties sont réellement esclaves, qu'elles ne se marient jamais, & qu'on leur impose tous les fardeaux dont on a déjà fait l'énumération; mais cette coutume inouïe de déguiser des hommes & de les tyranniser est, à mon avis, aussi surprenante dans l'ordre moral, que la quantité d'Hermaphrodites dans l'ordre physique.

Le Pere Lafiteau, qui expliquoit tous les usages, comme le Pere Kircher déchiffroit tous les Hiéroglyphes, est le premier qui ait ouvertement nié l'existence des Androgynes Américains, & il s'est permis à cette occasion le raisonnement le plus étrange du monde: On fait, dit-il, que les prêtres de Cybèle s'habilloient en femmes, ainsi que les sacrificateurs de Vénus Uranie: or comme les Cariens ont indubitablement peuplé les isles Caraïbes, il est très-certain qu'ils ont amené avec eux en Amérique le culte de la Déesse adorée en Phrygie; car après tout la Carie & la Phrygie n'étoient point des pays fort éloignés les uns des autres; il est très-certain encore que ces Asiatiques, d'abord établis dans les Antilles, ont passé, dans la suite, au continent, & qu'ils ont répandu leur Religion dans la Floride; & voilà pourquoi on a rencontré, parmi les peuples de cette partie du nouveau Monde, tant d'hommes habillés en femmes, que des voyageurs qui ignoroient à la fois la liturgie des Anciens & l'histoire de leurs voyages & de leurs émigrations, ont pris pour des Hermaphrodites; mais c'étoient des prêtres.

Quand on s'efforceroit d'imaginer une explication moins vraisemblable, ou plus absurde, ou plus ridicule, il ne seroit pas possible d'y réussir, & je doute que ce rêve de Lafiteau mérite une réfutation sérieuse; car enfin ces hommes travestis ne faisoient, chez les Florides, aucune fonction sa-

erdota
autels,
font les
ne port
du leur
connue

Si La
le préte
ignorer
étoient
les Am
faire un
voyage
nir dans
pour la
guoit à
plus ma
nus Ura
bares du
mais éte
mers, p
Cybèle.

Char
ner en
ose non
heureux
est-il di
sujet da
" il, che
" honte
" de s'af
" sexe,
" prima
" je ne
" religio
" fauce
" dont r
" il a fin
" point

cerdotale ; ils ne se mêloient ni des Idoles ni des autels , desservis uniquement par les *Javas* , qui sont les véritables prêtres de la Floride ; & ces *Javas* ne portent pas les vêtements d'un sexe différent du leur , & la Déesse de Phrygie leur est aussi inconnue que le Dieu Rubigo .

Si Lafiteau avoit effectivement étudié , comme il le prétend , la Liturgie des Anciens , il n'auroit pu ignorer que les *Galles* , ou les prêtres de Cybèle , étoient tous châtrés en l'honneur d'Atis , & que les Américains dont il s'agit , n'ont garde de se faire une opération de cette force . D'ailleurs le voyage des Cariens aux isles Caraïbes n'a pu venir dans l'esprit que d'un écrivain qui sans respect pour la vérité , & pour la vraisemblance , prodiguoit à chaque page les paradoxes & les fables les plus mal adroitement imaginées . Le nom de *Vénus Uranie* n'a jamais été prononcé parmi les barbares du nouveau Monde ; & les *Galles* n'ont jamais été possédés de la manie d'aller au-delà des mers , pour contraindre qui que ce soit à adorer Cybèle .

Charlevoix , qui n'a pu se dispenser d'abandonner en partie les opinions de son confrere , qu'il ose nommer un homme docte , n'a pas été plus heureux dans ses propres conjectures ; au moins est-il difficile de se contenter de ce qu'il a écrit à ce sujet dans son style missionnaire . » On voyoit , dit-il , chez les Illinois , des hommes qui n'avoient pas honte de prendre l'habillement des femmes , & de s'assujettir à toutes les fonctions propres au sexe , d'où il s'ensuivoit une corruption inexprimable ; on a prétendu que cet usage venoit de je ne fais quel principe de religion ; mais cette religion avoit , comme bien d'autres , pris sa naissance dans la corruption du cœur ; ou si l'usage dont nous parlons , avoit commencé par l'esprit , il a fini par la chair . Ces effeminés ne se marient point , & s'abandonnent aux plus infames pas-

sions; aussi sont-ils souverainement méprisés(*).

On pourroit répondre à cela qu'il n'est pas dans les mœurs des sauvages de se gêner, afin de mériter le dernier mépris de leurs compatriotes; une telle conduite seroit contradictoire chez un peuple civilisé, où l'on ne parvient à s'avilir que quand on cesse de se contraindre, que quand on secoue le joug des loix, ou celui des préjugés & des opinions. S'il étoit question de cet amour pervers, & de ce désordre contre nature que l'Historien de la Nouvelle France croit pieusement entrevoir sous cet usage, on pourroit répondre encore qu'il seroit contradictoire de maltraiter si injurieusement ceux qui auroient tant de droit à la reconnoissance: car enfin tous les hommes vicieux ne sont pas des hommes ingrats. On ne comprend pas d'ailleurs pourquoi des sauvages, adonnés à de telles débauches, seroient obligés de prendre des accoutrements de femme; ce qui supposeroit parmi eux une police incompatible avec les droits, & l'indépendance de la vie sauvage & errante.

Il est vrai que les Américains ont été livrés, comme on ne l'a que trop prouvé, à cette corruption du goût & de l'instinct; mais il est vrai aussi que le Baron de la Hontan, qui avoit long-temps vécu chez eux, & qui ne manquoit pas de génie pour faire des observations sérieuses, assure positivement que ces Illinois, pris par Charlevoix pour des hommes effeminés, étoient de vrais Hermaphrodites.

Le compilateur la Martinière, qui a rédigé, dans son Dictionnaire Géographique, le voyage de Corréal pour remplir l'article de la Floride, rejette aussi la réalité des Androgynes de cette province; & accuse tous ces sauvages masqués en femmes d'être adonnés à la Sodomie: il a, par conséquent suivi le sentiment des Jésuites, c'est-à-dire le plus insoutenable.

(*) Histoire de la nouvelle France, tom. VI. p. 4.

La der
nous ay
Mont que
qui écrivo
un terrein
sillipi, il
tions qui
mais un n
en femme
sorte de j
vageffes.
turels de
individus
eux, & q
attachés à
péditions
accompag
qu'ils obli
& à gard

On pou
si pertinen
torité pou
ces êtres
fances ana
juger du de
du dire po
Louisiane
leurs comp
toute leur
volontaire
esclaves. Il
me, & q
contre l'ex
ne fait que
jetter.

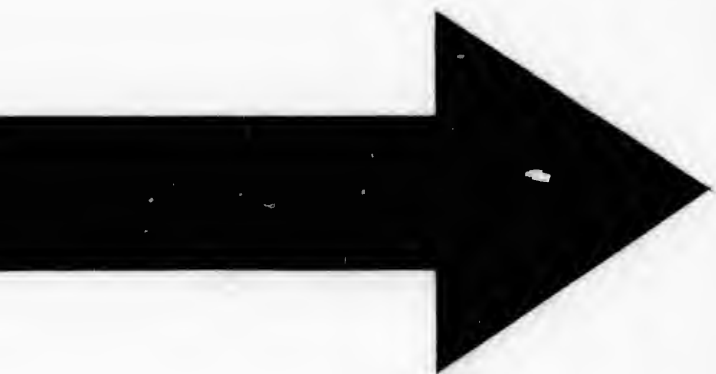
Si l'on s
trompés, c
siblement
coutume
un exemp

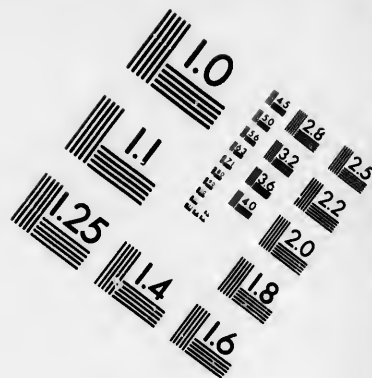
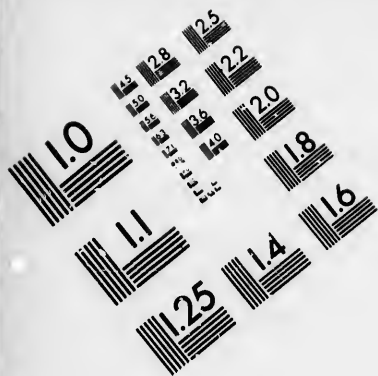
La dernière relation tant soit peu détaillée que nous ayons de ces pays, est un Mémoire de Mr. du Mont que nous avons déjà eu occasion de citer, & qui écrivoit vers l'an 1750. Il dit qu'ayant parcouru un terrain de neuf-cents lieues sur les bords du Mississipi, il n'a rencontré, parmi les différentes nations qui y habitent, aucun sujet Hermaphrodite, mais un nombre assez considérable d'hommes vêtus en femmes, & affublés d'un *Alconard*, ou d'une sorte de jupe pareille à celle que portent les sauvages. Mr. du Mont ne répond pas que les naturels de la Louisiane n'abusent très-souvent de ces individus travestis, qu'ils traînent par-tout avec eux, & qu'ils accablent de corvées comme des serfs attachés à la glebe: ils n'entreprennent jamais d'expéditions, ne vont jamais en voyage, sans se faire accompagner par ces hommes postiches; pendant qu'ils obligent leurs femmes à soigner leur ménage, & à garder la cabane.

On pourroit demander à un voyageur qui parle si pertinemment, s'il a eu assez de crédit, ou d'autorité pour se faire montrer les parties sexuelles de ces êtres incertains, & si avec cela les connoissances anatomiques ne lui ont pas manqué pour juger du degré de leur Hermaphroditisme? Il auroit dû dire pourquoi on voit entre les indigènes de la Louisiane, des hommes qui nés aussi libres que leurs compatriotes, consentent néanmoins à passer, toute leur vie, pour femmes, & qui s'acquittent volontairement des devoirs réservés au dernier des esclaves. Il faut avouer que c'est un grand problème, & qu'en comparant ce qu'on a écrit pour & contre l'existence des Androgynes Américains, on ne fait quelle opinion l'on doit accueillir, ou rejeter.

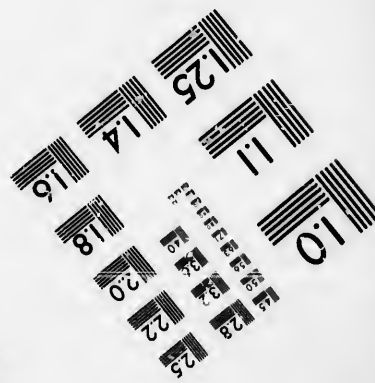
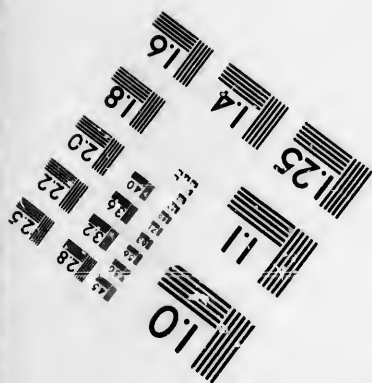
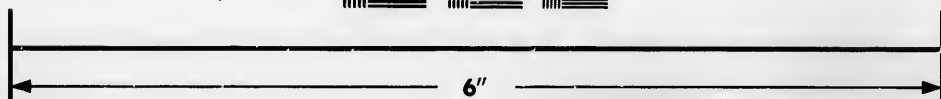
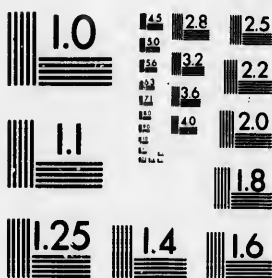
Si l'on suppose que les anciens relateurs se sont trompés, ce qui est possible, on ne diminue pas sensiblement la somme du merveilleux; puisque la coutume que les modernes y substituent, offre un exemple de la plus grande dépravation & de la







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5

5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10.0

derniere bizarrerie dont le cœur & l'esprit de l'homme soient capables ou susceptibles.

D'un autre côté, il est permis de présumer que les voyageurs de ce siècle se sont trop hâtés d'expliquer, selon leurs propres idées, un usage qu'ils n'avoient observé qu'en passant, & qui auroit exigé de leur part des recherches plus exactes & plus précises : ils ont d'ailleurs varié sur la véritable patrie des Androgynes, & ne s'accordent nullement avec les premiers Historiens du nouveau Monde, qui ne font aucune mention ni de la Louisiane, du pays des Illinois, ni de celui des Sioux.

Dans une ancienne description de la Floride, composée originairement en Anglais, & traduite en Latin par le Géographe Mercator, qui l'a employée dans le troisième volume de son grand Atlas, il est dit que les habitans de cette province attendoient un âge très-avancé pour se marier. Si cette circonstance étoit vraie, elle feroit soupçonner que l'indécision du sexe y étoit réelle ; & ce soupçon acquerroit encore plus de force, si à la relation de Mercator on ajoutoit celle qui a été publiée depuis, dans les ouvrages périodiques de Mr. Tensel, & dont l'auteur assure que toutes les filles de la Floride se font circoncire, vers la vingtième année, par la main de quelques matrones qui ont une connoissance particulière de plusieurs espèces d'herbes de la classe des Sanguiborbes, qu'elles appliquent sur la plaie pour étancher le sang : cette Circoncision, exercée sur les filles, indique sans doute qu'elles y sont sujettes à quelque excroissance ; & en ce cas, on pourroit expliquer pourquoi on y soumettoit celles en qui ce défaut ne se corrigeoit pas, à la servitude perpétuelle ; puisqu'on les regardoit comme des individus d'une nature inférieure, & d'une race abâtardie ; tandis que les Mexicains, par un préjugé encore plus barbare, devoient tous les Hermaphrodites à la mort.

Pour réunir dans un seul article deux faits singuliers, qui ne semblent d'abord avoir d'autre rap-

port qu'
festiven
terons u
Amazon
dit-on,
dans l'A
toient d
qu'une f
les preuve
tradition
cette répu
enfantée
miers co

» Je re
» nier on
» l'espece
» pareille
» sifter, j
» zones A
» d'Afrique
» les Histo
» mêlé de
» tion. Je
» s'il y a p
» c'est en
» mies, qu
» re, & q
» domestiq
» fournir d
» joug de l
» établir
» pendanc
» condition
» pareille r
» de plus e
» qui arriv
» Européen
» ordinaire
» tents, fu
» quelquefois

Tam. I

l'esprit de
bles.
résumer que
hâtés d'ex-
usage qu'ils
qui auroit
s exactes &
sur la véri-
s'accordent
du nouveau
i de la Loui-
i des Sioux,
la Floride,
, & traduite
qui l'a em-
grand Atlas,
ovince atten-
rier. Si cette
pçonner que
ce soupçon
a la relation
publiée de-
Mr. Tensel,
s filles de la
ieme année,
ont une con-
pèces d'her-
elles appli-
g: cette Cir-
ne sans doute
oiffance; &
rquoi on y
e corrigeoit
qu'on les re-
nature infé-
que les Me-
barbare, dé-
mort.
ux faits fin-
d'autre rap-
port

port que leur singularité même, mais qui ont effectivement quelque analogie entr'eux, nous jetterons un coup d'œil sur la prétendue histoire des Amazones du nouveau Monde, qui avoient fondé, dit-on, un Etat puissant sur les rives du Maragnon, dans l'Amérique méridionale, où elles n'admettoient des hommes, ou plutôt des proletaires, qu'une fois par an. Mr. de la Condamine a recueilli les preuves que fournissent & les écrivains & la tradition encore subsistante, pour démontrer que cette république de femmes n'est pas une chimere enfantée par l'imagination romanesque des premiers conquérants Espagnols.

» Je reviens, dit-il, au fait principal. Si pour le nier on alléguoit le défaut de vraisemblance, & l'espece d'impossibilité morale, qu'il y a qu'une pareille république de femmes pût s'établir & subsister, je n'insisterois pas sur l'exemple des Amazones Asiatiques, ni des Amazones modernes d'Afrique; puisque ce que nous en lisons dans les Historiens anciens & modernes, est au moins mêlé de beaucoup de fables, & sujet à contestation. Je me contenterois de faire remarquer que s'il y a pû avoir des Amazones dans le monde, c'est en Amérique, où la vie errante des femmes, qui suivent souvent leurs maris à la guerre, & qui n'en sont pas plus heureuses dans leur domestique, a dû leur faire naître l'idée, & leur fournir des occasions fréquentes de se dérober au joug de leurs tyrans, en cherchant à se faire un établissement où elles pussent vivre dans l'indépendance, & du moins n'être pas réduites à la condition d'esclaves & de bêtes de somme. Une pareille résolution prise & exécutée n'auroit rien de plus extraordinaire, ni de plus difficile, que ce qui arrive tous les jours dans toutes les colonies Européennes en Amérique, où il n'est que trop ordinaire que des esclaves, maltraités ou mécontents, fuient par troupes dans les bois, & quelquefois seuls, quand ils ne trouvent pas à qui

» s'associer, & qu'ils y passent ainsi plusieurs années, & quelquefois toute leur vie dans la solitude (*). «

Le sentiment de ces Académiciens, qui pendant sa navigation sur le fleuve Maragnon a interrogé plusieurs Américains, qui lui ont d'une commune voix affirmé l'existence des Amazones, est d'une grande autorité; mais cette autorité n'empêche point qu'on ne puisse former sur ce fait tant de doutes raisonnables, qu'il seroit ennuyeux de les proposer tous. Quand on auroit trouvé un nombre suffisant de femmes mécontentes pour en composer une République entière, on n'auroit encore que la moindre partie d'une société en état de subsister: la difficulté seroit de prendre des hommes assez poltrons pour se laisser contraindre à faire des enfants, malgré eux, à des femmes qui les chasseroient, dès que l'ouvrage de la génération seroit achevé: & comme on ne procédoit, selon M^{de} la Condamine, qu'une fois par an à la propagation, il faut que ces Amazones aient, même pendant leur grossesse, fait une chasse d'hommes, pour les avoir tout prêts quand l'année étoit révolue; car ces hommes ne venoient point se présenter d'eux-mêmes chez des femmes qui les haïssoient mortellement. Quant aux enfants nés de ces mariages momentanés, qu'en faisoit-on s'ils avoient le malheur d'être garçons? On me dira qu'il n'y avoit rien de plus commode que de les massacrer au sortir de la mere, ou enfin de les élever jusqu'à l'âge de cinq à six ans pour les exiler de l'état comme des criminels. Dans l'imagination cela est aussi possible que la République de Platon, ou celle de Thomas Morus; mais si on veut faire quelque usage du jugement

(*) Voyage de la riviere des Amazones, p. 109. Paris 1745.

& de la
il n'en
Nature
toire
pour le
devenir
égorgé
ces enf
après ce
mes int
ractere
sant, &
pourroi
mettre r
sang fr
raremen
rage &
Æhea
ca, qui
ciens R
nombre
forma u
comme
nes ait
faute de
ment ce
bliffeme
vrai qu'
verneme
core av
monarch
une fem
cratique
en a-t-i
monde:
qui se so
mettent
soient ja
sieurs se
supposer

& de la reflexion , tout cet édifice s'abyme , & il n'en reste que des absurdités qui révoltent la Nature , ou qui l'anéantissent. Il seroit contradictoire qu'une femme eût une aversion violente pour les hommes , & qu'elle consentit à la fois à devenir mere il seroit monstrueux qu'une mere égorgeât ou exposât ses enfants , sous prétexte que ces enfants ne sont pas des filles. Est-il si aisé après cela de rassembler vingt à trente mille femmes insensées ; homicides , & guerrieres ? Le caractere du sexe le plus doux , le plus compatissant , & enfin , si l'on veut , le moins méchant , pourroit-il se démentir jusqu'au point de commettre régulièrement , d'un commun accord , & de sang froid , des crimes qui ne se commettent que rarement par quelques individus qu'agitent la rage & le désespoir ?

Aeneas Silvius dit qu'une fille , nommée *Valesca* , qui avoit lu des livres de chevalerie & d'anciens Romains , attroupa , dans la Boheme , un nombre assez considerable de femmes dont elle forma une espèce de republique ; & l'on regarde comme un prodige que cette bande de Bohémien-nes ait pû subsister pendant neuf ans. Elle périt faute de pouvoir se propager ; & voilà exactement ce qui a dû arriver par-tout à de tels établissemens , faits en dépit de la Nature ; s'il est vrai qu'on en ait faits ; & que le défaut de gouvernement & de police ne les ait pas dissipés encore avant la neuvieme année. Quoiqu'un état monarchique ou despotique puisse être régi par une femme , on peut douter qu'un état aristocratique se laisseroit régir de même , au moins n'y en a-t-il aucun exemple avéré dans l'histoire du monde : & il est très-surprenant que les nations qui se sont tant de fois soumises , & qui se soumettent encore à l'empire d'une femme , ne se soient jamais soumises au gouvernement de plusieurs femmes ; quoiqu'il paroisse absurde de supposer plus de lumieres , plus de capacité dans

un individu qui commande arbitrairement que dans plusieurs qui partagent l'autorité, & qui la modèrent. Si dans le premier cas on n'a non-seulement dégénéré de la liberté, mais même de la servitude, il n'étoit pas possible aux hommes de s'avilir davantage dans le second: ce n'est donc pas le mépris qu'ils ont craint sous une telle forme de gouvernement; mais ils ont vu que pour mouvoir les ressorts d'une Monarchie, ou d'un Empire despotique, il ne falloit être capable que de vouloir, & que pour conduire un Etat Aristocratique il falloit être capable de gouverner: & en effet, si l'on y fait attention, on voit que le plus souvent là où les femmes régner, les hommes gouvernent (*).

Si après cela, on venoit alléguer les témoignages d'Hérodote, de Diodore de Sicile, d'Arien, de Justin, on répondroit que ces témoignages ne peuvent prouver ce que la raison réfute, & quand Quint-Curce dit que l'Amazone Thalestris, qui commandoit à d'autres Amazones, vint des confins de l'Hircanie solliciter Alexandre à coucher trois nuits avec elle, je n'admire ni ne crois ce conte insipide écrit en latin.

Que des Nègres, maltraités par ceux qui prétendent être leur maîtres, s'échappent des colonies, s'enfuient dans des déserts & s'y cachent,

[*] On connoît l'extravagance de cet Empereur qui créa à Rome un Senat de femmes. Le peuple qui avoit souffert jusqu'alors, avec une patience presque incroyable, ce qu'il y a d'extrême dans la servitude sous un Prince furieux & avare, ne put se contenir à la vue de ce Tribunal: il le révolta, & massacra son tyran pour avoir abusé excessivement de son pouvoir, en confiant les destins de l'Etat à des mains incapables de le gouverner. Cependant ce même peuple a été plusieurs fois gouverné par des Impératrices très-despotiques, sans qu'il ait montré le moindre mécontentement; & en cela il n'étoit pas en contradiction avec lui-même.

cela est
sentent
bête féro
tyrans,
rapport
tifs, &
dant plu
est très-
de femme
d'Orellan
subsiste e
dire, dan
pénétré
avoir au
Il n'est
l'Amériq
épouses,
aussi dur
père: je
impossible
fatiguées
de leur m
lieux inh
vages &
créatures
on chang
tion, en
nouveau
d'autre, ti
veau Mon
que de fé
pacte socia
particulier
leur empir
tant parmi
an...
Si toutes
de la vérité
en a-t-il be
un fait vra

celà est naturel : que ces Nègres déserteurs consentent plutôt à rester toute leur vie parmi les bête féroces , qu'à retourner aux pieds de leurs tyrans , cela est encore naturel. Mais y a-t-il le rapport le plus éloigné entre ces esclaves fugitifs , & des Amazones qui se perpétuent pendant plusieurs siècles ? Car M. de la Condamine est très-porté à penser que cette confédération de femmes Indiennes , loin d'avoir fini au temps d'Orellana , a persisté jusqu'à nos jours , & qu'elle subsiste encore au centre de la Guiane ; c'est-à-dire , dans un endroit où jamais les Européens ne pénètrent , & dont on ne peut , par conséquent , avoir aucune nouvelle.

Il n'est que trop vrai que les Indigenes de l'Amérique outrageoient singulièrement leurs épouses , & qu'ils avoient rendu leur condition aussi dure , aussi malheureuse qu'elle pouvoit l'être : je conviens après cela , qu'il n'est pas impossible que quelques-unes de ces femmes , fatiguées de la servitude , n'aient pu se séparer de leur maris , pour aller vivre à l'écart dans des lieux inhabités , en s'y sustentant de fruits sauvages & de gibier. Si l'on veut nommer ces créatures errantes & solitaires des Amazones , on changera du tout au tout l'état de la question , en donnant à des termes reçus un sens nouveau , puisque nous ne prétendons rien dire d'autre , sinon qu'il n'y a jamais eu , ni au nouveau Monde ni ailleurs , une véritable république de femmes confédérées , & unies par un pacte social , par des loix & des constitutions particulières , qui aient propagé leur race & leur empire pendant plusieurs âges , en n'admettant parmi elles des hommes qu'une fois par an.

Si toutes les fables n'ont pas tiré leur origine de la vérité ou de la vraisemblance , au moins y en a-t-il beaucoup qui ont eu leur source dans un fait vrai mal interprété. On trouve dans plu-

siéurs anciennes relations , & même dans les Lettres de Fernand Cortez à Charles-Quint , que les Espagnols ; en pénétrant dans de petites isles situées à la plage orientale de l'Amérique , y virent quelques troupes de femmes , qu'on prit fort mal à propos ; dit Pierre d'Angleria ; pour des Amazones : c'étoient des prêtresses ou des Religieuses ; qui ; en vivant dans le célibat strictement dit , avoient , par leurs austérités réelles & leurs prétendus sortilèges , acquis tant de considération & de crédit , qu'on venoit les consulter comme des oracles , ou comme des Sibylles ; & les Indiens labouroient gratuitement leurs champs , y plantoient le Manihot , & en faisoient pour elles la récolte , ce qu'on peut nommer un excès de dévotion dans des hommes si paresseux. On ne fera pas tenté de former des doutes sur l'existence de ces Vestales Américaines ; si l'on se rappelle que Strabon rapporte qu'il y avoit de son temps , sur les côtes de France , une isle habitée par des Druidesses , ou des femmes Gauloises qui avoient fait vœu de chasteté : les Chroniques septentrionales font aussi mention de quelques isles de l'Angleterre & de la Suede , occupées anciennement par des vierges sacrées. Il y a eu de ces vierges parmi les anciens Bataves , (*) parmi les Germains , & en général parmi tous les Sauvages du

[*] Picarr , dans ses antiquités du pays de Drenthe & de la Frise , dit que les gens de la campagne s'imaginent que les vierges blanches , qui ont été les Prêtresses des anciens Bataves , reviennent encore , toutes les nuits , errer autour des vieux tombeaux qu'on reconnoît dans le pays : ils en sont si fortement persuadés ; qu'il n'est pas possible de les guérir de cette superstition ; qu'on retrouve chez différentes nations de l'Allemagne , & à plus de deux cents lieues de la Hollande ; ce qui n'est pas surprenant ; puisque les Germains paroissent avoir fait encore plus de cas de leurs Prêtresses que les Bataves mêmes , comme nous l'avons remarqué en parlant de Velleda.

monde
incomp
vertu ,
sonnes
soient v
dévouer
moins
par ce
que les
à leur
qu'hum
bât n'es
des bois
peuples
quoi y
Péruvie
pagnols
en a dai
raison d
les loix
Prudenc
Vestales
à qui il
ginité :
alors que
de Relig
anciens
ne subsi
aux pren
ce titre q
long-ten
prêtrise
suite de
tion. [*]

(*) Che
Divinités
hormi les
prescrit p
sûe pouvo

monde, qui, par un consentement universel & incompréhensible, ont supposé la plus haute vertu, & le mérite le plus éminent, dans les personnes de l'un & de l'autre sexe qui embrassoient volontairement le vie célibataire, pour se dévouer au service des autels: il paroît néanmoins que dans l'antiquité les femmes se sont, par ce sacrifice, attiré encore plus de respect que les hommes; leur foiblesse a donné de l'éclat à leur courage; & leurs efforts ont paru plus qu'humains. Le préjugé sur l'excellence du célibat n'est donc qu'une opinion imaginée au fond des bois; par des barbares, & adoptée par les peuples civilisés sans savoir pourquoi: car pour-quoi y-avoit-il des couvents de filles parmi les Péruviens & les Mexicains avant l'arrivée des Espagnols? On pourroit demander pourquoi il y en a dans l'Europe; si c'étoit l'usage d'exiger la raison d'un abus que la Religion autorise, que les loix tolèrent, & que la Nature réprovoit. Prudence a fait une Satyre Chrétienne contre les Vestales qui étoient encore à Rome de son temps, à qui il fait un crime d'avoir conservé leur virginité: si ce pieux déclamateur avoit pû prévoir alors que la Chrétienté seroit un jour surchargée de Religieuses, il se seroit tû. Cependant les anciens avoient des raisons fort plausibles qui ne subsistent plus: ils admettoient les femmes aux premières fonctions sacerdotales; & c'est à ce titre qu'ils exigeoient d'elles la continence aussi long-temps qu'elles étoient employées dans la prêtrise, qu'il leur étoit libre d'abdiquer, & ensuite de se marier quand elles en avoient l'intention. [*] Or, comme les Chrétiens du troisieme

(*) Chez les Romains, les Prêtresses des différentes Divinités avoient le droit d'abdiquer le sacerdoce, hormi les Vestales, qui devoient accomplir le terme prescrit par les statuts liturgiques de Numa: une Vierge ne pouvoit entrer dans le College de Vesta à l'âge de

siècle jugerent à propos d'exclure à jamais les femmes des premières & des secondes fonctions sacerdotales, en réformant les Diaconesses qui subsistoient encore alors dans l'Eglise; ils anéantirent, par cette sanction, toutes les raisons qu'on pourroit alléguer pour défendre le célibat monastique des filles, qui souffrent dans leurs cloîtres ce qu'aucune femme n'a jamais souffert dans les sérails de l'Orient; & le fanatisme les fera souffrir aussi long-temps que la barbarie des hommes laissera subsister de tels établissemens; c'est aux hommes qu'il faut s'en prendre. Les peuples barbares en témoignant tant de respect

pour

sept ans, & se retirer à l'âge de trente. Après vingt-trois ans de service, elle étoit réputée émérite, & aequéroit la liberté de se marier, comme on peut s'en convaincre, en lisant, dans les Poésies de Prudence, la satire qu'on vient de citer: il est assez surprenant que cet Ecrivain dise, dans son libelle, que les Ex-Vestales qui entroient dans le lit conjugal, n'y apportoient plus une seule étincelle du feu de l'amour, que les desirs & la vieillesse avoient éteint dans leur cœur usé: une Ex-Vestale qui se marioit à trente ans n'encouroit certainement pas ce reproche; puisqu'il y a tant de filles qui, sans avoir été Religieuses, ne se marient pas avant ce temps-là, & qui donnent des preuves fréquentes de fécondité chez tous les peuples de l'Europe.

Cette liberté de se marier, accordée aux Vestales, est sans doute la cause du peu de désordres éclatans dont leur Collège a été accusé, même par les premiers Chrétiens. L'Abbé Nadal, qui n'avoit apparemment rien de mieux à faire, a calculé que pendant onze cents ans que l'ordre de Vesta a subsisté, il n'y a eu que dix-huit à vingt Vestales punies publiquement pour crime de chasteté violée au premier chef. On peut juger après cela, s'il n'est pas vrai, comme nous l'avons dit, que les anciens n'exigeoient la continence qu'aussi long-temps que duroient les fonctions sacerdotales. Et nos Religieuses modernes de quelles fonctions s'acquittent-elles? De pleurer peut-être l'indifférence de leurs vœux & la barbarie des hommes.

Pour
d'un
reçu,
ont su
sur eu
roient
tion q
un sop
jourd'
de tous
le célib
vertu a

Si ce
de l'An
ont don
sible en
prendre
ragnon
zale Piz
effrayés
cherent
avanturi
histoire
Chancel
outrés n
des Lett
du fleuve
les avoir
lique. Les
raison de
femmes I
au temps
conquérir
les Sarras
Il reste
conquér
trouvé en
a été que
ait acquis
l.s différen

Tom. I

Pour la virginité de leurs Prêtresses, sont partis d'un principe faux ; mais ce principe une fois reçu, ils en ont tiré des conséquences justes : ils ont supposé que ceux qui avoient assez d'empire sur eux-mêmes pour étouffer leur instinct, seroient sans passions ; & c'est dans cette supposition qu'est l'erreur & la source du préjugé : c'est un sophisme de la superstition, qu'il seroit aujourd'hui inutile de réfuter, puisque l'expérience de tous les siècles a dû convaincre les hommes que le célibat n'a rien de commun avec la vertu, ni la vertu avec le célibat.

Si ce ne sont pas ces espèces de vierges sacrées de l'Amérique dont nous venons de parler, qui ont donné lieu à la fable des Amazones, il est possible encore que François Orellana, en voulant prendre terre sur l'un ou l'autre rivage du Maragnon avec un brigantin qu'il avoit volé à Gonzale Pizarre, trouva en 1541 quelques Indiennes effrayées, qui dans la crainte d'être égorgées, tâchèrent de s'opposer à son débarquement : cet aventurier, de retour en Europe, exagéra son histoire qui auroit pû lui arriver par-tout ; & la Chancellerie Espagnole, à qui les titres les plus outrés n'ont jamais rien coûté, le nomma, par des Lettres patentes, *Gouverneur-Généralissime du fleuve des Amazones, pour le récompenser de les avoir subjuguées au nom de Sa Majesté Catholique*. Les Historiens Turcs auroient bien plus de raison de donner le nom d'Amazones à quelques femmes Italiennes, excessivement fanatiques, qui au temps des Croisades allèrent par troupes pour conquérir la Terre Sainte, & furent prises par les Sarrafins qui les violèrent.

Il reste à observer qu'Orellana est le seul des conquérants d'Europe qui ait prétendu avoir trouvé en Amérique des femmes armées : il n'en a été question ni avant, ni après lui. Et quoiqu'on ait acquis infiniment plus de connoissances sur les différents peuples des Indes Occidentales qu'on

n'en avoit en 1541 ; quoiqu'on ait pénétré dans toutes les terres qui bordent le Maragnon , & parcouru tout l'espace occupé par l'ancienne nation des Yurimaguas , on n'y a découvert aucun vestige d'une telle République : on n'en a jamais rencontré un individu. Si l'on examinoit donc ce fait suivant les loix de la Critique historique , il faudroit encore rejeter l'existence des Amazones comme une fable , malgré l'autorité du Jésuite d'Acuna , qui sans avoir jamais vu des Amazones , dit que celles de l'Amérique se coupoient une mamelle , ce qui n'est pas plus dangereux , selon lui , que de se couper les cheveux ou les ongles.

Quant à la tradition des Indiens , elle n'est d'autres poids ; qu'ils ayent , dans leur langage , un mot exprès pour signifier des femmes qui n'ont pas de maris ; car si ces Indiens étoient venus voyager en Europe pour y recueillir à leur tour les traditions , on leur auroit attesté des absurdités semblables parmi les gens de la campagne , qui ont dans leur langage des mots exprès pour signifier des spectres , des Wampires & des revenants : on leur auroit dit , nous tenons de nos peres , & nos peres tenoient de nos ayeux que l'enchanteur Merlin transporta des Montagnes pour faire sa digestion , & que le diable fit en Angleterre la chaussée de Géants , pour chagriner S. Georges. Si ces Indiens avoient continué leur route jusqu'en Espagne , que ne leur eût-on pas dit avant de les bruler ? Le peuple est par toute la terre le même , c'est un enfant incapable de témoigner , & les Philosophes ne devroient non plus s'arrêter à son témoignage qu'un juge à la déposition d'un imbécille.

Les noms imposés aux rivieres , aux montagnes , aux monuments , aux bras de mer , aux provinces , ne sont rien moins que des autorités historiques qui prouvent que les personnes & les faits auxquels ces noms font allusion , soient des

faits & de
sonnemer
rique un
péins nor
y a , ou i
Autant va
un homin
Pierre , q
Campagne
après dix-f
S. Pierre.

Il n'y a
ait des ma
d'or : il fau
Eldorado ,
Anglais l'o
la méthode
es noms c
au sens cor
dans l'univ
pour enchan

S

DE la

A vant q
ommuns au
era ici plus
Circocision
ue ; & cet a
otions relat
ne , que no
ans les mari
Les argum
udolph , po
is en Egyt

faits & des personnes réelles : ce seroit un raisonnement étrange que de dire, il y a en Amérique un fleuve immense que quelques Européens nomment le fleuve des Amazones ; donc il y a, ou il y a eu des Amazones en Amérique. Autant vaudroit-il dire qu'il y a eu jadis en Italie un homme dépourvu de tous biens, nommé Pierre, qui acheta du Sénat Romain toute la Campagne de Rome, puisqu'elle porte encore, après dix-sept cents ans, le nom de patrimoine de S. Pierre.

Il n'y a pas en Amérique de province, où il y ait des maisons d'émeraudes & des montagnes d'or : il faut cependant, dira-t-on, qu'il y ait un Eldorado, puisque les Jésuites & un philosophe Anglais l'ont cherché. Enfin, si l'on admettoit la méthode de démontrer la nature des choses par les noms qu'elles portent, il faudroit renoncer au sens commun : il n'y auroit plus rien de réel dans l'univers ; & notre globe deviendroit un séjour enchanté, habité par l'illusion & l'erreur.

S E C T I O N I V.

DE la Circoncision & de l'Infsbulation.

Avant que de décrire quelques usages bizarres, communs aux peuples des deux continents, on traitera ici plus en détail de tout ce qui concerne la Circoncision, que l'on a aussi trouvée en Amérique ; & cet article nous fournira plusieurs observations relatives à l'Histoire naturelle de l'homme, que nous tâchons de ne pas perdre de vue dans les matières les plus stériles en apparence. Les arguments employés par M. Marsham & Rudolph, pour démontrer que les Hébreux avoient été en Egypte la mode de se circoncire, ont en

leur faveur la vraisemblance, & des autorités d'écrivains anciens, qui me semblent former une preuve historique irrécusable; mais on pourroit demander d'où les Egyptiens étoient venus eux-mêmes à cette idée extraordinaire de se retrancher une membrane du membre génital: & en remontant ainsi à l'origine de cette pratique, on découvrirait, non le nom de son auteur qui ne nous intéresse point, mais la situation des contrées où la Circoncision a commencé, & c'est indubitablement entre l'Equateur & le trentième degré de latitude septentrionale: aussi cette vaste portion du Globe contient-elle encore aujourd'hui plus de nations circoncises que le reste de la terre habitée. Il est vrai que les Siamois, les Tunquinois, les Péguais, & les Chinois répandus entre ces latitudes, sont restés incirconcis; ce qu'on doit uniquement attribuer à la différence de leur climat. Car on fait que de certains pays, quoique situés sous les mêmes parallèles, peuvent varier extrêmement entr'eux, par rapport à la température & à d'autres causes actives.

Si l'on ne découvre donc aucune apparence de circoncision parmi aucune nation du Nord, & l'Histoire nous apprend qu'elle a été, de temps immémorial, pratiquée dans quelques pays voisins de la Ligne & du Tropique du Cancer; il faudra convenir que c'est là où elle a pris naissance soit que les Egyptiens en aient été les inventeurs soit qu'ils l'aient reçue des Ethiopiens, qui paroissent en effet avoir peuplé primitivement les rives du Nil situées dans la Zone Torride, & s'étendant, dans la suite, vers le *Delta*, qu'ils auroient tiré des eaux en élevant des digues, & en creusant des fossés pour saigner les marais de la basse Egypte. Cependant on ne doit attribuer à aucun peuple particulier, ce que le besoin a pu enseigner à plusieurs à la fois, puisque l'amputation du prépuce est moins un acte religieux qu'une nécessité physique. J'avoue que le fanatisme, ayant trouvé ces

térémonie
a fait un
parce qu
ques. J'av
s'accorde
porté les
que la pl
moins in
Philon; c
eoup d'ab
vorise à l
exempte l
naît, selo
de tous les
ne parlent
que le tem
blable qu'i
die endém
ette indit
Chrétiens;
heureux c
comme ils
au climat,
Gonorrhée
concis, pu
ciens livre
Affirm
prépuce
maine, c'e
donne un
peut être v
dans la hat
l'Abyssinie
& cet accro
deat les ny
proportion
qu'elle est l
ques sujets
tation, & c
qu'il est pos

térémonie établie, s'en est comme emparé, & en a fait une application outrée & déraisonnable, parce qu'il n'y a point de raison dans les fanatiques. J'avoue encore que les auteurs modernes ne s'accordent pas sur les véritables causes qui ont porté les premiers Orientaux à se circoncire, & que la plupart rejettent tout ce que Philon, le moins ignorant des Juifs, a écrit à ce sujet. Ce Philon, qui allioit un peu de philosophie à beaucoup d'absurdités, assure que la Circoncision favorise à la fois la population dans l'Orient, & y exempte les hommes d'une sorte de charbon qui naît, selon lui, indistinctement au bas du gland de tous les incirconcis; mais les Médecins Arabes ne parlent pas de ce charbon dans leurs écrits que le temps a épargnés; & il n'est pas vraisemblable qu'ils auroient négligé de décrire une maladie endémique. Si la Palestine seule engendroit cette indisposition, tous les Gentils & tous les Chrétiens qui ont habité & propagé dans ce malheureux coin de l'Asie, s'en seroient aperçus, comme ils se sont aperçus de la Lèpre qui y tient au climat, & de la Phlyctène, ou de la fausse Gonorrhée, qui n'a pas respecté les Hébreux circoncis, puisqu'ils s'en plaignent dans leurs anciens livres.

Affirmer avec Philon que le retranchement du prépuce a éléve la propagation de l'espèce humaine, c'est affirmer une erreur, parce qu'on donne un sens illimité à une proposition qui ne peut être vraie que par hazard. Dans l'Arabie, dans la haute Egypte, la Perse méridionale, & l'Abyssinie, les hommes ont le prépuce fort long; & cet accroissement s'y étend aussi sur les femmes, dont les nymphes s'épanchent encore davantage à proportion: cette longueur du prépuce, lorsqu'elle est la plus excessive, pourroit dans quelques sujets empêcher le libre exercice de la copulation, & ce n'est que dans de tels cas particuliers, qu'il est possible que la Circoncision faciliteroit la

reproduction, comme le dit Philon (*). Mais le plus grand motif, & le seul peut-être qui a contraint les premiers habitans de ces contrées à se circoncire, c'est qu'ils ont voulu se garantir des vers qui s'y engendrent entre les replis du prépuce & sous le gland; ce qui ne doit pas plus nous étonner que de voir des insectes énormes naître, croître, & propager dans les intestins, dans le sang & les sucs du corps humain, dont il n'y a aucune substance qui ne puisse entretenir & sustenter des quantités innombrables d'animalcules. Les ablutions que tous les Législateurs Orientaux ont, dans tous les temps, non-seulement recommandées comme un conseil de santé, mais prescrites comme une loi inviolable de l'état, prouvent combien la propreté est nécessaire aux peuples de ces climats; mais il faut que les ablutions & les frictions avec le sable, dont on se sert au défaut de l'eau, ne fussent pas pour déraciner & détruire ces sortes de vers, dont on ne peut peut-être arrêter entièrement la multiplication qu'en retranchant la partie même où ils s'attachent pour multiplier: & cela est d'autant plus probable que les Chrétiens de l'Abyssinie ont combiné la Circoncision avec le Baptême: des moines, envoyés dans ce pays par la Propagande, furent très-scandalisés de ce contraste, & vinrent, pleins de zèle & de charité, accuser à Rome les Abyssins de judaïser; & on alloit les excommunier, lorsqu'ils présenterent au Pontife Latin une confession de foi dans laquelle ils assurent qu'ils n'usent de la Circoncision que comme d'un remède physique, & du Baptême comme d'un remède spirituel; & un Evêque d'Abyssinie qui se trouvoit à Lisbon-

[*] L'on est aussi quelquefois obligé en Europe de circoncire de certains individus en qui l'organisation du prépuce est si vicieuse, qu'ils ne sçauroient engendrer, si l'on ne leur faisoit une amputation, ou tout au moins une incision.

ne; fut
lui per
chale, p
d'être c
vous de
de Dieu
que vo
prépuce
Il est
sion est
tile. Par
temps in
sur les
la mer d
surer qu
résulten
qui, sel
est la pa
sions or
& par c
être nat
constitu
peut être
tes les pr
frique, c
le comm
lieu du d
cessé de c
Les an
de la vach
du feu &
il seroit
de la Per
Porus &
& par co
cessaire n
vation à l
bitans in
avoient l
donc ni

ne, fut fort indigné de ce qu'on ne voulut pas lui permettre de lire une messe dans la Patriarcale, parce que le Clergé Portugais lui objectoit d'être circoncis, & par conséquent hérétique: je vous déclare à mon tour, répondit-il, ennemi de Dieu, parce que vous vous coupez la barbe, & que vous brûlez des hommes qui se coupent le prépuce.

Il est facile de distinguer les pays où la Circoncision est indispensable, d'avec ceux où elle est inutile. Par-tout où cette opération a été pratiquée de temps immémorial, comme en Arabie, en Egypte, sur les côtes du Golfe Persique, sur les rivages de la mer d'Ormus, dans l'Ethiopie, &c. on peut assurer qu'elle y sert à corriger les inconveniens qui résultent de l'organisation vicieuse du prépuce, qui, selon les observations du Docteur Drake, est la partie la plus sujette à s'écarter des proportions ordinaires, & à pécher par surabondance, & par cohésion avec d'autres parties dont elle doit être naturellement dégagée dans les hommes bien constitués. Quant aux contrées où la Circoncision peut être réputée comme superflue, ce sont toutes les provinces de l'Europe, de l'Asie, & de l'Afrique, où le Mahométisme l'a introduite, depuis le commencement du septième siècle jusqu'au milieu du dix-septième, temps auquel les Turcs ont cessé de conquérir.

Les anciens Indous adonnés au culte de Bra & de la vache, & les anciens Persans adonnés au culte du feu & de Mithra, ne se circoncisoient point: il seroit donc absurde de supposer que le climat de la Perse & de l'Inde eût tellement changé depuis Porus & Xerxès, que cette opération, inconnue & par conséquent inutile alors, seroit devenue nécessaire maintenant. On peut faire la même observation à l'égard de la Grèce, où il n'y a plus d'habitants incirconcis, tandis que les anciens Grecs avoient la circoncision en horreur: elle n'y tient donc ni à la qualité du sol, ni à la constitution

*). Mais le
qui a con-
ontrées à se
arantir des
du prépuce
plus nous
nes naître,
s, dans le
ont il n'y a
nir & sus-
animalcules.
Orientaux:
ent recom-
mais pres-
, prouvent
peuples de
tions & les
t au défaut
ner & dé-
peut peut-
tion qu'en
chent pour
obable que
iné la Cir-
s, envoyés
t très-scand-
eins de zèle
ffins de ju-
, lorsqu'ils
nfession de
usent de la
e physique,
pirituel; &
t à Lisbon-

n Europe de
organisation
auroient en-
tation, ou

des Indigenes: c'est donc le produit du fanatisme que des étrangers y ont répandu & maintenu par la force des armes. C'est à l'aveugle obstination des Orientaux, qui ne veulent rien innover, ni dans les mœurs ni dans les coutumes, qu'on doit attribuer l'acharnement avec lequel les zélateurs Musulmans ont de tout temps, & contre leurs intérêts, exigé de leurs Profélites le retranchement du prépuce, que leur loi & leur prophète n'ordonnent pas. Mahomet avoit été circoncis dans son enfance, avant que d'avoir conçu la moindre idée de s'ériger en réformateur ou de contre-faire l'inspire; en adoptant un usage établi en Arabie, la pensée ne lui vint point de le prescrire par une sanction particulière de son Koran, parce qu'il ne put prévoir alors jusques où sa secte, en devenant religion, s'étendrait un jour: il comptoit que le dernier effort de sa politique étoit de convertir ou d'assassiner, avant sa mort, tous les idolâtres de la Péninsule Arabique, & ces idolâtres mêmes étoient circoncis. Il ne s'agissoit donc pas d'imaginer une nouvelle loi pour ordonner un usage si universellement reçu qu'il ne souffroit pas la moindre contradiction de la part de ceux qui disputoient sur tous les autres points de leur croyance, par une malheureuse foiblesse, commune aux peuples barbares & aux nations civilisées, *magnis parvisque civitatibus commune vitium*.

Si, par la dernière des fatalités, les Juifs étoient devenus conquérants, ils auroient eu plus de raison d'insister sur la Circoncision, qu'ils regardent comme une institution divine, pendant que les Turcs ne l'envisagent que comme une tradition pieuse; mais les uns & les autres l'ont reçue d'un pays où l'on se circoncisoit pour des causes naturelles, les Juifs de l'Egypte où la propreté l'exigeoit, & les Mahométans de l'Arabie où la longueur du prépuce la rendoit nécessaire. L'excroissance de cette membrane dans des climats chauds ne doit pas plus surprendre que le goître des Tr-

fois da
les Orien
& plus é
raison
relations
sieurs na
ces auteu
crescenc
circuit po
de préter
dans un
veu de to
nit-elle:
sion des
derne qu
par le re
tieme an
positiven
déborden
détacher
applique
fois cris
on, lors
ration u
roître la
imaginer
elle se p
main des
mais par
cises n'ac
ser entre

(*) No
pour signi
l'avons en
qui ont tr
mulieres j
concises à
nes protes
tien: cep
pratique.

tois dans des climats tempérés, & en général tous les Orientaux ont le tissu des paupieres plus mince & plus étendu que les Septentrionaux. C'est sans raison que quelques auteurs rejettent ce que les relations disent de l'excès du prépuce parmi plusieurs nations de l'Asie, & de l'Afrique; puisque ces auteurs sont contraints d'avouer que cette excrescence y a lieu dans les femmes, qu'on n'y circoit point sans cela: il me paroît contradictoire de prétendre que le climat ne sauroit produire dans un sexe ce qu'il produit dans l'autre de l'aveu de tous les voyageurs; aussi l'Histoire ne fournit-elle aucune raison de croire que la circoncision des mâles soit un usage plus récent, plus moderne que l'*Excision* des femmes (*), qui se fait par le retranchement des Nymphes, vers la trentième année, comme Belon & Chardin l'assurent positivement; parce qu'avant cet âge, les aïles ne débordent pas encore assez pour qu'on puisse en détacher les extrémités. Il y a des pays où on y applique un fer rouge, afin que la peau, une fois crispée, ne recroisse plus, ce qui arrive, dit-on, lorsqu'on se contente de la couper. Cette opération uniquement inventée pour faire disparaître la difformité la plus dégoûtante qu'on puisse imaginer, n'a rien de commun avec la Religion, elle se pratique dans tout l'Orient, non par la main des Imans, des Moulhas, des Marabouts, mais par celle des matrones: les femmes ainsi excisées n'acquierent d'autre privilege que celui d'oser entrer dans les Mosquées; d'où elles sont ex-

(*) Nous nous sommes servis du terme d'*Excision* pour signifier l'opération qu'on fait aux femmes; nous l'avons emprunté des anciens traducteurs de Strabon, qui ont très-bien rendu le texte grec par la phrase de *mulieres judaice excisa*, pour signifier ces femmes circoncises à la façon des Juifs; quoique les Juifs modernes protestent qu'ils n'ont jamais adopté cet usage Egyptien: cependant il est très-vraisemblable qu'ils l'ont pratiqué.

clues, avant cette cérémonie; par une indulgence singulière du Mahoméanisme, qui les dispense d'aller au sermon & au Paradis.

Les anciens Médecins, comme Aetius & Paul Aeginete, qui parlent de l'*excision*, disent que de leur temps, on coupoit non-seulement les Nymphes, mais qu'on enlevoit tout le prépuce avec une partie du clitoris. Quoique cette partie soit spongieuse, & qu'elle ne contienne pas un grand concours de vaisseaux, il n'en est pas moins vrai que l'amputation en est périlleuse, lorsqu'on n'y employe pas des personnes versées dans la Chirurgie, que les Orientaux n'ont jamais cultivé: & ce n'est qu'en égorgant une infinité d'enfants, qu'ils parviennent à faire quelques eunuques coupés ras: d'ailleurs le retranchement de la partie supérieure de l'*Oestrium Veneris* seroit plutôt une véritable castration qu'une simple *excision*; puisqu'elle détruiroit la sensibilité dans l'endroit où elle est la plus vive; ce qui me porte à penser qu'Aeginete & Aetius ont été mal instruits dans ce qu'ils rapportent de cette opération, qu'ils semblent avoir outrée pour la rendre ridicule, parce qu'ils ignoroient apparemment qu'elle est très-souvent nécessaire. Quoiqu'il en soit, il est certain qu'on ne circonçoit pas aujourd'hui autrement les femmes en Abyssinie, qu'en leur raccourcissant les Nymphes avec une espèce de ciseau bien aiguisé: on ne touche pas au clitoris, & la plaie se guérit par le moyen des poudres astringentes & des gommés, qu'on y répand pour étancher le sang. Les Abyssins nomment cette cérémonie *la régénération de la virginité*, parce que les femmes qui l'ont essuyée, leur paroissent avoir quelque foible ressemblance avec les vierges.

Quant cette opération dont parle M. Thevenot, qui prétend que les Egyptiennes sont sujettes à une callosité qui se manifeste au-dessus de l'*Os pubis*, & qu'on enleve avec des cauterés, il n'y a aucun auteur qui en fasse

mentie
femme
ce doi
dans l
donne
on a e
est, di
depuis
& l'on
de cett
la cop
trop c
bonne
correct
leurs a
piastres
dessus
ché, ni
cru: c'e
loin de
la moir
ne gén
tions. M
quante
femmes
nessé, p
en avoi
nymph
de l'Ex
que n'a
tation c
tranché
de se fa
l'idée d
n'étoit
s'étant f
du reste
cette bi
Hottent

mention : si non-obstant ce silence universel les femmes d'Egypte ont ce caractere singulier , ce doit être le même que celui qu'on remarque dans les Hottentotes à qui le Jésuite Tachard donne un tablier naturel ; & ce tablier dont on a ensuite exagéé la longueur & la forme , est , dit-on , une membrane flottante qui pend depuis le bas de l'abdomen , & selon d'autres , depuis le nombril , jusqu'à la moitié des cuisses , & l'on ajoute que les Hottentots sont , cause de cette défectuosité , contraints de procéder à la copulation comme les crapauds ; mais il y a trop de voyageurs qui en passant au Cap de bonne Espérance , y ont vu , dans la maison de correction , des Hottentotes faire ostentation de leurs appas , dans la vue de gagner deux à trois piastres , pour qu'on ne soit pas mieux instruit là-dessus de nos jours. Cet appendice n'est ni détaché , ni membraneux , ni aussi étendu qu'on l'a cru : c'est une excrescence calieuse , dure , & qui , loin de descendre sur les cuisses ne recouvre que la moindre partie des organes de la génération , & ne gêne en rien les maris Caffres dans leurs fonctions. Nous savons d'une personne qui a vécu cinquante-trois ans à la pointe de l'Afrique , que les femmes , en s'y servant de bandages dans leur jeunesse , pourroient prévenir cette difformité , si elles en avoient la moindre envie : elles ont aussi les nymphes fort épanchées , & ignorent la méthode de l'*Excision* , dont elles auroient bien plus besoin que n'avoient les anciens Hottentots de l'amputation d'un testicule , qu'ils ne se sont jamais retranchés , comme le dit l'exagérateur Kolbe , afin de se faire initier dans une confrérie , mais dans l'idée de se rendre plus légers à la course ; & il n'étoit pas rare alors d'y voir des hommes qui s'étant fait ôter un testicule à dix ans se privoient du reste de leur virilité à quarante. Aujourd'hui cette bizarrerie a absolument fini , & de tous les Hottentots qui habitent autour du Cap , il n'y en

a plus qu'ils soient *Monorchis* (*), & ils n'en courent pas moins bien : chez eux la raison a prévalu, & on peut dire même dans un sens physique, qu'ils ont commencé à devenir des hommes.

Après avoir donné une légère idée de l'*Excision*, il reste à parler de la manière de circoncirer les gar-

(*) On nomme *Monorchis* les hommes qui n'ont qu'un testicule, & *Triorchis* ceux qui en ont trois ; ce qui arrive fort rarement ; & les sujets en qui cette surabondance se rencontre, ne sont pas plus puissants que les *Monorchis*, & ceux-ci ne sont pas plus foibles que les hommes ordinaires. L'Histoire nous apprend que Sylla & Tamerlan étoient nés *Monorchis*.

Quant aux anciens Hottentots, ils s'otoient un testicule dans l'idée que cette espèce de castration les rendoit plus habiles à la course & à la chasse ; car les autres motifs que différents Voyageurs ont allégués pour expliquer cet usage, sont faux & ridicules. On a dit, par exemple, que ces sauvages se mutiloient de la sorte, parce qu'ils craignoient de faire des enfans gémeaux ; ce qui n'est pas, puisque l'expérience leur a continuellement démontré que leurs épouses accouchoient très-souvent de deux enfans malgré l'amputation d'un testicule du pere, ainsi que les Hollandais établis depuis si long-temps à la pointe de l'Afrique, l'ont observé plusieurs fois. Pourquoi se seroient-ils donc opiniâtrés à se servir d'un remède dont ils connoissoient l'inutilité ?

Il est vrai que, parmi les sauvages, la mere ne pouvant allaiter deux enfans à la fois, se défait quelquefois de celui qui paroît être le plus infirme ; & cette coutume barbare avoit été adoptée par les Hottentots, comme par la plupart des peuples errants. En Amérique la mere étouffoit la fille gémele ; & quand les gémeaux étoient mâles, on étouffoit celui qui paroïssoit le moins bien portant. La mere disoit qu'il lui étoit impossible de porter sur son dos deux enfans à la fois, lorsque la horde alloit en course, ou qu'elle changeoit simplement de demeure ; & le mari, occupé à la chasse ou à la pêche ne pouvoit pas non plus se charger de porter un enfant ; de sorte que cette barbarie d'égorger un d'entre les gémeaux résulte moins du caractère impitoyable des sauvages que de leur façon de vivre ambulants & dispersés.

sons q
port à
on use
les Mu
papier
ou à u
qu'on
enfant
bien é
une au
ne cro
ment
Seigne
serve é
peut a
reur T
laquell
peau d
il conn
faire M

S'il e
& touj
mitifs
ou po
quelle
plus h
servoie
ments
gistes
& qui
& que
les hac
la pier
concisi
société
notre c

Les
dégoû
de l'ho
Mohe

sons qui varient en plusieurs points, tant par rapport à l'âge que par rapport aux médicaments dont on use pour arrêter le sang & consolider la plaie: les Musulmans n'y employent que des cendres de papier, & ne fixent pas cette exécution à un an ou à un jour; mais leur rituel exige que l'enfant qu'on coupe, ait un parrain qui réponde que cet enfant sera fidele à l'Alcoran; & ce qu'il y a de bien étonnant, ce répondant peut être choisi dans une autre religion: il peut être Chrétien, ce qu'on ne croiroit pas si Henri III n'eût été solennellement requis d'être parrain d'un fils du Grand Seigneur, par une lettre d'invitation qu'on conserve encore dans les archives de France, & qui peut aller de pair avec la lettre écrite par l'Empereur Turc Bajazet II au Pape Alexandre VI, dans laquelle il supplie Sa Sainteté de donner un chapeau de Cardinal à l'Archevêque d'Auvergne, dont il connoissoit, disoit-il, le penchant secret à se faire Musulman.

S'il eût été possible aux Juifs, toujours dispersés & toujours fanatiques, de conserver leurs rits primitifs, sans y faire des innovations essentielles, on pourroit encore savoir, par leur moyen, de quelle façon on circoncisoit en Egypte dans la plus haute antiquité: on sait seulement qu'on s'y servoit, ainsi que dans le procédé des embaumements, d'un couteau de pierre; que les Lithologistes modernes nomment *Pierre de la Circoncision*, & qui est quelquefois d'une substance argilleuse, & quelquefois de la nature des Pyrites, comme les haches des sauvages. Cette coutume d'employer la pierre seroit presque soupçonner que la Circoncision a précédé de long-temps la naissance des sociétés politiques, tant dans les pays chauds de notre continent que dans ceux du nouveau Monde.

Les Juifs modernes circoncisent d'une façon très-dégoûtante, & qui seroit seule en état d'inspirer de l'horreur pour leurs absurdités religieuses: un Mohel, qui jouit de la prérogative de ne jamais

couper ses ongles, & qu'on respecte infiniment la cause de cette sainte difformité, commence d'abord par examiner si les testicules sont réellement présents dans le Scroton : ensuite, il arrache & découpe le prépuce à l'enfant qui ne doit être âgé que de huit jours, & qui crie comme si on l'égorgeoit (*) Quand la membrane est emportée, le Circonciseur fait quelques grimaces, applique sa langue sur les parties génitales du Néophite, fait entrer ses parties dans sa bouche, & se met à les sucer de toutes ses forces & avec beaucoup d'onction, de sorte qu'il tire de la plaie tout le sang qui en découle ; & il crache ce sang dans une écuelle : ayant une seconde fois déchiré, avec le tranchant de son ongle, la peau fine qui reste autour du gland, il y verse de la poudre de corail, du sang de dragon broyé, y applique une compresse d'huile rosat, & jette le prépuce dans un baquet plein de sable, pendant qu'il ne tiendroit qu'à lui de l'avaler, comme font les circonciseurs de l'isle de Madagascar.

On s'attendroit naturellement à voir cette exécution finir par l'appareil mis sur la blessure ; mais la Superstition a encore suggéré une clause que les pietistes regardent comme indispensable : le Mohel prend ce sang qu'il a sucé & rejetté dans un vase, & il en oint les levres de l'enfant, qui ainsi ensanglanté & mutilé croît en vertu & en sagesse. Les Turcs circoncisent plus proprement, & quoiqu'ils fassent l'incision un peu plus haut, leurs Imans n'ont pas l'indécoute coutume de sucer les initiés, ni leur déchirer la pellicule fine avec les ongles.

Pison dit que les poudres astringentes, compo-

(Comme il arrive quelquefois qu'il naît des enfants qui n'ont point de prépuce, le Mohel ne renonce pas pour cela à son opération, & fait où il peut une petite incision d'où doivent découler quelques gouttes de sang, cela suffit pour satisfaire à la loi.

elles de co
été trouvé
enfants qu
Juifs s'y
appris l'ui
familles p
tieme siéc
Hollandai
quis par u
puissante
transplan
rage & la
roient pu
des Occide
dant comm
& adorer
sans ramp
projet éto
de Langal
tion Juive
pour faire
de la Chap
assez du go
qui croyo

(*) Il éto
Lorette dan
avec l'Envô
cour de Vi
Moÿse, &
sion. Cet av
mourut dan
sa mourir c
moient pas
parce qu'il
plus braves
voltés avec
Sabatal-Ze
Constantino
de dragons
pour punir
dans d'ame

bles de corail moulu, & les liniments d'huile ont été trouvés insuffisants pour étancher le sang des enfants qu'on circoncit en Hollande, & que les Juifs s'y servent de la résine Copale, dont ils ont appris l'usage en Amérique, où plusieurs de leurs familles passèrent au commencement du dix-septième siècle pour y jouir de la tolérance que les Hollandais leur accorderent dans le Brésil, conquis par une compagnie de marchands sur la plus puissante Monarchie de l'Europe. Si ces Hébreux transplantés avoient eu quelque ombre de courage & la moindre élévation dans l'esprit, ils auroient pu, dans les immenses solitudes des Indes Occidentales, former un petit état indépendant comme celui des Jésuites & des Pensilvaniens, & adorer leur Dieu, dans un autre Hémisphère, sans ramper dans l'humiliation & la servitude. Ce projet étoit plus praticable sans doute que celui de Langallerie, qui vouloit réunir toute la nation Juive dans l'isle de Chypre, après avoir volé, pour faire les frais de cette Théocratie, les trésors de la Chapelle de Lorette (*), dont le pillage étoit assez du goût du Sanhédrin des Juifs d'Allemagne, qui croyoit retrouver dans cette piraterie l'ordre

(*) Il étoit fait mention de ce pillage de la chapelle de Lorette dans le traité que Langallerie conclut à la Haye avec l'Envoyé de Turquie; ce qui allarma tellement la cour de Vienne qu'elle fit enlever ce prétendu nouveau Moïse, & l'empêcha de conquérir sa Terre de promesse. Cet aventurier, qui n'eut jamais de la conduite, mourut dans la prison de S. Paul à Vienne, où il se laissa mourir de faim, lorsqu'il vit que les Juifs ne s'armèrent pas pour le délivrer; à quoi il s'étoit attendu, parce qu'il espéroit que les Juifs d'Allemagne seroient plus braves que les Juifs de l'Hircanie, qui s'étant révoltés avec beaucoup d'éclat pour délivrer leur Messie Sabatal-Zevi qu'on avoit mis aux petites maisons à Constantinople, se laisserent calmer par une trentaine de dragons que le Gouverneur de cette province envoya pour punir ces fanatiques, qui payèrent sept mille Turcs d'amende.

que donna Moÿse d'emporter la vaisselle des Egyptiens avant que de sortir de l'Egypte.

La plus singulière observation qu'un Physicien puisse faire sur la Circoncision, c'est que pendant tant de races suivies & circonscises, sans interruption, la membrane du prépuce n'a point décréu; ce qui prouve que la nature, malgré les entraves qu'on veut lui donner, ne se laisse pas subjuguier, & que ni la diete, ni les mutilations réitérées à l'infini ne sauroient, comme quelques Naturalistes l'ont cru, produire, dans les hommes & les animaux, le caractère forcé qu'on souhaiteroit de leur imprimer (*). Les Chinois sont aujourd'hui obligés, comme ils l'ont été de tout temps, d'écraser les pieds à leurs filles; sans quoi les femmes Chinoises seroient capables de marcher, & ne se ressentiroient pas de la violence que l'empire de la mode a exercée sur leurs meres & leurs ayeules.

Les Juifs de l'Asie mineure, qui ne se sont jamais mésalliés, & qui n'ont jamais omis la Circoncision, comme ceux de l'Espagne & de Portugal l'omettent de nos jours, assurent qu'ils ont fourni, depuis leur expulsion d'Egypte, cent & vingt-deux générations; sans que les enfants de la dernière race aient le prépuce diminué. Ainsi le fanatisme qui depuis plus de trois mille ans s'opiniâtre à faire disparaître cet appendice du corps humain, n'a pu y réussir, & la Nature a maintenu son ouvrage contre les attentats des hommes.

C'est une autre question de savoir si l'on peut parvenir à oblitérer, par artifice, les traces de cette incision, ou si la cicatrice en est indélébile.

(*) On pourroit faire la même observation, dirait-on sur les ongles des pieds & des mains; mais il faut remarquer que les ongles & les cheveux repoussent tous les jours après avoir été coupés, & que le prépuce au contraire ne recroît pas après la circoncision; il n'est pas même contaté que les nymphes des femmes s'allongent une seconde fois, après l'Excision.

Sous les
établis en
bitraire,
& l'avarice
la rigueur
ment dan
leur phy
superstie
par le sce
opposer
ligion av
richeren
instrume
recouvrir
pas avoir
vre dans
alors leur
Judeum p
dant cont
fidérable
cer la Cir
temps av
tiques qu
thousiasm
à cette vi
Hébraïqu
prépuces.
rinthiens
savoient r
& quoiqu
concis un

(*) Cette
moit d'être
mon; entr
tant de pla
est à cette
la legende
NIA. SUB
brillant les
Tome 1

des Egypt-
Physicien
pendant
interrup-
int déçu ;
es entraves
subjuguer ,
érées à l'in-
aturalistes
& les ani-
aiteroit de
ujourd'hui
emps , d'é-
les femmes
er , & ne se
mpire de la
s ayeules.
sont jamais
circoncision,
l'omettent
rni , depuis
gt-deux gé-
erniere race
natisfre qui
iâtre à faire
nain , n'a pu
son ouvrage
si l'on peut
es traces de
indélébile.

Sous les premiers Empereurs Romains , les Juifs établis en Italie devoient payer une capitation arbitraire , qui haussait suivant que l'avidité du Fisc & l'avarice des princes croissoit : enfin , on poussa la rigueur jusqu'au point de déshabiller publiquement dans les rues ceux qu'on soupçonnoit , à leur physionomie Asiatique , d'être adonnés aux superstitions de la Palestine , pour les convaincre par le sceau de la Circoncision (*). Les Juifs , pour opposer la fraude à la force , & combiner leur religion avec leur intérêt , ce qui étoit très-difficile , tâchèrent de se faire recroître le prépuce avec un instrument inventé exprès pour forcer la peau à recouvrir le gland ; & cet instrument ne paroît pas avoir été différent de cet énorme étui de cuivre dans lequel tous les Juifs de Rome portoient alors leur membre génital , & que Martial nomme : *Judeum pordus* : le poids de cette muselière en étendant continuellement l'épiderme , l'allongeoit considérablement. Il est vrai que cette méthode d'effacer la Circoncision avoit déjà été employée long-temps avant le premier siècle , par quelques Asiatiques qui ayant embrassé la loi de Moïse par enthousiasme , l'avoient abjurée par legereté , & c'est à cette vile espèce de Rénégats que les Ecritures Hébraïques reprochent de s'être fait de nouveaux prépuces. On cite aussi une Lettre de Paul aux Corinthiens , pour prouver que les Apôtats Hébreux favoient rétablir la partie emportée par le Mōhel : & quoique l'Apôtre des Gentils eût lui-même circoncis un garçon de vingt-quatre ans , il ne put

(*) Cette façon de déshabiller ceux qu'on soupçonnoit d'être Juifs ou de judaïser , ce qui étoit fort commun , entraîna enfin tant d'inconvénients , & excita tant de plaintes qu'on fut contraint d'y renoncer , & c'est à cette occasion qu'a été frappée la médaille dont la légende du revers porte FISCI JUDAICI CAEVM-NIA. SUBLATA. Vésastien fit cesser les plaintes en libérant les Juifs en Espagne & en Portugal.

Tome II.

vation , dira-
; mais il faut
repoussent tou-
épuce au con-
; il n'est pas
mes s'allongent
Sous

se dispenser de réprover hautement cette fraude des déserteurs d'une loi qui n'étoit plus la sienne. Il faut convenir néanmoins que malgré l'artifice que des hommes une fois circoncis pourroient employer pour cacher l'amputation, d'habiles Anatomistes s'apperoivent bientôt de la supercherie, s'il étoit question de la constater juridiquement. Comme les Turcs & les Arabes circoncisent plus tard que les Juifs, il leur seroit aussi plus difficile d'effacer l'empreinte de leur initiation.

L'origine de la Circoncision en Amérique a excité des disputes très-vives & très-peu intéressantes entre Laët, Grocius, & Arias Montan, qui vouloit démontrer que les Américains sont issus de quelques matelots, qui ayant refusé de servir plus long-temps sur les flottes de Salomon, aimèrent mieux s'établir à Ophire, & d'y fonder la ville de Cusco, que de retourner dans les stériles rochers de la Palestine: & cet Ophire est, selon ce savant Critique, le Pérou; puisqu'il n'y a rien de plus aisé que de déduire Pérou de Piru, & Piru d'Opir: il auroit dû ajouter que la bourgade de Cusco ne pouvoit avoir été bâtie que par des gens venus du Pays de Cus; & cette assertion n'auroit pas été plus ridicule que la recherche d'une étymologie imaginaire, puisque ce sont les Espagnols qui ont imposé au pays des Incas le nom de Perou, absolument ignoré avant l'arrivée des Européens. D'ailleurs on n'a pas découvert, dans tout ce pays des Incas, une seule peuplade circoncise, ni la moindre analogie avec les Rits Mosaiques. Quelques adversaires de Montan, qui ne voulurent pas lui accorder qu'un petit prince Iduméen eût pu envoyer une escadre au nouveau Monde par le détroit de Magellan, ou par la mer du Sud, avant la découverte du nouveau Monde, ne laisserent pas que de s'imaginer que les Tribus Hébraïques, menées en captivité dans la Chaldée, & dont on n'a jamais plus entendu parler, avoient pé-

nétre pa
rent, à
cluant c
qui die
demand
qui doit
pas diff
quatre
gne; &
qu'on a
mérique
crifier d
penchan
donc ce
& ont é

Il faut
réfuter
peine;
sion a eu
notre co
par un p
physique

Chez
parties g
couloien
le P. Ac
ment là-
le ligame
gland, à
en Italie
tion y se
vue que
pouvoien
sauroit se
étrange o
une Diat
naire Fn
que chaq
articles. I
voient à

nétre par la Chine jusqu'au Mexique : & ils citent, à cette occasion, un passage très-peu concluant d'un livre Apocryphe, attribué à Esdras, qui dit que ces captifs allerent un jour, sans en demander la permission, vers un grand fleuve qui doit être le fleuve de S. Laurent, d'où il n'est pas difficile d'aller, par un chemin de trois à quatre cents lieues, jusqu'à la Nouvelle Espagne; & cela est d'autant plus vrai, ajoutoit-on, qu'on a remarqué que tous les circoncis de l'Amérique avoient un penchant singulier pour sacrifier des hommes, comme les Juifs ont eu un penchant singulier pour sacrifier des enfants : donc ces Juifs ont peuplé les Indes Occidentales, & ont été les ayeux des Iroquois.

Il faudroit plaindre celui qui se fatigueroit à réfuter tant de chimères qui n'en valent pas la peine; puisqu'il suffit de dire que la Circoncision a eu en Amérique la même origine que dans notre continent : cet usage n'y a pas été importé par un peuple étranger; il y est né d'un besoin physique.

Chez les Mexicains, les Prêtres faisoient aux parties génitales des garçons une incision d'où découloient quelques gouttes de sang; & quoique le P. Acosta ne se soit pas expliqué fort clairement là-dessus, il est croyable qu'on retranchoit le ligament qui attache le prépuce au bas du gland, à peu près comme les accoucheuses font en Italie à tous les enfants mâles; & cette opération y suffisoit peut-être, si l'on n'avoit d'autre vue que de prévenir la naissance des Insectes qui pouvoient s'engendrer dans cet endroit. On ne sauroit se dispenser de relever ici une faute bien étrange où est tombé feu M. Mallet; qui a inséré une *Diatrise sur la Circoncision* dans le Dictionnaire Encyclopédique : où nous savons très-bien que chaque auteur est responsable de ses propres articles. M. Mallet assure que les Mexicains couvoient à leurs enfants le prépuce & les oreilles; &

il demande sérieusement, *s'il en échappoit beaucoup de cette terrible opération ?* Il y a dans cette assertion, une surabondance d'erreurs, puisqu'on ne coupoit ni le prépuce ni les oreilles, aussi n'a-t-on point vu de Mexicain qui ne les eût très-longues. On y faisoit seulement aux oreilles, ainsi qu'au prépuce, une légère incision d'où devoient sortir quelques gouttes de sang, comme Herrera & Acosta le disent. Si Mr. Mallet eût donc daigné consulter ces deux Historiens, il se seroit épargné une absurdité, & n'eût pas accusé, sans la moindre preuve, un peuple entier de couper les oreilles à tous les enfans : il n'eût pas recherché s'il en échappoit beaucoup de cette terrible opération, qu'on n'a jamais entrepris de leur faire. On auroit négligé cette faute grossière si elle avoit appartenu à quelque obscur compilateur ; mais, comme on la rencontre dans un ouvrage aussi respectable que l'Encyclopédie, il ne convenoit pas de la mépriser.

Il est vrai qu'à la rigueur on ne peut donner le nom de Circoncision à la pratique des Mexicains Occidentaux, telle qu'on vient de la décrire : mais Pierre d'Angleria (*), & plusieurs autres écrivains contemporains de la découverte du nouveau monde rapportent qu'à l'isle de Cosumel, à la péninsule de Yucatan, sur les bords du Golfe de Mexique, & à la pointe de la Floride, les sauvages s'otoient le prépuce tout en entier avec un couteau de pierre, & cet usage ne s'étoit non plus introduit dans le Nord de l'Amérique que dans le Nord de notre Hémisphère ; d'où il s'ensuit que la Circoncision avoit été adoptée, sous les mêmes parallèles des deux continents, par des peuples qui ne paroissent jamais avoir eu la moindre correspondance entr'eux. Cette observation sert donc encore

(*) Voyez son Ouvrage de *insulis super vergatis & sea primieres Decales.*

& démon
ment de
propaga
les pays
Les ex
& de No
apprenn
Para ne
n'en pas
nue au
par cont
qui coul
degré de
de l'Am
rapport
circonci
Salivas
chauffe
leur ci
l'est ce
le Tom
motifs
Gumill
çon atr
conciso
gnol fa
entreve

Il est
Grotius
Amériq
avoit lu
vaïse fo
relles li
rables.

(*) »
»tive d
»tiquée
»tradi
»usage

à démontrer que le climat occasionne l'accroissement de la membrane du prépuce, & favorise la propagation des vermineux qui s'y logent dans les pays chauds.

Les excellents Mémoires de Pison, de Margrave & de Neuhof sur les mœurs des Brésiliens, nous apprennent que les peuplades situées au midi du Para ne se circoncisoient point : on fait aussi, à n'en pas douter, que cette coutume étoit inconnue au Pérou du temps des Incas : elle ne s'étoit, par conséquent, étendue depuis la Rivière d'Apure, qui coule sous l'Equateur, que jusqu'au trentième degré de latitude Nord, le long de la côte orientale de l'Amérique, & finissoit à la Floride, où, au rapport de quelques relations particulières, on circoncisoit aussi les filles ; de même que parmi les Salivas de l'Orenoque, qui non contents de déchauffer entièrement le prépuce à leurs enfants, leur ciseloient encore la peau, à peu près comme l'est celle des Nègres taillés dont on a parlé dans le Tome précédent, à l'endroit où l'on expose les motifs de cette bizarrerie ; car il est certain que Gumilla (*) a exagéré, à bien des égards, la façon atroce dont les Indiens méridionaux se circoncisoient : & la peinture que ce moine Espagnol fait de cette cérémonie barbare, laisse assez entrevoir, qu'il étoit encore entêté de l'opinion

Il est surprenant que Laët, dans sa dispute contre Grotius, assure que la Circoncision étoit inconnue en Amérique : il avoit apparemment oublié ce qu'il en avoit lu dans Acofta & dans P. d'Angleria ; ou la mauvaise foi, qui n'accompagne que trop souvent les querelles littéraires, lui a fait dissimuler des passages favorables à son adversaire.

(*) » La Circoncision, dit-il, cette marque distinctive du peuple que Dieu s'étoit réservé, quoique pratiquée avec la variété qu'un long espace de temps introduit dans les usages & les coutumes, est encore en usage parmi ces nations idolâtres. Les Salivas, dans

de quelques rêveurs du seizième siècle, qui en voulant, comme on l'a dit, faire descendre les Américains des Juifs, voyoient la ressemblance la plus marquée entre les mœurs de ces deux nations, qui, de quelque côté qu'on les considère sans prévention, ne sauroient être plus différentes. D'ailleurs, le Juifs, ennemis de l'agriculture & de tout travail honnête, n'ont jamais envoyé des colonies régulières à dix lieues de la Judée : & si l'on les a vu se répandre en Egypte, après la mort d'Alexandre, qui avoit fait de cette province l'entrepôt des marchandises de l'Orient, c'étoit bien plutôt pour s'y enrichir que dans la vue d'y former un corps de peuple. Enfin, ils ont de tout

« le temps qu'ils la pratiquoient, & ceux qui vivent
 « dans les bois, circoncisoient leurs enfans le huitième
 « jour, sans en excepter les filles, & cela d'une
 « manière si cruelle qu'il en mouroit plusieurs de l'un
 « & de l'autre sexe. Les différentes nations de Cuiloro,
 « & d'Uru, & des autres rivieres qui se jettent dans
 « l'Apure, avant d'avoir embrassé le Christianisme,
 « pratiquoient cet usage avec le plus de cruauté & d'in-
 « humanité, y joignant des blessures considérables aux
 « bras & dans toutes les parties du corps, dont on voit
 « encore les cicatrices sur ceux qui vivent aujourd'hui,
 « & qui descendent de ces sauvages : ils n'exerçoient
 « cette boucherie sur leurs enfans, que lorsqu'ils
 « avoient atteints l'âge de dix à douze ans, pour qu'ils
 « eussent assez de force pour supporter la perte de sang
 « qu'occasionnoient plus de cent blessures qu'ils faisoient
 « à ces victimes de leur ignorance.

« Je trouvai, en 1721, dans les bois, un enfant mor-
 « ribond, dont les plaies s'étoient envenimées, & dont
 « tout le corps étoit couvert d'une matière dégoûtante.
 « Pour que ces enfans ne sentissent pas l'instrument
 « avec lequel on leur perceoit les chairs, on avoit soin
 « de les enivrer ; parce que personne n'étoit exempt de
 « cette sanglante cérémonie.

« Les marques de la circoncision ne sont pas moins
 « cruelles chez les Indiens Guamos & les Othomacos. »
Traduction d'El Orinoco ilustrado, Tome I. p. 185 & suiv.
 VAN...

temps p
 étranger
 la popul
 quer ce
 proscri

Com
 vages te
 ment é
 causes d
 Ciron

Les M
 un ann
 parties
 est dériv
 qu'on

ment,
 moins
 elle est
 prend
 dans la
 de la R
 temps
 à sévir
 quis l'A

L'inf
 à la jal
 brulant
 la raiso
 impito
 dernier
 blables
 roit à p
 maux (

[*] E
 bonne
 qu'elles
 propres
 pour ce
 qui a pu
 dans le

temps préféré à leur stérile patrie le séjour des villes étrangères où le luxe & la misère encourageoient la population des usuriers; & l'on peut leur appliquer ce que Tacite disoit des Astrologues; *on les proscripra toujours, & on les tolérera toujours.*

Comme on a trouvé en Amérique quelques Sauvages tellement équipés qu'ils sembloient réellement être infibulés, on tâchera de découvrir les causes de cet usage singulier qui est l'opposé de la Circoncision.

Les Médecins Latins ont donné le nom de *fibula* à un anneau ou à une boucle qu'on insère dans les parties génitales des garçons & des filles; & de là est dérivé le mot d'*Infibulation*, pratique si ancienne qu'on ne sauroit ni en marquer le commencement, ni en connoître l'auteur: il n'y a néanmoins aucun doute sur la situation du pays d'où elle est originaire; puisque l'Histoire nous apprend que cette coutume est venue de l'Orient dans la Grèce, & de la Grèce en Italie, vers la fin de la République Romaine: c'est-à-dire dans un temps où les mœurs Asiatiques commençoient à sévir parmi un peuple d'Europe qui avoit conquis l'Asie pour son malheur.

L'infibulation des femmes est due uniquement à la jalousie des hommes, qui dans des climats brulants, où toutes les passions sont extrêmes, & la raison impuissante, ont été assez insensés; assez impitoyables pour faire à la nature humaine le dernier des outrages, en exerçant sur leurs semblables une violence injurieuse, qu'on pardonneroit à peine si l'on ne l'exerçoit que sur les animaux (*). Ces barbares ont cru qu'en donnant

[*] Entre les animaux, il n'y a que les juments de bonne race qu'on infibule, quand on ne veut point qu'elles conçoivent, & c'est ce qu'on nomme en termes propres *boucler les cavales*. On se sert ordinairement pour cette opération, d'un instrument de cuivre blanc qui a plusieurs pinces & plusieurs crochets, qu'on insère dans le vagin afin d'en boucher l'approche.

le, qui en
descendre les
semblance la
s deux na-
s considère
s différen-
agriculture
mais envoyé
la Judée: &
te, après la
re province
ient, c'étoit
s la vue d'y
ont de tout

x qui vivent
ants le huitie-
& cela d'une
sieurs de l'un
s de Cuiloro,
e jettent dans
ristianisme,
auté & d'in-
dérables aux
dont on voit
aujourd'hui,
n'exerçoient
que lorsqu'ils
s, pour qu'ils
perte de sang
qu'ils faisoient

un enfant mo-
nées, & dont
e dégoûtante.
l'instrument
on avoit soin
voit exempt de

ont pas moins
Othomacos, &
p. 185 & suiv.

dès entraves au corps, ils subjugueroient aussi les volontés, les idées, & l'ame même : où ; s'ils ont ignoré que la pudeur ne consiste que dans la pureté de l'imagination & l'intégrité des sentiments, leur absurdité a été encore plus impardnable, puisqu'ils ont employé tant d'inutiles moyens pour s'assurer la possession d'un bien qu'ils ne connoissoient point. La maniere d'infibuler le sexe est encore en vogue de nos jours ; & on se sert de trois méthodes différentes quant à la forme, mais dont le but est à peu près le même. En Ethiopie, dès qu'une fille est née, on réunit les bords de ses parties sexuelles, on les coud ensemble, non avec un fil de lin incombustible comme quelques voyageurs le disent, mais avec un simple cordon de soie, & on n'y laisse d'ouverture qu'autant qu'il en faut pour les écoulements naturels. On peut s'imaginer combien une couture, faite dans un endroit si sensible, doit occasionner de douleurs aux victimes d'une si monstrueuse opération, dans laquelle on déteste à la fois le despotisme & la jalousie de ceux qui l'ordonnent, & de ceux pour qui on la fait. Cependant les chairs, rejointes par art, finissent pas adhérer naturellement : & vers la seconde année, il ne reste plus qu'une cicatrice difforme : le pere d'un tel enfant possède, à ce qu'il croit, une vierge, & il la vend pour vierge au plus offrant, comme on en agit dans tout l'Orient. Quelque-temps avant les noces, on rouvre les parties fermées par une incision assez profonde pour qu'elle puisse détruire la réunion faite par la couture.

Cette façon d'infibuler, la plus affreuse & la plus cruelle, est aussi la moins pratiquée, & il semble qu'on l'a inventée plutôt pour s'assurer de la virginité des filles que pour se garantir de la fidélité des femmes. Parmi d'autres nations de l'Asie & de l'Afrique, on fait passer par les extrémités des nymphes opposées un anneau, qui dans les filles est tellement enchassé qu'on ne peut le dé-

placer

placer
avec d
ter ces
d'unir
a été e
n'est p
qu'on
l'étain
opérat
l'horre
sensibl
cercle
est ent
tient li
dépen
absolu
ayent d
les scél
anneau

La tr
l'anglar
cette de
mes un
née a
Ferrure
gravé u
fres en
sou po
nat, &
On acc
ces inf
jamais
grande
buloit r
on res
chânoi
parce q
dans les
qu'en l
vertu in

Tom.

placer qu'en le limant, ou en le coupant de force avec des ciseaux : on conçoit qu'on ne sauroit ajuster ces entraves qu'en y faisant une soudure, afin d'unir les deux branches de la boucle après qu'elle a été enfoncée dans les chairs, & cette soudure n'est praticable que par le moyen d'un fer rouge qu'on applique sur la boucle même, pour fondre l'étain, ou le plomb dont on se sert dans cette opération, dont l'appareil seul inspireroit de l'horreur, ou de la commisération, dans des âmes sensibles. Quant aux femmes, elles y portent un cercle de métal où il y a une serrure, dont la clef est entre les mains des maris, à qui cet instrument tient lieu de sérail & d'Eunuques, qui exigent tant de dépenses, & qui coûtent si cher en Asie qu'il n'y a absolument que les Seigneurs & les Princes qui ayent de ces esclaves faits pour en garder d'autres : les scélérats d'entre la populace se servent de ces anneaux dont on vient de parler.

La troisieme maniere d'infibuler, quoique moins sanglante que les autres, est encore un horrible acte de barbarie : elle consiste à mettre aux femmes une ceinture treffée de fils d'airain, & cadencée au-dessus des hanches, par le moyen d'une serrure composée de cercles mobiles, où l'on a gravé un certain nombre de caracteres ou de chiffres entre lesquels il n'y a qu'une seule combinaison possible pour comprimer le ressort du cadencat, & cette combinaison est le secret du mari. On accuse les Italiens modernes de faire usage de ces instruments que les anciens Romains n'ont jamais employés, même dans le temps de la plus grande dépravation des mœurs : chez eux on n'infibuloit ni les femmes ni les filles, mais les garçons : on respectoit le sexe le plus foible, & l'on enchaînoit le sexe le plus fort, le plus entreprenant ; parce qu'on savoit que la pudeur ne sauroit être dans les femmes une suite de la contrainte, & qu'en leur ôtant la liberté on les dispense d'une vertu incompatible avec la servitude. Quand nos

Vestales font, au pied des autels, vœu de chasteté; elles ont peut-être envie de le tenir; mais ceux qui les renferment dans des cachots dès qu'elles ont prononcé ce serment, leur ôtent le mérite de la continence: on les tient, par conséquent, incapables d'exécuter ce qu'elles ont promis si solennellement: ou il ne faudroit pas les renfermer, ou il ne faudroit pas exiger d'elles un vœu qui devient inutile dans une prison & parmi des esclaves. Les Vestales Romaines jouissoient de la même liberté que les autres femmes de la Capitale: si on les avoit reléguées dans un couvent, elles auroient cessé d'être vierges.

Le Médecin Celse, qui a décrit en fort beau Latin la façon dont on infibuloit les garçons chez les Romains (*), dit qu'on leur faisoit cette opération pour des raisons de santé, & il ajoute qu'on n'en obtenoit pas toujours l'avantage qu'on s'en étoit promis. Si cette précaution n'a pu prévenir tous les inconvénients, il faut avouer néanmoins qu'elle a dû, dans bien des cas, garantir la jeunesse, & l'empêcher de s'énerver dans l'âge des désirs, qui ne précède que trop souvent l'âge des

(*) *Infibulare quoque adolescentulos interdum valetudinibus causa quidam consuevit: ejusque hæc ratio est. Cuius, quæ super glandem est, extenditur, notaturque utrinque, à lateribus atramento, quæ perforatur, deinde remittitur. Si super glandem nota revertuntur nimis apprehensum est, & ultra notari debet: si glans ab his libera est, is locus idoneus fibula est. Tum, quæ nota sunt, cuius acutissimum ducente transfuitur, ejusque filii capita inter se delignantur, quotidieque id movetur, donec circa foramina cicatriculae fiant ubi hæc confirmata sunt: excepto filo fibula inditur, quæ quò levior, eò melior est; sed hoc quidem sapienter supervacua quam inter necessaria est; Corn. Celsi Lib. 7, cap. 25. De infibulandi ratione.*

Il est surprenant que, dans cette description si détaillée, Celse ne dise pas un mot de la façon dont on foudoit l'anneau après l'avoir mis dans sa place, ce qui étoit sans doute le plus difficile dans toute cette opération.

forces, &
débauche
humaine.
avoit été g
les jeunes
ques, qu
qui s'étar
devoient
pour con
plutôt q
débordée.
mettoit d
gent, tell
pouvoit p
ce que le
mot qu'o
terme de
cle, on

(*) Juv
Si
Vo

Voyez
Entre le
cabinet du
de bronze
infibu'
l'anneau
excess. ve
curieux pa
les figure
michi, a
qui vien
vires pou
dons on in
Au reste,
tes Musici
man seup
qui n'est

(**) O
Jan
Re

forces, & surtout dans les grandes villes, où les débauches prématurées font dégénérer l'espèce humaine. Quoiqu'en dise Celse, l'infibulation avoit été généralement adoptée à Rome, tant pour les jeunes gens qu'on envoyoit aux écoles publiques, que pour les comédiens & les chanteurs, qui s'étant vendus aux Directeurs des spectacles, devoient se soumettre à la loi qu'on leur imposoit pour conserver leur voix, qui se perd d'autant plutôt que les mœurs du musicien sont plus débordées (*). Pour brider les garçons, on leur mettoit dans le prépuce un anneau d'or ou d'argent, tellement rejoint par les extrémités qu'on ne pouvoit plus l'ouvrir qu'avec une lime; & c'est ce que les Romains nommoient *resfibulare* (**), mot qu'on ne peut rendre en français que par le terme de *désfibuler*. Avant que d'adapter cette boucle, on perçoit les bords du prépuce avec une

(*) Jovenal dit dans sa Satyre contre les femmes,
Si gaudet cantu, nullius fibula dicitur.
Vocem vendentis pratoribus.

Voyez la même Satyre, v. 74.
 Entre les différents antiques qu'on conserve dans le cabinet du Collège Romain, il y a deux petites statues de bronze qui représentent des musiciens Romains infibulés; ils sont remarquables par la grandeur de l'anneau dans leur prépuce, & par la maigreur excess. de leurs corps. Ces deux morceaux très-curieux paroissent être uniques, & l'on en a donné les figures pour la première fois dans les *Monumenti antichi, inediti*. Tab. 188 de Mr. l'Abbé Winkelmann, qui viennent de paroître. On peut consulter ces figures pour se former une idée plus nette de la façon dont on infibuloit les garçons chez les anciens Romains. Au reste, il est difficile de savoir pourquoi le corps de ces Musiciens bouclés est si décharné: Mr de Winkelmann soupçonne qu'ils ont pu servir de mannequins; ce qui n'est pas vraisemblable.

(**) *Occurrit aliquis inter ista si draucus,*
Jam pädagogo liberatus, & ejus
Resfibulavit turgidum faber perem.

Martial. Lib. IX. Epig. 29.

aiguille, & on y passoit un fil qu'on y laissoit pendant quelques jours, afin qu'il s'y formât une cicatrice, & que la peau ne fût pas, dans la suite, déchirée par l'anneau, qui gênait d'autant moins qu'il étoit plus léger. Aussi les Cailloires, ou les Moines Grecs, qui font des pénitences presque aussi outrées que les Faquirs & les Bonzes, se piquent-ils d'être infibulés avec la plus grosse boucle qu'un homme puisse endurer : on rencontre de ces frénétiques qui ont dans le prépuce un cercle de fer de six pouces de circonférence, & qui pèse au-delà d'un quart de livre : ils conviennent que le fanatisme n'a pu rien imaginer de plus cruel, & qu'il faut une résignation parfaite, & une patience plus qu'humaine pour supporter ces entraves qui prouvent combien il seroit difficile à ces célibataires Asiaticques, de garder leur vœu de chasteté, s'ils n'avoient soin de se garotter eux-mêmes. On lit dans quelques relations, qu'entre les Moines Turcs, il y a des Kalenders, des Derviches, & des Santons qui portent aussi de ces muselières, & que le peuple juge du degré de leur sainteté par la grandeur de leur chapelet & de leur anneau, ce qui est d'autant plus surprenant, que ces misérables sont circoncis : ils défont apparemment ces anneaux lorsqu'ils commettent ce péché énorme dont on les accuse (*): pour mortifier leur chair

(*) Nous ne ferions point cette horrible imputation au Clergé Turc, si Mr. Locke, dans son *Essai Philosophique sur l'Entendement humain* (Liv. I, p. 28 in-4° Amsterdam 1755.) ne l'avoit fait avant nous : il cite un passage du voyage de Baumgarten, qu'il n'a pas jugé à propos de traduire pour des raisons que nous ignorons. Il est dit dans cet extrait que Baumgarten vit, auprès de Belbes en Egypte, un dévot Sarrasin assis entre des monceaux de sable, il étoit nu comme au sortir du sein de sa mère, & jouissoit dans tout le pays de la plus grande réputation : on le regardoit comme un homme *intègre, saint & divin* ; parce qu'il n'avoit jamais eu à faire avec des filles ou des garçons, mais simplement avec des ânesses & des mules.

& leur ser-
mules &
votement
neur qu'

Les An-
d'infibula-
lequel on
qu'on att-
Scholiaste
soient pas
passage d
étui (*),

*Ibi scilicet
animum sarraceni
maris uter
istis, ut eo
colant & v
egerint inq
& paupertate
verò genus
domos quas
in jus est
secuta fuer
dum vivit
vel templa
contingere
divinus ha
nostro : in
publicitatis
divinum,
narum us
asellarum
rem. Lib.
Mr. Lo
de Morale
(*) Men*

Hun

Dun

Ferrariu

& leur sens, ils s'accouplent quelquefois avec des mules & des ânesses, pendant que le muletier, dévotement à genoux, remercie ces saints de l'honneur qu'ils font à ses bêtes.

Les Anciens parlent encore d'une autre espèce d'infibulation qui se pratiquoit avec un tuyau dans lequel on faisoit entrer le membre génital, & qu'on attachoit avec un ceinturon. Quoique les Scholiastes, tels que Farnabe & Ferrarius, ne soient pas exactement d'accord en expliquant un passage de Martial où il est fait mention de cet étui (*), on ne peut nier qu'on ne s'en soit servi

Ibi (scilicet propè Belbes in Ægypto) vidimus sanctum unum saracenicum inter arenarum cumulos, ita ut ex muris utero prodiit, nudum sedemem. Mos est Mahometistis, ut eos, qui amentis & sine ratione sunt, pro sanctis colant & veherentur: insuper & eos, qui, cum diu vitam egerint iniquitissimam, voluntariam demum paucitentiam & paupertatem, sanctitate venerandos deputant. Ejusmodi verò genus hominum libertatem quandam effrenam habent, domos quas volunt intrandi, edendi, bibendi, & quod in jus est, concubendi; ex eo concubitu, si proles secuta fuerit, sumta similiter habetur. His ergo hominibus, dum vivunt, magnos exhibent honores; mortuis verò vel templa, vel monumenta extruunt amplissima, eosque contingere ac sepelire maxima fortuna ducunt loco. Audivimus hæc dicta, & dicenda per interpretem à Mucrelo nostro: insuper somnium illum, quem eo loci vidimus publicitatis apprimè commendari eum esse hominem sanctum, divinum, ac integritate præcipuum; eo quod, nec sæminarum unquam esset, nec porcorum, sed tantummodò asellarum concubitor atque varum. Perogr. Baumgarten. Lib. II. cap. 1, p. 73.

Mr. Loke cite ce passage pour prouver qu'il n'y a pas de Morale universelle, ni d'idées innées.

(*) *Menophili penem. ta n grandis fibula vestit.*

Ut sit Comadis omnibus una satis,

Hunc ege credideram (nam sæpe la vamar in unum)

Sollicitum voci parcere; Flacce, sua:

Dum ludit mediâ, populo spectante, palæstrâ,

Delapsa est misero fibula; verbus erat.

Martial. Lib. 7. Epig. 82.

Ferrarius dit que Martial s'est trompé, lorsqu'il donne

pour infibuler les mâles, & c'est cette opération qui a le plus de rapport avec l'usage qu'on a retrouvé chez les Sauvages du nouveau Monde, qui se retiroient, autant qu'ils pouvoient, le membre, pour lier le prépuce, & une partie du conduit, avec un ruban d'écorce nommé dans leur langue *Tacoynhaa*; de sorte que le muscle érecteur étoit, malgré sa force, entièrement assujetti par ce bridon (*). Cabral ramena, de son premier voyage, un Brésilien ainsi infibulé à Lisbonne, où l'on ne vit qu'avec la plus grande surprise ce barbare endurer patiemment cet étrange accoutrement: ce lien est, chez quelques peuples méridionaux, très-large, comme un bandage, qu'ils doivent se défaire lorsqu'ils quittent l'eau.

Linscot dit que les habitants du Cumana ne se fervent point de cordon, mais d'un étui de jonc fort étroit: ceux de l'Isthme Darien ont, au rapport de Vasser, un petit vaisseau d'or ou d'argent, selon leurs moyens, ou un morceau de feuille de Plantain qui est de figure conique, & qui ressemble à un éteignoir: ils font entrer leur membre avec force dans son enveloppe, & ils le couvrent ensuite avec cette espèce d'entonnoir qu'ils attachent ferme, par le moyen d'un cordon, autour de leurs reins: pour le scroton, il est exposé à la vue de tout le monde.

le nom de *Fibula* à cet étui: il prétend, que pour être infibulé, il falloit avoir nécessairement un anneau dans le prépuce. La discussion de ce sentiment nous intéresse très-peu: nous ajouterons seulement ici, que les Juifs de Rome portoient de ces étuis décrits par le Poëte Latin.

[*] *Viri membri sui fistulam in se contrahunt, & involvunt taniolâ quâdam; vocantque id, quo ligant membrum, Tacoynhaa; religant autem quando, opus est ut mejant.* Margrave *Hist. Nat. Brasiliae*, p. 14.

Pierre Martyr dit à peu près la même chose en ces termes. *Alibi in eodem tractu, intra vaginam mentularum: nervum reducunt funiculoque præputium alligant.* Decad. Oceyn.

Les p
cette cou
de l'Am
crurent
comme
carnosité
ou des o
Margrav
soutenu
qu'ils av
dans un
pas que
une telle
n'ont p
petit bou
du temp
avoient
auroien
sauvage
ne cach
roient n
dans les
un chât
Plus
usage,
avoient
puissem
le défaut
mêmes
que les
nimeux
quelque
remede

Au re
pratique
moins a
apparen

Les premiers Espagnols qui s'aperçurent de cette coutume parmi quelques peuplades du Sud de l'Amérique, n'ayant pu en deviner la cause, crurent que c'étoit une sorte de parure barbare, comme de se ficher de longues aiguilles dans la carnosité des cuisses, & de s'incruster des cailloux ou des osselets dans la peau des joues & du front: Margrave & Waffer (*) sont les seuls qui ayent soutenu que ces Indiens s'infibuloient, parce qu'ils avoient une aversion singulière à se voir dans un certain état de vigueur; mais il ne paroît pas que la pudeur eût pu soumettre les mâles à une telle cérémonie dans un pays où les femmes n'ont point de pudeur: elles s'y couvrent d'un petit bouquet d'herbes, qu'elles perdent la plupart du temps. D'ailleurs, si les Brésiliens & les Dariens avoient simplement voulu cacher leur nudité, ils auroient pris des tabliers, comme tant d'autres sauvages en ont, sans recourir à l'infibulation qui ne cache que le gland du membre: ils ne pourroient même la supporter, s'ils n'étoient énérvés dans les parties de la génération. En Europe c'est un châtiment: en Asie c'est un supplice.

Plus donc on réfléchit sur les motifs de cet usage, & plus il semble que quelques Américains avoient imaginé cet expédient pour prévenir l'épuisement total de leurs forces, & pour corriger le défaut de leur organisme, en se faisant eux-mêmes avec moins de risque ce que Vespuce dit que les femmes pratiquoient avec des insectes véneux, opération si violente qu'elle entraînoit quelquefois l'impuissance & la mort: c'étoit un remède de furieux.

Au reste, on n'a trouvé aucune trace de cette pratique parmi les Américains du Nord, qui moins abatardis que les méridionaux, n'avoient apparemment pas besoin d'une si grande retenue;

(*) Description de l'Isthme Darien.

& ce qui est plus remarquable encore, c'est qu'on n'insubuloit les femmes chez aucun peuple de tout le nouveau Monde; la jalousie des hommes, qui n'aimoient que foiblement, n'y étoit pas assez outrée pour employer ce stratagème affreux.

Quoique les Insulaires de la mer du Sud soient une race d'hommes très-distincte de la race Américaine, nous ne pouvons nous dispenser, en terminant cet article, de décrire la manière bizarre dont s'insubulent les habitants de l'isle de Capul, qui gît entre les Ladrones & les Philippines: ils passent un clou d'étain dans la verge de chaque enfant mâle; la pointe de ce clou est fendue & rivée, & la tête en est comme une petite couronne: la blessure que cette pointe fait aux enfants se guérit avec beaucoup de peine; ils retirent ce clou lorsqu'ils ont envie de quitter l'eau. Pour mieux s'assurer de la vérité de ce fait, quelques gens de l'équipage de Thomas Candish tirèrent un de ces instruments du gland d'un garçon âgé de dix ans, & fils du Cacique qui étoit venu à bord pour faire les honneurs de l'isle. Le Commodor Anglais s'étant informé des motifs de cette invention, le Cacique lui dit qu'elle étoit venue des femmes, qui voyant les hommes fort adonnés à la Sodomie, portèrent leurs plaintes aux Régents, & obtinrent que, pour empêcher ces abus, on s'y serviroit dans la suite de ces clous (*). A juger de cette méthode d'après la description que le Chevalier Pretty nous en a conservée, il est impossible de concevoir qu'elle ait pu produire l'effet qu'on s'en étoit promis. Tant il est vrai que les hommes sont également en contradiction lorsqu'ils sont mal, & lorsqu'ils veulent bien faire.

[*] *Histoire des Navigations aux Terres Australes*, par Mr. le Président des Brosses. Tom. 1, pag. 227, in-4^o. Paris 1756.

Fin de la quatrième Partie.



RE
PHI

LE

CIN

SE

D

Erigid



leurs organ
leur corps.



RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

SUR

LES AMÉRICAINS.

CINQUIÈME PARTIE.

SECTION PREMIÈRE.

De génie abruti des Américains.

Erigidus obstiterit circum precordia sanguis.

Virgil. Geor. II.



Nous n'avons considéré jusqu'à présent les peuples de l'Amérique que du côté de leurs facultés physiques, qui étant essentiellement viciées avoient entraîné la perte des facultés morales : la dégénération avoit atteint leurs sens & leurs organes : leur ame avoit perdu à proportion de leur corps. La Nature, ayant tout ôté à un hémisphère

re de ce globe pour le donner à l'autre, n'avoit placé en Amérique que des enfants, dont on n'a encore pu faire des hommes. Quand les Européens arriverent aux Indes occidentales, dans le quinzième siècle, il n'y avoit pas un Américain qui sût lire ou écrire : il n'y a pas encore de nos jours un Américain qui sache penser.

Si le lecteur a jetté un regard rapide sur la multitude des faits dont on lui a rendu compte jusqu'à présent, ce Chapitre exige de sa part la plus grande attention : il s'agit ici de décider si nous avons été conséquents, & si nos observations concourent à prouver en général ce qu'elles prouvent en particulier.

L'esprit n'a point été également partagé à tous les peuples de notre continent : les Nègres brûlés dans la Zone Torride, & les Lapons glacés sous le Cercle Polaire, n'ont jamais écrit des Traités de Philosophie, & n'en écriront jamais ; mais on n'a pas trouvé dans toute l'étendue du nouveau Monde, malgré la grande diversité des climats, un homme d'une capacité supérieure à un autre.

Une insensibilité stupide fait le fond du caractère de tous les Américains : leur paresse les empêche d'être attentifs aux instructions : aucune passion n'a assez de pouvoir pour ébranler leur ame, & l'élever au-dessus d'elle-même. Supérieurs aux animaux, parce qu'ils ont l'usage des mains & de la langue, ils sont réellement inférieurs au moindre des Européens : privés à la fois d'intelligence & de perfectibilité, ils n'obéissent qu'aux impulsions de leur instinct : aucun motif de gloire ne peut pénétrer dans leur cœur : leur lâcheté impardonnable les retient dans l'esclavage où elles les a plongés, ou dans la vie sauvage dont ils n'ont pas le courage de sortir. Il y a près de trois siècles que l'Amérique est découverte ; on n'a cessé depuis ce temps d'amener des Américains en Europe : on a essayé sur eux toute espèce de culture, & aucun n'a pu parvenir à se faire un nom dans les sciences, les arts, & les métiers.

Garc
ment po
à Cu/co
ayant h
produit
foncière
Français
en ordre
Histoire
& qu'on
une phr
son peu
pable de
& si aisé
l'entrepr
il est ce
jamais é
style & c
point écri
Les vrais
leurs idée
& sur ce
point, &
est comm
fois se te
s'ôter la l
qu'ils on
pour se r
qu'aussit
attribuer
circulent
montré q
tuée ou a
que la Pra
qui occasi
flegmes :

(*) Ces
Anonyme.

Garcilasso de la Vega, qu'on prend ordinairement pour un Américain, n'étoit qu'un Métif, né à Cu'co d'un pere Espagnol & d'une Péruvienne : ayant hazardé d'écrire l'histoire de son pays, il a produit un ouvrage si indigeste, si pitoyable, si foncièrement mal raisonné, que trois Auteurs Français qui ont tenté de le rédiger & de le mettre en ordre, n'ont pu y réussir (*). Dans la dernière Histoire des Incas, qui a paru à Paris, en 1744, & qu'on attribue à Garcilasso, on n'a pas conservé une phrase de l'original. Enfin, on peut juger de son peu de capacité, par là même qu'il a été incapable de faire un mauvais livre; ce qui est si facile & si aisé, dans tous les pays, à tous ceux qui osent l'entreprendre. Quelque borné qu'ait été ce Métif, il est certain qu'un véritable Américain n'auroit jamais été en état de composer une page dans le style & dans le goût de ce Garcilasso, qui n'auroit point écrit, s'il n'avoit eu un Européen pour pere. Les vrais Indiens Occidentaux n'enchaînent pas leurs idées, faute de réfléchir sur ce qu'ils ont dit, & sur ce qu'ils diront dans la suite: ils ne méditent point, & manquent de mémoire. Ce défaut leur est commun avec les Nègres, qui doivent quelquefois se tenir long-temps la tête entre les mains, & s'ôter la lumière pour se ressouvenir le matin de ce qu'ils ont fait la veille: ils travaillent de l'esprit, pour se rappeler des idées mal imprimées, & presque aussitôt effacées que conçues: ce qu'on doit attribuer aux humeurs visqueuses & grossières qui circulent dans leurs cerveaux; puisqu'il est démontré que la faculté mémorative peut être restituée ou aidée par des sternutatoires violents, tels que la Parmice, l'Euphorbe, & l'huile du tabac, qui occasionnent de considérables évacuations de flegmes: les patients tourmentés par l'oubli, à qui

(*) Ces trois Auteurs sont Baudon, Ricaut & un Anonyme.

On administre ces drogues, conviennent qu'elles dissipent une espèce de brouillard qui absorbe les images des choses passées dont ils tâchent de renouveler le souvenir. Les liqueurs spiritueuses & fermentées produisent, dans de certains hommes, des effets fort analogues, & leurs ramènent des idées qu'ils croyoient perdues.

Comme on s'est imaginé que le transport des Américains en Europe étoit contraire à leur tempérament, on a éprouvé d'en instruire quelques-uns chez eux : cette tentative n'a pas mieux réussi que les autres ; mais le résultat des observations qu'on a faites à cette occasion, est très-singulier : on avoue que les enfants de cette nation donnent quelques lueurs d'esprit jusqu'à l'âge de seize ou de dix-sept ans : ils apprennent, dans cet intervalle, un peu à lire & à écrire, & font assez pour promettre à leurs précepteurs qu'ils ne perdront pas entièrement leurs peines, s'ils continuent à les cultiver ; mais vers la vingtième année, la stupidité se développe tout d'un coup : alors le mal est fait : ils reculent au lieu d'avancer, & oublient tellement ce qu'ils avoient appris, qu'on est obligé de renoncer à leur éducation, & de les abandonner à leur fatalité. (*)

Je ne me suis pas proposé d'éclaircir, avec toute l'exactitude possible, les causes secrètes d'un effet si étonnant : j'observerai seulement que la stupidité semble les accabler vers l'époque de la puberté : or il est certain qu'on voit, en

[*] *Pueri illorum ingenio sunt satis docili : verum quando adolescentiam ingrediuntur, fiunt hebetes, ita ut paucos videre liceat literis instructos, aut qui artem scribendi norint, aut alias artes Europæas, à quibus quodammodo abhorrent laborem impatientiores.* G. Marcgravii de Brasilia regione & indigenis, pag. 14.

Tous les voyageurs conviennent que cette observation de Marcgrave sur les enfants Brésiliens peut s'appliquer à tous les enfants des autres nations de l'Amérique.

Europe
l'intellig
de la v
confirm
espéré
le pren
obstrue
duits &
prouvé
modéré
loppem
faite da
ble, &
indolen
dégradé
cette op
fait dét
de l'int
du sang
sent les
bouts d
dans les
ment, p
rance: c
leur fan

[*] D
bat ordi
il ne bat
en santé
lards, il
xante-di
cinq fois
Ce qu
ration d
disent q
redouble
cet acci
un linge
condamn
& ferme
font plus
qui s'ent

Europe même , beaucoup de jeunes gens dont l'intelligence décline dans cet âge-là : ce période de la vie est un instant critique & terrible qui confirme , ou qui détruit tout ce qu'on avoit espéré de la vivacité de l'enfance. Il se peut que le premier épanchement de la liqueur prolifique obstrue , dans de certains sujets , quelques conduits & épaislit leurs esprits vitaux. Aussi est-il prouvé par l'expérience que l'usage , même immodéré des femmes n'est pas contraire au développement de l'esprit ; tandis que la castration faite dans le berceau lui est manifestement nuisible , & ne produit que des hommes pusillanimes , indolents , sans vivacité , & dont l'ame est autant dégradée que le corps , parce que la violence de cette opération répercute la matiere séminale , & fait détonner les fibres. D'un autre côté , le degré de l'intelligence dépend de la marche régulière du sang , & de la subtilité des fluides qui arrosent les parties intérieures de la tête où sont les bouts des nerfs & les commencements des idées : dans les impuberes le sang coule trop impétueusement , pour que leur esprit brillant ait de la consistance ; dans les vieillards il s'affoiblit à mesure que leur sang devient froid & stagnant. (*) Il y a donc

[*] Dans les petits enfants bien portants , le pouls bat ordinairement cent & huit fois , en une minute : il ne bat que soixante & douze fois chez les personnes en santé jusqu'à l'âge de cinquante ans. Dans les vieillards , il diminue insensiblement , & au-delà des soixante-dix ans , il ne bat communément que cinquante-cinq fois en une minute.

Ce qu'on nomme l'*Enthousiasme* , n'est qu'une accélération du sang qui se porte vers la tête : les savants disent que le sang leur monte à la tête , lorsqu'ils redoublent d'application. Quelques-uns , pour causer cet accident , se frottent le front & les tempes avec un linge mouillé d'eau froide , ce que les Médecins condamnent généralement : il vaut mieux rester coi , & fermer ses livres. Les bons & les mauvais Poètes sont plus sujets à ce mal que les autres gens de lettres , qui s'enthousiasment moins en composant.

un terme intermédiaire depuis la puberté jusqu'à la vieillesse, qui est le vrai temps de la vigueur & de la force de l'imagination. Si, dès l'adolescence, des humeurs impures & superflues viennent se mêler aux fluides vitaux & engourdir les fibres, l'esprit se retrécit, ou s'échappe totalement. Si le tempérament des Américains est constitué ainsi que nous l'avons décrit, s'il est corrompu par les causes que nous avons assignées, la foiblesse de l'entendement doit leur être naturelle; ils y sont condamnés. Cette clarté passagère qu'on remarque dans leurs enfants, dure autant que la circulation accélérée de leur sang, qui en se ralentissant vers l'âge de la virilité, les étourdit, & prive leur ame de cette activité qui lui avoit été communiquée par le feu de la jeunesse.

Comme l'on ne peut, par aucun moyen, les engager à être attentifs aux instructions, l'on ne sauroit leur faire retenir aucune chaîne d'idées abstraites: ils ont oublié les principes, lorsqu'on veut leur en montrer les conséquences: dans les Mécaniques, où chaque pièce & chaque instrument les appellent à leur but, ils manquent de patience pour copier un modèle; & c'est un prodige qu'un naturel du Paraguai soit parvenu à faire un très-mauvais tableau d'après un bon original; quoiqu'il eût employé plusieurs années à le peindre. Quelle que soit l'excessive présomption qu'ont ces barbares d'eux-mêmes, ils reconnoissent secrètement la supériorité des Européens, & craignent tout homme qui a de la barbe. Lorsqu'on amena les premiers Américains en France, sous la minorité de Charles IX, on observa très-bien qu'ils ne firent aucun cas de la personne du Roi, qu'ils prirent pour un Indien, parce qu'il n'avoit pas de barbe; pendant qu'ils tremblèrent devant les Gardes-Suisses, pourvus d'énormes moustaches; par une méprise bien moins pardonnable que celle d'un Hollandais qui

s'imaginant
prédicateur
son mini
noblement

J'ai de
de Lima
pour favo
l'Amériq
leur stupi
leur refus
d'hui; ca
fait comm
ceux qu'o
mémoire
fesser: le
s'ils n'ont
ils répon
protestent
l'on doit
exemple,
nier. (*)

Je suis
missionna
qu'ils nou
plupart d
foi, ne p
qu'aucun
comprend
Les femm
ment aux
chanter d
ne prenne
prêter la r
chiste; si
droient ja
Pa remarq
lonies Esp

simaginoit que la Fontaine le Fabuliste étoit le prédicateur de Louis XIV , & Pierre Corneille son ministre d'état , parce qu'il faisoit parler si noblement les princes dans ses Tragédies.

J'ai déjà fait remarquer qu'au premier Concile de Lima on disputa , avec beaucoup de chaleur , pour savoir si l'on devoit admettre les naturels de l'Amérique aux sacrements de l'Eglise , à cause de leur stupidité : plusieurs prêtres s'obstinèrent à leur refuser , & cette méthode a prévalu aujourd'hui ; car le nombre des Indiens du Pérou qu'on fait communier , est très-petit en comparaison de ceux qu'on exclut : ils ont si peu d'esprit & de mémoire qu'ils manquent d'adresse pour se confesser : le pénitencier est obligé de leur demander s'ils n'ont pas commis telles & telles fautes , & ils répondent simplement , oui ou non : d'autres protestent qu'ils ne se souviennent de rien , & l'on doit leur prouver qu'ils sont tombés , par exemple , en adultere ; sans quoi ils persistent à le nier. (*)

Je suis bien éloigné de supposer que le zèle des missionnaires n'a point toujours été aussi fervent qu'ils nous le disent ; mais je me flatte que la plupart d'entr'eux , s'ils veulent être de bonne foi , ne me contrediront pas ; si je mets en fait qu'aucun Indigène de l'Amérique n'a jamais su comprendre un mot de la religion Chrétienne. Les femmes & les enfants se rendent régulièrement aux églises , & s'y amusent beaucoup à chanter des cantiques : quant aux hommes , ils ne prennent plaisir qu'à sonner la cloche , sans prêter la moindre attention aux paroles du Catéchiste ; si l'on leur ôtoit ces cloches , ils ne viendroient jamais à la messe , comme M. du Pratz l'a remarqué dans la Louisiane : aussi dans les Colonies Espagnoles , l'Inquisition est-elle conti-

(*) Voyage au Pérou , de Dom Juan & Ulloa. l.

inuellement occupée à contraindre les Indiens à assister au service divin, & il faut que les piquets de la Sainte Hermandad gardent les portes des églises, aussi long-temps que dure l'office ou le sermon. On pourroit refuter, avec raison, ce que M. de Montesquieu rapporte de l'attachement des sauvages de l'Amérique au Christianisme : on ne s'attache pas sincèrement à une religion dont on ignore les dogmes & les mystères : or les mystères des Chrétiens contiennent trop de Métaphysique pour plaire à des Américains qui ne les comprennent pas, comme le dit très-bien Thomas Gage, missionnaire de son métier.

Les Jésuites, qui se sont aperçus de ce défaut, ont pris un chemin qui les a conduits sûrement à leur but : ils ont changé le culte extérieur en spectacles qui divertissent les Indiens oisifs. On fait, au Paraguai, des processions si comiques, & où il entre une telle profusion de petites statues remuées par des cordes, que les sauvages viennent maintenant de fort loin pour les voir : tous les actes de dévotion y sont accompagnés d'une Tragédie qu'on ne sauroit mieux comparer qu'à la représentation des *Mystères* qu'on a joués en Europe, & où Dieu & les anges se donnoient la torture pour faire rire les auditeurs.

On ne s'est jamais mieux aperçu du peu de succès qu'ont eu les missions parmi les sauvages, que quand les Anglais se sont emparés du Canada : on en a interrogé plusieurs sur les articles de foi, qui leur étoient absolument inconnus : quoiqu'on eût prêché ces dogmes dans leur pays, depuis deux siècles : d'autres avoient une notion très-confuse de l'histoire du Christ, & quand on leur a demandé qui étoit le Christ, ils ont répondu que c'étoit un jongleur, Français de nation, que les Anglais avoient pendu à Londres, que sa mere étoit Française, & *Pontius Pilatus* avoit été Lieutenant au service de la Grande-

Grande-B...
en infere...
inspirer d...
quois, leu...
mais je ne...
criminel d...
ces répliq...
Américain...
sionnaires.

On a in...
Hontan u...
Canada ; s...
superflu d...
que jamais...
ou de pati...
logiens du...
prenant q...
dialogue a...
refuter, &...
phie des I...
Dictionna...
l'Amériqu...
qu'il est in...
sens métay...
gues dans...
trois ; (*)...
les endoch...
diocremen

[*] » Po...
» Yameos...
» nombre d...
» à faire à...
» loin. Qu...
» n'est pas...
» cas. La l...
» moins gro...
» le nombr...
» d'emprun...
» Voyage de...
1745.

Tom. I

Grande-Bretagne. M. Douglas, qui cite ces faits, en infere que les Prédicateurs Catholiques, pour inspirer de l'aversion contre les Anglais aux Iroquois, leur avoient appris ces choses de travers; mais je ne puis croire qu'on ait fait un abus si criminel de la religion, & j'aime mieux imputer ces répliques puérides au peu de conception des Américains qu'aux intrigues sacrilèges des missionnaires.

On a inséré dans les Mémoires du Baron de la Hontan un dialogue entre lui & un naturel du Canada; sur des matieres de Controverse, il est superflu d'avertir que cette pièce est supposée, & que jamais aucun Canadien n'a eu assez d'esprit ou de patience pour argumenter contre les Théologiens du Séminaire de Québec; mais il est surprenant qu'un auteur moderne, ayant pris ce dialogue au pied de la lettre, se soit chargé de le réfuter, & de composer un traité sur la Philosophie des Iroquois, qu'il a fait imprimer dans le Dictionnaire Encyclopédique. Les Langues de l'Amérique sont si bornées, si déstituées de mots, qu'il est impossible de rendre par leur moyen un sens métaphysique: il n'y a aucune de ces langues dans laquelle on puisse compter au-delà de trois; (*) & les Sauvages, de quelque façon qu'on les endoctrine, ne parviennent pas à parler métaphysiquement un idiome Européen. On ne sauroit

[*] » *Poettarraroincouroc* signifie dans la langue des Yameos, peuple de l'Amérique méridionale, le nombre de trois; heureusement pour ceux qui ont à faire à eux, leur Arithmétique ne va pas plus loin. Quelque peu croyable que cela paroisse, ce n'est pas la seule nation Indienne qui soit dans ce cas. La langue Brésilienne, parlée par des peuples moins grossiers, est dans la même disette; & passé le nombre trois, ils sont obligés, pour compter, d'emprunter le secours de la langue Portugaise. » *Voyage de Mr. de la Condamine*, pag. 66 & 67. Paris 1745.

traduire aucun livre , non-seulement en Algonquin ou en Brésilien , mais pas même en Péruvien ou en Mexicain , faute d'une quantité suffisante de termes propres à énoncer les notions générales , comme on le démontrera plus amplement dans la suite. Cette disette de mots indique la disette des idées , & prouve que les Américains ne sont point sortis de l'enfance : aussi ne perfectionnent-ils rien , & persistent opiniâtrément à courir dans les bois , au lieu de les déraciner pour en faire des campagnes riantes & fertiles : tandis qu'ils voient les colons Européans jouir des douceurs de la vie , & des fruits de l'industrie , dans les logis commodes ; ils se tapissent , au sein de la misère , dans d'affreuses cabanes , qu'ils construisent aussi mal-adroitement que faisoient leurs ayeux au temps de Christophe Colomb ; & leur architecture n'a point fait plus de progrès que celle des Castors de leur pays.

Si l'on avoit rencontré , au nouveau Monde , des hommes remplis de sentiments généreux , capables de sentir l'aiguillon de la gloire , & avides de s'instruire dans les sciences & dans les arts ; tout l'avantage de la découverte de l'Amérique eût été de leur côté : en échangeant leur or , leurs perles , leurs émeraudes , leur cochenille , contre nos connoissances & nos secrets ; en profitant de nos lumieres , de nos découvertes , de nos inventions , de nos instruments , ils eussent béni le destin de leur avoir amené des maîtres si habiles , qu'on pouvoit payer avec des insectes , des cailloux luisants , & de la terre jaune. Plusieurs peuples de l'ancienne Europe ont reconnu qu'en tombant sous le joug de l'Empire Romain , ils avoient cessé d'être barbares ; parce que leurs vainqueurs leur avoient enseigné les lettres & les arts qui leur manquoient , & en cela ils ne se sont pas trompés ; mais la stupidité & la paresse des Américains leur ont fait perdre l'unique fruit qu'ils pouvoient retirer de l'arrivée des Européans.

S'ils s'
premiers
di à les r
montré l
se seroit
rebut de
rique , q
cruellem
donnera
che : les
se tienn
nomme
rieurs au
effet à bi
magine

Comm
veau Mo
qui y on
me , & f
sans dou
çu quelq
les , c'est
de paren
question
même , r
Tous les
dans le
aucun ,
me , soi
nous fai
un effet
la terre ,
ont su , b
ranticr co
n'a pas f
titution
en les co
lement d
férence
réitérer

S'ils s'étoient tant soit peu défendus contre les premiers usurpateurs, on ne se seroit pas enhardi à les massacrer comme des animaux: s'ils avoient montré le moindre goût pour les sciences, on ne se seroit pas accoutumé à les mépriser comme le rebut de l'espèce. Dire à un Espagnol; né en Amérique, qu'il est un *Américain*; c'est l'injurier si cruellement qu'on est sûr d'avance qu'il ne pardonnera jamais à celui qui ose lui faire ce reproche: les Créoles Portugais; Français, & Anglais se tiennent également offensés, quand on les nomme des Américains, tant ils se croient supérieurs aux hommes de cette race; & ils le sont en effet à bien des égards, mais pas tant qu'ils se l'imagent.

Comme c'est principalement au climat du nouveau Monde que nous avons attribué les causes qui y ont vicié les qualités essentielles de l'homme, & fait dégénérer la nature humaine, on est, sans doute, en droit de demander, si l'on a aperçu quelque dérangement dans les facultés des Créoles, c'est-à-dire des Européans nés en Amérique de parents originaires de notre continent. Cette question curieuse; & très-importante par elle-même, mérite bien qu'on s'y arrête un moment. Tous les animaux, conduits de l'ancien monde dans le nouveau; ont essuyé, sans en excepter aucun, une altération sensible, soit dans leur forme, soit dans leur instinct; ce qui doit d'abord nous faire présumer que les hommes ont ressenti un effet quelconque par les influences de l'air, de la terre, de l'eau & des aliments; mais comme ils ont su, beaucoup mieux que les animaux, se garantir contre la puissance immédiate du climat, on n'a pas sitôt reconnu le changement de leur constitution & l'affaïssement de leur ame; cependant, en les comparant ensuite aux Européans nouvellement débarqués, on a cru entrevoir quelque différence entre les uns & les autres; & à force de répéter les observations à ce sujet; on s'est con-

vaincu que la dégénération qu'on avoit crue possible, étoit réelle. Enfin, on est venu au point d'affirmer hardiment que les Créoles de la quatrième, & de la cinquième génération ont moins de génie, moins de capacité pour les sciences que les vrais Européens; & ce sentiment étoit universellement adopté, lorsque le P. Benoît Feyjo, si connu par les monstrueux paradoxes qu'il a soutenus dans son *Theatro Critico*, s'est élevé contre cette opinion, & a tenté de faire l'apologie des Créoles Américains, accusés d'être abrutis (*):

En respectant dans le P. Feyjo un moine supérieur aux moines d'Espagne, l'on ne sauroit disconvenir qu'il n'ait été induit en une infinité d'erreurs grossières, tant par sa passion de se singulariser que par son penchant pour le merveilleux; il a écrit plusieurs Dissertations en forme pour prouver qu'il y a des hommes marins, doués d'une âme immortelle, ce qui suffit, à mon avis, pour faire récuser son témoignage & son autorité dans toutes les matières qu'il a traitées; car il vaut mieux assurer qu'il s'est toujours trompé, que de dire qu'il a toujours eu raison, comme a fait le P. Sarmiento, qui est venu en vain au secours de son maître (**): l'on ne peut défendre un auteur qui croit aux hommes marins.

Il résulte des expériences faites sur les Créoles, qu'ils donnent, dans leur tendre jeunesse, ainsi que les enfants Américains, quelques marques de pénétration qui s'éteint au sortir de l'adolescence: ils deviennent alors nonchalants, inappliqués, ébêtés, &

(*) Voyez le Discours 6. du Tome IV. du *Theatro Critico*.

(**) Le P. M. Sarmiento est auteur de la *Démonstration critique & apologétique du Theatro Critico* du P. Feyjo, dont il avoit été le disciple, il auroit dû se ressouvenir de la maxime *nullius in verba additus jurare solet*.

n'atteignent
un art : au
sont déjà av
mencent à
& décroît d
ropéens te
Pere Feyjo
des Améric
en sa faveur
universités.
homme de
n'est sorti d
cun sujet qu
livre : cepe
célébrité qu
quand Mr.
tiques & d'
un étudiant
leçons n'on
monde. Les
santes de leu
qu'on a sou
qui est d'a
voule de dis
quatre, aucu
Philicien, au
& retenti en
que c'est à
esseurs, & au
taines dans le
doit attribuer
ores : ceux q
son du génie
d'une mathe
eurs propres
mes se sont é
lessus de leur
que jamais la
sur renomm
litération ph

ne peut
au point
la qua-
ont moins
ences que
roit uni-
it Feyjo,
s qu'il a
est élevé
l'apolo-
tre abru-

moine su-
uroit dis-
infinité
e se fin-
merveil-
n forme
s, doués
on avis,
autorité
ar il vaut
, que de-
a fait le
cours de
n auteur

Créoles,
ainsi que
de péné-
e: ils de-
bétés, &

Theatro-

Démonst-
itiquo de
oit dû se
jurat. 17

n'atteignent à la perfection d'aucune science ni d'au-
cun art : aussi dit-on , par forme de proverbe , qu'ils
sont déjà aveugles , lorsque les autres hommes com-
mencent à voir , parce que leur entendement baisse
& décroît dans le temps même que celui des Eu-
ropéens tend à sa plus grande vigueur. Que le
Pere Feyjo se fatigue à prôner l'esprit sublime
des Américains , & à citer des faits qu'il croit être
en sa faveur ; il n'en est pas moins vrai que les
universités de l'Amérique n'ont produit aucun
homme de réputation de la race des Créoles : il
n'est sorti de l'Académie de St. Marc à Lima au-
cun sujet qui ait été capable de faire un mauvais
livre : cependant cette école a joui de plus de
célébrité que les autres universités Américaines :
quand Mr. Godin fut élu professeur de Mathéma-
tiques & d'Astronomie au Pérou , il ne trouva pas
un étudiant capable d'entendre ses leçons , & ses
leçons n'ont jamais été comprises dans ce coin du
monde. Les Jésuites ont publié des relations impo-
santes de leur College de Santa Fé ; où ils disent
qu'on a souvent compté deux mille écoliers ; ce
qui est d'autant plus surprenant que de cette
école de disciples il ne s'est formé aucun grand
maître, aucun Philosophe, aucun Médecin, aucun
Physicien, aucun savant dont le nom ait passé les mers
& retenti en Europe. Inutilement m'objecteroit-on
que c'est à l'ignorance, à la barbarie des pro-
fesseurs, & au déplorable état où les sciences son tré-
vées dans les colonies des Indes occidentales, qu'on
doit attribuer cette disette absolue d'hommes céle-
bres : ceux qui ont reçu de la Nature l'heureux
don du génie, surmontent aisément les obstacles
d'une malheureuse éducation, & s'élevent par
leurs propres forces, comme tous les grands hom-
mes se sont élevés au-dessus de leur siècle, & au-
dessus de leurs maîtres, à qui ils ne doivent pres-
que jamais la moindre partie de leurs talents & de
leur renommée. C'est donc à un vice réel & à une
altération physique du tempérament, sous un

climat ingrat & contraire à l'espèce humaine, qu'il faut rapporter le peu de succès qu'ont eu les Créoles, envoyés par leurs parents dans les différents colleges du nouveau monde: il en est venu quelques-uns étudier en Europe, dont les noms sont restés aussi inconnus que s'ils avoient fait leur cours de Philosophie à Mexico, ou à Lima: ils n'ont jamais donné aucun ouvrage sur les animaux, les insectes, les plantes, les minéraux, le climat, les singularités, & les phénomènes de l'Amérique. C'est aux Botanistes & aux Physiciens Européens qu'on est redevable de toutes les connoissances que l'Histoire Naturelle a acquises aux Indes: que saurions-nous sans Oviédo, Pison, Margrave, Benzo, Clusius, Merian, Leri, Clayton, Cornut, Barrere, Catesby, Hans-Sloane, Feuillée, Plumier, la Condamine, Bouguer, Jussieu, Calm, Browne, & tant d'autres qui pour nous instruire, ont voyagé dans un pays que les Créoles auroient pu décrire sans sortir de chez eux, s'ils avoient eu la moindre capacité, le moindre goût, la moindre intelligence. On les juge, sans partialité, d'après ce qu'ils n'ont pas fait; car comme ils n'ont jamais rien écrit, l'on ne sauroit les juger d'après leurs ouvrages; & je pense que cela suffit pour détruire l'opinion embrassée par le Pere Feyjo.

Les Métifs, inférieurs aux Créoles, surpassent néanmoins de beaucoup les naturels de l'Amérique dont le sang n'a pas été mêlé avec celui des Européens; d'où l'on peut inférer que ces derniers méritent à peine le titre d'hommes raisonnables.

Si l'on pouvoit croire tout ce que la plupart des Historiens Espagnols ont écrit de l'état politique du Pérou avant l'arrivée des Pizarres, on seroit contraint d'avouer qu'il y avoit, dans cette partie du nouveau continent, un empire puissant & formidable, où l'on rencontroit une infinité de villes spacieuses & ornées d'édifices superbes,

où l'on
de bestia
d'ance. Les
rables, &
respectée
aucun pe
aussi gra
gouverne
Mais mall
l'examine
& un tiff
avons ent
mer aux
détruire t
roient de
continuoit
l'esprit de
pour dépr
les établis
gouvernen
été condui
qu'ils nous
idée des er
ont anéant
de gloire le
prement q
dignes de l
de la posté
Amérique,
battere, &
savoient co
Varera, A
des anciens
fute; puis
compris un
méprisoient
veut nous p
particuliere
cles matern
savoit un

humaine ;
l'ont eu les
les diffé-
n est venu
nt les noms
voient fait
ou à Lima :
sur les ani-
neraux , le
nes de l'A-
Phyiciens
tes les con-
quises aux
do, Pison,
Leri, Clay-
ns-Sloane,
Bouguer,
autres qui
s un pays
ns sortir de
capacité, le
ce. On les
s n'ont pas
écrit, l'on
rages ; & je
pinion em-

surpassent
de l'Améri-
celui des
que ces der-
mes raison-

plûpart des
at politique
, on seroit
s cette par-
e puissant &
e infinité de
superbes ;

où l'on voyoit des campagnes fertiles , peuplées
de bestiaux & de cultivateurs plongés dans l'abor-
dance. Les loix surtout, nous dit-on, y étoient admi-
rables, & ce qui est plus rare encore, elles y étoient
respectées. Enfin, si l'on en croyoit ces écrivains,
aucun peuple sur la terre n'auroit joui d'une
aussi grande félicité que les Péruviens sous le
gouvernement juste & paisible de leurs Incas .
Mais malheureusement tout ce tableau, lorsqu'on
l'examine avec attention, n'est qu'une fiction,
& un tissu de faussetés & d'exagérations que nous
avons entrepris de réfuter, pour nous confor-
mer aux loix de l'Histoire, qui veut que l'on
détruise toutes les erreurs spécieuses, qui pour-
roient devenir des vérités historiques, si l'on
continuoit à les adopter aveuglément. Il est dans
l'esprit de l'homme de vanter ce qui n'est plus,
pour déprimer les temps présents, & rabaisser
les établissemens qui subsistent, & ceux qui les
gouvernent ; mais les Espagnols n'ont pas tant
été conduits par l'envie que par la vanité, lors-
qu'ils nous ont donné une si haute & si fautive
idée des empires du Mexique & du Pérou, qu'ils
ont anéantis presque en un instant. Pour couvrir
de gloire leurs conquérans, qui n'étoient pro-
prement que des bandis heureux & cruels, plus
dignes de l'indignation que des applaudissemens
de la postérité, ils ont feint d'avoir trouvé, en
Amérique, des peuples policés qui savoient com-
battre, & des princes sages & magnanimes qui
savoient commander. Cependant ce que Blas de
Varera, Acosta, & Ciéca de Léon ont rapporté
des anciens Incas, ne mérite pas qu'on le ré-
fute ; puisqu'aucun de ces auteurs n'a jamais
compris un mot de la langue du Pérou, qu'ils
méprisoient trop pour l'apprendre. Garcilasso
veut nous persuader qu'il a tiré des instructions
particulieres, & fort détaillées, d'un de ses on-
cles maternels, Américain d'extraction, & qui
savoit un peu d'Espagnol : c'est sur la foi de

cet homme, absolument inconnu, qu'il a composé l'histoire des douze Empereurs du Pérou, dont le premier ne commença de régner, selon lui, qu'en l'an 1131 de notre ère vulgaire : Blas de Valera met cette époque à l'an 931, & d'autres la reculent encore davantage. Mais comment ces auteurs ont-ils osé fixer la date de l'origine d'un peuple qui n'a jamais su ni lire ni écrire, tandis que la Chronologie historique des nations de notre ancien continent est encore ténébreuse long-temps après l'institution des Olympiades, quoique l'invention des lettres soit de la plus haute antiquité ? Tous les historiens Romains n'ont pu dévoiler les véritables commencements de Rome : on a su lire & écrire en Italie avant Romulus & avant Numa : cependant ce qu'on rapporte du regne de Numa & de Romulus est visiblement fabuleux. Qu'on juge après cela, s'il a été possible aux Espagnols de connoître l'époque de la fondation de l'empire Péruvien par un barbare, nommé, dit-on, Manco-Capac, qui civilisa d'autres barbares qui n'ont jamais eu des annales ; car l'on ne peut donner ce nom à de petites cordes de coton ou de laine, dans lesquelles ils faisoient des nœuds, pour se ressouvenir le soir de ce qu'ils avoient fait le matin. Ces instruments, qu'ils appelloient des *Quipos*, ne pouvoient contenir aucun sens moral, ni aucun raisonnement suivi, & de quelque façon qu'on combinât & les nœuds & les couleurs de ces cordes, elles ne pouvoient servir qu'à faire des calculs & à renouveler la mémoire d'un simple événement. [*]. Je sais qu'un Italien, nommé San Severo,

(*) L'auteur de *l'Histoire des Incas* donne la description suivante des *Quipos*. « Quand les Indiens vou-
loient faire leurs comptes, ils prenoient de petites
cordes de différentes couleurs, & différentes en
nombre.

a souten
des anci
quelque
mais il
comme
lasso con
& inutil
aidés pa
sorte qu
qu'on e
voient é
sonnes q
qu'il n'e
d'une sa
des cord
figurer,
instrume
question
peut être

nombre.
avoit sa
comme c
trois pie
frange le
indiquoie
par exem
& les ge
signer de
marquabl
rang, cor
moindres
filers, co
de mille
mille. . .
plus gran
de chaque
comme un
veut faire

Il résulte
Quipos ne t
nous en fai

Tom. I.

Il a soutenu depuis peu qu'il avoit retrouvé le secret des anciens Péruviens, d'écrire par le moyen de quelques ficelles diversement nouées & colorées; mais il est sûr que les Indiens n'ont jamais écrit comme San Sévero se l'est imaginé; aussi Garcilasso convient-il que les *Quipos* devenoient muets & inutiles, lorsqu'ils n'étoient pas interprétés & aidés par la tradition verbale des *Cayamos*; de sorte que les loix & les ordonnances, s'il est vrai qu'on en ait fait beaucoup dans ce pays-là, devoient être apprises par cœur, par quelques personnes qui en conservoient la mémoire; puisqu'il n'étoit pas possible d'énoncer le contenu d'une sanction ou d'un pacte civil par le moyen des cordons; comme l'on peut aisément se le figurer, pour peu qu'on ait une idée juste de ces instruments informes. On pourroit mettre ici en question si un peuple qui ne sait ni lire ni écrire, peut être à la fois un peuple bien policé; & com-

nombre. Chacune de ces couleurs, simple ou mêlée, avoit sa signification. Ces cordons torts & gros, comme de la moyenne ficelle, & longs d'environ trois pieds, étoient attachés comme une espèce de frange le long d'une autre ficelle. Les couleurs leur indiquoient ce que contenoit chaque filet; comme, par exemple, l'or par le jaune, l'argent par le blanc, & les gens de guerre par le rouge. S'ils vouloient désigner des choses dont les couleurs ne sont pas remarquables, ils les mettoient chacune selon leur rang, commençant depuis les plus hautes jusqu'aux moindres.... L'on gardoit toujours l'unité dans ces filets, comme dixaine, centaine, mille, dixaine de mille, &c. Ils passent rarement la centaine de mille. Ils mettoient au plus haut des filets le plus grand nombre; les nœuds de chaque filet & de chaque nombre, étoient égaux les uns aux autres, comme un bon Arithméticien les pose, quand il veut faire une grande supputation.

Il résulte de cette description fort obscure, que les *Quipos* ne servoient qu'à faire des calculs, tels que nous en faisons avec l'instrument de Pascal.

me on n'en a aucun exemple dans l'ancien continent, je suis très-porté à croire que sans le secours des lettres, des hommes attroupés ne sauroient atteindre à une forme de gouvernement excellemment constitué, comme l'on nous dépeint celui des Incas.

S'il est vrai que les Espagnols n'ont pu rien apprendre de positif sur l'origine des Péruviens, il ne faut pas trop se fier à ce qu'ils ont écrit de Manco-Capac, & de Coya-Mama, sa sœur & sa femme. Suivant Garcilasso (*), ce Manco-Capac entreprit de rassembler les Péruviens errants & abrutis; & il parvint à en former un corps de nation, qu'il logea dans une petite ville. Il faut observer à cette occasion, qu'il n'est pas vraisemblable qu'aucune société civile ait été assemblée par un seul homme, qui ait tout à coup & comme par prestige, tiré de la barbarie une multitude de sauvages: les législateurs les plus célèbres, tels que Phaleas, Phidon, Minos, Dracon, Charondas, Zaleucus, Androdame & Licurgue, n'ont point été les fondateurs des nations auxquelles ils ont dicté leurs loix: ces nations avoient subsisté depuis plusieurs siècles avant que d'avoir un Code; & la raison nous dit qu'il n'y a aucun peuple au monde qui ne soit plus ancien que son législateur. Les Jésuites ont dû travailler pendant plus de cinquante ans, pour fixer en un seul endroit quelques Paraguais; & ils ne seroient jamais venus à bout d'en composer une peuplade sédentaire, s'ils n'avoient eu la précaution de faire enlever de force plus de soixante mille hommes cantonnés sur les bords du Uruguai, du Parana, & au Nord-Ouest du Guayra: ces Américains captifs furent transférés au centre du Paraguai; & comme on leur avoit fermé tous les passages pour retourner dans leur

(*) Tom. I, p. 17, ch. 1.

patrie,
endroits
les faire
labouren
sent. C'e
un corp
l'enfanc
Indiens
en Euro
On co
chir, qu
ment d'e
grand no
ton prop
un hom
de courag
triores,
certaines
que quan
ce qui a
seul hom
sistance à
il est par
ciété; pu
sans mira
ne lui fo
mulus ait
Thuiston
qu'Orphé
été le fon
Scandinav
res, Zam
Perfes, D
les ou des
sens qu'on
aussi l'histe
confuse; &
Orphée &
ce Manco-
ily a beau

patrie, ils se virent contraints de s'établir dans les endroits qu'on leur avoit marqués; & à force de les faire jeûner, on les contraignit encore à labourer la terre qu'on vouloit qu'ils cultivassent. C'est par cette méthode qu'on a enfin créé un corps de nation qui n'est pas encore sorti de l'enfance; puisque les Jésuites gouvernent leurs Indiens, comme ils ont gouverné leurs écoliers en Europe.

On conçoit, pour peu qu'on veuille y réfléchir, que les sociétés ont dû se former successivement d'elles-mêmes: quand il y a eu un assez grand nombre de familles rapprochées en un canton propre à la culture, il a pu s'y élever alors un homme qui doué de plus de génie, de plus de courage, de plus d'ambition que ses compatriotes, leur a suggéré de se conduire selon de certaines règles, qui ne sont devenues des loix que quand elles ont été généralement adoptées; ce qui a dû demander beaucoup de temps. Si un seul homme n'est pas en état de procurer la subsistance à plusieurs sauvages cachés dans des bois, il est par là même incapable de les réunir en société; puisqu'aucune société ne peut subsister, sans miracle, dans un lieu donné, hormis qu'on ne lui fournisse avant tout des vivres. Que Romulus ait attrouqué les premiers Romains, que Thuïston ait tiré les Germains de la barbarie, qu'Orphée ait policé les Thraces, que Fohi ait été le fondateur des Chinois, Odin des peuples Scandinaviens, Mongol des Tatars ou des Tartares, Zamol des Getes, Zerdust des Parsis ou des Perses, Deucalion des Grecs, Samothès des Galles ou des Gaulois; cela ne peut être vrai dans le sens qu'on le dit, & qu'on le croit communément: aussi l'histoire de tous ces héros est-elle obscure & confuse; & nous ne savons pas mieux qui étoient Orphée & Thuïston; que nous ne savons qui a été ce Manco-Capac célébré parmi les Péruviens; mais il y a beaucoup d'apparence que les nations, très-

incertaines de leur origine , ont pris leurs premiers législateurs pour leurs véritables fondateurs; ce qui a induit les Chronologistes dans un labyrinthe d'erreurs & de supputations fausses. Au reste , on assure que Manco-Capac se disoit inspiré du Ciel , & fils du Soleil , comme tous les législateurs de l'ancien monde avoient fait avant lui : il n'y en a aucun qui en dictant ses propres volontés , n'ait annoncé qu'il dictoit les loix de Dieu : ces hommes , si supérieurs aux autres , ont connu les besoins & les foiblesses du cœur humain , & se sont servis adroitement des organes du fanatisme pour prêcher la raison.

Je n'insisterai pas davantage sur l'incertitude des prétendues annales du Pérou ; il doit nous suffire de savoir qu'elles ne contiennent aucun fait avéré , ou ce qui est la même chose , aucune vérité incontestable. Quant à la vie des Empereurs qui ont suivi Manco-Capac jusqu'au temps d'Atabaliba , il est manifeste que Garcilasso nous en a imposé grossièrement , lorsqu'il assure que onze Incas qui ont régné de suite , ont été des princes bons , justes , modérés , & adorés de leurs sujets , qu'ils aimoient en peres : c'est un prodige qui ne s'est jamais vu parmi les habitans de notre hemisphere qu'une succession de onze Rois despôtiques , & équitables. Je ne dis point qu'il soit moralement impossible qu'un même trône soit occupé , onze fois de suite , par autant de souverains philosophes : mais je dis que ce n'est pas sur la foi d'un Garcilasso de la Vega , que des lecteurs sensés admettront un tel phénomène. Il n'y a aucun de ces Incas qui n'ait fait des conquêtes sur ses voisins : il n'y en a aucun qui n'ait régné sur ses sujets avec beaucoup de hauteur : ils gouvernoient leur empire , dit Zarate , (*)

[*] *Histoire de la conquête du Pérou*, chap. XIII, p. 60. A. L. Amsterdam 1700.

d'une n
mais eu
soumiss
n'avoit
mettre
grims ,
aveuglé
cun seco
& y fai
Je cite i
a exercé
srier g
sonne d
de l'Am
qu'on l'e
lique. O
une con
avoit de
claves ,
tremblo
qui avoi
ble que
Incas ay
pouvoir
probable
entrepris
il est si
potes soi
vons enc
que le se
gner en
Je rej
insensé ,
gne des I
qu'il n'a
avoit eu
Manco-C
Pour déte
régné sur
poque de

d'une manière absolue, & il n'y a peut-être jamais eu de pays sur la terre où l'obéissance & la soumission des sujets ayant été plus loin : le prince n'avoit qu'à tirer un fil de son bandeau, & le mettre entre les mains de quelqu'un des *Ringrims*, qui chargé de ce fatal cordon, étoit si aveuglément obéi qu'il pouvoit, seul & sans aucun secours de soldats, exterminer une province & y faire mettre à mort les hommes & les bêtes. Je cite ici Zarate qui plus ancien que Garcilasso, a exercé au Pérou, en 1544., la charge de Trésorier général, & qui a été aussi à portée que personne de s'instruire de l'ancien état de cette partie de l'Amérique, où il n'arriva que douze ans après qu'on l'eut envahie au nom de sa Majesté Catholique. Or je demande maintenant si ce n'est pas une contradiction formelle que d'affirmer qu'il y avoit des loix merveilleuses chez un peuple d'esclaves, qui, en rampant sous un sceptre de fer, trembloit au moindre mouvement d'un barbare qui avoit le privilege d'être tyran ? Est-il probable que toujours occupés à faire la guerre, les Incas aient su mettre des bornes raisonnables au pouvoir arbitraire dont ils étoient armés ? Est-il probable qu'en combattant sans cesse, ils n'aient entrepris que des guerres justes ? Il est si rare, il est si difficile que des princes guerriers & despotes soient de bons princes, que nous ne trouvons encore dans l'histoire de l'ancien continent que le seul Marc-Aurele qui ait su vaincre & régner en philosophe.

Je rejette non-seulement, comme un roman insensé, le récit que Garcilasso nous fait du règne des Incas ; mais je suis encore porté à croire qu'il n'a pu s'assurer, par aucun moyen qu'il n'y avoit eu au Pérou que onze Empereurs, depuis Manco-Capac jusqu'à la mort de Huayna-Capac. Pour déterminer le nombre des princes qui avoient régné sur ces contrées, il faudroit connoître l'époque de la fondation de l'Empire Péruvien, &

l'on a déjà fait voir que , faute de posséder des registres & des mémoires , aucun Espagnol n'a pu fixer cette date , sur laquelle tombe toute la difficulté. S'il s'étoit écoulé six cents ans depuis le premier Incas jusqu'en 1531 , comme le veut Blas de Valera , il est indubitable que le Pérou a dû être gouverné au moins par trente souverains pendant ce laps de temps ; puisque chaque regne doit équivaloir à vingt ans , & non pas à trente-trois , comme le prétend Garcilasso , qui ne compte que douze rois en quatre siècles : cependant la vie des hommes n'excédoit pas dans ce pays les bornes ordinaires de la nature. Je conviens qu'en confrontant les différentes relations de l'état du Pérou avant l'arrivée des Européans , on ne sauroit accorder aucune antiquité à l'Empire des Incas : ce qui est d'autant plus remarquable , que le terrain est extrêmement exhaussé dans ce district de l'Amérique méridionale , & la ville de Quito est la ville du globe la plus élevée au-dessus du niveau de la mer. Ce qui confirme de plus en plus que le nouveau Monde avoit essuyé , plus tard que notre hémisphère , une combustion générale & d'épouvantables vicissitudes ; puisque les Péruviens , la nation la plus anciennement formée en Amérique , n'étoient qu'un peuple nouveau , respectivement aux Indous , aux Ethiopiens aux Egyptiens , aux Tartares , aux Chinois , & même aux Germains.

Garcilasso nous représente tout le Pérou , au moment de la venue des Pizarres , rempli de grandes villes , très-peuplées : cependant il est sûr qu'il n'y avoit qu'une seule bourgade dans cette misérable contrée en 1531 , lorsqu'on en fit la découverte. On peut juger par-là , quel crédit mérite cet exagérateur , qui , par un fol amour pour sa ma heureuse patrie , n'a respecté aucune vérité : il n'y a aucun fait qu'il n'ait falsifié pour l'embellir : ses descriptions manquent de vraisemblan-

ce. Il n'y a
tout le
qui eût
demandé
de Zara
que la
mier. S
dans ce
ment &
on n'y
sous le
jours ,
plées p
tant de
rencon
logeme
qui ind
villes ,
quelle
les Indi
raillies ,
défaire
auroien
été imp
rou hér
mes qu
co , la
vraisem
bourgad
deur ; c
cabanes
constru
les Espa
tes basse
l'on ne
été bâti
ment un

ce. Il n'y avoit sous les Incas, dit Zarate (*), dans tout le Pérou, aucun lieu habité par les Indiens, qui eût forme de ville; Cusco étoit la seule. Si l'on demandoit pourquoi on déferé ici au témoignage de Zarate, plutôt qu'à celui de Garcilasso, c'est que la raison & l'évidence sont en faveur du premier. Si les Espagnols avoient trouvé tant de villes dans ce pays, il en resteroit au moins l'emplacement & les ruines, il en resteroit les noms; mais on n'y apperçoit les débris d'aucune cité bâtie sous les Incas: les villes qui y existent de nos jours, ont été, sans exception, fondées & peuplées par les Européens, qui se seroient épargné tant de travaux & de constructions, s'ils avoient rencontré, chez leurs nouveaux esclaves, des logements propres & des édifices commodes. Ce qui indique encore que cet état n'avoit point de villes, c'est la rapidité presque incroyable avec laquelle on l'a conquis d'une extrémité à l'autre. Si les Indiens avoient pu se cacher derrière des murailles, les Espagnols auroient dû les abattre, pour défaire les garnisons: tant de sièges & de blocus auroient exigé du temps & du monde; & il eût été impossible au brigand Pizarre d'envahir le Pérou hérissé de forteresses, avec deux cents hommes qui ne firent que se montrer. Quant à Cusco, la résidence ordinaire des Incas, il est très-vraisemblable qu'elle méritoit à peine le nom de bourgade dans les temps de sa plus grande splendeur; ce ne peut avoir été qu'un amas de petites cabanes, sans lucarnes & sans fenêtres, dont la construction étoit inconnue aux Péruviens: aussi les Espagnols, ne pouvant se loger dans ces huttes basses & enfumées les ont-ils fait démolir, & l'on ne voit plus à Cusco de maison qui n'ait été bâtie par les Européens. Il y subsiste seulement un pan de muraille, resté, dit-on, de l'an-

[*] Chapitre IX, p. 44, Tom. I.

ancien temple du Soleil, dont les écrivains ne comptent les merveilles qu'en s'extasiant. Je doute néanmoins que ce temple ait été de beaucoup plus spacieux, & plus orné que celui dont on découvre des vestiges plus entiers au village de Cayambe, dans la province de Quito, & qui n'a que huit toises de diamètre: c'est une muraille circulaire, élevée de quarante-huit pieds, bâtie de briques crues, maçonnées avec de la terre glaise, car le secret de faire de la chaux ou du ciment étoit absolument ignoré dans toute l'Amérique. On entre dans ce misérable édifice par une très-petite porte, & l'on n'y découvre aucune ouverture, ni aucune fenêtre; de sorte que la lumière a dû y entrer par l'endroit où auroit été le toit, si l'on avoit voulu y en faire un. Il conste, par la tradition unanime des Indiens, que cet oratoire de Cayambe a été anciennement aussi renommé, aussi fameux que la chapelle de Cusco; & l'on peut juger par la peinture qu'on vient de donner de ce bâtiment, s'il étoit aussi merveilleux qu'on le pense.

M. de la Condamine a fait insérer dans les Mémoires de l'Académie de Berlin la description d'un ancien logis des Incas dont on voit encore les ruines près d'Atun Cannar, dans le Corrégiment de Cuença, province de Quito: il convient qu'il n'y a jamais eu, ni pu y avoir de fenêtres dans ce prétendu palais à un étage; ce qui suffit, selon moi, pour prouver que l'Architecture Péruvienne n'étoit pas beaucoup plus perfectionnée que celle des Hottentots & des Iroquois: & il est naturel de présumer que les habitations des particuliers n'étoient que des baraques, puisque les princes se nichoient entre des tas de pierres, où il y a quelques vuides qu'on veut bien nommer des chambres. Comme on n'y apperçoit ni voute, ni aucune trace de soutien qui ait pu supporter un comble, il y a toute apparence que ces édifices n'ont jamais été couverts, & que ceux qui y lo-

geoient,
de l'air:
féroces,
tis enner
gnol VII
Cannar,
qu'il a fa
me il a c
est en eff
falsificati
plans pu
guer, qu
vanité de
de Cannar

On re
bâtiment
bourg de
rable que
cailloux
argile rou
logis, on
plusieurs
pour avo
auroit dû
destitués
milieu; c
maisons;
vertes par
l'esprit d'
combres.
a donné
n'est pas
dans un p

Ce qu'
lais, doit
rapport d
plies da
cinadeille
fortificati
re s'est en

geoient, devoient y essuyer la pluie & les injures de l'air : on y étoit seulement à l'abri des bêtes féroces, & des incursions subites de quelques peuples ennemis. Il importe d'observer que l'Espagnol Ulloa, en parlant de ces masures d'Atun-Cannar, en donne un dessein magnifique ; parce qu'il a fait représenter ce chétif monument comme il a cru qu'il devoit être, & non comme il est en effet. Il n'y a, pour se convaincre de cette falsification, qu'à confronter les estampés & les plans publiés par M. de la Condamine & Bouguer, qui n'ayant eu aucun motif pour servir la vanité des Espagnols, ont fait dépeindre les ruines de Cannar, sans les embellir.

On rencontre encore un *Inca-Pirca*, ou un bâtiment désolé des Incas, à Callo, au Nord du bourg de Latacugna, dont l'aspect est plus misérable que celui du précédent : ce ne sont que des cailloux dressés sur d'autres cailloux, plâtrés d'une argile rougeâtre. S'il y a jamais eu un toit sur ce logis, on n'a pu y voir en plein midi qu'à l'aide de plusieurs flambeaux, les portes étant trop étroites pour avoir donné assez de passage à la lumière qui auroit dû éclairer les appartemens intérieurs, destitués d'embrasures. Il n'y a donc point de milieu ; ou les Péruviens n'ont pu voir dans leurs maisons ; ou ils ont logé dans des maisons découvertes par le haut, & cela pour n'avoir point eu l'esprit d'imaginer des fenêtres. Il y a dans ces décombres de Callo, quelques taudis auxquels Ulloa a donné le nom imposant de ménagerie ; mais il n'est pas probable qu'on ait eu des ménageries dans un pays où l'on avoit à peine des cabanes.

Ce qu'on vient de dire des temples & des palais, doit s'entendre aussi des forteresses, qui, au rapport de quelques relateurs, étoient très-multipliées dans le Pérou : on nous vante sur-tout la citadelle de Cusco comme un chef-d'œuvre de fortification ; tandis qu'on fait que François Pizarre s'est emparé de la capitale & de son fort en un

seul jour, sans tirer un coup de fusil. On a soutenu, à la vérité, qu'il avoit été favorisé dans cette expédition par une sœur d'Atabaliba, le dernier des Incas : il est difficile d'admettre ; dira-t-on, que la sœur d'un prince que les Espagnols venoient d'étrangler avec autant d'injustice que d'ignominie, auroit pu avoir l'imprudence ou la foiblesse d'aimer le chef des bandits Européans ; cependant, malgré le peu de vraisemblance de cette anecdote, il est certain que cette sœur d'Atabaliba a été publiquement la maîtresse de François Pizarre, & qu'elle a eu de lui deux enfans, nommés, Dom Gonsale & Dona Francisca : tant il est vrai que l'histoire de la découverte de l'Amérique est remplie de faits si singuliers qu'ils paroissent incroyables : (*).

Les Péruviens ne savoient pas forger le fer, & l'on n'a pas trouvé, dans tout leur pays, un seul instrument de ce métal, l'ame des métiers & des arts ; (**) mais en revanche, ils possédoient le fe-

[*] Si l'on avoit été tenté de ne point croire ce que j'ai rapporté, dans le volume précédent, du singulier attachement des femmes de l'Amérique aux conquérans de notre Europe, cet exemple de la sœur d'Atabaliba suffiroit pour lever tous les doutes à cet égard. Pizarre eut un troisième enfant d'une Péruvienne de Culco : quant à la maîtresse d'Almagre, c'étoit une fille Américaine, née à Panama, qui lui resta fidelle jusqu'à la mort.

Les Péruviens ne furent pas long-temps à s'apercevoir de cet attachement de leurs femmes aux Espagnols : Ruminagui, Général d'Atabaliba, ayant fait, après la bataille de Caxamalca, assembler toutes ses femmes, leur dit, *Mesdames, vous aurez bientôt le plaisir de vous divertir avec les chiens de Chrétiens ; & comme elles se mirent à rire, il en fut si indigné, qu'il les fit décapiter.*

(**) Il y a peu de mines de fer dans toute l'étendue de l'Amérique ; & ce qui est encore plus étonnant, c'est que le fer qu'on y exploite, est infiniment inférieur à celui de notre continent, de sorte qu'on n'en sauroit fabriquer des clous : malgré ce défaut,

ret que
inent, c
celle que
ce, en 1
hache de
men qu'
nut (*)
dureté d
sont ser
n'ont pas
où nous
plus rare
des quali
Comte d
che envo
ment d'u
qui avoit
race d'in
truisirent
Ayant lu
pable, le
de, je n'a
un fait ca
paroît trè
d'endurc
été en éta
nes d'or,
de grands

il se vend
l'acier y

La nou
le plus de
seule min
mais faut
Chili n'a

[*] Voy
de Caylus
le résultat
pour res
Grecs &
les armes

secret que nous avons laissé perdre dans notre continence, de donner au cuivre une trempe pareille à celle que reçoit l'acier. M. Godin envoya en France, en 1727, au Comte de Maurepas, une vieille hache de cuivre Péruvien endurci; & par l'examen qu'en fit Mr. le Comte de Caylus, il reconnut (*) que cet instrument égaloit presque la dureté des anciennes armes de cuivre dont se sont servis les Grecs & les Romains, qui n'ont pas employé le fer à une infinité d'ouvrages où nous l'employons aujourd'hui; soit qu'il fût plus rare alors, soit que leur cuivre trempé eût des qualités supérieures à celles de leur acier. Le Comte de Caylus après avoir considéré cette hache envoyée de Quito, a cru que c'étoit un monument d'un peuple plus ancien que les Incas, & qui avoit occupé le Pérou long-temps avant cette race d'indiens abrutis, que les espagnols y détruisirent au commencement du seizieme siècle. Ayant lu, avec toute l'attention dont je suis capable, les différents Historiens du nouveau Monde, je n'ai pas été assez heureux pour découvrir un fait capable de favoriser ce sentiment, & il me paroît très-vrai que les Péruviens ont eu le secret d'endurcir le cuivre; sans quoi ils n'auroient point été en état de creuser la terre, d'exploiter les mines d'or, de percer les émeraudes, & de détacher de grands éclats de rocher, pour bâtir les caba-

il se vend fort cher, & coûte un écu la livre au Pérou; l'acier y vaut un écu & demi.

La nouvelle Espagne est la province où on a trouvé le plus de fer: on croit que le Pérou n'en a qu'une seule mine, que les anciens Péruviens connoissoient; mais faute d'industrie, ils ne purent l'exploiter. Le Chili n'a absolument aucune mine de ce métal.

[*] Voyez *Recueil d'Antiquités, par Mr. le Comte de Caylus, in-4°. T. 1, p. 168 & 150.* On y trouvera le résultat de toutes les expériences qu'a faites l'auteur, pour ressusciter l'art d'endurcir le cuivre, que les Grecs & les Romains ont indubitablement connu; les armes antiques en font foi.

nes murées dont on vient de faire mention ; & qu'ils ayent eu des haches de cuivre, à l'arrivée des Espagnols, c'est un fait dont on ne peut absolument douter ; puisqu'on prit quelques-uns de ces instrumens, au combat de Caxamalca, aux principaux d'entre les officiers, qui jetterent leurs armes pour être plus légers à la course. Il faut avouer néanmoins qu'ils n'avoient pas tant de cuivre qu'ils ne fussent encore obligés de faire des haches de pierres aiguisées, & d'armer la pointe de leurs fleches, & de leurs javelines, d'os & de dents d'animaux. Enfin, ce qui prouve évidemment que ce que nous nommons l'Empire des Incas, n'étoit qu'une région presque sauvage, habitée par des barbares, c'est qu'il n'en est resté aucun monument, aucun débris de quelque importance. Les moines de Cusco & de Lima se sont longtemps occupés à fouiller les *Guaques*, ou les anciens tombeaux des Indiens, dans l'espérance d'y déterrer des trésors & des raretés ; mais après bien des recherches, poussées aussi loin que l'avarice a pu les pousser, on n'en a encore extrait que quelques morceaux de la *Pierre des Incas*, & de la *Pierre de Gallinace* (*), qui a servi, dit-on, à faire des miroirs.

Comme les peuples de ces provinces n'ont jamais eu de monnoie, ni rien qui en ait tenu lieu, on peut bien se figurer qu'ils ne connoissoient d'autres richesses que le Mays dont ils se nourrissoient, & la laine des petits chameaux Glamas, destinée à fabriquer des vêtements ; ils n'employoient l'or que com-

(*) La pierre de Gallinace n'est autre chose qu'une lave fine, jettée par les volcans du Pérou : elle est d'un noir foncé, & reçoit aisément un beau poli. On croit que la pierre Obsidienne de notre continent est le vrai analogue de la Gallinace du Pérou. Quant à la pierre des Incas, c'est une espèce de pyrite b'anche, arsénicale, luisante comme de l'étain, ou du fer recuit, dont l'analogue est inconnu dans notre continent.

me nous
cas partic
des jettor
achats [*
gé, de la
je, l'art
faire des
leurs foy
rieurs, e
les plus g
son nous
hyperbol

J'ai rée
cilasso (**
une Univ
ignorants
enseigno
qui ne sa
que l'on p
de l'Alph
crate, je
n'étoit pas
pour servi
afin d'ôte
citerai un
de la Cond

» La La
» dit-il,
» preuve é
» les esprit
» ce, être
» mots, &
» valent da
» noms de
» êtres mo
» qu'impar

(*) On n'
seul peuple,
(**) Tom.

me nous employons l'étain : s'ils avoient fait un cas particulier de ce métal, ils en auroient frappé des jettons & des signes pour les payemens & les achats [*]. Ignorant à la fois l'usage du fer forgé, de la monnoie, de l'écriture; ignorant, dis-je, l'art de bâtir des navires & des ponts, de faire des fenêtres à leurs logis & des cheminées à leurs foyers, il s'ensuit qu'ils devoient être inférieurs, en sagacité & en industrie, aux nations les plus grossières de notre continent; & la raison nous avertit de n'ajouter aucune foi aux hyperboles des écrivains Espagnols.

J'ai réellement été révolté, en lisant dans Garcilasso (**), qu'il y avoit, du temps des Incas, une Université dans la bicoque de Cusco, où des ignorants titrés, qui ne savoient ni lire ni écrire, enseignoient la philosophie à d'autres ignorants qui ne savoient pas parler. Si l'on m'objectoit que l'on peut enseigner la Morale sans le secours de l'Alphabet & des écrits de Platon & de Socrate, je répondrois que la langue du Pérou n'étoit pas assez riche en mots simples & abstraits, pour servir à expliquer une science abstraite : & afin d'ôter toute espèce de doute à ce sujet, je citerai un passage remarquable du voyage de M. de la Condamine.

» La Langue du Pérou manque des termes,
» dit-il, pour exprimer les idées universelles,
» preuve évidente du peu de progrès qu'ont faits
» les esprits de ces peuples, *Temps, durée, espa-*
» *ce, être, substance, matiere, corps*, tous ces
» mots, & beaucoup d'autres n'ont pas d'équi-
» valent dans leurs langues : non-seulement les
» noms des êtres métaphysiques, mais ceux des
» êtres moraux, ne peuvent se rendre chez eux
» qu'imparfaitement, & par de longues péri-

(*) On n'a pas trouvé, dans toute l'Amérique, un seul peuple, qui eût inventé une monnoie.

(**) Tom. II, p. 139, chap. XXVII.

» phrases. Il n'y a pas de mot propre qui réponde
 » exactement à ceux de *vertu*, *justice*, *liberté*,
 » *reconnoissance*, *ingratitude* (*).»

Les professeurs, nous dira-t-on, ou les *Amantas* dont parle Garcilasso, se servoient, dans leurs leçons, de la langue sacrée, inconnue au peuple; mais comment fait-on qu'il y a eu au Pérou une langue sacrée? Cela n'est pas probable, puisque l'idiome vulgaire étoit si stérile, si pauvre en mots, qu'il eût été impossible de traduire le jargon savant par le jargon populaire. Qu'on accorde, si l'on peut, ces contradictions palpables qui se heurtent de front: quant à moi, je regarde tout ce qu'on rapporte de l'Université de Cusco, & des grands hommes qui y enseignoient les belles-lettres & les sciences sublimes, comme un conte plus que ridicule, inventé en dépit du sens commun, & j'aimerois autant croire qu'il y a eu des Académies chez les Juifs, chez les Tunguses, chez les Germains, dans la forêt noire, du temps de Jules-César.

Les métiers ont, dans tous les pays, devancé les sciences, parce que l'esprit humain ne fait point de sauts, non plus que la Nature: il doit s'élever par degrés, & on ne sauroit atteindre au premier rang, s'il n'a passé par le second & cette marche est toujours aussi lente que pénible. Quand un peuple parvient à avoir des philosophes, c'est une marque certaine qu'il a déjà des arts, & que son idiome s'est accru d'une infinité de termes propres à énoncer les notions morales, les idées métaphysiques, les mouvements des passions, & toutes les nuances des sentiments: or cette création de mots abstraits exige les efforts de plusieurs grands hommes, & une très-longue suite de siècles. En vain le vulgaire des Cronologistes veut-il nous persuader que les

(*) *Voyage à la rivière des Amazones*, p. 54.

Grets étoit
 d'Homere
 laquelle fo
 exactemen
 foule pres
 teurs & de
 l'ordre des
 de Troie;
 dans une la
 vers(*)

Il vaut de
 d'années d'
 & à l'espéc
 les calculs
 démentie p
 soutenir qu
 zard des gra
 utiles: s'il
 rope, au qu
 poudre à ca
 siècle-la, si
 le besoin d
 inventé l'im

(*) Ovide n
 dans la langu
 c: son exil à
 Abpude
 Stru
 Et placu
 Inter

Si Ovide a l
 cette langue,
 il faut que les
 nous les dépe
 été très-perfec
 espece de Prose
 modis, qu'Ovi
 des vers pour
 conséquent, le
 bien singulier.

Grecs étoient encore une nation récente du temps d'Homere ; la langue harmonieuse & riche dans laquelle sont écrites l'Iliade & l'Odissee , prouve exactement le contraire , & l'on conçoit qu'une foule presque innombrable de chétifs versificateurs & de Troubadours ont dû précéder , dans l'ordre des temps , le chantre immortel de la guerre de Troie ; car l'on ne sauroit faire un bon poëme dans une langue qui n'a jamais servi à faire des vers(*)

Il vaut donc mieux accorder quelques milliers d'années d'antiquité de plus au globe terrestre , & à l'espèce humaine , que de suivre servilement les calculs faux & absurdes d'une Chronologie démentie par les faits. C'est un préjugé que de soutenir qu'on est uniquement redevable au hazard des grandes découvertes , & des inventions utiles : s'il n'y avoit pas eu des Chimistes en Europe , au quatorzieme siècle , la découverte de la poudre à canon ne se seroit point faite dans ce siècle-la , si du temps de Custer on n'avoit senti le besoin d'avoir des imprimeries , on n'eût pas inventé l'imprimerie du temps de Custer ; on ne

(*) Ovide nous apprend qu'il avoit composé un poëme dans la langue des Getes , pendant la sixième année de son exil à Tome.

Ab puer ! & Getico scripsi sermone libellum ;

Struclaque sunt nostris barbara verba nobis.

Et placui (gratari mihi) , capique poeta

Inter inhumanos nomen habere Getas.

de Ponto IV. E. 13.

Si Ovide a le premier essayé de faire des vers dans cette langue , son poëme a-dû être détestable ; mais il faut que les Getes n'ayent pas été aussi barbares qu'il nous les dépeint ; il faut même que leur idiome ait été très-perfectionné , puisqu'on y connoissoit déjà une espèce de Prosodie ; car il résulte de l'expression *nostris modis* , qu'Ovide n'avoit pas fait des vers rimés , mais des vers pourvus d'un mètre : on y connoissoit , par conséquent , les syllabes longues & breves , ce qui est bien singulier.

l'eût pas cherchée. Il falloit avoir la boussole, pour naviguer en Amérique, il falloit avoir observé la propriété de l'Aiman pour construire des boussoles, il falloit savoir couler le verre pour faire des lunettes; il falloit avoir des lunettes pour perfectionner l'Astronomie. Ce n'est donc que chez des peuples dont le génie & les arts ont déjà fait des progrès immenses, que les grandes découvertes peuvent avoir lieu: elles sont donc bien moins les dons du hazard que les fruits des travaux & des recherches; sans quoi les sauvages auroient pu être aussi heureux, & plus heureux que les hommes les plus éclairés: cependant le hazard n'a jamais fait faire à tous les sauvages du monde une seule découverte de quelque importance. C'est dans le sein des sociétés bien policées, & par conséquent très-anciennes, que l'esprit humain a déployé toute sa force: c'est-là qu'il a appris à connoître ses ressources, & qu'il a soumis, pour ainsi dire, l'univers entier à sa puissance.

Je suis si peu enclin à croire que le hazard ait eu beaucoup de part aux inventions, que j'ose mettre en fait que deux peuples égaux en industrie, & à climat égal, qui n'auroient entr'eux aucune communication, parviendroient, à peu près dans le même-temps, aux mêmes découvertes, quand même ils n'atteindroient point à un degré égal de perfection. Les Chinois ont trouvé la boussole, l'imprimerie, la poudre à canon, la porcelaine, ainsi que les Européens, quoiqu'il n'ait existé aucune correspondance entr'eux & nous dans ce temps-là. Les moines Bacon & Swarts, qui les premiers ont connu les effets du salpêtre en Europe, étoient si mauvais Géographes qu'ils ignoroient qu'il y eût un pays nommé la Chine.

La découverte à jamais mémorable du nouveau Monde a si peu été l'effet du hazard, que Christophe Colomb avoit promis de le découvrir, sept ans

ans avant
1492: il
paigne l'
pas été a
l'esprit d
un moine
Roi Ferd
ment m'a
omettre
Les Euro
Amérique
si stupides
couverte d
mais envo
nois, qui
ainsi que
ment refu
Barbaresq
marine po
moindre t
terre en A
étrangers
Que nous
cette plane
tôtée, ni la
nations de
étonnant en
Le comm
obscurs écri
tear, en pa
est tombé d
(*) , & c'
commentate

(*) Les Né
je viens de d
encraïne au n
voyage, si on
du Ciel.

(**) P. 39
Tom. II.

ans avant la date de sa premiere navigation en 1492 : il employa tout ce temps à solliciter en Espagne l'équipement d'un vaisseau , qui ne lui eût pas été accordé de sitôt , s'il ne lui étoit venu dans l'esprit de promettre une somme considérable à un moine intrigant & avare , qui confessoit le Roi Ferdinand ; & la Reine Isabelle. Cet événement m'a toujours tellement frappé , que je ne puis omettre ici une observation singuliere à ce sujet. Les Européens sont les seuls qui aient voyagé en Amérique : les Africains & les Asiatiques ont été si stupidement indifferents à la nouvelle de la découverte d'un autre hémisphere qu'ils n'y ont jamais envoyé une barque. Les Japonois & les Chinois , qui auroient pu y aller par la mer du Sud ; ainsi que le gallion des Manilles , ont constamment refusé de l'entreprendre. Les Maures , les Barbaresques , les Turcs ; dans le temps que leur marine pouvoit quelque chose , n'ont pas fait la moindre tentative pour conquérir un pouce de terre en Amérique , où il n'aborde point d'autres étrangers que des hommes nés en Europe. (*) Que nous nous soyons emparé d'une moitié de cette planete , cela est étonnant ; mais que ni l'intérêt , ni la curiosité n'ayent pu engager les autres nations de l'univers à y voyager , cela est plus étonnant encore , au moins à mes yeux.

Le commentateur anonyme des volumineux & obscurs écrits de Garcilasso convient que son auteur , en parlant de l'Astronomie des Péruviens , est tombé dans plusieurs absurdités inexcusables ; (**), & c'est un aveu singulier de la part d'un commentateur. Quarante ans après que ces peu-

(*) Les Nègres ne font pas une exception à ce que je viens de dire , puisque c'est malgré eux qu'on les envoie en Europe , & qu'on les envoie au nouveau Monde ; où ils n'auroient jamais voyagé , si on leur avoit laissé la liberté qu'ils tenoient du Ciel.

(**) P. 39 & suiv. T. II.
Tom. II.

Les Pères furent sortis de la vie sauvage, on érigea, selon Garcilasso, seize tours pyramidales à l'Orient & à l'Occident de la magnifique ville de Cusco, pour déterminer les points de l'Horison où le soleil se leve & se couche aux Solstices. Des hommes bruts & nouveaux, qui ne font que de quitter l'obscurité des forêts, ne sauroient construire de semblables observatoires, ni recourir à de telles inventions pour régler leur calendrier. S'il étoit vrai que ces tours ou ces colonnes eussent été élevées sous le troisième Inca, il s'en suivroit nécessairement que les Péruviens étoient alors très-anciennement policés, ce qui est contredit par l'exposition qu'on vient de faire de leurs instruments imparfaits, & par leur ignorance dans les arts utiles. Qu'on ait entassé quelques pierres aux environs de Cusco, cela est croyable; mais que ces buttes aient servi à faire des observations Astronomiques, qui n'ont été tentées en Europe que du temps de Galilée, cela n'est pas croyable.

Les *Amantas* du Pérou, qui se méloient, dit-on, d'étudier le Ciel où ils ne comprenoient rien, n'avoient imaginé aucun mot pour distinguer les planetes d'avec les étoiles: ils ne connoissoient que *Vénus*, à laquelle ils avoient donné un nom propre & caractéristique. Ils étoient persuadés que les taches noires qu'on apperçoit dans la Lune, avoient été faites par un renard devenu amoureux d'elle, & qui ayant monté au ciel pour en jouir, l'embrassa si étroitement qu'à force de la serrer, & de la baiser, il lui fit les souillures qu'on y voit. Ne savoir pas distinguer les planetes, ignorer la cause des éclipses, & dire de si grandes puérilités sur les taches de la Lune, cela n'annonce rien moins que des hommes contommés dans l'Astronomie, ou bien je me trompe. Tous les sauvages connoissent l'étoile polaire & les Pleiades, ils savent où est le Nord & le Sud; mais cela ne suffit point pour assurer que ces sauvages sont des Astronomes, hormis qu'on ne veuille

faire Pa

Garci

qu'il a

vérité,

dans un

tre cont

pas enco

elle pou

si elles n

d'ignora

les arts &

En ré

Recherch

j'ai déjà t

ment exa

mieremen

moitié qu

cas; & l'o

mille hon

contenir d

ment qu'e

ce qui est

tout un en

monde. E

d'une infi

Espagnols

sans voir

cabane. O

mes assem

tout ailleu

par détach

détail. Si c

piéd, une l

tes les forc

car c'est la

Alma

leur entrep

sürmonter,

ges; d'où l'

extrême

faire l'abus le plus étrange des termes.

Garcilasso nous en a donc encore imposé, lorsqu'il a parlé, avec tant d'emphase & si peu de vérité, des progrès qu'avoient fait les Péruviens dans une science qui ayant été cultivée dans notre continent pendant une infinité de siècles, n'a pas encore été portée au point de perfection où elle pourra atteindre chez les générations futures, si elles ne sont pas prédestinées à essuyer des temps d'ignorance, & des révolutions qui engloutiront les arts & les artistes.

En réfutant, dans le premier volume de ces Recherches, les rêveries du calculateur Riccioli, j'ai déjà fait voir, en passant, qu'on a excessivement exagéré la population des Péruviens. Premièrement, la ville de Cusco est plus grande d'une moitié que n'étoit l'enceinte ancienne sous les Incas; & l'on n'y compte aujourd'hui que quarante mille hommes: elle ne pouvoit, par conséquent contenir qu'environ vingt-mille habitants, au moment qu'elle tomba sous le joug des Européens, ce qui est bien peu de chose pour la capitale de tout un empire, qu'on nous dit avoir fourmillé de monde. En second lieu, le Pérou étoit rempli d'une infinité de landes & de bruyeres, où les Espagnols s'égarerent pendant cinq à six jours, sans voir une habitation, sans rencontrer une cabane. On n'apperçut un grand nombre d'hommes assemblés qu'au combat de Caxamalca: partout ailleurs les Indiens ne se présentèrent que par détachements & par pelotons, qu'on défit en détail. Si cet état avoit eu de grandes armées sur pied, une bataille n'eût pas suffi pour dissiper toutes les forces des Incas en un lieu & en un jour; car après la victoire de Caxamalca, Pizarre & Almagre furent plus inquiets sur le succès de leur entreprise: l'unique obstacle qu'ils eurent à surmonter, fut la disette des vivres & des fourrages; d'où l'on peut conjecturer que le pays étoit extrêmement dépeuplé, puisqu'une poignée d'ég-

nemi eut beaucoup de difficulté à s'y nourrir avec ses chevaux & ses esclaves.

Gonzale Pizarre, qui fit l'expédition de la Canella avec deux cents hommes, fut à son retour tellement persécuté par la famine qu'il fit tuer ses chevaux pour subsister ses compagnons : on mangea ensuite les lévriers & les chiens-dogues qu'on avoit amenés pour dévorer les Indiens : on vendit un chat sauvage pour vingt écus à un officier mourant : les soldats ; décharnés & abattus, brouterent les feuilles & les écorces des arbres, & expiroient en les broutant.

Si un malheur de cette nature étoit arrivé à une armée de soixante mille hommes, dans un pays ennemi, je n'en tirerois par les mêmes conséquences ; mais qu'une petite troupe d'aventuriers n'ait trouvé ni vivres, ni bestiaux, ni aucune ressource, en faisant un trajet de quatre-cents lieues, depuis Quito jusqu'à la Canella, cela démontre que toute cette partie étoit vuide & destituée d'habitants & de cultivateurs : aussi les Espagnols n'y marcherent que par des lieux remplis de chardons, de ronces, de broussailles : ils pénétrèrent par des forêts & des solitudes, & ne virent, sur toute cette route, que des cantons où la terre en friche ne paroissoit jamais avoir reçu le moindre labour. Un grand peuple sans agriculture est un être de raison : un pays peut, à l'instar du Portugal & de l'Espagne, avoir beaucoup de villes, & manquer à la fois d'habitants ; mais on n'a jamais vu de pays sans villes, où la population ait été considérable. Les Péruviens n'avoient construit d'autre bourgade que celle de Cusco ; d'où j'infère qu'ils ne composoient qu'une petite nation dispersée sur une surface immense ; & je ne m'arrêterai pas davantage à réfuter ce que tant d'écrivains ont dit de leur industrie, de leurs arts, de leur génie, de leur police, de leurs loix, de leur gouvernement, & de leur bonheur. L'auteur d'un ouvrage moderne, intitulé *l'Analyse de*

Gouvern
se d'fier
moindre
avoit vo
comme
un état d
y avoit d
d'hui de
nous ne
n'ont jam
perdre à
par cœur
tumes qu
modernes
ce qu'on
on dit, p
nement q
avec la de
tandis que
aux Espag
des filles d
deshonoré
plusieurs a
ployé tous
de ce préju
ni les offici
entêtement
morceaux
qu'ils soup
ne sauroit
si enraciné
tiqué sous l
maintenant
Après av
nous nous
sur le Mexic

(*) Voyez
Ulloa.

Gouvernement des Incas, a lu leur histoire, sans se douter de son authenticité: s'il avoit employé la moindre critique, il eût brulé son manuscrit; s'il avoit voulu être raisonnable, il ne l'eût jamais commencé. On n'a pu faire de bonnes loix dans un état despotique; & quand il seroit vrai qu'on y avoit des loix, il nous seroit impossible aujourd'hui de les analyser, faute de les connoître; & nous ne saurions les connoître, parce qu'elles n'ont jamais été écrites, & que la mémoire a dû s'en perdre à la mort de ceux qui les avoient apprises par cœur. D'ailleurs les traces des anciennes coutumes qui subsistent encore parmi les Péruviens modernes, ne s'accordent en aucune manière avec ce qu'on écrit de leur législation sous les Incas: on dit, par exemple, qu'ils n'épousoient anciennement que des filles vierges, & qu'ils châtoient avec la dernière rigueur celles qui se prostituoient; tandis que les *Landinos*, ou les Péruviens soumis aux Espagnols; ne se marient aujourd'hui qu'avec des filles qui ne sont plus vierges: ils se croiroient deshonorés, si leurs femmes n'avoient couché avec plusieurs amants avant leurs nœces (*). On a employé tous les moyens imaginables pour les corriger de ce préjugé; mais ni les curés, ni les *Corrégidors*, ni les officiers de l'Inquisition n'ont pu vaincre leur entêtement, & ils se laisseroient plutôt couper par morceaux que de consentir à prendre une femme qu'ils soupçonneroient d'être pucelle. D'où l'on ne sauroit conclure autre chose sinon qu'un usage si enraciné doit être très-ancien, & qu'il a été pratiqué sous les Incas, comme on le pratique encore maintenant.

Après avoir considéré l'ancien état du Pérou, nous nous contenterons de jeter un coup d'œil sur le Mexique, dont on a conté autant de faus-

(*) Voyez le Voyage au Pérou, par Dom Juan G. Ulloa.

tés & de merveilles que de l'empire des Incas; mais la vérité est que ces deux nations étoient peu près égales, soit qu'on compare leur police, soit qu'on examine leurs arts & leurs instruments.

Les Mexicains avoient la méthode de représenter les objets en les dessinant grossièrement, & ce sont ces desseins informes que les Historiens ont jugé à propos de nommer des caractères hiéroglyphiques; mais en cela ils se sont trompés; car la manière des Mexicains différoit essentiellement de l'écriture Egyptienne, en ce qu'ils n'avoient pas déterminé des symboles ou des emblèmes pour remplacer les objets: ils copioient les objets mêmes, de sorte qu'ils faisoient un tableau complet, & peignoient un arbre pour représenter un arbre; ils vouloient parler aux yeux. Par le moyen des Hiéroglyphes des Coëns on pouvoit énoncer un sens moral, & il n'y a aucun doute entre les savants que la Table Isiaque, & les aiguilles Egyptiennes dressées à Rome, ne contiennent des sentences & des maximes philosophiques; ce qui n'étoit point praticable dans la méthode des Mexicains, trop mauvais peintres pour imprimer à leurs figures les différents tons des passions, & des attitudes caractéristiques: d'ailleurs manquant absolument de signes fixes pour la représentation des êtres moraux & métaphysiques, leurs peintures ne pouvoient être que très-bornées.

Ils se servoient de peaux d'animaux, & d'écorces pour y dessiner les choses dont ils vouloient conserver le souvenir: on trouva chez eux une assez grande quantité de ces volumes peints, que les soldats qui ne cherchoient que de l'or, méprisèrent trop pour les emporter; mais un barbare, nommé Sumarica, qui fut, par malheur, le premier Evêque de Mexico, fit, vers le commencement du seizième siècle, recueillir tous les tableaux historiques qu'on put déterrer dans cette partie de l'Amérique, & ayant fait allumer un feu au nom du Seigneur, il y jeta ces monuments singuliers, après les avoir pré-

tableme
brûler l
pas Chr
rible fur
goire, c
la Bibli
ver l'Al
Il n'est
seul exer
riosité de
envoyer
rés. Le n
fut pillé
crit indie
ba, par u
voyageur
pour une
qui, dan
éclaircisse
surl'Hist

(*) Cette
racterisé le
elle ne se v
siècle. Le
le Grand, f
de Cicéron
depuis cette
trouvé un e
Ces persécut
perdre les
lodore, d'
les fragmen
que notre pe
faits dont o
dans la der
cité par un
on brula le
intéressé Tolde
On accusa
coup de livre
tales, dont l
fait la reche

tablement exorcisés ; car il soutenoit qu'il falloit brûler les livres de tous les peuples qui ne sont pas Chrétiens (*). On ne sauroit comparer l'horrible fureur de ce fanatique qu'à celle du Pape Grégoire , & du Musulman Omar , qui fit consumer la Bibliothèque d'Alexandrie , pour mieux conserver l'Alcoran.

Il n'est échappé des mains de ce Sumarica qu'un seul exemplaire qu'on avoit destiné à remplir la curiosité de l'Empereur Charles-Quint , qui auroit dû envoyer au nouveau monde des Evêques plus éclairés. Le navire chargé de porter cet ouvrage à Cadix fut pillé par un armateur Français ; & le manuscrit indien , avec l'interprétation Espagnole , tomba , par un bonheur singulier , entre les mains du voyageur Thevet , dont les héritiers le revendirent , pour une somme considérable au fameux Raleigh , qui , dans l'espérance assez fondée d'en tirer des éclaircissements capables de jeter quelque lumière sur l'Histoire des Mexicains , fit retraduire l'interpré-

(*) Cette manie de brûler des livres a toujours caractérisé le génie intolérant du Clergé Romain ; mais elle ne se vit jamais tant qu'au sixième & au quinzième siècle. Le Pape Grégoire , surnommé si injustement le Grand , fit brûler dans toute la Chrétienté les Œuvres de Cicéron , de Tite-Live , & de Corneille-Tacite ; & depuis cette funeste époque , on n'a jamais plus retrouvé un exemplaire complet d'un de ces trois auteurs. Ces persécutions contre l'esprit humain , nous ont fait perdre les Poésies de Ménandre , de Bion , d'Apollodore , d'Alcée , de Philémon , & de Sappho , dont les fragmens ne servent qu'à nous faire comprendre que notre perte a été inestimable. Il n'y a pas jusqu'aux Juifs dont on n'ait brûlé les livres , & l'on assure que dans la dernière persécution , qui leur avoit été suscitée par un scélérat connu sous le nom de Pfeffercorn , on brûla le dernier exemplaire de l'ouvrage hébreu intitulé *Toldos Jesu*.

On accuse la Cour de Rome d'avoir détruit beaucoup de livres trouvés au Malabar & aux Indes Orientales , dont les Missionnaires de la Propagande avoient fait la recherche.

tation en Anglais par Mr. Locke (*) & on la publia dans la collection de Purchas. Mr. Thevenot la retraduisit en Français, la fit imprimer dans son grand *Recueil des Voyages*, & en donna les figures gravées en bois sur des pages *in-folio*, qui contiennent trois cents soixante tableaux détachés & encadrés. Comme je fais que ces images ont été copiées, avec un soin infini, d'après l'original Mexicain, je les ai considérées plusieurs fois avec attention; mais j'avoue qu'on ne sauroit dessiner d'une façon plus louche & plus rude: il n'y a aucune trace de clair-obscur, aucune idée de perspective, aucune imitation de la Nature; & les objets sont sans vérité comme sans proportion. D'où on peut conclure que les Mexicains n'avoient fait presque aucun progrès dans l'art par le moyen duquel ils tâchoient de perpétuer la mémoire des choses passées & des événements historiques.

L'ouvrage que le hazard a garanti du bûcher & du naufrage, renferme à ce qu'on croit, l'histoire de tous les Rois du Mexique, dont le premier n'avoit commencé de régner, dit-on, que vers l'an 1391 de notre ère vulgaire, ou cent & trente ans avant l'arrivée de Fernand Cortez; mais comme il est impossible de déchiffrer ce livre mystérieux, trouvé dans l'Amérique Septentrionale, je ne conseillerois à personne de s'en rapporter à l'interprétation qu'en ont donné les Espagnols, qui n'ont pu expliquer les tableaux du Mexique sans interroger les Mexicains; & les Mexicains n'ont jamais su assez d'Espagnol pour traduire un livre. Si l'interprétation a été mal faite, que deviennent alors les dates, & les époques, & la suite chronologique des

(*) Il ne faut pas confondre ce Mr. Locke avec l'auteur de l'*Essai sur l'Entendement humain*; ce sont deux hommes différents. Celui dont il s'agit a inventé, si je ne me trompe, cet instrument de Marine, qui porte encore son nom.

des fou
Monte
n'est pa
ferme
& il s'a
zuma,
princes
pourroi
encore p
térantes
qu'on ve
rapport
men sans
qu'on ai
en dire
donne si
fesseur C
osé publi
matiere;
garanti q
rant ces
des relati
il y a bea
des Alman
vi en Euro
encore au
l'usage de
jours de tra
les dimanc
les rêves d
les Mexica
clôture de
les siècles p
tour au bo

(*) On dit
& que leurs a
à vingt jour
toient cinq
s'accorde-t-i
s'étoient form
Tom. II.

des souverains dont on n'en compte que huit avant Montezuma II. du nom, qui régnoit en 1520? On n'est pas certain que le manuscrit Mexicain renferme un seul mot de ce qu'on croit y entrevoir; & il s'agit peut-être de huit maîtresses de Montezuma, là où l'on suppose qu'il est question de huit princes qui l'avoient précédé sur le trône: l'erreur pourroit être encore plus grande, & la méprise encore plus ridicule; car en confrontant, à différentes fois, les images Indiennes, & le sens qu'on veut y lire, je n'ai pas découvert le moindre rapport, & tous ceux qui entreprendront cet examen sans être prévenus, ne se convaincront jamais qu'on ait deviné le mot de cette énigme. On doit en dire autant des *Roues séculaires* dont Carreri donne si hardiment l'explication d'après un Professeur Castillan, nommé Congara, qui n'a point osé publier l'ouvrage qu'il avoit promis sur cette matière; parce que ses amis & ses parents lui ont garanti qu'il abondoit en absurdités. En considérant ces instrumens qu'on appelle, dans le style des relations, des *Roues séculaires* du Mexique, il y a beaucoup d'apparence que ce n'étoient que des Almanachs, semblables à ceux dont on s'est servi en Europe du temps des Gots, & qu'on imprime encore aujourd'hui, dans quelques provinces, à l'usage de ceux qui ne savent ni lire ni écrire, les jours de travail y étant désignés par des points noirs, les dimanches & les fêtes par des points rouges, & les rêves des Astrologues par des emblèmes. Que les Mexicains ayent célébré un grand Jubilé à la clôture de chaque siècle, & qu'ils ayent compté les siècles par des roues, à qui on faisoit faire un tour au bout de cinquante ans (*) c'est ce que j'ai

(*) On dit que leurs siècles étoient de cinquante ans, & que leurs années étoient composées de dix-huit mois, à vingt jours chacun, au bout desquels ils en ajoutoient cinq, afin de compléter l'année solaire. Cela s'accorde-t-il avec ce qu'on rapporte du temps où ils s'étoient formés en société, c'est-à-dire 130 ans avant

peine à me persuader ; parce que cet usage supposeroit une longue suite d'observations astronomiques, & des connoissances fort précises pour régler l'année solaire, ce qui n'est pas compatible avec l'ignorance prodigieuse où ce peuple étoit plongé. Comment auroit-il pu perfectionner sa Chronologie, lorsqu'il manquoit de mots pour compter au-delà de dix ?

L'Hinoire des huit Rois du Mexique me semble aussi fabuleuse que celle des douze Incas du Pérou, j'y rencontre les mêmes incertitudes, les mêmes ténèbres. On assure qu'une nation, nommée les Chichimeis, vint l'an 772, des parties Septentrionales du nouveau continent, s'établir à peu près au centre du Mexique, d'où elle chassa les anciens habitants dont on n'a jamais plus entendu parler : ce peuple, arrivé du Nord, étoit barbare, persista dans la barbarie pendant six cents ans, & ne commença à s'humaniser, & à adopter un régime politique, que vers l'an 1391 (*). Voilà ce que les historiens nous répètent continuellement d'un ton affirmatif ; parce qu'ils s'appuyent, disent-ils, sur les monuments mêmes des Indiens : ils se fondent, il est vrai, sur les tableaux dont on vient de prouver l'impénétrable obscurité. D'ailleurs ces tableaux, quels qu'ils soient, ne remontent pas au-delà de la fondation de la Monarchie Mexicaine ; puisque le bon sens nous apprend que les annales d'aucun peu-

l'arrivée des Espagnols ? Peut-on, en si peu de temps, trouver l'année solaire, & inventer des calendriers pour compter les jours & les siècles ?

(*) *Cum Motexuma Mexicanorum regum familia intercidit : regnatum in Mexicanâ urbe omnino sub regibus novam, per annos CXXX, post DCXIX annos, quam à Chichimeicis Mexicana terra primum occupatâ fuit. Hist. Occident. Indiæ, Lib. I, p. 73.*

Cette supputation a été adoptée par tous les Historiens qui ont écrit sur le Mexique ; & aucun n'a jamais été en état de la vérifier.

ple
D'où
de l'
s'est-
nus
quels
vée ?
d'évid
hazar

Qu
voir
trente
pagno
quelq
plus h
rer ce
Carrer
découv
que le
peuple
de leur
su prom
mots p
de leur
avoient
fer, l'a
chie de
loix ; r
réuni a
fier ici
pects qu
Antoni
de la
nombre

(*) On
la Guette
ne pouvo
l'original
deux peti

peuple ne sauroient être plus anciennes que lui. D'où donc a-t-on pris tout ce qu'on rapporte de l'invasion des Chichimeis ? Par quel moyen s'est-on assuré que ces Chichimeis étoient venus du Nord, & non du Sud ? Sur la foi de quels documents a-t-on fixé la date de leur arrivée ? Réellement on ne discerne pas un rayon d'évidence dans ces conjectures si témérairement hasardées.

Que les Mexicains n'eussent commencé à recevoir une forme de Gouvernement que cent trente ans avant la funeste apparition des Espagnols, cela n'est point probable : leurs arts, quelques imparfaits qu'ils fussent, annoncent une plus haute antiquité ; mais il ne faut pas exagérer cette antiquité, comme a fait l'imprudent Carreri, qui suivant une Table Chronologique découverte par le professeur Congara, soutient que les Mexicains s'étoient assemblés en corps de peuple, l'an du monde 1325. La rudesse extrême de leur langage, que jamais aucun Européen n'a su prononcer, & qui manque d'une infinité de mots propres à rendre les idées, l'imperfection de leurs instrumens, le peu de découvertes qu'ils avoient faites dans les Mécaniques, le défaut du fer, l'atrocité de leur culte sanguinaire, l'anarchie de leur gouvernement, la disette de leurs loix ; rien de tout cela ne caractérise un peuple réuni avant le déluge. Il faut donc encore se défier ici des Auteurs Espagnols, d'autant plus suspects qu'ils sont en contradiction avec eux-mêmes. Antonio Solis, dans son *Historia de la Conquista de la América septentrional, conocida por el nombre de Nueva España* (*), n'a tâché que de

(*) On en a une traduction Française par Mr. Citti de la Guette. Un autre auteur a cru que l'Histoire de Solis ne pouvoit plaire, si on ne la réduisoit à la moitié de l'original Espagnol ; & d'un énorme *in-folio*, il a fait deux petits volumes dont la lecture est supportable.

briller par l'éclat des pentées & des images gigantesques, & la pompe de la narration : il y a indignement sacrifié la vérité de l'Histoire aux vains agréments d'un style empoulé : il ose nous dire qu'il y avoit deux mille temples dans la capitale du Mexique, au moment qu'un usurpateur venu d'Europe s'en déclara le maître. Il n'y a jamais eu un tel nombre d'édifices publics dans aucune ville du monde, depuis Rome jusqu'à Pekin : aussi Gomara, moins hardi ou plus sensé que Solis, convient-il qu'en comptant sept petites chapelles, on n'a trouvé que huit endroits destinés à loger les idoles de Mexico. Montezuma, premier du nom, avoit donné à cette bourgade la forme d'une cité : or depuis le regne de ce Prince jusqu'à la venue de Cortez, il ne s'étoit écoulé que quarante-deux ans qui n'auroient certainement pas suffi pour bâtir deux mille Eglises.

Le prétendu château où cabanoient les Rois Mexicains, étoit une grange : aussi Fernand Cortez ne découvrant aucune habitation propre dans toute la capitale de l'état qu'il venoit de conquérir, y fit-il construire, à la hâte, l'hôtel qui y subsiste encore ; ce qui doit nous défabufer sur la peinture outrée & extravagante qu'on fait de cette ville Américaine, qui contenoit, selon quelques auteurs, soixante & dix mille maisons sous le regne de Montezuma second ; ce qui supposeroit qu'elle avoit alors trois cents cinquante mille habitans ; tandis qu'il est notoire que Mexico, considérablement agrandi sous les Espagnols, ne renferme de nos jours que soixante mille ames, y compris vingt mille Nègres & Mulâtres. Comme on ne découvre, dans tout le Mexique, aucun vestige d'anciennes villes Indiennes, il est sûr qu'il n'y avoit qu'un seul endroit qui eût quelque apparence de cité ; & cet endroit étoit Mexico, qu'il a plu aux écrivains Castillans de surnommer la Babilone des Indes ; mais les noms magnifiques, donnés par les Espagnols à de mi-

sera
pos
L
dépo
déce
que
& te
pter
eu d
vent
terie
tez tr
un in
d'aill
les h
pour
une s
Si
le ma
d'anim
roit y
gloire
narch
venu
la mén
un Po

[*] C
trueux
des mo
der qu'
reste,
l'Histo
succès :
par Mr.
de Alor
comme
buer à
auteurs ;
sources
une bon
tion heu
Amériqu

féribles villages de l'Amérique, ne nous en imposent plus depuis long-temps.

La facilité & la promptitude avec laquelle on dépouilla l'infortuné Montezuma de tous ses états, décele la foiblesse de ces états mêmes; je conviens que l'Artillerie étoit un instrument destructeur & tout-puissant qui devoit nécessairement dompter les Mexicains; mais si ces Mexicains avoient eu des villes murées, comme on le répète si souvent, ils se seroient mis à l'abri de la mousqueterie, & les six mauvais canons de fer que Cortez traînoit avec lui, n'auroient pas foudroyé en un instant tant de remparts & de retranchements: d'ailleurs il est avéré, par le témoignage de tous les historiens, que les Espagnols sont entrés, pour la première fois, dans Mexico sans faite une seule décharge de leur artillerie.

Si le titre de Héros compete à quiconque a eu le malheur de faire égorger un grand nombre d'animaux raisonnables, Fernand Cortez pourroit y prétendre; du reste, on ne voit pas quelle gloire réelle il a acquise en renversant une Monarchie chancelante, que le premier brigand, venu de notre continent, auroit renversée avec la même facilité. On a composé sur cet événement un Poème Epique (*) qui n'a joui d'aucun succès,

[*] Ce Poème, intitulé le *Mexique conquis*, est monstrueux par-là même qu'il est en prose: cette invention des modernes est si bizarre, qu'on a peine à se persuader qu'elle ait été adoptée par un homme sensé. Au reste, tous les Poètes qui ont choisi leur sujet dans l'Histoire de l'Amérique, n'ont presque eu aucun succès: la *Colombiade*, la *Tragédie de Fernand Cortez*, par Mr. Piron, le *Poème de Juponville & l'Aracana* de Alonzo, n'ont pu forcer la renommée à les prononcer comme des chef-d'œuvres: ce qu'on doit plutôt attribuer à la nature même du sujet, qu'à l'inhabileté des auteurs; puisque Mr. Piron a employé toutes les ressources de son génie pour faire de son *Fernand Cortez* une bonne pièce de Théâtre. *Alzire* n'est qu'une fiction heureuse, dont on suppose que la scène est en Amérique.

parce que le lecteur , prévenu d'avance de la pu-
sillanimité des Américains , ne prend pas le mou-
dre intérêt à des détails où il voit sans cesse
r assacrer des sauvages qui ne se défendent point
contre des soldats furieux , à qui l'abondance de
l'or & la disette du fer avoient donné le cœur
d'Alexandre & la férocité de Tamerlan. Si le
Poète , convaincu du défaut d'intérêt , ose porter
la fiction jusqu'à donner du courage aux Amé-
ricains , alors il contredit l'Histoire , & change
la nature même des événements , qui sont encore
trop récents , pour qu'on puisse les déguiser
impunément.

Les Péruviens & les Mexicains , n'ayant ja-
mais eu aucune communication entr'eux , avoient
suivi des routes diamétralement opposées pour
atteindre à l'art de l'écriture : mais je suis per-
suadé que les Péruviens y seroient parvenus
plutôt par le moyen de leurs cordons , que les
Mexicains par celui de leurs peintures parlantes ,
qui ne les auroient conduits qu'au caractère hié-
roglyphique , tel que l'ont eu les Egyptiens , &
non à un Alphabet tel que le nôtre.

Toutes les nations ont, au sortir de la vie sau-
vage , essayé l'une ou l'autre de ces méthodes
employées en Amérique : ou ils ont dessiné les
objets ; ou ils ont fait usage de cordons , de
pierres , & de morceaux de bois qui , par un
certain arrangement , rapelloient à leur esprit
l'idée de tel ou de tel objet. On retrouve des
traces manifestes de ce procédé dans la langue
Allemande , où les Lettres sont nommées *Buch-
taben* , ce qui signifie de petits bâtons de bois
de hêtres : leurs livres sont nommés *Bücher* com-
me qui diroit un assemblage de pièces de hêtre.
Les Runes tirent également leur étymologie de
la racine Scandinavienne *Rönne* , qui signifie le
sorbier sauvage , arbre indigène du nord , dont
on s'est servi pour faire des coupeaux qui par

leur c
ainsi c

Les
on vie
gibles
lettres
ensuit
parlan
partici
roglyp
ce. S'il
re par
qu'ils
moins
dont il

(*) L
fago us
boers T
Runis ip
vrea qu
lem , ut
confestim
qui dein

Il sem
ce passa
Runes s
nus aux
d'autres
dans un c
aussi les i
comme
se peut q
& des an
qu'il en
espece
siême sié
d'autres
la pierre
Académie
tion , elle
que celle
ponie n'e
gris pour

leur combinaison exprimoient un sens suivi, ainsi que nos lettres (*).

Les Chinois ont éprouvé les deux méthodes dont on vient de parler : leurs premiers *Kins*, intelligibles aujourd'hui, furent écrits avec des cordes-lettres ou des courroies nouées : ils abandonnerent ensuite cette invention pour adopter les peintures parlantes ; d'où il a résulté que leur caractère, participant à la fois de notre Alphabet & des Hiéroglyphes, est absolument unique dans son espèce. S'ils avoient perfectionné leur première écriture par les cordons de Fohi, il y a toute apparence qu'ils seroient arrivés à un procédé beaucoup moins compliqué, beaucoup plus facile que celui dont ils usent de nos jours.

(*) *Litteras Runicas saxis, arisque inscripserunt, & fago usi sunt, vel sorbo aucuparii : Ronne vel Runebærs Troee (bois portant des Runes) nomen suum à Runis ipsis obrinens, magni semper aestimatum est : propterea quod præ aliis lignorum speciebus eam habet indolem, ut, cum litera in cortice ejus extrahitur, arbor confestim succum ad cujusvis literæ ductum protrudat, qui deinceps lapidis instar indurefcit.* Rudbeck.

Il semble que Rudbeck veuille faire entendre, par ce passage, qu'on a commencé d'abord à graver les Runes sur des arbres ; mais avant que d'être parvenus aux inscriptions, les Scandinaviens n'avoient d'autres lettres que des petits bâtons qu'ils rangeoient dans un certain ordre, pour rendre un certain sens : aussi les Runes écrites sont-elles tracées en ligne droite comme des baguettes, ce qui décele leur origine. Il se peut que l'usage de graver les Runes sur des rochers & des arbres, ne remonte pas au-delà d'Odin. Quoi qu'il en soit, les plus anciens monuments de cette espèce, reconnus pour authentiques, sont du troisième siècle. Il y en a quelques-uns de suspects, & d'autres dont on vante mal-à-propos la vetusté. Si la pierre, trouvée au fond de la Lapponie par les Académiciens François, contient en effet une inscription, elle est probablement beaucoup plus ancienne que celle de Hylderant ; mais cette pierre de la Lapponie n'est, à mon avis, qu'un jeu de la Nature, pris pour un monument des hommes.

Je n'ignore pas que les Egyptiens, outre leurs figures allégoriques, ont eu un caractère épistolaire ou Alphabétique, à peu-près semblable au nôtre; mais il ne s'ensuit point qu'ils avoient inventé ce caractère en perfectionnant leurs Hiéroglyphes, comme quelques savants l'ont prétendu: il est plus probable qu'ils avoient emprunté cet Alphabet d'un autre peuple, puisqu'ils n'ont commencé à s'en servir que fort tard, & peut-être pas avant l'invasion de Smerdis.

Il est du ressort de la philosophie de l'Histoire de marquer par quels degrés l'esprit humain s'est élevé aux grandes inventions, & d'expliquer pourquoi les mêmes découvertes ont été portées à un plus haut point de perfection dans un pays que dans un autre; mais ces discussions, quoique relatives à mon sujet, me conduiroient au-delà des bornes où je me suis proposé de m'arrêter, comptant d'avoir satisfait au titre de cette Section, & d'avoir mis dans tout son jour ce qu'il m'importoit de prouver.

N'est-il pas surprenant qu'on n'ait trouvé sur une moitié de ce globe que des hommes sans barbe, sans esprit, atteints du mal vénérien, & tellement déchus de la nature humaine, qu'ils étoient indisciplinables, ce qui est le complément de la stupidité? Le penchant que les Américains ont toujours eu, & qu'ils ont encore pour la vie sauvage, prouve qu'ils haïssent les loix de la Société, & les entraves de l'éducation, qui, en domptant les passions les plus intempérées, peuvent seules élever l'homme au-dessus de l'animal: il faut lui ôter une partie de sa liberté pour ennoblir son être, & cultiver son génie; & sans cette culture il n'est rien. L'arbre qu'on ébranche, qu'on déchire pour l'enter, qu'on assujettit, donne des fruits délicieux: le sauvageon qui n'a jamais été touché par la main du jardinier, ne végète que pour lui seul; ses productions sont ou nuisibles, ou inutiles, ou nulles. L'homme sau-

vage vit
personn
pacte de
blable
peut être
On ne
ment de
d'inertie
du bien,
ser pour
que cet é
deux tie
d'homme
tables, e
rique &
de sauvag
l'Asie, &
rope, qu
le temps
toute pa
contre la
jets les m
mis, s'ils
s'imaginer
voit régner
qu'on n'a
on peut l
tance du c
Quel q
l'on a surp
certain qu
leur préc
pour n'av
préhensibl
blessé auro
dans l'ame
rants avoie
Espagnols
vengeance
avoit quel

vage vit ainsi, uniquement pour lui-même: il n'aide personne, & personne ne l'aide: aucun lien aucun pacte de fraternité ne le rapproche de son semblable: il est seul au monde, & ignore qu'on peut être bienfaisant, charitable, & généreux. On ne sauroit imaginer un plus grand avilissement de notre nature que cet état d'indolence & d'inertie où l'on ne connoit pas la vertu de faire du bien, & où l'on ne s'occupe jamais qu'à penser pour soi, ou pour ses maîtres. Il est triste que cet état soit néanmoins celui où végèrent les deux tiers du genre-humain; car la portion d'hommes qui vit sous des loix tant soit peu équitables, est plus petite qu'on ne le pense. L'Amérique & l'Afrique ne sont presque peuplées que de sauvages: le despotisme a accablé & accablé l'Asie, & pénètre par mille endroits dans l'Europe, qui semble être menacée de ce fléau, dans le temps même que les philosophes élèvent de toute part leur voix contre le despotisme, & contre la tyrannie des princes qui font à leurs sujets les mêmes maux qu'ils feroient à leurs ennemis, s'ils les avoient vaincus; & cependant ils s'imaginent qu'ils règnent, comme si l'on pouvoit régner sur ceux dont on n'est pas aimé, & qu'on n'aime point: on peut les contraindre, on peut les immoler; mais il y a moins de distance du ciel à la terre que d'un Roi à un tyran.

Quel qu'ait été, au reste, l'abrutissement où l'on a surpris les habitants de l'Amérique, il est certain qu'on n'auroit pas dû les massacrer en leur prêchant un Dieu de paix, ni les brûler pour n'avoir pas pu croire des mystères incompréhensibles. Au contraire, leur extrême foiblesse auroit dû exciter la plus grande compassion dans l'ame de leurs conquérants, si ces conquérants avoient eu une ame. Le sang Indien que les Espagnols ont versé avec profusion, crie encore vengeance, & auroit été vengé sans doute, s'il y avoit quelque vérité dans le sentiment de Tacite,

qui croyoit que les Dieux ne se mêlent jamais des hommes, sinon pour les châtier, *non esse curæ deis securitatem nostram, esse ulionem.*

SECTION II.

DE quelques usages bizarres, communs aux deux continents.

EN abordant, pour la première fois, à cette terre malheureuse & inconnue qu'on a nommée le nouveau-Monde, on y a retrouvé des coutumes barbares, atroces, & singulieres, qui avoient été, de temps immémorial, en vogue chez les habitants de l'ancien continent, & dont quelques-unes ont été extirpées par les efforts de la Philosophie, & dont d'autres ont triomphé de la Raison.

L'examen de ces usages si semblables dans des climats si différents, & entre des nations qui ne le connoissoient pas, prouve que l'homme est comme prédestiné à commettre les mêmes fautes, dans quelque région du globe qu'il habite; & qu'il y a des erreurs & des absurdités qui malgré la ressemblance la plus marquée, n'ont pas été copiées les unes sur les autres: parce que la superstition, les préjugés, l'amour-propre, l'oubli de ses semblables, l'ignorance de ses devoirs, & toutes les passions & tous les vices ont dû nécessairement produire les mêmes effets, & par conséquent les mêmes désordres dans des sociétés qui n'ont jamais eu la moindre communication entr'elles.

Je fais avec quelle précaution, avec quelle défiance on doit lire ce que des voyageurs ivres de merveilleux, & par là incapables de bien voir, ont rapporté des mœurs des peuples ou mal policés, ou entièrement sauvages, chez qui chaque famille

& chaque
& ne se g
selles & in
ments de q
rants & co
loix avec le
lère, avec

Ces tabl
célebres qu
des faits ex
pris la pein
des observ
sonné, à p
des relation
sens, dans
ou moins en
ter un repr
l'exposition
rées, & sur
& dont on.
l'histoire un
en sens-con
trop grande
aravant de
à un milie
à vertu.

Je comm
l'usage sang
bonnes vivan
barbarie a e
qu'elle étoit
temps de Ju
plées des
es les contr
qu'elle subis
Asie mérid
qu'on l'a re
de l'Amériqu
es autres, &
montables,

& chaque tribu obéit à des impulsions particulières, & ne se gouverne pas par des maximes universelles & immuables. On a souvent pris les égarements de quelques individus pour des usages constants & constamment reçus : on a confondu les loix avec les abus des loix, & les excès qu'on tolère, avec les excès qu'on autorise.

Ces tableaux infidèles ont séduit des écrivains célèbres qui uniquement frappés de la singularité des faits exposés dans un certain jour, n'ont pas pris la peine de s'assurer d'avance de la bonne foi des observateurs, & ils ont raisonné, ou déraisonné, à pure perte sur des rapports démentis par des relations plus sincères, écrites avec plus de bon sens, dans des temps postérieurs, par des témoins ou moins enthousiastes ou plus éclairés. Pour éviter un reproche si justement mérité, je ne ferai l'exposition que des coutumes bizarres, bien avérées, & sur lesquels on n'a jamais formé de doute, & dont on ne pourroit douter sans introduire dans l'histoire un Scepticisme absurde, qui entraîneroit en sens contraire les mêmes inconvénients que la trop grande crédulité; puisqu'il est également extravagant de douter de tout, ou de croire tout. Il y a un milieu où il faut chercher la vérité, comme la vertu.

Je commencerai cette Section par l'examen de l'usage sanguinaire & insensé d'ensevelir des personnes vivantes avec les morts. On sait que cette barbarie a été pratiquée dans l'ancienne Europe, qu'elle étoit à peine abolie dans les Gaules du temps de Jules César, & que les colonies si multipliées des Scythes l'avoient introduite dans toutes les contrées où elles s'étoient fixées : on sait qu'elle subsiste encore dans quelques cantons de l'Asie méridionale, sur les côtes de l'Afrique, qu'on l'a retrouvée tant dans le Sud qu'au Nord de l'Amérique, chez des peuples si éloignés les uns des autres, & séparés par tant de barrières insurmontables, qu'on ne sauroit raisonnablement

supposer qu'ils ayent en quelque correspondance; puisqu'ils différoient par tant d'endroits, & ne se ressembloient, pour ainsi dire, que par cette seule atrocité.

Quoiqu'il soit possible que ce n'est pas une seule & une même cause qui a enfanté un cérémonial si cruel chez les diverses nations qui l'ont adopté, il y a cependant beaucoup d'apparence que le dogme de la résurrection des corps, & d'une vie à venir, a produit, par un malheur singulier, cette déplorable erreur, & que l'idée de se faire servir dans l'autre monde par ceux à qui on avoit commandé dans celui-ci, a fait immoler les esclaves sur le tombeau de leurs maîtres, les femmes sur le corps mort de leurs époux. Aussi en lisant l'Histoire, observe-t-on que c'est principalement aux funérailles des Rois & des Souverains que ces homicides ont été les plus fréquents. A la côte de Guinée on n'enterre des femmes qu'avec le corps des seigneurs, & jamais avec celui des personnes d'une condition servile ou d'une fortune médiocre. A la mort de Trimpong, Roi d'Akin, dit M. Roemer dans sa relation de 1764, on inhuma avec lui trois cents femmes, & un beaucoup plus grand nombre d'esclaves, à qui on brisa auparavant les membres. Quelques voyageurs qui ont attentivement considéré la construction intérieure des Pyramides d'Egypte, ont soupçonné que les principaux officiers des Pharaons étoient condamnés à rester toute leur vie auprès du cadavre embaumé de leurs souverains; dans des chambres murées où on leur faisoit entrer quelque nourriture par différents conduits, dont on remarque encore les traces aujourd'hui dans le corps de ces immenses Mausolées. Cependant on ne pratiquoit rien de semblable dans toute l'Egypte à la mort des simples particuliers, à qui l'on se contentoit de mettre sous la langue, ou sur la poitrine, une pièce de monnoie d'or ou d'argent qu'on retrouve encore dans les Momies, lorsqu'on les ouvre.

qu'on les d
anges gom
On a dit
qui ordon
letter sur l
mais il est t
par un Bran
ait empêch
voit, dit-on
e donner d
avance qu'
croire que p
commis mil
ruloit sa n
d'ailleurs l
plus souvent
es de l'Asie
flateur eût
as exempté
eine comme
Comme les
e qu'ils ont
loi fait périr
féter que la
er encore a
it adopter c
oient l'espe
oient aveug
terici deux
me des anc
odernes: en

* Il est im
annes qui ont
corps de len
blige, il le
éducation de
urs des Pro
ce que les c
l'Etat, qu

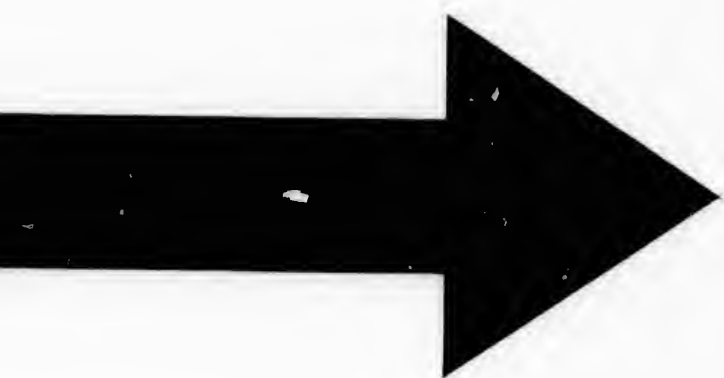
qu'on les dépouille de leurs maillots & de leurs
langes gommés.

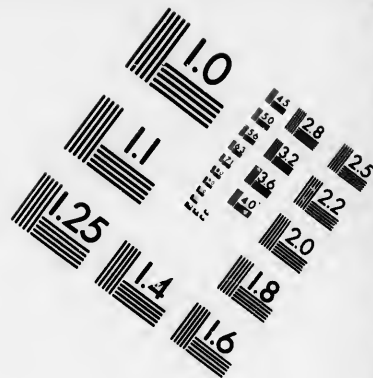
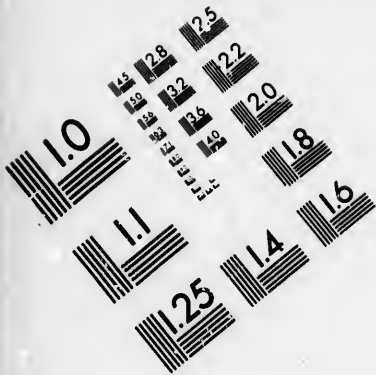
On a différemment interprété la loi Indienne
qui ordonne aux veuves sans enfants (*) de se
jetter sur le bucher où l'on brûle leurs maris ;
mais il est très-faux que cette loi ait été suggérée
par un Bramine, mauvais Philosophe, qui vou-
loit empêcher les empoisonnements : il prétend
qu'aucune femme ne seroit tentée
de donner du poison à son époux, si elle savoit
à l'avance qu'elle mourroit avec lui. Il ne faut pas
croire que pour prévenir un crime, on en ait
commis mille de sang froid : c'est comme si l'on
brûloit sa maison pour la garantir des voleurs.
D'ailleurs les Indiennes n'empoisonnent pas
plus souvent leurs maris, que les autres fem-
mes de l'Asie & de l'Europe, & si l'esprit du lé-
gislateur eût été tel qu'on le suppose, il n'auroit
pas exempté les veuves qui ont des enfants, de la
même loi.

Comme les Indous sont polygames, c'est la fem-
me qu'ils ont le plus aimée pendant leur vie, que
la loi fait périr avec eux ; d'où l'on peut sûrement
conclure que la ridicule prétention de vouloir cou-
rager encore avec sa maîtresse dans l'autre monde a
fait adopter cette folie cruelle à des hommes qui
avoient l'espérance d'une vie à venir, mais qui
ont été aveuglés par la volupté. Il ne faut pas ou-
blier ici deux contradictions horribles dans le sys-
tème des anciens Brachmanes & des Bramines
modernes : entêtés jusqu'à la fureur de la Metemp-

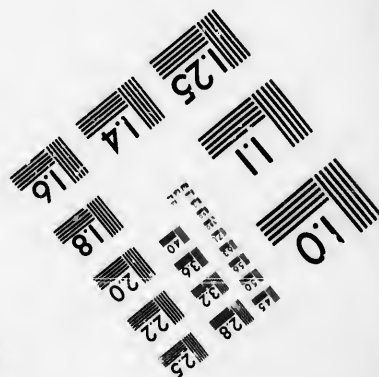
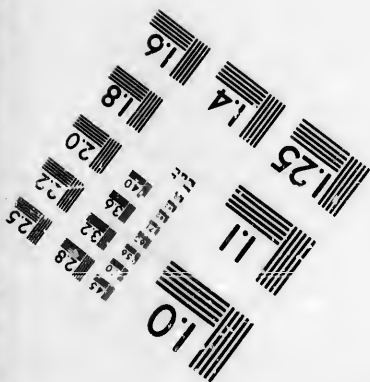
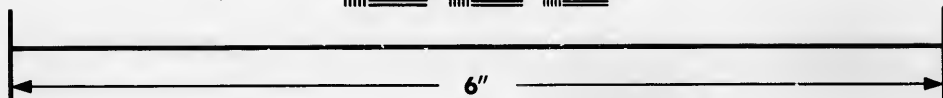
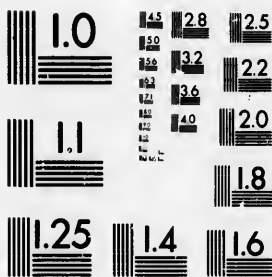
* Il est important d'observer que les veuves In-
diennes qui ont des enfants, ne peuvent se brûler avec
le corps de leurs maris ; & loin que la coutume le
permette, il leur est ordonné de vivre pour veiller
à l'éducation de leurs enfants ; d'ailleurs les Gouver-
neurs des Provinces ne leur permettroient pas,
parce que les orphelins multipliés seroient un fardeau
pour l'État, qui devroit leur servir de père.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WESSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

14
16
18
20
22
25
28
32
36
40
45
50
56
63
72
84
96
108
125
144
168
192
225
256
288
324
360
400
450
504
576
648
720
800
900
1000

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

tycofe, cette hypothèse favorite des Orientaux, ils croient qu'il n'est pas permis d'ôter volontairement la vie à une mouche, à un ciron, ni à rien de tout ce qui respire sur la terre : tandis qu'ils exigent que les femmes soient brûlées solennellement aux obseques de leurs maris, & en craignant de blesser un insecte, ils font essuyer à leurs semblables le plus affreux des supplices. On ne sauroit imaginer une plus grande discordance dans les idées, ni une extravagance comparable à celle-là. D'un autre côté, on ne peut concevoir comment ils prétendent rejoindre leurs épouses dans l'autre monde, puisqu'ils soutiennent que les âmes voyagent & passent, sans relâche & sans repos, d'un corps dans un autre au moment de la destruction de l'être animé ; de sorte que l'âme du mari pourroit entrer, selon eux, dans l'embryon d'une souris, & l'âme de la femme, dans celui d'un chat. Ainsi les Indous, qui ne devroient point brûler leurs femmes, s'ils vouloient être conséquents dans leurs principes, sont les seuls Asiatiques méridionaux qui ayent opiniâtrément retenu cette abominable coutume ; ils payent même un tribut annuel au grand Mogol & aux Nababs, & aux Rajas Mahométans, pour avoir la permission de commettre de temps en temps de semblables parricides ; & il leur en coûte fort cher pour transgresser le précepte positif de leur Védam qui défend l'homicide.

Il ne faudroit pas plus s'étonner de voir des Chrétiens brûler leurs femmes que de voir des Banianes brûler les leurs, si les maximes des hommes n'étoient presque toujours en contradiction avec leurs actions, ou leurs actions avec leurs maximes. On trouve dans un Mémoire Académique de M. Fréret que ses confrères avoient soutenu que les anciens Gaulois n'immoloient pas des victimes humaines, parce que de semblables sacrifices, disoient-ils, n'auroient pu s'accorder avec leurs dogmes, tels qu'on les expose dans

César, seul ex
puisqu
évident
Théolo
pratique
on exig
inconlé
raines.

Le fa
la raiso
femmes
cés suic
plupart
& elles
ne les co
cable co

(*) On
trois fac
jusqu'à
hutte de
le feu au
se tient
qu'elle pr
son giron
qu'ils ve
monde,
un distri
dans une
quand la
bourreau
tourné ve
le bord d
chers fun
résine ; n
abrégé c
qui savent
bruit ave
n'entend
autre end
enterre le
charité de
nier, voya
Boukletz

César, dans Strabon, & dans Diodore; mais le seul exemple des Indiens auroit dû les désabuser; puisque cet exemple démontre de la façon la plus évidente que les dogmes religieux & les systêmes Théologiques peuvent être en opposition avec les pratiques & les usages; & on ne voit pas pourquoi on exigeroit des anciens Gaulois d'avoir été moins inconséquens que les autres nations contemporaines.

Le fanatisme a quelquefois tellement subjugué la raison & la nature, qu'on a vu aux Indes des femmes forcenées se bruler volontairement; mais ces suicides sont rares, & il est certain que la plupart des veuves tâchent d'échapper au bucher, & elles échapperoient en effet, si les Bramines ne les contraignoient, en les menaçant de l'implacable couroux de Bramâ (*). Lorsqu'on lit avec

(*.) On brule les femmes aux Indes Orientales de trois façons différentes. Dans le Royaume de Guzerate, jusqu'à Agra & Delhy, on les fait asseoir dans une hutte de Bambous & de roseaux secs, où on applique le feu au dehors. Dans le Bengale, la veuve dévouée se tient accroupie sur un bucher, qu'on allume lorsqu'elle prend le corps de son mari pour le mettre sur son giron: ceux qui ont des lettres ou des présents qu'ils veulent faire tenir à leurs parents de l'autre monde, les lui donnent avant que le feu ait pris. Sur un district de la côte de Coromandel, on fait un feu dans une grande fosse de la profondeur de dix pieds; quand la flamme commence à s'élever, les prêtres-bourreaux conduisent la femme à reculons, & le dos tourné vers le feu où on la précipite en arrivant sur le bord du fosse. C'est la mode de jeter dans ces buchers funebres plusieurs vases remplis d'huile & de résine; mais on ne sauroit dire si cela contribue à abrégier ou à augmenter le supplice: les musiciens, qui savent leur métier, ont soin de faire un si grand bruit avec leurs tambourins & leurs flûtes, qu'on n'entend jamais les cris de la victime. Dans un autre endroit de cette côte de Coromandel, on enterre les femmes vivantes, & chaque assistant a la charité de leur jeter un panier de sable. Voyez Tavernier, voyage aux Indes, liv. 3, T. II, à la Haye 1718. Consultez aussi les Lettres de Bernier.

attention les Voyages de Tavernier, de Thevenot, de Bernier, & de Chardin, on s'apperçoit qu'on donne à ces misérables victimes de la mode & de la superstition un breuvage qui en étourdissant leurs sens, leur ôte la frayeur que l'appareil de la mort inspire. En faisant des recherches plus précises sur la qualité des ingrédients dont on extrait cette liqueur enivrante, j'ai découvert qu'on se sert principalement d'une forte infusion de safran, qui a la vertu singulière de porter à la tête des vapeurs fort agréables, & plus vives que celles que procurent l'Opium, le Solanum, la graine du chanvre vert, & les autres Narcotiques (*).

On saisit l'instant où l'ivresse commence, pour jeter les femmes sur le bucher, & c'est à ce stratagème des Faquirs & des Bramines qu'on doit attribuer ce que disent quelques relations des signes de joie & d'allégresse qu'on remarque dans ces infortunées créatures, quelque-temps avant l'exécution, & à l'aspect des flammes qui vont les dévorer. Il est réellement étonnant que les Américains Septentrionaux aient la même coutume de faire prendre une drogue aux femmes & aux esclaves qu'on sacrifie à la mort des Caciques: ils emploient des feuilles de tabac, écrasées & réduites en

(*) Le safran, ainsi que les étamines & les stigmates de la plupart des fleurs liliacées, à racine bulbeuse, est un poison pris à une certaine dose, & on prétend que c'est de tous les venins le moins violent, pour ne pas dire le plus doux. Après avoir excité un rire immodéré & convulsif, il commence par assoupir & à produire des rêves divertissans, qui finissent par la mort. On a vu plus d'une fois, dans le Garinois, mourir des personnes qui s'étoient par mégarde endormies sur des ballots remplis de safran; ce qui prouve qu'il tue par ses *effluvia*, ou plutôt qu'il étouffe par sa forte évaporation. Les bouquets de fleurs liliacées, mis dans des chambres closes, ont souvent occasionné les mêmes effets, & étouffé ceux qui y couchent.

en pa
valen
re en
bac,
que l'a
cele,
brane
qui tr
mes o
quand
par for
Au t
le méti
gnolsq
prétend
mourir
ques &
leur dé
où les H
lasso au
pas ces
senter d
enterrés
d'en ren
prescrit,
raillés de
point les
on ne sa
ne soit l
de la per
part de c
mement,
teront fut
maîtres o
pirer avec
obscur, p
sément au
sauvé, qu
à mort po
de Mercu
Tome I

en pâte dont ils forment de grosses boulettes qu'avalent ceux qui doivent mourir : on leur fait boire ensuite un verre d'eau , qui en délayant le tabac , les précipite dans un délire complet : parce que l'acreté de l'huile & du sel que ce végétal recèle , picotte violemment les parois & la membrane de l'estomac , & occasionne des convulsions qui troublent les esprits vitaux. Tant les hommes ont été ingénieux dans leurs égarements ; quand ils n'ont pu réussir à surmonter la Nature par force , ils l'ont surmontée par artifice.

Au seizième siècle , il s'éleva une dispute entre le méfif Garcilasso , & les autres auteurs Espagnols qui ont écrit l'Histoire du Pérou : ces auteurs prétendoient qu'à la mort des Incas on faisoit mourir par force un grand cortège de domestiques & de concubines , qui devoient aller servir leur défunt maître dans les espaces imaginaires où les Péruviens plaçoient leur paradis. Garcilasso au contraire soutenoit qu'on ne contraignoit pas ces infortunés ; mais qu'ils venoient se présenter d'eux-mêmes pour avoir l'honneur d'être enterrés vivans , & qu'on étoit souvent obligé d'en renvoyer plusieurs qui excédoient le nombre prescrit , par l'étiquette de la cour , pour les funérailles de Sa Majesté. Si l'on se rappelle jusqu'à quel point les Péruviens modernes méprisent la vie , on ne sauroit nier que le sentiment de Garcilasso ne soit le plus probable. D'ailleurs tout dépend de la persuasion plus ou moins grande de la part de ceux qui se dévouent : s'ils croient fermement , & jusqu'à l'entousiasme , qu'ils ressusciteront sur le champ pour aller accompagner leurs maîtres ou leurs amis , il pourroit leur arriver d'expirer avec autant de constance que ces hommes obscurs , prétendus Martyrs , qui couroient joyeusement aux échaffauds , dans l'idée qu'on étoit sauvé , quand on avoit eu le bonheur d'être mis à mort pour avoir insulté les statues de Vénus & de Mercure.

Quant aux peuples de l'Amérique Septentrionale, il est sûr qu'ils se servent du tabac, comme on l'a observé en 1725, chez les Natchez de la Louisiane dont le chef vint à mourir cette année-là. Les Français, qui occupoient alors une grande partie de cette province, ne purent, ni par prières ni par menaces, empêcher qu'on ne fit un grand massacre aux obseques de ce barbare: on ne tua pas moins de treize personnes des deux sexes, sans compter un enfant qu'on jectoit partout où le convoi passoit, afin qu'il fût foulé aux pieds de ceux qui portoient le brancard où reposoit le corps du Cacique. Deux de ses femmes, quelques vieilles décrépites, & cinq de ses domestiques furent expédiés, pour lui tenir compagnie dans le tombeau. (*)

Après beaucoup de cérémonies ennuyeuses & folles, on fit effeoir tous les condamnés sur des nattes étendues par terre: on leur servit les boulettes dont on vient de parler, & en attendant que ce poison produisit ses premiers effets, l'assemblée se mit à danser & à faire le cri de mort d'une façon si bruyante, qu'on l'entendit dans tous les villages des environs: on enveloppa ensuite la tête de chaque patient d'une peau de chevreuil, sur laquelle on passa immédiatement une corde pourvue d'un nœud coulant. Deux hommes foutinrent ce lacet pour l'empêcher de glisser, & trois autres bourreaux le tirèrent par un bout, & étranglèrent ainsi en un instant, toutes les victimes de cérémonie de Cannibales: on enterra leurs corps à côté de la fosse où on jeta celui du Cacique.

M. le Page prétend que si les Français ne s'étoient pas trouvés à l'habitation des Natchez quel-

(*) Voyez l'Histoire de la Louisiane par M. le Page du Pratz. Tom. III, p. 57. On trouvera une autre relation de ce même événement dans Dumont sur la Louisiane, pag. 227. & suivantes.

ques j
mes &
beauco
quel de
xicains
circonf
petite i
pour se
de, on
mer la f
tezuma
de gran
seul des
cette ba
seigneur
par la p
rangées

Il n'y
doire un
vie à ven
a été la s
tres sole
reur à q
genre h
mortalité
pables, r
Il est fa
grossiers
une fois
ressuscite
que le nô
& les mê
mes orga
lès même
n'est don
d'être car
dans ce r
l'autre pa
Il faut c
magi conf

ques jours avant l'exécution, le nombre des femmes & des hommes dévoués, & assassinés, eût été beaucoup plus considérable. D'où on peut juger quel doit avoir été le carnage que les anciens Mexicains & les anciens Péruviens faisoient dans des circonstances semblables. Si un petit chef d'une petite horde exigeoit treize à quatorze personnes pour ses plaisirs & son service dans l'autre monde, on a dû en faire périr des milliers, pour former la suite des Incas & des prédécesseurs de Montezuma qui commandoit à plusieurs peuples dans de grandes contrées, soumises au pouvoir d'un seul despote. A S. Domingue, on pratiquoit aussi cette barbarie à l'enterrement des princes & des seigneurs de l'île. Enfin, elle avoit été adoptée par la plupart des nations du nouveau continent, rangées sous le gouvernement d'un Cacique.

Il n'y a aucun grand bien qui ne puisse produire un grand mal: la flâteuse espérance d'une vie à venir, qui auroit dû consoler l'humanité, a été la source d'une infinité de crimes & de meurtres solennels, qui sont & feront toujours horreur à quiconque en lit le recit dans l'Histoire du genre humain. Ce n'est pas le système de l'immortalité de l'ame qui a entraîné des abus si coupables, mais le dogme de la résurrection des corps: Il est facile de se figurer comment des hommes grossiers & matériels ont raisonné sur ce principe une fois admis comme incontestable. Si nous ressuscitons, auront-ils dit, avec un corps tel que le nôtre, si nous aurons les mêmes organes & les mêmes sens: si nous devons avoir les mêmes organes, il s'en suit que nous éprouverons les mêmes sensations & les mêmes besoins: il n'est donc pas absurde qu'un mari accoutumé d'être carressé, & un maître accoutumé d'être obéi dans ce monde-ci, se fassent accompagner dans l'autre par leurs femmes & leurs esclaves.

Il faut qu'on ait raisonné de la sorte, puisqu'on a agi conformément aux conséquences de ce So-

phisme. Observons toute fois qu'un Missionnaire de la Propagande, hérissé de Théologie, auroit de la peine à démontrer, par exemple, à un chef des Natchez de la Louisiane, qu'il ne doit pas faire enterrer des Esclaves vivants à ses obseques. Le sauvage diroit au prêtre : je suis dans la ferme persuasion d'une vie à venir : si tu veux me retirer de ce système, il faut que tu me prouves que je ne ressusciterai pas en corps & en ame : il faut que tu me prouves encore qu'il est impossible qu'ayant été Roi des Natchez dans cette vie, je ne puisse le redevenir dans l'autre, vu qu'il n'y a en cela rien de contradictoire pour celui qui, comme moi, n'a jamais douté de la toute-puissance de Dieu. Si la mort n'est qu'un passage brusque à une seconde existence, il est sûr qu'elle ne sauroit m'ôter le droit que j'ai sur mes esclaves; puisque je tiens ce droit de Dieu même, qui étant immuable, ne me privera point de ce qu'il m'a une fois donné.

Ce discours, quel qu'il soit, embarrasseroit sans doute, le Catéchiste; mais un Philosophe qui rencontreroit cet Indien raisonneur, lui diroit : *Rien ne t'autorise à supposer comme vrai ce qui peut ne l'être pas. Ton système est incertain : le crime que tu veux commettre ne l'est point. Toi, qui meurs de ta mort naturelle, comment peux-tu prétendre, barbare, que d'autres hommes soient égorgés pour te faire plaisir, & qu'ils préviennent en ta faveur le terme que la Nature leur a marqué? Si tu n'as jamais douté de la toute-puissance de l'être suprême, tu n'as aucune raison pour douter de sa justice qui ne sauroit s'accorder avec la violence que tu fais à ceux que tu nommes tes sujets, en voulant qu'ils meurent, lorsque tu cesses de vivre. L'empire que tu as exercé sur eux, n'a été qu'un continuel abus & de leur part & de la tienne, ou un continuel brigandage du plus fort sur le plus foible. Tu blasphèmes, lorsque tu dis que les tyrans tiennent leur pouvoir de Dieu : tu envahis les droits du Créateur, lorsque*

en pr
blabb
pas à
font
surre
Insen
qu'il
peaux
absur
troit
venir
nocent
& dém
as été

Cet
pou
nulle
sur l'é
préten
mais,
Orient
ployé
dissuad
servi de
aucun
triomp
n'a jam
cause de
lès depo
prient l
dants d'
cendres

Si lé
quelque
pas : on
un pays
maximes
on ne se
& qui ne
vulgaire.

tu prétends régler les instans de la mort de tes semblables. Ce n'est pas toi qui les animes ; ce n'est donc pas à toi à les détruire , mais à les aimer ; puisqu'ils sont les fils de ton pere. Parce que tu crois la résurrection des corps , tu veux massacrer tes freres ! Insensé , ta cruauté me fait frémir. Si l'on te contoit qu'il y a un pays où les bergers égorgent leurs troupeaux , lorsque le loup leur mange une brebis , cette absurdité , moins criminelle que la tienne , te paroitroit incroyable. Pense ce que tu veux d'une vie à venir ; mais ne souille pas tes mains d'un sang innocent. Meurt en paix , laisse-y mourir les autres , & demande à Dieu qu'il te pardonne de ce que tu as été Roi dans ce monde.

Cette réponse vaudroit mieux que tout ce que pourroit balbutier le Théologien , & je ne doute nullement qu'elle ne fit une si forte impression sur l'esprit de l'Américain qu'il renonceroit à la prétention d'être enterré avec ses esclaves vivants : mais , dira-t-on , n'y a-t-il jamais eu , aux Indes Orientales , des personnes sensées qui aient employé ces raisons , ou des raisons semblables , pour dissuader aux femmes de s'y bruler ? Si l'on s'y est servi de ces motifs , il faut qu'ils n'aient produit aucun effet sensible ; puisque la coutume en a triomphé. Oui , il est possible que la Philosophie n'a jamais pu faire entendre sa voix aux Indes , à cause de l'intérêt des Bramines qui s'approprient les dépouilles des veuves sacrifiées : ils s'approprient leurs colliers , leurs brasselets , leurs pendans d'oreilles , qu'ils vont rechercher dans les cendres , quand le bucher est éteint.

Si le Clergé d'Espagne & de Portugal n'avoit quelque profit à faire des *Auto da fé* , il n'en feroit pas : on n'est pas gratuitement méchant. Si dans un pays de superstition on prêchoit les plus belles maximes qui choqueroient l'avarice des prêtres , on ne seroit pas entendu du peuple , qui n'entend & qui ne voit que par ses prêtres , ces despotes du vulgaire.

Il faut que le dogme de la résurrection des corps ait été plus généralement répandu en Europe, en Asie, en Afrique que les Historiens ne le soupçonnent : vu qu'on ne connoît gueres d'ancienne nation qui n'ait mis dans les tombeaux, à côté des morts, des armes, des ustenciles de ménage, des boissons, des aliments, des lumieres & des pièces de monnoie, pour le service des Manes; ce qui prouve incontestablement qu'on y croyoit à une vie future. Les cérémonies funebres peuvent expliquer les différents systèmes sur la nature de l'ame, adoptés dans les différents pays; & ce seroit peut-être un moyen pour résoudre la question, peu importante à mon avis, mais tant de fois agitée, sur le sentiment des anciens Juifs touchant la Résurrection.

Il est vrai que dans le *Vaiicra*, ou le Lévitique, ni dans tout le Deutéronome, on ne voit aucun règlement concernant les enterremens, & la sépulture; & on ne conçoit pas comment ces préceptes économiques, si essentiels, ont pu être omis ou oubliés dans des livres où l'on descend dans les plus petits détails, où l'on défend de manger de la chair étuvée à la crème, & des cniffes de lievre. Les Ecritures Hébraïques disent dans un autre endroit, que Jacob & Joseph avoient été embaumés, & que leurs corps avoient été salés pendant quarante jours dans le Natron (*). D'où on peut inférer que ceux qui les ensevelirent de la sorte, adhéroient au dogme des Egyptiens sur la Résurrection; & il est très-probable que les Juifs, qui avoient beaucoup emprunté de

[*] Comme c'étoit une loi inviolable en Egypte de laisser les cadavres dans le natron, ou le nitre, pendant soixante-dix jours, ni plus ni moins, il faut avouer qu'il y a une faute dans le texte de la Genèse, qui dit au chap. 50, que le cadavre de Jacob ne resta dans le sel que pendant quarante jours. L'adresse des Commentateurs palliera aisément cette inadvertance, en l'attribuant aux copistes.

l'Egypte ;
nion ;
Palest
frent
gers ch
traign
Thuri
même
cienne
spulch
rappor
de Hir
terrè d
ment c
pays o
mer de
aurcit-
si l'on n
pureme
nifester
la secte
tion, ét
voir att
cru.

On n
dangere
rection
vivants
fait chez
ques aut
est née d
vage, où
charger
lines à la

(*) Cha
s'imagine
le secrè
donné oc
il injecta

L'Égypte, ont toujours persisté dans cette opinion; sans quoi ils n'auroient pas importé dans la Palestine le procédé des embaumemens, où ils ne firent, dans la suite des temps, que quelques légers changemens auxquels leur pauvreté les contraignit, comme l'assure le Rabbin Jacob dans son *Thurim Jora Degha*, chapitre 352. (*) Il y a même beaucoup d'apparence qu'ils jettoient anciennement quelques pièces de monnoie dans le sepulchre des particuliers, puisque Flavir & Joseph rapporte que c'étoit une opinion reçue du temps de Hircan, qu'en inhumant David on avoit enterré des sommes considérables avec lui. Comment cette opinion se seroit-elle établie dans un pays où on n'auroit pas eu la coutume de renfermer de l'argent dans les cercueils? Et pourquoi aurcit-on eu cette prévoyance à l'égard des morts, si l'on n'y avoit eu quelque idée d'une vie à venir purement matérielle, que les Chrétiens ont manifestement puisée dans la Synagogue? D'ailleurs la secte des Saducéens, qui nioient la Résurrection, étoit une secte nouvelle qu'on accusoit d'avoir attaqué un ancien système universellement cru.

On ne doit pas compter entre les conséquences dangereuses qu'a entraînées le dogme de la Résurrection des corps, l'usage d'enterrer des enfans vivans avec le corps mort de la mere, comme on fait chez les Onontagues, au Darien, & dans quelques autres cantons de l'Amérique. Cette atrocité est née de la déplorable constitution de la vie sauvage, où personne ne voulant, ou ne pouvant se charger de l'éducation des orphelins & des orphelines à la mamelle, on les détruit le jour même.

(*) Chardin assure, tom. III, p. 17, que les Persans s'imaginent que Daniel a le premier enseigné en Perse le secret d'embaumer les corps; ce qui a peut-être donné occasion à l'histoire du Dragon, dans laquelle il injecta du suif, de la poix & des égagropiles.

que la mere vient à expirer. On les massacre pour les empêcher de mourir de faim & de misère. La charité des sauvages ne s'étend pas plus loin, & cette charité même est un crime de lèse-humanité. Tant l'homme perd à n'être point civilisé.

Après avoir considéré le cérémonial affreux & révoltant, pratiqué aux funérailles de tant de nations des deux continents, nous examinerons une bizarrerie qui a rapport au deuil, & dont il est impossible d'approfondir les causes. Elle consiste à se couper un article des doigts, lorsqu'on perd son mari; sa femme, ou quelqu'un de ses proches. Les Tcharos de Paraguai, les Guaranos, & beaucoup d'autres grandes peuplades de cette partie du nouveau Monde ont été anciennement si faciles à se faire de semblables amputations, qu'on y a rencontré des hommes & des femmes à qui il ne restoit plus que cinq ou six doigts entiers aux deux mains (*). Ce qui a sans doute induit en erreur l'auteur des mémoires manuscrits qui m'ont été communiqués; & dans lesquels il est dit que chez les sauvages qui habitent à l'Occident de Paramaribo, & que les Hollandais nomment *Boken*; il y a des tribus entières qui n'ont naturellement que trois doigts à chaque main.

Les Missionnaires; intéressés à posséder des esclaves qui ne soient point mutilés; ont presque entièrement aboli cette extravagance chez les Indiens qu'ils dirigent dans l'Amérique méridionale; mais dans la Californie plusieurs hordes restées dans la barbarie ont aussi persévéré dans cet abus, & se retranchent encore aujourd'hui quelques phalanges des doigts à la mort de leurs parents: ils commencent par les articles des deux mains; & quand ces membres sont totalement emportés, ils

attaquent

(*) Voyez les *Relations de Sepp*, & les *Lettres de P. Cataneo à son frere*.

attaqu
veilles
qui se
rope,

Il s
notre
pertin
possib
les hab
d'aillen
dans l
main p
de ines
humain
contin
pour c
qui err
nous n
meux p

M. la
premier
coutum
Cap de
où il av
XIV. (*
leurs fer
uns & l
en forte
leurs ma
ils l'avo
varie da
folle, &
cipal, il
mais eu
raccourc
leurs épo
Les H

(*) Voyez
Tom.

attaquent le second doigt, & ont un secret merveilleux pour guérir promptement ces blessures qui seroient regardées comme dangereuses en Europe, à force d'être répétées souvent.

Il s'agit maintenant d'indiquer une nation de notre continent, qui ait aussi eu la coutume impertinente de se tronquer les mains; & s'il est possible d'en découvrir une, il faudra avouer que les habitants des deux hémisphères, si différents d'ailleurs à tant d'égards, s'étoient rencontrés dans les plus grandes absurdités que l'esprit humain puisse concevoir & exécuter. Pendant le cours de mes longues recherches sur l'Histoire de l'espece humaine, je n'ai trouvé qu'un seul peuple de l'ancien continent qui se soit mutilé dans ce goût-là, & pour des motifs semblables: ce peuple est celui qui erre à la pointe méridionale de l'Afrique, & que nous nommons les Hottentots, si connus & si fameux par leurs mœurs & leurs habitudes bizarres.

M. la Loubere, de l'Académie Française, est le premier, si je ne me trompe, qui ait observé cette coutume des Caffres, pendant le séjour qu'il fit au Cap de bonne Espérance, à son retour de Siam où il avoit porté une lettre très-inutile de Louis XIV. (*) Il dit que quand les Hottentots perdoient leurs femmes, & les Hottentotes leurs maris, les uns & les autres se coupoient un bout des doigts, en sorte qu'on pouvoit voir par l'inspection de leurs mains, s'ils étoient veufs, & combien de fois ils l'avoient été: Kolbe, qui a suivi la Loubere, varie dans la description qu'il donne de cette mode folle, & en tombant d'accord sur le point principal, il me semble faire entendre qu'il n'y a jamais eu dans ce pays que les femmes qui ayent raccourci leurs doigts, quand la mort leur enlevoit leurs époux

Les Hollandois ont réussi à dissuader aux Caffres

(*) Voyage de Siam, tom. II, p. 167.

de se faire à eux-mêmes un mal si cruel, d'où il résulte aucun bien ni pour les morts, ni pour les vivants; & ces Africains ont enfin renoncé à l'amputation de leurs doigts, ainsi qu'à celle d'un testicule qu'ils s'otoient jadis, comme tout le monde fait. Devenus plus sages, ou moins extravagants, ils se félicitent de leur docilité au joug de la raison; tandis que d'autres peuples persistent avec fureur dans des travers également blâmables, sous prétexte que leurs peres & leurs ayeux n'ont pas agi autrement: comme si les folies devoient nécessairement être héréditaires, & comme s'il y avoit prescription contre le sens commun.

Dans les Traités écrits sur les funérailles des anciens, par les modernes *Kirchmann*, *Meurjuis*, & quelques autres dont les recherches sont déposées dans l'immense Collection de *Grævius*, on voit que les Romains coupoient quelquefois un doigt aux corps morts que les lieux & les circonstances ne leur permettoient pas d'ensevelir avec toute la pompe convenable: ils pratiquoient avec ce membre détaché du tronc beaucoup de superstitions dans lesquelles il seroit insensé de chercher l'origine de la mode des Hottentots, qui, loin d'avoir entendu parler de la religion des Romains, n'ont même aucune connoissance de la religion des Mahométans, débordée jusqu'à la côte de Mélinde à l'Orient, & jusqu'à celle d'Angola à l'Occident de l'Afrique.

Il seroit plus insensé encore de supposer que les Caffres ont anciennement communiqué avec les indigenes de la Californie, & que c'est à cette correspondance qu'on doit rapporter la conformité des usages sur la mutilation des mains dans des temps de deuil. Quiconque a la moindre notion de la Géographie, sent le néant de cette hypothèse. Il n'y a point d'hommes sur le globe mieux séparés les uns des autres que les Californiens & les Hottentots: placés du Sud au Nord sur les deux extrémités du monde, le monde entier les sépare.

Peu
pourro
me mi
deviner
seroit
a voulu
aux ve
troit so
compre
ont pré
disting
pourroi
n'avoit
un bou
maris,
prévenir
pour vie
cune co
qui est
qu'on en
mais cet
orphelins
mais pu
ait pris
indélé
Ur
cule, est ce
des Indes
ou dans
d'un enfa
il contret
& reçoit
plutôt le p
Quand
de cette ex
ordinaire
Amérique
que cette c
n France
dans le Bé

Peu satisfait de toutes les explications qu'on pourroit donner de cette coutume affreuse, j'aime mieux croire qu'il nous est impossible d'en deviner la cause que d'en déterminer une qui ne seroit peut-être point la vraie. Si l'on disoit qu'on a voulu par-là imprimer un caractère ineffaçable aux veufs & aux orphelins, la difficulté renaitroit sous une forme nouvelle; puisqu'on n'en comprendroit pas mieux pourquoi ces sauvages ont prétendu que les orphelins & les veufs fussent distingués par des marques si cruelles qu'on pourroit les envisager comme un supplice. Si l'on n'avoit contraint que les femmes à s'abattre un bout des doigts, lorsqu'elles perdent leurs maris, on soupçonneroit qu'on a eu envie de prévenir la fraude d'une veuve qui se donneroit pour vierge à un second époux qui n'auroit aucune connoissance de son premier mariage; ce qui est possible chez les peuples errants, puisqu'on en a des exemples chez les peuples policés; mais cette explication ne sauroit s'appliquer aux orphelins & aux orphelines, dont l'état n'a jamais pu entraîner d'assez grands abus pour qu'on ait pris tant de peine à le constater par des signes indélébiles.

Un usage moins sanguinaire, mais plus ridicule, est celui qu'on a retrouvé chez tant de nations des Indes Occidentales, où le mari se met au lit, ou dans son *Hamac*, quand sa femme a accouché d'un enfant mâle ou femelle: dans cette posture il contrefait le malade, gémit, se fait soigner, & reçoit les visites de ses amis, qui viennent plutôt le plaindre que le complimenter.

Quand on entendit parler pour la première fois, de cette extravagance en France, on demanda à l'ordinaire, comment on pouvoit être si fou en Amérique; mais on ignoroit sans doute alors que cette coutume a été, & est encore en vogue en France même, & que c'est ce qu'on nomme dans le Béarn *faire la Couvade*. Il est vraisemblable

que les anciens Vénarniens , ou les Béarnois ont puisé cette étiquette en Espagne , où elle regnoit principalement du temps de Strabon. *Mulieres , cum pepererunt , suo loco viros decumbere jubent , eisque ministrant* , dit-il (*) : ce qui revient à ce qu'on a observé parmi les Brésiliens , & parmi tant de peuplades du Nord de l'Amérique , où la femme , dès qu'elle est délivrée , n'a rien de plus pressé que d'aller servir son époux alité pour plusieurs jours.

Marc Paul , qui n'a pas toujours menti , assure qu'il a vû pratiquer la même chose chez plusieurs tribus de la grande famille des Tartares indépendants. D'où on peut conclure que cette cérémonie a fait le tour du monde , ayant été généralement adoptée depuis le fleuve de St. Laurent jusqu'au-delà des Pyrénées : elle devoit faire fortune , puisqu'elle est trop bizarre pour avoir pu déplaire à l'esprit humain. Feu M. Boulanger a tâché d'en découvrir la cause , dans son *Antiquité dévoilée* ; mais on ne sauroit être , à mon avis , plus malheureux qu'il ne l'a été dans ses conjectures : emporté par un enthousiasme systématique , il a voulu soumettre les faits à ses idées , au lieu d'accommoder ses principes aux faits.

» En Amérique , chez quelques sauvages , dit-il , l'usage veut que le mari se mette au lit lorsqu'elle se couche.
 » que sa femme est accouchée. La même chose se pratiquoit chez les Celtibériens , suivant Strabon , & dans l'isle de Corse suivant Diodore de Sicile. Pour expliquer une coutume si bizarre d'après notre système , il semble que l'on doit regarder cette conduite du mari comme une sorte de pénitence , fondée sur la honte & le repentir d'avoir donné le jour à un être de son espèce. Cette conjecture paroît d'autant plus fondée que , suivant les lettres édifiantes , citées

(*) *Lib. III, pag. 174.*

[*] *Antiq. 127. 17-4*

« dans la note , le mari pendant sa retraite ob-
 « serve un jeûne très-rigoureux , & s'abstient
 « même de boire , en sorte qu'il maigrit consi-
 « dérablement (*). »

Pourquoi un homme seroit-il honteux de
 ce qu'il lui est né un enfant , le fruit de son
 amour , l'objet de sa tendresse , le sang de son
 sang ? Pourquoi seroit-il pénitence pour avoir
 couché avec sa femme , puisqu'il savoit , en se
 mariant , qu'il coucheroit avec elle selon l'ordre
 de la nature ? En vérité , tout cela est incompré-
 hensible pour nous.

Si le système de M. Boulanger est absolument
 destitué de réalité à cet égard , pourquoi l'Eglise
 Romaine , dira t-on , exige-t-elle que les femmes qui
 ont accouché , soient purifiées au moment qu'elles
 rentrent dans les temples ? On suppose par consé-
 quent qu'elles sont souillées ; ou ce qui est la même
 chose , on suppose qu'elles ont péché en concevant
 leur fruit ou en se délivrant de leur fruit ; on a
 donc attaché au mariage un préjugé qui tout ab-
 surde qu'il est , ne laisse pas de justifier le senti-
 ment du Philosophe Français.

Cette objection n'est pas même spécieuse. Chez
 les Juifs , on purifioit les femmes , parce qu'on les
 croyoit souillées par l'épanchement du sang qui
 accompagne & suit les couches : & il n'y avoit en
 cela rien que de fort naturel , dans un pays chaud
 & mal sain , habité par un peuple mal-propre &
 dégoûtant : l'Eglise Romaine , qui a perverti l'esprit
 des usages Judaiques , a transporté à l'ame la souil-
 lure du corps , parce qu'il est dit dans la traduc-
 tion Latine du Lévitique , que les femmes qui ont
 enfanté , doivent offrir un pigeon *pro peccato* , à
 cause du péché : ce qui a un sens différent dans le
 texte Oriental ; que dans la mauvaise version de la
 Vulgate. D'ailleurs il n'est ici question que de la

[*] *Antiquité dévoilée par les usages.* Liv. II. Chap. III.
 p. 127. in-4°. Amsterdam 1766.

femme, & non du mari, à qui ni les Chrétiens ni les Juifs n'ont jamais, au milieu de leurs superstitions, imputé à crime la naissance de ses enfants.

Il n'y a donc aucune analogie, aucun rapport entre la cérémonie de la Purification, & la coutume interprétée par Mr. Boulanger. En lisant attentivement ses *Recherches sur le Despotisme Oriental* & son *Antiquité dévoilée*, qui n'est qu'un commentaire du premier ouvrage, je me flatte d'avoir compris le principal objet de son système. Cependant je ne saurois me persuader que l'attente de la fin du monde, & de la venue du grand juge, ait pu faire sur l'imagination des mortels confiternés tous les effets qu'il déduit de ces deux causes, jusqu'à rendre les parents honteux lorsqu'il leur naissoit des fils & des filles. Je ne crois pas non plus que cette même appréhension de la ruine du globe ait fait recourir les hommes à la Circoncision, comme s'ils avoient eu un violent remords pour avoir engendré des individus de leur espèce, ainsi que Mr. Boulanger le suppose dans le chapitre où il traite plus amplement de la Circoncision.

Je ne relève pas ces inexactitudes pour insulter à la mémoire de ce savant, comme ont fait tant de fanatiques enivrés de leurs propres chimères & jaloux de celles des autres: je les relève parce que les fautes des grands hommes méritent qu'on les réfute: les erreurs des hommes vulgaires ne méritent pas qu'on s'en souviennne.

N'est-il pas plus raisonnable de dire que les maris ont, dans de certains pays, voulu donner à connoître qu'ils avoient eu autant de part à l'ouvrage de la génération que leurs femmes, & que la fatigue avoit été la même de part & d'autre? C'est à cette prétention singulière qu'on doit attribuer leur retraite: ils se sont mis au lit pour se refaire de leur lassitude, & se préparer à de nouveaux travaux pour la propagation de l'espèce; comme si le premier produit de leur amour les eût éternés & abattus. Quant au jeûne, qu'on dit qui s'obser-

vent
qui e
derne
tinen
l'auto
de Le
maris
mes,
Quan
de leu
rétabl
qu'ils
à mon
exiger
tence,
de l'A
tume.

On
ont to
rants
Romain
tants d
chaudr
instru
prenan
l'Histo
que les
dans d
tous les
ils en f
la caco
faisoien
en Asie
que, qu
& de so

(*) Ma
primis à
egulis fr

vent pendant leur repos, il n'y a que les Jésuites qui en parlent ; les autres auteurs anciens & modernes ne disent pas un mot de cette prétendue abstinence : au contraire, le Naturaliste Pison, dont l'autorité vaut bien celle des cent-trente volumes de Lettres édifiantes, rapporte qu'au Brésil les maris allés, à l'occasion des couches de leurs femmes, se font servir les mets les plus succulents (*). Quand on a questionné ces barbares sur les motifs de leur conduite, ils ont répondu qu'ils vouloient rétablir leurs forces qui s'épuisoient toutes les fois qu'ils devenoient peres. Cet aveu suffit pour donner à mon sentiment toute la probabilité qu'on peut exiger d'une opinion : il ne s'agit donc pas de pénitence, ni de rien de tout ce que l'illustre auteur de l'*Antiquité dévoilée* a cru voir dans cette coutume.

On sait que les éclipses de la Lune & du Soleil ont toujours été en droit d'épouventer les ignorans & les superstitieux : on sait encore que les Romains & les Grecs faisoient, pendant ces instans d'obscurité, un horrible vacarme avec des chaudrons, des sonnailles, des poêles & d'autres instrumens rauques & grossiers. Il est bien surprenant après cela, que les auteurs qui ont écrit l'Histoire du Pérou, conviennent unanimement que les anciens Péruviens faisoient un bruit pareil dans des circonstances semblables. Rassemblant tous les tambourins, les cornets, les trompettes, ils en sonnoient à outrance, & afin d'augmenter la cacophonie ils fouettoient leurs chiens & les faisoient hurler. On a encore retrouvé cet usage en Asie chez les Indiens adonnés au culte Bramique, qui ne se contentent pas de crier, de battre, & de sonner pendant les éclipses ; & ils se baignent

(*) *Martius, tempore puerperii, uxoris loco decumbit primis à parte diebus, & puerpera instar bellariis & opulis fruuntur.* Historia Natural. Brasiliæ, p. 14.

encore dans le Gange, cassent leur vaisselle, & font tant de contorsions qu'on les prendroit pour des furieux ou des enragés.

Il n'est pas facile de savoir comment tant de nations, placées à de si grandes distances les unes des autres, ont pu se rencontrer au point qu'on les soupçonneroit d'avoir conspiré ensemble; car la défail lance inattendue de la clarté n'incite pas naturellement l'homme à crier; elle le porte plutôt à se taire, parce que les ténèbres attristent, & que la tristesse est muette autant que l'allegresse est parlante. Aussi voit-on les animaux qui paissent dans les prés, se retirer pendant les éclipses sous les haies & les arbres, & garder un silence morne & profond jusqu'à ce que l'illumination recommence, ou que l'obscurité se dissipe.

Il faut que les Romains, les Indous, & les Péruviens ayent eu des idées bien conformes sur la nature de la Lune & du Soleil: il faut qu'ils ayent pris ces globes pour des êtres animés, qu'ils ont voulu éveiller par un grand bruit, dans la pensée que les éclipses n'étoient qu'un sommeil ou un assoupissement subit qui surprenoit ces créatures au milieu de leur course céleste. S'ils en avoient craint la chute, comme quelques auteurs l'ont dit, ils n'auroient pas eu recours aux clameurs & au bruit des instruments, l'expérience journalière leur ayant tant de fois enseigné que le son d'une trompette ne sauroit empêcher une masse suspendue de tomber, lorsqu'on la détache. Il n'est pas probable non plus qu'ils se soient imaginé que le soleil & la lune se livroient des combats & s'entrechoquoient dans les cieus; puisqu'il ne seroit venu alors dans l'esprit de personne de crier pour séparer les combattants: ou auroit plutôt attendu en silence, & en tremblant, la décision d'une querelle dont dépendoit le destin de la terre, & le salut du genre-humain.

Pour approfondir les causes de ces erreurs sur la substance des astres & des planettes, il faut ob-

serve
porté
qui l
que
meuv
font
est l'é
pas,
puissa
roule
espace
nant
& ne
ont é
sique
sur n
de cro
nent,
d'un
qu'elle
borné
Ce
avec l
maris
femme
éclipse
Physi
penda
la terr
motif.

ferver que c'est le mouvement de ces corps, emportés selon les apparences d'Orient en Occident, qui les a fait prendre plutôt pour des animaux que pour des amas d'une matière morte : ils se meuvent d'eux-mêmes, aura-t-on dit : donc ils sont animés, puisque l'état d'inertie & de repos est l'état naturel de la matière brute. Qu'on n'ait pas, dans ces temps d'aveuglement, reconnu la puissance invisible du premier moteur qui fait rouler, à son gré, ces masses énormes dans les espaces du firmament, cela n'est point surprenant ; parce que les hommes n'ont jamais pu, & ne pourront jamais savoir pourquoi ces globes ont été créés, & à quoi ils servent. Le mal physique & le mal moral, répandus à pleines mains sur notre planète, ne nous permettent guères de croire que les autres globes qui nous environnent, en soient exempts ; tandis que l'existence d'un être intelligent nous est autant démontrée qu'elle peut l'être à des individus d'une nature aussi bornée que la nôtre.

Ce que nous venons de dire des vivants enterrés avec les morts, de l'amputation des doigts, des maris alités à l'occasion de l'accouchement de leurs femmes, & de la cérémonie usitée pendant les éclipses, prouve que les erreurs en matière de Physique n'ont jamais entraîné de grands abus ; pendant que les erreurs en Morale ont ensanglanté la terre, après avoir avili la raison : & c'est un motif de plus pour s'en défier.



SECTION III.

*De l'usage des flèches empoisonnées chez les peuples
des deux continents.*

Ungere sela manu; ferrumque amare veneno.

Virgîl.

DAns cette Section, qui n'est qu'une continuation de la précédente, nous insérerons un Mémoire fort détaillé sur les flèches empoisonnées dont se sont servies presque toutes les nations sauvages des deux hémisphères. Cette discussion qui intéresse si intimement l'humanité, nous rapprochera de l'Histoire Naturelle, dont nous ne nous écartons jamais qu'à regret, parce que nous sentons de plus en plus combien il vaut mieux d'offrir au lecteur des faits que des raisonnemens qui, quelque justes qu'ils soient, ont toujours des contradictions à essuyer.

L'emploi des armes envenimées est de la plus haute Antiquité, & étoit connu en Asie plusieurs siècles avant Alexandre, en Italie avant la fondation de Rome, & en Amérique long-temps avant l'arrivée de Christophe Colomb. Le premier Européen qui s'inclina pour ramasser de l'or sur le rivage du nouveau monde, fut tué avec une flèche empoisonnée (*).

Ce fatal secret a précédé, dans tous les pays, l'invention du fer : lorsque les dards armés de pierres, de dents, de cornes, & d'arrêtes étoient des instruments trop foibles pour subjuguier ou repousser les bêtes féroces, on eut recours au poison, qui, d'abord réservé pour la chasse, a été dans la suite des temps employé dans les guer-

Le. (*). Comte de Fogéda...

res nationales des sauvages. On trouve cependant dans l'Histoire quelques peuples qui n'ont pas usé de venin contre leurs ennemis, quoiqu'ils s'en servissent journellement contre les animaux; tels sont les anciens Gaulois, qui envenimoient les dards avec lesquels ils chassoient, & non ceux avec lesquels ils combattoient, puisque César ne dit nulle part que les armes des peuplades Gauloises qu'il avoit défaites, ayent été empoisonnées pour le service des batailles & des sièges. Il est vrai que ces sortes d'épées & de traits ne pouvoient arracher la victoire à des soldats cachés sous des écailles de cuivre & de fer, qui avoient de leur côté la science de la Tactique & de la discipline, contre des barbares qui se battoient en confusion, & qui ne savoient pas même l'art de fuir.

Les Indiens qu'Alexandre rencontra dans les états de Porus, & qui tiroient à flèches empoisonnées, l'inquiéterent beaucoup, sans pouvoir néanmoins l'arrêter dans le torrent de ses conquêtes. Nous ne voyons pas que cette invention ait garanti aucune nation du joug étranger, ou lui ait donné lieu d'en subjuguier d'autres. Les Américains, comme les Tapuias & les Caraïbes, qui s'en servoient beaucoup dans leurs anciennes guerres, ne se sont jamais fait de grands maux: il semble au contraire que les Caraïbes ont jadis été vaincus & contraints de se retirer du continent dans les isles. Les habitants des Moluques n'ont pu, ni avec leurs filets ni avec leurs dards envenimés, se débarrasser de la domination des Portugais, des Espagnols, & des Hollandais. Les Sardes & les Maures, si fameux dans l'Histoire par le venin de leurs armes, furent les uns après les autres esclaves de l'empire Romain. On dit, à la vérité, qu'Hannibal vainquit les Pergames avec des viperes, qu'Amilcar défît les Libyens avec des Mandragores, & que la ville de Bertha fut prise avec du *Solanum* dormitif; mais ces stratagèmes, en supposant qu'on s'en soit réelle-

404 *Recherches Philosophiques*
ment servi, sont d'un autre genre que les traits
vénimeux.

Il est probable que les Romains ont connu un
spécifique contre les effets de ces armes barbares;
car, quoique les contre-poisons, indiqués à cet
égard par Pline le Naturaliste, soient certaine-
ment inefficaces, on voit cependant, par un passa-
ge du médecin Celse, qu'on savoit, dès ce temps-
là, qu'en suçant les blessures on parvenoit à di-
minuer sensiblement l'activité du poison que la
flèche y avoit déposé (*). Cela est vrai, & con-
forme à l'expérience de nos jours: il ne faut que
du courage pour l'éprouver. Aussi voit-on sou-
vent, dans les arsenaux & les cabinets des cu-
rieux, des personnes qui mettent la pointe d'une
flèche empoisonnée bien avant dans la bouche, &
la sucent sans s'en ressentir: elles prennent bien
garde de ne pas s'égratigner; car dès que la pointe
ne fait aucune incision, il n'y a pas de danger, &
c'est inutilement qu'on se sert de gants pour man-
ier ces sortes d'instruments. Il y auroit cepen-
dant de la témérité à assurer que toutes les plaies
envenimées peuvent se guérir par le moyen du suc-
cement, les armes pouvant s'empoisonner de tant
de façons différentes, & les unes ayant sans com-
paraison plus de violence que les autres, à raison
des drogues dont on s'est servi. Ces drogues sont
presque toujours tirées du Regne végétal, rare-
ment du Regne animal, & jamais du minéral: ce
qui prouve que Mr. Mead s'est trompé, lorsqu'il
a dit que les poisons pris d'entre les minéraux
surpassoient tous les autres en force & en ma-
lignité.

En Amérique on emploie le suc d'un arbuste,
& de deux arbres différents, que nous allons dé-

(*) *Lib. V. cap. XXVII. fol. 72.*

On présume que la salive qui s'introduit dans la
plaie par le sucement, contribue aussi à détruire, par
son sel albalin, l'action du poison.

Et tire
Mar
Brou
port
plus
de S
mais
sur
mais
n'ac
revê
& fe
en c
bais
sur
pulp
qui a
noya
mais
avort
plu
Les
celles
rance
leur,
lactes
leil,
leil n
& ex
roujo
canill
à cau

(*)
linter
S'il fa
il est
le Per
marum
Mars

être successivement. Le plus dangereux est le Mancanillier [*], ou le Hippomanes végétal de Brown: c'est un arbre laiteux, de la hauteur & du port de nos pommiers: l'endroit où il se plaît le plus, & qui semble être son sol natal, est l'isle de St. Jean de Porto Rico: on le rencontre aussi, mais moins abondamment, dans les Antilles, & sur quelques plages du continent: on n'en a jamais vu fort avant dans les terres. Son tronc, qui n'acquiert que deux pieds en circonférence, est revêtu d'une écorce lisse & tendre: ses fleurs mâles & femelles, d'une nuance rougeâtre, sont rangées en châton sur un même épi: son fruit est une baie sphérique, très-charnue, succulente, & peinte sur l'épiderme comme la pêche chauve: sous la pulpe on découvre une noix raboteuse, inégale, qui a depuis six jusqu'à douze logemens, & un noyau dans chacun quand le fruit est parfait: mais cela est rare, ces noyaux étant fort sujets à avorter, comme il arrive à tous les fruits qui ont plusieurs cloisons dans leurs capsules séminales. Les feuilles de cet arbre funeste ressemblent à celles du poirier: mais elles contiennent une substance laiteuse qui transpire par l'action de la chaleur, comme on l'observe dans tous les végétaux lactescents. Quand ces feuilles suent au grand soleil, on n'ose manier les branches: quand le soleil ne darde pas dessus, on peut cueillir les fruits, & examiner l'arbre à son aise. Cependant il y a toujours de la témérité à se reposer sous des Mancanilliers, & principalement quand ils fleurissent, à cause de la poussière prolifique qui tombe co-

(*) Quelques auteurs nomment cet arbre *Mancanillier* & d'autres plus fautive-ment encore *Mancheliniere*. S'il faut avoir égard au mot Américain de Mancanill, il est certain qu'on doit prononcer Mancanillier: aussi le Pere Plumier, dans ses *nova Plantarum Americanarum genera*, N^o. 50, lui donne-t-il le nom de *Mancanilla*.

pieusement du grand nombre des fleurs étamînées; d'ailleurs la rosée, qui rince les feuilles, venant à découler, corrode tout ce qu'elle touche.

Les sauvages qui vont inciser le tronc de ces arbres, ont soin de se couvrir le visage, de peur que l'éjaculation de la sève ne les aveugle, ou ne les frappe d'une mort subite: enfin, ils emploient les mêmes précautions que les Africains, qui extraient la gomme liquide de l'Euphorbier. On reçoit le suc fluide du Mancanillier dans des coquilles arrangées au pied du tronc; & après que cette liqueur est un peu épaissie, on y trempe la pointe des flèches, qui acquièrent par là la propriété de donner la mort la plus prompte possible à tout animal qui en est légèrement blessé, ou même égratigné. On a essayé de ces dards en Europe, cent & cinquante ans après qu'ils avoient été empoisonnés en Amérique, & l'on a vu, avec le plus grand étonnement, que le venin n'avoit presque pas dégénéré au bout d'un siècle & demi.

Les premiers Espagnols qui voulurent soumettre les Caraïbes, ayant souvent ressenti les effets de ces traits, eurent recours à une infinité de contre-poisons, & s'imaginèrent enfin d'en avoir trouvé un dans les feuilles du tabac. Cette découverte fut annoncée en Espagne avec tant d'éclat, que Philippe II. fit faire des expériences en sa présence sur des chiens, dont on frotta les plaies avec du Tabac broyé (*), mais l'illusion ne dura pas, & on s'aperçut bientôt que ce prétendu spécifique n'étoit pas infallible.

On a été assez heureux depuis pour apprendre un remède qui opere toujours, pourvu qu'il soit administré immédiatement après la blessure. Il ne faut qu'avaler quelques pincées de sel, ou à son défaut, boire trois à quatre gobelets d'eau de mer. C'est d'un enfant sauvage, âgé de dix ans, qu'on

[*] Voyez Monardes, *Historia medica novi orbis*.

A tiré ce temps su village, l de ce suc

Quoiq prévenir core plus de corne est bien

Le seco

l'Amériq pour oind que qu'or

Curare, & noyées. C

fruits; m écart si fir

l'ignoranc n'ont peu

le temps d

dont j'ai f tétrapétale

dent de pe nus, au n

forme. Si Lianes A

feroit faci bien faite.

du Curare qu'on fait

bous, ou c que le suc

consistanc s'élevant p

ceux qui l nez: aussi

consient ce décrépite,

M. de la que, il ent

A tiré ce secret, après l'avoir questionné long-temps sur les moyens qu'on employoit dans son village, lorsqu'on étoit blessé par un trait enduit de ce suc redoutable.

Quoique le sel gemme, ou marin, suffise pour prévenir la mort, on pourroit se servir, avec encore plus de succès, du sel de vipere, ou de celui de corne de cerf, dont la qualité Alexipharmaque est bien connue dans des cas semblables.

Le second sujet végétal dont on exprime, dans l'Amérique méridionale, une substance vénéneuse pour oindre les armes, est la Liane, ou la Béjuque qu'on nomme, dans la langue de la Guiane, *Curare*, & qui naît dans les marais & les terres noyées. On dit qu'elle ne produit ni fleurs ni fruits; mais au lieu d'imputer à la Nature un écart si singulier, attribuons plutôt ce rapport à l'ignorance, ou à la méprise des observateurs qui n'ont peut-être jamais rencontré cet arbruste dans le temps de sa floraison. Les Mémoires manuscrits dont j'ai fait usage, assurent qu'il porte des fleurs tétrapétales d'un jaune pâle, auxquelles succèdent de petits fruits de la forme d'une fève, contenus, au nombre de trois, dans une capsule piriforme. Si les caracteres particuliers de toutes les Lianes Américaines étoient mieux constatées, il seroit facile de décider si cette observation a été bien faite. Quoiqu'il en soit, on déterre la racine du *Curare* en automne; on la découpe en rouelles qu'on fait cuire lentement dans de grands Marabouts, ou des chaudrons à la sauvage, jusqu'à ce que le suc extrait s'épaississe, & parvienne à la consistance de Sirop. Les *effluvia* & les vapeurs qui s'élevent pendant la cuisson, sont mortelles pour ceux qui les reçoivent dans la bouche ou dans le nez: aussi est-il bien certain que les Indiens ne confient cette opération qu'à de vieilles femmes décrépites, & inutiles.

M. de la Condamine prétend qu'outre la Béjuque, il entre dans cette préparation plus de trente

espèce d'herbes pilées : il se peut que les Ticounas font cette addition, dans l'idée de renforcer le poison ; mais les Caveres de l'Orénoque n'emploient que la seule Liane, sans y ajouter d'autres végétaux quelconques. On éprouve cette confection en la frottant sur la pointe d'une flèche qu'on plonge dans du sang frais : s'il ne s'en suit pas une coagulation instantanée, la drogue doit être encore plus concentrée ; & on la remet au feu pour l'épaissir davantage, en la tournant continuellement avec une spatule de bois. Quand elle est assez cuite, on la verse dans de petits pots qu'on distribue aux chasseurs, qui l'emploient pour tuer le gibier, car il n'y a point d'exemple que ni les Ticounas ni les Caveres aient jamais attenté, avec ce fatal secret, à la vie des hommes, au contraire des Caribes qui en faisoient anciennement un grand usage dans leurs guerres, & même dans leurs querelles.

Ce venin peut se conserver long-temps ; & les flèches qui en ont été trempées, ne perdent pas leur vertu malfaisante au bout de trois ans, & tuent encore alors en trois minutes, les animaux qu'elles effleurent. Ces flèches sont de deux espèces ; les grandes qu'on décoche avec des arcs, & les petites qu'on souffle par le moyen d'une sarbacane, faite d'un jonc évuidé par de certaines fourmis qui en rongent la moelle, qu'eiles aiment.

Il est fort remarquable que cette méthode de souffler des traits envénimés par un tube ait été retrouvée parmi les Américains méridionaux ; tandis qu'on sçait qu'elle a été pratiquée, de temps immémorial, dans plusieurs cantons du Sud de l'Asie, & principalement dans les isles de l'Archipelague Indien, comme on le dira dans l'Instant, en parlant des alènes de Macassar & d'Atchem. Frappé de cette analogie, je m'étois d'abord imaginé que les Nègres, ou les Européens mêmes, avoient enseigné à quelques peuples du

nouveau

nouveau
des perfi
mon sen
tion avo
cains qui
de l'Oré

Le sau
préparés
soin de l
sa bouche
armés, n
il' occasi
est la mé
d'avec les
me feroit
vase rem
plus préc
dans les v
qualité de
jusque da
deux min

On con
à manger
nées, dor
aussi les E
ne font-il
singes ; &
auparavan
l'Amériqu
que quelq
dant ce v
les animau

(*) Voyez
à l'article N

(**) On dit
méridionale
pointe envé
on rencontr
des perdrix

Tom. II

le nouveau Monde l'usage de ces sarbacanes ; mais des personnes instruites, que j'ai consultées sur mon sentiment, m'ont répondu que cette invention avoit été de tout temps connue des Américains qui habitent sur les bords de l'Esquibé, de l'Orénoque, & du fleuve des Amazones.

Le sauvage qui veut se servir de ces traits préparés selon le procédé qu'on vient d'exposer, a soin de les mouiller de salive, en les portant à sa bouche sans crainte ; car le poison dont ils sont armés, n'agit que lorsqu'il est mêlé au sang, où il occasionne une coagulation subite, ou, ce qui est la même chose, une sécrétion de la lymphe d'avec les globules sanguins ; & à peu près comme feroit une goutte de vinaigre versée dans un vase rempli de lait : l'animal blessé tombe mort plus précipitamment que si on lui avoit seringué dans les veines un jet d'eau-forte, qui a aussi la qualité de faire fermenter & grumeler le sang jusque dans les oreillettes du cœur, en moins de deux minutes (*).

On conçoit après cela qu'il n'y a aucun danger à manger du gibier tué avec ces flèches envenimées, dont toute l'action se borne à figer le sang : aussi les Européens établis aux Indes Occidentales ne font-ils plus aucun scrupule de se nourrir de singes ; & d'autres animaux tués un moment auparavant avec ces instruments : & depuis que l'Amérique est découverte, il n'y a pas d'exemple que quelqu'un s'en soit mal trouvé (**). Cependant ce venin agit sur les hommes comme sur les animaux ; & dans l'un & l'autre cas, ses effets

(*) Voyez *Conférences sur les Sciences*, de l'an 1662, à l'article Nutrition.

(**) On dit qu'en mangeant du gibier dans l'Amérique méridionale, on trouve quelquefois, sous la dent, la pointe envenimée dont s'est servi le chasseur, comme on rencontre en Europe, dans le corps des lievres & des perdrix, les dragées qui les ont tués.

sont également prompts, également funestes ; mais il faut comme, on l'a dit, qu'il parvienne au sang vif, sans quoi il n'opère pas, & ne sauroit opérer.

Les symptômes qu'on observe dans les personnes mortes des suites de semblables blessures, ne diffèrent pas de ceux qu'entraîne la morsure d'une vipere. Le sang caillé, se déposant dans les gros vaisseaux, les détend, & y produit un gonflement excessif: d'un autre côté, la lymphe jaune, s'introduisant dans les capillaires, fait paroître sur la peau des taches livides & des marbrurés.

On peut employer, contre le suc du *Curare*, le sel & les différens contre-poisons indiqués à l'article du Mancanillier. Quant au sucre de cannes, qui a la réputation d'être un très-puissant spécifique, & plus puissant que le sel même, il n'a pas fait en Europe les effets qu'on en obtient en Amérique, comme le savent tous les Naturalistes qui ont eu connoissance des essais faits à Lejde, en 1744, avec des flèches empoisonnées, rapportées du nouveau Monde par M. de la Condamine, qui piqua, en présence de feu M. Musschenbroek, & de MM. Van Swieten & Albinus, deux poulets; celui à qui on ne fit pas avaler du sucre, expira en six minutes; l'autre, auquel on en donna, mourut seulement quelques instans plus tard. Il se peut que la différence des climats, & le froid qui étoit fort sensible lorsqu'on tenta ces expériences au mois de Janvier, ayant empêché ce préservatif d'opérer en Hollande, comme on l'avoit vu opérer quelque temps auparavant à Cayenne, située dans la Zone torride, où l'on a souvent sauvé, avec le sucre, des hommes & des animaux blessés par des traits imprégnés du venin de la Béjuque (*). Il est possible aussi que,

(*) Comme je ne suis pas Médecin, je laisse à ceux qui le sont, l'honneur de nous expliquer par quel mécanisme le sucre de cannes produit des effets si funes-

dans les
servir l
tement
l'activit
de qu'u
quante
tomber
Lorsqu'
de ces a
arbre,
chute,
les tigre
& tomb

Un v
frappé d
de l'Am
procure
d'autre
de l'ouv
salive,
de la sub

J'ai de
plus d'a
les trois
rois mé
de trop
tenterai
dont le
Mancan

L'Aho
d'un bea

prenants.
ing, da
cité du v
pour dig

(*) On e
le grand
ie it qu'o
sages.

Dans les expériences de Leide , on tarda trop à servir le remède , qu'on doit prendre immédiatement après avoir été atteint par la flèche , l'activité du suc dont elle est imbue étant si grande qu'un homme blessé qui devoit aller à cinquante pas pour chercher le contre-poison , tomberoit mort avant que d'être arrivé au but. Lorsqu'on lance , par le moyen d'une sarbacane , de ces alènes à des singes perchés au haut d'un arbre , ils expirent dans l'instant même de leur chute , & ne vivent plus en touchant la terre : les tigres ainsi blessés font deux ou trois tours , & tombent sans vie.

Un voyageur qui se sentiroit par malheur , frappé d'une de ses pointes , au centre d'une forêt de l'Amérique , & qui ne seroit pas à portée de se procurer au plus vite du sucre ou du sel , n'auroit d'autre ressource que de sucer sa plaie , & même de l'ouvrir avec un couteau pour y faire entrer la salive , & en extraire jusqu'aux moindres atomes de la substance acide.

J'ai déjà fait remarquer que l'Amérique produit plus d'arbres remplis d'une seve venimeuse , que les trois autres parties du monde connu : j'en aurois même inséré ici la liste , si je n'avois craint de trop m'écarter du sujet principal. Je me contenterai donc de décrire encore l'Ahouai-Guacu , dont le suc sert aux mêmes usages que celui du Mancanillier , & de la Liane des marais.

L'Ahouai est un grand arbre (*), toujours vert , d'un beau port , qui croît aux isles & dans le con-

prenants. Il semble que cette substance agisse sur le sang , dans l'instant même qu'on l'avale ; car la vivacité du venin ne laisse pas à l'estomac assez de temps pour digérer ce sucre.

(*) On connoît en Amérique deux espèces d'Ahouais ; le grand auquel on donne l'épithete de *Guacu* , & le petit qu'on nomme *Ahouai-miri* ; il sert aux mêmes usages.

minent austral de l'Amérique : ses fleurs incarnates, du genre des monopétales régulières, ressemblent, à quelques petites nuances près, à celles du *Nerium* ou du Laurier-Rose, qui est la même famille : elles sont suivies par des fruits en poire, qui renferment un osseter triangulaire, & fort dur, dans lequel est cachée une amande, qui étant desséchée, résonne comme la pierre d'aigle ou l'Érite. Cet arbre contient un suc laiteux, extrêmement âcre & nuisible. Il est bien étonnant que la Nature n'ait produit aucun végétal lactescent dont le lait, pris à une certaine dose, ne soit un poison pour les hommes (*); tandis qu'il n'y a aucun animal connu dont le lait, à quelque dose qu'on le prenne, soit nuisible aux hommes. Notre figuier même, dont les fruits sont si sucrés, recèle une substance laiteuse, fort caustique, qu'on fait entrer dans les vésicatoires, & qui tueroit infailliblement celui qui en boiroit deux ou trois cuillerées.

Les Indiens qui osent faire les incisions au corps de l'Ahouai pour en recueillir la sève, sont contraints d'user du même stratagème qu'emploient ceux qui découpent l'écorce & l'aubier du Mancanillier ; parce que le danger est le même. On épaisit cette liqueur pour en composer le venin des armes, qui agissent avec autant de promptitude que les alènes des Caveres, & les traits des Caraïbes : le meilleur spécifique qu'on ait découvert jusqu'à présent pour en retarder les effets.

[*] Entre tous les végétaux tithymales ou lactescents, depuis la campanulle jusqu'au figuier, sur lesquels j'ai eu occasion de faire des essais, je n'ai rencontré que le *Sumach* à fleurs rouges, dont la sève laiteuse ne m'a pas paru fort âcre ; cependant c'est indubitablement un poison, ainsi que le suc du *Sumach Rbis*, *Myrsifolia*, *Monspulina* ; mais comme je n'ai pas été à portée d'examiner cette dernière plante, qui diffère tant de l'autre, j'ignore si elle contient une sève laiteuse ou non.

est flâ
& qu
toire
Marg
au dé

Ap
res du
pou
de ce
les fr
cultu
sauva
sants
nos c
est glo

Si c
on y
dans
long
Les-M
point
quelq
aband
jadis
venin
dans
pour
phète
gnard

On
les an
nes o
beauc
lactes
langu
Golfe
gion
munie
& à-p
dans

est la racine de *Caa-Api*, qui végete au Brésil, & qu'on doit apprendre à connoître dans l'Histoire Naturelle de cette province, par Pison & Margraff. Les sels Alkalis peuvent être employés au défaut de la racine Brésilienne.

Après ce qu'on vient de dire des qualités funestes du grand Ahouai, il est difficile de concevoir pourquoi on a apporté en Europe quelques plants de cet arbre, qui ne valent certainement pas les frais de la transplantation, & les soins de la culture; pendant qu'on a laissé, au sein des plus sauvages contrées des végétaux utiles & bienfaisants, dont on auroit pu enrichir nos jardins ou nos campagnes. *Nisi utile est quod facimus, stultum est gloria.*

Si de l'Amérique on passe aux Indes Orientales, on y retrouve l'usage des armes empoisonnées dans la plûpart des îles de l'Océan Indien; & le long des côtes depuis l'Arabie jusqu'à la Chine. Les Mogols, étrangers dans l'Indoustan, n'ont point adopté cette pratique des pays conquis: quelques autres peuples l'ont aussi volontairement abandonnée, comme les Arabes, qui étoient jadis de redoutables pirates côtiers, à cause du venin de leurs javelines. Aujourd'hui il n'y a plus dans l'Arabie que quelques dévots brigands qui, pour assassiner des hommes à l'honneur du Prophète, trempent encore les lames de leurs poignards.

On n'a pas le signalément du sujet végétal d'où les anciens Arabes Acites & les brigands modernes ont extrait la matière vénéneuse; mais il y a beaucoup d'apparence que c'est d'un sous-arbuste lactescent & racémeux, qu'ils nomment, en leur langue, *Chark*; & qui croît abondamment sur le Golfe Persique. Sa virulence va jusqu'à la contagion: quand le vent le secoue ou le secoue, il communique à l'air ambiant une qualité très-nuisible, & à-peu-près comme l'*Hippuris*, & la *Conserva* dans nos climats pendant les grandes chaleurs.

Chardin dit que cet arbufte est nommé, en Perse, *Gulbad-Samour*, ou fleur qui empoisonne le vent (*): il porte des grappes pleines d'un lait fort épais & excessivement caustique.

Dans la Péninsule du Gange, à Malaca, au Pégu, sur les côtes de la Chine, dans les isles de Java & de Sumatra, on trouve les *Crics* & les *Canjares*: ce sont des poignards larges de trois doigts à la lame, & de la longueur de nos baïonnettes, qui s'emmanchent, pour ainsi dire, dans la main, par une poignée terminée en pointe d'échelle: on pose les doigts sur le premier rayon, & le pouce sur le second. Ces instrumens, communément empoisonnés jusqu'à la moitié de la lame, sont, après les filets Romains en fourchette, les armes déloyales les plus dangereuses qu'on puisse imaginer. Quand les pèlerins Indiens ou Mahométans ont, au retour de la Mecque, ou de la Pagode de Jagréate, la tête démontée par les vapeurs de l'Opium & du fanatisme, ils saisissent ces *Crics* envénimés, & immolent tout ce qu'ils rencontrent d'Européens & d'étrangers infidèles ou incirconcis (**), par une fureur qu'on ne sauroit comparer qu'à celle de nos anciens scélérats d'Occident, connus sous le nom de Croisés. Cette barbarie religieuse a beaucoup diminué depuis que les Anglais dominent dans l'Indoustan, & qu'ils font tuer ces enthousiastes à coups de fusil, pour leur enseigner la tolérance, dont ce monde a si besoin.

On soupçonne que la plupart de ces armes Indiennes sont enduites de venin des serpents pro-

[*] *Voyage de Perse*, Tom. III, pag. 12, in 40.

[**] Au siècle passé, on vit à Surate un de ces Faquirs tuer, en dix-sept coups de *Cric*, treize matelots Hollandais, & en blesser encore quatre à mort, en moins d'une minute. La sentinelle du vaisseau tua ce malheureux d'un coup de fusil; mais en revanche il a acquis la réputation d'un saint Martyr, dont on révere encore les cendres.

fane
tre,
la pr
dous
Une
affre
publ
H
affur
& le
table
la qu
rend
jaunâ
Certe
insen
point
Le
naît d
friq
dres t
super
vert d
crapa
ckaqu
il: su
fon de
enleve
On a
sure e
cuma;
peut a
Javano
La c
l'insuff
diens,
parure

anes, ou qui ne font pas partie du culte idolâtre, comme les viperes à Calicut : c'étoit au moins la pratique des anciens Brachmanes, dont les Indous modernes descendent incontestablement. Une génération aura transmis à une autre cet affreux procédé, comme le secret de la sécurité publique.

Bontius, en décrivant le lézard *Geccho*, assure que les Insulaires de Java en tirent le sang & le venin, pour en frotter leurs traits si redoutables : ils suspendent pour cela cet animal par la queue, l'irritent & le fouettent jusqu'à ce qu'il rende par la gueule une liqueur visqueuse & jaunâtre, qu'on reçoit dans des vases de terre. Cette sanie, ayant fermenté au soleil, se coagule insensiblement, & c'est alors qu'on y plonge les pointes des flèches (*).

Le lézard *Geccho*, qui sert à cette opération, naît dans plusieurs provinces de l'Asie & de l'Afrique, & on le range dans la classe des Salamandres tithymales, ou à suc laiteux. Il est peint superbement de taches rouges sur un fond de vert de mer : son caractère est d'avoir une tête de crapaud, des yeux proéminents, cinq doigts à chaque pied, & une quantité de dents très-fines : il a une suite des pores, ou plutôt des mamelons de son dos, une eau gommeuse & caustique, qui enlève la peau de la main, & gangrene les chairs. On a découvert que le contre-poison de sa morsure est la racine du *Safran di tierra*, ou le *Curcuma*; ce qui me fait préférer que ce spécifique peut aussi servir contre les blessures des traits Javanois.

La coutume de se teindre le corps en jaune avec l'infusion du *Curcuma*, si commune chez les Indiens, n'est point un caprice de mode, ou une parure folle & bizarre, mais une pratique salu-

[*] *Historia naturalis Indiae Orientis*, Lib. V, cap. 5.

taire contre la piquure des serpents & des insectes. Les mœurs, ainsi que le culte religieux des nations, tiennent toujours au physique du climat, par un endroit qui n'échappe qu'aux yeux d'un observateur mal-habile. Le *Rocou*, dont on se peint en Amérique, y produit à peu près les mêmes effets que le *Curcuma* dans les Indes Orientales: au moins savons-nous que cette substance colorante est un antidote dans bien des cas, qui n'ont pu tromper l'instinct des sauvages.

C'est dans l'isle de Macassar qu'on possède, au rapport de tous les voyageurs, le plus horrible secret pour l'empoisonnement des armes. Il y croit un arbre pernicieux, qui n'est pas du genre des Mancanilliers, mais de celui des Ahouais Américains, d'où il découle un miellat brulant & vénéneux qui devore ceux qui se reposent sous ses branches. Il ne faut cependant ajouter aucune croyance à ce qu'Argensola rapporte à ce sujet (*): il soutient que du côté de l'Occident, l'ombre de ces arbres est mortelle, si l'on n'a soin d'aller se poser du côté de l'Orient où l'ombre est le remède du premier venin: ce compte est si puérile, qu'Hérodote & Elie n'au-roient dédaigné. Les végétaux nuisibles qui ont une forte transpiration, comme les lactescents, sont plus dangereux du côté que le soleil darde que de l'autre; & voilà à quoi se réduit le merveilleux de l'auteur Espagnol. C'est avec le suc distillé de cette espèce d'Ahouai, qu'on envenime les petites flèches à sarbacane qu'on connoît sous le nom d'*Alènes de Macassar*, & qui agissent avec une promptitude presque incroyable: on en a éprouvé en Europe, & les expériences n'ont que trop démontré que le fait rapporté par le frere de Tavernier n'est pas une fiction, comme on

l'a

(*) *Congrète des Moluques*, Tome I, p. 50.

l'a pré
qui ét
un de
pour c
sa can
deman
qu'on l
ployer
imagin
fit ven
& un
Tavern
au gros
adresse
Roi. A
atteint
précipi
vrai mo
ment a
tion fut
sions (*)

Ce fait
moment
ve enco
le char
profond
&
quau
ce cas.

Après
dit que l
le véritab
furent pa
les Holla
jour, pa
Il paro
tenu que

(*) *Voy*
Tom.

l'a prétendu si long-temps. Il dit que *Sumbaco*, qui étoit Roi de Macassar vers l'an 1660, essaya un de ces traits sur un Anglais condamné à mort pour crime d'assassinat : ce prince se fit donner sa canne creuse, la chargea d'une flèche, & demanda à Tavernier dans quel endroit il vouloit qu'on blessât le criminel, à qui on permit d'employer, d'abord après le coup, tous les moyens imaginables pour se sauver, s'il le pouvoit. On fit venir à cet effet deux Chirurgiens, un Anglais & un Hollandais, armés de leurs bistouris : Tavernier pria alors *Sumbaco* de blesser le patient au gros orteil du pied droit ; ce qu'il fit avec une adresse plus convenable à un bourreau qu'à un Roi. A peine la pointe, élançée de la canne, eut atteint le but, que les deux chirurgiens couperent précipitamment l'orteil, comptant que c'étoit le vrai moyen d'arrêter l'action du poison relativement au reste du corps ; mais quand l'amputation fut faite, l'anglais expira dans des convulsions (*).

Ce fait prouve à la fois la force effectivement momentanée du venin, & l'inhabileté plus effective encore des deux chirurgiens. Ils auroient dû sur le champ serrer la jambe du criminel, y faire de profondes incisions, y verser des Alkalis volatils, & prendre à l'intérieur. L'amputation, ou l'eût faite à la cuisse, eût été dans ce cas inutile que dans mille autres.

Après cette cruelle exécution, l'assassin *Sumbaco* dit que lui seul, dans toute son île, connoissoit le véritable préservatif de ses flèches, qui ne lui furent pas d'un grand secours, puisqu'en 1665 les Hollandais vinrent abattre sa forteresse en un jour, par sept mille boulets de canon.

Il paroît que c'est sans fondement qu'on a soutenu que ce contre-poison du Roi de Macassar

(*) Voyage des Indes, Livre III, chap. 19, Tome II.
Tom. II.

étoit le noyau du *Tavarcaré*, ou de la noix Maldivique. L'estime inconcevable qu'en font tous les princes des isles de l'Océan Indien, est plutôt fondée sur des préjugés superstitieux que sur une vertu alexipharmaque bien averée [*].

Neuhof, ce voyageur si versé dans l'Histoire Naturelle, rapporte que les Hollandais, ayant été blessés à Macassar par des pointes envenimées qu'on leur souffloit avec un tube, apprirent d'un vieillard du pays qu'il n'y avoit d'autre remede que de prendre à l'intérieur de la fiente humaine: les essais qu'on en fit, produisirent très-souvent d'heureux effets, qu'on doit attribuer au sel alkali, contenu dans cette matiere, ainsi que dans tous les excréments des animaux carnivores.

Le principal symptôme qu'on remarque dans les personnes atteintes de ces alènes, est une extase violente: elles paroissent enivrées, chancelent & tombent mortes à la renverse: leurs chairs, dit Bontius, se corrompent tellement en une demi-heure, qu'on peut exosser leurs corps à la main, & en faire des squelettes. Quoique cet auteur ait été médecin dans l'isle de Java pendant plusieurs années, & qu'il ait eu plus d'occasions que d'autres pour s'instruire; j'ose néanmoins supposer qu'il y a de l'exagération dans son rap-

(*) Clusius, Garcias du Jardin, Acofta, Laval, & Lincot ont beaucoup écrit sur la noix Maldivique: on peut aussi consulter une lettre fort curieuse de Mr. Speck.

L'Empereur Rodolphe II présenta jusqu'à quatre mille florins pour une de ces noix, qui, tout considéré, ne font que des Cocos ordinaires, tombés dans la mer des Indes où elles essuyent une forte altération. Quand ces fruits se sont allégés, ils flottent & viennent aborder, ou plutôt échouer, aux Maldives: ils ont tellement perdu leur crédit de nos jours, qu'on se souvient à peine de leur nom. Ce qui n'arrive que trop souvent à des remedes hétérodoxes ou exotiques, pronés, vantés & annoncés avec le plus grand éclat par des charlatans, des jongleurs, ou des fourbes.

port
qu'un
sible
nera
fleme
male
une p
des at
sains
résou
peut c
est sa
ainsi n
sure,
attaqu
reste d
un offic
pareil
pendan
ton par
Oubr
ont en
empois
avec les
ravages
envahi
zard av
est vrai
inouï,
tes dose
danger
intrepid
Chez

(*) On
mêmes,
l'Opium,
un prodig
une certa
dose dou

port ; puisqu'on ne peut entrevoir dans ces flèches qu'un venin qui a la qualité la plus prompte possible de cailler le sang : cette coagulation occasionnera , à la vérité , en une demi-heure , un gonflement extraordinaire dans toute l'économie animale ; mais d'où résulteroit , en si peu de temps , une putréfaction si subite , & la solution totale des attaches des muscles , si tenaces dans les corps sains ? Bontius a prudemment laissé ce problème à résoudre aux médecins de la postérité. Ce qu'on peut cependant alléguer de mieux pour le justifier , est sans doute l'exemple du *serpent pourrisseur* , ainsi nommé à cause du singulier effet de sa morsure , qui fait tomber en putréfaction le membre attaqué , mais cela ne s'étend pas sur le champ au reste du corps , comme Lucain dit qu'il arriva à un officier Romain piqué par une espèce de serpent pareil à celui que nous nommons le *pourrisseur* , pendant la prodigieuse marche de l'armée de Canton par les déserts de l'Afrique.

Outre les aiguilles à sarbacane , les Macassars ont encore des *Crics* & des poignards également empoisonnés , qu'ils emploient à la guerre , & avec lesquels ils firent , au siècle passé , de grands ravages dans le Royaume de Siam , qu'ils auroient envahi sans le Chevalier (de Forbin , que le hazard avoit mis à la tête des troupes Siamoises. Il est vrai que les Macassars qui tenterent ce coup inouï , s'étoient rendus furieux en prenant de fortes doses d'*Opium* , qui , en les aveuglant sur le danger , les faisoient affronter la mort avec une intrepidité brutale (*).

Chez les Achémois on se sert aussi de ces peti-

(*) On fait que tous les Orientaux , & les Turcs mêmes , se servent à la guerre de l'*Amphion* , ou de l'*Opium* , pour se procurer un courage artificiel. C'est un prodige que de voir une même drogue , prise à une certaine dose , assoupir l'homme , & prise à une dose double , le rendre alerte , vif & furieux.

res flèches du calibre de celle de Macassar : en 1670, le Roi d'Achem en donna une vingtaine à M. Croke, président du comptoir Hollandais de Surate, qui, plusieurs années après, les souffla à des écureuils perchés sur des palmiers, lesquels tombèrent morts dès qu'ils furent atteints.

On retrouve encore cette pratique dans l'isle de Ceylan, où l'on tire la matière vénéneuse du *Nerium* ou du Laurier-Rose, qui a une qualité fort malfaisante en Europe même. Il seroit à souhaiter qu'on éprouvât, sur les blessures faites avec ces armes, le sucre de cannes, & le sel de vipère.

Nous examinerons maintenant la nature des drogues & des végétaux que plusieurs sauvages de l'Europe & de l'Asie ont employés aux mêmes usages, dans les temps de la plus haute Antiquité.

Pline rapporte dans son vingt-septième livre, que les Gaulois exprimoient du *Limeum* une substance vénimeuse dont ils frottoient les flèches à chasser le Cerf. Nous ne savons pas positivement à quel genre de plante le *Limeum* doit se rapporter : les changements des noms, & l'incuriosité à vérifier les vertus attribuées aux végétaux par les anciens, ont porté la plus grande confusion dans la Botanique. M. Linnæus a décrit un sujet auquel il donne le nom de *Limeum* (*), & qu'il rejette dans la classe des Pentapétales qui renferment de petites semences dans des capsules globuleuses; mais qui oseroit décider que cette plante de Linnæus est la plante de Pline? D'ailleurs, le mot de *Limeum* est Gaulois, & non Latin; ce qui auroit dû déconcerter les commentateurs (**). Il paroît par le passage suivant du même livre, que c'étoit une espèce d'Ellebore, de Morelle, ou de

(*) *Sistema natura. Ed. X. N°. 1128.*

(**) Picard prouve dans sa *Prisca Celtopadiâ*, p. 174, que *Limeum* est un mot de l'ancien idiome Gaulois, qui signifie une espèce de plante inconnue de nos jours.

Jusqu'
bœufs
dicame
c'étoit
dans u
de ce s
afin d'

Indé
à la ch
armes p
matiere
nès sav
ceux qu
lè Thy
Il resse
fruit ét
déchiqu
abondan
dards q
tain que
le Capr
vence &
un puiss
de ceux
me la pi
dissout q
figuier o
tômes,
troduiso

Il n'y
plante d
de la Sar
conit : r

(*) *Hu
nasci fico
gignere: u
talem succ
lib. IV.*

Jusquiame, puisqu'il faisoit entrer en délire les bœufs auxquels on le donnoit en forme de médicament : je suis d'autant plus porté à croire que c'étoit une expression d'Ellébore, que Pline dit, dans un autre endroit, que ces peuples usoient de ce suc pour oindre la pointe de leurs flèches, afin d'attendrir la chair du gibier.

Indépendamment de cette composition destinée à la chasse du cerf, les Gaulois avoient d'autres armes plus violemment empoisonnées, & dont la matière étoit tirée d'un arbre que peu de personnes savent reconnoître aujourd'hui en France : ceux qui le prennent pour *Frutex terribilis*, ou le Thymelée, sont manifestement dans l'erreur. Il ressembloit pour le port au figuier; mais son fruit étoit comme celui du cornier : quand on déchiquetoit son tronc, il en ruisselloit une sève abondante qui donnoit une qualité mortelle aux dards qu'on y trempoit (*). Je suis presque certain que cet arbre, ainsi dépeint par Strabon, est le Caprifiguiier qui croît naturellement en Provence & en Languedoc, & dont le suc laiteux est un puissant caustique : il enlève la peau de la main de ceux qui le touchent, corrode les chairs comme la pierre infernale, fait cailler le lait, & redissout quand il est pris. Ces propriétés du Caprifiguiier ont dû sans doute produire d'affreux symptômes, lorsqu'une flèche enduite de son suc l'introduisoit dans le sang des animaux.

Il n'y a qu'une voix confuse sur l'espèce de plante dont se sont servis les peuples de la Corse, de la Sardaigne, & de l'Italie : c'est, dit-on, l'Acônit : mais il y a au moins quarante sortes de

(*) *Huic etiam fides est adhibenda, arborem in Gallia nasci fico simillimam, fructum autem cornu similem gignere : unde pharetrae fabricantur : nam, si incidias, toxicalem succum effundero ad inungendas sagittas utilem.*
 Lib. IV. p. 138.

végétaux auxquels on a donné ce nom générique ; ces quarante espèces appartiennent à trois classes Botaniques , bien différentes entr'elles. Ce n'est pas mon intention de discuter ici ce conflit de noms & de choses : il suffit que la plupart des Auteurs nous apprennent que le *Thora Waldensis major* a été le plus communément employé. Cette plante doit être devenue fort rare puisqu'elle a été si mal observée : on peut même soupçonner que Mathiolo & Bauhin , qui en ont écrit , ne l'avoient jamais vue ; car c'est d'eux qu'est venue l'erreur encore générale aujourd'hui , que le *Thora* produit des fleurs à quatre pétales : M. Valmont le répète dans son excellent Dictionnaire de l'Histoire naturelle que nous avons consulté à ce mot , il y a lieu d'en être surpris ; vu que le *Thora* a indubitablement une corolle à cinq pétales , premier caractère de la famille des Renoncules auxquelles le *Thora* est apparenté , de l'avis de M. Valmont même.

Il croît dans les isles de la Méditerranée , sur les Alpes , en Italie , & dans peu d'endroits de la France méridionale. Pline & Théophraste paroissent l'avoir ignoré , ainsi que Dioscoride qui n'en fait aucune mention. Sa fleur est rosiforme , ordinairement jaune , remplie d'étamines auxquelles on voit succéder des semences nues , rangées comme dans les Renoncules : la racine est formée de dix petits tubercules charnus en fuseau , qui viennent s'unir à une espèce de couronne d'où part une tige grêle , pourvue de quatre feuilles rondes , de grandeur inégale. Tel est le *Thora* , la plus venimeuse de toutes les plantes Européennes à racines tubéreuses ; sur-tout quand on le prend dans son sol natal ; car il perd beaucoup de sa virulence par la transplantation dans les jardins , où la bonne terre l'énerve ; & c'est encore un bonheur. Mathiolo l'a nommé *faux Aconit* , par une méprise qui n'est pas sans conséquence dans un Auteur si répandu , & plus lu.

peut-ê
des mé

L'ex
employ
des Py
mes de
nettes :
cès , da
aux ren
car pen
en écrat
duit un
tique &
qu'on b
enduite

Les a
pour ar
& sur-t
expressé

Le G
cité , ra
quelque
trée si fa
neurs ,
nes , qu
lier , qu
sées , ma
trante &
ceux que

(*) De
quel il d
ne différe
sa petite
contrepoi
racines d

Quant
aux quali
fais qu'on

(**) Li

(***) S

nos etiam
offerdit. L

peut-être que Tournefort même par le vulgaire des médecins.

L'expression des racines du *Thora* est encore employée de nos jours, dans quelques cantons des Pyrénées & des Alpes, pour oindre les armes de chasse, comme les piques & les baïonnettes: on la mêle aussi, avec beaucoup de succès, dans les appâts & les boulettes aux loups & aux renards. On déterre la plante en automne, car pendant sa floraison elle est trop foible: on en écrase les racines sur une pierre, ce qui produit une espèce de bouillie épaisse, qui étant caustique & corrosive, décompose le sang des animaux qu'on blesse légèrement avec des armes qui en sont enduites (*).

Les autres plantes employées chez les anciens pour armer les dards, sont les Aconits-Napels, & sur-tout l'*Aconitum-cynoëdonum*, comme le dit expressément Dioscoride (**).

Le Géographe Strabon, que nous avons déjà cité, rapporte encore un fait qui paroît mériter quelque attention: Dans la Colchide, cette contrée si fameuse par ses poisons & ses empoisonneurs, il y a un peuple, dit-il, nommé les Soannes, qui enduit ses flèches d'un venin fort singulier, qui ne tue pas seulement les personnes blessées, mais qui répand encore une odeur si pénétrante & si nuisible, qu'elle incommodé beaucoup ceux que le trait n'a pu atteindre (***). Il est im-

(*) Dodonée décrit une seconde espèce de *Thora* auquel il donne par préférence l'épithète de *Valdensis*. Il ne diffère de celui dont nous venons de parler que par sa petitesse, & sert aussi à envenimer les traits: son contrepoison est l'huile d'olive. On conseille encore les racines de l'Impératoire des prés.

Quant à l'*Ani-Thora*, il ne semble gueres répondre aux qualités surprenantes qu'on lui a attribuées, & je fais qu'on doit se défier de tout ce qu'on en a écrit.

(**) Lib. IV, cap. 81.

(***) *Soannes veneno ad spicula mirificè utuntur, quod eos etiam, qui venenatis sagittis non saucii sunt, odore offendit.* Lib. XI. p. 350.

possible de deviner ou de concevoir comment on a pu composer une drogue dont la puanteur n'agissoit que quand la flèche étoit décochée ; sans quoi celui qui auroit voulu la lancer, en eût été autant frappé que son ennemi ; hormis qu'on ne suppose que les Colchides ayent possédé un préservatif particulier contre la dangereuse évaporation de leurs propres armes ; mais c'est imaginer un phénomène inexplicable pour en expliquer un autre. Si l'on ne veut absolument pas suspecter ou récuser le témoignage d'un écrivain aussi judicieux & aussi sage que Strabon, il faut convenir de bonne foi qu'on ne sauroit rendre raison du fait qu'il rapporte ; puisqu'on ne connoît aucune matiere dans la Nature, capable de produire de tels effets sans le secours du feu, qui est nécessaire pour faire opérer la poudre puante dont on s'est servi, dit-on, en Europe immédiatement après l'invention du canon : j'ai même trouvé dans une ancienne Pyrotechnie, écrite par un Ingénieur Italien, le procédé pour composer cette poudre dont on doit remplir, à ce qu'il assure, des grenades & des bombes, qui, en se crevant, répandent une odeur si épouvantable qu'elle étouffe ceux qui sont à portée de la respirer. Cette méthode d'ensumer l'ennemi n'est plus pratiquée de nos temps, qu'à l'égard des Mineurs, qu'on repousse ou qu'on étouffe par la fumée du soufre, lorsqu'ils sont attachés à ouvrir un rameau où on leur envoie un camouflet, ce qui est bien plus aisé dans un souterrain qu'en plein air ; aussi doute-je très-fort de la vertu que l'artificier ultramontain attribue à sa drogue : je doute encore de la vérité de l'histoire qu'on rencontre dans tant de livres, qui nous apprennent qu'un Chymiste de Londres, ayant voulu éprouver une poudre puante qu'il avoit composée, la renferma dans le canon d'un fusil qu'il tira par la fenêtre dans la rue, où deux ou trois personnes qui y passoient dans cet instant, furent mortellement incommodées par la vapeur.

Je
fions
nes,
fanie
toit u
reme
scelus
dont
sept
cherc
on de
les pl
nour

Le
cristal
extrê
peu q
ment
s'enfu
remed
consta
faisoit
dans l
appare
Tyson
des, d
étant i
morte
cives.
la Nat
cristall
d'expé
croire
de sa f
vapura

(*) V
Mr. Me
n'avons
Traité.

Je terminerai ce chapitre par quelques descriptions sur les armes funestes des anciens Brachmanes, & des Scythes qui enduisoient les leurs de sanie de vipere & de sang humain, d'où il résul-
toit une si grande malignité qu'il n'y avoit pas de remede pour de semblables blessures, *irremediabile scelus*, dit Pline, qui ne spécifie pas la tribu Scythe dont il prétend parler. Cependant chez les hordes septentrionales, on ne se seroit point avisé de chercher des viperes, que le moindre froid tue : on doit supposer qu'il est question des Scythes les plus méridionaux, & dont le climat pouvoit nourrir des reptiles de cette espèce.

Le venin de la vipere est un sel acide, qui, en se cristallisant, présente des angles ou des pointes extrêmement subtiles & tranchantes (*) : pour peu qu'il touche le sang, il y produit un caillément & un trouble si considérables que la mort s'ensuit infailliblement, si on n'a recours à des remedes prompts & efficaces. Ces qualités bien constatées peuvent nous expliquer le motif qui faisoit employer aux Scythes le sang humain dans la composition de leur poison : il y a toute apparence qu'ils offroient, comme le Docteur Tyson assure qu'on le pratique encore aux Indes, des tranches de sang caillé à des viperes, qui étant irritées jusqu'à la fureur, y vuidoient l'eau mortelle contenue dans les vésicules de leurs gencives. Cette terrible préparation, qui fait frémir la Nature, empêchoit la liqueur vipérine de se cristalliser ; car quoiqu'on manque absolument d'expériences en ce cas, il y a pourtant lieu de croire que le venin de ces reptiles perd beaucoup de sa force, lorsqu'il devient sel cristallin par l'évaporation ; puisque nous voyons que le tartre

(*) Voyez le *Traité de Viperâ*, écrit en Anglais par Mr. Mead, & traduit en Latin par Mr. Nelson. Nous n'avons rien de mieux sur la vipere que cet excellent Traité.

dissous à l'eau chaude fait tourner bien plus promptement le lait que le tartre en poudre. D'un autre côté, le sang humain acquiert par la putréfaction une qualité très-pernicieuse, dont les Scythes ont pu avoir connoissance, puisqu'elle n'a point échappé à la basse méchanceté des barbares de l'Afrique.

Il faut que les Romains ayent, de temps en temps, essuyé des blessures faites avec des armes envenimées selon le procédé qu'on vient de décrire, car Pline étale une longue liste d'antidotes contre les plaies qu'il appelle Scythiques, *vulnra Scythica*; quoiqu'il assure dans un autre endroit qu'elles étoient toujours réfractaires aux remèdes. Il faudroit avoir beaucoup de loisir, & encore plus de patience pour analyser les spécifiques découverts par ce Naturaliste: le plus court est de conseiller les sels Alkalins, qui suffisent pour arrêter l'effet de tous les traits empoisonnés avec la bave des serpents & des vipères.

Ce qui nous reste à rapporter en dernier lieu sur les flèches des Brachmanes, est emprunté de Diodore de Sicile [*], qui semble l'avoir tiré des écrits d'Aristote, auteur contemporain, & instruit peut-être par les officiers mêmes de l'armée d'Alexandre. Ce conquérant, né pour le malheur de l'Asie, pénétra dans l'Inde, par une suite de déprédations & de massacres, jusqu'à *Harmata*, dernière habitation des Brachmanes, qui se fiant sur le poison de leurs armes, osèrent sortir de leurs murailles, au lieu d'attendre un siège en forme: on leur lâcha d'abord quelques troupes légères qui fuyant à dessein, les attirèrent sur l'avant-garde de la grande armée: là il s'éleva un combat rude & opiniâtre, pendant lequel les Brachmanes blessèrent un fort grand de Macédoniens, & entr'autres Ptolémée, qui avoit succédé

(*) *Vita. Alex. an. IX.*, p. 120. *Trad. Cospi.*

à Eph
Indien
rent à
marqu
aux fo
été qu
deven
aigues
étoit c
ils von
bilieuf
point
détaillé
ou du
Alex
malheu
le sort
ne s'es
homme
part des
mêler d
le vain
tesse, e
blessés
noit da
pliqua
fit cher
qu'on t
l'ennem
Il est n
bon, q
forgé, f
dont on
copies d
disent q
de la sa
ment ré
même d
ayant ét
Péna eur

à Ephession dans la faveur d'Alexandre : mais les Indiens, ayant fini par être battus, s'abandonnerent à la discrétion du Vainqueur. Alors on remarqua les symptômes affreux qui survenoient aux soldats blessés, & à ceux-mêmes qui n'avoient été que légèrement effleurés pendant l'action : ils devenoient roides, sentoient des douleurs très-aigues & des convulsions violentes : leur peau étoit comme glacée & marbrée de noir & de blanc ; ils vomissoient de temps en temps une matiere bilieuse, qui annonçoit que la mort étoit sur le point de les enlever. A ces signes, si exactement détaillés, on reconnoît le poison de la vipere, ou du *Cobra de Capello*.

Alexandre ne parut pas touché de l'état de ces malheureux, & ne montra de l'inquiétude que sur le sort de Ptolémée : tel étoit son caractère, qui ne s'est jamais démenti, de plus aimer un seul homme que tout le genre-humain. Comme la plupart des Grecs ne pouvoient écrire l'Histoire sans y mêler des fables très-absurdes, Diodore ajoute que le vainqueur des Indiens, s'étant endormi de tristesse, eut un rêve qui sauva la vie aux Macédoniens blessés : il lui apparut en songe un animal qui tenoit dans sa gueule une espèce d'herbe dont il expliqua les vertus, ce qui éveilla Alexandre, qui fit chercher l'analogue naturel de cette plante, qu'on trouva être le contre-poison des flèches de l'ennemi.

Il est manifeste, comme l'observe très-bien Strabon, que les plus vils adulateurs d'Alexandre ont forgé, selon le goût de leur siècle, ce conte puérile, dont on rencontre malheureusement cinq ou six copies dans nos histoires véridiques de l'Europe, qui disent que les vertus de la croisettes, de la bétouine, de la sauge, & de la pimprenelle ont été divinement révélées, & cela à des Rois : Je me souviens même d'avoir lu que Henri III. Roi de France, ayant été attaqué du mal vénérien, son médecin Péna eut une vision par laquelle le Ciel lui fit savoir :

qu'il devoit donner à son malade la racine de Bardane, qui tira Henri de danger.

Il y avoit dans l'armée Macédonienne des médecins & des Philosophes assez habiles pour faire, sans rêver, quelque découverte sur la propriété des végétaux de l'Indoustan. D'ailleurs les Brachmanes, pour fléchir leur vainqueur, lui auront enseigné le remède de ses blessures : car c'est un axiome que tous les peuples, poissés ou sauvages, qui ont usé de venin par les armes, en ont connu aussi le préservatif.

Le procédé des anciens barbares de l'Inde n'avoit rien de fort remarquable : ils ramassoient une grande quantité de reptiles vénimeux qu'on écrasoit, & qu'on jectoit dans des vases exposés au soleil, qui faisoit sortir tout le virus des serpens, où l'on trempoit ensuite les traits & les épées. En rapprochant divers passages de la narration de Diodore, il semble que ces armes n'avoient pas la force instantanée des aiguilles de Macassar, ni des flèches des Caraïbes ; vu qu'il s'écoula au moins une partie de la nuit entre l'instant de la blessure de Ptolémée, & l'instant du premier appareil : il vécut encore long-temps après, & devint comme tant d'autres esclaves d'Alexandre, un Roi puissant dans les états usurpés par son maître.

Nous avons déjà vu qu'on se sert chez les Indiens modernes, contre la morsure des serpens, de la terre mérite ou de *Curcuma long* : il se peut que les Brachmanes leur ont transmis cette recette comme le vrai spécifique contre les flèches corrosives : l'emploi qu'on fait chez nous du *Curcuma* avec tant de succès pour guérir la jaunisse (*), prouve qu'il est également propre à éteindre le venin de la vipère, du *Cobra de Capello*, du *Geccho* dont la piquûre excite un vrai jaunisse, qui ne differe de l'ic-

(*) Voyez la continuation de la Matière Médicinale de Mr. Geotroy, à l'article de la *Terra Merita*.

tere c
Bram
préter
conté
la rec
Pierre
antid
& des
préter
entrec
chand
langue
l'espri
Les R
Mogo
rope,
avoien
sique
La r
ne de
rite pa
d'une l
avoir é
vingta
Tunis
d'huile
actifs.
dans le
qui on
pharma
avoit ég

[*] (pierre se
ainsi non
envelop
dans le
curieux
macie d
siroit d

ne de Bar-

des médecines pour faire appropriation des Brachmanes ont en un axiome sauvages, ont con-

de n'avoit une grande émeraude; au soleil; où l'on En rapporte Diodore, force inférieures des flèches une par de Ptolémée; et encore d'autres dans les états

des Indiens, de la sorte que les émeraudes: l'emercant tant de veuve qu'il de la vie ont la pierre de l'ic-

icinale de

sur les Américains.

219

terre ordinaire que par sa violence. Je fais que les Bramines Indiens, & surtout les Faquirs-Jaguis prétendent que les anciens Brachmanes leur ont conservé dans un *Beth* du *Hanscrit* ou du *Vedam*, la recette de la pierre qu'on nomme vulgairement *Pierre de serpent à chaperon*, comme un excellent antidote contre les blessures des flèches envenimées & des reptiles. Les Faquirs conviennent que cette prétendue pierre est une composition où ils font entrer la *Terre sigillée*, qu'ils achètent des marchands Turcs; & c'est pourquoi elle s'appelle à la langue, & fait ébullition quand on la jette dans l'esprit de nitre, & même dans l'eau claire (*). Les Religieux Missionnaires des Etats du grand Mogol ont long-temps induit en erreur toute l'Europe, en y vendant fort cher ce spécifique qu'ils avoient à bas prix des Bramines. La bonne Physique a détruit entièrement cet indigne commerce.

La meilleure Pierre à Serpent, soit qu'elle vienne de nos Faquirs ou de ceux de l'Inde, ne mérite pas qu'on la conserve: j'ai même trouvé l'extrait d'une lettre de Mr. Rédi, dans laquelle il assure avoir éprouvé les plus excellentes pierres sur une vingtaine d'animaux piqués par des scorpions de Tunis, des vipères d'Italie, & des fiesques enduites d'huile de tabac, qu'on fait être un poison des plus actifs. Il arriva quelque chose de fort particulier dans le cours de ces expériences: les animaux à qui on appliquoit de ces pierres soi-disant Alexipharmiques mouraient plutôt que les autres qu'on avoit également fait mordre par des scorpions frais

[*] On a débité long-temps que cette prétendue pierre se trouvoit dans le ventre du serpent à chaperon, ainsi nommé à cause d'une peau longue & plissée qui enveloppe sa tête; mais ce serpent n'a pas des pierres dans le corps: celles qu'on voit dans les cabinets des curieux, ont été la plupart fabriquées dans la Pharmacie du couvent des Jésuites à Rome. Ce négoce fleurissoit du temps des PP. Kircher & Boius.

sans leur attacher aucune pierre. D'où l'on peut hardiment inférer qu'en frotant de la boue, ou de la terre glaise mouillée, sur une blessure de vipere on y fait plus de bien, ou moins de mal, qu'en usant de mille pierres de serpens à chaperon.

Tels sont les faits les plus frapants que j'ai jugé dignes d'être rassemblés, pour éclaircir une matiere qui n'a jamais été traitée, & qui méritoit de l'être. La vie des hommes y est intéressée, & cela suffit pour m'encourager dans mes recherches, dont j'ai rendu compte avec toute la clarté & la précision dont je suis capable. Il faut oublier jusqu'aux noms des drogues qui servent à l'empoisonnement des armes, & ne se ressouvenir que des remedes qu'on se flatte d'avoir exactement indiqués.

Fin de la cinquième Partie.



A

P

te, n
Part
& le
être e
voue
écrite
ici : j
d'aut
voir l
faire
berté
se per
on con
ponda
La
blera
bre pr
au no
tions d
il y en
& beau
plus i
appris
les cru
vicains
fend l
pêcher
regard
fois re
exercice



AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

Plusieurs motifs dont je ne puis rendre compte, m'ont empêché de suivre, dans cette sixieme Partie, l'ordre des Sections adopté dans les autres; & le changement est si peu important qu'il faudroit être extrêmement difficile pour le désapprouver. J'avoue très-volontiers que ces Lettres n'ont pas été écrites mot pour mot comme on les trouvera insérées ici: j'en ai retranché des passages, j'y en ai ajouté d'autres; enfin j'ai tâché de les mettre en état de voir le jour; car je ne crois pas qu'il y ait du mérite à faire ostentation aux yeux du public de cette même liberté, de cette même négligence dont on use, & qu'on se permet très-souvent à l'égard de ses amis; auxquels on communique ses idées dans l'effusion d'une correspondance philosophique.

La Lettre sur la religion des Américains semblera peut-être trop courte, si l'on réfléchit au nombre presque infini des différents cultes qui régnoient au nouveau Monde; mais il en est des superstitions comme des autres erreurs de l'esprit humain, il y en a très-peu qu'il nous importe de connoître, & beaucoup que nous pouvons ignorer sans en être plus ignorants, & sans rien perdre. Comme j'ai appris que M. de Marm... prépare un ouvrage sur les cruautés des Espagnols qui massacrerent les Américains pour leur prêcher un Dieu de paix, qui défend l'homicide, cette nouvelle a suffi pour m'empêcher de traiter fort au long ce triste sujet, que je regarde d'ailleurs comme un lieu commun, mille fois rebattu; mais qui pourra cependant encore exercer le génie & le style des écrivains élégants,

qui mettront en épigrammes & en antithèses. ce que Las Casas a dit très-naturellement.

Je ne donne pas l'essai historique sur le Pontificat des grands Lamas comme un simple hors-d'œuvre ; c'est une pièce justificative qui prouve que je n'ai pas eu tort de dire qu'il n'a jamais existé aucun rapport entre les dogmes des Mexicains & ceux des Mongales, qui par conséquent n'ont pas envoyé des Missionnaires en Amérique par le Kamschatka, comme un savant a osé le croire & le dire.

La Lettre sur les vicissitudes du globe, contient des idées nouvelles, & qui par là même paroîtront hasardées : mais cette lettre aura toujours à mes yeux le mérite d'être un témoignage de ma reconnaissance envers un savant à qui j'ai des obligations.

Comme j'ai parlé, dans mon premier volume, de l'état des Missions de la Californie, j'ai ajouté ici quelques éclaircissements sur les Missions du Paraguai, parce qu'un de mes amis a voulu me persuader que je ne pouvois omettre cet article dans l'histoire de l'Amérique & des Américains.



ses. ce que

le Pontifi-
ors-d'au-
uve que je
existé au-
ins & ceux
as envoyé
Kamscha-
le dire.
, contient
parôitront
urs à mes
ma recon-
les obliga-

volume, de
ajouté ici
du Para-
u me per-
rticle dans
ns.



RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

SUR

LES AMÉRICAINS.

SIXIÈME PARTIE.

LETTRE PREMIÈRE.

A Mr ***.

Sur la Religion des Américains.



Vous me demandez s'il est vrai que les Péruviens & les Mexicains avoient, avant la découverte du nouveau Monde; une espèce de Confession & de Communion. Je vous avoue que le consentement de tous les Historiens Espagnols ne permet gueres de douter que ces deux peuples Américains n'eussent, dans la somme immense de leurs superstitions grossieres; quelques usages qui ne différoient pas beaucoup de ce qu'on

Tom. II.

V.

RECHES

nomme la Communion parmi nous : mais si on examine bien attentivement les anciens cultes religieux qui ont dominé tour-à-tour dans les différentes parties de notre continent , on y reconnoitra des institutions semblables ; & l'étonnement cessera.

A la grande assemblée des Gaulois qui se tenoit au renouvellement de l'année, dans une forêt de la Beauce aux environs de Chartres , tous les *Druides*, les *Druidesses*, les *Samotheis*, les *Saronides*, les *Bardes*, les *Vacies* & les *Eubages*, qui composoient le nombreux Clergé de la Gaule, faisoient ranger le peuple en cercle où l'on chantoit , *Au gui , au gui l'an neuf, planté, planté* ; ensuite le grand Pontife, choisi d'entre l'ordre des *Samotheis*, bénissoit une certaine quantité de pains & quelques cruches d'eau , & après plusieurs cérémonies augustes & ennuyeuses , les prêtres alloient distribuer aux assistants des fragments de ce pain consacré , & une portion de cette eau lustrale qu'on buvoit & qu'on mangeoit avec plus de dévotion que d'appétit. On peut donc dire , en ce sens , que les Gaulois communioient , avant Jules-César , comme nous le voyons encore communier de nos jours. Les Juifs célébroient leur Pâque avec un rôti d'agneau , des salades , & du vin doux : les Grecs & les Romains goûtoient les victimes , & faisoient des libations. Enfin , il n'y a gueres de religions qui n'ayent ordonné de manger & de boire à de certains jours en l'honneur de la divinité du lieu , & je ne connois que les Mahométans qui n'ayent pas de semblables Agapes , ou des festins prescrits par la loi.

Chez les Mexicains on formoit avec de la pâte de Mays une grande statue qui représentoit le Dieu Vitzilipultzi : on promenoit cette masse de farine pétrie en procession , on l'encensoit avec de la résine Copal , & on finissoit par la découper en morceaux , dont chaque sujet de la domination

dé M
dans
mités
peup
& à l
sang
les pl
du fa
d'un
mois
cusé le
si mau
des g
imput
(*).

[*] F
Joseph
uns qu
pas un
réponse
pondre
Objet
le templ
manger
qu'une
seuls Ju
Sainte:
Répon
ces tana
seulement
me qu'A
Objet
temple u
ce Princ
Grecs ,
ses Etats
Rép. A
d'autres
malheur
des Juifs
le Grec c
auroit-il

de Montezuma étoit obligé d'en manger un, soit dans le temple, soit chez lui lorsque des infirmes le retenoient à la maison. Heureux si ce peuple eût borné son zèle à faire de tels Dieux & à les dévorer; mais il faisoit encore ruisseler le sang humain dans le sanctuaire de ses idoles, & les plus ardents d'entre les dévots portoient la rage du fanatisme jusqu'au point de manger la chair d'un prisonnier qu'on nourrissoit pendant douze mois dans le Temple; atrocité dont on a aussi accusé les Juifs, que Flavius Josephé défend par de si mauvaises raisons qu'elles feroient croire à bien des gens qu'il y a quelque réalité dans cette imputation faite aux Hébreux par le Grec Apion (*).

[*] Pour réfuter cette énorme accusation d'Apion, Josephé se sert de quatre arguments, plus foibles les uns que les autres, & qui tous ensemble ne forment pas une demi-preuve. Voici ses objections, & les réponses qu'on y pourroit faire, si l'on y vouloit répondre.

Objections de Josephé. Si l'on n'avoit nourri dans le temple de Jérusalem qu'un homme; & qu'on eût voulu manger cet homme au bout de l'année, il est certain qu'une si petite portion n'eût pu suffire pour rassasier les seuls Juifs de la capitale de la Palestine, ou de la Terre-Sainte.

Réponse. Il n'étoit point nécessaire de rassasier tous ces fanatiques: aussi Apion ne le dit-il pas: il assure seulement que les Juifs se préparoient à manger l'homme qu'Antiochus dévra du temple.

Object. Si Antiochus avoit réellement trouvé dans le temple un étranger qu'on y nourrissoit pour le manger, ce Prince n'eût pas manqué, pour gagner la faveur des Grecs, de conduire en pompe cette victime échappée dans ses Etats.

Rép. Antiochus étoit un grand Roi, qui avoit d'autres affaires que d'aller montrer en spectacle un malheureux qu'il avoit soustrait à l'implacable haine des Juifs contre tout le genre-humain. D'un autre côté, le Grec délivré n'étoit pas sujet d'Antiochus; pour quoi auroit-il donc consenti à être mené hors de sa patrie,

Les Péruviens célébroient, au solstice d'été, une grande fête qu'on nommoit le *Raymi* : elle durait neuf jours, pendant lesquels tous les travaux cessoient, le peuple s'attroupant alors pour faire ses dévotions dans les principaux endroits où l'on adoroit les Fétiches ou les idoles nationales, & pour se livrer d'abord après à des débauches effrenées, par un scandaleux contraste dont on retrouve des exemples dans tous les pays de la terre. Le principal acte du *Raymi* consistoit à manger le pain sacré, qu'on appelloit *Cancu*,

où ses propres affaires le rappelloient après une si longue absence ? Si un Anglais rachetoit à Alger un Français de la main des Turcs, seroit-on en droit de nier ce fait, sous prétexte que ce Français n'a pas été montré en pompe dans toute la Grande-Bretagne ?

Object. *Les Grecs n'étoient pas les seuls ennemis des Hébreux ; pourquoi ces Hébreux auroient ils donc plutôt mangé un Grec qu'un Perses, ou un Egyptien ?*

Rép. Parce qu'apparemment ils n'avoient pu prendre des Egyptiens & des Perses, comme ils avoient pris ce Grec, au moment qu'il voyageoit sous la garantie du droit des gens adopté chez les autres nations. D'ailleurs, il n'étoit pas nécessaire de manger de tous ses ennemis pendant le courant de douze mois : aussi Apion ne le dit-il point.

Object. *La Loi & la coutume défendoient de manger dans l'intérieur du temple de Jérusalem, donc il n'est pas vrai qu'on y ait nourri un homme.*

Rép. La loi & la coutume défendoient à Jérusalem de tuer des hommes entre le temple & l'autel, & cependant on y avoit tué plusieurs personnes, & entre autres Zacharie, *quem occidistis intrâ templum & altare*. Donc on commettoit chez les Juifs beaucoup d'irrégularités contre la loi & la coutume : si on les a transgressées en un point, pourquoi n'auroit-on pu les violer en un autre ? puisque c'étoit un moindre crime de manger dans le temple que d'y assassiner Zacharie. Ce n'est donc rien objecter que d'objecter la loi, dès qu'il conste qu'elle n'a pas été respectée ; c'est comme si l'on vouloit prouver qu'on ne fait pas des *Auro-da-fé* en Espagne, en disant qu'il y a chez des Espagnols une loi qui défend l'homicide.

Je laisse maintenant à juger au Lecteur, si Joseph ou n'a pas détruit l'impurité d'Apion.

dont
vaines
que p
ou du
pain
toute
tion v
facile
devoit
ou en
au-des
on fro
des pi
blesur
remen
tans,
des pr
der à c

Gar
fait di
comm
en vér
de cer
qu'une
visage
confid
les An
autres
Dieu
d'avoi
prenan
ficatio
& les
che po
plus p

C'est
viens
préten
naire à
ples all

dont l'apprêt exigeoit beaucoup d'observances vaines & ridicules, ce pain ne pouvant être pétri que par les vierges dévouées au culte *Pachacamac* ou du Soleil, & ces vierges ne pouvant cuire ce pain qu'après l'avoir soigneusement garanti de toute espèce de souillures; & comme la superstition voit des souillures dans tout, il n'étoit pas facile de rendre la pâte du *Cancu* aussi pure qu'elle devoit l'être: après l'avoir partagée en boulettes, ou en petits gâteaux, on faisoit venir des enfants au-dessus de cinq ans & au-dessous de dix, à qui on froissoit le nez; & déchiqnetoit le front avec des pierres aiguës: le sang qui découloit de ces blessures, étoit recueilli, & on en arrosoit légèrement le pain qu'on distribuoit à tous les assistans, qui le mangeoient en présence des idoles, des prêtres, & de l'Inca toujours assidu à présider à cette solemnité.

Garcilasso s'étonne qu'une telle institution ait fait dire aux auteurs Espagnols que les Péruviens communioient à la maniere des Chrétiens; mais en vérité je ne vois point qu'on doive s'étonner de cette comparaison, qui a toute la justesse qu'une comparaison peut avoir, soit qu'on envisage l'extérieur de cet acte religieux, soit qu'on considère le sens intrinseque que les Chrétiens & les Américains y attachent; puisque les uns & les autres mangent dans leurs temples pour plaire au Dieu qu'ils adorent, lorsqu'ils sont convaincus d'avoir un repentir sincere de leurs fautes, en prenant le pain sacramental qui leur sert de justification. Si les uns sont à cet égard dans l'erreur, & les autres dans la voie de la vérité, cela n'empêche point que leurs usages & leurs idées n'ayent la plus parfaite ressemblance.

C'est une autre question de savoir si les Péruviens se confessoient avant de *Raymi*; comme le prétend absolument Acofta; qui avoit été Missionnaire à Cusco, vers l'an 1558. Il dit que ces peuples alloient révéler leurs péchés à des prêtres nom-

més *Yschusyres*, qui tenoient en main une petite corde, & qui, en donnant l'absolution au pénitent, proféroient ces paroles, ou des paroles semblables: *Dieu m'a donné le pouvoir de rompre la chaîne de tes péchés, comme je romps cette corde*, qu'ils cassoient par le milieu; & le confesse étoit censé absous. Quand il s'y présentoit plusieurs cas graves, il falloit un nouveau cordon pour chaque nouvelle foiblesse, & un pécheur de quelque importance eût ruiné un de ces *Yschusyres* en cordons, si ce n'eût été la coutume de les payer d'avance. Aosta ajoute que les femmes, ne se confessoient qu'à des femmes, comme le pratiquent aujourd'hui les Chrétiennes de la Syrie; qui soutiennent qu'il est aussi indécent qu'injuste qu'une honnête femme aille faire confidence de ses sottises à un homme, qui ayant un cœur bien plus dur, & des passions bien différentes, ne sauroit être le juge d'un autre sexe que du sien. On a vu à Venise une fille qui se disoit la Messie des femmes, & qui raisonnoit à peu près comme on raisonne en Syrie; mais malheureusement pour elle, il n'y eut dans toute l'Europe que le seul Guillaume Postel qui lui donna raison.

L'auteur que nous venons de citer, rapporte encore qu'il existoit entre les confesseurs du Pérou une gradation de pouvoir, & que de certains crimes étoient réservés à des *Yschusyres* plus éminents en dignité, qu'on pourroit surnommer les charlatans par excellence (*).

Quant aux Incas, ils usoient, nous dit-on, d'un stratagème merveilleux pour se dispenser de révéler leurs péchés à des prêtres: ils soutenoient qu'étant Rois, ils n'avoient de juge compétent

(*) Gaspar d'Ens rapporte qu'on se confessoit aussi à Nicaragua: Herrera & Linscot ajoutent que cet usage étoit aussi établi à la péninsule de Jucatan, où tous les sacrificateurs se marioient, hormis ceux qui faisoient les fonctions de confesseurs jurés.

que Di
voient
qui fer
qui l'au
que au
absolvo
mille In
confessi

Qui
accoutu
religion
voulu s
res cath
siècle un
exprès
Pape d'
des Indi
soit-il,
teur de
salute at
position
tité d'in
"compa
"celle
"comm
"deman
"déracin
"gne,
"s'y eni

C'est
raison &
personn
remede
le Pape
les Ecclé
n'en agi

[*] Il
de la Co

que Dieu seul, d'où ils concluoient qu'ils ne pouvoient se confesser qu'au Soleil. Cette subtilité, qui feroit honneur en Europe même à un Casuiste qui l'auroit proposée, étoit tellement sans réplique au Pérou, que le Grand Pontife de Cusco absolvoit toujours d'avance l'Empereur & la famille Impériale, lorsqu'elle avoit envie de faire sa confession au Ciel.

Qui croiroit après cela que les Américains, si accoutumés de se confesser à des prêtres de leur religion & de leur pays, n'ont jamais pu, ou voulu se confesser avec sincérité aux Missionnaires catholiques? Cela est si vrai, qu'au seizième siècle un homme fort zélé pour leur salut alla tout exprès à Rome, & fit un livre pour obtenir du Pape d'abolir la Confession auriculaire en faveur des Indiens Occidentaux, qui ne pouvoient, disoit-il, se familiariser avec cette cérémonie. L'auteur de l'ouvrage intitulé *de procuranda Indorum salute* attaqua l'honnête homme qui fit cette proposition au Saint-Siège, & l'accabla d'une quantité d'injures basses & atroces: « Je ne saurois comparer ton extravagance, lui dit-il, qu'à celle d'un Ecclésiastique Allemand qui vint, comme toi, à Rome, il y a quelques années, demander au Souverain Pontife un ordre pour déraciner tous les plants de vignes en Allemagne, afin d'empêcher dorénavant le Clergé de s'y enivrer. »

C'est aux Théologiens à apprécier cette comparaison & ces invectives d'un furieux contre une personne bien intentionnée, qui conseilloit un remède extraordinaire à un grand mal. Quoique le Pape rejetta avec mépris ce projet salutaire, les Ecclésiastiques Espagnols, établis aux Indes, n'en agirent pas moins comme ils voulurent (*),

[*] Il est étonnant que l'Espagne, si souvent esclave de la Cour de Rome, ait su, par la profondeur de

en refusant, ou en accordant les sacrements à ceux d'entre les Indiens qui leur paroissent être moins imbéciles que les autres: & le nombre de ceux à qui on administre aujourd'hui la Communion, est très-peu considérable.

Je prévois que vous m'objecterez qu'Acosta, qui nous a fourni de si grands détails sur l'ancienne confession des Péruviens, s'est fait illusion en voulant trouver à tort & à travers une conformité quelconque entre le culte des Chrétiens & celui des Américains, parce qu'on aime à imputer aux autres les opinions dont on est soi-même imbu. Oui sans doute, je n'hésiterois point d'accuser cet Historien de s'être grossièrement mépris, si on ne savoit que la Confession a été de temps immémorial adoptée chez plusieurs nations où on ne l'auroit ni cherchée, ni soupçonnée. Avant qu'on eût quelque connoissance du *Sadder*, on se seroit moqué en Europe d'un voyageur qui eût assuré qu'on s'est confessé depuis plus de deux mille ans chez les Guèbres de la Perse, ou les ignicoles, dont le culte a été détruit en partie par le Mahométisme, comme la religion judaïque a été détruite par le Christianisme: mais depuis que le Docteur Hyde nous a prêté une tradition

latine

sa politique, soustraire à la *Camera Apostolica* le Mexique & le Pérou. Les Papes ne tirent aucune Annate de ces riches provinces; ils ne peuvent conférer ni Evêché, ni Canoniat, ni Bénéfice dans toute l'étendue des Indes Espagnoles, les mois papaux n'y étant pas admis. Enfin on a trompé en tout point l'avidité de Paul III, de Paul V, & de Léon X, qui exigeoient Evêchés sur Evêchés en Amérique, pour y fonder d'autant mieux la puissance papale. On peut presque dire que Paul III abusa du plaisir de créer des Archevêques & des Evêques aux Indes, puisqu'il en fit à Mexico, à Lima, à St. Domingo, à Cusco, à Chiapa, à Quito, à Honduras, à Popayan, à Nicaragua; à Los Angelès, à Jucatan, à Guatimale, à Mechoacan, & dans une infinité d'autres endroits que je ne me rappelle pas.

lati
atr
des
l'ave
tout
qu'e
dans
doct
rai l
que
rend
déco
V
étoic
Egy
part
duni
ce, &

[*]
ciet
viris
aliqu
ex ej
absola
religio
peccata
rum b
Biblid
se sist
Religio
Tav
bres d
qu'ils
avoien
au gran
ou la l
à Yez
une esp
Prêtres
le Sada
1500,
Shadye
Ton

es
sacrements &
croissoient être
e nombre de
hui la Com-

qu'Acoſta,
sur l'ancien-
it illusion en
e conformité
iens & celui
imputer aux
même imbu,
nt d'accuſer
mépris, ſi
le temps im-
tions où on
année. Avant
Sadder, on
geur qui eût
lus de deux
rſe, ou les
n partie par
judaique a
s depuis que
ne tradition
latine

Apoſtolica le
aucune An-
ent conférer
ns toute l'é-
papaux n'y
tout point
léon X, qui
que, pour y
le. On peut
de créer des
puisqu'il en
à Cufco, à
an, à Nica-
natimale, à
endroits que

ſur les Américains.

231

latine du Sadder, extrait du *Zend-pasend-voſta* attribué à Zoroaſtre, ou à Zerduſt, le légiſlateur des Parſis, on ne ſauroit nier qu'on n'y voie l'aveu du pécheur, l'abſolution, la pénitence, & tout ce qui conſtitue la Confefſion formelle, telle qu'elle ſe pratique, ou qu'elle devoit ſe pratiquer dans les pays Catholiques. Comme le livre du docteur Hyde eſt devenu fort rare, je vous citerai le paſſage qu'on lit à la PORTE XLIX, pour que vous ſoyez en état de juger ſi l'on peut l'entendre dans un autre ſens que celui que j'y crois découvrir (*).

Vous ſavez que les Myſtères d'Eleuſis, qui étoient, dès la plus haute antiquité, célébrés en Egypte, exigeoient une confefſion générale de la part des initiés. Ces Myſtères paſſèrent des bords du Nil dans l'ifle de Crète, dans celle de la Samothrace, & delà dans le continent de l'Asie mineure,

[*] Quando alicuiſſuper venit aliquod peccatum, recitet Pituphr. . . . & accedat ad ſacerdotem, & ad purioris animæ Deſtaram. Cum ad Deſtur ſeu Praſilem aliquem veneris, & veniam ſeu remiſſionem petieris : ex ejus benedictionibus, minuetur peccatum. Quando abſolutionem alicuiſſecerit Deſtur religioſus, a getur ejus religio, & minuetur ſimultas. Certiſſimè ſcito, quod peccatum illud, quod ab eo requirebatur, exinde meritorem beneficium percepiffe. . . . Si non invenerit aliquem Bibdia, tu mi lucido animo coram Churſbil, ſeu ſole, ſe ſiſtit. . . . propter commiſſa peccata ſua maſtus. De Religione Perſarum, pag. 461 in-4^o.

Tavernier nous apprend que de ſon temps les Guèbres de la Perſe confefſoient encore à leurs prêtres, qu'ils nomment *Crazi* ou *Kaldi*, les péchés dont ils avoient droit d'abſoudre ; car il y a des cas réservés au grand Pontife, qu'on nomme le *Deſtour Deſtouram*, ou la Règle des Règles, & qui, ſelon Chardin, réſide à Yezi, d'où il ne ſort jamais : il y a dans cet endroit une eſpece de College, où l'on enſeigne aux jeunes Prêtres le Code religieux, tel qu'il eſt expoſé dans le *Sadder*, qui a été rédigé ſur les anciens livres, en 1500, par un Guèbre qui ſe nommoit fils de *Melich-Shadyo*, & qui étoit dans la fonction de *1 eſtour*.

ou les honnêtes gens s'accoutumèrent insensiblement à se confesser ; il est vrai que Plutarque parle d'un jeune homme qui faillit de déchirer le voile , & de porter un coup mortel à cette pieuse institution. Comme les prêtres de Cérés vouloient le contraindre à se confesser , lorsqu'il se présenta aux Mystères , il leur demanda effrontément de qui ils tenoient le pouvoir de remettre les péchés. *De Dieu même*, lui dit-on. *J'en suis charmé*, répliqu'a-t'il , *je me confesserai donc directement à Dieu , & non à vous , qui n'êtes que des sycophantes*. Cette hardiesse qui auroit pu entraîner une hérésie , si elle avoit fait quelque impression sur l'esprit des auditeurs , fut regardée comme une étourderie qui ne tiroit pas à conséquence : on s'étonna seulement de voir aux Mystères un philosophe qui ne croyoit pas aux Mystères.

A Rome on absolvait les coupables dont les crimes étoient restés secrets , en les aspergeant d'eau fulminale , qui doit avoir eu encore plus de vertu que l'eau lustrale ordinaire. Les *Moulahs*, ou les Docteurs Persans , qui content de Jesus-Christ tant de choses extraordinaires , dont nous n'avons aucune connoissance (*), disent qu'il avoit été initié en sa jeunesse aux Mystères d'Eleusis d'Egypte , pendant le séjour qu'il fit dans ce pays ,

(*) On trouve dans Chardin , que les *Moulahs* de la Perse assurent que Jesus-Christ étoit en correspondance avec le Médecin Galien ; mais comme nous entendons un peu mieux la Chronologie que les *Moulahs*, nous savons bien que c'est un conte Oriental , né de l'opinion que tous les peuples de l'Asie ont de Jesus-Christ , qu'ils regardent comme un ancien Médecin qui guériroit la cataracte & la goutte. Tous les Missionnaires Catholiques ne sont soufferts en Perse , en Turquie , & aux Indes qu'en qualité de Médecins & de Chirurgiens. Le petit peuple s'imagine en Perse , que généralement tous les Chrétiens sont Médecins ou Charlatans.

d'où
accor
voien
Grecs
primi
véniel
voya
premi
Les
observ
nois ,
Brama
cre qu
l'autre
outrag
faire ta
doit pl
réussi ,
Ces c
nir du
comme
écrivain
Péruvie
tiers qu
leur tém
près, on
pas si eff
du Pere
que le
ca; ain
lége , &
bles , a
devant
commis
fance ; c
noit ell
les mall
loient ex
Soleil m

d'où l'idée lui vint d'établir la Confession, en accordant à l'Iman Pierre le même pouvoir qu'avoient les Choens Egyptiens & les Hiérophanes Grecs, d'absoudre les péchés capitaux; car dans la primitive Eglise, on ne confessoit pas les péchés véniels: on est redevable de ce précepte à la prévoyance des Théologiens postérieurs aux cinq premiers siècles.

Les Relations nous apprennent qu'on a aussi observé une espèce de Confession chez les Japonois, & les Indiens restés fidèles au culte du Dieu Brama & de la Vache. Ce qui doit nous convaincre qu'on a tenté, d'une extrémité du monde à l'autre, de calmer les troubles de la conscience outragée, en inventant des artifices frivoles pour faire taire des remords réels; & je ne fais si l'on doit plaindre ou féliciter les hommes d'y avoir réussi; s'il est vrai qu'ils ayent réussi.

Ces considérations vous feront peut-être revenir du préjugé où vous paroissez être en regardant comme une fable mal imaginée tout ce que les écrivains Castillans ont dit de la façon dont les Péruviens ses confessoient. Je vous accorde volontiers que le mérit Garciaffo a tâché de suspecter leur témoignage; mais, si l'on y prend garde de près, on s'apercevra que son rapport ne diffère pas si essentiellement qu'on le croit, d'avec celui du Pere Acoffa. » Les Péruviens croyoient, dit-il, que le Soleil révéloit ses loix à son fils, leur Inca; ainsi la désobéissance leur paroissoit un sacrilège, & souvent ceux qui se sentoient coupables, alloient volontairement & publiquement devant le juge déclarer les fautes qu'ils avoient commises, & dont personne n'avoit connoissance; car étant persuadé que l'ame se condamnoit elle-même, & que leurs fautes causoient les malheurs publics & particuliers, ils vouloient expier par la mort, pour empêcher que le Soleil ne leur envoyât d'autres afflictions. C'est

insensible-
Plutarque
échirer le
el à cette
de Cérés
lorsqu'il
da. effron-
e remettre
J'en suis
lonc direc-
es que des
pu entraî-
e impres-
rdée com-
onsequen-
Mystères
ystères.
ont les cri-
ant d'eau
s de vertu
hs, ou les
us-Christ
us n'avons
avoit été
eusis d'E-
ce pays,

Moulchs
en corres-
me nous
e les Mou-
oriental, né
t de Jesus-
lédecin qui
s Mission-
e, en Tur-
cins & de
Perse, que
lédecins ou

» de là que les Historiens Espagnols ont tiré que
 » les Indiens du Pérou se confessoient. » p. 26.
 T. II.

Je vous demande maintenant si, malgré ce passage, on n'est pas en droit d'assurer que la Confession étoit établie là où les coupables n'avoient d'autres accusateurs qu'eux-mêmes, là où l'on se croyoit obligé, par principe de religion, de révéler ses fautes secrettes à des juges publics, là où l'on s'imaginait enfin que l'aveu ingénu & volontaire de ses péchés étoit l'unique moyen de détourner la vengeance, & de défarmer la colere des Dieux irrités?

Si vous supposez que Garcilasso a un peu embellie la Confession des Péruviens, & que le Pere Acosta l'a rendue un peu ridicule avec ses cordons; il vous sera facile de discerner ce qu'il peut y avoir de vrai & de faux dans cette institution; qu'on a retrouvée en Amérique, parce que les mêmes causes ont dû produire des effets analogues partout où il y a des hommes: ils ont toujours été foibles & indulgens envers eux-mêmes: ils ont toujours été abusés par leur propre cœur, ou par la malice d'autrui.

Comme j'ai parlé assez au long, dans un chapitre particulier, de la Circoncision des Mexicains, il ne me reste rien à y ajouter, sinon de vous dire que je ne saurois me persuader que les prêtres du Mexique aient adressé aux enfants, après leur avoir fait une incision au prépuce & aux oreilles, ces paroles sacramentales, *souvenez-vous que vous êtes nés pour souffrir, souffrez donc & taisez-vous.* Il y a des personnes qui ont admiré le grand sens de cette prétendue maxime, qui, à mon avis, ne renferme aucun sens: car il n'est pas décidé que nous ne soyons nés que pour souffrir; & quand nous souffrons, aucune loi divine ou humaine ne peut nous empêcher de nous plaindre, & de plaindre tous ceux que le sort contraire accable d'un même poids. Quand il y auroit des loix si

abus
 n'en
 roit
 venit
 sensé
 sous
 souffr
 auteu
 traire
 cains
 soient
 que vo
 porter
 vous v
 de rais
 être a
 Il n
 liba,
 Franç
 conver
 Jesus-
 états à
 que ce
 Cess
 né.
 est imm
 sauroit
 sans co
 avoir é
 ment po
 poses pa
 dont ni
 eu la m
 La V
 inouie
 robe, u
 lui disa
 la parole
 i'ai ann
 non. de.

absurdes parmi les hommes, la nature opprimée n'en deviendroit pas plus muette, & n'en gémitoit pas moins. D'ailleurs comment pourroit-il venir dans l'esprit de quelqu'un, sinon d'un insensé, d'ordonner à un petit enfant de se taire, sous prétexte qu'il n'est venu au monde que pour souffrir ? J'aimerois donc mieux suivre en cela les auteurs qui nous ont transmis d'une façon contraire les paroles sacramentales des prêtres Mexicains, en assurant que ces imposteurs cruels disoient à ceux qu'ils circoncisoient, *souvenez-vous que vous êtes nés pour souffrir : tâchez donc de supporter le fardeau de la vie, & plaignez-vous, si vous voulez.* Il y auroit eu au moins quelque ombre de raison dans cette sentence, à laquelle on a peut-être aussi peu pensé qu'à l'autre.

Il n'en est pas ainsi du discours que tint Atabaliba, le dernier des Incas du Pérou, au Frère François de la Vallé-vidiri, qui vouloit le convertir à la foi Chrétienne, en lui parlant de Jesus-Christ, & en le menaçant de mettre ses états à feu & à sang. On convient généralement que ce prince répondit en ces termes :

Cesse, odieux brigand, de me prêcher un Dieu né. . . . , & mort. . . . Celui que j'adore est immortel, & le vain pouvoir des humains ne sauroit s'étendre jusqu'à lui : mon Dieu est donc sans comparaison supérieur au tien, que tu dis avoir été égorgé par les hommes. D'ailleurs, comment pourrois-tu me convaincre que tu ne m'en imposes pas, en me contant tant d'ineffables mystères dont ni moi ni personne dans mon pays n'a jamais eu la moindre connoissance ?

La Vallé répliqua d'une manière étrange & inouïe à cette question : il tira, de dessous sa robe, une Bible qu'il présenta au Péruvien, en lui disant : *prends ce volume, il contient la vérité : la parole de Dieu y est gravée, & tout ce que je t'ai annoncé, y est écrit. C'est à toi de croire, & non de douter.*

Atabaliba prit cette Bible , l'examina attentivement , la porta à ses oreilles , & finit par la jeter à terre , & par cracher dessus , en s'écriant : *j'ai regardé le Quipos (*) , & je n'y ai rien pu voir ; je l'ai approché de mes oreilles , & je n'y ai rien pu entendre. Si la vérité y étoit écrite , pourquoi Dieu ne me feroit-il pas plutôt la grace d'y pouvoir lire qu'à toi , qui n'es qu'un scélérat obscur , venu de loin pour massacrer mon peuple , & me ravir mes Etats ? Va , chétif imposteur , je crois bien te valoir.*

Le moine , devenu furieux , ne s'amusa plus alors à disputer ; mais il commença , dit Zarate , à crier de toutes ses forces , *aux armes , aux armes* , & le déprédateur Pizarre livra , à ce signal ou à ce tocsin la célèbre bataille de Caxamalca , où l'Empereur du Pérou fut pris , & ensuite baptisé , & étranglé avec un billot contre le dossier de sa chaise. On s'attendrit en lisant la fin de ce prince infortuné , que les richesses , qui sauvent si souvent le coupable , ne purent sauver malgré son innocence : il avoit , malheureusement pour lui , à faire à des soldats & à des moines.

Il est à jamais étonnant , me direz-vous , que pour prouver la vérité de la religion Chrétienne à un Américain qui ne savoit ni lire ni écrire , on lui ait mis la Bible en mains ; mais si vous pensiez que le moine qui fit cette extravagance savoit lire lui-même , vous vous tromperiez. Le Clergé Espagnol croupissoit , au commencement du seizième siècle , dans une si incroyable ignorance , qu'il étoit rare de rencontrer un ecclésiastique qui

(*) Les Péruviens , comme on fait , donnoient le nom de *Quipos* aux cordons qu'ils employoient pour conserver la mémoire des principaux événements , & faire des calculs. L'interprète Espagnol aura aussi appelé la Bible *Quipos* , pour en donner une idée au Péruvien , qui n'avoit jamais vu des livres écrits ou imprimés.

fût si
à sa
Cé
autre
moier
me le
vers q
subalt
Férich
te , l'i
adoroi
si conf
s'y fer
ni grifi
des im
peur à
cien cu
débris
jours ,
secret &
de leur
ils être
q'ils ré
ont tenu
vage , a
& la Na
gé les tr
nier de
tes les l
quand o
presqu'i
Espagno
autre côt
religion
hors de P
me parti
un si pe
étonné ; d
core les P
soit en A

fût signer son nom, & qui n'eût la Bible pendue à sa ceinture par ostentation

Ce Dieu immortel dont parla l'Inca, n'étoit autre chose que le Soleil, que les Péruviens nommoient *Pachacamac*, & qu'ils regardoient comme le créateur du monde, & de tous les êtres divers qui le composent. Quant à leurs Divinités subalternes, ou leurs *Guacas*, ce n'étoient que des Fétiches ou des objets déifiés par le caprice, la crainte, l'ignorance & la superstition : on assure qu'ils adoroient aussi des statues représentant des diables si conformes à ceux de l'ancien continent, qu'on s'y seroit mépris : il ne leur manquoit ni cornes ni griffes, ni aucun des traits essentiels par lesquels des imbéciles ont dépeint le Démon, pour faire peur à d'autres imbéciles. Quel qu'ait été enfin l'ancien culte des Péruviens, il est très-certain que les débris de cette nation qui subsistent encore de nos jours, ont conservé au fond du cœur un penchant secret & invincible pour les institutions religieuses de leurs ancêtres. En effet, comment pourroient-ils être convaincus de la vérité du Christianisme, lorsqu'ils réfléchissent sur la conduite que les Chrétiens ont tenue à leur égard, en les réduisant en esclavage, après les avoir dépouillés de ce que le Ciel & la Nature leur avoient donné, après avoir égorgé les trois quarts de leurs concitoyens & le dernier de leurs Rois, en violant impunément toutes les loix divines & humaines ? Avouez que, quand on a le malheur d'être né Péruvien, il est presque impossible de se persuader que le Dieu des Espagnols vaille mieux que *Pachacamac*. D'un autre côté, il semble que ce soit la destinée de la religion Catholique, de ne pouvoir faire fortune hors de l'Europe; quand on sort de cette quatrième partie du monde, on retrouve dans les autres un si petit nombre de Catholiques qu'on en est étonné; & si de ce petit nombre on exceptoit encore les Européens expatriés qui ont été s'établir soit en Asie, soit en Afrique, soit au nouveau

Monde ; on réduiroit presque à rien la somme des fideles qui croient au Pape hors de l'Europe.

N'exigez pas de moi que je vous donne quelques éclaircissements sur la prétendue religion des Américains purement sauvages. Ambulants & dispersés, leurs opinions sont aussi multipliées que leurs familles. Dans une cabane on voit des Pénnates & des Lares, dans une autre cabane on n'en voit point ; on ne pense pas d'un côté d'une riviere comme de l'autre, & quand même cette confusion d'idées ne seroit pas aussi réelle qu'elle l'est, on n'en pourroit pas mieux débrouiller la Théologie des Sauvages ; la pauvreté extraordinaire & presque inconcevable de leur langage, dans lequel on ne peut exprimer aucune notion métaphysique, étant un obstacle insurmontable pour quiconque tenteroit d'aprofondir leurs sentiments sur la Divinité. D'ailleurs, à quoi nous serviroit-il d'être parfaitement instruits des dogmes religieux des Christianaux, des Ticounas, des Moxes, des Algonquins, puisque nous ne pouvons douter que ces dogmes, quels qu'ils soient, ne renferment des superstitions affreuses ? Défions-nous encore une fois de tout ce que les voyageurs ont compilé, dans leurs ennuyeux journaux, sur la religion de ces hommes errants sur des plages incultes, ou retirés dans des forêts obscures : on a à cet égard indignement abusé de la crédulité du vulgaire des lecteurs : Laët même ose nous dire dans son Histoire si estimée des Indes Occidentales, qu'il y a des esprits qui apparoissent aux Brésiliens ; mais, ajoute-t-il, ils ne se montrent pas si souvent que quelques relations le donnent à entendre (*). Dites-moi s'il n'est pas permis, lorsqu'on lit de semblables puérités, de supposer que Laët avoit la fièvre, quand il s'est imaginé qu'il y

**) Manusculis juxta positis illos spiritus placare nituntur: rarius autem hi spiritus inter illos apparent, licet multi aliter tradiderint.*

avoit
quand
tôt aux
de l'Eu
tant d
vrai a
réflexi

Je n
si les p
sous d
de l'im
qu'il ne
mé sur
car la v
bre de
ceux q
venir à
pas de
qu'on n
core un
duire à
sentime
un hom
tromper
croyoier
noit pas
les peup
l'ame, o
cé qu'au
qu'on a
sentemen
à se mép
les organ
à faire d
où les or

Il imp
corps & l
mes qui
tant, n'e
eux : i

avoit des esprits : & qu'il avoit encore la fièvre quand il a cru que ces êtres se laissoient voir plutôt aux sauvages de l'Amérique qu'aux philosophes de l'Europe? Voilà cependant comme on a écrit tant de fois l'histoire sans jugement; mais il est vrai aussi qu'on l'a lue encore plus souvent sans réflexion, sans critique, sans défiance.

Je n'ignore pas qu'on a long-temps recherché si les peuples qu'on a surpris dans l'état de Nature sous des climats lointains, avoient quelque idée de l'immortalité de l'ame; parce qu'on s'est figuré qu'il nous importoit infiniment d'être bien informé sur cet article. Heureusement on s'est trompé; car la vérité d'un système dépend aussi peu du nombre de ceux qui l'adoptent, que du nombre de ceux qui le rejettent : si l'on pouvoit parvenir à l'évidence en comptant les voix, il n'y a pas de difficulté en Morale ou en Métaphysique qu'on ne décideroit par cette méthode; mais encore une fois, cette méthode ne sauroit nous conduire à rien : un homme peut être seul de son sentiment contre tout le monde, & avoir raison : un homme peut être seul de son sentiment, & se tromper. Quand tous les peuples de l'univers croyoient encore que le soleil tournoit, il ne tournoit pas : ainsi quand il seroit démontré que tous les peuples de l'univers admettent l'immortalité de l'ame, on conçoit qu'on ne seroit pas plus avancé qu'auparavant, malgré cette démonstration, qu'on a cru si nécessaire. Au contraire, ce contentement singulier de tant d'individus si sujets à se méprendre dans des matières où les sens & les organes peuvent décider, seroit plus propre à faire douter qu'à convaincre dans une matière où les organes & les sens ne sauroient décider.

Il importe d'observer que la résurrection des corps & l'immatérialité de l'ame sont deux systèmes qui, quoique confondus à chaque instant, n'en diffèrent pas moins essentiellement entre eux : il y a, par exemple, des sauvages qui

croient qu'ils ressusciteront, & qui n'ont pas la moindre notion de la spiritualité de l'ame : ils ignorent même qu'ils ont une ame ; puisque leur dictionnaire manque de mots pour exprimer des idées semblables. Cette hypothese de la résurrection des corps a été presque universelle chez les anciens peuples, & les Chrétiens des premiers siècles, avoient tellement outré les choses qu'ils prétendoient que les dents des morts étoient des substances incorruptibles que Dieu se réservoir comme une espece de graine ou de sémence pour faire regermer les corps décomposés par la putréfaction : *Constat dentes incorruptos perennare, qui ut semina retinentur fructificaturi corporis in resurrectione* (*). Cet absurde préjugé avoit été puisé dans le Paganisme ; puisque les Romains ne brûloient pas les corps des enfants morts avant la pousse des dents ; & on les appelloit pour cela *minores igne rogi*. En parlant de l'usage d'embaumer les corps, j'ai fait voir qu'il tiroit son origine du dogme de la Résurrection, & j'en ai conclu que les Juifs qui embaumoiient aussi les cadavres, adhéroient aussi à ce dogme ; qui étoit donc reçu dans la Judée long-temps avant la naissance du Christianisme, dont les premiers sectateurs, prévenus comme ils l'étoient de l'incorruptibilité des dents, crurent sans doute pouvoir se passer du nitre, de la *Cedria*, & des autres drogues propres à conserver le corps.

Quant au système de l'immortalité de l'ame, on ne connoît jusqu'à présent aucune nation qui l'ait admis purement & simplement, sans y mêler celui de la résurrection des corps, & il n'y a peut-être qu'une société toute composée de philosophes qui pût se contenter d'une doctrine si sublime.

Si je vous ai inspiré de la défiance pour tout ce que les voyageurs ont rapporté de la religion

(*) Tertul. *De Resur. carnis.*

des Sa
pas on
de His
tions,
avis, l
pectes.
le libr
de cetr
faire u
écrivai
sion, il
mes un
redouta
élevé su
médiocr
de nouv
accrédit
accumu
dits par
instruit

L Orsq
Mémoire
des prétr
du Dieu
avant la
ingénuité
pu depuis
je me flatt
en conda
puis la mo
fait de plu
toire de la

des Sauvages du nouveau continent, je ne dois pas omettre de vous prévenir aussi contre la grande *Histoire des Cérémonies Religieuses & des Superstitions*, dont le septième volume renferme, à mon avis, le plus de choses fausses, nazardées, & suspectes. Si, au lieu de s'ériger lui même en auteur, le libraire Bernard eût employé à un ouvrage de cette importance des philosophes capables de faire un choix judicieux entre les matériaux, & des écrivains assez habiles pour les rédiger sans diffusion, il ne seroit jamais sorti de la main des hommes un livre plus instructif, plus utile, & plus redoutable pour le fanatisme; mais cet édifice, élevé sur un bon plan, a été si mal construit, si médiocrement exécuté, qu'on devoit le rebâtir de nouveau: on y a copié des voyageurs très-peu accrédités, inféré des relations mensongères, & accumulé à l'infini des faits formellement contredits par des observateurs plus éclairés, ou mieux instruits.

L E T T R E I I.

Sur le Grand Lama.

Lorsque l'occasion s'est présentée de parler du Mémoire dans lequel M. de Guignes soutient que des prêtres de la Bukarie allèrent prêcher le culte du Dieu *La* ou *Xaca* dans l'Amérique, mille ans avant la découverte de l'Amérique; j'ai dit avec ingénuité ce que j'en pensois, & aucun motif n'a pu depuis m'inspirer d'autres idées. Au contraire, je me flatte maintenant de ne m'être pas précipité en condamnant un système si déraisonnable. Depuis la mort de M. Fourmont, nul Européen n'a fait de plus grands progrès dans la langue & l'histoire de la Chine que le fameux Pere Gaubil, qui

se tenoit encore caché à Pékin en 1756 : obsédé par des lettres de ses correspondants, il a bien voulu entreprendre des recherches sur ce prétendu voyage des Lamas au nouveau monde ; mais n'ayant trouvé aucune trace dans les Géographes & les Historiens Chinois les plus généralement estimés, il a traité ce conte comme il le méritoit, en le reléguant parmi les fables historiques. Comme je n'avois aucune connoissance de ces recherches faites à la Chine, dans le temps que j'étois occupé à composer mon premier volume, j'ai été agréablement surpris de voir mon sentiment se confirmer d'une façon si formelle, à quoi je ne m'étois pas attendu de si-tôt. Permettez-moi de vous défabuser encore sur un autre fait, également faux, auquel le Mémoire de l'Académicien Français a donné lieu ; on a publié dans toute l'Europe qu'on avoit trouvé au centre de la Nouvelle Angleterre une pierre qui contenoit une inscription en caracteres du Thibet, qui est, comme vous savez, le pays où réside le Grand-Lama. Après m'être procuré toutes les informations possibles sur ce prétendu monument, je puis hardiment vous assurer qu'on n'a jamais découvert aucune inscription en aucun caractere dans toute l'étendue de l'Amérique, depuis le pays des Eskimaux jusqu'à la pointe de la Terre del Fuego. Cette pierre de la Nouvelle Angleterre est comme la médaille de Jules César qu'on disoit avoir été déterrée au voisinage des Patagons, chez des sauvages qui se nommoient les *Césaréens*. D'où vous pouvez juger jusqu'à quel point on a osé porter l'audace de feindre les choses les plus incroyables pour appuyer les systèmes les plus absurdes.

Supposez maintenant que le Pere Gaubii n'eût jamais été à la Chine, & qu'on n'eût pu, par aucun moyen, consulter de bons Auteurs Chinois sur cette prédication imaginaire des prêtres de la Fukarie en Amérique, je pense qu'il eût suffi, pour détruire ce paradoxe, de démontrer l'impos-

sibilité
inconu
me je l
confor
de &
de vou
loix d'
Traité

Il con
incont
ans ava
cette co
La succ
pendant
jours, &
Nec me

Il n'y
d'avoir
malheur
été plus
étranger
kium, &
thoufiast
lace éblo
démolir
xandre &
religion
les Mong
un coup
ni les ten

(*) On a
contrées
même pay
Tibi, *Top*
Lassa est p
au Grand
signifie le p
Géographi
Lassa est a
tentrionale

stabilité d'un voyage par les mers orageuses & inconues de la Tartarie: il suffit de prouver, comme je l'ai fait qu'il n'a jamais existé la moindre conformité entre les religions du nouveau Monde & celle des grands-Lamas, dont j'ai envie de vous faire l'histoire, sans m'affujettir aux loix d'une Dissertation méthodique, ou d'un Traité en forme.

Il consiste, par des monuments authentiques & incontestables, recueillis au Thibet (*), que 1340 ans avant notre ère vulgaire il régnoit déjà dans cette contrée un grand Lama, nommé *Prafrinmo*. La succession de ces Pontifes, non interrompue pendant plus de trois mille ans, a duré jusqu'à nos jours, & durera probablement encore long-temps. *Nec metas rerum, nec tempora pono.*

Il n'y a aucune religion qui puisse se vanter d'avoir bravé une telle suite de siècles sans grand malheur & sans désastre. Le culte des Chinois a été plus d'une fois altéré par l'arrivée des divinités étrangères, & les prédications fanatiques de *Lao-kium*, & des novateurs qui, par le charme de l'enthousiasme, ont entraîné dans leurs sectes la populace éblouie. Les Juifs ont vu finir leur Hiérarchie, démolir leur temple & abîmer leur Sanhédrin. Alexandre & Mahomet ont sapé tour à tour l'ancienne religion des Guèbres ou des Ignicoles. Tamerlan & les Mongols, en conquérant l'Inde, y ont porté un coup destructif au culte du Dieu *Brama*. Mais ni les temps, ni la fortune, ni les hommes n'ont

(*) On a donné au Thibet, comme à plusieurs autres contrées, différents noms qui signifient toujours le même pays: on l'a appelé *Boutam, Tangut, Top t, Tupt, Tilt, Top t, Tfan-Li, Brantola, Brancola & Lassa*; mais *Lassa* est proprement la partie du Thibet, qui appartient au Grand Lama: aussi *Lassa*, traduit littéralement, signifie le pays donné au Dieu *Li*. Dans les *Observations Géographiques* du Pere Gaubil, la ville capitale de *Lassa* est au 29°. de ré & six minutes de latitude septentrionale.

pu ébranler le pouvoir Théocratique des Dalai-Lamas: leur plus grand ennemi même, nommé *Tse-Vang-Raptam*, Kam des Eleuths, qui pilla le grand temple de Putola en 1710 après avoir attaqué les droits du Sacerdoce par un Manifeste injurieux & rempli de blasphêmes, ne put réussir à détrôner le Lama, qui appelant le Ciel & la Chine à son secours, repoussa le brigand qui l'insultoit, & affermit mieux que jamais les fondemens du Saint Siège, qui n'a essuyé aucun orage de quelque conséquence, depuis cette époque.

Je fais que le Pere Georgi prétend que *Prafrinmo* a été le fondateur de l'autel & du trône des Lamas, où il s'assit le premier; mais je ne saurois adopter cette opinion; puisque la religion Lamique étoit déjà propagée au-delà de la Mer Caspienne plus de cinq cents ans avant notre ère; & l'on voit, par un passage de Strabon, que les Getes avoient depuis très-long-temps un grand Pontife dont il rapporte l'institution à *Zamol* ou à *Zamolxis*, qu'il fait contemporain de Pythagore; mais qui doit avoir été bien antérieur au siècle de ce philosophe: car Hérodote, qui eût pu connoître ce *Zamol* s'il eût vécu du temps de Pythagore, assure que c'étoit un très-ancien personnage. Ce que les Grecs en ont écrit, est si mêlé de ténèbres & d'incertitudes, qu'on n'y peut entrevoir aucune vérité. Il est bien plus probable que les Getes avoient puisé dans la Tartarie, d'où ils étoient originaires, le culte du Dieu *La*, & l'avoient porté avec eux dans la Valachie & la Moldavie, où ils se fixerent. de sorte que leur Pontife, résidant sur le mont *Kagajon*, n'étoit proprement qu'un vicaire ou un *Kutuktus* du grand Lama, qui a actuellement sous lui deux cents de ces *Kutuktus*, dont le principal a son siège & sa pagode chez les Calmouks, qui le nomment leur *Catoucha*, dont la conduite peu louable a donné de grands mécontentemens à son chef, ainsi que vous le verrez par la suite de cette Lettre.

Comme
tion ou u
n'être tro
fication de
Théocrati
du culte L
peuples ém
nz, Retró
tant d'autr
l'Histoire r
de toutes le
Dalai-Lama
apprend-il q
pe, se ten
où elle ne c
qui, comm
Divinité, al
de sa Prétre
s'observe en
de Putola où
tre que fort
audience les
la visite des p
on a même v
le voyage de
tare *Schun-*
par les intrigu
en excepte les
traordinaires
lais; mais le

(*) On assure
une femme pen
une image de l
magne, depuis
qu'on nomme le
part un remp'e
sille, qu'ils hon
visions de ces se
ne saurois dir
stitutions qu'on

Comme les anciens Germains étoient une filiation ou une colonie de Tartares, je ne crois pas m'être trompé, lorsque j'ai soupçonné que la déification des femmes en Allemagne, & l'autorité Théocratique qu'elles y ont exercée, dérieroient du culte Lamique amené dans cette région par les peuples émigrés; car *Velleda*, *Lahra*, *Jeche*, *Gauna*, *Retro*, *Siba*, *Wonda*, *Freja*, *Aurinia*, & tant d'autres filles adorées au-delà du Rhin, dont l'Histoire nous a conservé le souvenir, y ont joui de toutes les prérogatives attachées à la dignité des Dalai-Lamas du Thibet (*). Aussi Tacite nous apprend-il que *Velleda*, qui demuroit sur la Lippe, se tenoit toujours renfermée dans une tour où elle ne communiquoit qu'avec des gens affidés, qui, comme les médiateurs & les interprètes de la Divinité, alloient signifier au peuple les volontés de sa Prêtresse qu'il ne voyoit pas. Cette étiquette s'observe encore à-peu-près de même au château de Putola où réside le Grand-Lama, qui ne se montre que fort peu en public; mais il admet à son audience les envoyés & les ambassadeurs, & reçoit la visite des princes qui viennent le complimenter: on a même vu un de ces souverains Pontifes faire le voyage de Pékin pour y conférer avec le Tartare *Schun-Ti*, devenu Empereur de la Chine par les intrigues & la protection des Lamas. Si on en excepte les fêtes solennelles & les occasions extraordinaires, il est rare de voir paroître les Dalais; mais leurs portraits sont toujours exposés, &

(*) On assure que cette singulière idée de canoniser une femme pendant sa vie, & de la respecter comme une image de la Divinité, s'est renouvelée en Allemagne, depuis quelques années, chez les fanatiques qu'on nomme les *Sionites*, qu'on accuse d'avoir quelque part un temple, où ils révèrent une femme ou une fille, qu'ils honorent du titre de *Mère de Sion*. Les visions de ces sectaires me sont si peu connues, que je ne saurois dire s'il y a quelque réalité dans les superstitions qu'on leur impute.

suspendus au-dessus du portail du temple de Puto-la. Deux de ces portraits ont été copiés par des voyageurs qui les ont fait graver à leur retour : on en peut voir un dans les observations qu'Ysbrand-Ides a ajoutées à son Journal de la Chine, & l'autre dans les Relations des Missionnaires Gruéber & d'Orville. Dans Ysbrand, ce Pontif est représenté comme un jeune homme, imberbe, bien fait, & dont les habits ne sont pas magnifiques, ni les ornements outrés : dans Gruéber, il a la figure & l'attitude d'un vieillard.

La difficulté d'approcher ce Prêtre-Roi doit nous faire rejeter comme des fables tout ce que disent quelques aventuriers Européans, qui se glorifient de lui avoir parlé. Le Capucin *Horatio de la Penna* a poussé l'exagération jusqu'à oser publier qu'il avoit été en correspondance avec le Grand-Lama; & dans cette correspondance chimérique, on voit une lettre par laquelle le Pontif Tartare permet au moine Italien de prêcher la religion chrétienne au Thibet; *car ayant fait examiner, dit-il votre culte & vos dogmes, je les crois vrais, & très-capables de procurer la paix & le salut de mes fidèles sujets. Prêchez donc, Frere, mais n'imites pas la conduite de ces brigands qu'on nomme des Jésuites, qui souillés de tous les crimes imaginables, & emportés par une ambition qu'on ne sauroit définir, & par une avarice que rien ne sauroit assouvir, ont excité dans mes Etats des troubles & des séditions que je n'ai calmées qu'avec peine.*

Il faut être à la fois bien impudent & bien imbecile pour imaginer des faussetés si palpables & si révoltantes ! Comment le Lama se seroit-il méprisé lui-même jusqu'au point d'écrire à un Capucin ? Comment auroit-il pu avouer à ce Capucin que la Religion Chrétienne est vraie, & l'exhorter à la prêcher ? C'est comme si l'on disoit qu'un Iman Turc avoit obtenu du Pape la permission de prêcher le Mahométisme en Italie, parce que le sacré College a reconnu que le Mahométisme

estime
sauve
garde
ont
son li
de ce
des C
poye
au Th
Capuc
mend
des,
uns de

Je p
vrai da
les soi
nation
établie
sans av
Certe fa
de la C
dans le
trop bi
Pékin,
que qu
entre le
des de
trouvé c
dirent a
chemin.

S'il y
ne s'étab
parce qu
ont con
e Mona
aux prop
pourroit
torité, d
Tartarie
fidèle des
Tom. I

ême étoit une religion vraie & très-propre à sauver les Italiens. *Horatio de la Penna* auroit dû garder pour lui & ses confreres ces absurdités qui ont fait rire les examinateurs qui ont approuvé son livre, qui n'auroit pas dû l'être. Le vrai but de ce vil imposteur a été d'extorquer des aumônes des Catholiques d'Europe, sous prétexte d'employer ces secours à l'avancement du Christianisme au Thibet, & d'augmenter ainsi les revenus des Capucins, en décriant les Jésuites; car les moines mendians sont versés dans milles espèces de fraudes, & ne vivent que d'intrigues aux dépens les uns des autres: aussi s'aiment-ils tendrement.

Je puis vous assurer qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ces séditions si dangereuses allumées par les soi disants Jésuites dans les Etats de la domination du Dalai-Lama, où la police est trop bien établie pour que des vagabonds, & des étrangers sans aveu, puissent y attenter au repos public. Cette fable vient de ce que ces religieux, expulsés de la Chine, allerent en grand nombre se jeter dans le Thibet, d'où le Lama qui ne savoit que trop bien tout ce qui s'étoit passé à la cour de Pékin, les fit promptement chasser: & l'on dit que quelques-uns eurent le malheur de tomber entre les mains des *Amiaks*, ou des petites hordes de Tartares errants; qui ne leur ayant pas trouvé des passe-ports signés du *Déva*, les pendirent aux arbres, comme des voleurs de grand chemin.

S'il y a un pays au monde où le Christianisme ne s'établira jamais, c'est sans doute au Thibet; parce que la puissance spirituelle & temporelle y sont combinées, & réunies dans un même chef, le Monarque Ecclésiastique s'opposera toujours aux progrès d'une religion étrangère, qui ne pourroit s'accroître qu'au détriment de son autorité, dont on est pour le moins aussi jaloux en Tartarie que par-tout ailleurs. D'un autre côté, la fable des petits Lamas ou des prêtres subalternes,

dont on compte plus de cent soixante mille, ne souffrira jamais que des prédicateurs venus d'Europe, soit qu'ils ayent un capuchon ou un chapeau, soit qu'ils portent autour du corps une corde ou une sangle, aillent déclamer contre le Dieu *La* & la Métémphycofe. Les *Kutuxtus*, qui sont des espèces d'Évêques du Dalai-Lama, n'ayant pas d'autres revenus que les aumônes qu'on rapporte aux pagodes de leurs Diocèses respectifs (*), seroient bien aveugles sur leurs propres intérêts, s'ils permettoient aux émissaires de la Propagande de Rome de s'approprier les charités des dévots, en les convertissant. On a accusé ces petits Lamas & ces *Kutuxtus* de végéter dans une si profonde ignorance qu'ils ne savoient ni lire ni écrire; mais cette calomnie de nos Missionnaires, est sans fondement comme sans vraisemblance: il n'y a point d'ecclésiastiques qui composent plus d'ouvrages sur des matieres abstraites & des questions métaphysiques que ces Clercs du Thibet, où les livres sont encore plus communs qu'à la Chine, & le Czar Pierre J. découvrit, dans une vil le déserte de la Sibirie une immense bibliothèque abandonnée; dont tous les volumes, écrits en la langue du Thibet, avoient été composés par des prêtres Lamas: on envoya quelques-uns de ces rouleaux à feu M. Fourmont, qui aidé par un savant de ses amis, en déchiffra plusieurs endroits assez clairement pour pouvoir assurer que ces ouvrages traitoient de l'immortalité de l'ame, & de ses transmigrations. Les Seigneurs Thibétains & les *Kutuxtus* ne voyagent jamais sans avoir à leur suite quelques chevaux chargés

(*) Il y a des voyageurs qui assurent que les *Kutuxtus*, ou les Evêques Lamas, levent les dîmes dans leurs Diocèses; mais c'est une fable. Ils n'ont absolument aucun revenu fixe, & plusieurs d'entr'eux sont si pauvres, qu'ils ont de la peine à donner des robes de livrée à leurs domestiques & à leurs vicaires.

dé ball
minés.
sur du
gommé
que le
porte q
mire,
gages
car les
quemen
physiqu
ou moie
l'Astrol
qui fou
Princes

Quan
de cham
proposa
de la Ta
ter, mêt
prêtres L
& à pren
Quarts d
barie s'e
leurs riva
doute qu
savoir lire
une carte

L'alph
riorité dé
qu'il ne c
mobiles,
sons & to
tres. Ce ca
Bayer, E
tant écrit
ancien de
& la comp
qué qu'il e
le fameux

de ballots de livres, proprement écrits, & enluminés avec des mascarons aux Lettres initiales, sur du papier de soie & de coton, qui, étant bien gommé & plié en double, a plus de consistance que le papier Chinois. Le célèbre Bernier rapporte qu'il avoit connu, au Royaume de Cachemire, un médecin Lama, qui avoit dans ses bagages une grande pacotille de livres de Médecine; car les savants de ce pays ne s'adonnent pas uniquement & exclusivement à la morale & à la Métaphysique; ils cultivent encore d'autres sciences plus ou moins réelles, & vont étudier l'Astronomie & l'Astrologie à Balk, cette fameuse école de l'Asie, qui fournit d'Astrologues toutes les cours des Princes de l'Orient.

Quand le Jésuite Gerbillon étoit encore valet de chambre de l'Empereur Chinois *Kang-Hy*, il proposa à ce Monarque de faire lever une carte de la Tartarie, qu'on n'auroit jamais pu exécuter, même médiocrement, sans le secours de deux prêtres Lamas, qui aiderent à arpenter le terrain, & à prendre la hauteur avec des Astrolabes & des Quarts de cercle. D'où vous pouvez juger si la barbare s'est tellement emparée de leur esprit que leurs rivaux veulent nous le faire accroire; & je doute que le Pere Régis, qui leur objecte de ne savoir lire, eût été lui-même en état de dresser une carte géographique selon les regles.

L'alphabet dont on use au Thibet, a une supériorité décidée sur les caracteres Chinois; puisqu'il ne comprend qu'un petit nombre de signes mobiles, dont la combinaison exprime tous les sons & toutes les articulations; comme nos lettres. Ce caractère sur lequel Vessiere de la Croze, Bayer, Hyde, les Peres Gaubil & Georgi ont tant écrit, est peut-être le prototype & le plus ancien de tous les Alphabets connus: par l'étude & la comparaison qu'on en a faite, on a remarqué qu'il étoit composé des mêmes éléments que le fameux caractère Brachmane, employé par les

Indous dans un temps où l'Italie & la Grece ressembloient encore au Canada.

Ce qui prouve indubitablement que la langue du Thibet est riche en mots, c'est l'usage continuel qu'on en fait, pour discuter des sujets abstraits & des problèmes Métaphysiques, qui exigent, comme vous savez, une variété infinie de termes pour énoncer les différentes nuances des idées & des sensations. Un officier du Régiment de *Laly*, ayant eu occasion d'acheter aux Indes plusieurs livres écrits en langue Thibétaine qu'il avoit apprise, y découvrit un rapport fort marqué avec l'ancien idiome de l'Irlande. Cette analogie nous étonneroit bien davantage, si nous ne savions que la langue Allemande ressemble aussi extrêmement au Persan moderne, qui est une Dialecte du Tartare. Les conquêtes & les établissemens des *Afes* ou des Scythes Asiaticques en Europe, expliquent naturellement ces phénomènes de l'Histoire des nations.

J'ai cru devoir descendre dans ces détails pour vous prévenir contre les pitoyables histoires qu'on nous fait du culte du Dalai-Lama. On a imprimé, & répété mille fois que les Tartares s'imaginent que leur Grand-Pontife ne meurt jamais; mais c'est une fausseté avérée, la nouvelle de sa mort étant toujours annoncée avec éclat à *Lassa*, à *Brancola*, & dans tout le pays: on dépêche même des couriers à *Pekin* pour en informer l'Empereur & les *Kutuxtus* qui résident à la Chine, où ils jouissent des honneurs du Mandarinate. Dès que cet événement est divulgué, on ôte, de dessus le portail de la grande église, l'effigie du Lama défunt, & on y expose le portrait de son successeur, au moment même qu'on le consacre.

Le compilateur *Du Halde* rapporte sérieusement qu'on a soin de substituer, à l'inçu de tout le monde, au Lama devenu vieux & malade, un jeune homme qui lui ressemble; mais comme un jeune homme bien portant ne sauroit jamais ressembler

à un vi
fourber
contre p
compila
pouvoir
qu'il po
(*); ce
le goût
tise n'av
voyé de
puyé d'
leva tan
tant rem
bassadeur
l'arrivée
audience
tion, att
tout le t
d'un énor
robe traî
couleur d
galie. Ce
lué des L
ont si mal
donne de
a animé u
mort, da
élu pour
tême de
dans ces c
tants dan
divin, qu
retirer de

(*) Si le
sur le visage
qu'un qui
comme le
débitée à
aures.

à un vieillard malade, on sent bien que cette fourberie, impossible dans l'exécution, est un conte puérile qui se réfute de lui-même. D'autres compilateurs ont soutenu qu'aucun homme ne pouvoit voir le Dalai en face, à cause du voile qu'il porte, disent-ils, toute sa vie sur le visage (*); ce qui est encore une fausseté avérée, dans le goût de la précédente. Il est certain que ce Pontife n'avoit aucun masque, lorsqu'il reçut l'Envoyé de l'Empereur *Kang-Hi* : après s'être appuyé d'une main sur le bord de sa chaise, il se leva tant soit peu de dessus son coussin, & s'étant remis en place, il parla long-temps à l'Amassadeur qui se tint debout, & ne fléchit qu'à l'arrivée & au départ. Comme on admit à cette audience solennelle plusieurs étrangers de distinction, attirés par la curiosité, on eut ce jour-là tout le temps de considérer le Saint Pere coiffé d'un énorme bonnet brodé en or, & revêtu d'une robe traînante de laine teinte en rouge, qui est la couleur de tout le Clergé du Thibet & de la Mongalie. Ce qui a donné lieu à la prétendue immortalité des Lamas, dont les voyageurs mal-instruits ont si mal parlé, c'est que la religion du pays ordonne de croire que l'esprit saint & auguste qui a animé un Dalai, passe immédiatement après sa mort, dans le corps de celui qui est légitimement élu pour remplir le souverain Pontificat. Le système de la Métempychose, adopté sans réserve dans ces contrées, y affermit tellement les habitants dans l'idée de la transmigration de l'esprit divin, qu'on ne sauroit par aucun argument les retirer de ce préjugé. Lorsque nos Papes préten-

(*) Si le Dalai-Lama portoit effectivement un voile sur le visage, on n'auroit pas besoin de chercher quelqu'un qui lui ressemble pour le remplacer après sa mort, comme le veut Du Halde. Toutes les fables qu'on a débitées à ce sujet, se détruisent donc les unes les autres.

doient encore à l'infailibilité, ils ne propofoient pas à la foi des fidèles un moindre miracle que celui qu'admettent les Thibétains en faveur de leur Archiprêtre. Il est égal de croire qu'un homme ne fauroit se tromper, ou de croire que Dieu daigne successivement inspirer à plusieurs hommes une même volonté, une même intention. Les Chinois, qui, selon Gaubil, n'ont appris à bien connoître la religion Lamique qu'au quatorzième siècle (*), ont été long-temps dans la même erreur que toute l'Europe, à l'égard des Dalai-Lamas, qu'ils nomment encore aujourd'hui *Ho-so*, ou Dieux vivants; cependant il s'en faut de beaucoup que ces prêtres usurpent un tel titre, ou s'arrogent, comme disent les Théologiens, un culte de *Latrie*. Ils avouent qu'ils ne sont pas des Dieux; mais ils prétendent représenter la Divinité en terre, & jouir d'un pouvoir Théocratique illimité, approuvé, autorisé, établi par le ciel: en conséquence de cette prétention, énorme à la vérité, mais pas si énorme qu'on a voulu nous le persuader, ils décident en dernier ressort dans les matières de religion, & ne reconnoissent aucune puissance au-dessus d'eux dans le spirituel; car ils ne se mêlent jamais directement d'au-

[*] Le Pere Gaubil dit que l'Histoire de la Chine parle pour la première fois du Grand Lama, sous le règne de *Keynk-Kan*, petit fils de *Genkis-Kan*; mais j'ai beaucoup de peine à me persuader qu'il se soit écoulé plus de deux mille années avant que les Chinois eussent quelque connoissance de la religion d'un pays dont ils sont si voisins: il est plus probable que les Bonzes de la Chine se sont opposés à l'arrivée & à l'établissement des Lamas, aussi long-temps qu'ils ont pu: ils auroient peut-être réussi à les exclure à jamais sans les conquêtes des Tartares, qui ont si bien introduit la religion du Grand Lama à la Chine, qu'on y compte aujourd'hui une foule d'hommes qui la suivent, qui ont des temples publics & privilégiés. Au reste, il est bon de savoir que les Chinois nomment *Fo* le même Dieu que les Tartares nomment *La* ou *Xaca*.

eune a
fente de
dience
revenu
le somn
des Etat
Leur p
ment le
tempor
police,
tame &
cès, ac
princes
traités n
le Saint
Il y a
en abus
maître,
eu la ha
on soup
que les
ment d
qui ont
rentrer,
mais on
entieren

(*) Il y
de Dalai
La, long
de Thibe
régnoit l
relever i
son Canon
ces Prince
bengo jusq
onze cent
quatre R
dinaire d
chronolog
on trouve

une affaire politique, hormis qu'ils ne se présente des Ambassadeurs étrangers qui exigent audience : ils n'administrent pas même leurs propres revenus, qui ne sont pas si importants que la seule somme que les Papes tirent de l'Allemagne, & des Etats patrimoniaux de la Maison d'Autriche. Leur premier Ministre, qui porte indistinctement le titre de *Deva* ou de *Tiba*, dispose dans le temporel, a soin des finances, des vivres, de la police, tient le bureau de la correspondance, entame & termine les affaires, décide dans les procès, accommode les plaideurs, négocie avec les princes voisins ou alliés, & conclut lorsque les traités ne sont pas de nature à être portés devant le Saint Pere.

Il y a eu de ces *Tipas*, ou de ces *Devas*, qui en abusant de la facilité, ou de la foiblesse de leur maître, & de l'autorité qu'on leur avoit confiée, ont eu la hardiesse de s'ériger en princes souverains : on soupçonne même, avec beaucoup de raison, que les Rois actuels du Thibet ont été anciennement des *Devas* ou des premiers administrateurs qui ont secoué le joug de leur chef : on les a fait rentrer, de temps en temps, dans l'obéissance ; mais on n'a jamais pu parvenir à leur arracher entièrement le pouvoir qu'ils ont usurpé (*). Non

(*) Il y a eu au Thibet un Pontife qui a pris le titre de Dalai-Lama, ce qui signifie *Grand Prêtre du Dieu Lu*, long-temps avant qu'il n'ait été question des Rois de Thibet, dont le premier, nommé *Gnia Thrizbengo*, régnoit l'an 1123 avant Jesus-Christ. Je suis obligé de relever ici une énorme bévue du Pere Georgi. Dans son *Canon des Rois du Thibet*, il dit que la succession de ces Princes n'a pas été interrompue depuis *Gnia Thrizbengo* jusqu'à Jesus-Christ. & pour remplir un laps de onze cents quatre-vingt trois ans, il ne place que vingt-quatre Rois, ce qui est impossible selon le cours ordinaire de la vie des hommes. En supputant les listes chronologiques de tous les Rois qui nous sont connus, on trouve que chaque règne équivaut à peu près à

seulement les ministres temporels du Lama ont quelquefois aspiré à l'indépendance ; mais on a vu encore, au grand scandale des fideles, des évêques, ou des *Kutuktus*, qui poussés par la coupable ambition de régner, ont prétendu se soustraire aux loix & à la juridiction du chef de leur église : le *Catoucha* des Calmouks est compté au nombre de ces Schismatiques, parce que depuis l'an 1707 il ne respecte plus, dans son Diocèse les décisions émanées du Saint Siège ; quoiqu'il n'ait jamais attenté aux dogmes, ni perverti aucun article de la croyance reçue.

Ce Patriarche Calmouk ne persiste avec tant d'opiniâtreté dans sa rébellion, que parce qu'il sent que son peuple, toujours heureux à la guerre près est devenu en Tartarie une puissance pondérante dont les armes le garantiroient longtemps du châtement que mérite sa désobéissance ; mais si jamais la fortune abandonnoit les Calmouks pour se ranger du côté de leurs ennemis, on verroit leur Primat retourner au giron de l'église plus promptement qu'il n'en est sorti : aussi les grands Lamas ne s'inquietent-ils pas beaucoup de ces usurpations momentanées de quelques audacieux & entreprenants : parce que la discorde & les guerres continuelles qui régnet entre les peuples

vingt ans, ainsi les vingt-quatre Rois du Thibet qui ont régné après *Gnia Thritzbeno*, ne peuvent compléter qu'un laps de quatre cents & quatre-vingt ans ; mais supposons qu'ils en ayent régné huit cents, il subsistera toujours dans le Canon du Pere Georgi une erreur de plus de trois cents ans ; & cette erreur même me confirme de plus en plus dans l'opinion que les Souverains actuels du Thibet ont été anciennement des *Devis* ou des Ministres du Grand Lama, qui les aura de temps en temps dépouillés de leur titre de Roi, ce qui a pu occasionner le vuide qu'on voit dans la liste chronologique de ces Princes depuis l'an 1193 avant notre ère.

des Ta
volution
cien éta

La p
ou les
attaqué
1625, l
tié de se
ans apr
nor. Ass
les Eleu
forces de
ne devie
Lama, &
par la ré
La Cour
convénie
bre factio
ges : le j
Chine, le
Ces deux
nissent ja
ble pour
temps, il
équilibre,
la moindr
que les Bo
noissance a

Cette fa
ses & des
reurs d'All
de conform
deux Cour
Lassa ; mais
ressources q
les princes
ment conva
de l'argent
pensés, fan
au peuple,
Tom. II.

des Tartares, amènent de temps en temps des révolutions qui remettent les affaires dans leur ancien état, en ruinant les dissidents ou les mutins.

La politique du Dalai consiste à avoir pour amis ou les Eleuths, ou les Mongales, ou les Chinois: attaqué par les uns, il leur oppose les autres. En 1625, les Rois du Thibet le priverent de la moitié de ses états, & il les reconquit amplement neuf ans après, avec les armes des Eleuths de Kokonor. Assailli, au commencement de ce siècle, par les Eleuths Sdougaris, ils les repoussa avec les forces de la Chine qui a intérêt que les Tartares ne deviennent pas trop puissants aux dépens du Lama, & que le Lama ne s'éleve ni se fortifie par la réunion, ou la conspiration des Tartares. La Cour de Pékin, pour empêcher ces deux inconvénients, entretiennent dans le Thibet la célèbre faction des *Bonnets jaunes* & des *Bonnets rouges*: le jaune est la couleur de l'Empereur de la Chine, le rouge est la couleur du Grand-Lama. Ces deux partis, extrêmement jaloux, ne se réunissent jamais, sinon quand le Lama est assez faible pour avoir besoin des Chinois: en tout autre temps, ils se contrebalaient dans un si parfait équilibre, qu'il est difficile à ce Prêtre-Roi de faire la moindre alliance avec les princes voisins, sans que les *Bonnets jaunes* n'en donnent aussi-tôt connoissance au cabinet de Pékin.

Cette faction ressemble si bien à celle des *Guelphes* & des *Gibelins*, entre nos Papes & les Empereurs d'Allemagne, qu'on est surpris de voir tant de conformité dans la politique & les intérêts de deux Cours aussi éloignées que le sont Rome & Lassa; mais les Papes n'ont plus ni le crédit ni les ressources que les Lamas ont su se ménager. Tous les princes Européens sont aujourd'hui généralement convaincus que le jeu de Rome, qui veut de l'argent pour ses Bales, ses Brefs, & ses dispenses, sans jamais faire crédit, est très-onéreux au peuple, qu'il épuise: tandis que les Lamas

n'exigeant rien de personne , il n'en coûte pas beaucoup pour être de leur religion : & comme leurs Etats jouissent souvent d'une paix profonde , au moment que le feu de la guerre embrase les provinces voisines ; des Kans , ou trop pusillanimes pour entrer en lice , ou assez modérés pour n'y pas entrer , viennent se jeter , avec leurs *Amiacks* ou leurs hordes , dans le patrimoine de l'Eglise , en payant à son chef une petite redevance pour son droit d'asyle , & pour les frais qu'occasionnent les troupes qui mettent les frontieres à l'abri des insultes. On voit quelquefois des princes ainsi réfugiés ou retirés séjourner jusqu'à vingt ans dans le territoire de l'Eglise , sans qu'ils inquiètent ou soient inquiétés ; mais quand la Chine commence à craindre une union trop étroite entre eux & le Pontife des Thibétains , elle tâche par ses intrigues de leur inspirer mutuellement de la défiance pour les diviser : cependant le besoin qu'ont les princes Tartares du Lama , & la jalousie des Chinois contre les Tartares , affermissent l'autorité du Sacerdoce , & font respecter l'Eglise qui protege les foibles & les pauvres , sans rien demander aux riches.

Pour ce qui concerne la vie privée du Dalaï , on n'en fait , & on n'en peut savoir rien de certain : aussi ne crois-je point que vous , ni personne condamnera la critique fort modérée que j'ai faite d'un passage de l'*Atlas de la Chine* , où Mr. d'Anville assure qu'on ne sert journellement au Pontife Tartare pour sa subsistance , qu'une once de farine détrempee dans du vinaigre , & une tasse de thé. C'est de cette pitance , ajoute-t'il , que le Dalaï Lama , malgré le haut rang qu'il tient , & malgré le pouvoir qu'il a , est obligé de se contenter. (*).

Mr. d'Anville , dont je respecte infiniment le savoir & les lumieres , n'auroit pas écrit des cho-

[*] *Atlas de la Chine* , p. 9 , paragr. 7 , in-folio.

ses si
attent
once
plus
Lama
ser la f
si long
rations
ples lo
haute
bleroit
gnoien
de cite
il y a
mets si
Asie.

Tou
avec le
me *Ku*
coutun
une im
la Crim
Ulla ;
qu'un p
le favor
district
Dalaï L
les prin
rien de
quel il
S'il e
veut bie
apparen
favorise
avec avic
ce derni
voyé pa
quet bie
dices , q
ter sous

ses si peu judicieuses, s'il avoit bien voulu faire attention qu'un homme ne sauroit vivre d'une once de farine par jour, & qu'il en falloit bien plus au Vénitien Cornaro qui, sans être Pape ou Lama, a éprouvé jusqu'à quel degré on peut pousser la sobriété dans le boire & dans le manger. Aussi long-temps qu'on voudra, par de telles exagérations, jeter du ridicule sur les mœurs des peuples lointains, on ne leur inspirera jamais une haute idée de notre Logique; & rien ne leur sembleroit plus ridicule que nos livres, s'ils daigneroient les traduire. Si le Géographe que je viens de citer, eût goûté de la pâte faite au vinaigre, il y a toute apparence qu'il n'eût pas régalez d'un mets si détestable un grand monarque de la haute Asie.

Toutes les nations Hippomolgues composent, avec le lait de jument, une boisson qu'on nomme *Kunn*, très-estimée par ceux qui y sont accoutumés dès leur jeunesse: ce *Kunn* se boit dans une immense étendue de pays, depuis Cassa dans la Crimée jusqu'au fleuve *Amour* ou le *Sagallien Ulla*; mais encore une fois, ce breuvage, quoiqu'un peu aigrelet, n'est pas du vinaigre, comme le savent les voyageurs qui ont parcouru quelques districts de la Tartarie. On sert de ce *Kunn* au Dalai Lama, comme à tous les Kans, & à tous les princes Mongales & Eleuths: ainsi il n'y a rien de singulier dans cet usage, sinon l'erreur auquel il a donné lieu.

S'il est vrai au reste, que le Pontife Thibétain veut bien se soumettre à une certaine diète, c'est apparemment pour mortifier ses sens, ou pour favoriser les dévots qui mangent ses excréments avec avidité, à ce que disent Grüber & Gerbillon; ce dernier rapporte même que l'ambassadeur, envoyé par le Lama à *Kang-Hy*, lui offrit un paquet bien enveloppé où il y avoit de ces immondices, que l'Empereur Chinois s'excusa d'accepter sous différents prétextes; mais il me paroît qu'on

pourroit se dispenser aussi de croire ce conte sous mille prétextes. Tavernier, qui n'étoit pas un grand géographe, & qui a confondu le Roi de Boutam avec le Dalai, parle aussi de cette dégoûtante absurdité, dans un endroit de son voyage qui est trop remarquable pour que je le supprime.

» Ils m'ont conté, dit-il, une chose qui est
 » bien ridicule, mais qui est bien véritable à ce
 » qu'ils disent, qui est que lorsque le Roi a satisfait
 » aux nécessités de la nature, ils ramassent soigneusement son ordure pour la faire sécher
 » & la mettre en poudre, comme le tabac qu'on prend par le nez; qu'ensuite, l'ayant mise dans de petites boîtes, ils vont les jours de marché en donner aux principaux marchands, & aux riches paysans, de qui ils reçoivent quelques présents, que ces pauvres gens emportent cette poudre chez eux comme quelque chose de fort précieux, & que lorsqu'ils traitent leurs amis, ils en saupoudrent leurs viandes. Deux de ces marchands du Boutam qui n'avoient vendu du Musc, me montrèrent chacun leurs boîtes & la poudre qui étoit dedans, dont ils faisoient grand état » (*).

Je ne prétends pas fixer le degré de croyance que méritent & Tavernier, & Gruéber, je fais que si les superstitieux ont porté la fureur jusqu'au point de manger des hommes, ils sont bien capables de se souiller par l'aliment qu'on leur impute d'aimer; mais défions-nous toujours du merveilleux, aussi long-temps qu'il n'est attesté que par des témoins ou suspects, ou prévenus, ou mal informés. Il est certain que ces pratiques impures, si on les a réellement vu observer parmi quelques piétistes du Thibet, doivent être comptées entre les abus, & non entre les préceptes de

[*] Voyage des Indes, t. II, liv. III, p. 471, à la page 1718.

la religion
 pas fait
 de part
 est irrégulier
 m'ier E
 La. &
 choses
 croient
 notre é
 Lamog

Cette
 homme
 ment en
 ment le
 né d'un
 autant d
 cet Emp
 à Saman
 avec bea
 sance, d
 extraord
 toujours
 Messieurs
 à la joie
 laquelle
 dateur;
 Samarca
 font extr
 fit de vou
 me qui a
 seulemen
 mais que
 à l'abri d
 cat (**),

(*) LAM
 sie Vierge-
 (**) Voi
 du Prophé
 » Mahon

la religion Lamique, qui avec un tel dogme n'eût pas fait de si incroyables progrès dans la plus grande partie de l'Asie. Cette Religion, dont la Morale est irréprochable, enseigne l'existence d'un premier Etre que leurs livres sacrés nomment tantôt *La* & tantôt *Yaca*, & dont ils rapportent des choses fort surprenantes. Les Lamas disent & croient que leur Dieu *Xaca*, deux mille ans avant notre ère vulgaire, est né d'une vierge nommée *Lamoghiupral* (*).

Cette idée de faire sortir les Dieux & les grands hommes du sein d'une vierge, a été très-anciennement en vogue dans la Tartarie : car non-seulement les Tartares prétendent que Gengiskan est né d'une vierge ; mais ils en disent encore tout autant de *Timurling* ou de Tamerlan ; & comme cet Empereur a fondé une Académie des Sciences à Samarcand dans la Bukarie, on y célèbre, avec beaucoup de pompe, l'anniversaire de sa naissance, & le Secrétaire de l'Académie, assemblée extraordinairement à cette occasion, commença toujours son discours par cette phrase consacrée : *Messieurs, vous êtes convoqués pour prendre part à la joie que m'inspire le jour à jamais mémorable auquel le grand Timurling, notre très-glorieux fondateur, naquit d'une vierge dans l'heureuse ville de Samarcand*. Pour vous convaincre que ces idées sont extrêmement du goût des Asiatiques, il suffit de vous dire que Mahomet est le premier homme qui ait soutenu que la vierge Marie avoit non-seulement conservé sa virginité après ses couches, mais que sa conception avoit été immaculée, & à l'abri du péché originel. Feu Mr. l'Abbé l'Avocat (**), Bibliothécaire de la Sorbonne, & un des

(*) LAMOGHIUPRAL, traduit littéralement, signifie *Vierge-mère du Dieu La*.

(**) Voici comme cet Abbé parle à cette occasion du Prophète des Turcs.

« Mahomet, dit-il, est le plus ancien auteur qui

plus zélés Catholiques qu'on ait vu en France, convient que les Franciscains ont puisé dans l'*Alcoran* le dogme de l'*immaculée conception*, dont les anciens Chrétiens n'ont eu aucun soupçon. Les Persans font naître d'une vierge une foule d'hommes illustres, & entr'autres Pythagore; mais ils ont un respect singulier pour la vierge Marie qu'ils nomment *Bibi Mariam*, & si un Juif osoit en leur présence attaquer sa virginité, ils le mettroient en pièces; tant ils sont épris de ce dogme, dans quelque religion qu'ils le rencontrent (*).

» ait fait mention de l'*immaculée conception de la Vierge*,
 » dans son *Alcoran* SURA III. 36. Voyez aussi *Marracci Pro Rom. ad refutationem Alcorani*, part. 4,
 » pag. 86, col. 11. Il avoit pris cette croyance des
 » Chrétiens orientaux, réfugiés de son temps dans
 » l'Arabie. Depuis ce temps jusqu'à Saint Bernard, il
 » ne se trouve aucun Ecrivain qui en parle en termes
 » formels. Les Croisés rapportèrent, au douzième
 » siècle, cette croyance en Occident. *Dictionn. Histor.*
 » *Art. Mahomet.* »

Il faut remarquer que l'Abbé l'Avocat, suppose dans cet article une chose qu'il lui eût été impossible de prouver: il suppose que Mahomet avoit pris cette croyance des Chrétiens orientaux, ce qui est une fausseté avérée, puisqu'aucun Chrétien de l'Orient ne croit aujourd'hui à l'*Immaculée Conception*, & qu'on n'en trouve pas un mot dans tous les Auteurs qui ont précédé Mahomet, ce qui ne seroit pas arrivé sans doute, si ce dogme eût été connu dans le quatrième ou le cinquième siècle.

Les Croisés, qui nous ont apporté de l'orient ce dogme, occasion de tant de querelles, en ont apporté aussi les premiers oignons du safran, les premières griffes des Renoncules doubles, l'art de maroquiner les cuirs, & la lépre: on les accuse aussi d'avoir apporté la petite vérole, d'où on peut juger s'ils ont fait plus de bien que de mal.

(*) » C'est une des plus fermes opinions des Mahométans, que Jesus-Christ est né d'une Vierge, laquelle a toujours demeuré Vierge, & si quelque Juif étoit assez mal avisé pour dire le contraire en leur présence, on le déchireroit, Ils mettent la Sainte

Pou
vous d

» Vierge
 » *Maria*
 » mais i
 » Esprit
 » Esprit
 » qu'elle
 » été cr
 » sortit
 » Dieu,
 » dans le
 » vertu

» Quel
 » venus
 » pouvoi
 » attaché
 » Jesu-C
 » philosop
 » deux E
 » dernier
 » la plus
 » inventi
 » homme
 » ne doi
 » payenne
 » d'une V
 » livre co
 in-1^o. p.

Cette fa
 dicieusem
 ce conte,
 proposé p
 vingt - un
 verra en m
 qui ait agi

Pour pr
 s'est exer
 modele de
 Jesus nous
 ni sel, ni
 diner, il
 piper, acor
 nis semper
 Sanchez, it
 a. Anvers c

Pour revenir à l'Académie de Samarcand, je vous dirai qu'il n'est pas étonnant qu'il y ait des

» Vierge au rang des Prophètes, l'appellant *Hazareth-*
 » *Mariam* ou *Bibi-Mariam*, c'est-à-dire *Dame Marie* ;
 » mais ils nient que *Jésus-Christ* ait été conçu du Saint
 » Esprit, parce qu'ils ne connoissent point de Saint
 » Esprit, faisant au lieu de cela un conte ridicule,
 » qu'elle conçut de la salive d'*Adam* ; qu'*Adam* ayant
 » été créé dans le Paradis, il toussa ; que la salive qui
 » sortit de sa bouche en toussant, fut, par ordre de
 » Dieu, recueillie par l'Ange *Gabriel*, qui la versa
 » dans le sein de la Sainte Vierge, où elle devint la
 » vertu générative dont *Jésus-Christ* fut conçu.

» Quelques Docteurs du Mahomérisme, qui sont
 » venus dans les derniers siècles, reconnoissant le
 » pouvoir qu'avoit sur les Chrétiens, pour les tenir
 » attachés à leur religion, le point de la naissance de
 » *Jésus-Christ* d'une Vierge, ont avancé que le Phi-
 » losophe *Pythagore* étoit aussi né d'une Vierge ; &
 » deux Empereurs de la Grande Tartarie, dont le
 » dernier étoit le fameux *Tchenguis-Kan*, qui conquit
 » la plus grande partie de l'Asie. Mais ce sont des
 » inventions du pere du mensonge pour empêcher les
 » hommes de croire au Sauveur du Monde, qu'on
 » ne doit pas considérer davantage que les fables
 » payennes, où l'on trouve aussi que *Platon* étoit fils
 » d'une Vierge, comme *Saint Jérôme* le rapporte au
 » livre contre *Jovien*. » *Voyage de Chardin, tom. II,*
in-4^o. p. 269, Amsterdam 1735.

Cette salive d'*Adam* est, comme l'observe très-ju-
 dicieusement *Mr. Chardin*, un conte ridicule ; mais
 ce conte, quel qu'il soit, vaut mieux que le problème
 proposé par le *Pere Sanchez*, que l'on trouve dans la
vingt-unième Dispute de son second livre ; où l'on
 verra en même-temps qu'il n'est pas le seul Théologien
 qui ait agité cette scandaleuse question.

Pour prouver que le très-digne *Pere Sanchez*, qui
 s'est exercé toute sa vie sur de tels sujets, a été un
 modele de chasteté, l'historien de la *Compagnie de*
Jésus nous assure qu'il ne mangeoit jamais ni poivre,
 ni sel, ni vinaigre, & que quand il étoit à table pour
 dîner, il tenoit toujours ses pieds en l'air : *salem,*
piper, acorem respuebat. Mensa vero accumbebat alter-
nis semper, pedibus sublatis. Voyez *Elogium Thom.*
Sanchez, imprimé à la tête de l'ouvrage de *Murimonia*,
 à Anvers chez Meuris, 1652, in-folio.

flatteurs dans la Bukarie, mais qu'il n'est beaucoup que les Tartares Lamas adoroient déjà un Dieu qu'on croyoit né d'une vierge, plusieurs siècles avant l'établissement du Christianisme. On a nié cette ressemblance, en nous assurant que la religion Lamique n'avoit commencé que vers l'an 1100, & que des prêtres Nestoriens en avoient été les véritables fondateurs. Je suis fâché que M. Thevenot ait adopté ce sentiment si contraire à l'Histoire, & à la Chronologie; puisqu'il est démontré par le septième livre de Strabon, & les annales du Thibet, que le culte Lamique, & l'érection du souverain Pontificat à Lassa, sont de la plus haute antiquité, & indubitablement antérieurs à notre ère vulgaire. On ne découvre pas un trait de rapport entre le Nestorianisme & les dogmes des Lamas, qui adhèrent opiniâtrément à l'hypothèse de la Métempfycofe, que les Nestoriens regardent, & ont toujours regardée comme la plus absurde impiété qui puisse tomber dans l'esprit d'un homme qui pense. Jugez après cela s'il est bien vrai que les Tartares ont reçu leur foi de la bouche des Nestoriens, qui n'ont jamais été plus avant dans l'Asie qu'à Caramit & à Musal où leurs anciens Patriarches avoient fixé leur séjour, car j'ignore si ces hérétiques ont encore un Patriarche ou non (*).

(*) Il est bien surprenant que Mr. l'abbé de Longuerue prétende que les Nestoriens avoient pénétré à la Chine avant le dixième siècle, & qu'il tourne en ridicule le sentiment de Mr. La Croze, qui rejette comme une fable la prétendue croix trouvée à la Chine en 1625. M. de Longuerue auroit dû faire attention que les Chinois n'avoient encore aucune connoissance du Christianisme au quinzième siècle, sans quoi ils n'auroient pas pris pour des Prêtres Lamas, nos premiers Missionnaires : quand ils furent qu'ils n'étoient pas Lamas, ils crurent que c'étoient des Mahométans. Cette double méprise prouve qu'ils n'avoient aucune idée du Christianisme.

Les
rent en
de de T
rencon
toriens
tutelle
Kan : c
ils, qui
les Tar
ques, p
bles pr
me Asc
tendu p
crurent
qui n'est
Innocen
Ambassa
Chrétien
gé par d
que ces
fer, puis
ment, a
ne diffé
nommen
peller T
faire rej
ge Lamog
censée T
traire bl
châtié trè
Quant
Nestorian
il a pour
lui, les C
Le Per
mateur. A
cule de fa
de Nestor
ses propr
s'est aux A

Les Freres Ascelin & Plan Carpin, qui allerent en 1246, par ordre du Pape, chez une horde de Tartares, dirent à leur retour qu'ils avoient rencontré chez cette horde des Missionnaires Nestoriens, qui tout puissants à la cour y tenoient en tutelle le célèbre *Batou-Kan*, petit-fils de *Gengis-Kan*: ce sont ces damnables Nestoriens, ajoutent-ils, qui nous ont empêché de baptiser & de convertir les Tartares. On comprend bien que ces ecclésiastiques, pris pour des Nestoriens, étoient de véritables prêtres Lamas, ou des *Kutuktus*, mais comme Ascelin, & son collegue avoient beaucoup entendu parler de Nestoriens sans les connoître, ils crurent en voir par-tout, jusqu'en Tartarie; ce qui n'est pas bien merveilleux, puisque le Pape Innocent avoit choisi pour chefs de sa comique Ambassade les deux plus ignorans moines de la Chrétienté. Si *Batou-Kan* eût réellement été dirigé par des prêtres Nestoriens, il est très-certain que ces prêtres auroient commencé par le baptiser, puisqu'ils admettent la nécessité de ce Sacrement, aussi bien que les Catholiques, de qui ils ne diffèrent qu'en une chose peu importante: ils nomment la Vierge *Christotocos*, au lieu de l'appeller *Theotocos*, & cette différence suffisoit pour faire rejeter leur doctrine au Thibet, où la vierge *Lamoghiupral*, mere du Dieu *Xaca* ou *La*, est censée *Theotocos*, & quiconque diroit le contraire blasphemeroit, & courroit risque d'être châtié très-séverement par le Consistoire de Lassa.

Quant à *Batou-Kan*, ce prétendu zéléteur du Nestorianisme, loin d'avoir été jamais baptisé, il a poursuivi au contraire, autant qu'il a été en lui, les Chrétiens de l'Asie.

Le Pere Georgi, un peu plus habile que le déclamateur Ascelin, a compris combien il étoit ridicule de faire dériver le culte Lamique des rêveries de Nestorius; mais il n'a pas été plus heureux dans ses propres conjectures, lorsqu'il soutient que c'est aux Manichéens réfugiés dans le Thibet qu'on

doit la plupart des fables sur la naissance miraculeuse de *Xaca*: il fait à cette occasion une violente sortie contre feu M. de Beausobre, qu'il appelle, sans cérémonie, un calomniateur, parce que, dans son *Histoire du Manichéisme*, il parle irrévéremment de Saint Augustin. C'est une pure imagination du Pere Georgi de faire voyager des Manichéens au Thibet, où l'on ignore aussi parfaitement leur nom que leurs visions: c'est manquer de charité, de politesse, de respect, que d'injurier M. de Beausobre, qui après tout, n'étoit pas obligé de dire du bien de St. Augustin, ni d'insérer dans son Histoire que les Manichéens ont été prêcher dans un endroit où on ne leur auroit pas permis de prêcher, quand même ils en eussent eu l'envie. Quoi qu'il en soit, la religion Lamique s'est propagée dans une si vaste étendue de pays qu'on peut dire qu'elle a envahi une portion considérable du globe: elle domine dans tout le Thibet, a occupé toute la Mongalie, a pénétré dans plusieurs provinces de la Tartarie jusqu'à la Sibirie, s'est introduite dans les deux Bukaries & le Royaume de Cachemire, s'est établie aux Indes & à la Chine; de sorte que le *Dalai Lama* a plus de sectateurs que le Pape des Catholiques, le *Grand-Mousti* des Turcs, le *Grand-cèdre* des Perses, le *Patriarche* des Grecs, le *Destour-Destouran* des Guèbres ou des Ignicoles, le *Catholicos* des Georgiens, le *Chitomé* des Abyssins, le *Proto-Pope* ou le *Patriarche* des Moscovites, le *Grand-Divan* des Sabis, le *Grand-Mana* des Manichéens de Bassora, le *Primat* des Bramines Indiens qui réside à Bénarez, & le *Grand-Talapoin* des Siamois adonnés au culte de *Sommona-Codom*. De tous ces chefs de secte, il n'y en a aucun dont le troupeau soit comparable à la foule des Asiatiques qui croient au Dieu *La*, & à son Vicaire.

Je ne puis m'empêcher de vous communiquer ici une découverte historique que je crois avoir faite. Je soupçonne que les Tartares Lamas ou les

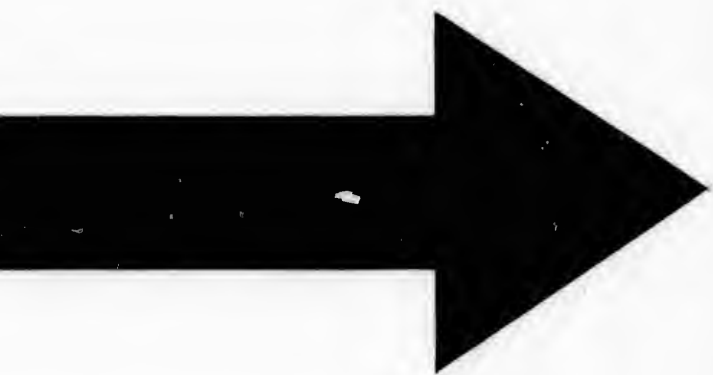
Mongals
quis le J
& leur r
souvins
ecclésiast
ment ta
ruption
que nos
une corr
ou Min
ne se so
le joug d
forts d'e
temps, é
que le p
d'un peti
des guer
toujours
faction p
devenu e
point d'a
lui qui le

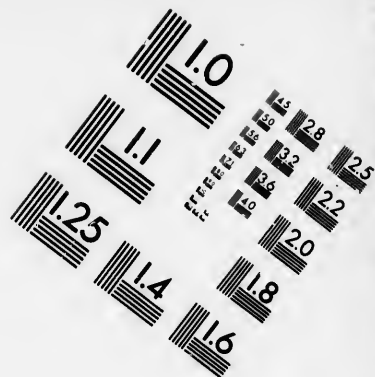
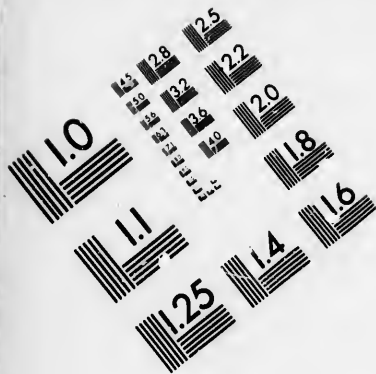
Cet éta
vous par
considère
dernes est
qui la cor
Je ne mé
qui ait ré
tirés les mé
cir le poi
Japon: ce
sente exa
plénipoten
rel, comm
en tout ég
finité de
la regle re
mas., & c

Mongales ont, dans des temps très-éloignés, conquis le Japon, & porté dans ces Isles leurs mœurs & leur religion, en y établissant un Grand-Prêtre, soumis au Dalai Lama du Thibet : ce souverain ecclésiastique du Japon, que nos relations nomment tantôt *Fo*, & tantôt *Dari* qui est une corruption de *Dalai*, a eu sous lui différents évêques que nos relations nomment encore *Kuches* qui est une corruption de *Kutuktus*, & différents *Devas* ou Ministres temporels dont il n'y en a aucun qui ne se soit déclaré indépendant, après avoir secoué le joug de la domination Théocratique. Les plus forts d'entre ces rebelles ont, dans la suite des temps, écrasé & anéanti les plus foibles, au point que le pouvoir suprême est tombé entre les mains d'un petit nombre de compétiteurs, impliqués dans des guerres longues & meurtrières. Le Sacerdoce, toujours subsistant & toujours humilié par la faction prépondérante des tyrans du Japon, n'est devenu enfin qu'un vain titre, qui donne peu ou point d'autorité, mais beaucoup d'embarras à celui qui le porte.

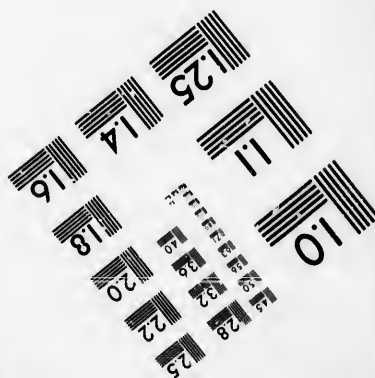
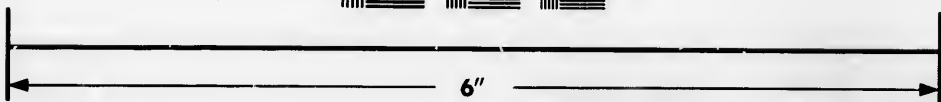
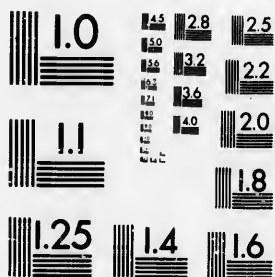
Cet établissement des Tartares Lamas au Japon vous paroîtra de plus en plus véritable, si vous considérez que le Dieu *Xaca* des Japonois modernes est aussi la principale divinité des Lamas, qui la connoissent sous le même nom de *Xaca*. Je ne me souviens pas d'avoir lu un Historien qui ait réfléchi à cette conformité, ou qui en ait tiré les mêmes conséquences que moi pour éclaircir le point le plus intéressant de l'Histoire du Japon : cependant le grand Pontife qui y représente exactement le Dalai Lama, ces ministres plénipotentiaires qui y ont administré le temporel, comme les *Devas* du Thibet, ces *Kutuktus* en tout égaux aux Evêques Thibétains, cette infinité de *Bonfes* Japonois dont les institutions & la regle ressemblent entièrement à celles des Lamas, & ce Dieu *Xaca* ne me permettent gueres :





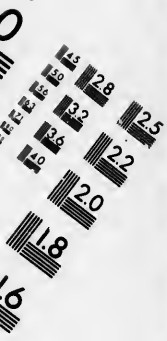


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



dé douter de cette ancienne invasion des Tartares Mongoles dans le Japon (*).

J'ai oublié de vous faire observer que l'autorité que les Dalai Lamas ont exercé depuis si long-temps dans une grande partie de l'Asie, a donné lieu à nos plus anciens voyageurs d'Europe de placer au Nord de l'Inde l'Empire du *Prêtre-Jean*, qu'on voit marqué dans les Cartes de Mercator de Ruppelmonde. Les Portugais qui chercherent ce *Prêtre-Jean* en Abyssinie, crurent l'avoir trouvé dans la personne du *Chitomé*. Tant il est vrai que les fables contiennent toujours un germe de vérité, & les folies un ombre de raison. Pen-

[*] Ce qui ajoute beaucoup de probabilité à ma conjecture sur l'origine du Grand *Dari* du Japon, c'est que les Chinois le nomment dans leurs Histoires *Ho-Fo*, ou simplement *Fo*, nom qu'ils donnent aussi, comme nous avohs vu, au Grand Lama du Thiber; parce qu'ils connoissent, sous le nom de *Fo*, le même Dieu qu'on connoît au Thiber & au Japon, sous le nom de *Lu* ou de *Xaca*.

Les Chinois ont encore un autre Dieu *Fo* qui leur est venu des Indes, & que Mr d'Anville suppose être le même que celui qu'on adore au Thiber; mais des raisons trop longues à déduire, ne me permettent pas d'adopter ce sentiment.

Malgré ce que je viens de rapporter sur le peu d'autorité qu'ont retenu au Japon les Grands *Daris*, il paroît cependant que quelques-uns de ces Pontifes, plus heureux ou plus politiques que d'autres, ont de temps en temps su se faire craindre ou respecter; & l'on voit, dans les Mémoires qui ont servi à l'établissement de la Compagnie Hollandoise, un de ces Grands Prêtres qui envoie à l'Empereur du Japon deux filles qu'il auroit être pucelles, en lui ordonnant de coucher avec elles, afin de se procurer des héritiers, dont le défaut faisoit craindre une guerre civile; & il semble que ce Prince eut quelque déférence pour les ordres du *Dari*; puisqu'il se maria, ce qu'il avoit constamment refusé de faire jusqu'alors, rare qu'il avoit été livré à de certaines débauches qui lui avoient inspiré de l'aversion contre le sexe.

gant
& le
byssi
nois p
Lama
nom
cléfiat
côté é
sauroi
n'ait u
mique
vérité
chef sp
des car
dans la
Cathol
deux r
l'une d
fables o
Bonfes
Faquir
J'esp
ficat de
qu'il est
nes sou
l'ignora
verez qu
gion que
chef sup
mes dans
les opini
& la sup
tous les
que si le
acquérir
vrer à ja
gion, &
ments: s
Scudis pa
confiderat

tant que les Européens prenoient le grand Lama & le grand Chitomé ou le grand Negus de l'Asie, pour des prêtres Catholiques, les Chinois prenoient nos Missionnaires pour des Prêtres Lamas, en les appellant les *Bonfes de l'Occident*, nom qu'ils donnent indistinctement à tous les ecclésiastiques du Thibet. Il est difficile de dire de quel côté étoit la plus grande méprise, puisqu'on ne sauroit disconvenir que la religion Catholique n'ait une conformité extérieure avec le culte Lamaïque : jamais l'erreur n'a mieux ressemblé à la vérité, un Dieu qui naît d'une Vierge, & un chef spirituel qui représente Dieu en terre, étant des caractères essentiels qu'on retrouve également dans la croyance des Tartares, & dans celle des Catholiques ; quoiqu'il soit démontré que ces deux religions n'ont rien copié, rien emprunté l'une de l'autre. Ainsi les Chinois sont bien excusables d'avoir pris les soi-disants Jésuites pour des Bonfes, & les Révérends Peres Capucins pour des Faquirs.

J'espère que cet essai historique sur le Pontificat des Dalai-Lamas vous plaira d'autant plus qu'il est écrit avec impartialité, puisé dans de bonnes sources, & purgé de toutes les fables que l'ignorance des voyageurs a débitées. Vous y observerez que c'est un grand avantage pour une religion quelconque d'avoir des dogmes fixes, & un chef suprême dont l'autorité maintient ces dogmes dans leur état primitif, en condamnant toutes les opinions nouvelles & téméraires que l'orgueil & la superstition font hazarder aux hommes dans tous les siècles & dans tous les pays. J'ose dire que si les Papes avoient voulu, ils auroient pu acquérir assez de pouvoir en Europe pour la délivrer à jamais des guerres & des disputes de religion, & réunir tous les esprits & tous les sentimens : s'ils avoient voulu se contenter de mille Scudis par an, sans jamais desirer un revenu plus considerable ; s'ils n'avoient pas exprimé de l'ar-

gent de tous les pays d'Obéissance pour leurs billets & leurs autres papiers; s'ils n'avoient jamais prêché des Croisades, & érigé des Inquisitions; s'ils n'avoient jamais fait la guerre pour conquérir sur leurs voisins, comme des Tamerlans & des Gengis-Kans; s'ils n'avoient jamais excommunié ni canonisé personne; s'ils n'avoient jamais délié les sujets de leur serment de fidélité, mis les Royaumes en interdit, & les princes au ban de l'Eglise: s'ils avoient respecté davantage les Philosophes & les Savants; s'ils avoient entièrement aboli, ou tout au moins diminué les ordres monastiques; s'ils n'avoient jamais admis des ignorants ou des fanatiques aux dignités épiscopales; s'ils n'avoient pas accordé le caractère du Sacerdoce à des fainéants sans fonction, sans ministère, sans savoir; s'ils ne s'étoient jamais mêlés dans les affaires politiques de l'Europe, ils auroient acquis infiniment plus de puissance qu'ils n'en ont jamais eu quand ils y ont aspiré. Ils auroient donné aux hommes des conseils charitables, des leçons de modération, des exemples de vertu; en ne desirant rien, ils auroient eu le droit de tout dire contre les vices, les passions, & les abus; mais il faut qu'il soit bien difficile de vivre de mille Scuds.

Je conviens qu'on peut faire à la cour de Lassa, la même imputation qu'à la Cour de Rome, sur la multiplication des ordres monastiques, les petits Lamas étant en aussi grand nombre au Thibet, que les moines en Italie & en Espagne. Dans tous les pays où le gouvernement Théocratique s'est établi, on a toujours observé que la classe des prêtres s'est accrue au point d'absorber ou d'appauvrir les autres ordres de l'état, tandis que la raison nous enseigne qu'il est absurde qu'il y ait chez une nation des ministres sans ministère, qu'on paye pour ne rien faire. Il y a dans les Etats Catholiques des curés infiniment plus occupés des soins de leurs paroisses que toute une

comme
nédié
qu'à
qui t
prêch
dema
abus,
plus
dans l
les ch
pliant
milice
ils se
monaf
doute
effuyé.
Tse-V
ve ce p
foule d
diction
mes: co
der la p
déclare
bre prej
& en co
claves,
Eleuth.
Tse-
rotter u
avec lui
conde
extermi
mais ce
formate
comme

communauté de Bénédictins ; cependant ces Bénédictins , qui ne font absolument rien , ont jusqu'à dix mille fois plus de revenus que tel curé qui travaille sans cesse à secourir les malades , à prêcher , à catéchiser , à instruire la jeunesse. Je demande s'il est possible d'imaginer un plus grand abus , une injustice plus criante , & un scandale plus notable dans la discipline ecclésiastique & dans la police civile ? On s'apperçoit aisément que les chefs des Théocraties ont cru qu'en multipliant les ordres monastiques , ils armoient une milice capable de défendre leur autorité ; mais ils se sont trompés , puisque c'est par les ordres monastiques que la cour de Rome recevra sans doute le plus dangereux échec qu'elle ait jamais essuyé. Dans le Manifeste publié en 1710 par *Tsé-Vang-Raptan* contre le Dalai-Lama , on trouve ce passage remarquable. *Tu as créé Lamas une foule d'hommes , afin de les soustraire à la juridiction de leurs Kams & de leurs princes légitimes : comme tu n'as eu aucun droit de leur accorder la prêtrise , ni eux aucun droit de l'accepter , je déclare tous les petits Lamas qui excèdent le nombre prescrit par la loi , rebelles à leurs princes , & en conséquence de leur rebellion , je les fais esclaves , & les conduirai enchaînés au pays des Eleuths.*

Tsé-Vang ne tint que trop bien parole , il fit garrouter une infinité de prêtres Lamas qu'il emmena avec lui ; & s'il eût été aussi heureux dans sa seconde expédition que dans sa première , il eût exterminé les trois quarts des moines du Thibet ; mais ce Tartare agissoit en brigand & non en réformateur : aussi ne proposé-je pas sa conduite comme un bon exemple.



L E T T R E I I I.

A Mr. M.

S U R les vicissitudes de notre Globe.

C Ommes on comptoit déjà en 1764 quarante-neuf systêmes différens, proposés pour expliquer les désastres & les révolutions physiques que notre singulière planète a essuyées, il m'a paru qu'il étoit plus difficile de discuter tant d'opinions, que d'en hasarder de nouvelles. J'ose donc, Monsieur, vous communiquer quelques observations que j'ai faites en différens temps, & qui n'étant ni assez développées ni assez déduites, contiennent plutôt le germe d'une hypothèse, qu'une hypothèse même.

Il est bien surprenant que les trois grands Caps, ou les trois grands promontoires de la terre, celui de *Horn*, celui de *bonne Espérance* & celui de la *Terre de Diemen* soient tournés au Sud. Il convient de considérer cette position remarquable dans la carte déduite de M. Bellin, où elle est plus sensible que dans les Mappemondes ordinaires.

La pointe des trois grands continents dirigée vers le midi me fait soupçonner que d'immenses volumes d'eaux ont roulé avec violence du Sud au Nord par différentes directions, & qu'ils ont fait des brèches par-tout où les terres molles ou sablonneuses ont cédé au choc de l'Océan ému (*). Les caps les plus fameux, après ceux que je

(*) On peut dire que les trois grands promontoires de la Méditerranée sont aussi tournés vers le Sud, la pointe de la Calabre, la pointe de la Morée, & la pointe de la Crimée. Le plus ou moins de diver-

viens
& reg
Austra
lûi de
de Ste
d'Ost
celui de
d'Arri
de Fan
dans la
Floride
grand,
jettées
la mer
monto
Géogra
sciences
les idées
ques &
différen
un gran
grande
faillant
causes p
La plu
verte da
frique &
Komorin
branlable
venus du
sa premi
l'espace
dont le G
continuat
sance qui

gence de
Sud-Ouest
toujours v
promontoi

Tom. 1

viens de nommer, sont situés dans le même sens, & regardent plus ou moins obliquement le Pole Austral : tel est le cap de *Komorin* en Asie, celui de *Malacca* dans la Péninsule de ce nom, celui de *Ste. Marie*, dans l'isle de *Madagascar*, celui de *Ostkoï-nos* dans la Péninsule du *Kamschatka*, celui de *Sandecx* dans la *Nouvelle Zemble*, celui de *Arria* dans la grande isle de *Jeso-Gazima*, celui de *Farnel* dans le *Grønland*, celui de *St. Lucar* dans la *Californie*, & celui de *Bahama* dans la *Floride*. Quand on veut voir aussi les objets en grand, on ne doit avoir aucun égard aux petites jetées de terres qui s'avancent plus ou moins dans la mer, & qu'on appelle indistinctement des promontoires & des caps, parce que la langue de la Géographie est comme celle de beaucoup d'autres sciences, très-pauvre en mots; d'où il arrive que les idées se confondent quand les termes énergiques & propres manquent: cependant il y a une différence bien essentielle entre un cap qui borne un grand continent, une grande péninsule; une grande isle; & un autre cap qui n'est qu'un angle saillant, qu'une sinuosité de la côte formée par des causes particulières.

La plus grande brèche que les eaux aient ouverte dans notre continent, paroît être entre l'Afrique & la Nouvelle Hollande jusqu'au cap de *Komorin*; qui composé de blocs de rochers inébranlables vraisemblablement divisé les courants venus du Sud: un de ces torrents, détourné de sa première route, semble avoir absorbé tout l'espace occupé aujourd'hui par la Mer Rouge, dont le Golfe Adriatique n'est, selon moi, qu'une continuation: car je m'imagine que la même puissance qui a poussé les eaux dans les terres à *Babel-*

gence de ces caps vers le Rumb du Sud-Est, & du Sud-Ouest, n'est d'aucune importance, puisqu'il est toujours vrai qu'une ligne tirée du centre de ces trois promontoires vient aboutir à l'Equateur.

Mandel, les a fait couler jusqu'aux environs de *Venise*, en surmontant l'Isthme de *Suez*, qui a été desséché depuis, soit par la retraite de la Méditerranée, soit par la diminution de la Mer Rouge. En examinant la nature des terres sur l'Isthme de *Suez*, on s'apperçoit aisément que la Mer y a coulé dans des temps très-reculés; puisque *Necco* ou *Nécho*, qui régnoit en Egypte il y a plus de deux mille deux cens ans, entreprit déjà de percer cette langue de terre qui l'embarassoit.

Quand au golfe Persique, il semble avoir été produit par la même irruption, & la tendance de l'Océan vers le pôle septentrional. Les anciens ont eu raison de supposer que la mer Caspienne étoit une prolongation du Golfe de Perse; ce qui n'a jamais été plus probable que depuis qu'on connoît la figure exacte de la mer Caspienne, par les cartes que le vice-Amiral *Kruys* a insérées dans son *grand Atlas du cours du Volga*. En parcourant l'espace intermédiaire du Golfe Persique à la mer Caspienne, sur une ligne idéale, tracée entre le 71. ième & 72. ième degré de longitude depuis le cap *Naban* jusqu'à *Ferrabat*, on retrouve des vestiges indubitables d'un ancien lit de la mer: ce sont des campagnes d'un sable mouvant, mêlé de fragments de coquillages, & de débris de corps marins. Au sortir de ces plaines arides, on entre dans le grand désert sablonneux qui est à 40 Farsanges au Nord d'*Isbahan*: au sein de cette solitude, on découvre d'énormes monceaux de sel, épars sur une surface de plusieurs lieues en tout sens: les habitans du pays nomment encore aujourd'hui ce canton, quoique situé fort avant dans le continent, *la Mer salée*, & nos Cartes l'indiquent par le nom de *Mare sulsum*: à la droite de cette campagne de sel regne un long cordon de Dunes, ou de collines sablonneuses, que les vagues ont entassées, & qui se prolongent par le Sud-Est, jusqu'aux racines du mont *Albours*, qui a jadis été un volcan redoutable, que la retraite de la mer

a été
ridien
& la
rabat.

Cet
ancien
pénétr
gion s
sans le
tion de
d'y sub
lisant t

On

Jes uns
forêts
jusqu'à
avoient
grande
vant m
fossiles
Sud &
ce que
personn
en séveli
se, de
tain qu'
Nord-E
ce qui pr
dirigée
Nord-Est
attribuer
nete, ce
duire? C
brique, a
avant no
les forêts
qui sont
arbres fo
li provin
temps po

a éteint. En avançant toujours sous le même Méridien au-delà du *Couchejan*, le terrein s'incline, & la pente continue insensiblement jusqu'à *Ferrabat*.

Cette ligne que je viens de décrire comme une ancienne trace, ou un ancien bassin de l'Océan, pénètre le cœur de la Perse, qui est en effet une région sèche & stérile, où l'eau manque au point que sans le secours des canaux artificiels, & l'invention des aqueducs, il seroit difficile aux hommes d'y subsister, comme on peut s'en convaincre en lisant Chardin & Tavernier.

On fait que dans plusieurs pays, très-éloignés les uns des autres, on rencontre, en creusant, des forêts entières, couchées sous terre depuis vingt jusqu'à soixante pieds de profondeur : si ces forêts avoient été abattues, comme on le croit, par les grandes révolutions du globe, elles devroient, suivant mon système, ne présenter que des arbres fossiles, dont les racines seroient tournées vers le Sud & les branches vers le Nord, cependant, par ce que j'en ai vu, & par le rapport de toutes les personnes qui ont examiné la position de ces arbres en Févelis dans les tourbieres & les marais de la Frise, de la Hollande, & de Groningue, il est certain qu'on les trouve couchés avec le pied vers le Nord-Est, & la couronne vers le point opposé : ce qui prouve que la force qui les a prosternés, étoit dirigée d'un de ces Rumbs vers l'autre, & du Nord-Est au Sud-Ouest. Mais pourquoi veut-on attribuer aux vicissitudes générales de notre planète, ce que des accidents particuliers ont pu produire ? C'est l'inondation de la Chersonese Cimbrique, arrivée, selon le calcul de Picard, l'an 347 avant notre ère vulgaire, qui a noyé & enterré les forêts de la Frise, & formé tous ces marais qui sont depuis Scheelin ; jusqu'à Bentheim. Les arbres fossiles qu'on exploite en Angleterre dans la province de Lancastré, ont aussi passé longtemps pour des monuments diluviens ; mais par

l'examen qu'en ont fait quelques Naturalistes, on a reconnu que la racine de ces arbres avoit été coupée à coups de haché; ce qui joint aux médailles de Jules César, qu'on y a trouvées à sa profondeur de dix-huit pieds, a suffi pour déterminer à peu près la date de leur dégradation: puisqu'il est très-probable que ce sont les Romains qui ont éclairci ces bois, pour en chasser les sauvages Bretons, qui s'y cachotent, lorsqu'ils avoient été battus dans les plaines. Tant il est vrai que toute l'Europe; si l'on en excepte la seule Italie, n'étoit encore qu'une immense forêt, il y a dix-huit cents ans:

J'ai observé avec étonnement qu'il y a plus de terres à sec endecà de l'Equateur qu'au-delà, où il y a plus de mer. Le continent des Terres Australes ne sauroit avoir l'étendue qu'on lui attribue; car les navigateurs ont fait la reconnoissance de l'Océan du Sud, jusqu'au 55e degré de latitude dans notre hémisphère, & jusqu'au 60e dans l'hémisphère opposé, sans toucher à aucune côte continue & fort allongée, sans découvrir aucun indice de quelque grande terre. Enfin, qu'on calcule comme on voudra; on sera toujours contraint d'avouer qu'il y a une plus grande portion de Continent située dans la latitude septentrionale que dans la latitude australe; où les eaux l'ont entamé.

C'est fort mal à propos qu'on a soutenu que cette répartition inégale ne sauroit exister, sous prétexte que le globe perdrait son équilibre, faute d'un contrepoids suffisant au pôle méridional. Il est vrai qu'un pied cube d'eau salée ne pèse pas autant qu'un pied cube de terre; mais on auroit dû réfléchir qu'il peut y avoir sous l'Océan des lits & des couches de matières dont la pesanteur spécifique varie à l'infini, & que le peu de profondeur d'une mer versée sur une grande surface contrebalance les endroits où il y a moins de mer, mais où elle est plus profonde.

J'observe avec la même surprise que presque

tout
Eigne
l'Océan
ce qu'
terre
étoit a
manif
iroien
sous le
Tropi
comm
pectio
les loix
res; on
l'axe te
restre,
pas le s
tude (*
noms
résulter
graphie
Il est
beaucou
du Mid
tandis c
autant c
tre, & c
Antœcia
beaucou

(*) M.
teur terre
font à 22
coup plus
nomenes
comme un
le globe
on ne pa
véritable
de l'Equat

tout l'espace du globe, placé directement sous la
Ligne Equinoctiale, est aujourd'hui submergé par
l'Océan : ce qui est bien difficile à combiner avec
ce qu'on a dit de cette élévation circulaire que la
terre doit avoir sous l'Equateur : si cette élévation
étoit aussi considérable qu'on l'a supposée, il est
manifeste que les eaux, tendant à l'équilibre, s'
iroient s'accumuler à la hauteur de cinq lieues
sous les poles ; de sorte qu'il ne resteroit entre les
Tropiques qu'une large bande de terre aride. Or,
comme on voit exactement le contraire par l'im-
perfection des Cartes, il faut convenir ou que toutes
les loix de l'Hydrostatique sont fausses & illusoi-
res ; ou qu'il est impossible que la longueur de
l'axe terrestre soit à la longueur de l'Equateur ter-
restre, comme 174 sont à 175. M. de Buffon n'est
pas le seul qui ait accusé cette mesure d'inexacti-
tude (*) ; d'autres Physiciens & d'autres Astro-
nomes ont également senti les inconvénients qui
résultent de cette erreur évidente de Cosmo-
graphie.

Il est démontré qu'on ressent un degré de froid
beaucoup plus rigoureux en avançant vers le pôle
du Midi, qu'en approchant de celui du Nord ;
tandis que le Soleil parcourt, à une seconde près,
autant de degrés dans une latitude que dans l'autre,
& envoie une égale quantité de rayons à nos
Antécédens qu'à nous. Cependant il s'en faut de
beaucoup que la chaleur soit la même, aux mêmes

(*) M. de Buffon prétend que la longueur de l'Equateur terrestre est à la longueur de l'axe, comme 230 sont à 229 ; quoique ce calcul semble approcher beaucoup plus de la vérité, & moins contredire les phénomènes, on ne peut cependant le regarder que comme une supposition gratuite. Il suffit de savoir que le globe n'est pas si aplati aux poles qu'on l'a cru : on ne parviendra peut-être jamais à connoître la véritable longueur de l'axe, & la véritable longueur de l'Equateur terrestre.

aisons, à des hauteurs correspondantes, sous le même Méridien. J'ai souvent réfléchi sur ce phénomène, & il ne s'est pas présenté à mon esprit une explication plus satisfaisante que celle que je viens de donner: je veux dire que j'attribue cette différence de température à la plus grande quantité de terres habitables qui gisent dans notre latitude qu'au-delà de l'Equateur; ce qui suffit pour produire l'effet qui nous étonne, la surface de l'eau refroidissant infiniment plus l'atmosphère que la surface du continent: on s'en apperçoit même sur les lacs & les grands fleuves, sans le secours du thermomètre.

L'augmentation du froid vers le pôle du Sud ajoute un nouveau degré de probabilité à mon opinion sur le peu d'étendue des Terres Australes: si elles avoient tant de profondeur & de circonférence qu'on le soupçonne, on n'éprouveroit pas tant de froid en allant au Midi. Dans la latitude Septentrionale les glaces sont fondues tout au moins vers le commencement de Mai: les vaisseaux s'élevent alors jusqu'au 79^e & quelquefois jusqu'au 80^e degré: mais les navigateurs qui ont voulu avancer au Sud, ont toujours été offusqués par la brume, & barrés par les glaces, soit en été, soit en hiver, sous le 60^e parallèle.

Ainsi on a été à cinq cents lieues, ou à vingt degrés, plus avant au Nord qu'on n'a jamais pu aller au Sud: ce qui est sans doute très-surprenant. En vain M. de Buffon veut-il nous persuader que les glaces de la mer du Sud sont formées par les gros fleuves qui descendent des Terres Australes, cela ne résout point la difficulté; puisqu'il ne s'agit pas de savoir où & comment les glaces se forment; mais il s'agit de dire pourquoi elles se fondent en été au 80^e degré dans notre latitude, pendant qu'elles ne se fondent jamais, en aucune saison, au 60^e degré dans la latitude opposée. Convenons donc que le froid n'y est, en tout temps, si violent que parce que l'im-

mens
de s'é
monta
où tou
sident
aux T
est cau
j'avou
cette e
prouve
quelco
roit dû
que d'e

Si u
Nord,
doit en
font pa
la Sued
retrait
de qua
bien vr
remmen
aux Et
accusa
écrit en
mer, pa
affoiblir
vres Jui
faits, de
scandale
Etats im
mais un
Jean Br
cette sag
une diff
que qui
ment de
qu'ils n'
cette diff
gué dans

mens surface de la mer y empêche l'atmosphère de s'échauffer assez pour faire entrer en fluidité les montagnes de glaces qui flottent sous le parallèle où tous les Argonautes ont été arrêtés. M. le Président de Brosses, dans son *Histoire des navigations aux Terres Australes*, prétend que ce phénomène est causé par le changement de l'Ecliptique; mais j'avoue sincèrement que je ne comprends rien à cette explication. D'ailleurs, comme il n'est pas prouvé que l'Ecliptique soit sujette à une variation quelconque, il me paroît que M. le Président auroit dû commencer par démontrer la cause avant que d'en déduire l'effet.

Si une puissance a poussé les eaux du Sud au Nord, une autre puissance de réaction a dû & doit encore les ramener vers le point d'où elles sont parties. Les observations des Naturalistes de la Suede ne nous permettent pas de douter de la retraite de la mer du Nord, qui baisse à peu près de quatre pieds six pouces en un siècle: il est bien vrai que le Clergé de la Suede, blessé apparemment par cette découverte, présenta, en 1747, aux Etats du Royaume un libelle dans lequel il accusa d'hérésie tous les savants qui ont parlé ou écrit en faveur du système de la diminution de la mer, parce que ce système, dit-on, ne tend qu'à affaiblir la foi aveugle qu'on doit aux anciens livres Juifs. Le célèbre M. Olof Dalin opposa des faits, des expériences, des démonstrations, à ces scandaleuses imputations du Clergé, auquel les Etats imposèrent silence sous peine de châtement; mais un évêque de la Finlande, nommé Maître *Jean Brouallius*, ou *Brouillonius*, a osé, malgré cette sage défense de la Diète générale, publier une dissertation dans laquelle il tâche de prouver que quinze physiciens qui ont observé le recule-ment de la mer, ont été quinze aveugles, parce qu'ils n'avoient pas des évêchés. J'ai lu en entier cette dissertation de Maître *Brouallius*, qui relégué dans son petit Diocèse d'Abo, ne paroît pas

avoir été trop instruit de l'état de la question agitée à Upsal & à Stockholm: il s'amuse à prouver qu'aucune goutte d'eau ne sauroit être anéantie; & si cela est, dit-il, pourquoi les damnables sectateurs de feu M. Maillat veulent-ils que la mer du Nord soit plus basse aujourd'hui qu'au temps de Ticho Brahé? Mais MM. Dalin & Swedenbourg n'ont jamais avancé qu'une goutte d'eau pouvoit être anéantie: ils ont seulement conclu que la mer, en se retirant du Nord, se rapprochoit du Sud.

J'ignore aussi profondément la cause de la première progression de l'Océan vers le Cercle Boréal; que la cause contraire de sa marche rétrograde vers le point opposé; mais s'il y avoit quelque justice dans mes observations, il faudroit conclure qu'il existe dans la Nature un mouvement périodique inconnu jusqu'à présent, qui fait rouler alternativement les eaux de la mer d'un pôle à l'autre; de sorte que les déluges ne sont pas des événements brusques, mais des effets nécessaires de la constitution de notre monde: & c'étoit le sentiment des anciens philosophes de l'Egypte, qui ont sans doute été les dépositaires d'un grand nombre de mémoires & de monuments historiques sur les destins de notre planète. Ces Philosophes Egyptiens dirent au Grec Solon: *certis temporum curriculis illuvies immissa cœlitus omnia populatur: multa que & varia hominum fuere exitia; ideo qui succedunt & litteris & Musis orbatu sunt* (*). D'où on peut inférer qu'ils regardoient les déluges comme des événements périodiques, & les siècles d'ignorance, & la ruine des arts comme des suites nécessaires des déluges.

Si les expériences faites sur les côtes du Danemarck & de la Suede, nous démontrent que les eaux retournent aujourd'hui du Septentrion au Midi, ne nous étonnons pas de trouver moins de terres à sec au-delà de l'Équateur qu'en deçà. Si

(*) Plato in *Timæo*.

Si
Passu
perce
dans
quenc
torités
fet d'u
qui ait
thèse.
derne
de la
conclu
me pr
s'est ac
nemen
s'élever
croisser
il se se
troit de
à sec,
se sero
superfici
finité d
le pr
un
mo
Manfred
jecter l
tant ab
n'étant p
bordem
torrents
nin, &
couleme
bas-fond
Il est
fredi, c
ait naufr
fleuves.
eût été

To m

Si la diminution de la mer est aussi sensible qu'on l'assure, dans les régions boréales, on devroit s'apercevoir, dira-t-on, de quelque chose de semblable dans notre petite Méditerranée. Quoique cette conséquence ne soit pas fort juste, on ne manque pas d'autorités pour prouver que la Méditerranée baisse en effet d'un siècle à l'autre; & je ne connois que *Manfredi* qui ait voulu porter quelque atteinte à cette hypothèse. Il convient qu'en confrontant les mesures modernes avec les anciennes, on s'aperçoit que le fond de la Méditerranée a beaucoup haussé; d'où il conclut que le niveau de l'eau a dû suivre la même proportion, & hauffer d'autant que le fond s'est accru; ce qui est un Sophisme, ou un raisonnement capricieux; puisque la Méditerranée n'a pu s'élever au-dessus de ses anciennes bornes par l'accroissement du fond: car à mesure de son élévation, il se seroit écoulé un égal volume d'eau par le détroit de Gibraltar, ou bien les côtes anciennement à sec, lorsqu'elles étoient de niveau avec la mer se seroient noyées en devenant plus basses que la superficie de la mer. Or on voit en Italie une infinité d'endroits que la mer a abandonnés, comme le port de Ravenne; on n'en sauroit indiquer un seul où la Méditerranée ait enfoncé ou surmonté la côte, ce qui seroit infailliblement arrivé si *Manfredi* avoit raisonné juste. Il ne faut pas m'objecter l'état des *Marais Pontins* qui n'ont jamais tant abondé en eaux que de nos jours, ces Marais n'étant pas formés, comme on le croit, par les débordements de la Méditerranée, mais par les torrents & les pluies qui descendent de l'Apennin, & qui manquant d'issue & de canaux d'écoulement, s'entassent de plus en plus dans les bas-fonds.

Il est absurde d'imaginer, comme à fait *Manfredi*, que le fond du bassin de la Méditerranée ait haussé par le sable & le limon charié par les fleuves. Il faudroit pour cela que toute l'Égypte eût été excavée par le Nil, l'Italie par le Po,

l'Allemagne par le Danube : cependant ces fleuves n'ont pas creusé visiblement leurs lits depuis plus de mille ans.

La vase que les eaux fluviales voient, n'est pas si considérable qu'il le paroît, & il y a en cela une illusion optique, très-réelle. Les eaux d'une rivière quelconque, les plus troubles au jugement des yeux, ne contiennent qu'environ soixante grains de terre sur cent-vingt livres d'eau. En faisant déposer de l'eau du Nil dans un tube de verre, on a vu que le sédiment n'étoit pas d'un huitième de ligne sur un volume d'eau qui sembloit avoir cinquante fois plus de limon qu'on n'en a obtenu par la précipitation.

Les tremblements de terre ont dû aussi ravager quelquefois notre globe ; mais je doute qu'ils aient jamais été aussi destructifs que les inondations. Je m'étonne même qu'aucune histoire, aucune tradition fasse mention de quelque bouleversement mémorable, occasionné par les secousses de la terre, entre le 52. & le 61. degrés de latitude septentrionale, dans le cœur du continent : je ne crois pas qu'aucune ville d'Allemagne ait jamais été renversée comme Lisbonne ; on n'en a pas même d'exemple dans le Nord de la France. Ce n'est que quand on avance vers le pôle ou vers la ligne au-delà des points marqués, que les tremblements deviennent à la fois fréquents & terribles.

Une autre observation qui n'est pas moins intéressante, c'est que la plupart des volcans de notre hémisphère sont situés dans des îles, ou fort près de la mer, le *Hecla* dans l'Islande, l'*Etna* dans la Sicile, le *Vesuve* sur le bord de la Méditerranée : on peut compter au nombre des petits volcans les *Isles Liparines*, qui fument très-souvent, quoiqu'elles ne renferment pas, comme on l'a soupçonné, un tuyau de communication entre le *Vesuve* & l'*Etna*. Entre les grands Vol-

cans, on
le *Conap*
l'île de
lant don
de l'*Etna*
rendo, &
tes les î
du Japon
plus ou
Manilles
sur-tout
Pic de T
de feu, &
pyramide
guliereme
de laves.
lene, de
leurs foy
Il est in
de notre c
volcans q
& sur tou
dents qu'o
ainsi que c
d'Angola
Cette si
îles me fa
un ingredi
tion des Py
semblent é
cans connu
sur ces spe
jamais que
midité de l
à la proprie
au moyen
verts dans
montagnes
dans plusie
clu que tou

ans, on compte le *Paranucan* dans l'isle de *Java*; le *Conapy* dans l'isle de *Banda*, le *Balaluan* dans l'isle de *Sumatra*: l'isle de *Ternutéa* un mont brûlant dont les éruptions ne le cedent pas à celles de l'*Etna*. On connoît les volcans des isles de *Firando*, de *Chiangen*, & de *Ximo*. Enfin de toutes les isles & les ilots qui composent l'Empire du Japon, il n'y en a aucune qui n'ait un volcan plus ou moins considérable, ainsi que les isles *Manilles*, les *Acores*, les isles du *Cap-vert*, & sur-tout celle de *del Fuego*. Aux isles *Canaries* est le *Pic de Ténériffe*, qui vomit encore des tourbillons de feu, & c'est le feu qui a élevé cette immense pyramide de débris de rochers calcinés, irrégulièrement entassés, & couverts de cendres & de laves. Les isles des *Papous*, celles de *Ste Hélène*, de *Socra*, de *Milo*, de *Mayn*, ont aussi leurs foyers plus ou moins allumés.

Il est impossible d'indiquer sur toute la surface de notre continent la vingtième partie d'autant de volcans que je viens d'en trouver sur des isles; & sur tout depuis que la plupart des monts ardens qu'on dit avoir existé en *Asie*, se sont éteints; ainsi que ceux dont on voit les ruines sur les côtes de *Angola* & de *Congo*.

Cette singulière position des volcans dans les isles me fait soupçonner que l'eau de la mer est un ingrédien nécessaire pour produire l'inflammation des *Pyrites* sulphureuses & ferrugineuses, qui semblent être le principal aliment de tous les volcans connus. Il consiste par les expériences faites sur ces especes de *Pyrites*, qu'elles ne s'enflamment jamais que par le contact de l'eau, ou de l'humidité de l'atmosphère; ce qu'on doit attribuer à la propriété qu'a le fer de décomposer le soufre au moyen de l'eau. Par les dépôts de laves découverts dans les *Pyrénées*, dans les *Alpes*, dans les montagnes de l'*Auvergne*, de la *Provence*, & dans plusieurs vallées de l'*Apennin*, on a conclu que tous ces endroits ont eu anciennement

des volcans, les laves étant des substances dont on ne peut rapporter l'origine qu'aux monts brûlants. Mais pourquoi ces foyers, placés aujourd'hui dans la terre-ferme, se sont-ils éteints, tandis que les volcans des isles ont continué à brûler? La cause en est bien claire selon moi: c'est que la mer s'étant retirée de leur voisinage, le feu a cessé, dès que la décomposition des Pyrites n'a plus eu lieu dans les entrailles de la terre, faute d'une quantité suffisante d'eau. On voit par la description que M. de Tournefort nous a laissée du *Mont Ararat*, qu'il a jadis eu plusieurs bouches qui ont versé des cataractes de feu; ce qui me porte à croire que dans des temps très-reculés la mer a baigné les racines de cette montagne, qui est de nos jours à une grande distance de la côte: aussi ne jette-t-elle plus ni flammes ni fumée.

Attribuer l'extinction des volcans de la terre ferme à la disette totale des matieres phlogistiques souterraines, c'est proposer une erreur manifeste; puisqu'il n'y a aucune raison de soutenir que ces matieres auroient été plutôt consumées dans le continent que dans les isles, ou au bord de l'Océan. Le Vésuve qui brûle de nos jours, a brûlé depuis plus de trois mille ans, comme je tâcherai de vous le démontrer par des arguments qui vous satisferont peut-être.

En poussant les fouilles d'*Herculanum* aussi avant qu'il a été possible, on est enfin parvenu jusqu'au pavé des rues, & aux fondement des maisons de cette ville ensevelie: on a détaché de ce pavé & de ces fondement plusieurs pierres, qu'on a tirées au jour, afin d'y amener à quelle classe de la Lithologie on devoit les rapporter; & par les essais qu'on en a faits, on a apperçu que c'étoient des laves taillées en carreaux. Ainsi on trouvoit déjà des matieres vitrifiées par les feux d'un volcan, dans le temps que les *Ausaniens* ou les *Auronces* bâirent *Herculanum*, qui est une

des pl
tomba
Grecq
Europ
l'époq
avant
lé tro
cet évé
ve fou
ve qu'i
tion d
pour
déjà si
âges av
doit av
tieres c
ses du
si prod
risé à s
nent n
ture.

LeVé
depuis
pieds c
conque
de cend
de Pyrit
ne, de
ammon
fondus
sont plu
montag
un si en
France
cubique
semblab
Pendant
en sortit
palmes
onze lie

des plus anciennes villes de l'Italie, puisqu'elle tomba sous le pouvoir des premières colonies Grecques ou Phéniciennes qui pénétrèrent en Europe par la Méditerranée: on ne sauroit fixer l'époque de sa fondation plus tard qu'à l'an 1330 avant notre ère vulgaire; de sorte qu'il s'est écoulé trois mille-quatre-vingt-dix-huit ans depuis cet événement jusqu'à nous; & comme le Vésuve fournissoit déjà alors des laves, c'est une preuve qu'il s'étoit allumé long-temps avant la fondation d'*Herculanum* où on a employé ces scories pour affermir les principaux édifices. L'Etna, déjà si fameux, par ses embrasements, plusieurs âges avant la naissance d'Homère & d'Hésiode, doit avoir brûlé de temps immémorial. Si les matières combustibles de ces deux grandes fournaises du Globe n'ont pu être épuisées pendant un si prodigieux laps de siècles; on n'est pas autorisé à supposer que les volcans de notre continent ne se soient éteints que faute de nourriture.

Le Vésuve peut contenir dans sa convexité solide, depuis sa base jusqu'à son entonnoir, 1510460879 pieds cubes de terre & d'autres substances quelconques: cependant si l'on calcule ce qu'il a jeté de cendre, de sables, de laves, de pierre-ponces, de Pyrites, de pierres phosphoriques, de *Pozzolane*, de scories, de mâchefers, de bitume, de sel ammoniac, d'alun, de soufre, & de métaux fondus, on verra que la masse & le volume en sont plus considérables que le corps total de la montagne, dont le creuset répandit, en 1737, un si énorme torrent de matières liquéfiées que *Francesco Serrao* les évalua à 316948161 pieds cubiques: il a fallu tout au moins un écoulement semblable pour eng'outir *Herculanum* & *Pompeïa*. Pendant le célèbre incendie de l'Etna en 1683, il en sortit deux fleuves de laves qui avoient trente palmes de profondeur, & qui se débordèrent à onze lieues de loin, *quisque suum populatus iter*.

D'où on peut aisément conjecturer quelle doit être la capacité du réservoir ou plutôt de l'abyme d'où ces matieres calcinées vitrifiées sont extraites par la force combinée du feu & de l'eau.

Ce qu'on a écrit jusqu'à présent sur la formation des montagnes, est sujet à tant de difficultés qu'il est impossible, quelque facile qu'on soit, de se contenter des systèmes proposés à ce sujet, & qui ont absolument perdu leur crédit, depuis qu'on sait que les plus hautes pointes montagneuses ne sont, dans aucun endroit de la terre, couvertes de dépouilles marines, de coquillages, de Dendrites, & d'autres pétrifications, quelque nom qu'on puisse leur donner : la mer n'a donc pas surmonté ces hauteurs, comme tant de Naturalistes l'ont dit, pour donner quelque consistance aux idées vagues sur lesquelles roulent leurs hypothèses. Je ne saurois me résoudre à croire que c'est l'Océan qui a formé les rochers dans lesquels on voit souvent des lits d'une seule espèce de pierre, prolongés pendant plus de trois lieues. Comment les eaux auroient-elles pu rassembler tant de substances similaires dans un endroit pour les déposer en un autre, & prévenir tout mélange de matieres hétérogènes au moment de la cohésion des corpuscules lapidifiques ? Qu'on discerne des détriments de coquillages dans les marbres, cela n'est pas étonnant ; puisque tous les marbres ne sont que des coagulations ; mais on n'a jamais vu, & on ne verra jamais aucune coquille, ni aucun corps marin, dans la pierre de roche, ce qui prouve indubitablement que cette sorte de pierre, dont on trouve des montagnes entières, n'a point été décomposée & recomposée par les vagues de la mer : c'est une substance homogène, primitive, & aussi ancienne que le monde. J'aimerois autant qu'on écrivit un Traité sur la formation des étoiles que sur la formation des rochers, qui ont été élevés par les mains puissantes de la Nature créatrice, à laquelle nous

devons
phes ra
les mon
fort néce
me en
vations
Orienta
la plus
réalité d
que des
res desc
direction
à la fois
ment ex
montagn
Les p
hauteur
l'Oby,
d'Obska
perd dan
la Nouv
Jana, &
la même
Ulla, qu
dans la
fleuve sa
Eleuths,
un cours
cher à l'E
compter
directem
m'objecte
propreme
mon énu
Jemba, q
chargent
fleuves, r
sa source
parte de c
ier, & qu

devons la petite planète sur laquelle les philosophes raisonnent. Il paroît qu'en raisonnant sur les montagnes, on n'a pas fait une distinction fort nécessaire; on a confondu, avec ce qu'on nomme en général des montagnes, les grandes élévations convexes, telle que celle de la Tartarie Orientale, qu'on peut regarder comme la bosse la plus énorme du Globe. Pour s'assurer de la réalité de cette élévation, il n'y a qu'à observer que des fleuves considérables & de grandes rivières descendent de cette pente selon différentes directions opposées entr'elles; ce qui démontre à la fois que le terrain y est convexe & extrêmement exhaussé, sans qu'on y découvre une seule montagne comparable à celles de la Suisse.

Les principaux fleuves qui découlent de cette hauteur vers les points cardinaux du monde, sont l'*Oby*, qui se décharge au Nord dans le golfe d'*Obskaia-Guba*; *Genisxa* ou le *Genisséa*, qui se perd dans la mer glaciale, vis-à-vis de la pointe de la Nouvelle-Zemble; le *Chatanga*, le *Lena*, le *Jana*, & le *Kowinna* qui se jettent tous quatre dans la même mer; l'*Uda*, & l'*Amour*, ou le *Sagalien*. *Ulla*, qui vont porter vers le Nord-Est leurs eaux dans la mer du *Kamschatka*; le *Hoang*, ou le fleuve safrané, qui, né à *Kokonor* au pays des *Eleuths*, perce la grande muraille, & va, après un cours de huit-cents *Lis* Chinois, se déboucher à l'Est dans le golfe de *Nonkin*. Je pourrois compter encore le *Gange* & l'*Indus*, qui coulent directement vers le Sud; mais comme on pourroit m'objecter qu'ils ne viennent pas de la Tartarie proprement dite, je ne les comprends pas dans mon énumération; mais j'y mets le *Jalk* & le *Jemba*, qui serpentent vers l'Occident, & se déchargent dans la Caspienne. Il n'y a aucun de ces fleuves, tous plus grands que la *Seine*, qui n'ait sa source dans la Tartarie: il n'y en a aucun qui ne parte de cette hauteur dont je viens de vous parler, & qui doit être bien plus considérable que ne

le disent les Jésuites, qui prétendent l'avoir mesurée; mais cette entreprise eût exigé plus de connoissances géométriques, pour la pratique des nivellemens, que n'en possédoient Gerbillon, Verbiest, & leurs semblables.

La Suisse est en petit pour l'Europe ce qu'est la Tartarie en grand pour l'Asie; avec cette différence que la Suisse a des montagnes perpendiculaires, infiniment plus élevées que le mont *Sabatzi-Nqs*, dans la partie de la Tartarie, que les Modernes nomment la *Sibérie Sakutiennne*. Si la diminution des montagnes fort escarpées est aussi effective qu'on veut nous le persuader, la Suisse deviendra, au bout de plusieurs millions de siècles, une élévation convexe, de pyramidale qu'elle est de nos jours. Les pluies, les neiges fondues, les sources, les torrents qui descendent des pointes montagneuses, doivent détacher & entraîner dans la plaine, par le seul effort de leur poids & de leur chute, une certaine quantité de terres, de pierres, & de sables: les angles & les côtés les plus exposés à l'action & au choc de l'air doivent se fêler & se décomposer: les vents doivent en balayer les fragments les plus menus: les piliers, qui supportent des masses de rochers isolés, doivent s'affaisser à la longue, & occasionner des éboulemens effroyables, tel que celui qui écrasa la ville de *Pleurs*. Tout cela est vrai; mais le temps requis pour tronquer le sommet d'une montagne & l'aplatir pourroit bien aussi user notre Planete, & amener enfin la Nature au dernier degré de décrépitude. Il suffit de commencer à être pour se voir condamné à finir; notre existence même ne durera pas cinq cents ans si l'on en croit Newton, qui a calculé que la plus forte des 39 Comètes connues jusqu'à présent viendra, en l'an 2255, heurter si violemment notre Soleil, qu'il n'y a plus aucune espérance qu'il soit encore en état d'éclairer les habitans de notre monde, après cet accident. Il faut que ce soit un grand plaisir de prédire des

malheur
n'a pu r
d'annonc
vers, do
dans l'Ap
il est dan
prend pa
menter.

Comm
vexes de
plus anci
Tartares
autres: a
quelque
té, ont-
étoient le
le plus in
est, à mo
livre, où
entre que
l'ancienne
aux habit
rem omnib
Maxotim,
re decurrant
tiis, anti

Rien de
par les co
jourd'hui
Pompée,
dans des H
guste. Les
des Tartar
qui mérit
nes, que
ont usurp

J'ai déjà
losophique
gnes, que
pendant le

malheurs, puisque le plus sage des philosophes n'a pu résister au penchant de prophétiser, & d'annoncer l'instant de la combustion de l'univers, dont il avoit apparemment puisé le goût dans l'Apocalypse, lorsqu'il la commenta. Tant il est dangereux de lire des livres qu'on ne comprend pas, & plus dangereux encore de les commenter.

Comme c'est sur les plus grandes élévations convexes de notre continent qu'on doit chercher les plus anciens peuples, il n'y a aucun doute que les Tartares ne l'emportent, à cet égard, sur tous les autres: aussi les Historiens Grecs & Romains, quelque entêtés qu'ils ayent été de leur antiquité, ont-ils reconnu de bonne foi que les Scythes étoient les aînés de tous les hommes. Le passage le plus intéressant des écrits de l'abrégiateur Justin est, à mon avis, le chapitre premier du second livre, où il rend compte de la contestation élevée entre quelques Egyptiens & quelques Scythes sur l'ancienneté de leurs nations: ces Scythes dirent aux habitans de l'Egypte, *Scythiam adeo editiorum omnibus terris esse, ut cuncta flumina ibi nata in Maxotim, tum deinde in Ponticum & Ægyptium mare decurrant. His igitur argumentis superatis Ægyptiis, antiquiores semper Scythæ visi.*

Rien de plus surprenant que de voir vérifié, par les connoissances Géographiques qu'on a aujourd'hui de la Tartarie, ce discours que Trogue Pompée, qui vivoit sous Auguste, avoit puisé dans des Historiens bien antérieurs au siècle d'Auguste. Les Chinois conviennent qu'ils descendent des Tartares, qui ne descendent de personne, & qui méritent, par conséquent, le titre d'Aborigènes, que tant de nations qui ne le méritoient pas, ont usurpé tant de fois.

J'ai déjà fait observer, dans mes *Recherches philosophiques sur les Américains*, que les montagnes, quelque hautes qu'elles soient, n'ont pu, pendant les grandes inondations servir de retraite.

aux hommes échappés au naufrage de leur patrie ; parce que les sommets de ces montagnes, d'autant plus stériles, d'autant plus arides qu'elles sont plus élevées, ne sauroient produire assez de plantes alimentaires pour sustenter les familles réfugiées avec leurs troupeaux : dix personnes ne vivroient pas dix jours sur la pointe du mont *Jura*, où le froid & la faim les assailliroient tour-à-tour. C'est sur des convexités semblables à celles de la Tartarie que les débris de l'espece humaine ont dû trouver des asyles contre la crise des éléments & la fureur des eaux débordées.

Si les Tartares n'avoient pas tant de fois détruit, pendant leurs guerres, les bibliothèques formées par les savants du Thibet ; si un malheureux Empereur de la Chine n'avoit ordonné à ses sujets, sous peine de vie, de brûler tous les livres & tous les manuscrits (*), on auroit sans doute pu recueillir, dans la haute Asie, beaucoup de faits très-propres à éclaircir l'histoire de notre globe ; qui nous paroît si moderne, quand on consulte les monuments des hommes, & qui est si ancien, quand on consulte la Nature. Un Na-

(*) La destruction générale des livres Chinois par un barbare dont le nom ne mérite pas d'être prononcé, l'incendie de la Bibliothèque d'Alexandrie sous Jules-César, l'incendie de cette même Bibliothèque, rétablie en partie, sous le Calife Omar, la destruction des anciens Auteurs Grecs & Romains sous le Pape Grégoire, sont, à mon avis, les plus tristes événemens de l'histoire du genre humain, parce qu'ils nous ont privés d'une infinité de connoissances que les hommes ne pourront jamais recouvrer : les archives du monde y ont péri. Cependant nos Chronologistes modernes fixent hardiment l'époque de l'origine de toutes les nations : à voir la hardiesse avec laquelle ils proposent leurs vains calculs, on croiroit qu'ils ont lu & re'u tous les livres & tous les manuscrits détruits à la Chine, au Thibet, en Egypte, & à Rome ; mais ils en ignorent jusqu'aux titres.

aturaliste
ment bi
nées. d'
tre l'âge
suite de
du mon
re qu'un
duire à c

L'Em
Seigneur
pieux su
fit jeter
na attent
trificatio
pouce, e
on concl
& haute
pouce en
ver à sa t
te-mille
trifiés do
hauteur,
arbres. d
raisonner
un défaut
plus rien
sition qu'
substance
plus pron
nube où è
doute des
dent dava
& végéral
tion de ce
terminer
quelconq
différence
terreins,
positions
que cette

aturaliste dont les idées & les destins ont été également bizarres, s'étoit flatté, il y a quelques années. d'avoir découvert un moyen pour connoître l'âge des pétrifications, d'où on a voulu ensuite déduire une Théorie pour connoître l'âge du monde; mais c'est se faire illusion que de croire qu'une méthode défectueuse puisse jamais conduire à des résultats exacts.

L'Empereur défunt ayant demandé au Grand-Seigneur la permission de faire arracher quelques pieux sur lesquels a été fondé le pont que Trajan fit jeter sur le Danube dans la Servie, on examina attentivement ces poutres, & l'on vit que la pétrification n'y étoit avancée que de trois quarts de pouce, en quinze-cents & quelques années; d'où on conclut qu'une pièce de bois d'égal épaisseur, & haute de quarante pieds, se pétrifieroit d'un pouce en vingt siècles, & employeroit, pour arriver à sa transmutation totale, neuf-cents-soixante-mille ans. Or comme on déterre des arbres pétrifiés dont le tronc a plus de quarante pieds de hauteur, qu'on juge, dit-on, du temps où ces arbres doivent avoir été abattus, ou enfouis. Ce raisonnement seroit admirable, s'il ne renfermoit un défaut qui l'affoiblit au point qu'il ne signifie plus rien: le paralogisme consiste dans la supposition qu'il n'y a pas des eaux, des terres, & des substances où la pétrification s'exécute beaucoup plus promptement que dans cette partie du Danube où étoit situé le pont de Trajan. Il y a sans doute des endroits où les suc's lapidifiques abondent davantage, & où les corps du regne animal & végétal sont plutôt transmués par l'imprégnation de ces suc's. Comme il est impossible de déterminer la durée moyenne du temps qu'un corps quelconque emploie pour se pétrifier, à cause des différences presqu'innombrables des circonstances, des terrains, des qualités de l'eau & de l'air, & des positions mêmes de ce corps, on conçoit bien que cette méthode, ne pouvant jamais être per-

fectionnée, ni même améliorée; ne sauroit servir à résoudre le problème auquel on l'a voulu appliquer. Ainsi le degré de pétrification des poutres tirées du Danube ne nous instruit pas mieux que les coquillages qu'on voit dans plusieurs pierres au haut des pyramides de l'Égypte.

En finissant cette lettre, je tâcherai, Monsieur, de répondre à quelques objections qu'on m'a faites sur l'endroit de mon ouvrage où je dis qu'on n'a jamais découvert nulle part des monuments de l'industrie humaine, antérieurs au déluge. On a cru que j'aurois dû en excepter les haches de pierre qu'on déterre en Suede & en Allemagne, à de très-grandes profondeurs, & qui doivent être extrêmement anciennes, ayant été employées avant l'invention du fer & du cuivre. J'avoue que ces monuments peuvent être anté-diluviens: mais ils peuvent être aussi bien postérieurs à cet événement, car les Sauvages du nouveau Monde s'en servent encore aujourd'hui: quand on trouvera donc, dans mille ans, de semblables instruments dans le Canada, ou dans les bois de la Guiane, on se trompera si on les prend pour des antiquités antérieures au déluge.

J'ai vu trois especes de haches de pierre, découvertes en Allemagne; & par la comparaison que j'en ait faite avec celles qu'on nous envoie de l'Amérique, je n'y ai pu discerner la moindre différence, ni quant à la forme ni quant à la matière; hormis qu'il y a de ces instruments venus du nouveau Monde, qui sont faits de pure Agate, & que je n'en ai pas encore rencontré de cette sorte de pierre parmi ceux qu'on déterre en Europe. Ces haches sont quelquefois enfouies, comme on l'a dit, à de très-grandes profondeurs, mais on en trouve aussi dans les tombeaux Celtiques (*), & à la superficie du sol. il y a quelques années que le hazard

[*] Si on trouve des haches de pierre dans les tombeaux des anciens Celtes & des anciens Germains, on conçoit que ces monuments ne sauroient être réputés pour anté-diluviens.

me fit d
m'occu
de pier

Les H
substan
silicée,
par les
vention
des poin
des hach
cule qu
ciens q
pierres
été desti
il ne fa
noissanc
stinguer
mées pa
mains de
riteroien
de l'Amé
on aigu
une hach
en or, &

Telles
prends la
joindre d
ceux qui p
à l'Afriqu
temps &
quée entr
tout entre
montre a
tése, dont
de le plai
de & du
MON

me fit découvrir, dans un terrain marécageux où je m'occupois à herboriser, une hache & un marteau de pierre, qui n'étoient pas à un demi pied en terre.

Les Pyrites, les Céraunias, & des pierres d'une substance très-dure, tantôt argilleuse & tantôt silicée, ont été le plus communément employées par les Sauvages des deux continents, avant l'invention du cuivre & du fer, pour en fabriquer des pointes de fleches, des couteaux, des coings, des haches, & des marteaux. Rien n'est plus ridicule que d'entendre dire à des prétendus physiciens que tous ces instruments ne sont que des pierres naturellement figurées, qui n'ont jamais été destinées aux usages qu'on leur attribue; mais il ne faut qu'être légèrement versé dans la connoissance des fossiles & des minéraux, pour distinguer, au premier coup d'œil, les pierres formées par les jeux de la nature d'avec celles que les mains des hommes ont taillées. Ces physiciens mériteroient bien qu'on les envoyât chez les Sauvages de l'Amérique, qui leur enseigneroient comment on aiguise & emmanche une pyrite pour en faire une hache, quand on a le double malheur d'abonder en or, & de manquer de fer.

Telles sont, Monsieur, les observations que je prends la liberté de vous communiquer; j'aurois pu y joindre de longues remarques sur le sentiment de ceux qui prétendent que l'Amérique a jadis été réunie à l'Afrique; mais je n'ai pas voulu abuser de votre temps & de votre patience. La différence très-marquée entre les animaux des deux continents, & surtout entre ceux qui habitent les Tropiques, démontre assez le peu de probabilité de cette hypothèse, dont une plus ample discussion eût trop retardé le plaisir que j'ai de vous assurer de la gratitude & du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur***.

Ce 3 de Nov. 1768.

L E T T R E I V.

à Mr. * * *

Sur le Paraguai.

SI l'on pouvoit démontrer que Mr. de Montesquieu étoit bien informé de l'état des Missions du Paraguai, lorsqu'il en a parlé avec tant d'éloge, il ne conviendroit à personne de rejeter le témoignage d'un écrivain si respectable; mais j'ose dire qu'il est impossible que l'auteur de *l'Esprit des Loix* ait été instruit de la nature d'un établissement dont aucun homme en Europe, si on en excepte le Général des Jésuites, & son Secrétaire au département de l'Amérique, n'avoit alors aucune connoissance. C'étoit un secret impénétrable, *quod latet arcanâ non enarrabile fibra*; & ce secret même a fait plus de tort à ces Religieux qu'ils ne le pensent, puisqu'il est naturel, quelque bien intentionné qu'on soit, de soupçonner des intrigues criminelles dans tout ce qu'on cache, avec tant de soin & d'anxiété, aux yeux du public.

Je blâme extrêmement les chefs des Missions de s'être opposés, en 1731, à la visite que l'Audience Royale de *Chuquisaca* voulut faire de l'intérieur du Paraguai, dont on parloit très-mal depuis plus de cinquante ans. Si toutes les horreurs que la Remommée en divulguoit, n'avoient été que des calomnies, pourquoi ne pas accepter l'inspection projetée? Pourquoi ne pas saisir avidement une occasion si éclatante de se justifier, devant l'Europe & devant l'Amérique, des crimes dont on étoit accusé? La vertu ne perd jamais à se montrer.

Il y a dans le Tribunal de *Chusquisaca* un Fiscal qui porte le titre de *Procureur des Indiens*: cette charge importante n'est que trop souvent

Tivrée à c
bles, ou
cains, le
ou ne les
avoit été
me éclair
l'esclavag
d'avoir r
obligé en
l'état des
qu'il sero
né, à l'Au
ler visiter
du conse
munirent
expédiée
étoit orde
pecter en
les éclair
aussi prom
immédiat
Antequ
gné d'un
de *Mena*.
signifier a
leur comm
il étoit ch
qu'il s'éto
permettroi
Missions,
roit infalli
soit pas to
tendoit réf
en chemin
nés, & co
main, tom
pa que par
assassins, q
Mena, qui
qu'il avoit

Tivrée à des prévaricateurs, à ces juges lâches, foibles, ou avarés, qui loin de soulager les Américains, les oppriment, ou les laissent opprimer, ou ne les vengent pas; mais en 1731 cet emploi avoit été confié à Dom Joseph de Antequera, homme éclairé, intègre, & courageux, qui touché de l'esclavage horrible où l'on accusoit les Jésuites d'avoir réduit les habitants du Paraguai, se crut obligé en conscience de reconnoître par lui-même l'état des choses, & de remédier au mal, autant qu'il seroit en lui. Il présenta un mémoire raisonné, à l'Audience pour obtenir la permission d'aller visiter le Paraguai, ce qui lui fut accordé du consentement de tous les assesseurs, qui le munirent d'un plein-pouvoir, & d'une patente expédiée selon les formes usitées, par laquelle il étoit ordonné à tous les Missionnaires de le respecter en sa qualité de Visiteur, de lui procurer les éclaircissements qu'il désireroit, & d'obéir aussi promptement à ses ordres qu'aux décisions immédiates de Sa Majesté Catholique.

Antequera partit la même année, accompagné d'un seul Alguazil-major, nommé *Joseph de Mena*. Arrivé à la ville de l'Assomption, il fit signifier aux Jésuites les motifs de sa venue, & leur communiqua une copie de la patente dont il étoit chargé. *Los Padres* lui firent répondre, qu'il s'étoit donné une peine inutile, qu'ils ne permettroient jamais qu'il mit le pied dans leurs Missions, & que s'il l'entreprendoit, il s'en repentiroit infalliblement. Antequera, qui ne connoissoit pas toute la méchanceté de ceux qu'il prétendoit réformer, méprisa ces menaces, & se mit en chemin; mais un gros peloton d'Indiens armés, & commandés par des Jésuites la pique en main, tomba si brusquement sur lui qu'il n'échappa que par une fuite précipitée à la fureur de ces assassins, qui blessèrent dangereusement l'Alguazil *Mena*, qui vouloit résister à un Jésuite Allemand qu'il avoit en tête.

L'affaire n'en resta pas là : le chef des Missions rebelles, écrivit à *Dom Armendariz*, *Marquis de Castel Fuerte*, trente troisieme Vice-Roi du Perou, & dévoué sans réserve aux intérêts de la Société : il lui représenta dans sa lettre qu'un certain aventurier, nommé *Antequera*, ayant paru à la ville de l'Assomption, avoit voulu s'y faire déclarer Roi du Paraguay; mais que les Jésuites, comme de très-fidèles sujets de Sa Majesté Catholique, leur gracieux Souverain, avoient fait chasser ce bandit digne du dernier supplice, & qu'en recompense d'un service si signalé, ils s'attendoient à une gratification de la part de son Excellence.

Le Marquis de *Castel*, ayant lu cette lettre, ordonna, sans examen ultérieur, à ses satellites de jeter le Vifiteur *Antequera* dans un cachot à *Lima*, où on lui fit une espèce de procès, dans lequel ses avocats écrivirent cinq mille feuilles de papier pour prouver son innocence, qui n'avoit pas besoin d'être prouvée; car peut-on imaginer une absurdité plus grossiere que de soutenir qu'un membre de l'Audience de *Chuquisaca*, député par son corps, muni d'une patente authentique, & accompagné d'un seul domestique, avoit voulu en valir une province entiere? Vous pensez sans doute Monsieur, qu'on renvoya cet infortuné, qu'on le rétablit dans sa charge, qu'on le loua de son zèle, qu'on le paya de ses peines, qu'on l'exhorta à continuer, qu'on châtia ceux qui avoient osé l'interrompre dans la respectable fonction de son ministère; mais vous vous trompez. Le marquis de *Castel* voulant à tort & à travers qu'*Antequera* fût pendu, on le pendit en effet le cinquieme de Juin (*).

La

[*] Si vous me demandez ce que devint l'*Aiguazil Mena*, je vous dirai qu'il fut, ainsi que son maître, pendu, quoiqu'à demi-mort des suites de la blessure qu'il avoit reçue à l'escarmouche de l'*Assomption*.

La vi
très-in
ta contr
Pérou,
d'une ex
nifestes
tous les p
si jamais
de plusie
le massa
prévenir
conduite
ne se s
quera, de
lamité pu
Les honn
de *Chuqu*
du ressent
le supplic
nes, & c
Jésuites a
jusqu'au m
à regardée
Providenc
Le plus
vé au Para
c'eût été l'e
portable. j
Cela est si
s'étoit pas
la fortune
lesquelles i
lement les
parce qu'il
qu'ils rédui
avoient le n
vernoient c
état de liber
mettre aux
un instrum
Tom. II.

La ville de *Lima*, à la vue de cette exécution très-inattendue, en fut si indignée qu'elle se révolta contre son trente-troisième Vice-Roi : tout le Pérou, à la nouvelle de cet assassinat, se souleva d'une extrémité à l'autre ; tant les injustices manifestes ont de pouvoir sur le cœur humain dans tous les pays du monde. Cette révolte si excusable, si jamais une révolte pouvoit l'être, fit couler le sang de plusieurs milliers d'hommes, dont on n'impute le massacre qu'aux Jésuites, qui auroient pu le prévenir. S'ils n'avoient rien eu à craindre, si leur conduite au Paraguay eût été irréprochable, ils ne se seroient pas opposés à la visite d'*Antequera*, dont la mort fut regardée comme une calamité publique, & un excès inoui de la tyrannie. Les honnêtes gens de *Lima*, de *Cusco*, de *Cuenca*, de *Chuquisaca*, prirent le deuil, sans se soucier du ressentiment de leur Vice-Roi deshonoré par le supplice d'un innocent poursuivi par des moines, & depuis cette triste époque, le crédit des Jésuites a toujours diminué dans ces contrées, jusqu'au moment de leur entière expulsion qu'on a regardée, dans le Pérou, comme un coup de la Providence.

Le plus affreux désordre que le visiteur eût trouvé au Paraguay, si l'on ne l'avoit pendu à *Lima*, c'eût été l'oppression de ses habitans sous l'insupportable joug de leurs prétendus convertisseurs. Cela est si vrai, que le Pape Benoît XIV, qui ne s'étoit pas dispensé d'aimer les hommes pour faire la fortune des prêtres, a publié deux Bulles dans lesquelles il excommunie clairement & formellement les Jésuites Missionnaires au Paraguay, parce qu'il étoit venu à sa connoissance, dit-il, qu'ils réduisoient en esclavage tous les Indiens qu'ils avoient le malheur de baptiser, & qu'ils les gouvernoient comme des animaux qu'on tire de leur état de liberté pour les subjuguier, & pour les soumettre aux travaux. Employer la religion comme un instrument du Despotisme, c'est le crime le

plus réfléchi, & par conséquent le plus atroce: qu'on puisse imaginer: c'est se moquer de Dieu pour tyranniser les hommes. Et pourquoi faire esclaves les indigènes du Paraguai, sinon pour s'approprier le fruit de leur sueur, & le produit de leur travail? Car on ne nourrit pas des milliers de forçats par le seul plaisir de leur commander ou de les battre. L'ambition peut être combinée avec l'avarice; mais l'avarice l'emporte toujours.

Ces oppresseurs politiques des Indiens avoient donc de bonnes raisons pour défendre l'entrée de leurs états à tout étranger, de quelque qualité ou de quelque pays qu'il fut. On a voulu nous faire accroire que cette défense n'a jamais existé, & que c'a été une pure invention de ces mêmes novellistes qui avoient couronné Roi de Paraguai un certain scélérat qu'on nommoit le *Frere Nicolas*, qu'on disoit être né à Leipzig; mais comme je n'ai avancé, & n'avancerai dans le cours de cette Lettre, que des faits incontestablement vrais, que personne ne sera jamais en état de démentir, je vous fournirai la preuve de ce singulier édit: L'Espagnol Dom Juan, envoyé sous l'Equateur pour y mesurer la terre, qu'il ne mesura pas, a publié une relation de son voyage, dans laquelle il donne tant de marques de sa tendresse & de son affection pour *Los Padres*, qu'on ne sauroit récuser son témoignage, de sorte qu'on peut le citer hardiment.

« Les Missionnaires ne souffrent jamais, dit-il, qu'aucun habitant du Pérou, de quelque nation qu'il soit, Espagnol, ou Métif, ou autre, entre dans les Missions qu'ils administrent au Paraguai, non pour cacher ce qui s'y passe, par crainte que l'on partage avec eux le commerce des denrées qu'on y recueille, ni par aucune des raisons avancées gratuitement par des personnes envieuses; mais pour que les Indiens, qui ne sont que sortis de leur barbarie, & d'entrer dans

« les vo
 « état d
 « d'autr
 « eux, &
 « Ces I
 « la ran
 « font t
 « gers v
 « arrivés
 « droit d
 « nonçan
 « pour le
 « roit le
 « vent au
 « tout ce
 « qu'il bl
 Cette f
 si ridicule
 vain qui
 souviens
 ble. Si un
 térieur du
 nes, qu'il
 souverain
 à main ar
 de scanda
 quera, qu
 fort de ces
 admis? Po
 exprès de
 sente la pe
 rrique? Vo

(*) Voyez
 On peut
 un mot de
 franciscain
 les missions
 prends pas
 pièce. si pit

les voies de la lumière, se maintiennent dans cet état d'innocence & de simplicité. Ne connoissant d'autres vices que ceux qui sont communs parmi eux, & qu'ils ont aujourd'hui en abomination. . . . Ces Indiens ne connoissent ni l'obéissance, ni la rancune, ni l'envie, ni les autres passions qui sont tant de maux dans le monde; si les étrangers venoient chez eux, à peine y seroient-ils arrivés que leur mauvais exemple leur apprendroit des choses qu'ils ignorent, & bientôt renonçant à la modestie & au respect qu'ils ont pour les instructions de leurs curés, on exposeroit le salut de tant d'ames. . . . Ces Indiens vivent aujourd'hui dans la parfaite croyance que tout ce que le curé dit, est bien, & que tout ce qu'il blâme, est mal (*).

Cette façon d'excuser les tyrans du Paraguai est si ridicule, & sur-tout dans l'ouvrage d'un écrivain qui prétendoit être Géometre, que je ne me souviens pas d'avoir lu une apologie plus pitoyable. Si un étranger avoit voulu pénétrer dans l'intérieur du Paraguai, malgré la défense de ces moines, qu'il n'étoit pas obligé de reconnoître pour souverains du pays, on l'eût sans doute repoussé à main armée: on l'eût assassiné pour l'empêcher de scandaliser les Indiens; mais pourquoi Antequera, qui ne venoit que dans la vue d'adoucir le sort de ces créatures malheureuses, ne fût-il point admis? Pourquoi ne respecta-t-on point les ordres exprès de l'Audience de *Chuquisaca*, qui représente la personne même du Roi d'Espagne en Amérique? Voilà ce que l'apologiste eût dû nous ex-

(*) Voyage au Pérou, tom. I. in-4^o. p. 549.

On peut se convaincre par ce passage qu'il n'y a pas un mot de vrai dans la prétendue relation d'un moine franciscain, qui assure qu'il a pénétré dans toutes les missions du Paraguai d'un bout à l'autre: Je ne comprends pas comment M^r. Surgy a pu faire usage d'une pièce si pitoyable dans ses *Mémoires Géographiques*.

pliquer, sans s'appesantir sur le salut des Indiens qui n'a jamais entré pour rien dans toute cette affaire. Busris & les Scythes du Pont-Euxin, qui immoleroient les étrangers, sont mille fois plus excusables que des religieux, qui n'ayant aucun droit ni sur le Paraguai, ni sur ses habitans, y dictoient des loix barbares & contraires à tous les principes du droit des gens: je ne crois pas que l'histoire nous offre un seul exemple d'un tel abus, si long-temps toléré par ceux qui auroient dû s'y opposer de tout leur pouvoir.

Dès l'an 1609, les Jésuites avoient dans la province du Paraguai huit couvents, & deux résidences (*), qui ne faisoient encore aucune disposition pour s'emparer du pays, la *Société de Jésus* n'étant occupée alors que de son Collège de *Potosi*, qu'on venoit de construire à côté de la grande Mine, & de ses Missions du Mexique, qui furent décréditées ensuite par la fameuse lettre de *Jean de Palafox*, évêque de *Tlaxcala*, ou de *Los Angelès*, qui se plaignit au Pape que les Jésuites avoient voulu le faire lapider, qu'ils tenoient une foire dans leurs couvents, qu'ils s'étoient rendus maîtres de quelques mines d'or & d'argent, & qu'ils avoient appris aux Indiens à ajouter à l'Oraison dominicale cette clause édifiante: *Seigneur, délivrez-nous de tout mal, & de notre évêque Palafox*. Quoique ce vénérable serviteur de Dieu soit mort depuis plus de cent ans, les Américains de *Tlaxcala* récitent encore aujourd'hui cette prière mot à mot, comme on l'avoit enseignée à leurs ayeux.

Cette lettre, adressée au souverain Pontife, &

(*) En 1609 on ne comptoit dans tout le Paraguai que 116 Jésuites, & le nombre n'a point été tant augmenté depuis qu'on se l'étoit imaginé, comme je le dirai dans l'instant. Dans le courant de cette même année, il y avoit 370 de ces Religieux au Pérou, 340 dans le Mexique, 100 dans la nouvelle Grenade, & aucun chez les Patagons.

plusieurs
suites q
de Mexi
de trop
les yeux
ne pouvo
termina
man & le
qu'incon
s'agissoit
ou de l'H
jet n'étoit
réuni, da
d'Indiens
de ce pro
tous les sa
fer sur les
l'Uruguai
du Paragu
hordes de
après plu
petite nati
vingt mille
tons qu'on
on détruisi
comme les
Espagne, c
19 ans les
commerce
sivement to
drogue, qu
empêcher q
ne reconn
des feuilles
la falsifier : c
de Botaniste
géral précie
Encyclopéd
d'avec l'Herb
la même che

plusieurs autres motifs firent comprendre aux Jésuites qu'ils travailloient en vain dans le centre de Mexique & du Pérou, où ils étoient entourés de trop de surveillants, & tenus sous la main & les yeux des Vice-Rois, sur la faveur desquels on ne pouvoit pas toujours compter; ce qui les déterminâ à porter tous leurs efforts vers le Tucuman & le Paraguai, provinces écartées, & presque inconnues aux Espagnols mêmes. Comme il s'agissoit de s'emparer de la traite exclusive du Thé ou de l'Herbe Paraguaise, ils virent que ce projet n'étoit pas praticable s'ils n'avoient avant tout réuni, dans des liens marqués, plusieurs milliers d'Indiens, pour les appliquer à la culture. Pleins de ce projet, ils firent par leurs émissaires saisir tous les sauvages des deux sexes qu'on put ramasser sur les rives du Parana, du Guayra, & de l'Uruguay, afin de les transplanter dans le cœur du Paraguai: en joignant à ces colonies quelques hordes de Chiquites & de Guaraniens, on parvint, après plusieurs années de travail, à former une petite nation sédentaire, à peu près de quatre-vingt mille hommes, qu'on fit cabaner dans les cantons qu'on leur assigna pour y cultiver le Thé, dont on détruisit les plants dans tous les autres endroits, comme les fermiers du Tabac ont fait en France, en Espagne, & en Autriche; de sorte qu'au bout de 19 ans les Jésuites plierent cette riche branche de commerce entre leurs mains, & fournirent exclusivement toute l'Amérique méridionale de cette drogue, qui y est d'un usage indispensable. Pour empêcher qu'il ne s'échappât des graines, ou qu'on ne reconnût l'espece de la plante par l'examen des feuilles, ils imaginèrent de la pulvériser & de la falsifier: cette méthode a si bien réussi, que plusieurs Botanistes savent définir le caractère de ce végétal précieux aux Américains. Le Dictionnaire Encyclopédique semble distinguer le *Caamini* d'avec l'Herbe Paraguaise: cependant ce n'est que la même chose sous des noms différents, & j'a-

puis vous assurer que le Caamini est composé des sommités & des follicules de la plante Paraguaïse, dont les tiges & les rameaux servent à fabriquer un Thé plus grossier, inférieur en qualité & en prix.

Plusieurs Indiens, dépouillés de leurs plantations, n'ayant plus de quoi vivre, furent contraints de se soumettre aux Jésuites pour ne pas mourir de faim : d'autres allèrent porter leurs plaintes à Cusco, à Buenos-Ayrès, & devant les gouverneurs Espagnols des principales villes, qui en instruisirent leur cour, & il n'y a aucun doute que ces griefs n'ayent été plusieurs fois examinés au grand Conseil des Indes à Madrid, où le crédit de la Société l'emporta toujours sur le zèle des Ministres, qui gémissaient en secret de voir deux brillantes provinces de l'Espagne, le Paraguay & la Californie, envahies par des Saints au milieu de la paix.

L'auteur d'un ouvrage fort singulier, intitulé : *Essai sur le Commerce des Jésuites*, évalue les profits qu'ils ont faits sur le Caamini, le Matte, & les Palos du Paraguay, à plusieurs millions de piastres, & il s'appuie de l'autorité de M. Frésier. Je ne puis rien vous apprendre de positif à cet égard, le prix courant de cette marchandise ayant souvent varié, suivant qu'on a plus ou moins travaillé aux mines, où elle est absolument nécessaire pour calmer les symptômes que produisent les vapeurs mercurielles sur les travailleurs. L'arobe en a valu quelquefois trente-six piastres fortes, & on compte qu'ils s'y en consomment, année commune, quatre millions de livres pesant. Là dessus il faut défalquer ce qu'ont coûté aux Jésuites les instruments d'agriculture, l'attirail des laboratoires, des ateliers, la construction des logements, & sur-tout l'entretien de leurs Indiens, qui n'ayant rien en propre, pas même leurs idées, recevoient journellement leur nourriture, & deux arraux, ou deux souquenilles de toile de coton,

par an. Là
dessus de
nois, & y
prenant d
serfs, à q
prit d'écon
mettoit ja
c'est à la r
quelles on
terribles &
guai; mais
niâreté de
fants, crai
écailleuse
nairement.

La cour
aux frais d
su lui exte
ceux au Pé
ses ouvrier
se moquoi
l'Assumptio
tendoient a
missions, c
tre le piec
pré bien
toute
cultivo
coton, ...
récoltes éto
au nombre
garder chez
once de coto
d'etrivieres
jeûner trois
car comme l
de Los Padr
ment, & ja
d'appeller cr
Les deux

par an. La portion congrue de chaque esclave au-dessus de dix-sept ans, leur a couté 37 livres tournois, & vers l'an 1756 ils possédoient, en y comprenant quelques Nègres, plus de trois-cents mille serfs, à qui on donnoit la pitance, sur laquelle l'esprit d'économie avoit tellement raffiné, qu'on ne mettoit jamais du sel dans l'aliment des Indiens: & c'est à la mauvaise qualité des nourritures avec lesquelles on les sustentoit, qu'on attribue les maladies terribles & continuelles qui ravageoient le Paragui; mais il paroît qu'il faut plutôt en accuser l'opiniâtreté des Jésuites à ne vouloir pas inocuer les enfants, crainte de les perdre, dans un pays où la lepre écailleuse & la petite vérole sévissent extraordinairement.

La cour d'Espagne contribuoit annuellement aux frais des Missions 11000 piastres, qu'on avoit su lui extorquer sous prétexte de faire une douce au Père Provincial; & de fournir du chocolat à ses ouvriers apostoliques, qui, d'un autre côté, se moquoient des Evêques de *Buenos-Ayres*, de l'*Assomption*, & de *Santiago del Esbro*, qui prétendoient avoir le droit d'examiner les curés des missions, où on ne leur eût pas permis de mettre le pied, non plus qu'aux gouverneurs qui prétendoient avoir droit de conférer les cures dans toute la partie du Paragui. Outre le Thé, on cultivoit dans cette terre de désolation, le coton, le tabac, & les cannes à sucre: toutes ces récoltes étoient versées dans de grands magasins au nombre de trente. Aucun Indien ne pouvoit garder chez lui une seule livre de Caamini; ni une once de coton, sous peine de recevoir douze coups d'étrivieres en honneur des douze Apôtres, & de jeûner trois jours dans la maison de correction: car comme le nombre des esclaves faisoit la richesse de *Los Padres*, ils ne châtioient de mort que rarement, & jamais sinon pour ce qu'il leur plaisoit d'appeller crime de rébellion & de félonie.

Les deux procureurs généraux, établis à *Santa*

Pé & à Buenos-Ayrès, tiroient la majeure partie des productions du Paraguay, & les faisoient embarquer pour différents ports de l'Amérique & de l'Europe, d'où ils ne recevoient en retour que du fer en barres & en plaques, pour fabriquer les outils nécessaires au labour & à l'exploitation des terres.

Le Pere supérieur faisoit de fréquents voyages au bourg de *La Candelaria*, situé au centre des Missions, & qu'on en regardoit comme la capitale: il est très-certain qu'il y a eu dans cet endroit, comme dans plusieurs autres, un arsenal, que les Jésuites nommoient pieusement leur *Béaterie*, quoiqu'il y eût plus de sabres & de hallebardes que de béats. Les dimanches & les jours de fête, au sortir de la messe, on exerçoit les Indiens à tirer au blanc avec des fusils, & de petites pieces à la Suédoise: ces armes devoient être, avant le soir, remises dans l'arsenal, & les clefs de l'arsenal devoient être remises au Provincial, ou à son délégué, ou à celui qui le représentoit. Il arrivoit à *La Candelaria* toutes les semaines des coureurs, expédiés par les curés qui gardoient les frontieres, ce qui leur occasionnoit des embarras & des soins infinis; & malgré toute leur vigilance, les Portugais ont surpris un de ces gardes-côtes au moment qu'il alloit à la reconnoissance, après avoir veillé deux jours & deux nuits.

Les spéculatifs ont cru que les Jésuites s'étoient attroupés en foule dans cette partie du nouveau Monde, qu'ils traitoient comme un pays conquis; mais au contraire ils y étoient en très-petit nombre, comme on le fait, à n'en pas douter, par l'extrait même de la liste de ces religieux que la cour d'Espagne en a fait chasser jusqu'à présent (*). On ignore

(*) En 1752, on comptoit, dans les quatre parties du monde, vingt-deux mille sept cents Jésuites, Prêtres & non Prêtres. Ceux qui ont été chassés du Portugal &c.

ignore la v
en apparen
vi *Aquaviv*
le secret du
qu'ils se soi
& Portug
recrues pou
de l'Allem
haut & du
très-ignora
liers. De tel
ner la basto
Guaranies

Plusieurs
encore, P
ouvrage sur
mais il n'es
mettre des
armé de la
glorieux de
servi après
du nouveau
fiastiques ?
sageffe, &
demi, quel
finon à ren
aux yeux d
en lisant n
comment le

de ses posses
de la France
de Naples,
onze mille d
les Etats de
Baviere, dan
&c. forment
de onze mill
Prêtres. Ains
& la Provid

ignore la véritable raison d'une conduite si bizarre en apparence: il faut que les généraux qui ont suivi *Aquaviva*, n'ayent pas jugé à propos de confier le secret du Paraguay à trop de compagnons: il faut qu'ils se soient défiés sur-tout des Jésuites Espagnols & Portugais; puisqu'ils tiroient la plûpart des recrues pour l'Amérique méridionale des provinces de l'Allemagne, & principalement de celles du haut & du bas Rhin, où ces moines sont en général très-ignorants, & mêmes inférieurs aux Cordeliers. De tels hommes étoient bien propres à donner la bastonnade aux Chiquites, à catéchiser les Guaranies, & à emballer le *Caamini*.

Plusieurs personnes ont admiré, & admirent encore, l'établissement du Paraguay comme un ouvrage supérieur de la politique & de l'industrie; mais il n'est pas si difficile qu'on le pense de soumettre des sauvages abrutis, quand on vient à eux armé de la force & de la religion. Il n'est jamais glorieux de réussir à faire des esclaves. A quoi a-t-il servi après tout, de vouloir s'emparer des Missions du nouveau Monde en expulsant les autres ecclésiastiques? A quoi a-t-il servi d'opprimer avec sagesse, & de tourmenter, pendant un siècle & demi, quelques milliers d'Américains? A rien, sinon à rendre les Jésuites de plus en plus odieux aux yeux de l'univers. La postérité sera étonnée en lisant notre Histoire, elle ne concevra point comment les souverains ont pu accorder tant de

de ses possessions, de l'Espagne & de ses possessions, de la France & de ses possessions en Asie & en Amérique, de Naples, de Parme, & de Malthe, montent à onze mille deux cents têtes. Ceux qui restent dans les Etats de la Maison d'Autriche, en Pologne, en Bavière, dans les Electorats Ecclesiastiques, en Italie, &c. forment, selon des listes authentiques, un total de onze mille & cinquante Moines, Prêtres & non Prêtres. Ainsi la Société est à demi détruite; le temps & la Providence anéantiront le reste.

peuvent à des moines qu'on doit regarder comme les plus grands ennemis que les souverains aient jamais eus.

Voilà, Monsieur, les éclaircissements que vous avez exigés de moi sur le Paraguay, pour les joindre au tableau que j'ai fait de la Californie dans un autre endroit de mes écrits. J'espère que la brièveté de cette Lettre vous plaira; car en vérité je n'ai pas eu le courage d'entrer dans de plus grands détails sur la malheureuse condition des habitans du Paraguay, tyrannisés par des maîtres que personne ne voudroit avoir pour valets.

Fin du second Volume.

M

Conten

A Blus
donné
l'Orien
Abulgaz
Tartar
couver
Abyssins,
baptisé
Accouche
le opé
aux en
Achem,
empois
Aconit, i
especes
Aconitum
quoi o
222, 2
Acosta,
confess
227, 2
Adam, (s
disent
n.
Adamites
Ethiops a
au mic
Etius, c
de l'ex
mes, 1
Afrique,

comme
ns ayent

que vous
les join-
nie dans
e que la
en vérité
de plus
dition des
es maîtres
lets.

T A B L E

D E S

M A T I E R E S

Contenues dans le Texte & dans les Notes
du second Volume.

A

- A**blutions, pourquoi ordonnées par les loix de l'Orient, 102.
- Abulgazi**, son histoire des Tartares, comment découverte, 19.
- Abyssins**, sont circoncis & baptisés, 102.
- Accoucheuses d'Italie**, quelle opération elles font aux enfants mâles, 115.
- Achem**, on y a des flèches empoisonnées, 210.
- Aconit**, il y en a plus de 40 especes, 221.
- Aconitum Cynostomum**, à quoi on s'en est servi, 222, 223.
- Acosta**, ce qu'il dit de la confession des Péruviens, 227, 238.
- Adam**, sa salive, ce qu'en disent les Persans, 261.
- n.*
- Adamites**, ce que c'est, 46.
- Ethiops animal**, examiné au microscope, 32.
- Etius**, ce qu'il rapporte de l'excision des femmes, 106.
- Afrique**, les Princes y nourrissent des Nègres blancs, 10.
- Agapes**, les Turcs n'en ont point, 234.
- Agare**, employée à faire des haches, 290.
- Ahoui**, sa description, 211. Mal à propos transplanté en Europe, 214.
- Albanie**, ce que Plin. & Solin disent de ses habitants, 7.
- Albinos**, nom donné par les Portugais aux Nègres blancs, 3. Voy. Nègres blancs.
- Albours**, vo'can éteint, 272.
- Alènes de Macassar**, 216.
- Alexandre** veut attaquer avec sa phalange, une troupe d'Oranges - Ourangs, 60. Son caractère, 226. Conte à son sujet, inventé par ses adulateurs, *ibid.* Détruit le culte des ignicoles, 243.
- Alkalis (sels)**, arrêtent le venin des vipères & des serpents, 226.
- Allemande** (langue), *ref.*

Table des Matieres.

semble à l'idiôme Persan, 250.
 Allongement des paupieres, sa cause, 24.
 Almanacs à l'usage de ceux qui ne savent ni lire ni écrire, 169.
 Alphabet Thibétain, supérieur à celui de la Chine, 249. De quels éléments il est composé, *ibid.*
 Amantas, n'avoient pas imposé des noms aux planetes, 162.
 Amazones de l'Amérique, ce qu'en dit Mr. de la Condamine, 89. L'Auteur rejette leur existence comme fabuleuse, 90.
 Ambassadeur du Dalai-Lama, ce qu'en conte Gerbillon, 257.
 Américains, sont incapables de penser, 129. Ceux qu'on a instruits en Europe, n'ont pu rien apprendre, 132. Prennent le Roi Charles IX. pour un Indien, 134. Pourquoi on leur refuse les Sacrements, 135. Ne sauroient se confesser, *ibid.* Persistent dans la stupidité, 138. Avantages qu'ils auroient pu retirer de la découverte du nouveau Monde, *ibid.* Comment ils tirent le suc du Mancaillier, 205, 206.
 Amérique, les Européans sont les seuls qui y naviguent, 161. Produit plus d'arbres vénimeux que le reste du monde, 211.
 Amiac, 247.
 Amilcar, défait les Lybiens avec des Mandragores, 203.

Amphion, Voyez Opium.
 Androgynes, Voyez Hermaphrodites.
 Anesses, les Moines Turcs s'accouplent avec elles, 125.
 Animaux mulâtres, en quoi ils diffèrent des hommes mulâtres, 22. A quelles especes animales on a assigné la primauté, 54.
 Animaux châtés, quels symptômes ils éprouvent, 88. S'attristent pendant les éclipses, 199.
 Annates, les Papes n'en tirent pas de l'Amérique, 240, n.
 Année solaire, exige des connoissances astronomiques pour être réglée, 170.
 Anti-diluvians (monuments), il n'en existe point, 190.
 Antequera (Dom Joseph de), nommé Visiteur du Paraguai, 293. Repoussé par les Jésuites, *ibid.*
 Antiochus trouve, dans le temple de Jérusalem, un homme destiné à être mangé, 235, n.
 Antiquité dévoilée par les usages, ce que l'auteur dit de cet ouvrage, 198, 199.
 Antihora, sa vertu est équivoque, 223, n.
 Anteciens, sont autant éclairés par le soleil que nous, 275.
 Anville (Mr. d'), ce qu'il dit du Grand-Lama est fabuleux, 256.
 Afemin, a eu des volcans, 281, 282.
 Apion, reproche qu'il fait aux Juifs, 235.

Arabes, si com-
 ches
 213.
 Arbres f-
 couch-
 273.
 Arbres fo-
 leur or-
 Archibell-
 grossie-
 Argensol-
 Aristocr-
 n'y en
 Aristote, c-
 pos Hé-
 Armes L-
 ment c-
 214.
 Arsenal c-
 raguai-
 delaria-
 Art de
 cuirs,
 Croisés,
 Ales, let-
 en Eur-
 Astronom-
 grossier
 Atabalib-
 maître
 Pizarro
 à un l-
 236.
 Atlas de
 256.
 Aun Can-
 décrite
 res de
 Berlin,
 Aurinia,
 chez les
 Auvonces
 (peuple
 de la
 num, 2
 Auteurs,
 compos
 tammer

Table des Matieres.

- Arabes**, ne se servent plus si communément des fleches empoisonnées, 213.
- Arbres fossiles**, comment couchés dans les marais, 273.
- Arbres fossiles de Lancaſtre**, leur origine, *ibid.*
- Architecture des Péruviens**, groſſiere, 152.
- Argenſola**, réfuté, 216.
- Aristocratie des femmes**, il n'y en a jamais eu, 92.
- Aristote**, critique mal à propos Hérodote, 2. n.
- Armes Indiennes**, comment on les empoisonne, 214.
- Arsenal des Jéfuites du Paraguaï**, étoit à la Candalaria, 302.
- Art de maroquiner les cuirs**, apporté par les Croifés, 260, n.
- Aſes**, leurs établiſſemens en Europe, 250.
- Aſtronomie des Péruviens**, groſſiere, 162.
- Atabaliba**, ſa ſœur devient maîtrefſe de François Pizarre, 154. Sa réponſe à un Moine Eſpagnol, 236.
- Atlas de la Chine**, cité, 256.
- Atun Canmar**, ſes ruines décrites dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, 152.
- Aurinia**, femme adorée chez les Germains, 245.
- Auronces**, ou *Auſoniens*, (peuples), fondateurs de la ville d'*Herculanum*, 282.
- Auteurs**, ceux de nos jours compoſent trop précipitamment, 37.
- Avocat**, (Mr. l'Abbé l'), ce qu'il dit de l'Immaculée Conception, 259, 260, n.
- Axe terreſtre**, on ignore ſa longueur, 275. n.

B

- Babouin**, on le trouve repréſenté dans les antiques Egyptiens, 67.
- Bajazet II**, ce qu'il demande au Pape, 109.
- Balalun**, volcan de Sumatra, 281.
- Balk**, école fameuſe de l'Afie, fournit beaucoup d'Altrologues, 249.
- Barbe**, a du rapport avec les parties ſexuelles, 76.
- Bardane**, ou *Perſonata*, (plante), ſes propriétés, 23.
- Bardes**, prêtres Gaulois, 224.
- Barris**, 47.
- Baton-Kan**, ce qu'en dit le frere Aſcelin, 263.
- Battel**, combien de Nègres blancs il avoit vus à Loango, 10.
- Baubin**, en quoi il ſe trompe, 222.
- Baumgarten**, on cite ſon voyage d'Egypte ſur un fait extraordinaire, 124.
- Béarnois**, avoient emprunté des Eſpagnols l'uſage de faire la *convade*, 195.
- Bénierie** de Paraguaï, 302.
- Beauce**, on y a tenu la grande aſſemblée des Gaulois au nouvel an, 234.
- Beauſobre** (Mr. de), vengé contre un Moine, 264.
- Bengale**, comment on y brûle les femmes, 183, n.

Table des Matieres.

- Benoit XIV**, pour quoi il excommunie les Jésuites du Paraguai, 295.
- Bernier** (Mr.) avoit connu un Médecin du Thibet, 249.
- Bernin** [le Chevalier] restaure très-mal une statue antique, 80, 81.
- Bertha** [la ville de], prise avec du *Solanum* dormitif, 203.
- Bible**, ce qu'en dit Atabaliba, 236.
- Bipedes**, on ne connoit pour tels que l'homme & l'Orang-Outang, 42.
- Bissao**, une Nègresse blanche y accouche d'un Négrillon, 26.
- Blafards** [hommes] en quoi ils diffèrent des Nègres blancs, 6. Ont le visage velu, *ibid.* On les compare aux Cretins, 13.
- Blafards** du Darien, engendrent, 25. Il n'en aait en Amérique qu'à Panama, & à la côte riche, 28. Ne sont pas engendrés par des singes, 30.
- Blafards** du Darien, quand on a commencé a les connoître, 1.
- Bias de Valera**, à quel temps il fixe l'origine des Incas du Pérou, 144.
- Blessures** des fièches empoisonnées, comment on les guérit par le succe ment, 204, 205.
- Bonnets** jaunes & rouges, (faction des), au Thibet, 255.
- Bonnes** de l'Occident, 267.
- Bornius** est le premier qui donne une figure de l'Orang-Outang, 42. On l'accuse d'avoir exagéré les symptômes qu'entraînent les fièches empoisonnées, 218.
- Boulangier** (Mr.), son sentiment peu probable, 197.
- Brachmanes**, tirent avec des fièches empoisonnées sur les Macédoniens, 226.
- Bramines**, leur système contredit leurs pratiques, 181. Contraignent les femmes à se brûler, 183. Ramassent les dépouilles des femmes qu'on brûle, 189.
- Brokes** (Mr.), range les singes parmi les hommes, ou les hommes parmi les singes, 54.
- Brosse** (Mr. de la), ce qu'il auroit dû rechercher en Afrique, 47.
- Brosses** (Mr. de), son sentiment sur le froid austral est incompréhensible à l'Auteur, 277.
- Brouallius** (Maître Jean), publie une dissertation, malgré la défense de la Diète de Suède, *ibid.*
- Brue** (le Sr. de), on cite sa relation, 17.
- Bruin** (Corneille de) voit une Kackerlake à Bantam, 11. En quoi il se trompe, 12.
- Bucher**, interprétation de ce mot Allemand, 174.
- Buchstab**, interprétation de ce mot Allemand, 174.
- Buenos-Ayrès**, on y embarquoit les produits des Missions du Paraguai, 301.
- Buffon** (Mr. de), ce qu'il

rapporte d'un Orang-Outang outre sa longueur terretre

C *As. ap.* contre les testes du su 213.

Caamini, et se que l'h se, 300.

Cadenars comment 121.

Californiens se coupent

Callo, ruine couvre,

Calmonks, puiffants

Camouflet, aux in ne étouffer 2

Campagne

Cancu, pa riviens, préparoit

Canjares, 1 poiffonnés

Candelwiri Missions 302.

Caprifignier un caustic

Capul (l'if ment on garçons,

Carribes, or traits vén chiens, 2

Carreri, ce Mexicains 121.

Table des Matieres.

rapporte des actions d'un Orang-Outang, 50. L'Auteur trouve sa definition de l'Orang-Outang outrée, 51. Quelle longueur il donne à l'Axe terrestre, 275.

C

C*As-apia*, spécifique contre les armes enduites du suc de l'Ahouai, 213.

C*amini*, est la même chose que l'herbe Paraguaïse, 300.

C*adenns* des femmes, comment on les fait, 121.

C*aliforniens*, pourquoi ils se coupent un doigt, 292.

C*allo*, ruines qu'on y découvre, 153.

C*almonks*, sont devenus puissants, 254.

C*amouflet*, on en envoie aux mineurs, pour les étouffer 224.

C*ampagne de sel*, 272.

C*ancu*, pain sacré des Péruviens, comment on le préparoit, 236, 237.

C*anjares*, poignards empoisonnés, 214.

C*antelrix*, capitale des Missions du Paraguaï, 302.

C*aprisignier*, son suc est un caustique, 221.

C*apul* (l'isle de), comment on y infibule les garçons, 128.

C*arribes*, on éprouve leurs traits vénimeux sur des chiens, 276.

C*arrerri*, ce qu'il dit des Mexicains, est absurde, 121.

C*aribaginois*, attaquent les Orangs-Ourangs dans un isle de l'Afrique, 61.

C*aspienne* (la mer), sa figure est connue, 272.

C*astel Fuerte* [le Marquis de] fait emprisonner le visiteur Antequera, 294. Le fait pendre, *ibid.*

C*at* (Mr. le), compare mal à propos les Nègres blancs aux lapins, 31.

C*atholique* [la religion] ne s'étend pas au-delà de l'Europe, 237.

C*atoucha* des Calmouks, est le principal d'entre les Evêques Kutuktus, 244. Depuis quand il s'est rendu indépendant du Grand-Lama, 253. Pourquoi il persiste dans sa révolte, 254.

C*averre* [peuple de l'Amérique] , comment ils empoisonnent leurs flèches, 208.

C*aynus* [le Comté de] examine une hache de cuivre Péruvien, 155. Son sentiment sur le Pérou, 156. Ses antiquités citées, 155.

C*eltre* [le grand], a moins de sectateurs que le Grand-Lama, 264.

C*elibat* ecclésiastique, son origine, 95.

C*else* [le Médecin], ce qu'il dit de l'infibulation des garçons, 122.

Ce qu'il dit sur la façon de guérir les blessures faites par des flèches, 204.

C*érémonies* funebres, ce qu'elles peuvent expliquer, 190.

C*erfs*, ce qui arrive à D. d. 4.

Table des Matieres.

- ceux qu'on châtre, 76.
Chair étuvée à la crème, défendue aux Juifs, 190.
Chanson des Gaulois, 34.
Chapetonade, ou *Vomito prieto*, maladie endémique dans quelques endroits des Indes Occidentales. 28.
Chark, propriétés de cet arbutte, 213.
Charadin, ce qu'il dit d'une maladie qui regne à l'ouest de la mer Caspienne, 8. Ce qu'il rapporte du respect des Turcs pour la Vierge, 260, 261, n.
Charles-Quint, on lui envoie un livre du Mexique, 167.
Charlevoix, ce qu'il dit des hommes habillés en femmes dans la Floride, 85.
Châtreaux, ou *Origénistes*, les plus pernicieux hérétiques qui aient jamais existé, 80.
Chats blancs d'Angola, l'Auteur a observé qu'ils sont pour la plupart sourds, 32.
Chersonese Cimbrique, quand submergé, 273.
Chevaux nés blancs, plus foibles que les autres, 31.
Cheveux, leur couleur indique le degré de l'altération que les Nègres blancs ont essuyée, 33.
Cheveux roux, l'auteur soupçonne que c'est une maladie, 24.
Chiens Alains, employés par les Espagnols, pour détruire les Indiens, 38.
Chine, sa conduite envers le Grand-Lama, 256.
 Ou y détruit tous les livres, 288.
Chinois, ont fait les mêmes découvertes que les Européens, 160. Ne veulent pas aller en Amérique, 161. Secourent le Grand Lama, 244. Leur erreur sur le Dalai-Lama 252, 253. Ils prennent les premiers Missionnaires Catholiques pour des Turcs ou des Lamas, 262, n.
Chitomé des Abyssins, a moins de sectateurs que le Grand-Lama, 264.
Chrétiens, traitent moins bien les fous que ne font les Mahométans, 15.
Chrétiens des premiers siècles, croyoient que les dents de l'homme sont incorruptibles, 240.
Christophe Colomb trompe un moine, 161.
Chronologie, encore obscure après les Olympiades, 144.
Chronologistes, leur erreur sur l'antiquité des Grecs, 158.
Chuguisaca [l'audience de] nomme Dom Antequera Visiteur du Paragui, 292.
Circoncision, dangereuse dans le Nord, 71, 72. Les Hébreux l'avoient prise en Egypte, 100. D'où elle est originaire, 101. N'a jamais été adoptée dans aucun pays septentrional, *ibid.* Ou elle est nécessaire, & où elle est superflue, 103. L'Alcoran ne l'ordonne pas, *ibid.* Si l'on peut en es-

facier la
 De que
 Juifs r
 servis
 croître
Circonc
 pays du
 on l'a
 Comme
 quoit cl
 les Oth
Clergé d
 lois, f
 234. C
 attaque
 sur un
 277.
Climats,
 causes d
 connue
 climats
 a le mie
Clicoris, s
 trefait
 xuelles
 Ce que
 longem
 le coup
 cision,
Cobri de
 venime
Code noir.
Colchides
 venin su
 ter les f
Colonies d
 usages e
 179.
Communi
 Gaulois
Communi
 commen
 quoit. 2
Conapy, v
 Banda.
Condamin
 ce qu'il
 des lang
 que. 137

Table des Matieres.

- facier la cicatrice , 112.
- De quels instrumens les Juifs rênégats se sont servis pour se faire recroire le prépuce , 113.
- Circoncision* , dans quels pays du nouveau Monde on l'a retrouvée , 116.
- Comment on la pratiquoit chez les Salivas , & les Othamacos , 118.
- Clergé* des anciens Gaulois , fort nombreux , 234. Celui de la Suede attaque les naturalistes sur une découverte , 277.
- Climats* , contiennent des causes qui nous sont inconnues , 71. Dans quels climats l'espece humaine a le mieux réüssi , 56.
- Clitoris* , son énormité contrefait les parties sexuelles des mâles , 75. Ce que produit son allongement , 76. On ne le coupe pas dans l'excision , 105.
- Cobra de Capello* , serpent vénéimeux . 227.
- Code noir* . 52. n.
- Colchides* (les) avoient un venin singulier pour froter les flèches . 223.
- Colonies* des Scythes , quels usages elles introduisient . 179.
- Communion* des anciens Gaulois . 234.
- Communion* des Mexicains comment elle se pratiquoit . 234.
- Conapy* , volcan célèbre de Banda . 281.
- Condamine* (Mr. de la) , ce qu'il dit de la stérilité des langues de l'Amérique . 137 , n.
- Confesseurs* du Pérou , différoient en pouvoir . 238.
- Comment ils donnoient l'absolution . *ibid*.
- Confession* , si elle étoit établie chez les Péruviens , 237. On propose de l'abolir en faveur des Indiens , 239.
- Congo* , les personnes à cheveux roux y sont communes , 16.
- Conseil* des Indes de Madrid , examine inutilement les plaintes des Indiens opprimés par les Jésuites , 300.
- Copal* , on s'en sert dans la Circoncision . 110.
- Coquillages* , on n'en découvre pas dans la pierre de roches . 284.
- Corail* [poudre de] , on s'en sert dans la Circoncision 110.
- Cornaro* , sa sobriété , 257.
- Cornes* non emboîtées dans le crâne , ne poussent pas après la castration de l'animal , 76.
- Cornes* creusées & permanentes , poussent malgré la castration . *ibid*.
- Coromandel* , comment on y brule les femmes veuves 183. n.
- Corps muqueux* , colorie l'épiderme . 23.
- Cortex* [Fernand] , les scholastiques d'Espagne se moquent de lui . 1. On cite ses *las cartas* à l'Empereur . 11. Fait bâtir une maison à Mexico . 172.
- Côtes* , leur nombre varie quelquefois dans les hommes . 46. L'Orange-

Table des Matières.

- Ourang en a deux de plus que nous, *ibid.*
- Courage** artificiel des Orientaux, comment on se le procure, 219, n.
- Coutume** d'enterrer les vivants avec les morts, son origine, 180
- Couvade** des Béarnois. 100
- Créoles**, leur dégénération. 140. Ne sont pas propres aux sciences. *ibid.* N'ont jamais écrit, 142.
- Crétinage**, ce que M. de Maugiron dit de son origine, est incertain. 26.
- Crétiens** du Valais, description de ces créatures. 13. On les regarde comme des saints, parce qu'ils sont foibles, 14. Il n'y en a que dans le Valais. 29.
- Cries**, poignards empoisonnés, 214.
- Cuivre** endurci, on l'a employé au lieu du fer. 155.
- Cultes** religieux, ce qu'ils ont eu de commun. 234.
- Cuivre**, description de cette plante, 207. Ses propriétés. *ibid.* Son usage, 208.
- Curcuma** ou *Safran di tierra*, est le contrepoison des flèches des Janavais. 216.
- Cusco** (la ville de) ne peut avoir été qu'une bourgade de sous les Incas. 151. Les Espagnols l'ont entièrement rebâtie, *ibid.* Si elle a eu une école publique sous les Incas. 157. Sa population, 163.
- Cynocephale** pourquoi adoré en Egypte, 67.
- czar Pierre I.** découverte qu'il fait en Sibérie. 248.

D

- Dairo ou Dari** des Japonais. 265. Origine de son pontificat. *ibid.* Envoie deux filles pucelles à l'Empereur du Japon, 266. n.
- Dalai-Lama**, fait le voyage de Pekin, 245.
- Dalai-Lamas**, durée de leur culte. 244. Leur antiquité. 244. 245. Leur pays est bien policé. 247. Fables qu'on conte à leur sujet. 250. Leur mort n'est pas tenue secrète, *ibid.* Ne portent pas un voile sur le visage, 251. Leurs portraits sont exposés à la porte de leur temple, 245. Quand ils se montrent en public. 251. Donnent audience aux ambassadeurs. *ibid.* Leur habillement & leur coëffure, *ibid.* Ne se mêlent jamais des affaires temporelles, 252. N'administrent pas leurs propres revenus, 253. En quoi consiste leur politique, 255. Comment ils ménagent leurs intérêts. *ibid.* Ne s'arrogent pas un culte de Latrrie, 252. Leur vie privée est inconnue, 256. Leur boisson, 257. Si les dévots du Thibet mangent leurs excréments, 258.
- Dalin** (Mr. Olof) répond au Clergé de Suede. 177.
- Daniel**, ce que les Persans disent de lui, 291. n.
- Danube**, bois pétrifié qu'on y trouve, 289.

- Dapper**, ce
- Doudos** ble
- David**, si l'or
- l'argent da
- beau, 191,
- Décalogue** de
- Désuillance** d
- n'incite pa
- à crier, 20
- Dëification** d
- Allemagne
- ne de cet u
- Déluges**, par
- diques, 27
- Démon métrai**
- dicule 9.
- Desperisme**, a
- & menace l
- Destoer**. *Destoer*
- Pontite d
231. n. C
- ibid.*
- Deuteronomie**
- de la mani
- lire les mor
- Devis**, m
- Grand-Lar
- voir, 253.
- rendre ind
- Diables**. de
- conformes
- rope, 237.
- Dictionnaire**
- que, ce qu'
- gres-blanc
- qu'on y tra
- la circonci
- cains, 115
- teur y est r
- ses propres
- Diète** de Sued
- lence au C
- Discours** *Acc*
- noncé à Sar
- Divoan** [le gra
- des Sabis,
- sectateurs d
- Lama, 264
- Dodonée** déc

Table des Matieres.

- Dapper**, ce qu'il dit des Dondos blonds, 33.
- David**, si l'on avoit mis de l'argent dans son tombeau, 191.
- Décalogue** de Romulus, 79.
- Désuillance** de la lumière, n'incite pas les hommes à crier, 200.
- Désification** des femmes en Allemagne, 245. Origine de cet usage, *ibid.*
- Déluges**, paroissent périodiques, 278.
- Démon métanique**, être ridicule, 9.
- Desperisme**, accable l'Asie, & menace l'Europe, 177.
- Destour**. **Destouran**, grand Pontife des Guebres, 231. n. Où il réside, *ibid.*
- Deuteronomie**, ne parle pas de la maniere d'enfvelir les morts, 190. 191.
- Deus**, ministres du Grand-Lama, leur pouvoir, 253. Veulent se rendre indépendans. *ib.*
- Diables** de l'Amérique, conformes à ceux d'Europe, 237.
- Dictionnaire Encyclopédique**, ce qu'il dit des Nègres-blancs, 29. Ce qu'on y trouve touchant la circoncision des Mexicains, 115. Chaque auteur y est responsable de ses propres articles, *ibid.*
- Diète** de Suede impose silence au Clergé, 277.
- Discours Académique** prononcé à Samarcand, 261.
- Divan** [le grand], pontife des Sabis, a moins de sectateurs que le Grand-Lama, 264.
- Dodonée** décrit une espece particuliere de *Thora Valdensis*, 223. n.
- Dondos**, signification de ce mot, 3. Voyez. *Nègres blancs.*
- Drogues** qui servent à empoisonner les flèches, sont tirées du regne végétal & animal, 204.
- Druidesses**, prêtresses des Gaulois, faisoient vœu de chasteté, 94.
- Drusions**, êtres chimériques, 8.
- Du Halde** (le Pere), menfonges qu'il dit du Grand-Lama, 250.

E.

E Au forte séringuée dans les veines des animaux, les tue en deux minutes. 208.

Eau fulminante, différente de l'eau lustrale, 232. A quoi employée chez les Romains, *ibid.*

Eau marine, est nécessaire pour faire opérer les volcans, 281.

Eclipses, ont toujours effrayé les superstitieux, 199. Cérémonie à laquelle elles ont donné lieu, *ibid.*

Ecriture Chinoise, pour quoi compliquée, 175.

Edin attribué à Romulus, 79.

Educaton des Orangs-Outangs, n'a été confiée qu'à des saltimbanques, & à des matelots, 135.

Edward (Mr.), ou trouve dans ses *Glanures* une bonne figure de l'Orang-Outanz, enluminée, 69.

Eglise Romaine, a perverti

Table des Matieres.

- l'esprit des usages Judaïques, 197.
- Egyptiens*, leurs différens caractères, 176. Ce qu'ils dirent au philosophe Solon sur les déluges, 278.
- Egyptiennes* [femmes], ce qu'en dit Mr. Thevenot. 106.
- Eléphants*, les Indiens leur accordent plus d'esprit qu'à eux-mêmes. 47.
- Eleuths* de Kokonor, secourent le Grand-Lama. 255.
- Ellébore*, à quoi employé par les Gaulois, 220, 221.
- Empereur*, ce qu'il demande au Grand-Seigneur, 289.
- Enfant sauvage*, enseigne, en Amérique, un remède aux Européens, 206. 207.
- Enfants d'un teint rougeâtre*, engendrés par des Nègres. 16.
- Enfants noirs*, pourquoi il n'en naît pas de parents blancs, 33.
- Enfants sauvages* trouvés dans les bois de l'Europe, ce que l'auteur en pense, 63.
- Enfants châtrés*, restent imberbes, 76.
- Enfants Américains*, deviennent stupides vers l'âge de puberté, 132.
- Enfants vivans*, enterrés avec le corps mort de la mere 191. Origine de cette abomination. *ibid.*
- Ens*, ce qu'il dit des peuples du Mexique. 238. n.
- Embossiasme*, expliqué physiquement, 133. n.
- Espagne*, a soustrait le Pérou & le Mexique à la
- Chambre Apostolique, 239. n. Ce qu'elle payoit annuellement aux Missionnaires du Paragui, 301. Deux de ses deux provinces envahies au milieu de la paix, 300.
- Espagnols* (les Créoles) se croyent injuriés, quand on les nomme des Américains, 139.
- Espagnols*, n'ont conté que des faussetés de l'ancien état du Pérou, 143. La p'ûpart de leurs historiens sont menteurs. 171.
- Esprit*, n'a pas été également partagé aux différentes nations. 130. L'usage des femmes n'est point contraire à son développement, 133.
- Esprit* [St.], est inconnu aux Turcs, 261. n.
- Essai sur le Commerce des Jésuites*, ce que l'auteur de cet ouvrage dit des profits qu'ils ont faits sur l'herbe Paraguaise ou le Caamini. 299. 300.
- Ethiopie*, comment on y infibule les femmes, 119.
- Ethiopiens*, paroissent avoir peuplé l'Egypte, 100.
- Ema*, depuis quand il a brûlé, 283.
- Euhagés*, prêtres des anciens Gaulois, 234.
- Euphorbier*, comment on en extrait le suc, 206.
- Excision*, ce que c'est, 105. Comment elle se pratique en Abyssinie, 106.
- Excrémens humains*, contrepoison des alènes de Macassar, 218.
- Expériences*, faites à Leide, avec des flèches empoisonnées, 211.

Expérience, les végétaux. 212. n.

F *Aculté*, puis les Ligne, l'homme 55.

Faquiens-Ja, sent un air la morsure 229.

Faunes, le maire de *Faune*, si c'est le majeur mains, 70.

Fauorum la, *Femmes blanches*, chent d'un tre, ont gres, 34.

Femmes déla, *Femmes de l'Indien*, ce te, est sur

Femmes croi, les Sarralire Sainte,

Femmes Ame, singulier aux Espag 155.

Femmes Ind, brûlent par mort de quand elle tants, 181.

Femmes Péru, treconfess

Fenêtres, il pas dans les anciens Pé

Fer, on ne travailler a Celui de l'

Table des Matieres.

Expériences de l'Auteur sur les végétaux lactescents. 212. n.

F

F Aculté de propager depuis les poles jusqu'à la Ligne, accordée à l'homme exclusivement. 55.

Faquiens-Jaquis, composent un antidote contre la morsure des serpents, 229.

Faunes, leur culte originnaire de l'Egypte. 66, 67.

Faune, si c'étoit un Dieu majeur chez les Romains, 79, 80.

Faunorum ludibria, 68.

Femmes blanches qui accouchent d'un enfant mulâtre, ont aimé des nègres, 34.

Femmes délaissées dans les isles de l'Archipelague Indien, ce qu'on en conte, est suspect, 62.

Femmes croisées, violées par les Sarrasins dans la Terre Sainte, 97.

Femmes Américaines, leur singulier attachement aux Espagnols, 154, 155.

Femmes Indiennes, ne se brûlent pas avec le corps mort de leurs maris, quand elles ont des enfants, 181, n.

Femmes Péruviennes, s'entreconfessoient, 238.

Fenêtres, il n'y en avoit pas dans les maisons des anciens Péruviens, 152.

Fer, on ne sçavoit pas le travailler au Pérou, 154. Celui de l'Amérique est

intérieur au nôtre, *ibid.*, n. Son prix, 155, n.

Ferrien (Mr.), sur quoi on le consulte, 75.

Fétichisme, constituoit la religion Egyptienne, 67.

Feyio (le Pere Benoît) jugement sur son *Theatro critico*, 140. Ce qu'il dit des Créoles, réfuté, 142.

Fille singuliere, née à la nouvelle Grenade, 17.

Figuier, son suc laiteux est un poison, 212.

Fiscal Protecteur des Indiens, 252.

Flèches empoisonnées, leur usage est très-ancien, 202. Il y en a qui conservent leur violence pendant 150 ans, 206. Comment on les éprouve chez les Caveres, 208.

Flèches des anciens Brachmanes, moins violemment empoisonnées que celles des Caraïbes, 228.

Fleurs liliacées, leurs stigmates sont un poisson, 184, n.

Fleuves de la Tartarie, leur énumération, 285.

Floride, ce que les anciens relations en disent, 70.

Floridiennes (femmes), on prétend qu'elles sont excisées, 88.

Fo est le même Dieu que *La*, 252, n.

Fœtus, femelles, paroissent mâles jusqu'au troisième mois, 74.

Fogeda (le Comte de), tué par une flèche empoisonnée, 202.

Fontaine (Mr. de la), le fabuliste, pris pour le

Table des Matieres.

prédicateur de Louis XIV, 135.
Forbin (Mr. le Chevalier de), ce qu'il dit de la police des singes, 40, n. Sauve le royaume de Siam, 256.
Fourmont (Mr.), interprète des livres trouvés en Sibérie, 248.
Fous, idée qu'on en a eue dans l'Antiquité, 14.
Freres (Mr.), ce qu'il dit de ses confreres, 182.
Fricarices, 75. n.
Froid, fait blanchir le poil des animaux dans le Nord, 40. Il est plus rigoureux au Midi qu'au Septentrion, 31.
Fruax terribilis, n'a pas été employé pour empoisonner les flèches, 2. 1.

G

Age (Thomas), ce qu'il dit des mysteres de la religion Chrétienne, 136.
Galles (Prêtres de Cybele), étoient châtrés, 86.
Gallinace [Pierre de], 156.
Garcilaso, jugement sur ses ouvrages, 131. Il n'étoit pas un véritable Américain, *ibid.* Ce qu'il dit de la confession des anciens Péruviens, 233, 237.
Gaubil, le Pere fait de grands progrès dans la langue & l'histoire de la Chine, 241. Entreprend des recherches sur le voyage des Lamas en Amérique, 242.

leurs flèches, ont envenimé leurs flèches avec la seve du Caprifiguiet, 221.
 Peinture de leur grande assemblée du nouvel an, auprès de Chartres, 234, 235.
Gécho, lézard dont la sannie sert à envenimer les traits des Javanais, 215.
Gelées, font blanchir les pétales des giroflées & des roses rouges, 31.
Généraux des Jésuites, ne vouloient que des Allemands au Paraguai, 305.
Gengis'an, les Tartares le croient né d'une vierge, 259.
Georgi (le Pere), l'Auteur rejette son sentiment, 244. Son Canon des Rois du Thibet est fautive, 253, 254. On le révute, *ibid.*, 263 & 264.
Gerbillon (le Jésuite), a été valet-de-chambre de l'Empereur Kang-Hy, 249.
Germain, étoient une colonie de Tartares, 245.
Gesner, la figure qu'il donne de l'Orang-Outang ne ressemble à rien, 69.
Gestation des Orangs-Outangs, le temps en est inconnu, 62.
Gètes, leur langue avoit une espece de mesure, 159. n. Ce qu'étoit leur grand Pontife qui résidoit sur le mont Kagaiion, 244.
Gibier tué avec des flèches empoisonnées, est bon à manger, 209.
Glaces, ne fondent pas au soixantième degré de latitude Sud, 276.

Gmelin
 ches f
 en Sib
 dit m
 lenber
Gnia-Tr
 Roi d
 régno
Gobali,
 d'Itali
 8.
Gobelins
 Franc
Golfe Ad
 l'auteu
 gine,
Golfe Pé
 il a été
Grand-Je
 dite m
 me,
Grégoire
 les ouv
 & de T
Guaques
 Péruvi
 fouille
Guèbres,
 240.
Guelfes
 quoi l'
 re, 25
Gumilla
 d'une f
 velle G

H **Ache**
 s'en eff
 156.
Haches de
 nes à
 sauvage
 l'Auteu
Hannibal
 mes a
 203.

Table des Matieres.

Smelin (Mr.), ses recherches sur la *Piestra Horda* en Sibérie, 19. Contredit mal à propos Strahlenberg, 20.

Gnia-Trixbengo, premier Roi du Thiber, quand il régnoit, 253, 254. n.

Gobali, farfadets risibles d'Italie & d'Allemagne, 8.

Gobelins, farfadets de France, 8.

Golfe Adriatique, ce que l'auteur dit de son origine, 271.

Golfe Persique, comment il a été produit, 272.

Grand-Jean, Hermaphrodite marié comme homme, 75.

Grégoire (le Pape), brûle les ouvrages de Cicéron & de Tacite, 167.

Guaques, tombeaux des Péruviens, les Moines y fouillent, 156.

Guèbres, se confessent, 240.

Guelfes (faction des), à quoi l'Auteur la compare, 255.

Gumilla, ce qu'il rapporte d'une fille née à la nouvelle Grenade, 74.

H

Haches de cuivre, on s'en est servi au Pérou, 156.

Haches de pierre, communes à tous les peuples sauvages, 290. Ce que l'Auteur en dit, *ibid.*

Hannibal défait les Pergames avec des viperes, 203.

Henri III. (Roi de France), on l'invite à être Parrain d'un enfant du grand Seigneur, 109. Est attaqué du mal vénérien & guéri, 227.

Herbe Paraguanise, les Jésuites s'emparent de la traite de cette drogue, 229. La font détruire dans tous les endroits de l'Amérique, hormis dans leurs Missions, *ibid.* La pulvérisent & la falsifient, 230. Combien on en consomme de livres annuellement, *ibid.*

Herculanum, on y trouve des laves dans les maisons, 282. Epoque de sa fondation, 283.

Hermaphrodite noyé à Rome, 78.

Hermaphrodite, déclaré homme à Toulouse, & femme à Paris, 75.

Hermaphrodites, plus communs dans les pays chauds que dans les régions froides, 71. Portent des habits distinctifs au Mogol, 70. Ils sont pour la plupart femmes, 74. Ont de la barbe, hormis dans la floride, 76. Sont des monstres, 77. S'il est vrai qu'on les noyoit à Rome, 78. Cause de l'aveersion qu'on a pour eux, 80. Quand on les a recherchés à Rome, 81.

Hermaphrodites de la Floride, à quoi on les occu-
poit, 83.

Hermaphrodites vrais, la Nature en a produit dans le regne végétal, & parmi les insectes, 172.

- Table des Matieres.*
- Hermaphrodites*, plantes & insectes, moins parfaits que ceux qui n'ont qu'un sexe, 73.
- Hermaphroditisme*, 72. Dans quels animaux il est le plus fréquent, 77.
- Hérodote*, ce qu'il dit de la couleur du sperme dans les Nègres, 21.
- Hippomolgues* (nations), où l'on en rencontre, 257.
- Hippuris*, qualité de cette plante, 213.
- Histoire Généalogique des Tartares*, l'auteur des notes sur cet ouvrage contredit Strahlénberg, 18. En quoi il raisonne mal, 19.
- Histoire générale des Voyages*, on y trouve une mauvaise figure de l'Orang-Outang, 69.
- Histoire Naturelle*, a de grands vuides, 26. Celle de l'Amérique doit tous ses progrès aux savants de l'Europe 141.
- Histoire des Rois du Mexique*, fabuleuse, 170.
- Histoire des Cérémonies religieuses*, jugement de l'auteur sur cet ouvrage, 241.
- Hoang* (fleuve jaune), où il se jette dans la mer, 285.
- Ho-Fo*, nom donné par les Chinois au Grand-Lama, 252.
- Hollandais*, dissuadent aux Caffres de se couper les doigts, 193, 194.
- Homere* n'a pas été le premier Poète Grec, 159.
- Homme des bois*, 47.
- Homme* (un) ne sauroit vivre d'une once de nourriture par jour, 257.
- Homme*, s'il devenoit androgyne, il dégénéreroit, 73, n.
- Hommes* couleur de craie, où l'on en trouve, 96.
- Hommes tigrés*, s'il y en a en Sibérie, 18.
- Hommes habillés en femme*, on en trouve en Amérique, 84.
- Hommes* qui n'ont naturellement que trois doigts à chaque main, sont fabuleux, 192.
- Hontan* (le Baron de la), ses controverses avec les Sauvages, 137.
- Horde bigarrée* en Tartarie, fabuleuse, 18.
- Hottentotes* (femmes), quelle excrescence elles ont aux parties génitales, 117.
- Hottentots*, ne procedent pas à la copulation comme les crapauds, *ibid.* Pourquoi ils se sont ôtés un testicule, *ibid.* Se coupoient anciennement un article des doigts, à la mort de leurs parents, 192.
- Huile de Tabac*, poison très-dangereux, 229.
- Hyde* (le Docteur), publie une traduction du *Sadder*, 221.
- Hydropisie noire*, maladie rare, 34.

I & J.

- Jacob*, son corps avoit été embaumé, 90.
- Jacob* (le Rabbin), ce qu'il dit de l'embaumement des

Jésus, 191.

Japon, ce couvre ce pays

Jaune, e. Emperer 255.

Jedon (l'P) tenu en Hollan en 1760 lakes à qu'il de verneur

Javus, Pr de, 85

Itère àtre liere, 3

Jecha, fer les Ger

Jérôme (St) d'un Sat

Jésuites, ils ont culte ex des Para les pend Tartarie lomnies le Visteur 294. De crédit a Pérou, 2 avoient guais en Pourquoi l'entrée tous les é que leur tien de le Paraguai ils en pos Ils étoient au Paragu de ceux q sés de dist l'Europe.

Table des Matieres.

- Des morts chez les Juifs**, 191.
- Japon**, ce que l'Auteur découvre dans l'histoire de ce pays, 265.
- Jaune**, est la couleur des Empereurs de la Chine, 255.
- Jova** (l'Empereur de), tenu en tutelle par les Hollandais, 12. Avoit en 1761, trois Kacker-lakes à sa cour, *ibid.* Ce qu'il demande au Gouverneur de Batavia, *ibid.*
- Javis**, Prêtres de la Floride, 85.
- Jstere aïre**, maladie singuliere, 34.
- Jecha**, femme adorée chez les Germains, 245.
- Jérôme** (St.), ce qu'il dit d'un Satyre, 68.
- Jésuites**, de quelle façon ils ont accommodé le culte extérieur au génie des Paraguais, 136. On les pend aux arbres en Tartarie, 247. Leurs calomnies absurdes contre le Visiteur du Paragui, 294. Depuis quand leur crédit a diminué au Pérou, 295. Pourquoi ils avoient réduit les Paraguais en esclavage, *ibid.* Pourquoi ils défendoient l'entrée du Paragui à tous les étrangers, 296. Ce que leur a coûté l'entretien de leurs esclaves au Paragui, 300. Combien ils en possédoient, 301. Ils étoient peu nombreux au Paragui, 302. Liste de ceux qui ont été expulsés de différents Etats de l'Europe, & de ceux qui restent dans d'autres, 303, *n.* Ceux du haut & du bas Rhin sont plus ignorans que les Cordeliers, 303.
- Jesus-Christ**, pris par les Américains pour un forcier Français, 136. Par les Asiaticques pour un médecin, 232, *n.* Les Moulahs disent qu'il a été en correspondance avec Galien, *ibid.* Ce que les Mahométans disent de lui, 260, 261, *n.*
- Ignicoles**. Voyez *Guebres*.
- Imagination des meres sur l'embryon**. 22. L'Auteur la rejette, *ibid.* 23.
- Immaculée Conception** de la Vierge, inventée par Mahomet. 260. 261. *n.* Apportée en Europe par les Croisés, 260, *n.*
- Immortalité de l'ame** (le système de l') n'a pas entraîné autant d'abus que le dogme de la résurrection des morts, 187.
- Immortalité des Dalai-Lamas**, origine de cette fable, 251.
- Incas**, on ne sait quand ils ont commencé à régner, 144. Leur histoire est toute fabuleuse, 148. Ils étoient despotiques, *ibid.* Leur empire étoit un pays inculte & barbare, 156. Comment ils se confessoient, 239.
- Incubes & Succubes**, leur origine, 68.
- Indiens Orientaux**, pourquoi ils payent un tribut au grand Mogol, 182.

Table des Matieres.

Leurs ceremonies pendant les eclipses, 199.
Indiens du Paraguai decouverts par les Jesuites, vont inuilement se plaindre, 300.
Infibulation, etymologie de ce mot, 119. Quand elle a commence a s'introduire en Italie. *ibid.* Comment on infibuloit les garçons chez les Romains, 122.
Infibulation des hommes en Amerique, 127. Origine de cet usage, *ibid.*
Injalu rite du climat, où elle est la plus grande au N. M. 28.
Inscriptions runiques, leur antiquite, 174.
Inscription trouvee en Laponie, ce que l'auteur en pense, 175.
Inscriptions, on n'en a pas decouvert au nouveau Monde, 242.
Instrument de Paschal, compare aux Quipos des Peruvians, 144.
Inventions, ne sont pas dues uniquement au hazard, 155.
Jonc creule par les fourmis, à quoi on l'emploie en Amerique, 208.
Joseph (le Patriarche), son corps avoit ete embau-me, 190.
Joseph (Flavian), examine sa apologie en faveur des Juifs, 235. n.
Iris rouge, preuve d'une vue foible, 23.
Isles situees pres de Java, fournissent plus de Kackerlakes que Java me-me, 8.
Israe, sa prophetie sur les

Saguirs & les Sirenes, 66.
Jubile, si les Mexicains en celebrent un, 169.
Juifs, comment ils circon-cisent les enfans, 109. Où ils auroient pu se former en corps de nation, 111. Ceux d'Espagne & de Portugal ne se circon-cisent pas, 112. On brule leurs livres, 167. n. Ils adheroient au sy-tème des Egyptiens, tout-chaat la resurrection, 190. Embaumoient les corps, 191. S'ils met-toient des pieces de monnoie dans les tom-beaux, *ibid.* On les ac-cuse d'avoir mangé de la chair humaine, 235.
Jura (le mont) les hommes ne sauroient vivre sur son sommet, 288.
Justin, le passage le plus interessant qu'on trouve dans ses Histoires, 287.
Juvenal semble substituer le Cercopitheque au Cynocéphale sacré des Egyptiens, 67.

K

Kackerlakes, signification de ce mot Malay. V. Nègres blancs. & Bluffs.
Kiddi, confesseurs des Guébres. 231. n.
Kalmouks. Voyez Calmouks.
Kang-Hy (l'Empereur) en-voie un ambassadeur au Dalai-Lama, 251.
Kans, Tartares, retirés dans le patrimoine de l'Eglise de Lassa, 256.
Kojknefs, lutins d'Alle-

magne, & cules, 8.
Kins des Chinois écrits avec 175.
Klabamiers, riques, 8.
Klein (Mr.) trompe, 5.
Kogajon (le) les Alpes le grand Gètes y 244.
Kolbe, ce qu'on putation de des Hottentots qu'il rappor-deuil, 194.
Komorin (le) tourné au Sud plusieurs a promontoir.
Kruys (le Vice) auteur de cours du V.
Kubes des Ja.
Kum, boisson molgues, 2.
Koukous, 2.
ibid. Il y en a deux. Reçoivent la mort du ma, *ibid.* ont voulu se de leur chef.

L

LA, Dieu 250.
Ladrerie blanche me toit aux le sein de la Description *ibid.*
Lad (Jean,)

Table des Matieres.

- magne, êtres très ridicules, 8.
- Kins des Chinois, étoient écrits avec des nœuds, 175.
- Klabamers, êtres chimériques, 8.
- Klein (Mr.), en quoi il se trompe, 51.
- Kogajon (le mont), dans les Alpes Basterniques, le grand Pontife des Gètes y résidoit, 244.
- Kolbe, ce qu'il dit sur l'amputation d'un testicule des Hottentots, 107. Ce qu'il rapporte de leur deuil, 194.
- Komorin (le Cap de) il est tourné au Sud, ainsi que plusieurs autres grands promontoires, 271.
- Kruys (le Vice-Amiral) est l'auteur de l'Atlas du cours du Volga, 272.
- Kuchas des Japonois, 300.
- Kumm, boisson des Hippomolgues, 265.
- Kunkrus, 248. En quoi consistent leurs revenus, *ibid.* Il y en a qui réside à la Chine, 250. Reçoivent un courier à la mort du grand Lama, *ibid.* Quelques-uns ont voulu secouer le joug de leur chef, 253.
- L**
- Lama, Dieu des Lamas, 259.
- Ladrerie blanche, se transmette aux enfans dans le sein de la mere, 35.
- Description de cette maladie, *ibid.*
- (Jean,) ce qu'il dit de l'apparition des esprits chez les sauvages est ridicule, 238.
- Lafiteau (le P.), ses rêveries réfutées, 84.
- Labra, femme adorée chez les Germains, 245.
- Lait (le) d'aucun animal n'est vénimeux pour l'homme, 212.
- Lama, interprétation de ce mot, 253. n.
- Lama [le grand,] Voyez Dalai-Lama.
- Lamas. [les petits,] composent beaucoup de livres, 248. Aident à lever une carte géographique, 249.
- Lamique (la religion), portée en Moldavie par les Gètes, 244. Quand elle s'est introduite à la Chine; 252. n. Dans quels pays elle est suivie, 264, 265. Si elle est tirée du Nestorianisme, 262.
- Lamoghnipral, vierge qu'on croit avoir été mere du Dieu La, 259.
- Landinos, ne veulent point épouser de femmes puces, 165.
- Langellerie [le Marquis de], son projet de la réunion des Juifs, 112. Il manquoit de conduite, *ibid.* Est mort à Vienne dans la prison de S. Paul, *ibid.*
- Langues de l'Amérique, très-pauvres en mots, 157.
- Langue du Pérou, manquoit de mots abstraits, 157.
- Langue du Thibet, ressemble au jargon des Irlandais; 250.

Table des Matieres

Enochium, pervertit l'ancien culte des Chinois. 243.

Lapins blancs, ont les yeux rouges, 23.

Lapins, ne sont point hermaphrodites, comme on l'a cru, 77.

Lassa, signification de ce mot, 243. n.

Laves, productions des voicans, 281.

Législateurs, sont moins anciens que les nations qu'ils ont civilisées, 146. Mal à propos confondus avec les fondateurs des nations, 147.

Lèpre, excite à la lubricité en Europe & en Amérique, 35.

Lèpre écailleuse, endémique au Paraguaï, 301.

Liane de l'Amérique, tous les caractères n'en sont pas connus, 207.

Lievres, ne sont pas Hermaphrodites, 77.

Ligne équinoxiale, presque tout l'espace du globe compris sous ce cercle est submergé, 274. 275.

Lima, à quelle occasion elle se révolte, 295.

Limasons, sont hermaphrodites, 73.

Limeum (plante), quel usage en faisoient les anciens Gaulois, 220, 221.

Zi mon charié par les fleuves, est moindre qu'on ne le pense, 280.

Linneus (M.), sa description de l'Orang-Outang, ridicule, 57. Confond le Nègre blanc avec le Pongo, 58.

Liparines (isles) ne communiquent pas avec

l'Etna & le Vésuve par un conduit souterrain, 280.

Livres, on ne sauroit traduire les nôtres en aucune langue Américaine, 138. Dans quels siècles on en a le plus détruit en Europe. 167.

Livres Thibétains, sont écrits fort proprement, 249.

Locke [M.], ce qu'il dit d'un Saint Turc, tombé en bestialité, 124.

Loi des Indes diversement interprétée, 181.

Loix, il ne sauroit y en avoir de bonnes dans un pays despotique, 165.

Longuerue [M. l'Abbé de], en quoi il s'est mépris, 26. n.

Longueur du prépuce, produite par l'épaisseur du corps muqueux, 24.

Lorette [Chapelle de], pourquoi La galerie proposa de la piller, 111.

Loubere [M. la], ce qu'il rapporte sur une coutume des Hottentots, 293.

Louis XIII. fait des Ordonnances touchant le commerce des Negres, 52.

M

Macassar, comment on y empoisonne les armes, 216, 217.

Madagascar es circonscriteurs y avalent le prépuce des enfans, 110.

Maladies héréditaires, prouvent que le Spermé peut se corrompre, 20.

Call
ce
co
xi
Man
de
Man
toi
Man
che
les
Man
l'ac
de
On
Mani
lieu
mie
Mans
ant
més
Marc
d'un
tare
Mare
Marg
Afr
qu'i
fans
Marie
pou
les
136.
mac
par l
Maris
au
l'ac
fenn
Martia
Epig
Martin
qu'il
dites
Mas [M
des
Méthio
trom
Murice

Table des Matières.

- Galler** [feu M.] on réfute ce qu'il dit des oreilles coupées aux enfans Mexicains, 115.
- Mancowillier**, description de cet arbre, 205.
- Manco-Capac**, son histoire est incertaine, 146.
- Manet**, [M. de], ses recherches en Afrique sur les Nègres blancs, 10.
- Manfredi**, ce qu'il dit de l'accroissement du fond de la Méditerranée, 279. On le réfute, *ibid.*
- Manichéisme**, s'il a donné lieu à la religion Lamique, 263, 264.
- Mans Tigré**, le finge le plus anthropomorphe de l'Amérique, 57.
- Marc-Paul**, ce qu'il dit d'une coutume des Tartares, 196.
- Mare fulsum**, 272.
- Margraf**, voit une femme Africaine rouge, 16. Ce qu'il dit du génie des enfans Américains, 132.
- Marie** [la Vierge], prise pour une française par les peuples du Canada, 136. Sa conception immaculée a été inventée par Mahomet, 260. n.
- Maris**, où ils se mettent au lit à l'occasion de l'accouchement de leurs femmes, 196.
- Martial**, on cite une de ses Epigrammes, 125.
- Mariniere** [M. de la], ce qu'il des Hermaphrodites de la Floride 86.
- Mas** [M. du], ce qu'il dit des Nègres blancs, 25.
- Matibole**, en quoi il se trompe, 222.
- Maurice**, fait le vrai caractère du sexe féminin, 75.
- Maugiron** [le Comte de], on cite son Mémoire sur les Crétiens, 13. n.
- Maures**, fameux dans l'antiquité par le venin de leurs armes, 203.
- Mead** (M. de); en quoi l'Auteur rejette son sentiment, 204. Son traité de la Vipere est très-estimé, 225. n.
- Meckel** [M.] lettre qu'il écrit à l'auteur sur les Nègres blancs, 36.
- Médecin**, l'auteur ne l'est pas, 210, 211. n.
- Méditerranée**, si elle diminue, 279, 280.
- Mélich-Shadyc**, rédacteur du *Saddec*, 231. n.
- Membrane clignotante**, l'Orang-Outang n'en a pas, non plus que les Nègres blancs, 57.
- Mémoire**, par quelles drogues on peut la rétablir, 131.
- Ménandre**, comment ses œuvres se sont perdues, 167.
- Mer du Nord**, si elle se retire annuellement des côtes de la Suède, 277, 278.
- Messie des femmes**, fille fanatique de Venise, son opinion sur la confession, 238.
- Méthode d'ensumer l'ennemi**, n'est plus en usage, 224.
- Métempsychose** adoptée sans réserve par les Tartares Lamas, 251.
- Métiers**, ont devancé les sciences, 158.
- Métif de l'homme & de l'Orang-Outang**, seroit

Table des Matieres.

- l'Ère le plus remarquable qu'on ait jamais vu, 62.
- Mexicains**, leurs peintures n'étoient pas des Hiéroglyphes, 166. On recherche leurs tableaux pour les brûler, *ibid.* Quand leurs Rois ont commencé de régner, 168. Ce qu'on dit de leur antiquité, 170, 171.
- Mexico**, sa population exagérée, 172.
- Mexique**, comment on y circoncisoit les garçons. 115. On n'y a pas découvert des vestiges d'anciennes villes. 172. Quel étoit l'état du palais de ses Empereurs, *ibid.*
- Mexique conquis**, Poème médiocre, 172.
- Missionnaires**, en les accuse d'avoir brûlé beaucoup de livres Indiens & Malabares, 167. Empêchent les sauvages de se couper des doigts, 192. Comment ils trompent l'Europe, 229. Idée qu'on a d'eux en Asie, 232. n.
- Missions**, du Paraguay, V. Paraguay.
- Mogolistan**, les Hermaphrodites y sont fort nombreux, 70.
- Mogols**, n'adoptent pas les armes des peuples conquis, 213.
- Mohel**, suce les parties génitales des enfants dans la Circoncision. 210.
- Moines Grecs**, sont infibulés, 125.
- Moines mendiants**, vivent d'intrigues, 200.
- Moules**, Tures, adonnés à la bestialité, *ibid.*
- Moluques**, leurs habitans n'ont pu, avec leurs armes empoisonnées, se débarrasser du joug des Européens, 203.
- Momies**, on leur trouve une piece de monnoie sous la langue, 180.
- Monde**, ce qu'on dit de son antiquité, 159.
- Mongales**, [Tartares], s'ils ont conquis le Japon, 265.
- Monnoie**, les Américains n'en avoient pas, 156.
- Monorchis**, 108.
- Mont** (Mr. du), ce qu'il rapporte des Hermaphrodites de la Louisiane, 87.
- Montagnes**, les systèmes sur leur formation sont vains. 284. Ce qu'on dit de leur diminution, 286. Elles ne sauroient servir de retraite aux hommes pendant les déluges, 287, 288.
- Montesquieu** [Mr. de], n'a pas été instruit de l'état des Missions du Paraguai, 292.
- Montezuma II.** avoit des blafards à sa cour, 11.
- Montezuma I.** avoit bâti Mexico, 172.
- Monument** de la Nouvelle Angleterre, est apocryphe, 242.
- Moralistes**, quelles expériences ils condamnent, 41.
- Mouster** le grand [a moins de sectateurs que le Grand-Lama, 264.
- Moulabs**, ce qu'ils disent de Jesus-Christ, 232.
- Moutons sauvages**, il n'y en

2-point
Musulmans
 circon
Mystères
 d'Égypte
 Exigeo
 tion gé

N Aius
 tantino
 tés que
 gres bla
 ces d'A
 10.

Naissance
 plai en

259.

Nassau [M
 de] c

trompe
 quer, 6

Nachez [

Louisian
 té aux c

leurs Ca
 Descrip
 rémonie

Naron, co
 les, con
 devoien

Egypte,

Naturaliste
 les qual

Outang,
 ils doive

animaux

Nature,
 passé de

drupedes
 42. Ne fi

51. Quan
 sexe du f

Navignen
 arrêtés p
 276.

Necoo, veu
 ue de Su

Table des *Mu'ses.*

a-point en Irlande, 77.
Musulmans, comment ils
 circoncisent, 109. n.
Mystères d'Eleusis, portés
 d'Egypte en Grece, 232.
 Exigeoient une confes-
 sion générale, 233.

N.

Nains du Sérail de Con-
 stantinople, moins respec-
 tés que ne le sont les Né-
 gres blancs par les Prin-
 ces d'Asie & d'Afrique,
 10.

Naissances miraculeuses,
 plai-ent aux Asiatiques,
 259.

Nassau [Maurice, Comte
 de] comment on le
 trompe avec un perro-
 quer, 68.

Nachex [peuples de la
 Louisiane], leur cruau-
 té aux obseques d'un de
 leurs Caciques. 186 187.
 Description de cette cé-
 rémonie,

Natron, combien de temps
 les corps embaumés
 devoient y rester en
 Egypte, 190. n.

Naturalistes, varient sur
 les qualités de l'Orang-
 Outang, 51. Comment
 ils doivent classifier les
 animaux, 55.

Nature, comment elle a
 passé des animaux qua-
 drupedes aux bipedes,
 42. Ne fait pas des sauts.
 51. Quand elle décide le
 sexe du fœtus, 74.

Navigateurs, où ils ont été
 arrêtés par les glaces,
 276.

Necco, veut percer l'isth-
 me de Suez, 272.

Négresse qui accouche de
 quatre enfants blafards,
 16.

Nègres, blanchissent pen-
 dant les maladies, 2. Ont
 les paumes des mains
 plus blanches que le reste
 de la peau, 22. n. Ce qu'ils
 disent des Orangs - Ou-
 tangs, 59.

Nègres blancs, nuance de
 leur teint, 3. N'ont ni
 barbe ni poil aux parties
 génitales, 4. Cou-
 leur de leur iris, *ibid.*

Comment ils voyent les
 objets, *ibid.* N'ont pas
 de membrane clignotan-
 te, 5. Leurs doigts sont
 mal formés, *ibid.* Man-
 gent fort difficilement,
ibid. Meurent jeunes, 6.

Ce qu'en ont dit
 quelques Naturalistes, 10.
 Idée qu'on a d'eux
 en Asie & en Afrique,

11. A quoi on les em-
 ploie dans les cours des
 princes, 11. 13. Sont
 incapables de travailler,

12. Leur origine, 16. Il
 y en a qui ont les che-
 veux roux, *ibid.* Sont in-
 féconds, 25. On ne per-
 met pas à nos chirur-
 giens de les anatomiser,

26. On les a confondus
 avec les Orangs - Ou-
 tangs, 29.

Nérium, arbre très-véni-
 meux à Ceylon, 220. A
 quoi on l'emploie, *ibid.*

Nestoriens, jusqu'où ils ont
 pénétré en Asie, 262.

Neuhof, voyageur bien ins-
 truit, 218. Ce qu'il dit
 des flèches des Macas-
 sars, *ibid.*

Newton prédit que la

Table des Matieres.

grande comete heurtera
le soleil, 286. 287.
Nil, expériences sur le li-
mon qu'il charie, 280.
Noix maldiviques, ce que
c'est, 218. n. Ont perdu
leur réputation en méde-
cine. *ibid.*

O

Observateurs microscopiques, font des expériences indécentes, 42.
Observateurs en Afrique, ce qu'ils devroient rechercher, 62.
Odorat, de quoi dépend sa perfection, 49.
Ogilby, ce qu'il dit des Nègres blancs, 25.
Oiseaux, en quoi ils diffèrent des vrais bipèdes, 42.
Opmeyer, ce qu'il rapporte d'une table des loix déterrée près du Capitole, 79.
Opium, ses différents effets suivant les différentes doses qu'on en prend, 219. n.
Orangs-Outangs, n'existent pas en Amérique, 39. On n'en trouve que dans la Zone torride de notre continent, 40. Sont peu nombreux, *ibid.* On en a rarement vu en Europe, 41. Ceux qu'on a amenés dans nos pays, n'étoient que des adolescents, 43. Parviennent à la taille de l'homme, *ibid.* Leur description, *ibid.* Leurs femelles essuient l'écoulement menstruel, 44. En quoi ils diffèrent des

singes, 45. Signification de leur nom, 46; Aiment autant les femmes que leurs propres femelles, 47. Enlèvent une Nègresse, & la retiennent pendant trois ans, *ibid.* Ne copient pas la lubricité du Pasion, 50. Sont intermédiaires entre l'homme & le singe, 51. Ne feroient s'expatrier, 55. S'ils sont fous, comme le dit Mr. Linneus, 59. S'ils sont aveugles pendant le jour, *ibid.* Comment ils se défendirent contre les Carthaginois, 61. On envoie quelques-unes de leurs peaux conservées à Carthage, *ibid.* Enlèvent un Négrillon, 62. Sont les seuls animaux qui forcent l'homme à leur tenir compagnie, 63. Elevent des enfants encore à la mamelle, *ibid.*

Ordres Monastiques, trop multipliés sont nuisibles, 268.

Orellana prétend avoir vu des Amazones en Amérique, 97.

Organes de la génération, ont du rapport avec la gorge & la tête, 76.

Orientaux, ont le visage des paupières plus long que les Septentrionaux, 104.

Origine de la dégénération des hommes blasards, 32.

Orus Apollon, ce qu'il dit du culte des Cynocéphales en Egypte, 67.

Os, comment disposés dans

dans
rangs,
Ovide a
me da
Gètes
Ovipares
anima
il exit
maphr
Ours du
en con
63.

P **Abba**
Péruvi
chose q
Palafox
qu'il il
toucha
Mexiqu
Page Cle
raporte
la Loui
Papes, p
perdu l
Ont mo
que le G
Tartari
ment il
quérir d
268.
Pâque, c
ment cé
Paraguai
a créé u
tion, 1
Missions
1755.
de ses H
joug de
Ses dis
tions, 3
exercer
30.
Paranucan
va, 282
Parole, i
Tome

Table des Matieres.

dans les Orangs - Ourangs , 42.
Ovide a composé un Poëme dans la langue des Gètes , 159.
Ovipares , sont les seuls animaux parmi lesquels il existe de vrais Hermaphrodites , 73.
Ours du Nord , ce qu'on en conte est fabuleux , 63.

P

P *Achucamac* , Dieu des Péruviens , n'étoit autre chose que le Soleil , 237.
Palafox [Jean de] , de quoi il se plaint au Pape , touchant les Jésuites du Mexique , 298.
Page [le Sr le] , ce qu'il rapporte des Natchez de la Louisiane , 186. n.
Papes , pourquoy ils ont perdu leur crédit , 255. Ont moins de sectateurs que le Grand-Lama de la Tartarie , 264. Comment ils auroient pu acquérir de l'autorité. 267. 268.

Pâque , des Juifs , comment célébrée , 234.

Paraguay , comment on y a créé un corps de nation , 146. Etat de ses Missions en 1610. & 1755. 298. Oppression de ses habitants sous le joug des Jésuites. 295. Ses différentes productions , 301. Quand on y exerçoit les Indiens , 30.

Paranican , volcan de Java , 281.

Parole , il est impossible

Tome II.

que ceux qui vivent dans la solitude dès leur jeunesse l'acquierent d'eux-mêmes , 52.

Parties sexuelles des vieilles femmes , fort épanchées , 71.

Pélerins Indiens , leur fanatisme , 214.

Péna , Médecin de Henri III , a une vision , 227.

Penna [Horacion della] dit avoir été en correspondance avec le Grand-Lama , 246. Est un imposteur , *ibid.* & 247.

Pépine , sa racine est bonne contre le cochemar , 68.

Pérou , nom donné par les Espagnols au pays de Incas , 114. N'avoit qu'une seule ville au temps de la découverte , 150. Etoit plein de landes & de déserts. 164. La disette des vivres y inquiéta les Espagnols , 163. Il est dépeuplé , & l'a toujours été , 164. Si l'on y contraignoit ceux qu'on enterreroit vivants avec les Incas ; ou s'ils venoient se présenter d'eux-mêmes , 185. Se révolte contre son trente-troisième Vice-Roi , & pourquoy , 295.

Perroquet du Comte de Nassau , 68. 69.

Persans , opinion qu'ils ont de la Vierge Marie. 260.

Perse , l'eau y manque , 273.

Persuasion d'une vie à venir , effets qu'elles peut produire , 185.

Péruviens , n'ont pas eu des annales , 144. N'avoient aucune antiquité ,

Table des Matières.

150. Etoient intérieurs en industrie aux peuples de notre continent, 157. N'avoient eu aucune communication avec les Mexicains, 174. Faisoient du bruit aux éclipses, 199. S'ils avoient une espee de communion, 233.
- Pétrifications*, si l'on peut connoître leur âge, 289.
- Peuple*, il n'y en peut avoir de grand sans agriculture, 164.
- Peuples sauvages*, occupent huit fois plus de place sur le globe que les nations policées, 56.
- Peuples* qui ne savent ni lire ni écrire, ne sauroient être bien policés, 145. Ceux qui ont mis des monnoies & des alimens dans les tombeaux, ont cru à la Résurrection, 190. Lesquels se sont servis d'armes empoisonnées, à la chasse, & non à la guerre, 203.
- Pharaons* d'Egypte, ce qu'on dit de leur sépulture, 180.
- Pharmacie* des Jésuites à Rome. On y a contrefait les pierres des serpens à chaperon, 229. n.
- Philon*, ce qu'il dit de la Circoncision, réfuté, 161.
- Philosophes*, s'opposent au despotisme, 177. Comment ils pourroient raisonner contre les Nations chez de la Louisiane, 188, 189.
- Pic* de Ténériffe, formé par les éjections d'un Volcan, 281.
- Picard*, on cite sa Celtopédie, 220. n.
- Piegaga Horda*, 18.
- Pierre des Incas*, 156.
- Pierre* de serpent à chaperon, 229.
- Pierres* employées à faire des haches, 290.
- Pierres figurées*, faciles à reconnoître d'avec les artificielles, 291.
- Piestra Orda*, 19.
- Pison* disséque un Nègre blanc, 26. Ce qu'il dit d'un usage du Bresil, 199.
- Pizarre* [Gonzale] son expédition de la Canella, conséquences que l'auteur en tire, 194.
- Planetes*, pourquoi prises pour des êtres animés, 201.
- Plantes* dont on s'imagine que les vertus ont été révélées à des Rois, 227, 128.
- Platon*, on l'a cru né d'une vierge, 261. n.
- Pline*, les contrepoisons qu'il indique, sont inefficaces, 204.
- Plutarque*: ce qu'il rapporte d'un jeune homme, 232.
- Poème*, on n'en sauroit composer un bon dans une langue qui n'a jamais servi à faire des vers, 159.
- Poème en prose*, invention ridicule des modernes, 173.
- Poison* des flèches frottées de *Curare*, n'agit qu'en touchant le sang, 220. Explication de ce phénomène. *ibid.*
- Pole Austral*, on n'en a pu approcher au-delà du soixantième degré, 276.

Poli
40
Pon
du
pe
Pon
ta
Pon
fo
au
Pon
m
20
Pon
m
27
Pof
p
M
Pon
ti
m
Pon
té
le
d
d
Pon
Pon
ba
â
Pra
q
Pré
da
4
ei
N
C
Pré
o
n
Pré
d
le
Pré
je
n
Pré

Table des Matieres.

- Police** des fings de Siam. 40.
- Ponce-Piluse**, les sauvages du Canada le prennent pour un Anglais, 136.
- Pongo**. Voyez *Orang-Outang*.
- Pontife** des Gaulois, benésoit du pain & de l'eau, au nouvel an, 234.
- Pontificat** des Grands-Lamas, son antiquité, 262.
- Pontins** [Marais], comment ils se sont formés, 279.
- Possel** (Guillaume) approuve les rêves de la Messie des femmes, 238.
- Porosi**, les Jésuites y ont bâti un collège à côté de la mine, 298.
- Ponces** des pieds, sont écartés du second orteil dans les Orangs-Outangs, & dans quelques hommes d'Asie, 46.
- Poudre Puante**, 224.
- Pouls**, combien de fois il bat dans les différens âges, 133.
- Prasrimmo**, Grand-Lama, quand il régnoit, 243.
- Prépuce**, il est sans frein dans les Orangs-Outangs, 46. Dans quels pays il est fort allongé, 101. N'a pas déçu par la Circocision, 112.
- Prêtre**, ou *Prêtre-Jean*, origine de ce personnage, 266.
- Prêtres Mexicains**, ce qu'ils disoient aux enfans, en les circoncisant, 234.
- Prêtres de Cérés**, ce qu'un jeune homme leur demandoit, 232.
- Prêtresses** des Romains, pouvoient abdiquer le Sacerdoce, 95.
- Prière** scandaleuse, apprise aux Indiens par les Jésuites, 298.
- Princes**, leur regne, l'un portant l'autre, équivaux à 20 ans, 150.
- Progression** alternative des eaux vers les Poles, la cause en est inconnue à l'auteur, 278.
- Promontoires**, les plus grands sont tournés au Sud, 270.
- Proto-Pope**, ou Patriarche des Moscovites, a eu moins de sectateurs que le Grand-Lama, 264.
- Prudence**, a écrit une satyre contre les Vestales, 95.
- Ptolemée**, blessé par une flèche empoisonnée, 226. On le guérit, 227.
- Purification** des femmes, origine de cette cérémonie, 197.
- Putola**, résidence des Grands-Lamas, 245. Etiquette qu'on y observe, *ibid*.
- Pyramides** d'Egypte, ce qu'on y remarque, 180.
- Pyrenées**, ont eu des volcans, 281.
- Pyrites**, aliment des volcans, 281.
- Pythagore**, on l'a cru né d'une vierge, 260.

Q

Quadrupedes, d'un poil blanc sont foibles. 31. Blanchissent par le froid dans le Nord. *ibid*. S'ils deviennent sourds pea-

F 2

Table des Matieres.

- dant cette espèce de métamorphose, 32.
- Quipos*, description & imperfection de cet instrument. 145. On ne pouvoit y exprimer un sens moral, 144.
- Quito*, est la ville la plus élevée du globe, 150.
- Quojou-Verou*, la figure qu'on en donne dans le *Système de la Nature*, est vicieuse, 69.
- R**
- R** *Aleig*, achete un livre Mexicain, sauvé du bucher & du naufrage, 167.
- Raymi*, tête des Péruviens, 236. Sa description, *ibid.*
- Recherches sur le despotisme Oriental*, sentiment de l'auteur sur cet ouvrage, 198.
- Redi*, [Mr.], éprouve des pierres de serpents, 229. Ne leur découvre aucune vertu, 230.
- Réflexion*, ce que c'est, 123.
- Relations* du Paraguay, ne méritent aucune croyance, 39.
- Religion* chrétienne, comment elle a traité les hermaphrodites & les eunuques, 80. N'a jamais été comprise par les Américains, 135. Religion catholique, ressemble à la Religion lamitique, 267. Employée comme un instrument du despotisme par les Jésuites, 295.
- Renoncles doubles*, apportées de Tripoli en Syrie par les Croisés, 260, n.
- Résurrection des corps* (dogme de la), erreurs qu'il a produites, 180. A été plus répandu qu'on ne le pense, 190.
- Rodolphe II* [l'Empereur], marchande une noix Maldivique pour 4000 florains, 218, n.
- Romains*, n'ont jamais infibulé ni cadencé les femmes, mais les garçons, 121. Coupoient quelquefois un doigt aux corps morts, 194. Leurs cérémonies pendant les éclipses, 159. S'ils ont possédé une recette contre les blessures des flèches empoisonnées, 204. Mangeoient la chair des victimes, 235. Ne brûloient pas les enfants avant la pousse des dents, 240.
- Romulus*, ce qu'on en dit est fabuleux, 144.
- Roues séculaires*, des Mexicains, 169.
- Rouge*, est la couleur du Grand-Lama, & du Clergé de la Mongalie, 251.
- Rousseau* (Mr.), ce qu'il dit des Orangs Outangs, 52.
- Rudbeck*, cité sur les caractères Runiques, 175.
- Ruisch*, ce qu'il dit d'un fœtus femelle, 74.
- Runes*, étymologie de ce mot, *ibid.*
- S**
- S** *Abatai-Zevi*, nouveau Messie; mis aux petites maisons, XII, n.
- Sabarzi-Nes*, montagne de la Sibérie, 286.

Table des Matieres.

- Saluaciens**, nioient la Ré-
surrection, 191.
- Sadder**, des Guebres, est
extrait du *Zend pascen-
vosta*, [240.
- Safran**, à quoi on l'em-
ploie dans les Indes
Orientales, 184. Ses ef-
fets, *ibid*, n. Les Croisés
en ont raporté les pre-
miers oignons de l'Asie,
260, n.
- Salles**, [abajoues], les
singes en ont, elles man-
quent aux Orangs-Ou-
tangs, 44.
- Samotheis**, principaux Prê-
tres des anciens Gaulois;
234.
- Sang**, se caille en une mi-
nute par le poison des flê-
ches des Caraïbes, 209.
On en verfoit sur le pain
sacré des Péruviens,
237.
- Sanchez** [le Pere] propose
un problème sur la con-
ception par la Vierge,
261, n. On cite son livre
de *Matrimonio*, *ibid*. Il
mangeoit en tenant ses
pieds en l'air, *ibid*.
- San Severo** prétend avoir
retrouvé l'ancienne écrit-
ture des Péruviens, 144.
- Saronides**, Prêtres des Gau-
lois, 234.
- Satyre**, étymologie de ce
mot, 66, n.
- Satyres**, leur origine, 65.
On les a diversément dé-
peints, *ibid*.
- Saumaise**, on le réfute, 8.
- Sauvages**, on n'en a jamais
trouvé qui ne fussent par-
ler, 52. Pourquoi ils dé-
truisent un de leurs en-
fants gémeaux, 108. Ne
se rendent aux Eglises en
- Amérique que pour
avoir le plaisir de sonner
les cloches, 135. N'ont
jamais fait aucune dé-
couverte, 160. Leur re-
ligion est indéfinissable,
237.
- Sauvages solitaires**, liste de
ceux qu'on a trouvés
dans les forêts de l'Eu-
rope, 64.
- Scandinaviens**, leur écrit-
ture, 174.
- Sceptiscisme** de l'Histoire,
doit avoir ses bornes,
179.
- Scroton**, s'il représente la
matrice dans l'homme,
75.
- Scythes**, comment ils em-
poisonnent leurs flêches,
225.
- Sel**, on n'en mettoit pas
dans la nourriture des
Indiens du Paraguai,
301.
- Sel de Vipere**, & de corne
de cerf, est un contre-
poison, 207.
- Sel marin**, contrepoison
contre les armes Caraï-
bes, 206.
- Selvago** [le], nom donné
par les Portugais aux
Orangs-Outangs, 47.
- Semence** des deux sexes,
concourt à la généra-
tion, 17.
- Serpents**, leur chair revele
beaucoup de sel alkali, 2.
- Serpent** à chaperon, ou
Cobra de Capello, n'a
pas des pierres dans le
ventre, 229, n.
- Serpent pourrisseur**, ce
qu'en dit Lucain, n'est
pas exactement vrai,
219.
- Srrao** (François), ses

Table des Matieres.

- calculs sur les ejections
du Vésuve, 283.
- Sexes**, ne different pas tant
qu'on le pense, 74.
- Siam** (le Royaume de),
attaqué par les Maca-
sars, 219.
- Sibérie** peu connue au Czar
Pierre I. 19.
- Singes**, très-multipliés en
Atrique, 40. Dégâts qu'ils
y commettent, *ibid.*
Pourquoi ils ne sau-
roient se tenir long-
temps sur deux pieds,
42. En quoi ils different
de l'Orang-Outang, 45.
Dans quelles espèces les
Guenons éprouvent l'é-
coulement menstruel,
44. Distinguent les fem-
mes malquées en hom-
mes, 49. Les mâles des
Cercopitheques & des
Pitheques aiment les
femmes, & leurs fe-
melles aiment les hom-
mes, 47. Explication de
ce penchant, 48. Ceux
qu'on blesse avec des flê-
ches empoisonnées, ex-
pirent en tombant,
210, 211.
- Sion** (Mere de), ce que
c'est, 245. n.
- Sionites** [fanatiques], de
quoi on les accuse,
245. n.
- Sociétés**, n'ont pas été for-
mées par un seul hom-
me, 147.
- Soleil**, pris pour un être
animé, 200.
- Sommona Codom**, Dieu
des Siamois, 264.
- Sperme** des Nègres & des
Basanés, est plus sujet à
se corrompre que celui
des autres hommes, &c.
pourquoi, 15, 16.
- Statue** représentant un
Hermaphrodite, ce que
l'auteur en dit, 80.
- Siles** Romains en four-
chette, armes très-dan-
gereuses, 214.
- Strabon** semble confondre
les Orangs-Outangs avec
les Cercopitheques, 60.
Auteur judicieux, 223.
Ce qu'il rapporte des
Soanes de la Colchide,
ibid.
- Srablemberg**, ce qu'il di-
des hommes tigrés de la
Sibérie, 18.
- Sruys**, ce qu'il raconte
des ours, est fabuleux
& puérite, 64.
- Suc nerveux**, effets que
son dérangement pro-
duit dans les Nègres, 2.
- Suc laiteux** de toutes les
plantes, est venimeux,
212.
- Sucré**, contrepoison des
flêches envénimées,
n'agit pas en Europe
comme en Amérique,
210. 211. L'auteur igno-
re comment ce spécifi-
que opère ses effets sur
le corps humain, *ibid.* n.
- Suez** (Isthme de), a été
surmonté par la mer,
272.
- Sumach**, sa seve est un
poison, 212. n.
- Sumbaco** (Roi de Maca-
sar), éprouve ses flê-
ches sur un Anglais,
217.
- Sumarica**, Evêque de
Mexico, fait brûler les
anciens livres des Mexi-
cains, 166.

Sier
N
ch
Syll
O
le
M
Sym
ne
fo
C
sy
le
pa
2
Syr
tr
Syst
se
17

T
d
q
r
C
g
u
l
C
Tab
M
Tab
r
Tab
t
f
f
Tab
c
r
Ta
T
c
Ta
c
Ta

Table des Matieres.

Stardité, commune aux Nègres blancs & aux chiens blancs, 32.
Sylla, on lui montre un Orang-Outang, & on le trompe, 68. Etoit Monorchis, 108.
Symptômes, qu'occasionnent les armes empoisonnées avec le suc de *Curare*, 210. Quels symptômes éprouverent les Macédoniens blessés par les Brachmanes, 226.
Syrie, les femmes s'y entre-confessoient, 238.
Systèmes sur la génération, se sont fort multipliés, 17.

T.

T*abac*, on en fait avaler des boulettes à ceux qu'on sacrifie, en Amérique, aux funérailles des Caciques, 184. Les Espagnols crurent que c'étoit un contre-poison contre l'effet des flèches des Caraïbes, 206.
Tableaux historiques des Mexicains, 166.
Table Ifrique, contient des maximes morales, *ibid.*
Tablier naturel de Hotrentotes, 107. On pourroit faire disparaître cet difformité, *ibid.*
Tachard [le Jésuite] ce qu'il dit du tablier naturel des Hotrentotes, 107.
Tacite, son opinion sur la Providence, 177.
Talons artificiels, pourquoi l'homme s'en sert, 43.
Tamerlan, étoit né Mo-

norchis, 108. Détruit le culte, du Dieu *Bra*, 243. Fonde une Académie à Samarcand, 259. On le croit, né d'une vierge, *ibid.*
Tapius, se servent de flèches empoisonnées, 203.
Tartares, sont les plus anciens des hommes, 287. Détruisent les livres au Thibet, 288.
Tartarie [carte de la], par qui elle a été levée, 249.
Tartarie, son élévation prodigieuse au-dessus du niveau de la mer, 284.
Tartre dissous, caille le lait plus promptement que le tartre qui est en poudre, 225, 226.
Tarvarcaré. Voyez *Noix Maldivique*.
Tavernier [Jean], ce qu'il dit de l'usage de manger les ordures du Grand-Lama, 258.
Taxile (le Roi), tire Alexandre de son erreur sur les Orangs-Outangs, 65.
Tcharos du Paraguai, se coupent un article des doigts à la mort de leurs parents, 192.
Temple du Soleil au Pérou. Sa description, 152.
Temples de Mexico, combien il y en avoit sous Montezuma, 172.
Terre merite, remede contre la jaunisse, & les flèches envenimées, 228, 229.
Terres à sec, il y en a plus dans notre Latitude qu'au-delà de l'Equateur, 274.
Terres Australes, ne peuvent avoir tant d'éten-

Table des Matieres.

due qu'on le croit, 274.
Tertullien cité, 247.
Thales Stris, ce que raconte d'elle *Quinte-Curce*, est absurde, 92.
Tlé du *Paraguay*. Voyez *Herbe Paraguaise*.
Théocraties, abus qu'elles entraînent, 268. 269.
Thévenot (Mr.), publie les tableaux historiques du Mexique, sauvés du naufrage & du bucher. 168. En quoi il s'est trompé, 262.
Tibet, ses différents noms, 24. n. Le *Christianisme* ne pourra jamais s'y établir, & pourquoi, 247, 248. Ses Rois dépouillent le *Grand-Lama*, 253. Origine de ses souverains, *ibid. n.*
Thora Valdensis, plante devenue rare, 222. Sa description, *ibid.* Ses qualités, 223.
Ticomas, comment ils empoisonnent leurs armes, 208.
Tipas. Voyez *Devas*.
Tiryres, leur origine, 63.
Toldos Jescut, livre hébreu, perdu. n. 167.
Topopin ou *Talapin* (le grand), a moins de sectateurs que le *Dalai-Lama*. 264.
Tombeaux Celtiques, ce qu'on y découvre. 290.
Trajan, son pont sur le Danube, quelle expérience il a procuré sur l'âge des pétrifications, 289.
Transactions philosophiques, ce qu'elles disent d'un enfant né bariolé, 17.
Tremblements de terre,

moins destructifs au globe terrestre que les inondations, 280.
 N'ont jamais renversé de ville dans le Nord de l'Allemagne, *ibid.*
Tribades, 75. n.
Trimpong; enterré avec ses femmes vivantes, 180.
Triorchis, 108. n.
Trogue-Pompée, quand il vivoit, 287.
Trools, êtres chimériques, 3.
Tsé - Vang - Raptan (*Kan des Eleuths*), grand ennemi du *Dalai-Lama*, 244. Pille son temple, *ibid.* Ce qu'il dit dans son manifeste, 269.
Tulpe, ou *Tulpius*, ce qu'il dit d'un jeune homme bëlant, 64. n.
Tunguses, ont le teint bafané, 19.
Tyson (le Docteur), ce qu'il dit des *Orangs-Outangs*, 46. Son *Anatomie de l'Orang* vaut mieux que son *Essai philosophique sur les Cynocéphales*, 45. n.

U

Universités de l'Amérique, n'ont jamais produit aucun homme de éputation, 141.
Usages bizarres communs aux deux continents, 208. Il faut se défier de ce que disent quelques Auteurs à ce sujet, 178.
Usage des maris de se mettre au lit, à l'occasion des couches de leurs femmes, a été fort commun dans l'antiquité, 196.

Usage
 pend
 origi
 Usage d
 empo
 sarba
 Amé
 tique
 dre e
 ge, a
 le R

V
 A
 ont
 Vaches
 eltir
 31,
 Vacies
 cien
 Vairic
 on n
 glen
 rail
 Valais
 veu
 qu'e
 Cre
 Valiso
 mes
 Vallé
 la)
 per
 Valm
 son
 toin
 Van l
 rip
 Varié
 pro
 elti
 Vases
 faq
 Sa
 Veda
 fen
 Vége

Table des Matieres.

Usage de faire du bruit pendant les éclipses, son origine, 199.

Usage de soufler des flèches empoisonnées par une sarbacane, commun aux Américains & aux Asiatiques, 209. De se peindre en jaune, ou en rouge, avec le *Curcuma* & le *Rocou*, 216.

V.

Vache, les Banianes en ont sanctifié la race, 55.

Vaches rouges, on ne les estime pas en Hollande, 31, 32, n.

Vacies, prêtres des anciens Gaulois, 234.

Vaiicra, ou le Lévitique, on n'y trouve pas des réglemens sur les funérailles. 190 191.

Valais, ses habitans ne veulent pas permettre qu'on anatomise leurs Cretins, 26. V. *Cretins*.

Valisca attroupe des femmes en Bohême, 91.

Vallé viridi (le moine de la), ce qu'il dit à l'Empereur du Pérou, 235.

Valmont (Mr.), on cite son Dictionnaire d'Histoire Naturelle, 222.

Van Berkel, traduit le Périphe d'Hannon, 61, n.

Variétés des races croisées, prouvent que le sperme est coloré, 21.

Vases Etrusques, de quelle façon on y représente les Satyres, 66.

Védam des Indiens, défend l'homicide, 182.

Végétaux, l'auteur fait des

observations & des calculs sur leurs sexes, 72.

Végétaux lactescents, ont une forte transpiration, 205.

Velléda, ce que Tacite rapporte d'elle, 245.

Venin pour les armes, a précédé l'invention du fer & du cuivre, 203.

Vers formés sous le prépuce, ont fait recourir quelques peuples à la Circuncision, 102.

Vestales, à quel âge elles pouvoient entrer & sortir du Collège de Vesta, 95. Combien on en a puni pour crime de lèze-chasteté, 96.

Vésuve, depuis quand il a brûlé, 282. 283. Quantité étonnante de matieres qu'il a vomies, 283.

Vièrges blanches, nom donné à de prétendus spectres, 94, n.

Vièrges sacrées, il y en a eue chez tous les sauvages du monde, 95.

Vignes, pourquoi on propose de les déraciner en Allemagne, 239.

Vipere, son venin est un sel acide, 215.

Vivipares: (animaux), il n'en existe pas qui soient de vrai Hermaphrodites, 73, 74.

Volcans, la plupart sont situés dans des isles, 280. Ou il y en a eu, 28.

Pourquoi quelques-uns se sont éteints, tandis que d'autres ont continué à brûler, *ibid.*

Vossius (le fils), en quoi il se trompe, 30.

Table des Matieres.

W.

Waffer (Lionel), ce que les femmes du Darien lui dirent sur la naissance des enfans blafards. 23.

Winkelman (Mr. l'Abbé), on cite ses *Monumenti inediti* sur l'infibulation & la réfibulation, 123. n.

X.

Xaca [le Dieu], adoré au Japon, & au Thiber, 259. 260. n. On le croit né d'une vierge, *ibid.*

Y.

YEzd, le Pontife des Guebres y réside, 231.

n. Il y a, dans cet endroit, un Collège ou l'on enseigne le *Sadder* aux *Kaldis*: *ibid.*

Yeux de Lune, 7.

Yschusires, anciens confesseurs des Péruviens, 238.

Comment ils donnoient l'absolution, 238 & 239.

Z

ZAmol, ou *Zamolxis*, quand il a vécu, 244. Son histoire est incertaine, *ibid.*

Zarato, son histoire du Pérou vaut mieux que celle de *Garcilasso*, 148.

Fin de la Table des Matieres.

D
L'
A
REC
Par D
des
& B

DISSERTATION
SUR
L'AMÉRIQUE
ET LES
AMÉRICAINS,
CONTRE LES
RECHERCHES PHILOSOPHIQUES.
DE M. DE P***.

Par DOM PERNETY, *Abbé de l'Abbaye de Burgel,*
des Académies Royales de Prusse & de Florence,
& Bibliothécaire de Sa Majesté le Roi de Prusse.



A B E R L I N .

M. DCC. LXX.



P

O

de l'OC

titre

les A

je le

cipit

rech

très-

ferti

dire

avec

& u

pose

mat



P R E F A C E .

ON m'avoit donné une grande idée de l'Ouvrage de M. de P. qui a pour titre : *Recherches philosophiques sur les Américains*. Je me le procurai ; je le lus une première fois avec précipitation , & j'y trouvai bien des recherches , beaucoup de réflexions très-sensées ; mais aussi beaucoup d'assertions très-hazardées pour ne rien dire de plus , avancées en même-temps avec un ton affirmatif , un style vif , & une confiance qui devoient en imposer aux Lecteurs peu au fait des matières qu'il traite. Je relus cet Ou-

P R É F A C E.

ouvrage avec attention , & je me confirmai dans ma première idée. Je reconnus que M. de P. ou connoît peu l'Amérique & ce qu'elle contient , ou que , pour appuyer l'opinion d'un Auteur , qu'il avoit adoptée , sans une connoissance de cause , assez fondée , il s'étoit fait un devoir de décrier tout le nouveau Monde & ses productions. J'avois lu & relu quantité de relations de l'Amérique ; j'avois vu de mes propres yeux la plûpart des choses , qui y sont rapportées. Etonné de les voir contredites , ou travesties par M. de P. je me contentai de faire quelques notes sur les endroits les moins exacts. Mon dessein étoit de les communiquer à M. de Francheville , pour

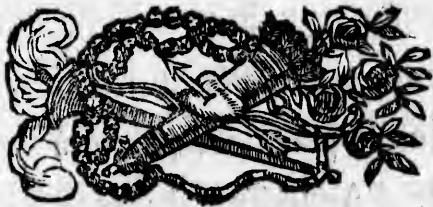
les in
Ces
nomb
je m
un c
voir
où l'
feroi
J'en
blée
remb
de v
part
vrag
indu
éran
re ,
port

P R E F A C E.

les insérer dans sa Gazette littéraire. Ces Notes m'ayant ensuite paru trop nombreuses pour en faire l'usage que je m'étois proposé, je leur donnai un certain ordre, & je crus pouvoir en composer une Dissertation où l'Amérique & ce qu'elle contient seroient appréciés à leur juste valeur. J'en lus la première partie à l'assemblée de l'Académie du sept de Septembre dernier, & j'eus la satisfaction de voir qu'on n'y désapprouvoit pas le parti que j'avois pris de réfuter l'Ouvrage de M. de P., qui auroit pu induire le public en erreur à cet égard. La vérité me sera toujours chère, elle doit l'être à M. de P. & l'emporter sur tout autre motif. J'espère

P R E F A C E.

que M. de P. la reconnoîtra dans ma
Dissertation, & qu'il n'employera
que pour elle ses talents qui méritent
des éloges.



DISSERTATION



D.

L.

L.

JL



ses ha
il pro
rance
de l'
tution
de les
maux
tous

T.

ans ma
ployera
méritent



DISSERTATION
SUR
L'AMÉRIQUE,
ET
LES NATURELS
DE CETTE PARTIE
DU MONDE.



Monsieur de P. vient de mettre au jour un Ouvrage sous ce titre, *Recherches Philosophiques sur les Américains*. Il s'efforce d'y donner l'idée la plus désavantageuse du nouveau Monde & de ses habitants. Le ton affirmatif & décidé avec lequel il propose & résout ses questions ; le ton d'assurance avec lequel il parle du sol & des productions de l'Amérique, de sa température, de la constitution corporelle & spirituelle de ses habitants, de leurs mœurs & de leurs usages, enfin des animaux, pourroient faire croire qu'il a voyagé dans tous les pays de cette vaste étendue de la terre ;

Tom. II.

G E

ATION

qu'il a vécu assez long-temps avec tous les peuples qui l'habitent. On seroit tenté de soupçonner, que , parmi les voyageurs , qui ont fait de longs séjours , les uns nous ont contés des fables , ont travesti la vérité par imbécillité , ou l'ont violée par malice. (*) Les autres , étourdis par le vertige de leur enthousiasme , ont si mal vu les choses , qu'ils auroient dû par respect pour la raison , s'abstenir de le décrire. Il est fâcheux pour nous qu'ils n'aient pas eu le respect , pour la vérité , & les yeux de Mr. de P.

L'Amérique , dit cet Auteur dans son Discours Préliminaire , l'Amérique plus que tout autre pays , offre des Phénomènes singuliers & nombreux ; mais ils ont été si mal observés , plus mal décrits , & si confusément assemblés , qu'ils ne forment qu'un cahos effroyable. Il a fallu s'armer d'opiniâtreté pour se frayer une route au travers des contradictions vicieuses des Voyageurs , à qui les extravagances ont moins coûté qu'au reste des hommes.

Le nouveau Monde est , suivant Mr. de P. (**) une terre absolument ingrate , & comme en horreur à la Nature. Entre les végétaux exotiques importés en Amérique ; les arbres à Noyaux , comme les Amandiers , les Pruniers , les Cérifiers , les Noyers , y ont foiblement prospéré & presque pas du tout. Les Pêchers & les Abricotiers n'ont fructifié qu'à l'Isle de Juan Fernandez : ils ont dégénéré ailleurs ; notre seigle & notre froment n'ont pris que dans quelques parties du Nord. Le Climat de l'Amérique étoit au moment de sa découverte , très-contraire à la plupart des animaux quadrupèdes , & sur-tout pernicieux aux hommes abrutis , énervés & viciés dans toutes les parties de leur organisation d'une force étonnante. La

(*) Discours Préliminaire.

(**) Tom. 1 , p. 10.

terre
verte
d'un
turien
à effu
maux
& di
étoit
& m
Ce
plus
autre
re fra
zards
& d
l'acti
géné
tous
cipes
dout
de P
tre c
ce d
Un f
ses p
surf
tivate
mes
dans
altér
leur
nus
& p
gres
tard

(*)
(*)
(*)

terre ou hérissée de montagnes en pic, ou couverte de forêts & de marécages, offroit l'aspect d'un désert stérile & immense. Les premiers aventuriers qui y firent des établissemens, eurent tous à essuyer les horreurs de la famine, ou les derniers maux de la disette. Dans les parties méridionales, & dans la plupart des Isles de l'Amérique, la terre étoit couverte d'eaux corrompues, malfaisantes, & même mortelles.

Ce terrain fétide & marécageux faisoit végéter plus d'arbres vénéimeux qu'il n'en croit dans les trois autres parties de notre Globe--la surface de la terre frappée de putr faction y étoit inondée de Lézards, de Couleuvres, de Serpens, de Reptiles & d'Insectes monstrueux par leur grandeur & l'activité de leur poison. Enfin un abatardissement général avoit atteint, dans cette partie du monde, tous les quadrupèdes, jusqu'aux premiers principes de l'existence de la génération. (*) C'est sans doute un spectacle grand & terrible, ajoute Mr. de P. de voir que la Nature ait tout donné à notre continent pour l'ôter à l'autre, & que dans ce dernier tout y soit dégénéré ou monstrueux. Un sol aride dans ses montagnes, marécageux dans ses plaines, stérile par sa Nature dans toute sa surface; trompant toujours l'espérance de ses cultivateurs les plus laborieux. Tout jusqu'aux hommes & aux animaux conduits de l'ancien Monde dans le nouveau, a essuyé sans exception (**) une altération sensible, soit dans leurs forces, soit dans leur instinct. Comme les végétaux, ils y sont venus tout rabougris, leur taille s'est dégradée [***]; & par un contraste singulier; les Ours, les Tigres, les Lions Américains sont entièrement abatardis, petits, puillanimes & moins dangereux

(*) Tom. I, p. 6.

(**) *Ibid.* p. 10. Tom. II, p. 139.

(***) Tom. I, p. 9.

mille fois que ceux de l'Asie & de l'Afrique.

C'est principalement au climat de l'Amérique que l'on doit attribuer les causes qui ont vicié leurs qualités essentielles, & fait dégénérer la nature humaine. [*] Il résulte des expériences faites sur les Créoles, qu'ils donnent dans leur tendre jeunesse, ainsi que les Américains, quelques marques de pénétration, qui s'éteint au sortir de l'adolescence : ils deviennent hébétés, nonchalants inappliqués & n'atteignent à la perfection d'aucune science, ni d'aucun art. Aussi dit-on par forme de proverbe, qu'ils sont déjà aveugles, quand les autres hommes commencent à voir.

Nous n'avons considéré jusqu'à présent, [**] continue cet Auteur, les peuples de l'Amérique, que du côté de leurs facultés physiques, qui étant essentiellement viciées, avoient entraîné la perte des facultés morales. La dégénération avoit atteint leurs sens, & leurs organes; leur ame avoit perdu à proportion de leur corps. La Nature ayant tout ôté à un Hémisphère de ce Globe, pour le donner à l'autre, n'avoit placé, en Amérique que des enfants, dont on n'a encore pu faire des hommes.

Une insensibilité stupide fait le fond du caractère de tous les Américains; leur paresse les empêche d'être attentifs aux instructions; aucune passion n'a assez de pouvoir pour ébranler leur ame, & l'élever au-dessus d'elle-même. Supérieurs aux animaux, parce qu'ils ont l'usage des mains & de la langue, ils sont réellement inférieurs au moindre des Européens: privés à la fois d'intelligence & de perfectibilité, ils n'obéissent qu'aux impulsions de leur instinct: aucun motif de gloire ne peut pénétrer dans leur cœur: leur

(*) Tom. II, p. 139.

(**) Tom. I, p. 134.

lâcheté impardonnable les retient dans l'esclavage, où elle les a plongés, ou dans la vie sauvage, dont ils n'ont pas le courage de sortir — les vrais Indiens occidentaux n'enchaînent point leurs idées : ils ne méditent point & manquent de mémoire. (*)

Si nous avons dépeint les Américains, dit encore M. de P., comme une race d'hommes, qui ont tous les défauts des enfants, comme une espèce dégénérée du genre-humain, lâche, impuissante, sans force physique, sans vigueur, sans élévation dans l'esprit; quelque révoltante & hideuse que soit cette image, nous n'avons rien donné à l'imagination en faisant ce portrait (**), qui surprendra par sa nouveauté, parce que l'histoire de l'homme naturel a été plus négligée qu'on ne pense. Enfin l'Amérique est aux yeux de M. de P. une terre que la Nature semble avoir faite dans sa colère, pour laquelle elle n'a que des entrailles de Marâtre, & sur laquelle elle a versé avec complaisance tous les maux, toutes les amertumes de la boîte de Pandore, sans y laisser échapper la moindre portion des biens qu'elle renfermoit.

Telle est l'esquisse du portrait de l'Amérique & de ses habitants que M. de P. nous présente. Il a puisé ses couleurs, dit-il, autant qu'il a été possible, dans les Auteurs contemporains de la découverte du nouveau Monde, qui ont pu le voir avant qu'il eût été entièrement bouleversé par la cruauté, l'avarice & l'insatiabilité des Européens.

A ce portrait, où l'on croiroit aisément que le peintre a trempé son pinceau dans l'humeur noire de la mélancolie & délayé ses couleurs dans le fiel

(*) Tom. I, p. 217.

(**) Discours Préliminaire.

del'envie , dont tous les traits semblent avoir été placés & conduits , non par la philosophie qu'il annonce avoir présidé à son ouvrage , mais par un amour-propre offensé ; par un parti pris d'humilier la nature humaine ; me seroit-il permis , Messieurs , de vous en présenter un des mêmes objets , qui pour être plus riant & plus flatteur , n'en sera pas moins ressemblant.

Si M. de P. avoit voyagé en Amérique , & l'eût parcourue en personne , il l'auroit vraisemblablement considérée & observée avec d'autres yeux. Il n'auroit pas fait son livre , à moins que ce ne fût un parti pris de déguiser le vrai , de le trahir quelquefois , & de le contredire par-tout où il le trouveroit. Oseroit-on faire ce reproche à M. de P. ? à lui , dont l'Ouvrage paroît être le fruit de tant de veilles , de lectures & de réflexions ? non , je n'oserois le penser ; mais ne pourroit-on pas le soupçonner d'avoir fait beaucoup de lectures trop précipitées , d'avoir lû & vû les choses avec des yeux mal prévenus , mal affectés ; de n'avoir extrait & ramassé que ce qu'il a trouvé de propre à étayer une hypothese enfantée par une imagination un peu trop enyvrée de tendresse pour notre Hémisphere & pour ses habitants. Il ne doit pas se croire assez privilégié pour être exempt des préjugés de l'éducation , qui présentent tant d'obstacles à la vraie philosophie. La prévention croît avec l'âge ; l'éducation nous inspire des erreurs ; elle nous donne des goûts , qui se fortifient de plus en plus ; nous nous habittons à des usages ; ils nous plaisent , & influent tellement sur notre façon de voir & de penser , que nous croyons voir par les yeux de la philosophie , lorsque nous ne voyons que par ceux de l'éducation : nous ne trouvons bons & beaux les usages des autres pays , que quand ils ont au moins quelque conformité avec les nôtres. Le pain , le vin , nos mets & leurs apprêts sont de si bonnes choses ! n'est-ce pas être imbécile , stupide

que de s'en tenir à la cassave, au chica, à des fruits, à des patates, à des chairs d'animaux, & de poissons boucannés? Nous faisons parler ainsi notre éducation sous le nom de la philosophie. Cependant à considérer notre Hémisphère, ou tout ce que renferme ce que nous appellons l'ancien Monde, avec des yeux vraiment philosophiques, M. de P. y auroit-vû que la Nature n'a pas tout ôté à l'Amérique pour le donner à notre continent. Il auroit vû dans celui-ci des Lapons, des Samoyedes, des Tartares, occupés de la chasse des animaux pour trouver leur nourriture & leurs vêtements; un climat livré au froid le plus vif & le plus vigoureux, où les fruits ni les grains, ni les arbres mêmes ne peuvent germer; où les hommes mille fois plus misérables, à notre façon de penser, que ne le sont les trois quarts & demi des peuples de l'Amérique, n'offrent à nos yeux que le spectacle effrayant d'une terre maudite, & la nature humaine ainsi que l'animale absolument dégradée. D'un autre côté les déserts sablonneux & brûlants de l'Afrique, ce fourneau où les hommes énervés semblent être par leur couleur, la victime & la proie du feu que la Nature y entretient toujours allumé.

Si je considère nos climats tempérés, j'y trouve des montagnes arides, toujours ou brûlées par les rayons du soleil, ou livrées à la fureur des froids aquilons; leurs sommets menacer le ciel, & se plaindre de n'avoir pas encore vû leurs têtes altières débarrassées de l'immense fardeau des glaces & des neiges qui les couvrent.

J'y vois à la vérité des plaines riantes & agréables, où le doux murmure des ruisseaux s'unit au chant ravissant des oiseaux pour flatter notre ouïe, pendant que notre odorat est charmé & nos yeux enchantés d'y voir ces plaines émaillées de fleurs, couvertes de grains, d'arbres fruitiers, & de troupeaux. Mais que produiroient-elles d'elles-mêmes? des ronces & des épines, quel-

ques fruits agrestes, dont la saveur révoltante les feroit abandonner à des animaux, qui les dédaigneroient. Sont-ce là ces pays de l'Amérique exposés sous les mêmes parallèles que les nôtres, ces pays où les fleurs les plus suaves naissent sans cesse sous vos pas, & où les fruits les plus excellents croissent dans la plus grande abondance, & sans culture ?

Quel privilège a donc notre continent sur celui de l'Amérique ? celui d'être habité par des hommes condamnés à un travail sans relâche ; obligés pour satisfaire leurs besoins les plus pressants, de manger le pain même le moins ragoutant, d'arroser sans cesse de leur sueur & de leurs pleurs cette terre, le jouet d'un climat inconstant, cette terre qui ne trompe que trop souvent leurs espérances, & dont la beauté riante est l'effet non d'une nature empressée, comme en Amérique, de satisfaire les desirs de ses enfants ; mais d'une nature forcée de rire d'une grimace convulsive, dont notre orgueil & notre amour-propre ont su nous apprendre à nous contenter, qui plus est, à la trouver belle.

Ce ne sont pas ces hommes vêtus d'or & de pourpre, dont l'indolence mollement étendu sur le duvet, nargue les injures de l'air sous des lambris d'or & d'azur ; qui n'ouvrent les yeux que pour être éblouis par l'éclat du luxe dont ils sont environnés, & ne tendent les mains qu'à des mets apprêtés pour irriter leur appetit émoussé, ou pour satisfaire leur sensualité, aux dépens de la vie & du travail de ces hommes qui gémissent sous le poids de leur cruelle tyrannie ; ce sont ceux-ci qu'il faut consulter : à eux appartient de comparer l'état du sol de l'Amérique & de ses habitants avec l'état & la valeur de notre Continent. Croyez-vous, Messieurs, que s'ils en étoient parfaitement instruits, ils diroient avec M. de P. que la Nature les a privilégiés ; qu'elle a tout ôté à l'Amérique pour le donner à la terre qu'ils habitent :

hab
por
aprè
que
suite
de M
gno
ce r
n'est
xagé
fute
qui v
fés,
si l'o
Il
deff
mém
temp
la si
Euro
pays
vivre
quitt
chan
tume
& le
quan
une
par c
que c
vérité
assez
ce qu
de re
extra
l'Am
J'a

habitent. Le penserez-vous vous-mêmes sur le portrait naïf, sincère que je vous en tracerai ci-après sur le rapport d'Auteurs vrais, & sur ce que j'ai vû moi-même ? Vous pourrez dire ensuite avec moi du tableau prétendu philosophique de M. de P. ce qu'il dit (*) des Historiens Espagnols au sujet du Pérou ; malheureusement tout ce tableau, lorsqu'on l'examine avec attention, n'est qu'une fiction, un tissu de faussetés & d'exagérations, que nous avons entrepris de réfuter, pour nous conformer aux loix de l'histoire, qui veut que l'on détruise toutes les erreurs spécieuses, qui pourroient devenir des vérités historiques, si l'on continuoit de les adopter aveuglément.

Il n'est pas surprenant de trouver des relations différentes entre elles sur le même pays, & sur les mêmes peuples : elles ont été écrites en différents temps ; les usages avoient pu changer, ainsi que la superficie du sol, par la fréquentation des Européens, qui s'y sont établis. Les naturels du pays se sont souvent accommodés des façons de vivre & d'agir de leurs nouveaux hôtes ; ils ont ou quitté tout-à-fait leurs anciens usages, ou les ont changés en partie : ainsi pour les anciennes coutumes, il faut s'en tenir aux anciennes relations, & leur donner la préférence sur les nouvelles, quand elles ont les trois conditions requises pour une bonne histoire ; qu'elles ayent été composées par des Auteurs désintéressés dans leurs récits ; que ces Auteurs n'ont point voulu se jouer de la vérité ; & qu'à une bonne mémoire ils joignoient assez d'intelligence & d'esprit pour bien raconter ce qu'ils ont vû. Ceux que je citerai sont exempts de reproches à cet égard ; on peut compter sur les extraits qui formeront le contraste du tableau de l'Amérique, que nous a présenté M. de P.

J'accorde à cet Auteur qu'il peut y avoir de

[*] Tom. II, p. 143.

l'exagération dans quelques récits des Historiens Espagnols au sujet de l'Amérique ; que si tout ce qu'ils disent de l'état politique du Pérou avant l'arrivée de Pizarro , étoit vrai , on seroit forcé d'avouer qu'il y avoit dans cette partie du nouveau Continent une infinité de Villes spacieuses, ornées d'édifices superbes ; de campagnes fertiles, peuplées de bestiaux & de cultivateurs , plongés dans l'abondance , des loix admirables ; & ce qui est plus rare encore , des loix respectées ; que si l'on en croyoit à tous ces écrivains , à peine eût-on trouvé un peuple qui eût joui d'une aussi grande félicité que les Péruviens , sous le gouvernement des Incas.

Mais quelque mortifiant qu'il soit pour l'amour-propre , & la vanité des Européens , de trouver dans un nouveau Monde des hommes qui les valent à beaucoup d'égards , faut-il que parce qu'ils se croient les plus éclairés , les plus ingénieux , les plus spirituels & les plus raisonnables des hommes , ce préjugé les aveugle au point de nier tout ; & de dire contre l'évidence avec M. de P. (*) Si les Espagnols avoient trouvé tant de Villes dans ce pays-là , il en resteroit les noms , mais on n'y apperçoit les débris d'aucune cité bâtie sous les Incas ——— quant à Cusco leur résidence ordinaire , il est très-vraisemblable qu'elle méritoit à peine le nom de Bourgade dans le temps de sa plus grande splendeur ——— le reste de l'Amérique n'étoit peuplé que de familles éparfes qui n'avoient point de demeure fixe , & qui dans les hordes composées de quelques cabanes , traînoient la vie la plus misérable.

Lorsque M. de P. s'exprimoit à peu près dans les termes ci-dessus , il avoit lû le mémoire de M. de la Condamine sur quelques anciens monuments du Pérou , inséré dans les mémoires de cette Académie de l'année 1745. M. de P. le cite.

[*] Tom. II, p. 114.

(*)
por
celu
Vor
de c
"
" ce
" da
" di
" en
" pl
" au
" ve
" me
" av
" pr
" Le
" ma
" &
" de
" lon
" y
qu'il
à mo
ques
que
habi
cutio
ne d
force
craff
dole
prop
parle
savan
fance
deser
de C

[*]

(*) Mais il s'est bien donné de garde d'en rapporter le texte, trop opposé au projet formé par celui-ci, de décrier l'Amérique & ses habitants. Vous en jugerez, Messieurs, par le court extrait de ce mémoire que je vais vous lire.

» Sans s'arrêter à un récit, dont les circonstances peuvent être exagérées, dit M. de la Condamine, on ne peut nier à la vue des ruines différentes qu'on rencontre encore aujourd'hui en différents endroits du Pérou, que ces peuples quoiqu'ils n'eussent ni l'usage du fer, ni aucunes connoissances des mécaniques, de l'art de tous les Historiens, n'eussent trouvé le moyen de transporter, d'élever & d'assembler, avec beaucoup d'art, des pierres d'une grosseur prodigieuse, & souvent de figure irrégulière. Le P. Acosta, témoin oculaire, assure que ces masses ne peuvent être vûes sans étonnement; & dit avoir mesuré lui-même dans les ruines de Traganaco, une pierre de 38 pieds de long, sur 18 de large & 6 d'épaisseur, & qu'il y en avoit de beaucoup plus grandes. » Dire qu'ils ont fait tout cela avec *beaucoup d'art*, c'est à mon avis, avouer que les Péruviens avoient quelques connoissances des mécaniques. Les preuves que M. de la Condamine donne ensuite de leur habileté dans les arts, de leur adresse dans l'exécution des piéces de sculpture, d'orfèvreries, &c. ne détruisent pas moins l'idée que M. de P. s'efforce en vain de nous inspirer de l'ignorance crasse, de la mal-adresse, de l'ineptie & de l'indolence étrange des Américains. C'est d'après ses propres yeux que M. de la Condamine va vous parler. Je crois devoir prévenir le lecteur, dit ce savant, dont la sincérité égale les vastes connoissances; je crois devoir prévenir le lecteur que la description que je vais faire des ruines voisines de Cannar, peut bien donner une idée de la na-

[*] *Ibid.* p. 151.

ture, de la forme, & peut-être de la solidité des Palais & des Temples bâtis par les Incas, mais non de leur étendue ni de leur magnificence.

Il y avoit donc au Pérou, des Villes, des Palais, des Temples, dont les matériaux avoient été transportés, élevés, assemblés avec beaucoup d'art; des Palais & des Temples de la magnificence desquels la description de M. de la Condamine même ne peut donner l'idée; des cités d'une vaste étendue, dont les noms & les ruines subsistent en partie, dont une extrémité est encore occupée par les Indiens, suivant le rapport du Pere Feuillé, & de Frézier; je ne donnerai pas ici la description de M. de la Condamine, on peut la lire dans le mémoire même. On y verra que M. de P. est un peu trop difficile; & que plus des trois-quarts & demi des grandes Villes du monde ne seroient au sentiment de M. de P., qu'un assemblage de misérables cabanes, qui mériteroient à peine le nom de Bourgades.

Les Auteurs que j'ai cités les ont vues sans doute au microscope; car comment des hommes stupides, indolents, dégénérés de la nature humaine, à qui il n'en restoit que la figure, & à qui la Nature par grace & par pitié avoit bien voulu laisser l'instinct; comment ces animaux qui n'étoient supérieurs aux autres que par l'usage de la langue & des mains, auroient-ils pu avoir l'idée de se bâtir d'autres habitations que des tanneries, ou tout au plus des cabanes, pour se mettre à l'abri des injures de l'air & de la voracité cruelle des bêtes féroces? aussi M. de la Condamine & tant d'autres ont-ils été saisis d'admiration à la vue des productions de cet instinct, qui avoit d'aussi belles choses que l'industrie & l'adresse de nos meilleurs ouvriers. Car pour donner cette convexité régulière & uniforme à toutes ces pierres, dit M. de la Condamine, & pour polir si parfaitement les faces intérieures par où elles se touchent, quel travail, quelle industrie ont dû sup-

pléer à nos instrumens , chez des peuples qui n'avoient aucun outil de fer , & qui ne pouvoient tailler des pierres plus dures que le marbre qu'avec des haches de caillou , ni les aplatis qu'en les usant mutuellement par le frottement ? Ces pierres sont une espèce de granit , & il n'y a aucun ciment dans les joints. On sent que le défaut du fer & de l'acier a dû souvent les arrêter — Ils ont heureusement surmonté ces obstacles — Le plus habile tailleur de pierre d'Europe , quelque adresse qu'on lui suppose , seroit sans doute fort embarrassé à creuser ainsi un canal courbe & régulier dans l'épaisseur d'un granit avec tous les secours de l'art & les meilleurs instrumens de fer & d'acier : à plus forte raison sera-t-il difficile d'imaginer comment les anciens Péruviens ont pu y réussir avec leurs haches de pierre ou de cuivre , telles qu'on a trouvé dans les anciens tombeaux , ou avec d'autres outils équivalents , & sans équerre ni compas.

Mais cet instinct , si nous en voulions croire M. de P. n'avoit pas même montré aux Américains à faire de la brique , & à en bâtir leurs maisons. Cependant dans le Pérou & dans le Chili les matériaux ordinaires des bâtimens particuliers étoient faits de ce qu'ils appellent des *Adoves* , c'est-à-dire , des briques d'environ deux pieds de long sur un de large , & de quatre pouces d'épaisseur pour le Chili : celles du Pérou étoient formées dans un plus petit moule , à cause , dit Frézier , qu'il n'y pleut jamais.

Il est vrai que quelques ruines des édifices bâtis par les Indiens présentent des murs bâtis avec de la terre battue entre deux planches en forme de grandes briques , manière d'élever des murs qui n'étoit point en usage dans l'Amérique seule , puisque Viturve nous apprend que les Romains bâtissoient ainsi. C'est encore la pratique de plusieurs provinces de France , où l'on appelle ces murs , des murs de *Pisee*. On y a recours aussi

dans beaucoup d'autres pays d'Europe, lorsque la pierre & la brique y sont rares, ou que l'on y veut bâtir à moins de frais.

Frézier n'admiroit pas moins cet instinct dans les ouvrages des anciens peuples de l'Amérique, (*) ces hommes stupides aux yeux de Mr. de P. étoient à ceux de Frézier des gens, dit-il extrêmement industrieux à conduire les eaux des rivières à leurs habitations. On voit encore en 1713. des aqueducs de pierres seches, & de terre, menés & détournés ingénieusement le long des côtes par une infinité de replis & de détours; ce qui fait voir que ces peuples tout grossiers qu'ils étoient, entendoient très-bien l'art du nivellement. On peut voir encore ce que le P. Feuillée & Mr. Ulloa disent des ruines des anciennes Villes du Pérou.

Je n'apporterai pas en preuves les relations des anciens Auteurs Espagnols, Mr. de P. récuseroit leur témoignage. Mais je ne crois pas qu'il en fasse de même de celui de Mr. Bristock, Gentilhomme Anglois. Ceux de cette nation n'ont pas coutume de flatter dans leurs relations. Les Américains connus sous le nom d'Apalachites n'étoient pas plus abrutis ni plus stupides que ceux du Pérou. Mr. de P. eût admiré, dit-il, le gouvernement, les loix des Incas & la félicité des Péruviens, si tout cela eût existé, qu'il l'admire donc chez les Apalachites. Mr. Bristock étoit dans leur pays en 1653. & y est resté assez long-temps pour se mettre au fait de leurs anciens & de leurs nouveaux usages. Sa relation forme les chapitres 7. & 8. du second livre de l'histoire naturelle & morale des Isles Antilles par le Chevalier de Rochefort. Il nous apprend que le Pérou & le Mexique n'étoient pas les seuls pays du nouveau Continent où il y eût anciennement des villes. Celui des

des Apalachites étoit habitée par un peuple civilisé. Il étoit alors partagé en six provinces, dans chacune desquelles il y avoit rarement plus d'une grande ville, mais beaucoup de petites. Du temps de Mr. de Bristock, les choses étoient encore sur le même pied. Quelques-unes, dit-il, sont composées de plus de huit cents maisons : celle de Mélilot, qui en est la capitale, en a plus de deux mille. Le Roi des Apalachites y fait encore sa résidence. Le Temple où les Jouas Sacrificateurs du soleil font leurs cérémonies, est une grande & spacieuse caverne, ovale, longue d'environ deux cents pieds, large à proportion, située à l'Orient de la montagne d'Olainy, en la Province de *Bémarin*, à une lieue de Mélilot. Au milieu est une grande lanterne, par où il reçoit le jour. La voute est parfaitement blanche, ainsi que le dedans. Le pavé est uni comme du marbre poli tout d'une pièce; le tout ayant été creusé dans le roc.

On voit encore aujourd'hui au pied de cette montagne, les tombeaux de plusieurs de leurs Rois taillés dans le roc, au-devant de chacun s'éleve un beau cedre pour en indiquer la place.

Les maisons des Apalachites sont toutes bâties de poutres, ou pièces de boistrès bien assemblées, & liées les unes aux autres. Les couvertures sont de feuilles de roseaux, ou de jonc, comme le sont de chaume celles de beaucoup d'endroits de l'Europe. Celles des chefs, & des principaux sont enduites & encroûtées d'un mastic, qui résiste à la pluie. Le pavé est fait du même ciment. Ils y mêlent un sable doré qui produit un effet merveilleux, & y donne un éclat admirable. Leurs appartements sont tapissés de nattes tissées de feuilles de palmier & de jonc, teints de diverses couleurs, & arrangés par compartiments. Les chambres des chefs sont tapissées de fourures; ou de peaux de cerfs peintes, & représentant diverses figures. Quelques-unes sont décorées de plumes.

d'oiseaux très-industrieusement arrangées en forme de broderie.

Voilà donc au moins trois pays très-considérables de l'Amérique, où les naturels ne vivoient pas par hordes de familles éparées & vagabondes. Une colonie françoise fut s'établir chez les Apalachites, sous la conduite du Capitaine Ribaut & sous les Auspices de Charles IX. C'est pourquoi elle nomma Caroline l'espece de forteresse qu'elle y éleva. Ribaud donna aux ports & aux rivières de ce pays-là, les noms des ports & des rivières de France, qu'ils ont encore aujourd'hui. Cette colonie trouva les Apalachites tels que va vous les dépeindre M. Bristock.

Tout ce pays est divisé en six provinces, dont trois, *Bémarin*, *Amani* & *Matiqué*, occupent une des plus belles & spacieuses vallées entourée des montagnes d'Apalates. Les trois autres sont *Schama*, *Méraco*, & *Achalaques* qui s'étendent dans les montagnes. Les habitants de celles ci ne vivent presque que de chasse. La vallée a soixante lieues de long & dix de large. Les villes & villages sont bâtis sur les petites éminences; le pays abonde en bois de toutes sortes, en fruits, légumes, herbes potageres, mil, mays, lentilles, pois, &c. Quadrupèdes, oiseaux de toutes sortes. Les hommes y sont de grande stature, bien faits, ils composent un peuple, dont les mœurs sont douces, vivant en société dans des villes & des bourgades & dans la plus grande union. Tous les immeubles sont communs parmi eux, excepté leurs maisons & leurs jardins. Comme ils cultivent leurs champs en commun, ils en partagent les fruits, après les avoir déposés dans des greniers publics placés au milieu de chaque ville & village. Ceux qui sont préposés pour la distribution, la font au renouvellement de chaque lune, & donnent à chaque famille suivant le nombre des personnes dont elle est composée, autant qu'il en faut pour son nécessaire.

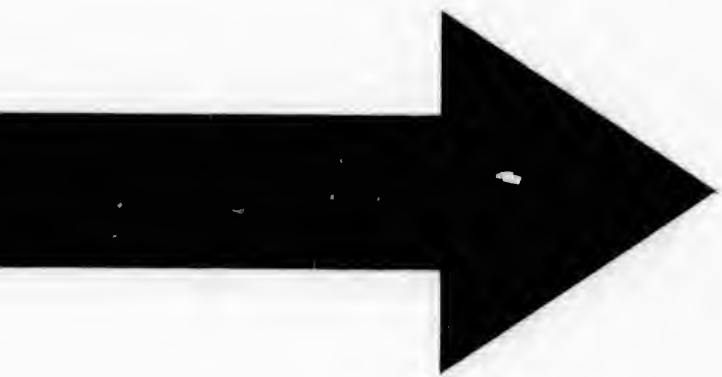
L'union est si grande parmi eux, qu'on voit dans la même maison un vieillard avec ses enfants & ses petits enfants, jusqu'à la quatrième génération, au nombre de cent personnes & quelquefois davantage. Ils sont d'un naturel fort aimable, ne sachant quelles caresses faire aux étrangers, quand ils les reconnoissent pour amis, & présentant tout ce qu'ils ont, à la manière des grands Tartares, & des Circassiens, pour le seul plaisir d'obliger. On trouve le même esprit d'hospitalité chez presque toutes les autres nations de l'Amérique, même chez les Brésiliens, qui ont passé pour être les moins humains. C'est encore une chose que la Nature n'a pas ôtée à l'Amérique pour la donner à l'Europe; car nous n'avons que le masque très-imparfait de la véritable hospitalité, & les Américains en ont la réalité dans toute son étendue.

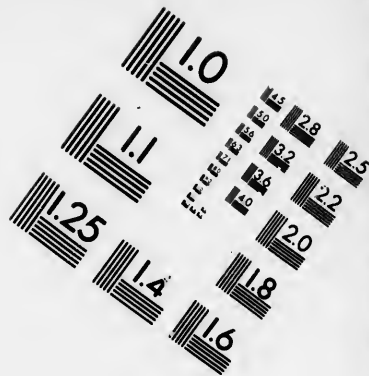
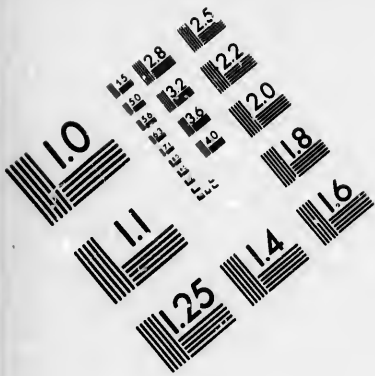
Les Apalachites aiment passionnément la musique & les instruments, qui rendent quelque harmonie. Presque tous jouent de la flûte, & d'une espèce de haut-bois. Ils sont éperdument amoureux de la danse, & y prennent mille postures singulieres, dans l'idée que cet exercice dissipe toutes les humeurs, leur donne une grande souplesse pour la chasse, & beaucoup d'agilité pour la course.

Leur voix est douce, belle, flexible. Ils s'étudient à imiter le chant des oiseaux & y réussissent parfaitement. Leur langage est doux, leurs expressions énergiques & précises, leurs périodes laconiques. Dès le bas âge ils apprennent des chansons composées par les Jouas en l'honneur du soleil, comme pere de la Nature, & y font entrer le recit des exploits de leurs chefs, pour en perpétuer la mémoire.

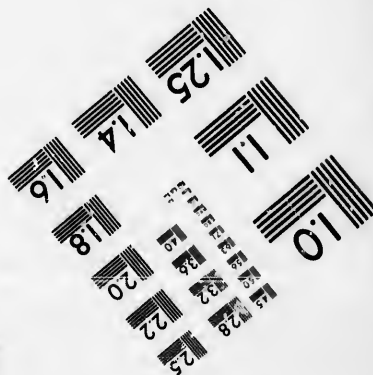
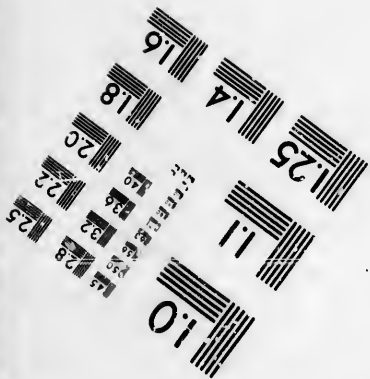
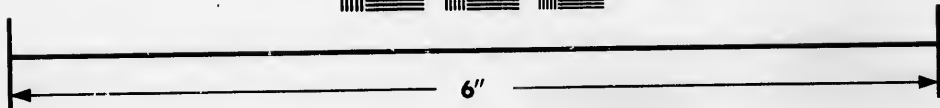
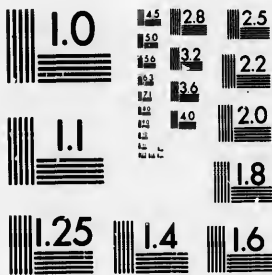
Plusieurs familles Espagnoles & Angloises se sont établies parmi les Apalachites; mais quoi qu'ils se fréquentent depuis long-temps, ceux-ci n'ont rien changé de leur manière de vivre, de leurs usages, ni de la forme de leurs habillemens. Leurs lits sont élevés, d'un pied & demi de terre







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

14 28
16 32
18 36
20 40
22 44
25 50

51
01

couverts de peaux apprêtées, douces comme un chamois. Ils y peignent des fleurs, des fruits & des grotesques, rehaussées de couleurs si vives, qu'on les prendroit de loin pour des tapis de haute-lisse. Les chefs couchent sur des matelats faits d'une espèce de duvet aussi doux que de la soye, ils le tirent d'une plante. Les lits du commun sont faits de feuilles de fougere, parce qu'ils prétendent qu'elles ont la propriété de délasser le corps, & de réparer ses forces épuisées par la chasse ou par le travail.

Ceux de la plaine & des vallées alloient anciennement nus de la ceinture en haut pendant l'Été, & portoient des manteaux fourrés pendant l'Hiver. Aujourd'hui la plupart ont en Été, des habits d'une toile légère de coton, ou d'une herbe apprêtée & filée comme le lin. Ordinairement les hommes & les femmes ne portent qu'une casaque sans manches sur un petit habit de chamois très-fin, cette casaque descend jusqu'au gras de la jambe aux hommes, & jusqu'à la cheville du pied des femmes. Elle est assujettie sur les reins par une ceinture de peau ou cuir, travaillée & ornée d'un petit ouvrage en forme de broderie. Les chefs de famille mettent par-dessus un manteau qui ne leur couvre que les épaules, le dos & les bras; mais qui aboutit par derrière en une pointe allongée jusqu'à terre, & fait à peu près l'effet des écharpes que nos Dames françoises portoient encore au commencement de ce siècle. On leur a fait succéder les capes dans quelques pays, & le mantelet dans d'autres. Hommes & femmes Apalachites tous sont curieux d'entretenir leur chevelure toujours nette & joliment tressée. Les femmes l'arrangent en forme de guirlande sur le sommet de la tête; les hommes se couvrent de bonnets de peaux de louvres noires & luisantes, découpés en pointe sur le devant, ornés par derrière de belles plumes d'oiseaux, arrangées de maniere qu'une partie de ces

te panache descend sur les épaules. Les femmes se percent les oreilles, & y mettent des pendants de cristal, ou d'une pierre verte, qui a l'éclat de l'émeraude. Elles en font aussi des colliers & des bracelets, pour les porter les jours de réjouissance, ainsi que de corail & d'ambre jaune dont elles font aujourd'hui grand cas.

Pour se garantir de la vermine, ils s'oignent souvent tout le corps avec le suc d'une racine, dont l'odeur est aussi suave que l'est celle de l'Iris de Florence. Ce suc a encore la propriété de donner de la souplesse aux nerfs & aux muscles, d'adoucir la peau, de lui donner de l'éclat, & de fortifier tous les membres. L'exercice & ces onctions jointes à une grande sobriété, leur procurent une santé ferme & vigoureuse, qui dément la prétendue dégradation que M. de P. attribue à tous les Américains.

Quoique la vigne croisse naturellement chez les Apalachites, leur boisson ordinaire est de l'eau pure; mais dans les festins de pompes & de réjouissance, ils boivent d'une espèce de bière faite avec le maïs, ou d'un hydromel si bon, qu'on le prendroit pour du vin d'Espagne. Quelques peuples de l'Amérique Septentrionale, ont la réputation d'être fort paresseux: mais les Apalachites ont en horreur l'oïveté; le travail y produit l'abondance. Le temps des semailles & des moissons est-il passé, tous les hommes & femmes s'occupent à filer du coton, de la laine, ou l'herbe dont j'ai parlé. Ils fabriquent des toiles, & des étoffes. D'autres font de la poterie de terre émaillée de diverses couleurs, & des vases de bois, qu'ils peignent joliment; d'autres enfin font des corbeilles, des paniers & plusieurs ouvrages avec une dextérité merveilleuse.

Outre les Chataigniers & les Noyers, qui croissent naturellement dans ce pays-là, on y voit des Orangers, des Citronniers, diverses espèces de Pommes, des Cerises, des abricots, que les Anglois

y ont portés, & qui s'y sont tellement multipliés, qu'ils y foisonnent, pour prouver, ce semble, à M. de P. . . que tout ne dégénere pas dans le sol de l'Amérique, & qu'il n'est pas si ingrat qu'il voudroit nous le faire croire.

Les François revenus de la Louisiane lui prouveroient aussi par leur propre expérience, que ce pays-là est des plus sains, des plus fertiles, & des plus beaux du monde. C'est le témoignage que nombre d'entr'eux m'ont rendu, en gémissant de ce que la France l'a cédée à l'Espagne. Ces regrets sont vraisemblablement un des motifs qui ont déterminé les François qui y sont restés, à faire tous leurs efforts pour secouer le joug de la domination Espagnole, & rentrer sous celle de France.

Voilà donc, Messieurs, un peuple civilisé en Amérique, vivant dans des villes & dans des villages avant l'arrivée des Européens; des villes dont on a non-seulement conservé les noms, mais qui existoient encore en 1653, lorsque Bristock y faisoit son séjour. J'aimerois mieux croire que M. de P. n'ayant pas tout vu, ni tout vu, en a ignoré l'existence, que de penser qu'il ait voulu, contre la vérité, en anéantir jusqu'à la mémoire. Celles du Mexique & du Pérou sont disparues à ses yeux: il n'a vu dans leurs ruines que des chaumières. Le pere Feuillée ou avoit de meilleurs yeux, ou n'avoit pas le talent de M. de P. pour les faire disparaître à son approche. Il nous apprend qu'il y avoit encore de son temps (en 1709) sur le chemin de Callao à Lima, dans les belles plaines qui le bordent, des vestiges d'une ancienne ville Indienne, que les Espagnols ont détruite, & qui avoit jusqu'à cinq lieues de longueur; qu'un petit nombre d'Indiens occupoient encore une des extrémités. Si un terrain de cinq lieues de long, couvert de maisons, mérite à peine le nom de bourgade, au sentiment de M. de P. . . Nanquin, qui, dit-on, occupe près de quinze lieues, fera donc

peut
le n
L
lach
reve
a te
tans
Roy
tiere
des
& n
Dira
tion
faul
les (
nier
ridi
Lou
puig
Peg
nifm
A
n'on
de c
de c
P
yeu
susp
dist
aura
riqu
ques
tant
nat

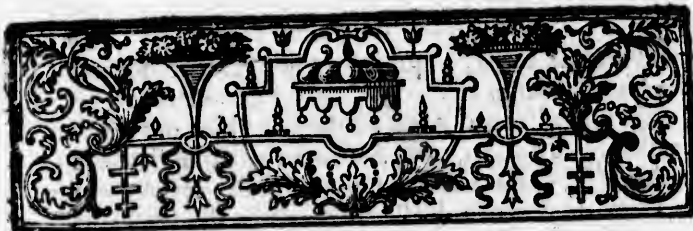
peut-être la seule, à qui il fera la grace de donner le nom de Ville.

Le portrait que nous venons de faire des Apalachites, & de leur pays, est bien capable de faire revenir de l'idée défavantageuse que cet Auteur a tenté de donner de l'Amérique & de ses habitans naturels. Cette espece de République ou de Royaume des Apalachites, où regne une entière liberté, paroît même bien supérieure à celle des Indiens asservis par les Jesuites au Paraguai, & n'en paroitra que plus chimérique à M. de P. Dira-t-il, pour soutenir son assertion, que la relation de M. Bristock est une table, un tissu de faussetés, comme il l'a dit des relations Espagnoles (alors je lui répondrai ce qu'il dit lui-même : *) *nier tout ce qu'on lit dans les relations les plus véridiques ou les moins suspectes, des Ata-pas de la Louisianne, des anciens Caraïbes des Isles, des Tapuiges du Brésil, des Cristinaux, des Pampas, des Peganchez, des Moxes, ce seroit établir un Pyrrhonisme historique insensé.*

Après un tel aveu, ceux qui ont vu ces relations n'ont-ils pas lieu d'être surpris de les voir traitées de chimeres & de faussetés dans tout l'Ouvrage de cet Auteur ?

Permettez, Messieurs, que je mette devant vos yeux quelques extraits succints de ces relations non suspectes. Pour y mettre un certain ordre, je les distribuerai en quatre paragraphes. Le premier aura pour objet la qualité du sol de l'Amérique; le second les qualités personnelles physiques; le troisieme les qualités morales de ses habitans; & le quatrieme celles des animaux, soit naturels au pays, soit transportés d'Europe.

(*) [Tom. I, pag. 233.]



DISSERTATION
SUR
L'AMÉRIQUE,
ET
LES NATURELS
DE CETTE PARTIE
DU MONDE.

SECONDE PARTIE.

§. I.

Du Sol de l'Amérique.

CE Pays que la Nature a pris en aversion, à qui elle ne dispense qu'à regret quelques - uns de ses dons, si nous en voulions croire M. de P. est le même dont le Pere Feuillée parle dans les termes suivants. (*)

(*) Pag. 578.

U
fair
c. tr
que
fait
cher
avo
M.
& j
mû
men
deux
Mes
dit a
son
deo,
d'un
Poin
Noy
avoie
gés d
étoie
supp
gran
au G
retra
où il
conf
perfl
quan
damm
La fai
fits au
Ce
maïse
noier

(*)
(**)

Une disposition si admirable du terrain me fit faire plusieurs réflexions sur les avantages que cette partie du monde a sur les autres. Il semble que la Nature se soit étudiée à la rendre plus parfaite, & que c'est-là où elle a voulu faire ses chef-d'œuvres. Avouons, Messieurs, que c'est en avoir une opinion bien différente de celle qu'en a M. de P. J'ai vu au Pérou, ajoute le Pere Feuillée, & je n'ai pas vu sans étonnement, des oranges mûres & encore sur l'arbre, renfermer des semences, qui avoient germé & dont le germe avoit deux pouces six lignes de longueur. [*] J'ai vu, Messieurs, au Paraguai ce que le Pere Feuillée dit avoir vu au Pérou, [**] j'ai vu dans la maison de campagne du Gouverneur de Monte video, un Verger, qu'il appelloit *Bois*, de près d'une lieue de longueur, tout planté de Pommiers, Poiriers, Pêchers & autres arbres fruitiers à Noyaux, transportés d'Europe. Ces arbres y avoient si bien réussi, que tous y étoient surchargés de fruits, au point que la plupart des branches étoient rompues pour n'avoir pas eu la force d'en supporter le poids. Fâché de voir perdre une si grande quantité de fruits excellents, je conseillai au Gouverneur, d'en étayer les branches, ou de retrancher une partie de ces fruits dans la saison où ils commencent à grossir, pour favoriser la conservation & la maturité des autres. Peine superflue, me dit-il, il en reste encore une si grande quantité tous les ans, que ce bois en fournit abondamment à toute la ville, pour en manger dans la saison & pour en conserver de secs, & de confits au sucre.

Ce même Gouverneur avoit dans la cour de sa maison de ville, une treille, où les raisins venoient en abondance & très-bons. Il avoit essayé

(*) Pag. 499.

(**) Pag. 573.

de planter une vigne dans sa campagne : mais les fourmis s'y rendoient en si grande abondance , dans le temps qu'elle étoit en fleur , & en maturité , qu'il n'avoit pu réussir à recueillir assez de vin pour le dédommager tant soit peu des peines de la culture.

Le froment & le seigle y venoient si bien , que nous y avons mangé du pain à un prix aussi modique qu'en France , dans les meilleures années ; & nous y fîmes une copieuse provision d'excellente farine , à très-bon marché. M. de P. est-il croyable quand il nous assure que le froment & le seigle n'ont pu réussir qu'en quelque cantons de l'Amérique Septentrionale , & que les arbres fruitiers d'Europe n'ont prospéré que dans l'Isle de Juan Fernandez ? j'ai vû aussi de mes propres yeux , dans le jardin du Gouverneur de l'Isle de Sainte Catherine , au Bresil , des Amandiers surchargés de fruits. Frézier , témoin oculaire par un séjour de deux ans , parle du Chili dans ces termes : les arbres qu'on y a transportés d'Europe (aux environs de Valparaiso) réussissent parfaitement dans ces contrées. Le Climat y est si fertile , quand la terre y est arrosée , que les fruits y poussent toute l'année. J'ai vû sur le même Pommier ce que l'on voit ici (en France) sur les Orangers , du fruit de tous les âges en fleurs , noués , des pommes formées , des pommes à demi-grosses , & des pommes en maturité tout en semble. (*) J'étois charmé d'y voir une si grande quantité de si beaux fruits , qui y viennent à merveille , particulièrement des pêches , dont il se trouve des petits bois , qu'on ne cultive pas ; & où l'on ne prend d'autres soins que celui de faire couler de petits ruisseaux aux pieds des arbres. Aux environs de la Ville de Moquaquos ,
dans

(*) Pag. 104.

dans un terrain très-petit on recueille tous les ans 100000 botiches de vin qui font plus de trois millions deux cents pintes, mesure de Paris, qui, à vingt-cinq réaux la botiche, donnent quatre cens mille piastras, c'est-à-dire, à présent un million six cent mille livres, monnoye de France.

M. de P. avoit lû les relations du Pere Fueillée, & de M. Frézier, puisqu'il les cite; mais il n'a pas vû les pays dont ils parlent, avec des yeux aussi désintéressés. Ses réflexions, qui auroient pu être un peu plus philosophiques, lui ont fait oublier ce qu'il avoit lû dans les relations de ces Auteurs, & l'ont malheureusement déterminé à parler contre la vérité.

Que M. de P. se donne la peine d'aller voir de ses propres yeux les pays dont ces Auteurs font la description. Enchanté & dans une espece d'enthousiasme, il changera d'opinion; il dira avec Frézier: (*) ce seroit peu pour un si bon pays, si la terre étoit cultivée: elle est très-fertile, & si facile à labourer, qu'on ne fait que la gratter avec une charrue faite le plus souvent, d'une seule branche d'arbre crochue, tirée par deux bœufs: & quoique le grain soit à peine couvert, il ne rend gueres moins du centuple. Ils ne cultivent pas les vignes avec plus de soins, pour avoir du bon vin... Cette fertilité & l'abondance de toutes choses, dont on jouit à Lima, ne contribue pas peu au tempérament amoureux, qui y regne. On n'y éprouve jamais l'intempérie de l'air, qui conserve toujours un juste milieu entre le froid de la nuit, & la chaleur du jour. Les nuages y couvrent ordinairement le ciel, pour garantir cet heureux climat des rayons que le soleil y darderoit perpendiculairement. Ces nuages ne se changent jamais en pluye, qui puisse y troubler la

(*) Pag. 70.
Tom. II.

Ces extraits pourroient suffire pour convaincre M. de P. du tort qu'il a eu de décrier l'Amérique, comme il l'a fait. Mais il ne s'est pas lassé d'insister là-dessus, & diroit peut-être, que quelques cantons exceptés ne prouvent pas assez contre son assertion. Voyons donc si M. de P. est mieux fondé à l'égard des autres pays du nouveau Continent.

En parlant du terrain des Isles Antilles, le Chevalier de Rochefort qui nous en donne une relation très-circonscanciée, sous le titre d'*Histoire Naturelle & morale de ces Isles*; nous assure (*) que sans vouloir faire tort aux autres pays du monde, les Antilles possèdent sans contredit (**) tous les rares avantages des autres pays, elles ne fournissent pas simplement une agréable variété de fruits excellents, de racines, d'herbages, de légumes, de gibiers, de poissons & d'autres délices, pour couvrir les tables de ses habitants, elles abondent encore en un grand nombre d'excellents remèdes. La racine de maniot, dont on y fait la cassave, qui leur tient lieu de pain, est si féconde dans tous les lieux de l'Amérique, qu'on la cultive, qu'un arpent de terre qui en est planté, nourrira plus de personnes que six semencés en Europe, du meilleur froment.

La terre, ajoute cet Auteur, y est aussi belle, aussi riche & aussi capable de produire qu'en aucun endroit de France; la vigne vient fort bien en ces Isles & donne d'excellents raisins; mais le vin qu'on en feroit ne seroit pas de garde. Le froment qui demande à être hyverné n'y forme que des épis; l'orge y viendroit à merveille. Mais quand tous ces grans y viendroient en parfaite maturité, les habitants qui ont presque sans peine le maniot, les patates, le mays & diverses especes

[*] Pag. 76.

(**) Il ne prévoyoit pas qu'il prendroit envie à M. de P. d'assurer le contraire.

34 *Dissertation sur l'Amérique.*
de légumes, ne voudroient pas prendre la peine
& le soin qu'il faut pour cultiver les grains. L'air
y est tempéré, les chaleurs n'y sont pas plus gran-
des qu'en France; & depuis huit heures du ma-
tin, jusqu'à quatre heures du soir, il y regne un
vent doux & frais, qui tempere la chaleur & la
rend très-supportable.

*Et jamais en ces bords de verdure embellis,
L'hiver ne s'y montra, qu'en la neige des lys.*

Cette terre si ingrate dans l'opinion de M. de P.
a cependant sur la nôtre l'avantage de produire le
Pa-Payer, le Coqs & beaucoup d'autres, qui
donnent des fruits tous les mois de l'année, (*) &
d'un goût exquis. Avons-nous dans nos climats
des arbres naturels au pays, qui exhalent une
odeur aussi suave que les feuilles du bois d'Inde,
que le sassafras & tant d'autres? Les feuilles du
bois d'Inde donnent à la viande avec laquelle on
les fait cuire, un goût si relevé, qu'on l'attribue-
roit plutôt à un mélange de plusieurs sortes d'é-
pices, qu'à une simple feuille d'arbre. Je suis tou-
jours surpris qu'on ne s'avise pas d'en transporter
en Europe, pour suppléer aux épices des Indes
orientales. (**)

A la Cayenne & à la Guyanne la terre est très-
bonne, facile à cultiver, & si fertile, dit Biet (***)
que les végétaux & les arbres, qu'on y a transpor-
tés, y poussent en six mois autant que nos bois
taillis en six ou sept ans. Les fruits de toutes es-
pes se succèdent toute l'année. [****] La chasse est
si facile & si abondante, que, fournissant aux na-

(*) Hist. Nat. des Antilles, p. 59.

(**) L'écorce de Winter du détroit de Magellan y
surpasse également.

[***] Voyage de la France équinoxiale par Biet,

pag. 334.

[****] *Ibid.* 337.

turels du pays , tout ce qui leur est nécessaire à la vie , ils ne veulent s'affujettir à apprivoiser aucune espece d'animaux — on y trouve une quantité prodigieuse d'oiseaux ; presque tous ont le plumage d'une beauté ravissante. Les perdrix y sont grises, mais grosses comme de bons chapons, bien charnues & de bon goût. Ceux qui révoquent tout en doute , auront de la peine à croire ce que je dirai de la pêche , si prodigieuse dans ce pays-là , qu'il faut le voir pour le croire. Le poisson y est si excellent , ajoute cet auteur , que je puis dire avec vérité , qu'il surpasse de beaucoup en bonté celui de nos côtes de France. [*] Jugez donc , dit Biet , si ce pays est si mauvais , & s'il n'y a pas moyen d'y bien vivre & d'y bien subsister.

Biet avoit fait un long séjour dans ce pays-là , lorsqu'il en parloit ainsi ; si Mr. de P. l'eût vû autrement que dans les Cartes , il en eût rendu le même témoignage. J'ai vu moi-même au Brésil , la terre produire sans culture toutes sortes de fruits les plus beaux & les plus excellents. J'ai vû ses habitans passer leurs jours , par cette raison , dans la plus grande oisiveté , ne se croyant pas sans doute issus d'Adam , & condamnés avec la race , à manger leur pain à la sueur de leur front.

Si nous consultons l'Atlas historique de Guedeville, nous trouverons, T. VI p.86. que si la navigation pouvoit être libre depuis Quebec jusqu'au lac Erié , qui a deux cents trente lieues de tour , on en feroit le plus fertile Royaume du monde ; parce que , outre les beautés naturelles qui y sont , on trouve aussi des mines d'argent à vingt lieues dans les terres. Le climat en est très-beau , ajoute cet Auteur , les bords de ce lac sont plantés par-tout de chênes , d'ormeaux , de cha-

(*) Voyage de la France équinoxiale par Biet , p. 334.
351.

taigniers, de noyers, de pommiers & de Treilles, qui portent leurs grapes jusqu'au sommet des arbres, sur un terrain agréable & uni. Les bois & les vastes prairies qu'on découvre du côté du Sud, sont remplis d'une quantité prodigieuse de bêtes fauves & de poules d'inde. Les bœufs sauvages se trouvent sur les bords de deux belles rivières, qui se déchargent au fond du lac.

L'Acadie, suivant le même auteur, est un pays fertile, très-beau, son climat assez tempéré: l'air y est pur & sain, les eaux claires & légères.

Trouvons-nous en Europe, comme au Mexique, un arbre comme le Maquéi ou Maguai, qui vaut lui seul une petite métairie; puisqu'il fournit à la fois du vin, du vinaigre, du miel, du fil, des aiguilles, des toiles, & du bois propre à bâtir & à brûler. Il ne lui manque que le pain, auquel les habitants suppléent par le cacao, le mays; & mille autres grains ou fruits. Les brébis, les cruyes, les chèvres multiplient deux fois l'an dans ce beau pays, & tous les quadrupèdes y foisonnent en si grande quantité, qu'on est obligé d'en tuer, pour le commerce des peaux, & des cuirs, & l'on y abandonne, comme au Paraguay, les animaux écorchés aux bêtes & aux oiseaux de proie (f).

Je pourrois ajouter ici, ce que Marggraf, Pison & tant d'autres ont dit du Mexique, du Brésil, de la Louisiane & des autres pays de l'Amérique septentrionale; mais ces témoignages quoique non suspects, deviendroient superflus. Je laisse aux personnes instruites des qualités du terrain de différents pays, à en faire la comparaison avec ce qu'en a dit Mr. de P.

Est-il mieux fondé à nous présenter les Américains, comme une race d'hommes dégénérés & dégradés de la nature humaine? Est-il plus croyable, lorsqu'il parle des animaux, peut-être

d'ira-t-il que les exemples que je citerai ; font tout au plus une exception à la règle, qu'il a voulu établir, pour preuve de la supériorité des trois autres parties du Monde, sur celle de l'Amérique. Alors il faudra donc mettre au nombre des faveurs de la Nature pour notre Europe, que les Pigeons n'y pondent & couvent que deux œufs à chaque fois, pendant qu'au Pérou, ces mêmes Pigeons y font jusqu'à six à sept pontes en autant de jours de suite, les couvent, & qu'il en naît autant de petits qu'il y avoit d'œufs (*). Ne seroit-ce pas aussi par un semblable privilège, que nos raves ne croissent en Europe que de la grosseur du pouce, ou environ, tandis qu'au Pérou elles viennent grosses comme la jambe (**)?

Mr. de P. est-il plus heureux dans les conséquences qu'il tire de ses réflexions Philosophiques? on en pourra juger par celle-ci. La plupart, dit-il, (***) des végétaux qui ne sont que tendres & herbacés dans nos climats, ont été trouvés en Amérique, sous la forme ligneuse des sous-arbustes. Les chenilles, les papillons, les mille-pieds, les scarabées, les araignées, les grenouilles, les chauve-fouris, y étoient pour la plupart d'une taille gigantesque dans leur espèce, & multipliés au-delà de l'imagination. Mr. Dumont dit dans ses mémoires sur la Louisiane, qu'on y voit des grenouilles, qui pèsent jusqu'à trente-cinq livres, & dont les cris imitent le beuglement des veaux. Mr. de P. en conclut l'ingratitude de leur terre natale & un abatardissement général, qui avoit atteint jusqu'au premier principe de l'existence & de la génération, (****) je me serois donc bien trompé, en tirant une conséquence toute opposée. J'aurois cru raisonner philosophiquement en

(*) Feuillée, pag. 439.
 (**) *Ibid.* pag. 441.
 (***) Tom. I, pag. 4.
 (****) *Ibid.* pag. 6.

concluant de cette quantité prodigieuse d'êtres vivants, & qui plus est d'une taille gigantesque, que le principe de vie est dans ce pays-là, bien plus fécond & beaucoup plus actif que dans le nôtre, où tous ces animaux n'ont, ce semble, à l'égard de ceux de l'Amérique, de la même espèce, qu'une demi-vie, & des corps à demi perfectionnés, puisqu'on les trouve ailleurs bien supérieurs en grosseur & en qualités. Il me semble cependant que raisonner ainsi, c'est raisonner conséquemment aux idées que nous avons adoptées de la perfection des êtres, de penser qu'un végétal, qui au lieu de continuer de ramper, de garder la foiblesse de sa nature molle, tendre, herbacée, s'éleve à celle d'arbuſte : qu'un arbre gros, droit, bien venu & qui élevant sa tête altière au-dessus des arbres petits, menus, foibles & rabougris de même espèce; qu'un géant enfin, ou un Européen bien fait & de la plus grande taille, ont un degré de perfection au-dessus des Lapons, des Groënlendois, & des Nains, à qui la Nature semble avoir regretté la matiere & la forme. Heureusement Mr. de P. n'est pas chargé de procuration de la part de l'Europe pour fixer notre jugement & nos idées sur l'Amérique & ses habitants, ni pour exprimer nos sentiments de gratitude envers le nouveau Monde. Si on l'en croyoit sur sa parole, il faudroit regarder ce pays-là avec l'œil du plus vil mépris, comme une terre maudite, que l'on devoit abandonner à son malheureux sort. Mais la conduite journaliere des Européens dément tout ce qu'en débite Mr. de P. Nous continuerons d'y aller chercher le Sucre, le Cacao, & le Caffé, pour flatter notre goût, & satisfaire notre sensualité, la Cochenille, les bois de teinture & de placage pour notre luxe & nos fantaisies; les baumes du Pérou, de Copihibá, le Quinquina, le Gayac, le Sassafras, l'Hypécacuaana & mille autres drogues pour guérir nos maladies; l'or, l'argent, ces Dieux des Chrétiens,

rie
les
vé
si a
l'ô
&
son
fer
sui
on
dev
me
de
que
nai
for
vau
fait
dan
pay
obl
ven
mes
gay
men
si st
fou
égar
d'ho
vigu
les p

(*
*)

To

tiens, comme le disent très-bien les Sauvages; les pierres, les pelleteries & le coton, pour nous vêtir. L'Europe, cette terre si riche, si fertile, si abondante, à qui la Nature a tout donné pour l'ôter à l'autre, va cependant y chercher tout cela, & tant d'autres choses, qu'elle ne trouve pas dans son propre terrain.

La situation de l'Amérique sous trois Zones différentes, y cause une grande diversité de climat, suivant les contrées, l'air y est chaud ou froid, on peut cependant dire en général avec Mr. Guedeville [*] que le nouveau Monde est extrêmement fertile. Il a tout ce que nous avons, & abonde de plus en beaucoup de belles & bonnes choses que l'on ne trouve pas en Europe; que les originaires du pays ne manquent ni de génie, ni de force, ni d'agilité, & que le bon chez eux prévaut sur le mauvais. Ces peuples le sentent parfaitement, ils savoient bien dire aux Espagnols dans le temps de leur invasion: il faut que votre pays soit bien stérile & bien mauvais, pour vous obliger à courir tant de risques & de dangers pour venir envahir le nôtre, ou que vous soyez des hommes bien méchants pour venir nous persécuter de gayeté de cœur, & nous en chasser (**). Ce raisonnement ne paroît pas trop être celui d'un homme si stupide que Mr. de P. le donne à penser. Je lui fournirai de quoi se guérir de sa prévention à cet égard, après lui avoir prouvé que cette race d'hommes n'est pas une race sans force & sans vigueur, une race énervée & viciée jusques dans les principes mêmes du Physique & du moral.

(*) Atlas Hist. Tom. VI, pag. 81.

(**) Feuillée, pag. 386.



§ II.

DES qualités Physiques des Américains.

En lisant l'Ouvrage de Mr. de P. il me semble entendre parler les peuples du Tyrol, & des pays montagneux circonvoisins qui trouvent un trait de beauté dans leurs goëtres énormes, & se rient de ceux qui n'en ont point. Le plus foible Européan, le plus imbécile est très-supérieur à tous les Américains, même créoles, au sentiment de cet Auteur. [*] Enervés, hébétés, ce sont de véritables automates, qu'aucune passion ne peut émouvoir, & qui n'obéissent qu'à l'impulsion de leur instinct. Ils sont viciés dans leurs qualités essentielles & dans leur constitution physique, puisqu'on ne trouve chez eux ni bossus, ni boiteux, ni borgnes, sinon par accident; & qu'en Europe on en rencontre à chaque pas.

Mr. de P. a eu sans doute des mémoires particuliers sur l'Amérique; car je ne connois aucune relation qui nous présente les Américains tels qu'il nous les dépeint. Écoutons ce qu'elles en disent; les Auteurs que je citerai n'avoient aucun intérêt de trahir la vérité, pour flatter le portrait de ces peuples. J'ai lu quelques histoires du Canada, dit le Baron de la Hontan, [**] les Religieux qui les ont écrites, ont fait quelques descriptions assez simples, & assez exactes des pays, qui leur étoient connus; mais ils se sont grossièrement trompés dans le récit qu'ils font des mœurs, des manières des sauvages. Les Recollets & les Jésuites en ont parlé d'une manière toute opposée; ils avoient leurs raisons pour agir ainsi. Si je n'avois pas entendu la langue des

[*] Tom. II. p. 130 & 140.

[**] *Ibid.* pag. 91.

fauv
écri
ples
ont
n'er
roit
Ils s
mier
les H
L
& p
& n
ils n
nois
autr
rant
re ce
des f
& d
Les
tuels
& le
& d
géné
re d
d'ave
par a
de la
mun
de ce
cette
fenti
aux
Boug
élevé
sieur
niere

Sauvages, j'aurois pu croire tout ce qu'on en a écrit ; mais depuis que j'ai raisonné avec ces peuples, je me suis entièrement désabusé. Ceux qui ont dépeint les sauvages velus comme des Ours n'en avoient jamais vu, [*] car il ne leur paroît ni barbe, ni poil en nul endroit du corps. Ils sont généralement bien faits, de belle taille & mieux proportionnés pour les Américains, que les Européens.

Les Iroquois sont plus grands, plus vaillans & plus rusés que les autres; mais moins agiles, & moins adroits à la guerre qu'à la chasse, où ils ne vont jamais qu'en grand nombre. Les Illinois, les Oumanis, les Outagamis & quelques autres nations sont d'une taille médiocre, courant comme des lievres, s'il m'est permis de faire cette comparaison. Les Outaouas & la plupart des sauvages du Nord, à la réserve des Sauteurs & des Cliflinos, sont poltrons, laids & mal faits. Les Hurons sont braves, entreprenans & spirituels: ils ressemblent aux Iroquois pour la taille & le visage. Les sauvages sont tous sanguins, & de couleur presque olivâtre; sont beaux en général, aussi bien que leur taille. Il est très-rare d'en voir de boiteux, de borgnes, de bossus, d'aveugles, de muets: s'il y en a quelqu'un, c'est par accident. Ne seroit-ce pas encore une faveur de la Nature pour l'Europe, d'y trouver si communément des personnes affectées de quelque une de ces infirmités? Mais continuons le portrait de cette race d'hommes, le rebut de la Nature au sentiment de Mr. de P. bien différent cependant aux yeux du Baron de la Hontan, de Mr. de Bougainville, la Ronde de St. Simon, qui a été élevé parmi eux & y a vécu vingtans, & de plusieurs autres Officiers François, qui ont fait la dernière guerre avec eux.

[*] Tom, II, p. 63.

Les sauvages ont les yeux gros, noirs, ainsi que les cheveux, les dents bien fournies, blanches comme l'ivoire, & l'air qui sort de leur bouche est aussi pur, dit le Baron de la Hontan, que celui qu'ils respirent, quoiqu'ils ne mangent presque jamais de pain. Ils ne sont ni si forts, ni si vigoureux que quelques-uns de nos François pour porter de grosses charges, ou pour lever un fardeau & le charger sur les épaules; mais en récompense, ils sont infatigables, endurcis au mal, bravant le froid & le chaud, sans en être incommodés, étant toujours en exercice à la chasse, ou à la pêche, toujours dansant & jouant à certain jeu de pelotes, où les jambes sont fort nécessaires.

Les femmes sont d'une taille qui passe la médiocre, belles autant qu'on le puisse imaginer; mais si grasses, si pesantes & si mal faites, qu'elles ne peuvent tenter que des Sauvages. Soit par l'exercice, soit par la constitution de leur température, ils sont fort sains, exempts de paralysie, d'hydropisie, de goutte, d'hétyisie, d'asthme, de gravelle, de pierre; maladies dont la Nature qui a tant donné à notre continent, a bien encore voulu nous favoriser. Elle avoit cependant laissé la pleurésie au Canada; & nous leur avons porté la petite vérole. Les Américains nous ont communiqué la leur par droit d'échange & de commerce.

Quand un sauvage Apalachite, ou des pays de l'Amérique septentrionale jusqu'à la terre de Labrador, meurt naturellement à l'âge de soixante ans, ils disent qu'il meurt jeune, parce qu'ils vivent ordinairement jusqu'à quatre-vingt & cent ans. On en voit même plusieurs qui passent ce terme. Où est donc ce vice si essentiellement répandu sur toute la race humaine du nouveau Monde, de manière que la dégénération ait atteint ses sens, ses organes, & toutes ses facultés physiques? M. de P. trouvera t-il chez les autres

peuples
qu'il affi
ge? no
leurs pa
& dans
belle d
toutes
portion
veux lo
douce
font tr
belles q
ce que
des Cay
même
de la C
que de
visage,
à leur t
un air
ches lar
point.
meublé
voit au
fectueu
accider

Si la
de diffé
ques-u
sur la l
caprice
platiffé
tinuen
qu'elle
donner
fants.

peuples du nouveau Continent cette dégradation, qu'il assure y être, à chaque page de son Ouvrage? non, & il ne faut qu'ouvrir les relations de leurs pays, pour y voir le contraire. A Cayenne, & dans la Guyanne les naturels ont tous une très-belle disposition de corps [*], les membres & toutes les parties en étant parfaitement bien proportionnées; belle taille, beau visage, les cheveux longs & noirs; ayant la peau basannée, mais douce au toucher comme le satin. Les femmes y sont très-bien faites, & l'on y en voit d'aussi belles qu'en Europe. Bristock dit des Apalachites, ce que Biet vient de nous rapporter des naturels des Cayenne. Le Chevalier de Rochefort rend le même témoignage sur les habitants de la Floride, de la Caroline & sur les Caraïbes, tant des Isles que de la terre ferme, non quant à la beauté du visage, mais quant aux proportions du corps, & à leur taille. Ils sont, dit-il, bien faits, [**] ayant un air riant & agréable, les épaules & les hanches larges & tous communément assez d'embonpoint. Leur bouche est médiocrement fendue, meublée de dents blanches & très-ferrées. On n'y voit aucun borgne, ni bossu, ni chauve, ou défectueux par quelque'autre difformité, sinon par accident.

Si la plûpart de ces peuples ont quelque chose de difforme à nos yeux, le nez applati, & quelques-uns le front; il ne faut pas rejeter la faute sur la Nature; elle ne les a pas faits tels; mais le caprice & le préjugé des mères; qui, les leur applatissent; après les avoir mis au monde, & continuent de les leur presser pendant tout le temps qu'elles les allaitent, parce qu'elles s'imaginent donner par-là, un trait de beauté à leurs enfants.

(*) Voyage de la France équinoxiale par Biet, pag. 351.

(**) *Ibid.* pag. 382.

On peut faire ce reproche à ces peuples de notre continent sur des préjugés de cette espèce. J'en dirai deux mots, quand je parlerai du génie & des usages des Américains.

Si nous remontons du septentrion jusqu'à l'extrémité méridionale du nouveau Continent, tous les peuples que nous rencontrerons sur notre route, offrent des hommes bien constitués. Tels sont, si nous en croyons Vincent le Blanc, & les autres Voyageurs, les Mexicains, les Brésiliens, les Péruviens, ceux du Paraguai, du Chili & enfin les Patagons. Rapporter ici les témoignages de Marggraf, de Pison & des autres Auteurs non suspects, ce seroit tomber dans des répétitions déjà trop ennuyeuses, M. de P. les a cités lui-même; mais il n'en a extrait que ce qu'il a cru pouvoir étayer sa fausse hypothèse. Je dirai seulement d'après Frézier [*] que ceux du Chili, & les autres peuples de l'Amérique méridionale sont de bonne taille, ont les membres gros, l'estomac, la poitrine & le visage larges: que malgré leurs débauches, ils vivent des Siècles sans infirmités, tant ils sont robustes & faits aux injures de l'air, supportent long-temps la faim, la soif, dans la guerre & dans les voyages, & que personne n'en approche pour soutenir la fatigue.

Quand M. de P. auroit eu quelques mémoires sur des Cantons particuliers, inconnus aux Auteurs des relations répandues dans le public, auroit-il dû en faire la base de son Ouvrage & conclure du particulier au général, contre toutes les règles? qu'il me permette de lui dire, ce qu'il a dit du célèbre M. le Cat de Rouen (**), quel que soit le respect que nous avons pour les vastes connoissances de M. de P. nous osons lui marquer notre surprise de ce qu'il lui ait pris envie de resusciter d'anciens paradoxes ou d'en établir de

(*) Pag. 56.

(**) Tom. II, pag. 12^b.

nouveaux
tenu un
& à la
ranimé
réfuter
riens' E

Je n
d'année
sonnar
n'étoit
ver à f
de la ra
stérilit
dation
dit que
de no
rique
plus fo
à-dire
végéta

Je
toujou
senti c
pable
de la
Aussi
Mais
les fo
en sa
paru a
sonne
la con
cahos
broui
dans l
près,
que la

[*]

ndouveaux; qu'il ait adopté une opinion, & soutenu une hypothèse aussi contraire à ses lumières, & à la vérité, pour laquelle l'on diroit qu'il a ranimé son zèle, & protesté qu'il a entrepris de réfuter les faussetés & les exagérations des Historiens Espagnols. (*)

Je ne conçois pas comment M. de P. a entrepris d'anéantir l'existence des Patagons Géants. En raisonnant suivant sa méthode philosophique, rien n'étoit plus capable que cette existence, de prouver à ses yeux, la dégradation & la dégénération de la race humaine en Amérique. Pour prouver la stérilité & l'ingratitude du sol, ainsi que la dégradation des végétaux dans le nouveau Monde, il dit que les plantes tendres, molles & herbacées de notre Continent, ont été trouvées en Amérique beaucoup plus grandes, plus nourries, plus fortes, sous la forme de sous-arbustes, c'est-à-dire, des Géants dans leurs especes parmi les végétaux.

Je rends justice à M. de P. : il ne s'étaye pas toujours de preuves de cette espece. Il a très-bien senti que l'existence des Patagons Géants étoit capable de détruire son assertion de la dégradation de la race humaine dans le nouveau Continent. Aussi a-t-il fait tous ses efforts pour les anéantir. Mais pour réussir à détruire des Géants, il faut les foudres de Jupiter & M. de P. ne les avoit pas en sa disposition. Ces Colosses ont peut-être disparu aux yeux éblouis par le spécieux de ses raisonnements. Les citations qu'il a rapportées pour la contredire, sont avec celles dont il s'étaye, un cahos, mais un cahos, qui n'est difficile à débrouiller qu'à ceux qui n'ont pas lu les relations dans les Auteurs mêmes. Quand on l'examine de près, c'est un nuage d'autant plus aisé à dissiper, que la vérité triomphera toujours, lorsqu'on ne

[*] Tom. II, pag. 144.

Ja combattra qu'avec des tas de preuves négatives. Telles sont celles qu'apporte M. de P. & qui sont le fondement du préjugé de ceux qui rejettent sans beaucoup d'examen, tout ce qui a un air de merveilleux.

L'amour de ce merveilleux, dit M. de P., éblouit les observateurs prévenus, & l'amour-propre leur fait défendre leurs illusions avec opiniâtreté. Cet Auteur seroit-il lui-même dans ce cas-là ? c'est au lecteur à le décider. Mais je ne pense pas que l'on puisse avec raison, faire le même reproche à MM. Chenard de la Gyraudais, & Alexandre Guyot, dont j'apporterai les journaux en témoignage. J'ai fait avec eux un voyage assez long pour avoir le temps de les bien connoître, je les ai reconnus ennemis de ce merveilleux éblouissant ; je les ai trouvés capables de voir avec de bons yeux, & de rapporter avec la dernière franchise, les choses comme ils les ont vûes.

Frézier ne dit pas comme les deux Navigateurs dont je viens de parler, qu'il a bû & mangé avec ces Géants ; mais M. de P. étant le seul qui l'accuse d'avoir été trop crédule, je puis employer le témoignage de ce savant Professeur, puisqu'il entreprit son voyage de la mer du Sud par ordre du Ministère, qui le jugea capable de faire de bonnes observations. Frézier dit, (*) que pendant son séjour au Chili, les Indiens des environs de Chiloé, qui se nomment *Chonos*, lui confirmèrent l'existence des Géants Patagons, qu'ils appellent *Chaucahues* ; qu'ils en étoient amis, & qu'il en venoit quelquefois avec eux jusqu'aux habitations Espagnoles du Chiloé. Dom Pedro Molina, ci-devant Gouverneur de cette Isle & quelques autres témoins oculaires, ajoute Frézier, m'ont dit que ces Géants avoient approchant de quatre varres de haut, c'est-à-dire, de neuf à dix

[*] Pag. 78.

pieds,
habitent
les anc
ensuite
le détroy
dinnaire

Ce r
ce qui
Capital
descend
l'Est de
Capital
cédente
esprit
ceptible
très,
Géants
voit être
que M
sur la
mes de
naviga
la côte
de ven
vent d
énorm
dans
dura
& il s
que la
copié
écrits
ai don
voyag
nes,
n'y a
d'apré

[*]

pieds, ce sont ceux que l'on appelle *Patagons* qui habitent la côte de l'Est de la terre déserte, dont les anciennes relations ont parlé, ce que l'on a ensuite traité de fables; parce que l'on a vû dans le détroit de Magellan des Indiens d'une taille ordinaire à celles des autres hommes.

Ce recit de Frézier s'accorde parfaitement avec ce qui est rapporté dans les journaux des deux Capitaines Français, que j'ai nommés. Quand ils descendirent en 1766. à la Baye Boucaut, vers l'Est du détroit de Magellan, ils ignoroient si le Capitaine Biron Anglais, y avoit vû l'année précédente des hommes d'une taille gigantesque. Leur esprit étoit d'autant moins prévenu & moins susceptible d'illusion à cet égard, qu'avec tant d'autres, ils regardoient peut-être l'existence des Géants comme une fable. M. de la Gyraudais devoit être d'autant mieux fondé dans cette opinion, que M. Guyot n'avoit vû l'année d'aparavant, sur la côte méridionale du détroit, que des hommes de la taille ordinaire des Européens. Ces deux navigateurs arrivent dans cette Baye, voyent sur la côte des hommes à cheval, qui leur font signe de venir à eux: ils abordent, descendent & trouvent des hommes dont la grandeur & la grosseur énormes les frappent d'étonnement. Ils donnent dans leurs journaux le détail de cette visite, qui dura près de cinq heures, cette première fois; & il suffit de les lire sans prévention, pour juger que la vérité seule a dicté leur recit. J'ai lû, j'ai copié mot pour mot, ces journaux en original écrits & communiqués de leur propre main. J'en ai donné un extrait fidèle à la fin du journal du voyage que j'ai fait avec eux, aux Isles malouines, & je puis assurer n'y avoir rien ajouté. Je n'y ai point vû ces mots que M. de P. cite (*), d'après le journal des savants de 1767. *Il y ren-*

[*] Tom. I, pag. 261.

contra des habitants du pays, dont plusieurs avoient environ six pieds de haut. Je ne pense même pas que l'on trouve dans ces journaux rien d'équivalent; M. de P. auroit pu ne pas s'en tenir à un discours aussi vague, pour asseoir son jugement, & décider aussi affirmativement qu'il le fait, la non existence de ces Patagons. L'Auteur du journal des savans aura déterminé de son chef, cette prétendue hauteur d'environ six pieds.

M. Guyot s'étant avancé dans le détroit plus que M. de la Gyraudais, & y ayant séjourné près de trois semaines de plus, trouva les Patagons de taille ordinaire, qu'il avoit vû l'année précédente, sur l'Isle Sainte Anne, & aux environs: mais il a soin de faire remarquer la différence, qu'il y a entre ceux-ci, & ceux de la Baye Boucaut & du Cap Grégoire (*). Les sept qui se présentèrent à eux, la première fois qu'ils y abordèrent, dont le plus petit avoit au moins cinq pieds sept pouces du pied de Roi Français, n'étoient qu'un échantillon de ceux que M. de la Gyraudais y vit un mois après.

A ceux de l'Isle Sainte Anne peut convenir la qualification de *peuple plus que misérable* que leur donne M. de P., ils vivent de coquillages, boivent de l'huile de Loups marins pour regal, & se vêtissent de la peau de ces Amphibies. Réunis vraisemblablement par familles, dans de méchantes cabanes, on peut dire sans se tromper, qu'ils affichent la misère; mais ceux du Cap Grégoire ne parurent pas tels à nos deux Capitaines. A la vérité vêtus de peaux, mais de peaux de Guanacos & de Vigognes, dont nous sommes si curieux, que nous allons les chercher chez eux pour servir à notre luxe; vivant & de la chair de ces animaux & de fruits.

Ces grands Patagons se présentèrent à M. de la

[*] Journal du voyage aux isles malouines, pag. 660.

Gyraud
compr
augmen
quette
c'est un
fables
les pou

Les
vent la
dans l'
qu'ils
une es
chants
comm
rent q
de cet
être le
deman
Ils fur
par les
cemen
sent r

M.
quarr
bres g
celle
front
dents
veux
res d
pages
n'est
ve-t-
rée e
persu
T
tence

(*)
(**)

Gyraudais au nombre d'environ trois cents , y compris les femmes & les enfans. Ce nombre augmenta beaucoup dans la journée. A cette étiquette croira-t-on sur la parole de M. de P. , que c'est un peuple peu nombreux , errant dans les sables Magellaniques , où la misere les harcele & les poursuit sans relache ?

Les recits de nos deux Capitaines Francois prouvent la vérité de ce qu'on avoit dit à M. Frézier dans l'Isle de Chiloe. Il paroît , dit M. Guyot , (*) qu'ils ont traité avec les Espagnols ; car ils ont une espece de sabre ou grand couteau à deux tranchants , très-minces , & leurs guêtres sont faites comme celles des Indiens du Chili. Ils prononcèrent quelques mots Espagnols , ou qui tiennent de cette langue. En montrant celui qui paroissoit être leur Chef , ils le nommerent *Capitan*. Pour demander du Tabac à fumer , ils ont dit *Chupan*. Ils fument aussi à la Chilienne , perdant la fumée par les narines. En fumant ils se frappoient doucement la poitrine & disoient *buenos* , ils paroissent rusés & hardis.

M. de la Gyraudais nous les dépeint (**) d'une quarrure plus que de proportion ; ayant les membres gros & nerveux , la taille fort au-dessus de celle des plus grands Européans , la face large , le front épais , le nez épatté , les joues grosses , les dents très-blanches , & bien fournies , les cheveux noirs. Si cette race d'hommes de quatre varres de hauts , les mêmes avec lesquels les équipages des Navires Français ont mangé & couché , n'est pas une race de Géants , au moins prouve-t-elle que la race humaine n'est pas si dégénérée en Amérique , que M. de P. voudroit nous le persuader.

Toutes les preuves de cet Auteur contre l'existence des Patagons Géants , se réduisent à dire ;

(*) Journal du voyage aux isles malouines , pag. 662.

(**) *Ibid.* 693.

que les Navigateurs qu'il cite à son avantage, ne les ayant pas vûs, lorsqu'ils ont été au détroit de Magellan, ceux qui disent les y avoir vûs, nous ont conté des fables & des faussetés; conséquemment que cette race d'hommes gigantesques n'existe pas & n'a pas existé.

La Logique de M. de P. me paroît en défaut sur cet article, comme elle l'est sur bien d'autres. M. de Bougainville ne vit pas ces Colosses au premier voyage qu'il fit au détroit de Magellan en 1765, lorsqu'il s'y trouva avec le Capitaine Biron, qui assure les y avoir vûs; donc celui-ci nous en impose. Le même Navire & le même équipage de M. de Bougainville, lui excepté, y retourna en 1766 avec un autre Navire français, ignorant l'un & l'autre l'existence de ces Patagons Géants. Ils les y trouvent, boivent & mangent, couchent avec eux. Mais qu'en conclura M. de P. ? qu'ils ont rêvé & qu'ils se sont imaginé voir en réalité des hommes qu'ils n'ont vûs qu'en songe; ou qu'ils sont des fourbes, que l'idée du merveilleux a éblouis, & qui s'opiniâtrent à soutenir leur illusion. (*)

M. de P. eût eu bien beau jeu, si, (ce qui pouvoit aisément arriver) M. Guyot avoit continué sa route au lieu de mouiller dans la Baye Boucaut avec M. de la Gyraudais, & qu'au retour il eût également passé devant, comme il le fit, sans s'y arrêter. M. de la Gyraudais auroit plus qu'inutilement assuré avoir vû, bû & mangé avec ces Titans; M. Guyot auroit été en droit, au sentiment de M. de P., de lui dire: vous avez rêvé. Vous nous contez une fable. J'y étois avec vous; j'ai passé deux fois devant l'endroit où vous dites leur avoir parlé, j'y ai vû de loin des hommes montés sur des chevaux; mais dois-je en conclure que ce sont des Géants? c'est une illusion de votre part.

(*) Discours Préliminaire.

Examinons les relations des autres Navigateurs, qui disent avoir vû, ou n'avoir pas vû cette race gigantesque: voyons en quoi elles sont d'accord, & en quoi elles se contredisent. Je n'examinerai que celle dont parle M. de P.

Pigafetta monté sur le vaisseau la Victoire, commandé par Magellan, dit avoir vû en 1519, au port St. Julien, sur la côte orientale des Patagons, des hommes hauts de huit pieds; qu'ils en emmenerent deux à bord, où l'un mourut pour avoir refusé de prendre aucune nourriture, & l'autre perit du scorbut, sur la côte de la mer du Sud. Ces hommes étoient vêtus de peaux, & portoient des especes de guêtres ou brodequins faits aussi de peaux de bêtes avec leur poil; & Magellan les nomma Patagons, parce que cet accoutrement rendoit leurs pieds semblables à des pattes d'animaux. De ce récit de Pigafetta M. de P. conclut que çè seroit faire tort à ses propres lumieres que d'accorder la moindre confiance à des fables si grossieres. (*) Ce qui les rend cependant vraisemblables, c'est que les habitants du port St. Julien & de toute cette contrée, sont encore aujourd'hui connus sous le nom de *Patagons* que Magellan leur donna alors.

Quiros naviga aux terres Magellaniques en 1524, & n'y vit point de Géants. Dans trois voyages faits au détroit de Magellan, par les Espagnols, depuis 1525. jusqu'en 1540. ils n'y trouverent pas cette race de Colosses, quoique l'équipage du Camargo fût contraint d'hiverner dans le port de Las-Zorras. Drake n'y en vit point en 1578, non plus que le Capitaine Winter, qui commandoit un vaisseau de son Escadre. Sarmiento, au rapport de son Historien Argensola, trouva en 1579. à la pointe méridionale de l'Amérique, des hommes hauts de douze pieds,

(*) Tom. I, pag. 245.

& bâtit Philippe-Ville dans l'endroit du détroit de Magellan, connu sous le nom de *Baye famine*. La relation faite par Pretty, du voyage de Cändisch, au même détroit en 1586. ne dit pas un mot de ces grands Patagons. Mais dans un second entrepris en 1592. Knivet dit avoir trouvé au Port désiré, sur la côte de l'Est, non loin du port St. Julien, des Patagons, dont la taille équivaloit à seize palmes. Il mesura deux cadavres nouvellement enterrés sur le rivage, & les trouva de quatorze empans. Il ajoute avoir vû au Brésil un de ces Patagons, qu'Alonzo Dias avoit pris au port St. Julien : & quoiqu'il fût encore jeune, il avoit déjà treize palmes de haut. Mais, ajoute M. de P. il est impossible que la relation de Knivet puisse faire impression, même sur les lecteurs crédules.

Chidley ne vit en 1590. sur la côte du détroit de Magellan, que des hommes de taille ordinaire; qui affommerent sept personnes de son équipage. Richard Hawkins trouva au port St. Julien, en 1593 nombre d'Américains de si grande taille, qu'on les prit pour des Géants. Sébald de Wert & Simon de Cordes, rencontrèrent à la Baye verte, des sauvages de dix à douze pieds de haut, dont ils tuèrent quelques-uns. Mais Jantzson, Auteur de cette relation auroit dû se cacher de honte, dit M. de P. d'avoir écrit des fables si insipides. La relation du voyage du fameux Olivier de Nort, nous apprend que les gens de son équipage appercurent au Port désiré des hommes de grande stature; qu'ils tuèrent ensuite vingt-trois Patagons de taille ordinaire; & qu'ayant enlevé de l'Isle Nassau deux filles & quatre jeunes garçons; dont les proportions ne paroissent pas gigantesques, l'un de ces garçons, après avoir appris la langue Hollandaise, leur dit, que dans un pays nommé *Coin*, il existoit une race de Géants qu'il appelloit *Tirimenen*, hauts de douze pieds.

Y a
de M.
qu'il
le jud
ront q
de Co

Spi
1614
terre
ne vi
Maga
du Ro
jectur
onze
Navie
se rep
rer c
faits c
bre c
parle

Le
voyé
route
dans
mun
gons
Euro
seau
mité
l'Hi
y fa
il n
V
167
dan
gré
des
M
169
hor

Y a-t-il une faute d'impression dans l'Ouvrage de M. de P. , ou avoit-il oublié son objet, lorsqu'il ajoute : *ceux qui étudient la Géographie dans le judicieux Dictionnaire de la Martiniere , y verront que rien n'est plus vrai , ni plus réel que ce pays de Coïn , & ces Géants Tiremenen ?*

Spilberg , suivant Corneille de Maye , ne vit en 1614 que des hommes de taille ordinaire , sur la terre Delfuego. En 1615 le Maire & Schouten ne virent point de Géants vivans sur les côtes Magellaniques ; mais en creusant vis-à-vis l'Isle du Roi , on déterra des ossemens , qui firent conjecturer que les habitans devoient avoir au moins onze pieds de haut. Après leur retour ces deux Navigateurs qui avoient fait le voyage ensemble , se reprocherent mutuellement d'avoir fait insérer dans la relation de leur commis Aris , des faits controuvés , mais ils ne mettent pas de ce nombre celui des ossemens exhumés , dont je viens de parler.

Le Pilote du Navire de Garcias de Nodal , envoyé par l'Espagne en 1618 pour apprendre la route du détroit découvert par le Maire , raconte dans sa relation , que Jean de Moore avoit communiqué avec des Sauvages de la côte des Patagons , qui sont de toute la tête plus hauts que nos Européens. Decker , Capitaine sur un des vaisseaux confis par les Hollandois à Jacques l'Hermitte , pour faire la conquête du Pérou , a donné l'Histoire de cette expédition. Dans le détail qu'il y fait des habitans de l'extrémité de l'Amérique , il ne dit pas un mot de ces Titans.

Wood & Narborough n'y en virent point en 1670 , si nous en croyons M. de P. Mais ils disent dans leurs relations , avoir vû à huit ou dix degrés plus au Nord que le détroit de Magellan , des hommes d'une taille extraordinaire.

Messieurs de Gennes & Beau-Chêne-Gouin en 1695 & 1699 , ne virent dans ce détroit que des hommes d'une taille ordinaire , qui se peignoient

de rouge le visage & tout le corps, & qui n'avoient que les épaules couvertes de manteaux fourrés.

M. Frézier se trouva au Chili en 1711. Il dit des Patagons Géants ce que j'en ai rapporté d'après lui. M. de P. l'accuse d'avoir transporté la patrie des Patagons de la côte Orientale de l'Amérique à la côte d'Occident, & d'avoir dit qu'ils habitent entre l'Isle de Chiloe & l'embouchure du détroit; (*) mais si M. de P. n'est pas plus fidele dans ses autres extraits, qu'il l'est dans celui-ci, il est à craindre pour lui, que ceux qui les vérifieront, ne l'accusent lui-même de n'avoir pas toujours eu la vérité assez à cœur. Quant à l'article présent, M. Frézier dit expressément que ceux de Chiloe lui ont dit, que ces Patagons, Géants avec lesquels ils communiquent, faisoient leur séjour ordinaire sur la côte orientale de la terre déserte des Patagons; & que les Chiliens ou *Chonos* les nomment *Chaucahues*. Il ne dit pas un mot de leur séjour entre l'Isle de Chiloe & l'embouchure du détroit de Magellan.

Seroient-ils les mêmes que les Tyrimenens de la terre de Coïn, que le jeune Patagon enlevé par les gens de l'équipage de Noort leur dit être des Géants? je n'ai pas le judicieux Dictionnaire de la Martiniere, pour vérifier la position de cette terre.

M. de P. n'a pas jugé à propos de citer les autres relations rapportées par M. Frézier. Quelques vaisseaux, ajoute celui-ci, ont vû les Patagons de taille ordinaire, & les Patagons Géants. En 1704, au mois de Juillet, les gens du Jaques de St. malo, que commandoit Harinton, virent sept de ces Géants dans la Baye Grégoire. L'équipage du St. Pierre de Marseille, commandé par Carman de St. Malo, en virent six, parmi lesquels un portoit quel-

ques

ques ma
ramassés
d'oiseaux
Leur ha
leur offri
refusere
leurs car
en vit d'
rivage.

Le Ca
parle de
autour d
lettre au
nille, u
nommé
sur une
homme.
avoit m

En r
cha aux
l'Occide
qu'elles
taille co
ger de
le rivag
dépeign
conclut
dit que
dont le
la relati

Ce C
seau re
tra des
de neu
déchar
taille.

Mr.

ques marques de distinction. Ses cheveux étoient ramassés sous une coëffe de filets, faits de boyaux d'oiseaux, & ornés de plumes tout autour de la tête. Leur habit étoit de peaux, le poil en dedans. On leur offrit du pain, du vin & de l'eau-de-vie qu'ils refuserent; mais ils firent en revanche présent de leurs carquois garnis de flèches. Le lendemain on en vit d'abord plus de deux cents attroupés sur le rivage.

Le Capitaine Shelvosk est le dernier Auteur, qui parle des Patagons, dans la relation de son voyage autour du monde en 1719. Enfin l'Auteur de la lettre au Docteur Maty, dit qu'en passant à Manille, un vieux Capitaine de vaisseau marchand nommé Reinaud l'a assuré avoir vû en 1712, sur une côte voisine du détroit de Magellan, des hommes d'environ neuf pieds de haut; qu'il les avoit mesurés lui-même.

En 1741 la fameux Chef d'escadre Anson relâcha aux côtes des Patagons tant à l'Orient qu'à l'Occident, sans y découvrir le moindre indice qu'elles soient habitées par une race d'hommes de taille colossale. Huit Matelots du vaisseau le *Wager* de l'escadre de cet Amiral, abandonnés sur le rivage; y furent pris par des Patagons, qu'ils dépeignent de taille ordinaire. Sur quoi Mr. de P. conclut ainsi: (*) on peut juger après cela du crédit que mérite le Journal du Commodore Biron, dont le moindre Matelot n'auroit pas osé publier la relation.

Ce Capitaine, ajoute Mr. de P. dit que son vaisseau relâcha à la terre Delfuego; qu'il y rencontra des hommes horriblement gros; hauts de plus de neuf pieds, montés sur des chevaux défaits, décharnés & qui n'avoient pas treize paumes de taille.

Mr. de P. n'est pas heureux dans ces citations;

[*] Tom. I, p. 258.

il a lu sans doute trop précipitamment les Auteurs qu'il cite, & ne s'est pas donné la peine ni le temps de faire sur ses lectures, des réflexions aussi philosophiques qu'il voudroit nous le persuader. Il se trouve encore ici en défaut, la relation du Capitaine Biron non-seulement ne dit pas qu'il relâcha à la terre Delfuego; mais qu'étant dans le détroit, il vit cette terre à quatre ou cinq lieues de distance. (*) A huit heures, dit l'Auteur de cette relation, nous découvrîmes de la fumée, qui s'élevoit de différents endroits; & en approchant de plus près, nous vîmes distinctement certain nombre de personnes à cheval. A dix heures nous jettâmes l'ancre sur la côte septentrionale du détroit, à quatorze brasses d'eau: nous étions à environ un mille de terre; & nous n'y eûmes pas plutôt mis l'ancre, que les hommes que nous avions vûs sur la côte, nous firent des signes avec leurs mains. Sur le champ nous mîmes dehors nos canots, & nous les arrimâmes.

En approchant de la côte, des marques sensibles de frayeur se manifesterent sur le visage de nos gens qui étoient dans le canot, lorsqu'ils virent des hommes d'une taille prodigieuse. Nous voyions le Cap de la Vierge à l'Est-Nord-Est, & la pointe de sa possession à l'Ouest quart de Sud. A vingt verges du rivage, nous remarquâmes qu'un grand nombre de ces Géants environnoient la plage, & témoignoiient par leur contenance, un grand desir de nous voir descendre à terre. Dès que nous y fumes descendus, les Sauvages accoururent autour de nous, au nombre d'environ deux cents, nous regardant avec l'air de la plus grande surprise, & souriant à ce qu'il paroïssoit, en observant la disproportion de notre taille avec la leur. Leur grandeur

(*) Pag. 730.

est si e
presqu
(le Co
tribua
colifich
petits
cou, c
à se dé
femme
faitem
Leur t
huit p
taille d
homme
les bra
à leur
On v
ment e
alterée
peut-ê
se pas
jugera
on peu

» Au
» vaux
» escor
» de l
» le c
» baïse
» essuy
» elles
» dit-i
» firen
» mire
» qui l
» pend
» parti

est si extraordinaire, que même assis, ils étoient presque aussi haut que le Commodore debout, (le Commodore a six pieds de haut.) Il leur distribua des colliers de grains, des rubans & autres colifichets. Ces Patagons furent si charmés de ces petits présents, qu'ils regardoient pendus à leur cou, que le Commodore eut beaucoup de peine à se dérober à leurs caresses; sur-tout à celles des femmes, dont les traits du visage répondent parfaitement à l'énorme grandeur de leur corps. Leur taille moyenne nous paroît être d'environ huit pieds, & la plus haute de neuf pieds. La taille des femmes est aussi étonnante que celle des hommes. Nous vîmes aussi quelques enfants dans les bras de leurs meres, & leurs traits relativement à leur âge, avoient la même proportion.

On voit par cette relation abrégée, mais fidèlement extraite, que M. de P. l'a considérablement altérée, & qu'il fait dire à ce Capitaine ce qu'il n'a peut-être pas même pensé. Pour qu'on ne m'accuse pas de faire à tort ce reproche à M. de P. on en jugera sur ses propres expressions; les voici (*), on peut les comparer avec la relation ci-dessus.

» Aussi-tôt que ces Géants montés sur des che-
 » vaux nains, eurent apperçu le Commodore & son
 » escorte, ils mirent pied à terre, vinrent au devant
 » de lui, l'enleverent dans leurs bras énormes, &
 » le caresserent beaucoup en lui donnant des
 » baisers âcres; les femmes lui firent, de leur côté,
 » essuyer des politesses encore plus expressives:
 » elles badinerent si sérieusement avec lui, que j'eus,
 » dit-il, beaucoup de peine à m'en débarrasser. Elles
 » firent aussi amitié au Lieutenant Cumens, & lui
 » mirent la main sur l'épaule pour le flatter, ce
 » qui le fit tellement souffrir, qu'il en ressentit
 » pendant huit jours des douleurs aiguës dans certe
 » partie blessée par le poids de la main robuste des

(*) Tom. I, pag. 258.

» sauvages. Ce conte de Gargantua, ajoute M.
» de P., fut débité à Londres en 1766. Le Doc-
» teur Maty, si connu par sa petite taille & par
» son journal britannique, se hâta extrêmement
» d'y ajouter foi, & de divulguer cette fable dans
» les pays étrangers. » Voici comme il s'exprime
» dans sa lettre à M. de la Lande.

» L'existence des Patagons est donc confirmée,
» on en a vû & manié plusieurs centaines. Le ter-
» roir de l'Amérique peut donc produire des Co-
» losses; & la puissance génératrice n'y est donc
» pas dans l'enfance. »

Si M. de P. en écrivant ainsi, a eu simplement
dessein d'égayer son lecteur après s'être égayé lui-
même, on pourroit le lui pardonner. Il pouvoit
le faire aux dépens de l'existence des Patagons.
Géants: à lui permis de contredire l'évidence même,
d'exercer son talent & d'étaler toute sa vaste
érudition pour mieux réussir dans son objet. Mais
le public qu'il n'en a pas prévenu, lui pardonnera-
t-il de faire parler les Auteurs, qu'il donne
pour ses garants, autrement qu'ils ne parlent? Je
doute que quelqu'Amateur que l'on soit de criti-
que & de raillerie, on soit d'humeur à lui passer
ce ton railleur & méprisant, avec ce ridicule dont
il s'efforce de couvrir le récit des Auteurs qui lui
sont contraires.

Mais loin que M. de P. ait voulu que le public
prît tout ce qu'il dit pour un badinage, il annonce
positivement, qu'il ne parle que d'après les Auteurs,
& les cite. Malheureusement pour lui on trouve
dans leurs écrits, ce qu'il dit ne pas y être; & l'on
n'y voit pas ce qu'il dit en avoir extrait.

Que M. de P. moins timide que M. de Buffon,
veuille soutenir avec lui, que la Nature ne s'est
organisée que depuis peu au nouveau monde;
que l'organisation n'y est pas encore achevée de
nos jours, c'est une opinion qu'il peut s'opiniâ-
trer de défendre tant qu'il lui plaira; on ne sera pas
obligé de l'en croire sur sa parole; puisque les faits

Néposen
de Buff
these qu
P. veui
en géné
ce qu'il
font pas
argume
dicule e
vouloir
ment fa

M. de
extraits
pitaines
donne l
journal
gons Gé
substitu
ce que
taille o
qu'avec
ci fort
Géants
mais M
rreur;

C. de
ordinai
imposé
pitaines
troit. »
» que d
» même
» varier
» gons

Néposent contre lui. Mais qu'il enchérisse sur M. de Buffon, qui ne comprend dans son hypothèse que les plantes & les animaux, & que M. de P. veuille l'étendre sur toutes les races d'hommes en général Américains, alors on pourra dire de lui ce qu'il dit du Docteur Maty : (*) vos réflexions ne sont pas heureuses; on pourra même ajouter: vos arguments sont bien foibles; & le comble du ridicule est de fermer les yeux à l'évidence, & de vouloir s'appuyer de phénomènes incontestablement faux.

M. de P. n'a pas plus respecté la vérité dans les extraits qu'il rapporte des journaux des deux Capitaines François M. de la Gyraudais & Guyot. Il donne le change à ses lecteurs; en supprimant du journal de ce dernier, tout ce qu'il y dit des Patagons Géants qu'il a vû au détroit de Magellan. Il substitue à cette relation une partie seulement de ce que M. Guyot y rapporte des Patagons, de taille ordinaire, avec lesquels il a plus séjourné qu'avec les autres. M. de P. en conclut dans ce cas-ci fort raisonnablement: *ce n'étoit donc pas des Géants comparables à ceux du Commodore Biron;* mais M. de P. avoit dessein d'induire le lecteur en erreur; en faisant contraster la relation de M. de la Gyraudais avec celles des Commodore Biron & M. de la Gyraudais: en donnant à entendre que M. de la Gyraudais n'a vû d'autres Patagons que ceux de taille ordinaire; & que M. de la Gyraudais nous en a imposé; ainsi que M. Biron; puisque les deux Capitaines François étoient ensemble dans le Détroit. » N'est-il pas surprenant, ajoute M. de P., » que deux observateurs, qui se trouvent dans le » même lieu, la même année, & au même mois; » varient d'un demi pied sur la taille des Patagons? » Il me paroît encore plus surprenant,

(*) Tom. I, pag. 259.

que M. de P. ou l'Auteur du journal des savans, qu'il donne pour son garant, ayent imaginé cette différence. Qu'on lise les relations de ces deux Capitaines, on les trouvera parfaitement conformes, à quelques détails près, qui confirment même l'existence des Patagons Géants.

De toutes ces relations que j'ai citées, quelques-uns disent n'avoir pas vû cette race de Titans, ou n'en font aucune mention; toutes les autres assurent les avoir vûs, & leur avoir parlé. Dire avec M. de P. aux Auteurs des derniers, qu'ils nous ont conté des fables, qu'ils nous en ont imposé, l'assertion paroît un peu hasardée. On ne nie pas poliment des faits. Quant aux relations qui disent n'avoir pas vû ces Patagons, outre que cette preuve négative de leur existence n'est pas préponderante avec la preuve affirmative des autres, il est très-aisé de les concilier. Cette race d'hommes gigantesques a été vue au Port S. Julien par les uns, au Port désiré par d'autres, au Cap Grégoire & à la Baye Boucaut, & ailleurs, encore par d'autres Navigateurs. On a descendu dans ces mêmes lieux & on ne les y a pas trouvés. Faudra-t-il en conclure qu'ils n'existent pas? non, la conséquence n'est pas philosophique. Vous avez une, deux, ou trois maisons à la ville, & à la campagne, j'ai été & même plus d'une fois pour vous y voir, je n'ai jamais eu le bonheur de vous y trouver; d'autres ont été plus heureux que moi; j'en conclurai que votre existence n'est pas un conte, que les plaisirs que vous avez procurés à ceux qui vous ont vû, le détail des fêtes que vous leur avez données, ne sont pas des fables: j'en conclurai que vous ne faites pas votre demeure habituelle dans une de ces maisons; que vous en changez suivant les saisons, & que j'ai mal pris mon temps pour vous y trouver. L'homme sage, le philosophe doute, quand il ne pense pas avoir des preuves suffisantes pour admettre une chose, sur-tout lorsqu'elle est extraordinaire;

mais il
nie tou
se don
air de
confon
thousia
ter les c

L'exi
de ce n
zième s
le détr
conten
avoir bu
de leur
mes, q
qui ont
se sont
jusqu'à
Guyot
de ces C
à M. D
France
lequel v
L'existé
encore
nes. Co
difficile.
nos jou
parcour
long. po
qu'ils s'i
environ
qu'ils a
commun
phes à l
recherch
deviendr
du moind
garder e
qui subf

mais il ne nie pas. Une seconde espece d'hommes nie tout ce qui a un air de merveilleux, pour se donner un relief de philosophie. Il est du bel air de n'être pas si crédule. On ne veut pas être confondu avec le peuple ignorant, toujours enthousiasmé du nouveau, toujours disposé à adopter les choses les plus extraordinaires.

L'existence d'une race humaine gigantesque est de ce nombre. Depuis le commencement du seizième siècle on nous débite l'avoir trouvée vers le détroit de Magellan : des Navigateurs nous racontent avoir vû ces Géants, leur avoir parlé, avoir bù & mangé avec eux, font la description de leurs vêtements, de leur figure, de leurs armes, qu'ils ont apportés & montrés à tous ceux qui ont été curieux de les voir. Ces témoignages se sont renouvelés successivement depuis 1519. jusqu'à nos jours, que M. de la Gyraudais & Guyot ont porté à Paris des habits & des armes de ces Colosses, ont fait présent de quelques-uns à M. Darboulin, fermier général des Postes de France, chez qui je les ai vûs & mesurés; & chez lequel vraisemblablement on peut encore les voir. L'existence de ces Patagons Géants est cependant encore un problème pour beaucoup de personnes. Comment le résoudre? la solution n'est pas difficile. Que quelques Philosophes accrédités de nos jours se transportent sur les lieux; qu'ils parcourent le pays, & y fassent un séjour assez long pour le visiter dans les différentes saisons; qu'ils s'informent des habitants du Chiloé & des environs, du terrain qu'occupent ces hommes qu'ils appellent *Chaucahues*, avec lesquels ils communiquent de temps à autre. Si ces philosophes à leur retour, nous disent que toutes leurs recherches ont été vaines, l'existence de ces Géants deviendra pour lors plus que douteuse: on sera du moins fondé, en quelque façon, pour la regarder comme une fiction, malgré les preuves qui subsistent du contraire, que l'on trouve dans

lès relations des plus célèbres Navigateurs: En attendant le retour de ces Philosophes d'un voyage au moins aussi intéressant que tant d'autres, on peut, ce me semble croire, sans être trop crédule, qu'il y a dans cette partie de l'Amérique une race d'hommes d'une grandeur beaucoup au-dessus de la nôtre. Le détail du temps & des lieux, le nom que Magellan leur a donné & qu'ils conservent encore parmi nous; toutes les circonstances qui accompagnent ce qu'on en dit, semblent porter un caractère de vérité suffisant pour vaincre la prévention naturelle qu'on a pour le contraire, & prouver à M. de P. que la race humaine n'est pas si dégénérée dans l'Amérique qu'il voudroit nous le persuader. La rareté du spectacle a peut-être causé quelque exagération dans les mesures de la taille de ces Colosses; mais si l'on doit les regarder comme estimées, & non prises à la rigueur, on verra qu'elles diffèrent peu entre elles.

Pour nous convaincre de cette existence, M. de P. dit qu'on auroit dû nous amener quelques-uns, ou du moins nous apporter en Europe quelques squelettes de ces Géants; M. Guyot que j'ai cité, ainsi qu'un autre Capitaine Malouin, m'a dit dans le courant de notre voyage aux Isles Malouines, qu'en revenant du Pérou, un peu avant la guerre dernière, une tempête l'obligea de relâcher à la côte des terres Magellaniques; qu'il y trouva un squelette entier, à la grandeur duquel on jugea que l'homme de qui étoit ce squelette devoit avoir eu dans son vivant, au moins douze à treize pieds de haut. Qu'étonné de cette grandeur énorme, il avoit mis ce squelette dans une caisse, l'avoit porté à son bord, pour le montrer en Europe. Mais que quelques jours après, son vaisseau ayant été assailli d'une nouvelle tempête plus violente que la première, l'Archêvêque de Lima, passager sur son Navire, pour retourner en Espagne, persuada l'équipage que les offe-

ments.

ments
son va
par ce
Capita
cuté n
jours
presq
M. G
aux E
que l'
taine
qu'il
Europ
tence
encor
des P
font
qu'un
dans
mauv

Ma
gateu
tiers
vivan
l'exist
espec
des G
quelq
prouv
notre
Qu
d'hon
que c
la nat
rée en
gent
des G
probl
sur le

Ta

ments de ce Payen , que M. Guyot avoit mis dans son vaisseau , étoient cause que Dieu les punissoit par cette tempête , & qu'il falloit contraindre le Capitaine de les jeter à la mer : ce qui fut exécuté malgré toutes les raisons de M. Guyot. Deux jours après l'Archevêque tomba malade , mourut presque subitement , & fut aussi jetté à la mer. M. Guyot prit occasion de cette mort , qu'il dit aux Espagnols être une punition du ciel , de ce que l'Archevêque avoit soulevé contre lui Capitaine de l'équipage du Navire , pour un squelette , qu'il n'y a mis que pour satisfaire la curiosité des Européens , & convaincre les incrédules de l'existence de cette race gigantesque. Ce fait prouve encore contre M. de P. non-seulement la réalité des Patagons Géants ; mais que les Espagnols ne sont pas même aujourd'hui guéris du préjugé qu'un cadavre , ou un squelette humain , gardé dans un navire , traîne avec lui la tempête & le mauvais temps.

Mais quand M. Guyot , ou quelqu'autre Navigateur auroit apporté un ou deux squelettes entiers de Géants , ou même en eussent amené de vivants , en auroit-on été moins incrédules sur l'existence d'une race composée d'hommes de cette espèce ? non , on auroit dit en les voyant , ce sont des Géants ; mais tels que la Nature en fait naître quelquefois en Europe , & dont l'existence ne prouve pas une race d'hommes gigantesque dans notre Continent.

Quelque convaincante que puisse être une race d'hommes plus grands , plus gros , & plus robustes que ceux de notre Continent , pour prouver que la nature humaine n'est pas dégradée , ni dégénérée en Amérique , les incrédules à cet égard exigent d'autres preuves que celles de l'existence des Géants ; puisqu'elle est encore au moins un problème pour eux. Ces preuves seront fondées sur le rapport , je puis dire unanime des Auteurs ,

64 *Dissertation sur l'Amérique.*
qui nous ont donné des relations des peuples du
nouveau Monde.

En montrant contre M. de P. la bonté, la beauté
& la fertilité du Sol de l'Amérique, nous l'avons
suivi du Nord au Sud; retournons sur nos pas,
& voyons si les Voyageurs ont vû les peuples de
ce pays-là par les yeux de cet Auteur; s'ils ont
trouvé la race humaine essentiellement viciée dans
toutes ses facultés physiques; si la dégénération
avoit atteint les sens & les organes des hommes;
si ces hommes sont encore aujourd'hui une espece
dégénérée, lâche, impuissante, sans force, sans
vigueur, sans élévation dans l'esprit, sans mé-
moire, incapable d'enchaîner ses idées & supé-
rieure enfin aux animaux, mais seulement par
l'usage de la langue & des mains, inférieure d'ail-
leurs au plus foible, & au moins spirituel des Eu-
ropéens.

Les Américains du Chili sont de bonne taille,
dit Frézier; [*] ils ont les membres gros, l'esto-
mac & le visage larges, sans barbe; les cheveux
gros comme du crin, plats & noirs. On ne voit
gueres d'hommes dans les autres parties du mon-
de, qui en approchent pour la legereté, pour la
force à soutenir la fatigue, & pour l'adresse à
monter un cheval. Malgré leurs fréquentes débau-
ches, ils vivent des siècles sans infirmités, tant ils
sont robustes.

Leur couleur naturelle est bazanée, tirant sur
celle du cuivre rouge. Cette couleur est générale
dans toute l'Amérique, tant méridionale que sep-
tentrionale. Sur quoi il faut remarquer que ce
n'est point un effet de la qualité de l'air qu'on y
respire, mais d'une affection particulière du sang,
car les descendants des Espagnols, qui s'y sont
établis & mariés avec des Européennes, & conser-
vés sans mélange avec les Chiliennes, sont d'un

[*] Pag. 61 & suiv.

blanc
ceux d'
ris à pe
alaïtes

On n
rouge l
au clin
tous les
Monde
piques.
en rien
conféq

Sont
chaud
deça de
dans n
sçai qu
dans l'E
deça de
& Alex
Horn a
trale
pour é
traires
de ce C
soixant
n'y av
qu'en

Les
Malou
y ont
Gyrau
mois d
égalem
déré,
sur les
assez fo
du poi

[*]

blanc & d'un sang plus beau & plus frais que ceux d'Europe, quoique nés dans le Chili, nourris à peu près de même manière & ordinairement allaités par les naturels du pays.

On ne peut pas attribuer cette couleur de cuivre rouge bazanée, naturelle à la peau des Chiliens, au climat du Chili, puisqu'elle est commune à tous les habitants des deux extrémités du nouveau Monde, & à ceux qui vivent entre les deux Tropiques. Le froid & le chaud n'y contribuent donc en rien, & les observations de M. de P. portent par conséquent à faux ?

Sont-elles plus exactes par rapport au degré de chaud & de froid si différent en Amérique en deçà de l'Equateur, & sous le même parallèle dans notre Continent [*] ? il l'ignore. Mais je sçai qu'il n'est pas vrai que le froid soit plus vif dans l'Hémisphère Austral, au même degré qu'en deçà de l'Equateur. Les deux freres Pierre Duclos, & Alexandre Guyot ont doublé deux fois le Cap Horn au cinquante-sixième degré de latitude Australe, au milieu de l'Hyver du pays ; & même pour éviter les courants violents, & les vents contraires, que l'on rencontre ordinairement près de ce Cap, ils furent obligés de s'élever jusqu'au soixantième degré, ou environ. Ils m'ont assuré n'y avoir pas ressenti la même rigueur de froid qu'en Europe au quarante-huitième.

Les François que nous avons établis aux Isles Malouines, sous le cinquante-deuxième parallèle, y ont passé trois Hyvers consécutifs. MM. de la Gyraudais & Guyot ont relâché pendant deux mois d'Hyver au détroit de Magellan. Ils m'ont également assuré que le froid y avoit été très-moderé, & même si doux aux Isles Malouines, que sur les eaux dormantes, la glace n'avoit pas été assez forte pour porter, sans se fendre, une pierre du poids de deux ou trois livres.

[*] Tom. I, pag. 8.

Au Chili comme dans presque toute l'Amérique, le Sexe a une si bonne constitution de corps, qu'il ne semble pas avoir été compris dans la punition portée contre la gourmandise & la défobéissance de la première mère du genre-humain. Les Américains se délivrent du fardeau naturel sans le secours des sages-femmes, & mettent leurs enfants au monde avec une facilité que nos Européens auroient peine à concevoir. Le temps même de leurs couches ne dure que deux ou trois jours. (*) Si c'est là une preuve de la dégradation de la race humaine, les infirmités & la foiblesse seroient donc une perfection : alors M. de P. aura raison d'avancer que nous pouvons nous flatter d'être mille fois plus parfaits que les Américains.

Ils élèvent leurs enfants de manière qu'on les voit marcher sans appui dès l'âge de six mois ; & l'on ne trouve gueres parmi eux de ces âges abrégés que l'on rencontre si communément chez nous. La durée de leur vie passe ordinairement le terme de la nôtre ; leur vieillesse est extrêmement vigoureuse ; [**] à quatre-vingt-dix ans les hommes engendrent encore.

Laet nous assure même avoir vû des sauvagessees fécondes encore à quatre-vingt.

Les Caraïbes vivent cent cinquante ans & quelquefois davantage. M. Laudonniere & les sept François qui échapperent dans la Floride, aux cruautés & des Espagnols, furent accueillis par le Roitelet *Saturiova* âgé de plus de cent cinquante ans, & qui avoit chez lui ses petits fils jusqu'à la cinquième génération inclusivement. [***] Vincent le Blanc donne une vie aussi longue aux Canadiens & à ceux du Royaume Cafubi. Pirard dit la même chose des Brésiliens, d'autres des Péru-

[*] La Hontan, p. 138.

[**] Hist. Nat. des Antilles.

[***] *Ibid.*

vicns
ette d
bonne
gnore
vaincre

Dcs q

Le f
nime f
cœur
la bon
vû qu
trouve
d'une
preuve
présen
viciée
même
ment
moins
nouve
aujourd
sinage

Ce
avec c
qu'ils
adonn
moins
tion p
de la
ils en
à la h
Les
sillan

[*]

viens, & des autres peuples de l'Amérique. Si cette durée de la vie n'est pas une preuve d'une bonne constitution corporelle, j'avoue que j'ignore ce qu'il faut à M. de P. pour l'en convaincre.

§. I I I.

Des qualités du cœur & de l'esprit des Américains.

Le sentiment des Auteurs n'est pas moins unanime sur les qualités du génie, de l'esprit & du cœur des naturels de l'Amérique, qu'il l'est sur la bonne constitution de leurs corps. Nous avons vu qu'en quelque canton que l'on aille, l'on y trouve des hommes bien faits, de belle taille & d'une constitution si robuste, qu'elle est à l'épreuve de tout. M. de P. nous les avoit cependant présentés comme une race d'homme énervée, & viciée jusques dans ses principes. Il nous dit avec la même assurance, mais avec aussi peu de fondement, que les facultés de leur ame ne le sont pas moins. Peut-être a-t-il jugé de tous les peuples du nouveau Continent par les Péruviens qui habitent aujourd'hui avec les Espagnols, ou dans leur voisinage, mais il se seroit bien trompé.

Ce que les naturels du Pérou ont de commun avec ceux du Chili & de quelques autres, c'est qu'ils ne sont pas moins vyrognes, ni moins adonnés aux femmes, (*) & qu'ils vivent néanmoins des siècles. Ils sont également sans ambition pour les richesses qu'ils tirent des entrailles de la terre, pour satisfaire notre cupidité. Mais ils en diffèrent beaucoup quant à la bravoure & à la hardiesse.

Les Péruviens d'aujourd'hui sont timides, pusillanimes, au reste malins, dissimulés & sournois;

[*] Frezier, p. 56 & 76.

c'est l'appannage de la foiblesse, & des ames subjuguées. Les Espagnols en ont toujours agi, & agissent encore avec ces indiens comme avec des vaincus opiniâtres, contre lesquels on employe la force supérieure que l'on a sur eux, & avec une barbarie tyrannique, qui égale la plus grande inhumanité. Cette barbarie toujours soutenue par les mauvais traitements que les Péruviens en essuyent, les rend craintifs : la timidité est toujours lâche & sans cœur. Mais les peuples des Andes, du Chili, des environs de la Guyanne & du Mexique ont conservé leur ancienne bravoure qui les a soustrait jusqu'à présent à la domination Espagnole.

M. de P. l'ignoroit peut-être, ainsi que le courage, la bravoure & la liberté dont jouissent encore tous les peuples de l'Amérique septentrionale, & d'une partie de la méridionale, lorsqu'il a dit qu'ils n'avoient eu ni le courage de s'opposer à l'esclavage, ni celui de travailler à s'y soustraire.

On ne doit pas être surpris s'il y a aujourd'hui si peu d'Indiens au Pérou, malgré le nombre prodigieux d'habitants de ce grand Empire avant la conquête qu'en firent les Espagnols. Le travail des mines en a diminué extraordinairement le nombre. Les cruautés des Curés & des Corrégidors en ont engagé beaucoup à fuir chez les nations voisines, qui ne sont pas conquises Ceux-ci savent très-bien s'accorder sur leurs intérêts communs. C'est par leur bravoure, & leur bonne conduite qu'ils ont autrefois empêché les Incas du Pérou de pénétrer chez eux, & qu'ils ont borné les conquêtes des Espagnols à la rivière de *Biobio* & aux montagnes de la Cordiliere, où l'on trouve une infinité de mines de toutes sortes de métaux & de minéraux, le fer excepté. Mais on y supplée dans ce pays-là par la fonte [*] & le cuivre. Ce dernier s'y trouve même pur, & en masses si considéra-

[*] Frezier, *ibid.*

Bles,
plus c
donné
le tire
poids
dant n
(*) à
de bal

Ces
l'Ouvi
rein de
élevée
oublié
monta
des Ar
unanin
de tou
observ
Ce ser
suivan
ancien
Améri
fance.
nous le
faculté
n'a pu
re des
ceux q
manqu
re [**
qu'ils
toujou
que ce
déferer

Nou

[*] F
[**]
[***]

bles, qu'on y a vû des *Pepites*, ou morceaux de plus de cent quintaux. Don Juan de mélandes a donné le nom de St. Joseph à la montagne d'où on le tire. Il en montra à M. *Frézier* un morceau du poids de quarante quintaux, qu'il employoit pendant mon séjour à la Conception, dit cet Auteur, (*) à faire six Canons de campagne de six livres de balle.

Ces montagnes me rappellent d'avoir lû dans l'Ouvrage de M. de P. (**) que l'élevation du terrain de la Tartarie orientale forme la bosse la plus élevée, & la plus énorme de notre Globe. Il avoit oublié sans doute, que depuis qu'on a mesuré les montagnes de *Cimboraco*, la hauteur & l'étendue des Andes ou Cordilières, elles ont été reconnues unanimement pour les montagnes les plus élevées de toute la terre. Il l'avoit dit lui-même d'après les observations de MM. de la Condamine & Bouguer. Ce seroit donc en Amérique, & non en Tartarie, suivant son système, qu'il faudroit chercher les plus anciens peuples de l'Univers: il traite cependant les Américains de peuple nouveau & encore dans l'enfance. Pour appuyer cette hypothèse M. de P. nous les représente comme des hommes dont les facultés sont encore tellement engourdies, qu'on n'a pu jusqu'à présent les développer pour en faire des hommes. Si nous en croyons cependant ceux qui ont vécu long-temps avec eux, ils ne manquent pas d'esprit, & il n'a besoin que de culture [***]. Ils raisonnent fort bien, & ne font rien qu'ils n'y ayent mûrement pensé. Ils consultent toujours entr'eux avant que d'entreprendre quoi que ce soit, prennent l'avis des anciens, auquel ils déferent beaucoup, à cause de leur expérience.

Nous reconnoissons la bonté de leur esprit, dit

[*] *Frézier*, *ibid.*

[**] Tom. II, p. 284.

[***] Voyage de la France équinoxiale, p. 351. & suiv.

le Baron de la Hontan, dans leur façon de traiter avec nous, & sur-tout dans leurs ruses de guerre. Ils sont même dissimulés; & souvent-lorsqu'ils vous caressent le plus, c'est alors qu'il faut s'en défier. Ils ont naturellement du penchant pour la gravité, ce qui les rend très-circonspects dans leurs paroles & dans leurs actions; (*) cependant ils gardent un certain milieu entre la gayeté & la mélancolie; mais les jeunes gens sont gays, & trouvent les manières françoises aitez de leur goût.

Lorsqu'ils sont avec des amis sans témoins, ils raisonnent très-bien, & avec autant de hardiesse que lorsqu'ils sont dans le conseil. Ce qui paroît extraordinaire aux personnes qui ne les connoissent pas sous d'autres idées que celles de *Sauvages*, c'est que n'ayant pas d'études, & suivant les pures lumieres de la Nature, ils soient capables de fournir à des conversations souvent de plus de trois heures, sur toutes sortes de matieres, & dont ils se tirent si bien, qu'on ne regrette jamais le temps que l'on a passé avec ces philosophes rustiques.

Les Mexicains sont bien partagés du côté de l'esprit; [**] ont du génie pour la musique instrumentale, & pour la peinture. Ils font de très-jolis tableaux avec les plumes de leur admirable oiseau *Cincon*; & ils excellent en ciselure d'orfèvrerie, comme les Chiliens en broderie d'or & d'argent: leurs ouvrages sont admirés des connoisseurs.

Quoique les Sauvages n'ayent pas appris la Géographie, ils font les Cartes les plus exactes des pays qu'ils connoissent. Il n'y manque que la latitude & la longitude des lieux. Ils y marquent le vrai Nord, suivant l'étoile polaire, les ports, les havres, les anses, les rivieres, les côtes des lacs, les montagnes, les bois, les marais, les chemins, les prairies, &c. en comptant les distances par

(*) Pag. 303 & suiv.

[**] Atlas & Dissert. de Guedeville, tom. VI, p. 102. & suiv.

jours
journées
journées
phiques
d'arbres
ce qui e
noissanc
raisonne
cent lie
ment l'H
le temp
étoiles.
qu'ils su
l'herbe
conven
n'ayent
parfaite
nations

Sans
Caraiibe
pectent
attentio
& se ré
ment fr
les tem
d'amiti
les ont
justice
chez eu
libertin
prendre
& aux
cés co
voit co
valoir
de tron
faussée

[*] I
[**]

jours, demi-jours de guerriers ; chaque jour valant cinq lieues. Ces Cartes chorographiques particulieres sont faites sur des écorces d'arbres. [*] Ils ont une idée merveilleuse de tout ce qui est à leur portée, ayant acquis leurs connoissances par une longue expérience, & par le raisonnement. On les voit traverser des forêts de cent lieues sans s'égarer ; & connoissent exactement l'heure du jour & de la nuit, lors même que le temps est couvert à ne voir ni le soleil, ni les étoiles. Leur vue est si bonne & leur odorat si fin, qu'ils suivent la piste des hommes ou des bêtes sur l'herbe & sur les feuilles. On ne sauroit donc convenir, continue *la Hontan*, que les Sauvages n'ayent beaucoup d'esprit, & qu'ils n'entendent parfaitement bien leurs intérêts & ceux de leurs nations. (**)

Sans avoir de Licurgues pour législateurs, les Caraïbes, & en général tous les Américains respectent infiniment les vieillards, les écoutent avec attention, déferent aux sentiments des anciens, & se régrent sur leurs volontés. Ils sont naturellement francs, véridiques, & ont donné dans tous les temps de marques de candeur, de courtoisie, d'amitié, de générosité, & de gratitude. Ceux qui les ont pratiqués long-temps leur rendent plus de justice que M. de P. Si l'on trouve aujourd'hui chez eux le mensonge, la perfidie, la trahison, le libertinage, & plusieurs autres vices, on doit s'en prendre aux pernicioeux exemples des Européans, & aux mauvais traitemens que ceux-ci ont exercés contre eux. A chaque page des relations, on voit combien ceux de l'ancien Continent ont fait valoir dans le nouveau, l'art qu'ils savent si bien, de tromper vilainement. On y voit la foi promise, faussée lâchement dans toutes les occasions ; les

[*] *La Hontan*, p. 203.

[**] *Ibid.* p. 112.

Européens toujours pillant , brûlans impitoyablement les maisons & les villages des Américains , violant leurs femmes & leurs filles , & se laissant emporter à mille autres excès inconnus à ces peuples avant que les Européens les eussent fréquentés.

Mr. de P. accuse les naturels du nouveau monde d'une indifférence hébétée à l'égard de tout , & d'une insensibilité stupide , qui font , dit-il , le fond de leur caractère , au point qu'aucune passion n'a assez de pouvoir sur eux , pour ébranler leur ame , (*) que c'est un vice de Nature , une foiblesse d'esprit & de corps. Mais l'en croirait-on plutôt que ceux qui les ont fréquentés longtemps ? Il est vrai qu'ils ne sont pas jaloux , & se moquent des Européens à cet égard. On ne voit jamais parmi eux cette fureur aveugle que nous appellons amour. Leur amitié , leur tendresse , quoique vive & animée , ne les entraîne jamais dans ces emportemens & ne les portent pas à ces excès que l'amour inspire à ceux qui en sont possédés. Jamais femmes ni filles n'ont occasionné de désordres chez eux. Les femmes sont sages & les maris aussi , non par indifférence , mais par l'idée de la liberté qu'ils ont de dénouer , quand ils veulent , le lien du mariage. Les filles sont libres , maîtresses de leurs corps & de leurs volontés ; ainsi que les garçons , elles usent de cette liberté , comme bon leur semble ; sans que pere , mere , frere ni sœur ayent droit de leur faire des reproches à ce sujet (**).

Mais les Américains ne sont pas indifférens sur la gloire ; ils se piquent même de valeur. Quand Mr. de P. a parlé d'eux comme il l'a fait , il ignoroit leur amour pour la gloire , & que leur vanité est le vrai mobile de presque toutes leurs actions.

L'aventure du Pere Feuillée prouve bien que ces peuples ne sont pas si insensibles que le dit

(*) Tom. II , pag. 44.

(**) La Hontan , pag. 113.

Mr. de P.
manqu
cette P
Indien
» pas a
» (*)
» se jet
» de p
» mille
» Indie
» cruau
» exerc
» & le
» ne de
» que j
» trait
» pren
» venir
» diens
» tit co
» dans
» mes.
» se co
» par o
» enten
» Je la
» né de
» & me
» trou
» main
Cet e
Mr. de
d'émou
loux de
ambitio
ments s
Antille
ment a

(*) Pa

Mr. de P. un seul mot, le terme de *pauvre femme* manqua à lui couler la vie. Recevez *pauvre femme*, cette Piastre, dit le Pere Feuillée, à une vieille Indienne, qu'il croyoit dans la misere. » Je n'eus pas achevé de prononcer ces paroles, dit-il, » (*) que s'élevant de rage sur ses pieds, elle se jeta sur moi avec furie, prête à m'égorger; » de plus elle m'accabla de mille injure, & de mille différentes malédictions dont la langue Indienne est toute remplie, me reprocha les cruautés atroces que les Européens avoient exercées sur eux, en ravissant leurs biens, & leurs trésors; elle me fit sentir que je ne devois pas la traiter de *pauvre femme*, disant que je n'étois moi-même qu'un gueux, contraint d'abandonner mon pays, & d'entreprendre de si longs & de si pénibles voyages pour venir enlever leurs trésors; qu'au reste les Indiens possédoient plus de richesses dans un petit coin de leur Empire, que les Européens dans toute l'étendue de leurs plus grands Royaumes. Les deux Indiens qui étoient avec elle, se contenterent de me chasser de cette cabane, par ordre de cette megere, qui ne voulut jamais entendre raison; & me jeta ma piastre au nez. Je la ramassai, quoiqu'assez mortifié d'avoir donné de l'argent pour me faire accabler d'injures, & me voir même exposé à perdre la vie. Je me trouvai fort heureux d'être échappé de leurs mains à si bon marché.

Cet exemple entre mille autres prouve combien Mr. de P. a tort de dire que rien n'est capable d'émouvoir leur ame. D'ailleurs ils sont très-jaloux de passer pour vaillants & courageux. Cette ambition les porte à souffrir les plus cruels tourments sans se plaindre. Aussi les naturels des Isles Antilles & de la terre ferme qui les avoisine, aiment à être appelés *Caraïbes*; parce qu'en leur lan-

que ce terme signifie *braves & belliqueux*. Ils ne sont cruels qu'envers leurs ennemis reconnus; par la douceur & les bonnes manieres on gagne tout sur eux. J'admire la réflexion de Mr. de P. à cet égard. Est-elle bien philosophique, quand il en conclut que les Américains n'en sont que plus stupides & par-là se rapprochent davantage des enfans & des animaux que l'on aprivoise par la douceur? Pense-t-il donc que pour être homme, on doit être inaccessible aux sentimens d'honneur, aux impressions de la douceur & de l'humanité; ou que tous les hommes sont du caractère des Nègres & de quelques autres nations, qui veulent être menés rudement & à force de coups, sans quoi ils deviennent insolens, paresseux & infideles? Ce seroit par-là même qu'ils ressembleroient bien mieux aux ânes & autres animaux domestiques qu'on ne fait obéir qu'à coups de bâton.

Non, non les Américains sont des hommes, & des hommes susceptibles de sentimens de gratitude. Ils sentent le bien qu'on leur fait, ne l'oublent pas dès qu'ils n'ont plus besoin de vous, comme la plupart des peuples civilisés de notre Continent, & ils se conduisent par principes d'honneur & de reconnoissance.

Les richesses ne les tentent pas; ils n'ont pas l'ambition d'accumuler de l'or & de l'argent; mais si en conséquence de leur indifférence à cet égard Mr. de P. a raison de les traiter de stupides, nous avons donc été jusqu'à présent des sots admirateurs de Bias & de ces autres Grecs à qui nous avons donné les titres de *sages & de philosophes*. Ceux-ci méprisoient les richesses, & ceux qui avoient l'ambition d'en amasser. Les Américains reprochent à tous propos aux Européens leur avarice & l'ambition qu'ils ont d'accumuler des biens pour eux, qui n'en jouissent pas, & pour leurs enfans, qui les prodiguent ensuite. Ils se mocquent de nous, dit l'Auteur de l'Histoire na-

turelle
de nous
capable
mes, il
ture. A
ils libre
à la vie
sains,
sans ch
& l'arg
jugés d
me des
ils sont
ignore
flues,
& qu
vidité
flexion
les sub
souhai
de me
l'ambit
mome
heure
dit Fro
heur,
avec
Il fa
turelle
le mē
deceu
ve par
autan
les na
vernē
abatte
clore
ment
néces
ples

turelle & morale des Antilles, ils se moquent de nous, & disent que, puisque la terre est si capable de fournir la nourriture à tous les hommes, ils devroient s'occuper simplement de sa culture. Aussi ajoute le Chevalier de Rochefort, sont-ils libres des soucis des choses qui appartiennent à la vie, & incomparablement plus robustes, plus sains, plus gras que les Européens. Ils vivent sans chagrins, sans inquiétudes, méprisant l'or & l'argent, comme les Lacédémoniens. Les préjugés de l'éducation nous les font regarder comme des hommes réduits à la dernière misère; mais ils sont effectivement plus heureux que nous. Ils ignorent les curiosités & les commodités superflues, qui deviennent des besoins pour nous, & que l'on recherche en Europe avec tant d'avidité & de peines. Ils s'en passent, & avec réflexion. Leur tranquillité n'est point troublée par les subsides & l'inégalité des conditions. Ils ne souhaitent pas cette magnificence de logements, de meubles, d'équipages qui ne font qu'irriter l'ambition sans la satisfaire, & flattent quelques moments la vanité, sans rendre l'homme plus heureux. Ce qui est encore plus remarquable, dit Frézier, c'est qu'ils sentent très-bien leur bonheur, quand ils nous voyent chercher de l'argent avec tant de fatigues.

Il faut peu de chose pour ranimer leur fierté naturelle; & comme ils sont fort orgueilleux, ajoute le même Auteur, ils souffrent avec peine la vanité de ceux qui veulent les commander. Mais l'on trouve parmi ces peuples que nous appelons *Sauvages*, autant de police & plus de bonne foi que chez les nations les plus éclairées, & les mieux gouvernées. S'ils vont à la chasse ou à la pêche; s'ils abattent des arbres pour faire des maisons, ou clore un jardin, ils le font autant par divertissement que par le besoin de nourriture, & par la nécessité de se garantir des bêtes féroces. Ces peuples ne peuvent revenir de l'étonnement que leur

cause la préférence que les Européens donnent à l'or & à l'argent sur le verre & le cristal, qui ont, disent-ils, bien plus d'éclat & de brillant. Ils montrent aux Chrétiens une pièce d'or en leur disant : voilà le Dieu des Chrétiens. Pour ceci ils quittent leurs pays ; pour ceci ils viennent nous persécuter, nous chasser de nos habitations ; pour ceci ils se tuent ; pour ceci ils sont toujours dans l'inquiétude & les soucis. Quand ils voyent un Européen triste & pensif, ils lui en font doucement la guerre, & lui disent : Compere, (terme d'amitié) Compere tu es bien misérable d'exposer ta personne à de si pénibles voyages, de te laisser ronger à tant de soucis. La passion des richesses te fait endurer toutes ces peines. Tu appréhendes continuellement que quelqu'un ne te vole en ton pays, ou dans celui-ci, ou que tes marchandises ne soient englouties par la mer : ainsi tu vieillis en peu de temps ; tes cheveux blanchissent, ton front se ride, mille incommodités te tourmentent ; & au lieu d'être gai & content, ton cœur rongé par le chagrin te fait courir à grande hâte au tombeau. Tu viens nous chasser de notre pays, & tu nous menaces sans cesse de nous ôter le peu qui nous en reste ; que veux-tu donc que devienne le pauvre Caraïbe ? faudra-t-il qu'il aille habiter la mer avec les poissons ? ta terre est donc bien mauvaise, puisque tu la quittes pour venir prendre la mienne, où tu as bien de la malice de venir ainsi de gaieté de cœur me persécuter ! (*)

Cette plainte, ce doux reproche sont-ils d'un stupide & d'un hébété ? je le demande à M. de P. & à ceux qui adoptent son opinion : ou plutôt n'est-ce pas une leçon donnée à des gens qui ont en effet besoin d'aller à l'école de la raison & du bon sens ?

Qui les naturels de l'Amérique en ont beaucoup.

[*] Histoire naturelle & morale des Isles Antilles.

Ils aiment
autres. On
en Europe
vation de
sirs? plus
me Socrat
forti d'Ar
les boiteu
villes que

Nos ar
tourne la
philosoph
indifféren
devroient
elle est d'
cains, qu
fournit de
est de néc
nous ne j
& de trav
ceron, (

Ces pe
fait mépr
ignorent
tes à la S
tes les di
parmi le
cès parm
& les sec
cations,
culture,
nom de
sont en
peuples
rence de

(*) T
mis Saxu
immorta

Ils aiment & estiment leur pays plus que celui des autres. Ont-ils tort ? que viendroient-ils chercher en Europe pour les besoins de la vie, & la conservation de leur existence, unique objet de leurs desirs ? plus sensés, plus sages que nous, ils sont comme Socrate, de qui Platon disoit qu'il étoit moins sorti d'Athènes pour voyager, que les aveugles & les boiteux : qu'il ne desira jamais de voir d'autres villes que la sienne, ni de vivre sous d'autres loix.

Nos ambitieux à qui la passion des richesses tourne la tête, & leur ôte la faculté de réfléchir philosophiquement, taxent, avec Mr. de P. cette indifférence de foiblesse d'esprit & de corps. Ne devroient-ils pas la regarder comme une vertu ? elle est d'autant moins étonnante chez les Américains, que le Sol des pays qu'ils habitent, leur fournit de lui-même, non-seulement tout ce qui est de nécessité, mais encore mille agréments, dont nous ne jouissons chez nous qu'à force de peines & de travaux. Ulysse le plus sage des Grecs, dit Cicéron, (*) préféra Ithaque à l'immortalité.

Ces peuples, qu'un orgueil fort mal placé nous fait mépriser, sont heureux au moins en ce qu'ils ignorent le *tien* & le *mien*, ces deux mots si funestes à la Société, & desquels ont pris naissance toutes les divisions, toutes les querelles qui s'élevent parmi les hommes. L'intérêt ne cause point de procès parmi eux. Tout ce qui est à l'un est à l'autre ; & les secours mutuels qu'ils se prêtent en toutes occasions, font voir que, si leurs mœurs manquent de culture, & de ce qu'il nous plaît d'appeller du beau nom de *politesse*, les principes naturels d'humanité sont encore plus entiers parmi eux, que chez les peuples civilisés, qui les méprisent. Cette indifférence des Américains pour les richesses n'a pas la

(*) *Tant vis patriæ est, ut Ithacam quam in asportatis Saxulis tamquam nidulum affixum sapientissimus vir immortalitati anteponeret.* Cic. Lib. I. de Orat.

religion pour principe, puisqu'on convient presque unanimement qu'ils n'ont aucun culte, & que l'on ne trouve pas même dans leurs langues un terme pour exprimer la Divinité. C'est une vraie philosophie naturelle, & non une apathie générale pour tout. Extrêmement ambitieux de gloire, quand il faut aller à la guerre, les chefs les exhortent tous à se bien comporter. Ils leur remontent la gloire qu'ils recevront, s'ils se font remarquer par des actions de courage & de bravoure; & au contraire l'infamie éternelle qui les attend, s'ils sont lâches & poltrons.

On ne voit parmi eux d'autres honneurs héréditaires, que celui d'être respecté comme anciens à cause de leur expérience. Le Chef ou Capitaine ne doit le choix que l'on fait de lui qu'à son courage, sa bravoure, sa bonne conduite & ses belles actions. Anciennement, celui qui aspirait à cette dignité, étoit obligé de passer par des épreuves capables d'en faire perdre l'envie au plus intrépide: Il devoit tout endurer, sans faire paroître le moindre signe de douleur. On peut voir, le détail de ces épreuves dans les relations de Laet, de Léry, de Bier, dans les dissertations de Guedeville, &c. aujourd'hui presque toutes les nations du nouveau Monde choisissent pour chef ceux qui se sont acquis beaucoup de réputation de force, de bravoure, & de courage dans les guerres qu'ils ont soutenues contre leurs ennemis.

Mais le Chef ou Cacique n'a d'autres fonctions que de marcher à la tête de ses Camarades pour le temps de la guerre; d'en exposer le sujet, après avoir convoqué l'assemblée; de prescrire les jours de pompe & de réjouissance: mais il n'a aucun pouvoir sur ceux de la nation.

Ces peuples si idiots, suivant nous, conservent cependant un tel sentiment de liberté, qu'ils traitent les Européens de vils esclaves sur ce qu'ils se soumettent aveuglément aux volautés d'un seul homme, qui dispose d'eux comme d'un troupeau de

de moutons
son gré.

Où M.
due lâche
guerre par
on ne se
d'employ
Ignorait
qu'irait? L
jours des
Mexicain
surprise
[*] cou
mourir;
laisser p
milieu d
leur fait
enemis
Icaques
arrivent
leur dor
sommoi

Les A
queux,
n'en ont
rer la gu
tant de l
vasion
ont la g
mandat
sentime
vent se
qui ne
trouven
Une sen
ments g

de moutons & de marionnettes qu'il fait mouvoir à son gré.

Où Mr. de P. trouvera-t-il donc cette prétendue lâcheté des Américains ? en ce qu'ils font la guerre par surprise : comme si parmi les Européens on ne se fait pas encore aujourd'hui un mérite d'employer la ruse pour surprendre son ennemi. Ignoroit-il l'axiôme *virtus an dolus quis in hoste requirat* ? La ruse & la surprise ne sont donc pas toujours des preuves de lâcheté. Les Canadiens, les Mexicains, les Caraïbes font, il est vrai, la guerre par surprise ; mais tout le monde sçait qu'ils sont braves : [*] courageux ; qu'ils veulent toujours vaincre ou mourir ; & se font plutôt hacher en pièces que se laisser prendre. Ils se jettent même avec fureur au milieu des ennemis, pour culbuter tout ce qui leur fait résistance, & pour arracher des mains des ennemis leurs camarades blessés ou prisonniers. Les Icaques s'estimeroient deshonorés, si, lorsqu'ils arrivent sur le territoire de leurs ennemis, ils ne leur donnoient avis de leur arrivée [***] & ne les sommoient de prendre les armes pour se défendre.

Les Américains voisins du Chili, peuple belliqueux, qui ont souvent vaincu les Espagnols, & n'en ont pu encore être subjugués, leur font déclarer la guerre & leur dire : *nous irons te trouver dans tant de lunes*. Les Incas faisoient de même avant l'invasion des Espagnols. Presque tous ces peuples ont la gloire & la bravoure en si grande recommandation, que pour en réveiller & nourrir les sentimens dans le cœur de la jeunesse, ils ne peuvent se marier qu'au retour de la guerre. Ceux qui ne s'y sont pas comportés vaillamment, ne trouvent point de filles qui veuillent les épouser. Une femme est le prix du courage & des sentimens généreux. Chez les Brésiliens il faut avoir

[*] Hist. Nat. des Antilles.

[**] Garcilaso. Lib. 5. Chap. 12.

tué quelques ennemis, & en montrer les dépouilles; cet usage est encore en vigueur dans quelques Cantons de la Tartarie & de la Carmanie. [*] Qui ne sçait que Saul exigea de David les têtes de cent Philistins, comme une condition préalable pour lui accorder sa fille en mariage?

Non, il n'est pas vrai que les naturels de l'Amérique soient tous une race d'hommes lâches, pusillanimes, sans force & sans vigueur de corps & d'esprit: Les Anglois en firent une triste expérience dans la dernière guerre du Canada. Ceux-ci renfermés dans le Fort Edouard, ne purent résister à l'assaut qu'y donnerent les Iroquois, très-inférieurs en nombre aux Anglois: Mr. de Moncalm, pour ménager ces braves Américains, peu au fait de l'attaque d'un Fort, vouloit la confier aux François qu'il commandoit; & laisser les Sauvages pour le camp de réserve. Ceux-ci l'ayant appris, sentirent leur amour-propre très-mortifié: leur orgueil se réveilla, ils se crurent méprisés. Dans cette idée ils vont trouver Mr. de Moncalm, lui demandent d'être commandés pour l'attaque du Fort, & d'y donner l'assaut, ou qu'ils se retireroient chez eux. Pour ne pas les rebuter Mr. de Moncalm y consentit, les Iroquois donnèrent l'assaut & emportèrent le Fort, malgré la vigoureuse résistance des Anglois.

Seroit-ce par lâcheté que les Péruviens & les Mexicains se sont laissés subjugués par une poignée d'Espagnols? j'ai de la peine à le croire d'après les relations des Espagnols mêmes: Ceux-ci employèrent tout ce que la fourberie, la trahison & l'inhumanité furent capables de leur inspirer contre des peuples remplis de bonne foi, qui loin de se défier des Espagnols, les reçurent dans leurs Villes & dans leurs Palais; leur firent l'accueil le

(*) Vincent le Blanc. I. Part. Chap. 30. & Alexandre d'Alexandre. Liv. I. Chap. 24.

plus gracieux
me à dé
avoient c
mirent e
mes Indi
aux Mex
les soust

Les E
sentent c
connus
éclaircs &
effets. L
leur per
cains, q
me adm
a-t-il do
lâcheté
sont ple
pas sub
contrain

L'adr
pas su
nullem
tion, d
de notr
ces bel
rendu f
saisis d
naires,
d'idées
sont en
que M
pidité;
crédul
elles n'
L'in
de, m

plus gracieux, leur donnerent des présents, comme à des amis; leur montrèrent tout ce qu'ils avoient de plus riche & de plus superbe, & ne se mirent en défense que quand la trahison des femmes Indiennes ne permit plus aux Péruviens & aux Mexicains de faire une résistance capable de les soustraire à l'esclavage.

Les Espagnols arrivent en Amérique, s'y présentent comme des Centaures qui leur étoient inconnus, précédés d'instruments qui imitent les éclairs & le tonnerre; & en produisent les tristes effets. Le ciel & la terre paroissent avoir conjuré leur perte: Avec la même simplicité des Américains, quel Européen n'eût pas été saisi de la même admiration & de la même crainte? Mr. de P. a-t-il donc raison d'en conclure que c'est par une lâcheté impardonnable & par stupidité qu'ils se sont plongés dans l'esclavage? (*) ceux qui n'ont pas subi le joug des Européens, nous prouvent le contraire.

L'admiration étant fille de l'ignorance, il n'est pas surprenant que les naturels de l'Amérique nullement au fait des arts; enfants de notre ambition, de notre convoitise, de notre méchanceté & de notre luxe, & connoissant peu ou point du tout ces belles choses que l'étude & l'expérience ont rendu familières aux nations civilisées; ayant été saisis d'étonnement à la vue d'objets extraordinaires; & de mille choses dont ils n'avoient point d'idées? La simplicité dans laquelle ils étoient, & sont encore élevés, en est la véritable cause. Lorsque Mr. de P. nous la donne pour une vraie stupidité; y avoit-il bien réfléchi? la simplicité rend crédule; l'ignorance fait prendre le change; mais elles n'ôtent ni la mémoire, ni le bon-sens.

L'imagination en est, il est vrai; moins fondée, moins variée, faute d'une mémoire exercée &

[*] Tom. II. pag. 136.

meublée d'images infiniment différentes, d'où pullulent une prodigieuse quantité d'idées; mais en a-t-on moins la faculté de lier celles que l'on a?

Les idées des peuples du nouveau Monde se bornent presque à leurs besoins. Comme ils sont en petit nombre, parce qu'ils se réduisent à ce qui peut contribuer agréablement à la conservation de leur être; l'ambition, l'avarice, la sensualité, le luxe & tout ce qui en est une suite, ne les dominant point, leur esprit ne se donne pas l'essor & ne s'exerce pas à trouver des moyens de satisfaire des besoins qu'ils ignorent, & qui ne sont devenus réels pour nous que par l'habitude & les abus de notre éducation.

Il y a bien loin de cette simplicité Américaine à la stupidité! Par la première ils sont étonnés, ils admirent; hé combien n'en voyons-nous pas au milieu de nous, qui nous prouvent à ce prix que tous les Américains ne sont pas en Amérique!

Par la stupidité on est incapable de suivre la connexion des idées, d'en combiner les rapports. Ce n'est pas par où pèchent les naturels du nouveau Continent, malgré le ton affirmatif avec lequel M. de P. nous l'assure. Si l'ignorance de nos sciences & de nos arts les prive de beaucoup de commodités & de plaisirs, ils sont en revanche exempts de beaucoup de soucis, de beaucoup de peines, qui se multiplient chez nous à proportion de nos connoissances, & de notre ambition. Nous sentons très-bien quel bonheur ce seroit de nous rapprocher de cette simplicité; puisque nous nous plaignons sans cesse de ce que notre état & nos besoins fictices nous obligent de nous en éloigner. Nous prêchons sans relâche ce bonheur que nous reconnoissons dans la médiocrité; nous sommes des hypocrites, avouons-le de bonne foi, nous sommes des fourbes qui agissons en Européens & pensons en Américains. N'y a-t-il pas

plus de
corps,
de notre
ainsi qu'
misère
prit. V
réduits
croire
les Am
des hor
manqu
prisaut
& ne r
Un per
timero

Si le
que ne
pas bes
limites
ter les
secour
ployer
aller ex
quelle
qu'elle
de la te
pays &
d'enva
courir
parabl
y par
cabane
sur de
qu'ils
souvie
bles de
dité,
Por ex
brille
parce

plus de stupidité à se tourmenter l'esprit & le corps, pour satisfaire des besoins fictices, fruits de notre imagination déréglée, qu'à les ignorer, ainsi que l'art & l'industrie de les satisfaire? La misere, la gêne donnent de l'industrie & de l'esprit. *Vexatio dat intellectum*. Voilà où en sont réduits les Européens, & ils ont la folie de se croire au milieu de la misere plus heureux que les Américains. Il me semble de voir le plus vil des hommes, un mendiant Espagnol à qui tout manque; marcher encore d'un pas grave & méprisant, croire & dire que toute la terre est à lui, & ne reconnoître au-dessus de lui que la Divinité. Un peu moins d'orgueil & de vanité, & nous estimerons mieux les choses ce qu'elles valent.

Si les Américains ignorent la Géométrie, c'est que ne connoissant ni le *tien* ni le *mien*, ils n'ont pas besoin de placer des bornes pour marquer les limites des usurpations. Ils savent très-bien compter les années & les mois par les astres, sans le secours de cette Astronomie, que nous employons à diriger la route de nos vaisseaux, pour aller envahir un or qu'ils méprisent, & sans laquelle ils prennent comme nous les saisons telles qu'elles se présentent, sement & cueillent les fruits de la terre dans leur maturité. Ainsi contents de leur pays & de ses productions; ils ne sont ni curieux d'envahir celui des autres, ni assez fous pour aller courir les dangers & les risques de la vie, inséparables des voyages qu'il faut entreprendre pour y parvenir. Couchés tranquillement dans leurs cabanes; étendus sur des peaux d'animaux, ou sur des nattes, le sommeil vient à eux aussi-tôt qu'ils le désirent: pendant qu'ennemi juré des soucis & des inquiétudes, compagnons inséparables de l'ambition, de la mollesse, & de la cupidité, Morphée fuit loin de ces appartements où l'or enlevé à ces philosophes rustiques, éclate, brille, éblouit de toutes parts. Toujours libres, parce que ces enfants de la Nature sentent mieux

que nous les prérogatives & les droits de l'humanité, ils ne savent ce que c'est que de se donner des fers forgés par l'ambition, fabriqués par la vanité & stupidement portés par la foiblesse. Ces idiots Américains savent défendre leur vie, sans avoir l'idée d'arracher les hommes du sein de leur famille & de la culture des terres, pour leur apprendre l'art inhumain & cruel de s'entretuer méthodiquement, & pour en faire, pendant que l'ambition sommeille, des esclaves fainéants dans certain pays, & dans d'autres des marionnettes misérables.

Autre preuve de la stupidité des peuples de l'Amérique, suivant M. de P., mais aussi peu concluante que celles dont nous avons parlé. Ils ne sauroient, dit-il, compter au-delà de vingt; & sont réduits pour exprimer ce nombre, à montrer tous les doigts de leurs pieds & de leurs mains.

Ce sentiment est celui de quelques Auteurs & adopté un peu trop légèrement par M. de P. lui qui réfléchit si philosophiquement, a-t-il pu se persuader que ces Peuples ne sauroient réellement compter au-delà du nombre vingtième? ils se trouvent souvent dans le cas de faire des calculs plus étendus: ils le font; comment donc s'y prennent-ils? ils ont donc une manière de les faire, une Arithmétique inconnue à M. de P. & aux Auteurs qu'il cite pour ses garants.

Quand les Caraïbes se proposent de faire une chose au bout d'un temps dont le terme est très-éloigné, ils mettent dans une callebasse la quantité de pois ou de petits cailloux qui exprime le nombre des jours au bout desquels ils doivent faire la chose proposée: à la fin de chaque jour, ils ôtent un pois de la Callebasse, le dernier pois ôté, ils font ce qu'ils avoient dessein de faire.

D'autres peuples font à une ficelle autant de nœuds ou sur un petit bâton, autant de crans qu'il doit s'écouler de jours jusqu'à celui qu'ils ont en vûe. Tous les jours ils dénouent un nœud

ou effacé partent calcul,

Dans des Auteurs qui expriment mais par nous en deux fois comme Quand: des mots mal que nombre: deux fois nombre:

Pour réuni les main: il bre. cinq celui de nombre: l'addition compter sçu faire

N'ayant cours à l qui ne s uns & p caracté miné co ques.

Quant calcul au doigts d mains. P l'idée de tous les Ils. quac exprime

ou effacent un cran, jusqu'au dernier : alors ils partent pour la guerre, si c'étoit l'objet de leur calcul, ou font ce qu'ils s'étoient proposé.

Dans leurs langues, je l'avoue sur la bonne foi des Auteurs, nous ne connoissons point de termes qui expriment des nombres au-delà de vingt : mais parce qu'il nous sont inconnus, devons-nous en conclure qu'il n'y en a pas ? chez nous deux fois dix ou vingt sont des termes équivalents comme trois fois dix est le synonyme de trente. Quand nous n'aurions pas enrichi notre langue des mots vingt, trente, on en concluroit fort mal que nous ne sçavons pas compter jusqu'à ces nombres, puisque nous pourrions y suppléer par deux fois dix ou trois fois dix, & ainsi des autres nombres supérieurs.

Pour calculer jusqu'à dix, les Américains ont réuni les deux nombres cinq des doigts de chaque main : ils avoient donc l'idée de doubler ce nombre cinq, qui leur étoit connu, & d'en former celui de dix : ils connoissent donc également les nombres depuis un jusqu'à dix, savoient en faire l'addition, & même le répéter comme nous pour compter jusqu'à vingt : pourquoi ne l'auroient-ils sçu faire jusqu'à trente & au-delà ?

N'ayant pas l'usage de l'écriture, ils ont eu recours à leurs doigts, comme le font nos Européens qui ne sçavent pas écrire. Les doigts sont pour les uns & pour les autres des signes distinctifs, des caractères mémoratifs, dont le nombre est déterminé comme celui de nos caractères arithmétiques.

Quand les Américains ont voulu pousser leur calcul au delà de dix, ils ont ajouté le nombre des doigts de leurs pieds à celui des doigts de leurs mains. Pour exprimer quinze, par exemple, ils ont l'idée de trois fois cinq, & l'expriment en montrant tous les doigts des deux mains, & ceux d'un pied. Ils quadruplent ensuite ce nombre de cinq & expriment l'idée qu'ils ont du nombre vingt, en

montrant tous les doigts des mains & des pieds;

Mais, dira-t-on, n'ayant que vingt doigts, ils ne sçauroient donc exprimer tel nombre supérieur à celui-là. Pourquoi ne le feroient-ils pas? nous n'avons que neuf chiffres & le zero; nous exprimons bien avec eux, tous les nombres possibles: en doublant, triplant, quadruplant, &c. nous exprimons ces nombres par la répétition de ces mêmes dix caractères; & nous parvenons à fixer nos idées de calcul, soit pour nous servir de mémorial, soit pour communiquer ces idées à nos semblables. Les muets de notre Continent en montrant trois fois les dix doigts de leurs mains, nous communiquent l'idée qu'ils ont du nombre trente; qui doutera que les Américains n'en puissent faire autant? d'ailleurs l'emploi qu'ils font d'une quantité précise de pois ou de cailloux ou de nœuds, prouve clairement qu'ils ont l'idée de ce nombre déterminé, lors même qu'il passe vingt. Le nombre de jours, après lesquels ils se proposent de faire quelque chose, equivaut souvent à celui de deux ou trois de nos mois; il est donc constant qu'ils ont l'idée des nombres soixante & quatre vingt-dix, ou quatre-vingt-onze. S'ils sçavent pousser leur calcul jusques-là, j'ai droit d'en conclure qu'ils le poussent bien plus loin, que leur Arithmétique nous est inconnue, & qu'elle leur suffit pour leur usage.

Quelques-uns de ces peuples font leurs nœuds à des ficelles de différentes couleurs, & font à chaque ficelle le nombre de nœuds nécessaire pour exprimer leurs idées. Pourquoi ces ficelles de couleurs différentes? ne seroit-ce pas que les nœuds d'une ficelle expriment des nombres différents de ceux qui sont exprimés par les nœuds d'une autre, & que chaque nœud a sa valeur déterminée? Ceux de la ficelle blanche, par exemple, pourroient être des unités; les nœuds de la rouge, signifieroient des dizaines; à la bleue seroient des centaines & ainsi des autres. L'Arith-

métique.

métique
avec des
gueur, fi
gnes, ét
des Sauv
culs au n
petites p
enfilés c
coquillag
Parmi ne

Mais
supposi
que pui
le cas de
de ving
d'assure
delà.

En Fr
gers &
mémoria
des hoch
fendu. A
leur calc
clure de
au-delà

M. de
dité dan
pas sçu
avoient
étoit si i
lent pre
C'est, c
nourriss
les plaisir
conduit
de cette

métique palpable de M. Anderson, qu'il exerçoit avec des épingles de différentes grosseur & longueur, fichées dans une table, sur différentes lignes, étoit une Arithmétique dans le goût de celle des Sauvages. Les Apalachites faisoient leurs calculs au moyen de petits coquillages noirs ou de petites parties détachées des uns & des autres, enfilés comme des grains de pate-notres; & ces coquillages leur tenoient aussi lieu de monnoye. Parmi nous on calcule bien avec des Jettons.

Mais sans entrer dans le détail des différentes suppositions de cette espee, on ne sauroit nier que puisque les naturels de l'Amérique sont dans le cas de faire des calculs déterminés fort au-dessus de vingt, & qu'ils les font en effet, on a eu tort d'affirmer qu'ils ne sauroient pousser le leur au-delà.

En France & dans d'autres pays, les Boulangers & Bouchers, emploient dans leur calcul mémorial, la méthode des Sauvages, en faisant des hoches ou crans de trois sortes, sur un bâton fendu. Avec le secours de ces crans ils pousseroient leur calcul à des millions. Auroit-on raison de conclure de leur usage, qu'ils ne sauroient compter au-delà de vingt?

M. de P. (*) trouve une autre preuve de stupidité dans les Américains, en ce qu'ils n'ont pas sçu faire usage du fer forgé, & ils n'en avoient point; & celui de la monnoie, qui leur étoit si inutile, qu'actuellement encore ils ne veulent presque pas toucher les métaux monnoyés. C'est, disent-ils, un serpent que les Européens nourrissent dans leur sein; qui empoisonne tous les plaisirs, leur ronge le cœur peu à peu, & les conduit promptement au tombeau (**). Il s'ensuit de cette preuve, dit M. de P. que les peuples du

(*) Tom. II, pag. 157.

[**] Atlas historique de Guedeville. Tom. VI. p. 8.
Tom. II.

nouveau Monde sont inférieurs en sagacité & en industrie aux nations les plus grossières de notre Continent.

Lorsqu'il s'exprimoit ainsi, avoit-il fait réflexion que la terre leur fournissant d'elle-même les grains & les fruits, & la chasse les animaux pour se nourrir & se vêtir, la monnoye leur étoit plus que superflue; puisqu'elle n'a qu'une valeur arbitraire; qu'elle n'a été imaginée que comme un moyen pour faciliter l'échange, dans les pays où le tien & le mien causent tant de désordres, où les hommes sacrifient à l'ambition & à la fortune jusqu'à leur propre repos; où la soif des richesses altère jusqu'à ceux qui sont préposés pour maintenir l'ordre dans la société; leur ferme les yeux sur le crime, & leur fait voir des fautes dignes de punition dans l'innocence même. Le non usage de la monnoye met les Américains au niveau des Circaffiens & des Tartares, qui les avoisinent. Allez chez eux, vous les trouverez vêtus de peaux, buvant le lait aigri de leurs juments ou de l'eau pure, vivant de fruits & de la chair des animaux qu'ils tuent à la chasse. Il vous donnent le couvert & tout ce qu'ils ont du cœur le plus généreux, & sans rétribution. Ils se donnent mutuellement les choses qui leur font plaisir, ou dont ils ont besoin, sans faire usage de la monnoie. Si on leur fait présent de quelques bagatelles, ils les reçoivent avec actions de grace; & si vous leur donnez de l'or ou de l'argent monnoyé, ils ne l'acceptent pas à titre de monnoie, & les employent à faire des crochets ou des agraphes (*). En conclura-t-on que les Tartares & les Circaffiens sont les peuples les plus stupides de l'univers?

Tous les Américains en général ont l'hospitalité en recommandation, autant que les Circaffiens & les Tartares. Nous les admirons; & avec notre ur-

(*) Vincent le Blanc, Carpin, & la Mottraye.

banité
de, ne
admir
viend
& auss
laiss
point
est po
du no
comm
titre fa

Dès
être af
préven
avec n
faire r
les del
est du
sens le
à leur
Bresili
qu'au
Espag
noisler
d'un A
nu po
duit a
bien v
le jer
sortes
âge; c
on lit
voir. I
le leur
inent
flatte

(*) E
suy.

banité prétendue, dont nous faisons tant de parade, nous nous contentons malheureusement de les admirer. S'ils avoient l'usage de la monnoie, ils deviendroient peut-être aussi intéressés, aussi avares, & aussi peu généreux que nos Européens. Ne nous laissons donc pas aveugler par l'amour-propre, au point de traiter de stupides, ceux dont la conduite est pour nous un objet d'admiration. Si les peuples du nouveau Continent méritent d'être regardés comme des idiots pour agir comme ils le font, quel titre faut-il nous donner?

Dès qu'on n'est pas ennemi déclaré, on peut être assuré d'être accueilli des Américains avec une prévenance & une courtoisie dont la comparaison avec notre empressement intéressé, devoit nous faire rougir. En vain se présenteroit-on à eux sous les dehors de la bienveillance & de l'amitié, si l'on est du nombre des ennemis. La perfection de leurs sens les garantit des pièges que l'on pourroit tendre à leur bonne foi. On assure que les Péruviens, les Bresiliens & ceux du Canada ont l'odorat si fin, qu'au flair ils distinguent un François d'avec un Espagnol & d'avec un Anglois. Les Caraïbes connoissent un François à sa voie, & le distinguent d'un Anglois & d'un Hollandois. Etes-vous reconnu pour ami, on vous aborde, (*) on vous conduit au *Carbet*, chacun s'empresse de vous faire la bien venue. Le vieillard complimente le vieillard; le jeune homme & la jeune fille font toutes sortes de caresses aux hôtes de leur sexe & de leur âge; dans l'air & le maintien de toute la troupe on lit clairement la satisfaction qu'ils ont de vous voir. Ils vous demandent votre nom & vous disent le leur. En témoignage d'affection, ils se nomment eux-mêmes du nom de leur hôte, on les flatte beaucoup, quand on se nomme du leur.

(*) Histoire naturelle des Isles Antilles, p. 458 & suiv.

Leur mémoire est si heureuse à retenir les noms des amis qui les ont vus, qu'au bout de dix ans ils s'en souviennent même sans équivoque, & récitent quelques circonstances de ce qui s'est passé de remarquable dans leur dernière entrevue. Si vous leur aviez fait alors quelque présent, ils vous le rappelleront : & s'il étoit de nature à être conservé, ils vous le montreroient en témoignage de gratitude & de reconnoissance.

Parmi les Caraïbes il y a toujours dans leur Carbet (lieu d'assemblée) un *Niouakaiti* ou Sauvage chargé d'accueillir, de recevoir les passants, de donner avis de leur arrivée.

Où Mr. de P. a-t-il donc pris que les Américains manquent absolument de mémoire, & qu'aucune passion n'est capable d'émouvoir leur âme ?

Je laisse aux gens sages à comparer nos auberges avec les carbets, & la conduite des Européens à cet égard, avec celle des peuples de l'Amérique. Dans celle-ci je trouve les sentiments d'un cœur humain, généreux, ceux de la véritable noblesse. Dans la nôtre je n'en vois que l'image grossière, avilie ou par la vanité, ou par la cupidité. Crainte d'augmenter notre honte en présentant à nos yeux des objets de comparaison, qui ne seroient pas à notre avantage, à nous, qui nous piquons si mal à propos de raisonner & d'agir philosophiquement, je n'entrerai pas dans le détail de la réception que les peuples du nouveau monde font à leurs hôtes. D'ailleurs le cérémonial varie un peu suivant les Nations. Mais tous vous servent à manger & à boire ce qu'ils ont de meilleur, & vous entretiennent le plus gayement qu'ils peuvent, tout le temps que vous restez avec eux. Ils vous sollicitent, ils vous pressent amicalement, & vous les désobligeriez, de ne pas emporter ce qui reste après que votre appétit a été satisfait.

Cet usage me rappelle celui de quelques Nations de notre Continent. Les Turcs remplissent leur mouchoir & quelquefois les manches de

leur ro
repas
eux : ()
la via
à leurs
domes
qui fo

Not
parmi
trodui
ries &
pas n
chez l

Chez

Plu

Conti

mente

fir ; la

visage

n'esp

de leu

font

qu'ils

les an

& leu

qu'ils

en ce

les p

jours

sent.

de le

comb

de no

rét,

roien

pides

(*)
(**
(**

leur robe des morceaux de viande, & de pain du repas qu'on leur a servi & les emportent chez eux: (*) Les grands Tartares ne pouvant achever la viande qui leur a été présentée, donnent le reste à leurs domestiques. (**) Parmi les Chinois, les domestiques du convié emportent chez lui les mets qui sont restés sur la table.

Notre avarice introduira, sans doute, cet usage parmi nous. La sensualité des Dames l'a déjà introduit en plusieurs endroits; à l'égard des sucreries & des autres friandises du dessert. Encore un pas nous voilà Turcs, Chinois & Tartares. Mais chez les Américains la générosité en est le principe. Chez nous quel est-il? je le laisse à deviner.

Plus vous restez chez les peuples du nouveau Continent que vous visitez, plus leur plaisir augmente. A votre départ le chagrin succède au plaisir; la tristesse de leur cœur est peinte sur leur visage. Lorsqu'après bien des sollicitations, ils n'espèrent plus pouvoir vous retenir, la sincérité de leurs discours est scellée par les effets; ils vous font des présents de fruits & des autres choses qu'ils ont à leur disposition. Tacite dit (***) que les anciens Allemands régaloient les Européens, & leur faisoient quelques libéralités; mais il ajoute, qu'ils exigeoient aussi quelque chose de leur part: en cela bien moins généreux & moins nobles que les peuples de l'Amérique: les Allemands d'aujourd'hui, & beaucoup d'autres, ne me paroissent gueres disposés à condamner la conduite de leurs ancêtres. De combien de vertus; de combien de grands sentiments d'humanité bannis de notre Continent par l'ambition & le vil intérêt, les Nations qui se disent civilisées, ne trouveroient-elles pas les modèles chez ces prétendus stupides Américains? un Sauvage n'a-t-il pas réussi à

(*) Buchequins, Liv. IV.

(**) Rubruquis, Voyage de Tartarie.

(***) Livre des mœurs des anciens Allemands.

la chasse, ses camarades le secourent, même sans en être priés. Si son fusil se creve, se brise, chacun s'empresse à lui en procurer un autre. Si ses enfants sont tués ou pris par les ennemis, on lui donne autant d'esclaves qu'il en a besoin pour le faire subsister. Ils ne se querellent, ni ne se voient, & ne médisent jamais les uns des autres. S'ils ne font pas des sciences & des arts, tout le cas que nous en faisons, c'est qu'ils prétendent que leur contentement d'esprit surpasse de beaucoup notre luxe & nos richesses, & que toutes nos sciences ne valent pas une tranquillité parfaite.

Chez nous les Architectes s'étudient à faire des édifices superbes, & si solides en apparence, qu'ils semblent vouloir braver les siècles & faire disputer la durée de leurs ouvrages avec celle du Monde. Les Chinois nous taxent en conséquence, de vanité & d'orgueil, & les Américains nous taxent de folie. Ils ne mesurent la durée de leurs logements qu'à la brièveté de leur vie, & la distribution sur leurs besoins. La raison qui les détermine aussi à ne pas construire des maisons belles & solides dans le goût des nôtres, est quand la place leur déplaît, ils en changent, soit pour respirer un autre air, soit pour d'autres motifs; tel que celui de la mort de quelqu'un; parce qu'alors ils la regardent comme infectée de maladie.

Presque tous nos autres arts sont les enfants d'un luxe qu'ils méprisent, ou de nos besoins qu'ils ignorent; aussi disent-ils que nous prenons perpétuellement le change sur la véritable idée que nous devons avoir des hommes & des choses. Chez vous, ajoutent-ils, on mesure son estime sur le brillant des habits & sur les titres d'un homme, parce qu'en les suppose accompagnés de beaucoup d'or & d'argent. Parmi nous, pour être homme il faut avoir le talent de bien courir, de chasser, de pêcher, tirer adroitement une flèche ou un coup de fusil, conduire un canot, savoir faire la guerre, connaître parfaitement les forêts, vivre de peu, construire

des cab
bois sans
ses flèches

On a
clure q
les arts
cheffort
son his
dans le
vent bi
même
choses
Conda
en effe
pont té
dague
d'Apur
de mon
& d'un
taillé à
à une
tant d'
pierres
vingt-
profon
de par
pont
d'envi
traver
Mules
me on
Conda
sent u
ges. M
à sept
circul
Cusco
Aujou
nant c
ce qui

des cabanes, & savoir faire cent lieues dans les bois sans autre guide ni provisions que son arc & ses flèches.

On auroit cependant tort avec M. de P. d'en conclure que les Américains manquent de génie pour les arts & les sciences. Ce que le Chevalier de Rochefort dit des Apalachites & des Caraïbes dans son histoire des Antilles, & ce que nous lisons dans les relations du Mexique & du Pérou prouvent bien clairement le contraire : ils pourroient même nous disputer l'avantage sur beaucoup de choses ; j'en appelle au témoignage de Mr. de la Condamine que j'ai déjà cité à ce sujet. Je ne sçai en effet si nous oserions entreprendre de faire un pont tel que celui qu'ils ont construit auprès d'Andaguélais, connu sous le nom du fameux pont d'*Apurina*. Il s'étend en longueur sur une coupure de montagne d'environ cent-vingt brasses de large, & d'une profondeur affreuse, que la nature a taillé à plomb dans le roc, pour ouvrir un passage à une rivière. Cette rivière roule ses eaux avec tant d'impétuosité, qu'elle entraîne de fort grosses pierres ; & qu'on ne peut la traverser à gué qu'à vingt-cinq, ou trente lieues de là. La largeur & la profondeur de cette breche, jointe à la nécessité de passer dans cet endroit, ont fait inventer un pont de cordes, faites d'écorces d'arbres, large d'environ six pieds. Ces cordes sont entrelacées de traverses de bois. On passe dessus même avec des Mules chargées ; non sans crainte à la vérité, comme on peut le voir dans les relations de M. de la Condamine & de Frézier ; car vers le milieu on sent un balancement capable de causer des vertiges. Mais comme il faudroit faire un détour de six à sept journées, pour passer ailleurs ; tout ce qui circule de denrées & de marchandises de Lima à Cusco, & dans le haut Pérou, passe dessus ce pont. Aujourd'hui le Roi d'Espagne l'entretient, moyennant quatre réaux qu'il exige de chaque charge ; ce qui lui produit des sommes considérables.

Comment M. de P. accordera-t-il la mal-adresse, dont il taxe tous les peuples de l'Amérique avec l'admiration que leurs ouvrages excitent dans l'esprit des personnes même accoutumées à voir les plus belles choses ? Voyez les hamacs, les paniers de jonc, teints de diverses couleurs, les tableaux de plumes des Mexicains, les sièges, les tables de bois poli des Caraïbes, leurs arcs, leurs flèches, & leurs carquois; les vases pour boire & pour manger, peints & enjolivés de mille grotesques; les broderies en or & argent faites par les Indiens du Chili, les ciselures des Péruviens. Nous considérons toujours ces choses avec un nouveau plaisir; nous admirons la beauté de ces vases, la délicatesse, la légèreté de leurs arcs & de leurs flèches, l'adresse à y ajouter des plumes & des cailloux travaillés avec un poli admirable, les incrustations d'os de poissons, & de différents bois distribués avec goût sur leurs carquois, & dont les couleurs sont ménagées, & disposées de manière, que leur symétrie même nous charme & nous ravit. Ou nous sommes de grands sots, plus stupides que ces Américains; ou Mr. de P. a grand tort de les traiter de gens hébétés.

Avant qu'ils eussent communication avec les Européens, ils creusoient le bois, & faisoient tous leurs ouvrages avec des pierres dures aiguës, & emmanchées à peu près comme le sont nos haches & nos outils: le travail étoit long & pénible: mais ils venoient à bout de faire sans nos outils d'acier ce que nos ouvriers les plus habiles ont bien de la peine à faire avec les leurs. Depuis qu'on leur en a donné, ils en font usage sans avoir appris à s'en servir, de manière cependant à nous convaincre de leur aptitude, & de quoi ils seroient capables dans les arts, s'ils étoient instruits par de bons maîtres.

(*) Le Chevalier de Rochefort & Bristock, ne

[*] Histoire naturelle des Antilles, pag 454.

sont pas
d'industrie
M. de la
termes,
M. de l'

» Le d
» dit ce
» semen
» indust
» foins
» & à le
» de pie
» suppo
» creuse
» Pépain
» l'art,
» cier. A
» ner co
» avec d
» telles
» beaux
» équer
» d'or d
» petits
» perles
» voient
» preuv
» ces b
» ai mé
» d'une
» d'un g
» Il p
» de ces
» la ma
» pas e
» conse

(*) M
Pérou.
246.

sont pas les seuls qui rendent témoignage à l'industrie des peuples de l'Amérique. J'ai déjà cité M. de la Condamine & je rapporterai encore ici ses sermons, parce que cet Auteur ne sera pas suspect à M. de P.

» Le défaut de fer & d'acier les a souvent arrêté,
 » dit ce Savant, (*) quelquefois ils ont heureu-
 » sement surmonté ces obstacles. Mais souvent leur
 » industrie s'est arrêtée, où finissoient leurs be-
 » soins Ils ont réussi à fondre l'or & l'argent,
 » & à les jeter en moule... Le plus habile tailleur
 » de pierre d'Europe, quel qu'adresse qu'on lui
 » suppose, seroit sans doute fort embarrassé à
 » creuser ainsi un canal courbe & régulier, dans
 » l'épaisseur d'un granit, avec tous les secours de
 » l'art, & les meilleurs instruments de fer & d'a-
 » crier. A plus forte raison sera-t-il difficile d'imagi-
 » ner comment les anciens Péruviens ont pu réussir
 » avec des haches de pierres dures, ou de cuivre,
 » telles qu'on en trouve dans leurs anciens tom-
 » beaux, ou avec d'autres outils équivalents, sans
 » équerre ni compas.... les vases & la vaisselle
 » d'or & d'argent, les habillements couverts de
 » petits grains d'or plus fin que la semence de
 » perles, & dont les Orfèvres de Séville ne pou-
 » voient concevoir le travail, sont une grande
 » preuve de leur industrie. J'ai vû plusieurs de
 » ces beaux vases, ajoute le même Auteur, j'en
 » ai même encore quelques-uns entre les mains,
 » d'une grande délicatesse; & je regrette la perte
 » d'un grand nombre d'autres.

» Il paroît par l'usage que les Espagnols ont fait
 » de ces richesses, qu'ils estimoient beaucoup plus
 » la matière que l'ouvrage. Il ne faut cependant
 » pas en conclure, qu'aucun ne méritât d'être
 » conservé : quelques morceaux précieux par leur

(*) Mémoires sur quelques anciens monuments du Pérou. Dans les Mémoires de cette Académie. de 746.

» matière, échappés depuis deux siècles au danger
 » de changer de forme par l'ignorance & l'avidité
 » des propriétaires, peuvent servir de preuve & de
 » monument, sinon de l'habileté des Indiens dans
 » la sculpture, du moins d'une *rare industrie*, par
 » laquelle ils ont suppléé aux machines & aux ou-
 » tils.

» Dans mon voyage de Lima, continue M. de
 » la Condamine, j'avois fait acquisition de diver-
 » ses petites idoles d'or & d'argent, & d'un vase
 » cylindrique de même métal, de huit à neuf pou-
 » ces de haut, & de plus de trois de large, avec
 » des masques ciselés en relief. A en juger par ces
 » ouvrages, les Péruviens n'avoient pas fait de
 » grands progrès dans le dessein; celui de ces pié-
 » ces étoit grossier, & peu correct, mais l'adresse
 » de l'ouvrier y brilloit par la délicatesse du travail.
 » Ce vase étoit sur-tout singulier par son peu d'é-
 » paisseur. Ce ne peut être la rareté de l'argent,
 » qui y avoit fait épargner la matière; il étoit aussi
 » mince que deux feuilles de papier collées ensem-
 » ble; & les côés du vase étoient entés d'équerre sur
 » le fond à vive arrête, sans aucun vestige de sou-
 » dure.

» J'ai saisi l'occasion de faire voir le prix de cette
 » antiquité à ceux entre les mains de qui ce vase
 » peut être tombé; le peu de poids de la matière
 » pouvant avoir préservé le vase de la fonte. »

Sur ce que M. de la Condamine avoit vû, il fut
 » moins incrédule que M. de P., & paroît croire
 » avec Pietro Ciéca, que les Péruviens savoient très-
 » bien imiter en or de relief, les plantes, sur-tout
 » celles qui croissent sur les murailles, & qu'ils les
 » y plaçoient avec tant d'art, qu'elles sembloient y
 » avoir pris naissance. Sans doute, conclut M. de la
 » Condamine, que les Péruviens les jettoient au
 » moule, ainsi que les figures de Lapins, de Souris,
 » de Lézards, de Serpens, de Papillons, &c. dont
 » parlent les Historiens.

Ces vases, ces figures ornent aujourd'hui les ca-

binets des
 Video dan
 or & en ar
 dont nos p
 neur. Don
 de cette esp
 de cette es
 piaftres &
 plus riches

Pour pu
 prévaloir
 que & de
 plaît de re
 de quelque
 à canon p
 & les a po
 vû une m
 d'une Dan
 beaucoup
 les tabati
 fruit se v
 bac, & ne
 la travers
 d'une Na
 feu un ho
 nettes? C
 & à Lond
 étonné le
 aller. les
 l'Europe
 rs, d'
 quelques
 parce qu
 Sur qu
 son para
 Contine
 Européa

binets des Curieux de l'Europe. J'ai vû à Montevideo dans le Paraguai, des ouvrages brodés en or & en argent par les mains des Indiens du Chili, dont nos plus habiles Brodeurs se feroient honneur. Don Joachin Joseph de Viana, Gouverneur de cette espece de Ville-la, nous montra un *Puncho* de cette espece, qu'il nous dit avoir payé mille piaftres & nous assura qu'on y en travailloit de plus riches & de plus beaux.

Pour prouver sa thèse, M. de P. oseroit-il se prévaloir de la simplicité des peuples de l'Amérique & de quelques-uns de leurs usages, qu'il nous plaît de regarder comme bizarres? si la simplicité de quelques Caraïbes leur a fait penser que la poudre à canon pouvoit être la graine de quelque plante, & les a poussé à en demander pour en semer, on a vû une marchande de St. Malo, correspondante d'une Dame de la Martinique, lui mander de semer beaucoup de Caret (écaille de tortue, dont on fait les tabatières & autres ouvrages;) parce que ce fruit se vendoit beaucoup plus cher que le tabac, & ne se pourrissoit pas dans le vaisseau pendant la traversée. (*) N'avons-nous pas vû des Magistrats d'une Nation Européane, vouloir condamner au feu un homme, pour avoir fait danser des Marionnettes? Comus, le célèbre Comus, si connu à Paris & à Londres par des expériences physiques, qui ont étonné les Savants, n'oseroit encore aujourd'hui aller les faire chez les Nations méridionales de l'Europe, dans la crainte d'éprouver les funestes effets d'un Enthousiasme inquisitorial; ni chez quelques Peuples de l'Allemagne, même savante, parce qu'il redouterait les suites de leur admiration.

Sur quoi donc M. de P. se fonde-t-il pour établir son paradoxe, que tous les peuples du nouveau Continent sont inférieurs en tout au moindre des Européans? nous avons vû qu'en général les Amé-

(*) Histoire des Antilles.

ricains loin d'être une race d'hommes dégradée & dégénérée de la nature humaine, ont tout ce qui caractérise la perfection; belle taille, corps bien proportionné, aucun bossu, tortu, aveugle, muet ou affecté d'autres infirmités, si commune dans notre Continent; une santé ferme, vigoureuse, une vie qui passe ordinairement les bornes de la nôtre; un esprit sain, instruit; éclairé & guidé par une philosophie vraiment naturelle; & non subordonnée comme la nôtre, aux préjugés de l'éducation; une ame noble, courageuse, un cœur généreux, obligeant: que faut-il donc de plus à M. de P. pour être véritablement homme? aussi ces hommes qu'une vanité si mal fondée, fait traiter d'idiots, disent que le titre de *Sauvages* dont nous les gratifions, nous conviendrait mieux qu'à eux, puisqu'en effet nos actions sont contraires à l'humanité, ou du moins à la sagesse qui devrait être le guide des hommes, qui se piquent d'être plus éclairés qu'eux.

Belle leçon dictée par les lumières de la pure raison, plus saine dans ces habitants de vastes forêts, ou de pays abandonnés à la Nature, que dans l'enceinte tumultueuse de nos Villes, où les passions autorisées obscurcissent la raison; & où la société est plus dangereuse que le séjour des déserts & des bois; où nos sciences n'ont encore pu nous procurer le bonheur d'une vie tranquille, où nos besoins se multiplient dans notre abondance même; & où cette abondance ne sert qu'à nous rendre pauvres & plus malheureux.

J'avoue que nous sommes faits les uns pour les autres, & que de cette dépendance mutuelle résulte tout l'avantage de la société. Mais la première intention de cette union, du Contrat Social, a été d'obliger tous les contractants à se prêter des secours mutuels, & non de laisser tout usurper aux uns; de les autoriser même dans leurs usurpations, & de leur laisser manquer de tout aux autres.

Les Sauvages Américains sentent trop bien ce

D
que c'est qu'
des principes
sens. La plu
point seuls;
inés qui leu
avoir avec
inférieurs à
leurs besoins
mœurs de c
tres. Plus le
peuples que
roissent cor
la Nature d
coutumés a
sans nous
réflexion q
ses idées d'
par une édu

En effet,
ces Royau
sont aux yo
& ceux qui
que leurs r
qu'a excite
guerres cru
truction
sont une

te, source
la peste d

Ne vaut
notre Cor
la même i
ges? ne se
d'avoir lan
travailles de
former le
sacrifiés à
ne trouve
che, av

que c'est que l'homme pour se conduire suivant des principes qui heurtent ainsi la raison & le bon sens. La plupart au moins d'entr'eux ne vivent point seuls ; mais contents du commerce des hommes qui leur ressemblent, ils n'en veulent point avoir avec ceux qui les regardent comme très-inférieurs à eux. Prompts à se secourir dans tous leurs besoins, ils refusent d'adopter les loix & les mœurs de ceux qui croient ne devoir rien aux autres. Plus leurs mœurs sont éloignées de celles des peuples que nous appelons civilisés, plus elles paroissent conformes à la loi primitive, gravée par la Nature dans le cœur de tous les hommes. Accoutumés au jouc sous lequel nous succombons sans nous en appercevoir, nous ne faisons pas réflexion que nous substituons à cette loi les fausses idées d'une raison enchaînée, & corrompue par une éducation vicieuse.

En effet, que sont aux yeux d'un vrai Philosophe ces Royaumes si florissans, & si riches ? ce qu'ils sont aux yeux des Sauvages ; des objets de mépris, & ceux qui les composent, des objets de pitié ; parce que leurs richesses, & leur splendeur, ne servent qu'à exciter l'envie d'un voisin ambitieux, & des guerres cruelles dans le sein des Etats, pour la destruction de l'humanité : parce que ces richesses sont une pomme de discorde toujours présente, sources de querelles & de divisions, qui sont la peste de la Société.

Ne vaudroit-il pas mieux que les habitans de notre Continent eussent eu dans tous les temps, la même idée de l'or, qu'en ont encore les Sauvages ? ne seroit-il pas plus avantageux pour nous, d'avoir laissé l'or & l'argent ensevelis dans les entrailles de la terre, que de les en avoir tirés, pour former le tombeau de tant de milliers d'hommes, sacrifiés à la cupidité de leurs semblables, & pour ne trouver, au lieu du bonheur que l'on y cherche, avec tant de peines & de soucis, que la

source funeste des maux dont nous sommes inondés ?

Qu'on ne s'imagine pas que ces raisonnemens soient un jeu d'esprit, ou le fruit d'une imagination échauffée. C'est le langage même, les sentimens des Sauvages, que divers Auteurs célèbres rapportent dans leurs relations, comme ayant entendu tenir ces discours aux différens peuples du nouveau Continent, avec lesquels ils ont vécu. Ils sont d'autant moins suspects de partialité à cet égard, qu'ils ont rapporté avec la même franchise, ce qu'ils y ont remarqué de répréhensible, comme ce qu'ils y ont trouvé de louable. Si l'on peut reprocher quelque chose à ces Voyageurs, c'est d'avoir observé certains usages avec les yeux d'un préjugé national ; de les avoir conséquemment regardés comme bizarres & ridicules, faute de les avoir comparés avec les nôtres, ou d'avoir assez réfléchi sur les motifs qui ont pu les faire introduire. On les a qualifié de travers d'esprit ; mais voyons si nous pensons mieux que les Américains. On pourra en juger sur le parallèle de leurs mœurs & de leur caractère avec ceux des Nations Européennes, & par la comparaison de quelques-uns de leurs usages avec les nôtres.

Doués par la Nature d'une ame noble, d'un cœur généreux & de cet esprit calme, qui voit les objets sans se passionner, & qui donne aux choses leur juste valeur, les peuples du nouveau Monde sont bienfaisans, officieux, prévenans, rendant aux Européens amis, comme à ceux de leurs Nations, tous les services qui dépendent d'eux, sans attendre même qu'on les en prie. Ils ne se croient pas aisément offensés ni injuriés. Dès qu'un homme n'est pas reconnu d'eux pour ennemi, ils ne soupçonnent même pas qu'il ait envie de leur nuire. Mais quand on a abusé de leur bonne foi, qu'on les paye d'ingratitude, & qu'ils se croient réellement offensés, ils ne pardonnent

jamais & peut aller décidé pousser quiphages.

On a vu laquelle il qui les av fiance les que pour nissent leur riture.

La même grands T res ni fen de leurs comment pour em & presqu Contents due pau pas dans neurs, de laissent a meil, sa demain, jours san la vie.

Que p quelle ic tions mé dent les gion qu' tous les incarnée de celui- bondanc

jamais & pouffent leur vengeance aussi loin qu'elle peut aller. Cette passion furieuse, & non le goût décidé pour la chair humaine, est le motif qui pousse quelques Nations à devenir Antropophages.

On a vû des Brésiliens mordre la pierre contre laquelle ils s'étoient heurtés, & mordre les flèches qui les avoient blessés. D'ailleurs vivant sans défiance les uns des autres, ils ne portent d'armes que pour la chasse des animaux, qui leur fournissent leurs vêtemens & une partie de leur nourriture.

La même confiance fait que comme chez les grands Tartares, (*) leurs maisons n'ont ni portes ni fenêtres closes. Libres de leurs volontés & de leurs actions, ils ont de la peine à concevoir comment un homme peut avoir assez d'autorité pour empêcher les autres de parler & d'agir, & presque de penser autrement qu'il ne lui plaît. Contents de peu, ils trouvent dans leur prétendue pauvreté ce bonheur que nous ne trouvons pas dans le luxe, les richesses & les titres d'honneurs, dont ils ignorent presque les noms. Ils se laissent aller tranquillement dans les bras du sommeil, sans souci & sans inquiétude pour le lendemain, & voient enfin arriver le terme de leurs jours sans crainte de la mort, & sans regret pour la vie.

Que penseroit un Sauvage des Européans, & quelle idée ne seroit-il pas fondé à avoir des Nations même de notre Continent, qui se prétendent les plus civilisées, si au milieu d'une Religion qu'il a fallu établir, pour leur persuader que tous les hommes sont freres, il voyoit la misère incarnée mendier un morceau de pain à la porte de celui-là même qui ne nage dans le luxe & l'abondance qu'à la faveur des flots de sueur du mi-

[*] Voyage de Carpin & de la Motraye.

féritable à qui il le refuse? s'il se voyoit toujours environné d'hommes armés, à qui l'honneur & le caprice seront à chaque instant un motif suffisant pour lui nuire; d'hommes qui vivent de manière à obliger de les conduire par des loix, qui, à la honte de l'humanité, les font regarder comme des brigands & des bêtes féroces, contre lesquels il faut toujours être en garde.

Avons-nous donc bonne grace de reprocher la férocité à quelques Peuples du nouveau Monde? agissent-ils plus cruellement que les Espagnols ne l'ont fait à leur égard? Que diroient ces prétendus Sauvages, s'ils voyoient des Anglais blessés & vaincus à Fontenoy, égratigner, mordre de rage les Français, qui s'empressoient à étancher le sang de leurs blessures, à verser du baume dans leurs plaies, & à leur donner tous les secours d'une humanité bienfaisante? y a-t'il rien de plus cruel que le soldat Européen? je rougirois d'en rapporter les actes de cruautés & de féclérateurse. Tirons le rideau sur des paralleles si odieux, & passons à d'autres objets, qui ne seront capables que d'exciter le rire des Democrites de nos jours.

On l'a dit, & on le dira long-tems: la moitié du monde se moque réciproquement de l'autre. On se passionne aisément pour les usages, comme pour les sentimens que l'on a adoptés; & rien ne nous plaît qu'autant qu'il a plus de conformité avec notre façon de penser & d'agir. Les Européens dont les climats qu'ils habitent, ne leur ont pas permis de se passer de vêtemens, blâment les peuples de l'Amérique qui vont nus, parce que les habits leur seroient plus à charge qu'avantageux.

La plupart des Sauvages se peignent le corps d'une façon, qui nous paroît ridicule & bizarre, quelques-uns d'une seule couleur, d'autres y emploient le rouge, le noir, le blanc, le bleu, le jaune, & représentent sur leurs corps diverses figures

figurés d
d'une es
font sou
comparti
non-seul
ces onct
rendent
raison de
dant, sa
Continen
longues
couleurs
raison. C
tous nos
rure, p
comme
se rapp
qu'il est
rentes co
d'insecte
que ceux

En se
trouvent
pour la c
Européin
pour se f
du corps
motifs &
défauts o
l'âge: ce
véritable.

Les An
que les C
de jus d'a

La plû
seignent
humecter
le plus a
Au contr
magne &
L'orne

figurés de fleurs & d'animaux : d'autres s'oignent d'une espèce de colle g'aunte, sur laquelle ils font souffler du duvet de diverses couleurs, par compartimens. Ils trouvent cet usage admirable, non-seulement à titre de beauté, mais parce que ces onctions les garantissent des insectes, les rendent plus souples, & plus agiles : ils ont donc raison de le faire. Nous nous en moquons cependant, sans faire réflexion qu'on voit dans notre Continent, des Pèlerins Turcs vêtus de robes longues, faites d'un millier de piéces de robes couleurs, sans pouvoir en apporter une bonne raison. On voit des hommes & des femmes dans tous nos pays, trouver de la beauté dans leur parure, porter sur la tête des aigrettes de plumes, comme les Sauvages ; & contraints de se vêtir, se rapprocher du goût des Américains, autant qu'il est possible, par des habits rayés de différentes couleurs, peints de fleurs, de papillons, d'insectes ; distribués souvent aussi bizarrement que ceux des Sauvages.

En se peignant ainsi la peau ; les Indiens y trouvent un avantage réel, dicté par la Nature, pour la conservation de leur existence ; mais nos Européennes en employant le blanc & le rouge pour se farder le visage, la gorge, & les parties du corps qu'elles portent nues, n'ont d'autres motifs & d'autres intentions que de cacher des défauts ou reçus de la Nature, ou imprimés par l'âge : ce qui est une hypocrisie & une fourberie véritable.

Les Américains aiment les cheveux noirs, ainsi que les Chinois, & se les oignent d'onguents & de jus d'arbres pour leur donner cette couleur.

La plupart des Dames Espagnoles & Italiennes seignent les leurs, les parfument de soufre, les humectent d'eau seconde, les exposent au soleil le plus ardent, pour leur donner la couleur d'or. Au contraire en France, en Angleterre, en Allemagne & dans tous les pays du Nord, on voit

des femmes s'arracher la moitié des sourcils, & peindre le reste en noir pour paroître plus belles, elles imitent en cela les Sauvageſſes, qui se font des cercles noirs autour des yeux avec du jus de pommes de *Junipa*.

Au reste la mode de se peindre tout les corps ou quelques parties seulement, fut celle de tous les temps, de tous les pays. Le Prophète Jérémie l'a reproché aux Juifs, Tacite le dit des Allemandes, [*] Pline, [**] Hérodiens, [***] nous apprennent que certains peuples de la grande Bretagne, n'ayant l'usage d'aucuns vêtements, se peignoient les corps de diverses couleurs, & y représentoient des figures d'animaux, d'où ils furent nommée *Pides*. Les Gots se rougissoient le visage avec du cinabre, & les premiers Romains, si nous en croyons Pline [****] se peignoient de *Minium* les jours de triomphe. On l'a dit de Camille. Les jours de fêtes, on enluminoit aussi le visage de Jupiter. Les Européanes faisoient de cette couleur le même cas qu'en font encore les Américains, & sur-tout les Patagons. Les principaux d'Ethiopie s'en rougissoient tout le corps, & même les statues de leurs Divinités.

En Amérique les Indiens portent des espèces de bonnets ou couronnes de plumes d'oiseaux très-bien tissues, & arrangées avec goût : les femmes portent des aigrettes. En Europe les hommes ornent leurs chapeaux de plumets, & les femmes arborent aussi des aigrettes, & entrelacent des fleurs naturelles ou artificielles dans leurs cheveux. Les Indiennes de l'Amérique se percent les oreilles & y mettent des pendants d'os ou de pierres de couleur travaillés & polis. Les Péruviennes & les Brésilienues en ont d'or pur d'une grandeur démesurée, quelquefois décorés de pier-

[*] Livre des mœurs des anciens Allemands.

[**] Liv. 22, ch. 1.

[***] Vie de Severe.

[****] Liv. 33, ch. 7.

res fine
corail,
les imit
pandelo
pierres
machoir
aussi de
semblab
corps,
presque
& de pl
qu'elles
Nos Eu
goût &
elles les
portent
Quant
ce que
que Na
le capri
ricains
barbe,
On ass
poil de
sent qu
des bon
taux de
plus gr
à celui
Les
sent co
la barb
le plat
barbe
doute
honte
raison
la pers
Che

res fines ou de cristal , ou d'ambre jaune ou de corail , ainsi que les Apalachites. Nos Européanes les imitent encore à cet égard , en portant des pandeloques de perles , de diamants ou d'autres pierres , qui leur descendent jusqu'au bas de la mâchoire. Les Dames de notre Continent portent aussi des bracelets comme les Américaines ; vraisemblablement elles se peindroient aussi tout le corps , comme les Caraïbes , les Brésilienues , presque tous les peuples du nouveau Continent & de plusieurs Cantons de l'Afrique , si le Climat qu'elles habitent leur permettoit de n'pas se vêtir. Nos Européanes se flattent cependant d'avoir du goût & de l'esprit : pourquoi donc mépriseroient-elles les Américaines , sur lesquelles elles ne l'emportent que par une plus grande envie de plaire ? Quant aux autres usages ; & aux idées relatives à ce que nous appellons agrément & beauté , chaque Nation les attache à diverses choses suivant le caprice , & le préjugé de l'éducation. Les Américains trouvent tant de difformité à nourrir leur barbe , qu'ils l'arrachent à mesure qu'elle croît. On assure même qu'ils ont le secret d'empêcher le poil de revenir , quand ils l'ont arraché. Ils pensent que la barbe ne convient bien qu'au menton des boucs & des chevres. Tous les peuples orientaux de notre Continent regarderoient comme la plus grande injure , & ne pardonneroient jamais à celui qui leur auroit coupé la barbe.

Les Européans occidentaux d'aujourd'hui pensent comme les Américains sur l'usage de porter la barbe ; ils laissent aux militaires & aux cochers le plaisir de porter des moustaches & coupent la barbe le plus ras possible ; pour se donner sans doute un air plus efféminé , tandis qu'ils auroient honte d'avoir le menton dénué de poil , pour des raisons que l'on sait. Ainsi varient les opinions sur la perfection & la beauté.

Chez les Maldivois plus un corps est velu , plus

il paroît beau. Ce seroit parmi nous, comme chez les peuples de l'Amérique, la beauté d'un Ours & non celle d'un homme. Par la même raison les Japonois, les Tartares, les Chinois, les Polonois, s'arrachent, ou se coupent presque tous les cheveux, pour n'en laisser croître qu'un toupet au sommet de la tête, tandis que les peuples occidentaux de l'Europe, non-seulement conservent leurs cheveux, mais en empruntent d'autrui, quand les leurs ne peuvent s'arranger à leur fantaisie.

De très-petits yeux font un trait de beauté chez les Tartares, ainsi qu'un nez extrêmement camard. Pour en relever l'éclat les femmes l'oignent d'onguent noir. Les Guinois aiment aussi les nez écrasés & les grandes ongles. Les Calécutiens & les Malabares veulent des oreilles allongées jusques sur les épaules. Ne pouvant donner cette forme aux leurs, nos Dames Européanes y suppléent par d'énormes boucles d'oreilles. Elles aiment dans les hommes un nez aquilin, & les Européans aiment dans les femmes un petit nez retroussé; ils ont leur raison pour cela.

Les Ethyopiens préfèrent les levres épaisses & saillantes, avec un teint de peau le plus noir. Les Nègres de la Mosambique aiment les dents aigues & pointues; i's employent même la lime pour se donner ce trait de beauté; tandis que les Maldivois les veulent larges & rouges, & mâchent continuellement du Betel pour cet effet. Les Japonois n'estiment que les dents noires, & usent d'artifices pour les rendre telles, pendant que nous employons toute la science des Chirurgiens Dentistes pour donner à nos dents la plus grande blancheur.

Les Cumanois font consister la beauté de la tête à l'avoir allongée & aplatie par les deux côtés. Dès la naissance les meres la pressent à leurs enfants pour leur donner cette forme. Ils se lient les jambes au-dessus du mollet, & les serrent au-dessus de la cheville pour les faire enfler, parce

qu'ils les en exceptent fines & l

Chez Cantons mes d'av allongées nos Euro

Un pe l'avoir le pient au Les fem de favu & décou milieu d couvren & porre dent-ils.

Mais les fem ner des ne se pour se moins e mine d tié de c

Je n'e de l'Eur de la pe loix, d l'on y que de détruire nous.

l'expéri vérité. nos jug on; le ner qu ges. rée

qu'ils les aiment grosses. Les Européans, si l'on en excepte les Espagnols, préfèrent les jambes fines & les mollets d'une grosseur proportionnée.

Chez quelque Asiatique, & dans plusieurs Cantons de l'Afrique, c'est une beauté aux femmes d'avoir des mammelles pendantes, & assez allongées pour être jettées par-dessus l'épaule, nos Européanes les trouveroient affreuses.

Un petit pied est admirable à la Chine; pour l'avoir le plus petit possible, les Chinoises s'estropient au point de ne pouvoir presque se soutenir. Les femmes Turques regardent comme une grande faveur de montrer seulement le bout du pied, & découvrent aisément leur gorge; pendant qu'au milieu d'elles, dans l'Isle de Chio, les femmes se couvrent exactement la gorge jusqu'au menton, & portent des jupons si courts qu'à peine descendent-ils jusqu'au genouil.

Mais si les Chinoises s'estropient les pieds, si les femmes Tartares s'écrasent le nez pour se donner des agréments & des appas, nos Européanes ne se mettent-elles pas le corps à la torture, pour se former une belle taille? à quoi néanmoins elles réussissent si mal, que si on les examine de près, on en trouvera au moins la moitié de contrefaites.

Je n'entrerai pas dans le détail des autres usages de l'Europe; le goût pour la beauté, & les idées de la perfection y dépendent comme ailleurs, des loix, du Climat & des principes de l'éducation que l'on y reçoit. Ce seroit entreprendre l'impossible que de vouloir fixer tant d'opinions différentes; de détruire des préjugés identifiés pour ainsi dire, avec nous. *Tot capita, tot sensus*. Ce proverbe dont l'expérience journalière prouve si clairement la vérité, devoit nous rendre plus circonspects dans nos jugemens sur les usages des Nations. La raison, le bon sens nous apprennent à ne condamner que ceux où l'humanité trouve des désavantages réels, qui tendent à sa destruction, ou ceux

dont la Nature a lieu de se plaindre. Hé parmi nous combien n'en trouve-t-on pas qui la haïssent de front ?

Dans la plupart des cantons du vaste Continent de l'Amérique les naturels du pays ont, suivant nous, des travers d'esprit, d'inclination & de conduite. Mais si nous étions assez dénués d'orgueil, assez dépouillés de prévention pour nous rendre justice, ne trouverions-nous pas, que très-souvent nous agissons plus mal, & raisonnons aussi peu conséquemment qu'eux ? des réflexions un peu moins intéressées de notre part, n'en seroient que plus philosophiques; nous verrions les objets dans leur véritable point de vue, & nous les estimerions ce qu'ils valent. Aveuglés par le préjugé, le nom seul de *Sauvage*, nous présente l'idée d'un homme dur, brutal, inhumain, & tel que M. de P. nous l'a dépeint d'après sa prévention. Mais s'il en avoit fait le portrait d'après nature, il nous l'auroit présenté comme un homme qui ne connoissant presque aucun excès, ne connoît presque aucune des maladies qui en sont une suite, & portent jusqu'à l'esprit la foiblesse qu'elles donnent au corps; comme un homme dont l'esprit sain, calme & tranquille, marche sûrement à la lueur du flambeau de la Nature, & rend son corps déjà bien constitué, fort, vigoureux, robuste; vivant de peu, mais vivant un siècle; parce que endurci de bonne heure au froid & au chaud, il n'est incommodé ni par les injures de l'air, ni par l'intempérie des saisons: comme un homme dont la vigueur du tempérament est le principe d'une constance & d'une fermeté d'ame à l'épreuve de tout; fermeté qu'il a plu à M. de P. de métamorphoser en indolence & en lâcheté, qui auroient leur source dans la dégradation physique de l'être des Américains.

Mais ces Sauvages incapables de s'élever dans la prospérité, comme de s'abattre dans l'adversité, sont parvenus naturellement à ce degré de Phi-

losophie
peu de fo
çoivent t
quillité. C
ricaine q
mis, il n
Vient-on
ne vaut
demande

Pleins
inspire.
frappe l
toujours
dre, soi
gue, on
répugne
pre expé
défaire.

Le Ba
nada, &
tres Peu
ments si
sous le
puisés c

Mais
ligion, i
qu'il ag
qu'on c
sans lin
trouver
tout.

Ces r
ment d
voft, f
Les Br
dans le
autrefo
sophie.

Non

Philosophie, dont les Stoiciens se vantoient avec si peu de fondement. Ces Philosophes rustiques reçoivent tous les événements avec la même tranquillité. Qu'on annonce à un pere de famille Américaine que son fils s'est signalé contre les ennemis, il répondra simplement : *voilà qui va bien.* Vient-on lui dire : *vos enfants ont été tués ; cela ne vaut rien,* dira-t-il sans s'émouvoir, & sans demander comment la chose est arrivée.

Pleins de la droiture que la lumière naturelle inspire, ils goûtent ce qui est beau, ce qui frappe leur esprit ; mais ils ne saisissent pas toujours ce qu'on voudroit leur faire entendre, soit parce que ignorant le génie de leur langue, on le leur explique mal, soit parce qu'il répugne à des préjugés anciens, dont notre propre expérience prouve qu'il n'est pas aisé de se défaire.

Le Baron de la Hontan prête aux Indiens du Canada, & beaucoup d'Auteurs rapportent des autres Peuples du nouveau Monde, des raisonnements si justes & si abstraits sur l'Être souverain, sous le nom du *grand Esprit*, qu'on les diroit puisés dans les écrits des Philosophes.

Mais enfin quoiqu'ils n'ayent ni culte, ni religion, ils disent que ce grand esprit contient tout, qu'il agit en tout, que tout ce qu'on voit, tout ce qu'on connoît est lui, qu'il subsiste sans bornes, sans limites, sans figures ; ce qui fait qu'ils le trouvent en tout, & lui rendent hommage en tout.

Ces raisonnements que l'on trouve fréquemment dans le recueil des voyages de l'abbé Prevost, sont-ils ceux de gens hébétés & stupides ? Les Brachmanes des Indes raisonnent à peu près dans le même goût. Appollonius de Thyane fut autrefois chez eux, pour s'instruire de la Philosophie.

Non, je ne saurois me persuader que Mr. de P.

eût lu attentivement les Auteurs qui ont écrit sur le nouveau Continent, lorsqu'il nous en a tracé un portait si différent de celui que j'en ai tiré. Comment n'y a-t-il pas vû que la Louisiane, la Virginie, &c. jouissent du plus-beau climat du monde; [*] que tout y vient dans une abondance étonnante; comme dans le Chili, même sans le secours d'une pénible industrie; que le divertissement seul des naturels du pays suffisoit pour suppléer à leurs besoins, lorsque la douce tranquillité dans laquelle ils passaient leurs jours, fut troublée par l'arrivée des Espagnols & des Anglois, qui apprirent à ces Peuples ce que peut l'avarice & la cupidité, & les firent passer de l'âge d'or à l'âge de fer? Il y auroit vû que la Nature n'a pas moins favorisé les hommes qui habitent ces beaux climats, puisqu'en général, ils sont droits & bien proportionnés, ont les bras & les jambes d'une tournure merveilleuse & n'ont pas la moindre imperfection sur le corps; que presque toutes les femmes y sont d'une grande beauté; qu'elles ont une taille fine, des traits délicats, & ne manquent d'autres charmes à nos yeux, que de ceux du teint; qui sont pleines d'esprit; toujours gayer, de bonne humeur, & que leur ris a même beaucoup d'agréments.

Pour donner enfin des Peuples de l'Amérique une idée telle qu'on doit se la former, je croirois sans partialité qu'à beaucoup d'égards, ils sont plus hommes que nous dans toutes leurs manières dignes de la simplicité primitive du vieux temps; qu'ils ne sont sauvages, suivant la rigueur du terme, que dans notre imagination & relativement aux préjugés des peuples ambitieux, avares, adonnés au luxe & à la mollesse, & que la misère ou les

(*) Dissertation de Guedoville, tom. VI, pag. 91 & suiv. ant.

les-souci
due abo

Lorsq
Hollan
Allema
transpo
vages d
est à l'
calme d
la vérité
ils fume
lit en m
semble.
réunis.

Dans
des ger
tires a
table co
ou retir
la boucl
battus,
nant ju
obscur
la mélan
fester la
les souci
tion. Si
fois, il
alors en
corde,
tes. Voi
des Am
tre le n

Il ne
mériqu
des qua
qu'on y
(*) par

(*) p
Tir

lés-soucis poignardent au milieu de leur prétendue abondance.

Lorsque j'entre dans les tabagies Anglaises, Hollandaises, Flamandes, ou dans les Musciques Allemands, Danois ou Suédois, il me semble être transporté dans un Carbet de Caraïbes ou de Sauvages du Canada. La différence que j'y trouve, est à l'avantage de ces derniers. Avec une ame calme & un esprit tranquille, qui leur donne à la vérité un air oisif, phlegmatique, & sérieux, ils fument paisiblement leur calumet; mais on y lit en même-temps l'affection mutuelle qui les rassemble, la satisfaction qu'ils éprouvent de se voir réunis.

Dans les tabagies de notre Continent on voit des gens assés pour passer des journées entières appuyés nonchalemment sur le bout d'une table couverte de vases pleins de thé ou de biere, ou retirés dans un coin le verre à la main, la pipe à la bouche, regardant les autres avec des sourcils rabattus, les étudiant dans un morne silence, examinant jusqu'à leurs moindres gestes, avec des yeux obscurcis par les vapeurs noires de la biere & de la mélancolie, & qui ne s'ouvrent que pour manifester la défiance qu'ils ont de leurs voisins, avec les soucis & inquiétudes de l'intérêt & de l'ambition. Si la joye & le plaisir s'y rencontrent quelquefois, ils n'y sont amenés que par l'ivresse; qui alors en bannit la raison, pour y introduire la discorde, les querelles, & toutes leurs funestes suites. Voilà cependant ces Peuples civilisés. Hé, qu'on des Américains ou de nous mérite à plus juste titre le nom de Sauvages?

Il ne me seroit pas plus difficile de justifier l'Amérique des fausses assertions de M. de P. au sujet des quadrupèdes naturels à ce Continent, ou qu'on y a transporté du nôtre. Suivant cet Auteur, (*) par un contraste singulier, les Onces, les Tigres

(*) Voy. I, p. 6 & 90.
Tome III.

& les Lions Américains sont entièrement abâtardis , petits , pusillanimes & moins dangereux mille fois que ceux de l'Asie & de l'Afrique. Les animaux d'origine Européane y sont devenus rabougris ; leur taille s'est dégradée ; & ils y ont perdu une partie de leur force , de leur instinct & de leur génie.

Le P. Cataneo n'a pas tout à fait pensé à cet égard , comme M. de P. , & M. Muratori nous assure dans sa petite histoire du Paraguay , que les Tigres y sont plus grands & plus féroces que ceux d'Afrique. Toutes les peaux de Tigres que j'ai vues à Monte-Video étoient aussi belles & pour le moins aussi grandes que celles qu'on nous apporte de notre Continent. Quant à ces animaux vivants , je n'y en ai vu qu'un seul , dont le Gouverneur de Monte-Video fit présent à M. de Bougainville , qui le fit porter à bord de notre Frégate , où l'on fut contraint de le tuer quelques jours après. Il avoit été élevé tout jeune , attaché à la porte de la Cour du Gouvernement ; & quoiqu'il n'eût alors que quatre mois au plus , sa hauteur étoit déjà de deux pieds trois pouces. On peut juger de celle qu'il auroit acquise , si on lui eût permis de croître jusqu'à sa grandeur naturelle.

Les Portugais de l'Isle Ste. Catherine , & ceux de la Côte de la Terre Ferme nous exhortoient à ne pas nous exposer dans l'intérieur des terres , & n'osoient eux-mêmes aller à la chasse sur la lisière des forêts ; parce qu'ils regardent les Onces , les Tigres , les Léopards & les Lions de ce pays-là , comme des animaux extrêmement dangereux & cruels. Les Ours de l'Amérique septentrionale , loin d'y être rabougris , y sont d'une grandeur effroyable.

M. de P. a sans doute confondu les Lions du Brésil , du Paraguay , du Mexique & de la Guyane avec un animal du Pérou & des frontières du Chili , plus petit , moins fort , moins courageux , & qui n'a pas la figure du Lion ; mais auquel

les Péruviens
maux quad
les relation

A l'égar
de notre
dégradatio
certains Ca
ceux que l'
nous. Ma
conclure d
fil & sur
reaux auss
France. Sa
grands ;
que l'on y
Europe ,
non prépa
à la queue
Brébis y f
Espagnole
y a si pe
& le génie
de l'Isle S
plus gran
nois , &
na deux c
rétoient d
gainville c

Les Ch
ment mu
abâtardis
périeur à
qu'à soix
ne nourri
Aires , &
boire ni
gueur , d
toute im
dans le jo
nes , apr

les Péruviens ont donné le nom de ce Roi des animaux quadrupèdes, nom qu'on lui a conservé dans les relations qu'on nous a données de ce pays là.

A l'égard des quadrupèdes qu'on a transportés de notre Continent en Amérique, peut être la dégradation en a-t-elle atteint quelques-uns dans certains Cantons, comme il arrive presque à tous ceux que l'on en apporte pour les naturaliser chez nous. Mais M. de P. n'a pas moins de tort d'en conclure du particulier au général. J'ai vu au Brésil & sur le rivage de Rio de la Plâta, des Tauraux aussi gros & aussi forts que les plus gros de France. Sans doute qu'ils sont ordinairement plus grands; puisque dans le commerce prodigieux que l'on y fait de leurs cuirs, pour les porter en Europe, ceux que l'on appelle *Cuirs verts*, ou non préparés, doivent avoir dix pieds de la tête à la queue, pour être marchands. Les Chèvres & les Brébis y sont aussi de la plus grande taille. La race Espagnole des Chiens de chasse y est admirable, & y a si peu dégénéré pour le corps, l'instinct & le génie, que les Chiens d'arrêt du Gouverneur de l'Isle Ste. Catherine étoient hauts comme les plus grands Chiens qu'en France on appelle *Danois*, & gros comme des *Limiers*. Il nous en donna deux de l'âge de trois à quatre mois, qui étoient déjà naturellement, & que M. de Bougainville conduisit en France.

Les Chevaux Espagnols qui se sont extrêmement multipliés en Amérique, loin de s'y être abâtardis, y ont acquis un degré de bonté si supérieur à ceux d'Espagne même, qu'ils sont jusqu'à soixante lieues de suite, sans prendre aucune nourriture, & sont pour l'ordinaire à Buenos-Aires, & à Monte-Video, trois jours de suite sans boire ni manger. Ils sont malgré cela d'une vigueur, d'une légèreté & d'une allure au-dessus de toute imagination. J'en ai rapporté les preuves, dans le journal de mon Voyage aux Isles Malouines, après en avoir été témoin oculaire.

Plus je réfléchis sur l'idée que M. de P. s'est efforcé de nous donner de l'Amérique, moins je la trouve conforme à celle que nous en avons. Cette partie du Globe est depuis sa découverte, le grand, le puissant, le riche aimant des Européens. L'Europe, la moindre partie de la terre dans le partage qu'il a plû aux hommes d'en faire, vîse depuis ce temps-là à se dédommager de son peu d'étendue, & de ce qui lui manque, en cherchant ardemment les biens que la Nature lui a refusés, & dont cette mere commune, qui n'aime pas également ses enfants, a été prodigue à certains pays.

En effet, si les Européens pensoient comme M. de P., verroit-on cette émulation, si vive, si empressée pour aller s'établir en Amérique & y chercher toutes ses productions? La fatigue, les périls, les incommodités, rien ne nous rebute.

Quoique l'avarice & la cupidité ayent fait parcourir l'Asie & l'Afrique, ce n'est rien en comparaison de l'Amérique. Depuis qu'on connoit ce vaste Continent, avec quelle ardeur n'a-t-on pas tâché de profiter de ces dépouilles? on peut dire sans exagération, qu'il en est venu des richesses immenses dans tous les genres. Il ne pouvoit même arriver aux naturels du pays un plus grand malheur que cette découverte. On ne s'est pas contenté de les dépouiller avec violence, des choses dont ils nous auroient volontiers fait part en échange, on a ôté à quelques-uns le plus précieux de tous les biens, la liberté. Pillés, on a encore exercé contr'eux des cruautés horribles. Enfin ces pauvres mortels, dont tout le crime étoit d'être nés dépositaires, sans le savoir, des trésors de la Nature, éprouverent les effets les plus criants de l'injustice & de la violence; parce qu'ils employoient les moyens légitimes pour défendre leurs droits naturels contre l'invasion des usurpateurs. Il ne leur restoit que la qualité d'hommes, & il étoit-il que M. de P. eût encore la cruauté de vouloir les en dépouiller!

Non
sauroit
Elle pr
que le r
l'expér

Si je
propo
ques de
volum
même.
le ton
pensé
ve. D
au. jo
Mr. d
nie q
de- d
gieux
les ric
ne pe
l'envi
ne le
ment
re de
décou
fait e
seur
més
parle
du f
quel
en. r
mill
tins
occu
gra

Non tout le spécieux de ces raisonnemens ne sauroit tenir contre la conduite des Européans. Elle prouve plus que tous les arguments; parce que le raisonnement, est toujours en défaut quand l'expérience est contre lui.

Si je m'étois proposé de relever toutes les autres propositions hazardées des réflexions philosophiques de M. de P., ces dissertations formeroient un volume presque aussi considérable que l'ouvrage même. J'ai de la peine à me persuader, malgré le ton décidé & affirmatif de cet Auteur, qu'il ait pensé & débité de bonne foi tout ce qu'on y trouve. Dans le délire presque général qui fait mettre au jour tant de paradoxes & de contradictions, Mr. de P. s'est laissé sans doute emporter à la manie qui regne d'inonder le public de sarcasmes & de déclamations indécentes contre l'état religieux (*). L'ordre des Bénédictins, ou plutôt les richesses dont ils jouissent avec des titres qu'on ne peut leur contester, ont réveillé la jalousie & l'envie: la cupidité dévorante de ces Déclamateurs ne leur permet pas même de garder des ménagemens, & ne laisse aucune équivoque sur la nature des motifs qui les animent. Ils se montrent à découvert. La soif des richesses les dévore, & leur fait exhaler mille extravagances contre les possesseurs des biens des Abbayes, qu'ils seroient charmés de s'approprier. On diroit, à les entendre parler, que leur ancêtres n'ont été occupés que du soin de doter des Monasteres; & Dieu sait quels seroient les titres de ces Déclamateurs pour en revendiquer les terres, comme un bien de famille! Mr. de P. connoît bien peu les Bénédictins, puisqu'il leur rend si peu de justice. Trop occupé de son ouvrage, il n'aura lu que des Géographes, ou des relations de Voyageurs, ou ab-

(*) *Recherches Philosophiques sur les Américains*, T. II.
P. 191.

forbé dans ses réflexions trop souvent peu philosophiques, il s'est étourdi au point d'oublier que les Magistrats dans leurs plaidoyers, [*] les Ministres d'Etat, (**) tous les Savants, Mr. de Voltaire même, n'ont jamais parlé des Bénédictins, sans faire l'éloge de leur science & sans exalter les services qu'ils ont rendus & qu'ils rendent encore à l'Eglise & à l'Etat. Si Mr. de P. a donc pensé qu'il gagneroit des applaudissemens en se rendant l'Echo des sons bruyants de quelques trompettes méprisables, je laisse à penser le cas qu'il doit faire de ces applaudissemens. S'il rectifie au contraire son erreur à cet égard comme sur tant d'autres, il nous prouvera que ses réflexions sont quelquefois philosophiques.

(*) M. Joly de Fleury, Avocat Général du Parlement de Paris.

(**) Arrêt du Conseil d'Etat, & Déclaration du Roi de 1765 & 1766.

phi-
er que
s Mi-
e Vol-
Etins,
ter les
enco-
pen-
eren-
trom-
il doit
con-
d'au-
quel-

lement
du Roi

